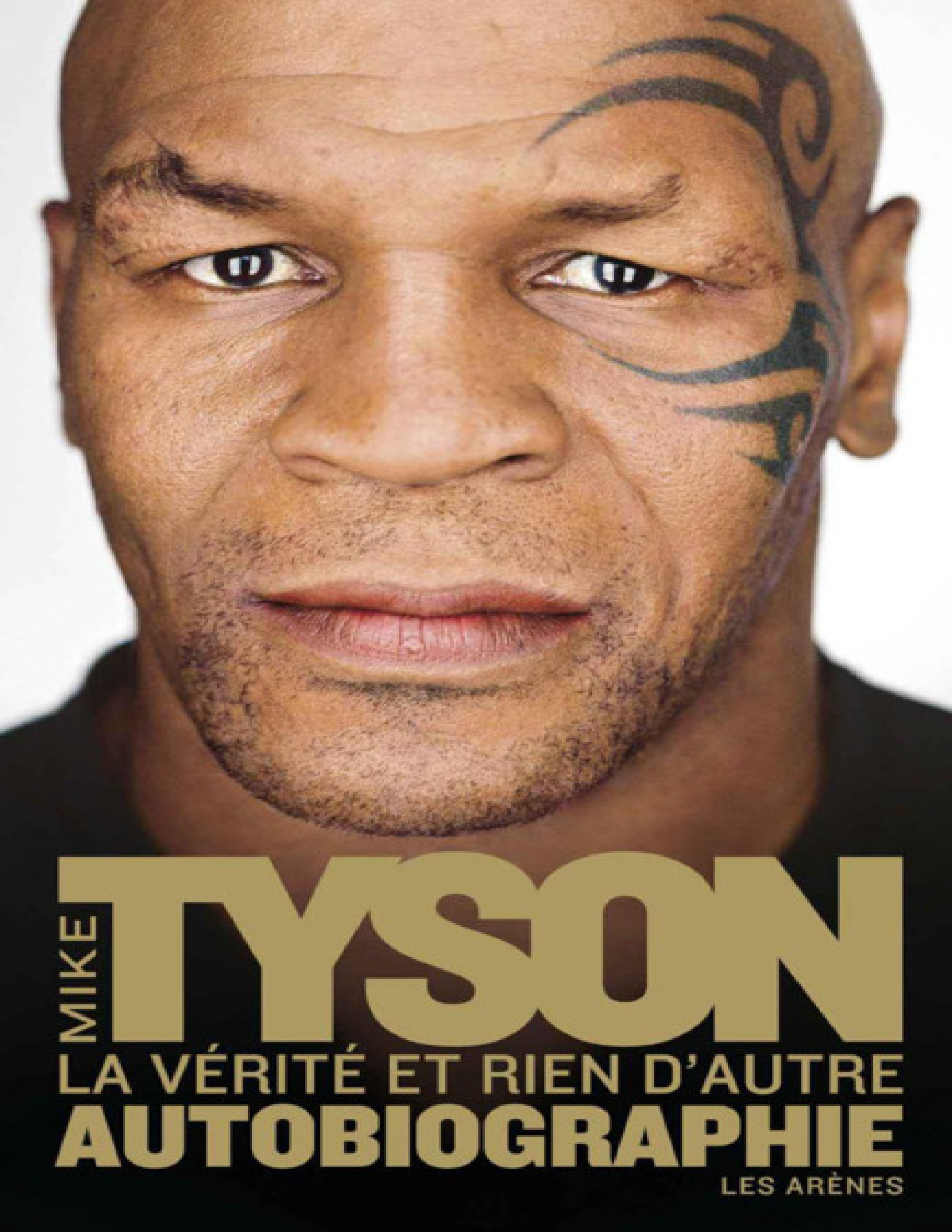

MIKE
TYSON
LA VÉRITÉ ET RIEN D'AUTRE
AUTOBIOGRAPHIE
LES ARÈNES

Mike Tyson

Larry Sloman

La vérité et rien d’autre

Les Arènes

2013

© 2013 by Tyrannic Literary Company LLC

L’ouvrage original a été publié aux États-Unis par Blue Rider Press,
membre de Penguin Group, sous le titre
***Undisputed Truth*.**

© Éditions des Arènes, Paris, 2013, pour la traduction française

ISBN : 978-2352042839

Ce livre est dédié à tous les parias – tous ceux qui ont été un jour harcelés, marginalisés, muselés, rabaissés ou accusés à tort. À tous ceux qui sont incapables de recevoir l’amour d’autrui.

PROLOGUE

ENTRE MA CONDAMNATION POUR VIOL et l'application de la peine, j'ai passé six semaines à voyager à travers le pays. J'en ai profité pour prendre du bon temps avec mes différentes petites amies. C'était ma manière de leur dire au revoir. Quand je n'étais pas avec l'une d'elles, je repoussais les avances des autres femmes. Partout où j'allais, des femmes m'accostaient :

— Allez viens ! Je ne dirai pas que tu m'as violée, tu n'as rien à craindre avec moi. Tu peux même nous filmer si tu veux.

En fait, c'était une façon de me dire : « Tu es innocent, on le sait. » Mais je ne comprenais pas. Blessé, je les repoussais avec rudesse. Même si elles cherchaient à me consoler, j'étais trop meurtri pour m'en rendre compte. J'étais un gamin ignorant, fou et amer, qui avait terriblement besoin de grandir.

Ma colère était compréhensible. À vingt-cinq ans, je risquais de passer six ans en tôle pour un crime que je n'avais pas commis. Alors laissez-moi vous rappeler ce que j'ai déjà dit à maintes reprises – devant le grand jury, pendant le procès, au moment du verdict, pendant mon audition de libération anticipée, après ma sortie de prison –, et que je continuerai à dire jusqu'à ma mort : je n'ai pas violé Desiree Washington. Elle le sait, Dieu le sait, et elle devra vivre avec les conséquences de ses actes durant le restant de ses jours.

Mon manager, Don King, me répétait à longueur de journée que j'allais être acquitté. Il agissait en sous-main, prétendait-il, pour enterrer l'affaire. De plus, il avait engagé Vince Fuller, un ténor du barreau, l'avocat à un million de dollars. Vince était en fait le fiscaliste de Don. Et Don lui devait probablement encore de l'argent. Mais dès le départ, j'ai su que justice ne serait pas rendue. Mon procès n'avait pas lieu à New York ou Los Angeles, mais à Indianapolis, dans l'Indiana, l'un des bastions historiques du Ku Klux Klan. Ma juge, Patricia Gifford, ancien procureur spécialisé dans les crimes sexuels, était surnommée la « juge Guillotine ». J'avais été reconnu coupable par un jury de « pairs », composés de Blancs et de seulement deux Noirs. Un autre juré noir avait été débouté par madame la juge après

l’incendie de l’hôtel des jurés. Elle l’avait révoqué pour son « état d’esprit ». Ouais, son état d’esprit ! Apparemment il n’aimait pas la bouffe de l’hôtel.

À mes yeux, je n’avais pas de pairs. J’étais le plus jeune champion du monde des poids lourds de l’histoire de la boxe. Un titan. La réincarnation d’Alexandre le Grand. Mon style était impétueux, mes défenses infranchissables, mon caractère féroce. C’est dingue comme une piètre estime de soi et un ego surdimensionné peuvent vous donner l’illusion de la grandeur. Mais après le procès, ce dieu parmi les hommes a dû ramener son cul noir au tribunal pour entendre sa sentence.

Tout d’abord, j’ai voulu faire appel à l’intervention divine. Calvin, un ami de Chicago, m’a parlé d’une femme hoodoo[1] capable de jeter un sort pour m’épargner la prison.

— Tu pisses dans un bocal, tu mets cinq billets de cent dollars dedans, puis tu planques le bocal sous ton lit pendant trois jours. Ensuite tu lui rapportes et elle prie pour toi, m’a expliqué Calvin.

— Alors cette bonne femme va prendre la liasse de billets de cent pleine de pisse, la rincer, et aller faire du shopping ? Si un type te file un billet de cent dollars dégoulinant de pisse, tu le prends, toi ?

J’avais la réputation de jeter l’argent par les fenêtres, mais là, c’était trop, même pour moi.

Ensuite, des amis m’ont organisé une entrevue avec un prêtre vaudou. Mais ils m’ont présenté un drôle de type en costume. Il avait l’air du parfait escroc. Cet imbécile tenait absolument à aller dans un marais vêtu d’un dashiki. C’était du bidon. Il n’avait même pas prévu de cérémonie. Juste gribouillé un truc sur un bout de papier et essayé de me vendre son baratin. Il voulait m’obliger à me laver avec une huile bizarre et à boire un breuvage spécial. Moi, je ne buvais que du Hennessy. Personne ne me ferait avaler autre chose que mon cognac !

Alors je me suis décidé pour un prêtre de la Santeria, qui devait opérer une sorte de rite. Une nuit, on est allés devant le tribunal avec un pigeon et un œuf. J’ai jeté l’œuf par terre au moment où le pigeon s’envolait et j’ai crié : « On est libre ! » Quelques jours plus tard, j’ai mis mon costume gris à rayures et je suis allé au tribunal.

Après l’énoncé du verdict, l’équipe de ma défense avait préparé un mémorandum. Un document impressionnant, je dois dire. Le D^{r} Jerome

Miller, directeur de l'Augustus Institute de Virginie, l'un des plus grands experts du pays en matière d'agresseurs sexuels, m'avait examiné et avait statué que j'étais « un jeune homme sensible, attentionné, dont les problèmes résultaient plus de déficits liés au développement que de réelles pathologies ». Grâce à une psychothérapie régulière, il était convaincu que mon pronostic à long terme serait bon. Il avait conclu : « Une peine de prison ne ferait que retarder le processus de guérison et risquerait même de l'entraver. Je recommande fortement d'envisager d'autres options, telles qu'un traitement préventif. »

Évidemment, les contrôleurs judiciaires chargés de finaliser le document avaient omis ce dernier paragraphe. En revanche, ils n'avaient pas oublié d'inclure l'opinion du procureur : « L'évaluation du crime et de l'agresseur a conduit le responsable de l'enquête, un policier expérimenté en matière de crimes sexuels, à conclure que l'accusé était susceptible de récidiver. »

Mes avocats avaient préparé un appendice contenant quarante-huit témoignages en ma faveur, de personnes aussi diverses que le principal de mon lycée, mon assistante sociale de l'État de New York, la veuve de Sugar Ray Robinson, ma mère adoptive, Camille, mon hypnothérapeute… ainsi que six de mes petites amies (et leurs mères), qui toutes avaient produit des récits émouvants sur ma conduite de parfait gentleman. L'une de mes premières copines de Catskill avait même écrit à la juge : « J'ai attendu trois ans pour avoir des relations sexuelles avec M. Tyson et pas une fois il ne m'a forcée à quoi que ce soit. C'est pour ça que je l'aime, parce qu'il aime et respecte les femmes. »

Bien sûr, Don étant Don, il en a fait des tonnes. King avait obtenu une lettre de louanges du révérend William F. Crockett, le premier maître de cérémonie impérial de l'Ancient Egyptian Arabic Order Nobles Mystic Shrine d'Amérique du Nord et du Sud. Voilà le résultat : « Je vous implore de lui épargner l'incarcération. Même si je n'ai pas parlé à Mike depuis le jour de son procès, je sais qu'il ne dit plus d'obscénités, qu'il prie et lit la Bible tous les jours. » Évidemment, c'était n'importe quoi. Ce type ne me connaissait même pas.

Ensuite, Don a adressé une lettre personnelle à la juge. À la lire, on aurait dit que j'avais découvert un remède contre le cancer, élaboré un plan de paix pour le Moyen-Orient, et guéri des chatons en piteux état. Il a parlé de mon implication à la Fondation Make-A-Wish, de mes visites aux enfants malades. Il a informé la juge Gifford qu'à chaque Thanksgiving, je

faisais don de quarante mille dindes aux nécessiteux. Il a même raconté qu'après ma rencontre avec Simon Wiesenthal, j'ai été tellement ému que j'ai donné une importante somme d'argent pour l'aider à traquer les criminels de guerre nazis. Je suppose que Don avait oublié que le Ku Klux Klan haïssait les Juifs autant que les Noirs.

Les bons sentiments de Don dégoulinaient sur huit pages. « Il est très inhabituel de voir un homme de son âge aussi concerné par ses compatriotes, sans parler de son profond sens de l'engagement et de sa grande dévotion. Il possède des qualités nobles : la compassion, l'altruisme, l'humilité. C'est un enfant de Dieu, l'une des personnes les plus aimantes, sensibles, attentionnées et compréhensives que j'aie rencontrées en vingt années d'expérience au contact des boxeurs. » Merde, Don avait écrit la plaidoirie finale à la place de mes avocats ! John Solberg, le conseiller en relations publiques de Don, a été beaucoup plus direct dans sa lettre à la juge Gifford : « Mike Tyson n'est pas un salaud. »

Je n'étais peut-être pas un salaud, mais j'étais très imbu de ma personne. J'ai été tellement arrogant pendant le procès que je n'avais aucune chance de m'en tirer. Même dans mes phases de découragement, je n'avais rien d'humble. Tout ce qu'ils ont écrit sur moi dans ce rapport – donner de l'argent et des dindes aux gens, aider les faibles et les opprimés –, je l'ai fait parce que je *voulais* à tout prix être humble, non parce que je l'étais. Malgré mes efforts désespérés, il n'y avait pas une once d'humilité en moi.

À l'appui de ces témoignages élogieux, on s'est présentés devant la juge Patricia Gifford le 26 mars 1992, pour la détermination de ma peine. L'audition de témoins était autorisée, alors Vince Fuller a d'abord appelé à la barre Lloyd Bridges, l'administrateur du Riverside Residential Center d'Indianapolis. L'équipe chargée de ma défense plaidait pour une condamnation avec sursis plutôt qu'une peine d'emprisonnement ferme, avec une mise en liberté surveillée dans un centre de réadaptation, où je pourrais combiner thérapie personnelle et travaux d'intérêt général. Le pasteur Bridges, qui menait justement ce type de programme dans son institution, a témoigné que j'étais un candidat tout indiqué pour son établissement.

Mais l'assistante du procureur a poussé Bridges à avouer que quatre évasions s'étaient produites récemment. Et quand elle a fait dire au pasteur qu'il avait été invité chez moi, dans l'Ohio, à mes frais, l'idée est tombée à

l’eau. Donc, restait maintenant à savoir combien de temps la juge Guillotine allait me faire moisir en prison.

Fuller s’est approché de la cour. Il était temps qu’il opère sa magie à un million de dollars. Au lieu de quoi, il a fait son baratin habituel :

— Tyson a un lourd passif. La presse l’a diabolisé. Pas un jour ne passe sans que ses fautes s’étalent dans les journaux. Ce n’est pas le Tyson que je connais. Le Tyson que je connais est un homme sensible et attentionné. Sur le ring, il peut paraître terrifiant, mais dès qu’il quitte le ring, ce n’est plus du tout le même homme.

Bon, on était loin des délires de Don King, et ce n’était pas si mal. Sauf que Fuller avait passé tout le procès à me dépeindre comme un animal sauvage, un type grossier, à l’appétit sexuel insatiable.

Puis Fuller en est venu au sujet de mon enfance misérable et de mon adoption par le légendaire entraîneur de boxe Cus d’Amato.

— Là aussi, on nage en pleine tragédie. D’Amato était uniquement focalisé sur la boxe. Dans sa quête de gloire, Tyson, l’homme, était secondaire par rapport à Tyson, le boxeur.

Camille, la compagne de longue date de Cus d’Amato, avait été outrée par cette déclaration. C’était comme si Fuller pissait sur la tombe de mon mentor. Il était à côté de la plaque depuis le début du procès.

Maintenant, c’était à mon tour de m’adresser à la cour. Je me suis levé, mais je ne m’étais pas correctement préparé et je n’avais même pas de notes. Seulement ce stupide bout de papier du gourou vaudou entre les mains. Mais une chose était sûre : je n’allais pas m’excuser pour ce qui s’était passé dans ma chambre d’hôtel cette nuit-là. Je me suis excusé auprès de la cour, de la presse et des autres concurrentes du concours Miss Black America, où j’ai rencontré Desiree, mais pas pour mes actes dans cette chambre d’hôtel.

— Je me suis mal conduit, je l’admets. Mais je n’ai violé personne. Je n’ai jamais essayé de violer personne. Je suis désolé.

Puis je me suis tourné vers Greg Garrison, le procureur – ou plutôt mon persécuteur.

— Ma vie personnelle est un enfer. J’ai souffert. Je ne suis pas venu vous supplier. Je m’attends au pire. J’ai été crucifié. Humilié dans le monde entier. Je suis reconnaissant de recevoir autant de soutien. Je suis prêt à accepter votre sentence.

Je me suis rassis à la table de la défense et la juge m'a demandé quel genre de modèle j'étais pour les enfants.

— Personne ne m'a appris à gérer la célébrité. Je ne dis pas aux gosses que c'est bien d'être Mike Tyson. Les parents sont de bien meilleurs modèles.

Maintenant, la parole était à l'accusation. Au lieu de ce plouc de Garrison, qui a plaidé contre moi durant tout le procès, son patron, Jeffrey Modisett, le procureur du comté de Marion, s'est avancé. Il a fait un réquisitoire de dix minutes sur les hommes riches et célèbres, qui selon lui ne devraient pas bénéficier de traitements de faveur. Puis il a lu une lettre de Desiree Washington.

— « Au petit matin du 19 juillet 1991, j'ai été violée dans mon corps et dans mon âme. J'ai été physiquement vaincue, à tel point que mon intimité m'a été volée. La personne que j'ai été pendant dix-huit ans a disparu. Il ne reste plus en moi qu'un grand sentiment de vide glacé. Je suis incapable d'imaginer l'avenir. Je peux seulement dire que, jour après jour, je me bats pour réapprendre à faire confiance aux autres, à sourire comme la Desiree Lynn Washington qui est morte dans cette chambre le 19 juillet 1991. Dans les moments où j'en veux terriblement à mon agresseur pour le mal qu'il m'a fait, Dieu me donne la sagesse de comprendre que cet homme est psychologiquement malade. Même si je pleure parfois quand je lis la douleur dans mon regard, je suis capable de pitié pour mon agresseur. Mon vœu est qu'il soit réinséré. »

Modisett a reposé la lettre.

— Depuis le jour de sa condamnation, Tyson ne comprend toujours pas. Le monde veut savoir s'il y a une justice dans ce pays. Il est de la responsabilité de M. Tyson de reconnaître son problème. Il faut guérir ce malade. Mike Tyson, le violeur, ne doit pas être laissé en liberté.

Sur ces mots, il a recommandé huit à dix ans de traitement derrière des barreaux.

C'était au tour de Jim Voyles de parler en ma faveur. Voyles était l'avocat local engagé comme conseiller par Fuller. Un type bien, compatissant, intelligent et drôle. Le seul de mon équipe dont je me sentais proche. De plus, c'était un ami de la juge Gifford et un homme de la région, qui pouvait faire appel à la conscience du jury d'Indianapolis.

— On devrait faire confiance à ce type, avais-je dit à Don au début de mon procès.

Il aurait été franc avec moi. Mais Don et Fuller ne l'ont pas pris au sérieux. Ils ne lui ont laissé aucune marge de manœuvre. Jim se sentait frustré lui aussi. Il s'est décrit à un ami comme le « porte-plume le mieux payé de la planète ». Mais là, il pouvait enfin faire son plaidoyer devant la cour. Il a plaidé avec passion pour la réinsertion au lieu de l'incarcération, mais son discours n'a pas fait d'émules. La juge Gifford était prête à rendre son verdict.

Elle a commencé par me complimenter pour mes travaux d'intérêt général, mon action auprès des enfants et le « partage » de mes « biens ». Mais ensuite, elle a fait un laïus sur le viol commis au cours d'un rendez-vous.

— Avoir un rendez-vous amoureux avec une jeune femme ne vous donne pas le droit de faire tout ce que vous voulez avec cette personne. La loi est très claire sur la définition du viol. Le lien entre l'agresseur et la victime n'entre pas en ligne de compte. Le contexte du rendez-vous ne modifie en rien la nature de l'agression : cela reste un viol.

Pendant cette leçon de morale, j'avais l'esprit ailleurs. Quel rapport avec moi ? On n'avait pas de rendez-vous ! C'était « juste un plan cul », comme l'aurait dit le grand comédien Bill Bellamy. Rien d'autre. J'ai reporté mon attention sur la juge.

— À votre attitude, j'ai peur que vous récidiviez, disait-elle en me regardant fixement. Vous n'avez pas d'antécédents. Vous avez bénéficié de nombreux dons. Mais vous avez trébuché.

Elle a marqué une pause.

— Pour le premier chef d'accusation, je vous condamne à une peine de dix ans…

— Sale garce, ai-je marmonné entre mes dents.

Je commençais à me sentir nauséeux. Ça, c'était pour le viol. Merde, j'aurais peut-être dû boire cette putain d'eau vaudou finalement.

— Pour le second chef d'accusation, je vous condamne à une peine de dix ans…

Don King et mes amis assis dans le tribunal ont émis des hoquets audibles. Ça, c'était pour m'être servi de mes doigts. Une année pour chaque doigt.

— Pour le troisième chef d’accusation, je vous condamne à une peine de dix ans.

Ça, c’était pour avoir utilisé ma langue. Pendant vingt minutes. Sûrement le record du monde du plus long cunnilingus pendant un viol.

— Les peines ne s’additionnent pas. Je vous condamne à une amende de trente mille dollars. Vous aurez quatre ans de sursis, pendant lesquels vous serez en liberté surveillée. Durant cette période, vous suivrez le programme de psychanalyse du Dr Jerome Miller et vous vous acquitterez de cent heures de travaux d’intérêt général dans le domaine de la délinquance juvénile.

Là, Fuller a bondi de son siège pour réclamer ma liberté sous caution, le temps qu’Alan Dershowitz, le célèbre avocat, prépare mon appel. Dershowitz était présent dans le tribunal pour entendre le verdict. Après la requête de Fuller, Garrison, le cow-boy, a pris la parole. Un tas de gens diraient par la suite que j’avais été victime de racisme. Mais je crois que Modisett et Garrison étaient là pour parader, rien d’autre. Ils se foutaient de l’issue juridique de ce procès. Tout ce qui les intéressait, c’était de voir leurs noms s’étaler dans les journaux et de devenir des petites célébrités du barreau.

Alors Garrison s’est levé et a affirmé que j’étais un « violeur agressif, reconnu coupable, susceptible de récidiver. Si vous relâchez le prévenu, vous diminuez la gravité de son crime, vous décrédibilisez les instances chargées de faire appliquer la loi, vous exposez des innocents et vous autorisez un homme coupable à poursuivre son mode de vie. »

La juge Gifford était d’accord. Pas de caution. Ce qui signifiait que j’irais tout droit en tôle. Gifford allait mettre un terme au procès quand il y eut du remue-ménage dans la salle. Dershowitz s’était levé d’un bond, avait rangé ses documents à la hâte dans sa mallette, et quitté la salle du tribunal en grommelant :

— Je pars pour que justice soit faite !

Une certaine agitation s’était emparée de la salle, alors la juge a dû abattre son marteau sur la table. Voilà, c’était terminé. Le shérif du comté a procédé à mon arrestation. Je me suis levé, j’ai enlevé ma montre et ma ceinture, et je les ai données à Fuller, avec mon portefeuille. Deux amies au premier rang des spectateurs pleuraient sans pouvoir s’arrêter.

— On t’aime, Mike ! sanglotaient-elles.

Camille s’est approchée et m’a serré dans ses bras. Puis le shérif nous a fait quitter la salle, Jim Voyles et moi. Ils m’ont conduit au poste d’enregistrement. Après une fouille en règle et la prise de mes empreintes, je suis sorti du tribunal. Une foule de journalistes m’attendaient autour de la voiture qui devait me conduire en prison.

— Quand on sera dehors, n’oublie pas de cacher tes mains sous ton manteau, m’a conseillé Voyles.

C’était une plaisanterie ? Peu à peu, la nausée a fait place à la rage. Je devrais avoir honte de me montrer avec des menottes ? Au contraire ! C’était mon baroud d’honneur ! Si je cachais les menottes, j’étais un salaud. Jim voulait m’épargner la honte d’être vu avec des menottes, alors que c’était ces menottes l’objet de la honte. On devait me voir avec. Je me foutais du reste. Ceux qui me comprenaient devaient voir ces menottes à mes poignets. J’étais en guerre.

Avant de grimper dans la voiture, j’ai levé fièrement mes poignets menottés et j’ai souri comme pour dire : « Vous croyez à un truc pareil ? » Cette image a fait la une des journaux du monde entier. Je suis monté dans la voiture de police et Jim s’est serré contre moi sur la banquette arrière.

— Ben mon vieux, c’est juste toi et moi maintenant, ai-je dit pour plaisanter.

Ils nous ont emmenés dans un centre de diagnostic pour déterminer dans quelle prison je devais être affecté. Après m’avoir fait déshabiller, ils m’ont demandé de me pencher pour opérer une fouille des cavités. Puis ils m’ont filé un de ces fichus pyjamas et des tongs. J’ai été affecté à l’Indiana Youth Center de Plainfield, un établissement pénitentiaire pour les criminels de niveaux deux et trois. Le temps d’arriver à destination, j’étais vert de rage. J’allais en faire baver à ces fils de putes. À ma façon. C’est drôle, mais il m’a fallu un bon moment pour comprendre que cette petite juge blanche qui m’avait envoyé en tôle venait de me sauver la vie.

1

ON ÉTAIT EN GUERRE contre des types qui se faisaient appeler les Puma Boys, des gars de mon quartier. C'était en 1976 et j'habitais à Brownsville, Brooklyn. À cette époque, je traînais avec les Cats, une bande de Caribéens du quartier de Crown Heights, tout proche. On était une bande de cambrioleurs, mais des potes gangsters avaient eu une altercation avec les Puma Boys, alors on allait au parc pour leur filer un coup de main. D'habitude, on évitait les armes à feu, mais pour nos frères, on avait volé un véritable petit arsenal : des pistolets, un Magnum 357 et une carabine M1 avec une baïonnette datant de la Première Guerre mondiale. C'est fou ce qu'on peut trouver quand on visite des maisons !

On marchait dans les rues avec nos armes et personne n'a essayé de nous arrêter. Pas un flic en vue. Comme on n'avait pas de sac pour planquer le fusil, on le tenait tout bêtement à la main.

— Hé ! On y est ! a dit mon pote haïtien Ron. Là ! Le mec avec les Puma et le sweat rouges.

Ron avait repéré le gars qu'on cherchait. Quand on s'est mis à courir, la foule du parc s'est écartée devant nous comme la mer Rouge devant Moïse. Heureusement, parce que – bang ! – l'un des nôtres a tiré. Tout le monde a détalé au premier coup de feu.

On continuait à marcher, quand j'ai aperçu des Puma Boys planqués derrière des voitures dans la rue. Le fusil à la main, j'ai fait brusquement volte-face. Un grand costaud pointait son flingue sur moi.

— Putain ! Qu'est-ce que tu fous là ?

C'était mon grand frère Rodney.

— Dégage de là en vitesse !

J'ai quitté le parc sans me presser et je suis rentré à la maison. J'avais dix ans.

Je dis souvent que je suis la mauvaise graine de la famille, mais quand j'y pense, j'ai été un bon gamin le plus clair de mon enfance. Je suis né le

30 juin 1966 à l'hôpital Cumberland, dans le quartier de fort Greene, à Brooklyn. Mes premiers souvenirs remontent à une chambre d'hôpital – j'ai toujours eu des problèmes pulmonaires. Un jour, pour attirer l'attention, j'ai mis mon pouce dans une bouteille de détergent et je l'ai sucé. On m'a emmené d'urgence à l'hôpital. Une fois là-bas, ma grand-mère m'a donné un pistolet en plastique, mais je l'ai cassé presque tout de suite.

Je ne sais pas grand-chose de mes origines. Ma mère, Lorna Mae, a vécu à New York, mais elle est née dans le Sud, en Virginie. Un jour, mon frère est allé visiter son patelin natal, et a découvert que c'était un camp de caravanes. Voilà d'où je viens. Ma grand-mère Bertha et ma grand-tante ont travaillé pour une femme blanche dans les années 1930, à une époque où la majorité des Blancs refusaient d'avoir des Noirs à leur service. Bertha et sa sœur lui en étaient tellement reconnaissantes qu'elles ont toutes deux baptisé leur fille Lorna, du prénom de leur employeuse blanche. Ensuite, grâce à l'argent gagné, Bertha a envoyé ses enfants à l'université.

J'ai peut-être hérité du gène du K.O. de ma grand-mère. La cousine de ma mère, Lorna, m'a raconté que le père de la famille chez qui Bertha travaillait battait sa femme. Alors ma grand-mère Bertha s'en est mêlée. C'était une sacrée bonne femme.

— T'as pas intérêt à lever la main sur elle ! a-t-elle dit au mari d'un ton menaçant.

Il ne l'a pas prise au sérieux, alors elle lui a flanqué un coup de poing dans la figure. Le lendemain, quand le type a revu Bertha, il lui a demandé :

— Comment allez-vous, mademoiselle Price ?

Il n'a plus jamais frappé sa femme et est devenu un autre homme.

Tout le monde aimait ma mère. Quand je suis né, elle travaillait comme gardienne de prison au Women's House of Detention de Manhattan, et étudiait en parallèle pour devenir enseignante. Elle venait de terminer sa troisième année universitaire quand elle a rencontré mon père. Il est tombé malade et elle a dû arrêter ses études pour prendre soin de lui. Pour une femme de son instruction, elle avait très mauvais goût en matière d'hommes.

Je ne sais presque rien de la famille de mon père. En fait, je ne l'ai pas vraiment connu. Enfin, je parle de l'homme qui passait pour être mon père. Sur mon acte de naissance, mon père s'appelle Percel Tyson. Seulement mon frère, ma sœur et moi, on ne l'a jamais rencontré.

On nous avait expliqué que notre père biologique était Jimmy « Curlee » Kirkpatrick Jr, mais il ne faisait pas franchement partie du tableau. En grandissant, j'ai entendu dire que Curlee était un maquereau, qu'il soutirait de l'argent à des femmes. Puis, du jour au lendemain, il s'est fait passer pour un homme d'Église. Alors chaque fois que j'en croisais un, je l'appelais révérend Mac Ceci ou révérend Mac Cela. Quand on y pense, tous ces curetons ont le même charisme que des macs. Dans leur paroisse, ils font faire n'importe quoi aux gens. Alors pour moi, c'est toujours : « Ouais, Révérend-Mac ! »

Curlee passait parfois nous voir en voiture. Ma mère ne venait jamais lui parler. Il klaxonnait et on sortait lui dire bonjour. Les gamins s'entassaient dans sa Cadillac et on le suppliait de nous emmener faire une balade à Coney Island ou Brighton Beach. Mais il nous faisait seulement faire le tour du pâté de maisons et nous ramenait devant notre immeuble. Là, il nous donnait un peu d'argent, embrassait ma sœur, nous serrait la main, à mon frère et moi, et c'était fini. On le reverrait peut-être dans un an.

J'ai vécu mes premières années à Bedford-Stuyvesant, un quartier plutôt calme de Brooklyn, où habitait la classe moyenne. Tout le monde se connaissait. On menait une vie relativement normale, même si elle était loin d'être paisible. Tous les vendredis et les samedis soir, c'était Las Vegas à la maison. Ma mère organisait des soirées cartes et invitait ses copines, qui travaillaient presque toutes dans le commerce du sexe. Elle envoyait son petit ami Eddie acheter une caisse de bouteilles d'alcool, qu'ils coupaient avec de l'eau avant de le vendre au verre. Toutes les quatre parties, le vainqueur devait mettre de l'argent dans le pot pour la maison. Ma mère cuisinait des ailes de poulet. Mon frère se rappelait qu'en plus des prostituées, des malfrats et des policiers venaient à ces soirées. Tout le quartier se donnait rendez-vous chez nous.

Dès que ma mère avait un peu d'argent, elle le gaspillait. Elle était très sociable et avait toujours des tas d'amis autour d'elle. Ils buvaient tous comme des trous. Elle n'aimait pas la marijuana, mais comme ses amis en consommaient, elle leur fournissait de l'herbe. Elle ne fumait que des cigarettes – des Kool 100. Les amies de ma mère étaient des femmes de petite vertu, qui couchaient avec des hommes pour de l'argent. Pas des prostituées haut de gamme ni des filles des rues. Elles déposaient leurs gosses chez nous et allaient à leur rendez-vous. Quand elles revenaient chercher leurs enfants, elles avaient parfois du sang sur leurs fringues, alors

maman les aidait à se nettoyer. Un jour, j'ai trouvé un bébé blanc à la maison. « C'est quoi ce délire ? » je me disais. Mais c'était mon quotidien.

Mon frère Rodney avait cinq ans de plus que moi, alors on n'avait pas grand-chose en commun. C'était un mec bizarre. Nous on était des Noirs du ghetto et lui, il se prenait pour un scientifique, à faire tout un tas d'expériences avec des éprouvettes. Il collectionnait même les pièces de monnaie. Moi je me disais : « Putain, ce sont les Blancs qui font ce genre de trucs ! »

Une fois, il est allé au laboratoire de chimie du Pratt Institute, et a rapporté des produits chimiques pour une expérience. Quelques jours plus tard, j'ai profité de son absence pour me glisser dans sa chambre et ajouter de l'eau à ses tubes. J'ai réussi à souffler la vitre de sa fenêtre et à mettre le feu à sa chambre ! Il a dû mettre un verrou à sa porte après ça.

Je me battais souvent avec lui – normal pour des frères. Sauf la fois où je lui ai coupé le bras avec un rasoir. Il m'avait filé une dérouillée, je ne sais plus pourquoi, et après, il était allé se coucher. Avec ma sœur Denise, on regardait une de ces séries télévisées qui se passent dans un hôpital, et des types en blouse étaient en train d'opérer un patient.

— On pourrait faire pareil, avais-je suggéré à ma sœur. Rodney jouera le patient, moi je serai le médecin et toi, l'infirmière.

Alors on a relevé la manche de Rodney pour lui opérer le bras gauche.

— Scalpel ! ai-je dit à ma sœur, qui m'a tendu le rasoir.

J'ai pratiqué une petite entaille sur le bras de mon frère, qui s'est mis à saigner.

— Infirmière, il nous faut de l'alcool !

Docile, ma sœur m'a donné le flacon d'alcool, que j'ai versé directement sur la plaie. Mon frère s'est réveillé en hurlant et m'a pourchassé dans toute la maison. Je me suis réfugié derrière ma mère. Aujourd'hui encore, il a cette cicatrice.

Parfois, on passait du bon temps ensemble. Un jour, on se baladait tous les deux sur Atlantic Avenue quand mon frère m'a dit :

— Si on faisait un tour au magasin de beignets ?

Il l'avait déjà dévalisé et voulait sûrement me montrer qu'il était capable de le refaire. Alors on est allés là-bas et on a trouvé la grille ouverte. Il s'est glissé à l'intérieur et a attrapé plusieurs boîtes de beignets. Mais il s'est passé quelque chose et la grille s'est refermée. Pris au piège ! Très vite, des

agents de sécurité sont arrivés. Il m'a tendu les boîtes et je suis rentré à la maison en courant. Je me suis assis sur le perron avec ma sœur, et on a dévoré les beignets, le visage blanc de sucre glace. Non loin de là, notre mère parlait à sa voisine.

— Mon fils a réussi l'examen d'entrée de Brooklyn Tech, disait-elle à son amie. C'est un élève remarquable, le meilleur de sa classe !

Juste à ce moment-là, une voiture de police est passée devant nous, avec Rodney à l'intérieur. Les flics s'étaient arrêtés pour le déposer chez nous, mais Rodney a entendu notre mère en train de se vanter et a dit aux flics de repartir. Ils l'ont emmené tout droit à Spofford, un centre de détention juvénile. Pas de bol. Avec ma sœur, on a englouti les derniers beignets sans états d'âme.

Je passais le plus clair de mon temps avec ma sœur Denise. Elle avait deux ans de plus que moi et tout le monde dans le quartier l'adorait. Elle pouvait être la meilleure des amies comme la pire des ennemies. Si elle vous avait pris en grippe, mieux valait changer de trottoir. On préparait des tartes de boue ; on regardait des matchs de catch et des films de karaté ; on allait faire les courses avec notre mère. On menait une existence agréable. J'avais tout juste sept ans quand notre monde a basculé.

C'était la récession et ma mère a perdu son boulot. Alors on s'est fait expulser de notre appartement de Bed-Stuy. Des types sont venus prendre tous nos meubles et les ont mis sur le trottoir. Mon frère, ma sœur et moi, on s'est assis dessus pour les protéger tandis que notre mère nous cherchait un nouvel endroit où vivre. Pendant qu'on attendait, assis là, des gamins du coin sont venus nous voir.

— Mike ! Pourquoi vos meubles sont sur le trottoir ?

Je leur ai répondu qu'on déménageait. Ensuite, des voisins nous ont vus et nous ont apporté de la nourriture.

On a atterri à Brownsville. Là, on a tout de suite perçu la différence. C'était un endroit horrible, où les gens parlaient fort et montraient les dents. Ma mère n'avait pas l'habitude de côtoyer ces Noirs agressifs, elle se sentait menacée, comme mon frère, ma sœur et moi. C'était un environnement hostile, où on n'avait jamais un moment de répit. Des flics passaient souvent en voiture, sirènes hurlantes. Des ambulances venaient régulièrement chercher un blessé. Un jour, mon frère et moi avons été

rackettés juste devant notre immeuble. Des types se tiraient dessus. On se serait cru dans un vieux film avec Edward G. Robinson. On regardait la scène et on se disait : « Waouh ! Ça existe dans la vraie vie ! »

Le quartier tout entier était un foyer de luxure. La plupart des gens étaient totalement désinhibés. Des injures éclataient dans la rue comme : « Va te faire enculer » ou « Broute-moi la chatte ». Rien à voir avec notre ancien quartier. Un jour, un type m'a attrapé en pleine rue, m'a traîné dans un immeuble abandonné et a essayé d'abuser de moi. On ne se sentait jamais en sécurité dehors. Au bout d'un moment, on n'était même plus en sécurité dans notre appartement. Ma mère a cessé d'organiser ses soirées dès notre installation à Brownsville. Elle avait un groupe d'amis, mais pas aussi varié qu'à Bed-Stuy. Alors elle s'est mise à boire. Trop. Elle n'a jamais retrouvé de boulot, et je me revois encore dans ces longues files d'attente devant l'aide sociale. On patientait des heures et des heures, et quand enfin c'était notre tour – trop tard ! –, ils fermaient ces putains de portes juste sous notre nez, comme dans les films.

On s'est aussi fait virer de Brownsville. Cela nous arrivait régulièrement. De temps à autre, on trouvait un endroit sympa où vivre, on se faisait des amis et ma mère se dégotait un petit copain. Mais à chaque déménagement, nos conditions de vie se détérioraient. De pauvres, on est devenus très pauvres, puis carrément indigents. À la fin, on squattait dans des immeubles désaffectés, sans eau ni chauffage, tout juste avec l'électricité. En hiver, on dormait tous les quatre dans le même lit pour se tenir chaud. On restait là jusqu'au jour où un type se ramenait et nous flanquait dehors. Ma mère aurait fait n'importe quoi pour nous procurer un toit. Même coucher avec des gars qui ne lui plaisaient pas spécialement. Elle était comme ça.

Elle ne nous a jamais emmenés dans des foyers pour sans-abri ; on passait simplement d'un immeuble abandonné à l'autre. C'était très traumatisant comme expérience, mais qu'est-ce qu'on y pouvait ? Je hais cette leçon que ma mère m'a apprise : l'homme est capable de n'importe quoi pour survivre.

Un de mes premiers souvenirs d'enfance de là-bas, ce sont ces assistantes sociales qui venaient chercher des hommes cachés sous les lits. L'été, on avait droit à des déjeuners gratuits. Je leur disais : « J'ai neuf frères et sœurs », alors je récupérais plus de nourriture. Je rentrais à la maison comme un soldat avec son trésor de guerre. Quelle fierté d'avoir rapporté toute ces victuailles à la maison ! Vous croyez un truc pareil ?

J’ouvrais le réfrigérateur pour regarder les hot dog, les oranges et les petits cartons de lait. Vingt boîtes comme ça ! Et j’invitais les copains.

— Tu veux manger un morceau, mon pote ? T’as faim ? On a plein de trucs à manger.

On avait l’impression d’avoir acheté toutes ces denrées avec de l’argent durement gagné. C’était un déjeuner gratuit.

Quand j’étais petit, j’étais un vrai fi-fils à sa maman. Ma sœur et mon frère avaient leur propre chambre, mais moi, j’ai dormi avec ma mère jusqu’à l’âge de quinze ans. Une fois, ma mère a couché avec un homme alors que j’étais dans leur lit. Elle a dû croire que j’étais endormi. Ça a sûrement eu un impact sur moi, mais je ne sais pas vraiment lequel. Quand son petit ami Eddie Gillison débarquait chez nous, j’étais cantonné au canapé. Ils avaient une relation vraiment pas claire, tous les deux. Je suppose que ça explique pourquoi j’ai moi-même eu des relations si bizarres avec les femmes. Ils buvaient, se cognaient, baisaient, se séparaient, puis s’enivraient, se battaient et baisaient de nouveau. En un sens ils s’aimaient, mais c’était un amour malsain.

Eddie était originaire de Caroline du Sud. Petit et râblé, il travaillait comme ouvrier dans l’usine Laundromat. Comme il n’était pas beaucoup allé à l’école, il ne pouvait guère aider mon frère et ma sœur à faire leurs devoirs. Maniaque, Eddie régentait tout, mais ma mère était encore pire que lui ; alors des disputes éclataient régulièrement. Parfois, les flics étaient obligés d’intervenir et d’envoyer Eddie faire un tour pour se calmer. D’autres fois, on était tous de la bagarre. Un jour, Eddie et ma mère ont eu une grosse altercation et en sont venus aux mains. Je me suis interposé pour défendre ma mère et – bing ! – je me suis pris un coup de poing dans le ventre. Moi je me disais : « J’y crois pas ! Je ne suis qu’un gosse et il me cogne dessus ! » C’est pour ça que je n’ai jamais levé la main sur mes enfants. Je ne voulais pas qu’ils me voient comme un monstre en grandissant. Mais à l’époque, frapper un gamin, c’était pas grave. Tout le monde s’en foutait. Aujourd’hui, c’est un crime passible de prison.

Eddie et ma mère se battaient sans arrêt – à propos d’autres hommes, d’autres femmes, de l’argent, de leur besoin de tout contrôler. Eddie n’était pas un ange, loin de là. Quand ma mère avait des copines à la maison, toutes beurrées, et qu’elle était dans les vapes, Eddie baisait ses copines. Après, ils se foutaient sur la gueule. C’étaient vraiment des barbares : ils se

pourchassaient avec des armes et se traitaient de tous les noms. Nous on criait :

— Maman, non ! Stop !

Une fois, j'avais sept ans, Eddie lui a collé son poing dans la figure et a fait sauter sa dent en or. Ma mère a mis une grande casserole d'eau à bouillir et a dit à mon frère et ma sœur d'aller se planquer sous la couette. Moi, j'étais tellement absorbé par mon émission sur le catch que je n'ai rien entendu. Ma mère a fait semblant de rien, et quand elle est revenue dans la pièce un peu plus tard, mon frère et ma sœur étaient à leur poste, sous la couette. Eddie, lui, était assis à côté de moi, quand j'ai entendu un bruit sourd. Bam ! La casserole d'eau bouillante l'a frappé en pleine tête. Des gouttes m'ont éclaboussé dessus.

— Aaarggggghhhh !

Eddie a couru vers la porte en hurlant, moi sur ses talons. Il s'est retourné et m'a agrippé le bras.

— Oh, mon p'tit ! Cette garce t'a eu toi aussi ? Ouais, elle m'a bien eu, la garce ! Ah ah ! Elle m'a bien eu !

Ma sœur et moi l'avons ramené dans le salon et lui avons enlevé sa chemise. Son cou, son dos et un côté de son visage étaient couverts de cloques. On aurait dit un reptile. Alors on l'a fait s'allonger par terre, devant la petite soufflerie de l'air conditionné, et ma sœur s'est assise près de lui. Elle a pris un briquet, a stérilisé l'aiguille, puis a fait éclater les cloques une par une. Ma sœur et moi, on pleurait. J'ai donné une pièce de vingt-cinq cents à Eddie pour lui remonter le moral.

Quand je repense à ces histoires, j'avais toujours l'impression que ma mère était une victime. Il faut dire qu'Eddie lui filait de sacrées raclées. Je suis sûr que le MLF aurait applaudi à la réaction de ma mère, mais moi, je me disais : « Comment peut-on infliger un truc pareil à un mec censé être votre petit ami ? » Là, j'ai compris que ma mère, c'était pas Mère Teresa. Elle lui en faisait baver ; pourtant, il est resté avec elle. En fait, après l'épisode de l'eau bouillante, Eddie est allé lui acheter une bouteille d'alcool au drugstore. Comme s'il la récompensait ! Pas étonnant que j'aie été aussi perturbé sur le plan sexuel.

Voilà dans quel environnement j'ai grandi. Un environnement où les gens qui s'aiment se cognent dessus et pissent le sang. Ils s'aiment tellement qu'ils se donnent des coups de couteau. Merde, j'avais une

trouille bleue dans mon propre foyer. J'ai grandi entouré de femmes agressives, qui pouvaient frapper des hommes. Pour moi, se battre avec une femme n'était pas tabou, parce que les femmes que je connaissais étaient capables de meurtre. Il ne fallait pas les laisser faire, sinon elles vous mettaient en pièces. Ou bien elles faisaient venir des gars pour vous flanquer une raclée, et vous traitaient de mauviettes.

Si j'avais peur de rester chez moi, me promener dans les rues de Brownsville me fichait encore plus la trouille. À l'époque, l'école publique était un vrai cauchemar. Surtout pour moi, qui étais rondouillard, d'une timidité de fille, avec un cheveu sur la langue. Les gamins de l'école me surnommaient « Little Fairy Boy », parce que je traînais tout le temps avec ma sœur. Ma mère m'avait dit de ne pas la lâcher d'une semelle, car en tant qu'aînée, elle devait veiller sur moi. Ils m'appelaient aussi « Dirty Ike » ou « Dirty Motherfucker » parce que je ne connaissais rien à l'hygiène. Chez nous, il n'y avait pas d'eau chaude pour la douche, et si le gaz ne marchait pas, on ne pouvait même pas faire bouillir d'eau. Ma mère avait essayé de m'apprendre les règles élémentaires de propreté, mais je n'étais pas très doué. Elle remplissait un baquet d'eau chaude, prenait un savon et me frictionnait. Quand on est petit, on se moque de l'hygiène. Au final, j'ai appris à m'occuper de moi grâce aux autres gamins de la rue, qui me parlaient de Paco Rabanne et Pierre Cardin.

Mon école se trouvait juste au coin de la rue ; pourtant ma mère, souvent ivre morte après avoir passé la nuit à boire, était incapable de m'y accompagner. Les gamins du quartier me faisaient passer un sale quart d'heure. « Dégage de là ! Sale con ! » Ils ne me fichaient jamais la paix, me donnaient des coups, et j'étais obligé de fuir en courant. Sur le chemin de l'école, ils nous tombaient dessus, et quand nous rentrions à la maison, ils sortaient leurs flingues et nous faisaient les poches. C'était pas drôle d'être rackettés juste devant notre immeuble.

Avoir à porter des lunettes au CP a été un tournant dans ma vie. Ma mère m'a fait passer des tests et ils ont découvert que j'étais myope. Alors j'ai été forcé de porter des lunettes. Elles étaient vraiment horribles.

Un jour, j'ai quitté l'école à l'heure du déjeuner avec des boulettes de viande de la cafétéria, encore enveloppées dans du papier d'aluminium pour les garder au chaud. Un type s'est approché de moi :

— Hé ! T’as du fric ?

Non, je n’en avais pas. Alors il m’a fait les poches et a essayé de me voler ces fichues boulettes. Je résistais : « Non, non, non ! » Déjà que ces mecs me piquaient mon argent, pas question qu’ils me volent ma nourriture !

Je faisais écran de mon corps pour protéger mon précieux butin. Agacé, il m’a frappé au visage, m’a arraché mes lunettes et les a jetées dans le réservoir d’essence d’un camion. Je suis rentré chez moi en courant, mais je n’avais pas lâché mes boulettes ! J’aurais dû démolir ces gars qui me brutalisaient, mais à l’époque j’avais peur, parce qu’ils jouaient les durs, comme s’ils savaient des choses sur la vie que j’ignorais.

— Arrêtez ! Me faites pas de mal ! je leur disais.

Aujourd’hui encore, je me trouve lâche quand je repense à cette période. Un tel sentiment d’impuissance est terriblement frustrant. C’est le genre de sensation qui ne s’oublie jamais. Le jour où ce gars m’a pris mes lunettes et les a jetées dans un réservoir, ça a été mon dernier jour d’école.

J’avais sept ans et je ne suis plus jamais retourné dans ce genre de classe.

Par la suite, j’allais à l’école prendre mon petit déjeuner, puis je séchais les cours. Je traînais quelques heures dans le quartier, je revenais pour le déjeuner, et je filais de nouveau. Enfin, la journée terminée, je rentrais à la maison.

Un jour du printemps 1974, trois gars m’ont alpagué dans la rue et m’ont fouillé.

— File-nous ton fric ! Tout le fric qu’on trouve, il est à nous.

Mais ils ont eu beau retourner mes poches, ils n’ont rien trouvé.

— Où tu vas ? m’ont-ils alors demandé. Tu veux planer avec nous ?

— Planer ? C’est quoi ?

Alors on est retournés à l’école, ils m’ont fait escalader la clôture et m’ont demandé de leur lancer des caisses en plastique dans lesquelles on met le lait. Ensuite, on a marché un moment et on est arrivés devant un immeuble désaffecté.

— En fait… je sais pas trop.

J’hésitais. J’étais qu’un petit froussard contre trois grands. J’ai fini par les suivre à l’intérieur et l’un d’eux m’a dit :

— Monte sur le toit, minus.

Allaient-ils me buter ? On a grimpé sur le toit et j'ai vu une petite boîte contenant des pigeons. À compter de ce jour, je suis devenu leur coursier, leur esclave personnel. Assez vite, j'ai découvert que les pigeons qui s'envolaient atterrissaient souvent sur le toit d'à côté, parce qu'ils étaient paresseux et pas bien vigoureux. Je devais alors redescendre au rez-de-chaussée, trouver le moyen de grimper dans l'immeuble voisin, et effrayer les volatiles pour les faire revenir au bercail. Je passais mes journées à chasser des oiseaux, mais je n'étais pas malheureux. Au contraire. J'aimais bien leur compagnie. J'allais même à l'animalerie pour leur acheter des graines. Ces types étaient des durs, mais ils m'appréciaient parce que je faisais leurs quatre volontés. Toute mon enfance j'ai été un paria, mais là, sur ce toit, je me sentais à ma place. Je me sentais enfin chez moi.

Le lendemain matin, je suis retourné à l'immeuble désaffecté. Sur le toit, les caïds m'ont jeté des briques.

— Qu'est-ce que tu fous ici, petit morveux ? Tu veux nous voler nos putains d'oiseaux, hein ?

Merde ! Dire que je me croyais chez moi ici.

— Non, non, non, je venais juste vous proposer de faire une course pour vous au magasin ou de faire peur aux pigeons.

— T'es sérieux ? Viens un peu par là, minus.

Ils m'ont envoyé acheter des cigarettes. C'était une bande de brutes, mais je voulais bien les aider parce que les oiseaux me fascinaient. C'était chouette de voir une centaine de pigeons décrire des cercles dans le ciel puis revenir se poser sur un toit.

Les courses de pigeons étaient un sport important à Brooklyn. Tout le monde le pratiquait, les parrains de la mafia comme les gamins du ghetto. On ne peut pas expliquer pourquoi, ça vous prend aux tripes, c'est tout. J'ai appris à comprendre le fonctionnement des pigeons et bientôt, je suis devenu doué avec les oiseaux. Tout le monde relâchait ses pigeons en même temps et le but du jeu était d'essayer d'attraper ceux des autres. C'est comme les courses de chevaux. Une fois qu'on a le virus, on ne peut plus s'arrêter. Depuis lors, j'ai toujours eu un pigeonnier à la maison.

Un jour, on s'occupait des volatiles sur le toit quand un type plus vieux s'est pointé. C'était un ami de la bande, du nom de Barkim. Comme son pote n'était pas là, il nous a demandé de lui transmettre un message : il serait à la salle des fêtes de notre quartier le soir même. Souvent, les jeunes

jouaient de la musique ou dansaient, et la salle était même rebaptisée le « Sagittarius » pour l'occasion. La crème du quartier serait présente : prostituées, cambrioleurs, voleurs à la tire, fraudeurs… un véritable lieu de perdition.

Le soir venu, je suis allé à la soirée. Mais à sept ans, je ne connaissais rien aux codes vestimentaires. Je ne savais pas qu'il fallait prendre une douche, se changer et s'habiller classe pour sortir. C'est ce qu'avaient fait les gars de la bande des pigeons. Alors que moi, je suis allé directement du pigeonnier à la soirée, avec mes fringues répugnantes, pleines de fientes d'oiseau. Je croyais que ces gars me considéraient comme l'un des leurs parce que je rabattais les pigeons des toits pour eux. Mais à mon arrivée, j'en ai pris pour mon grade.

— C'est quoi cette puanteur ? Regardez-moi ce sale petit morveux !

Tout le monde s'est mis à rire et à se moquer de moi. Je ne savais pas quoi faire. C'était terrible. Quelle humiliation ! Je pleurais, mais je riais en même temps parce que je voulais désespérément être l'un des leurs. Je crois que Barkim a eu pitié de moi.

— Hé, minus ! Tire-toi de là et retrouve-moi sur le toit à huit heures demain matin.

Le lendemain, j'étais au rendez-vous pile à l'heure. Barkim est arrivé et m'a aussitôt fait la leçon.

— Tu ne peux pas avoir l'air d'un clodo, mec. À quoi tu joues ? On est des putains de caïds.

Il parlait tellement vite que je devais me concentrer pour comprendre ses paroles.

— On va se faire un tas de fric, l'avorton, tu piges ?

C'est à partir de ce moment-là que nous avons commencé à cambrioler des baraques ensemble. Il me demandait de me glisser par les fenêtres trop étroites pour lui, puis de lui ouvrir la porte. Une fois dans la place, on fouillait les tiroirs, on forçait le coffre, on piquait tout ce qui nous tombait sous la main – chaînes stéréo, radiocassettes, bijoux, flingues, argent liquide. Après, il m'emmenait faire les boutiques sur Delancey Street et m'achetait des vêtements sympas, des baskets, et même un manteau en peau de mouton. Un soir, je l'ai accompagné au Sagittarius où j'ai reconnu plein de gars qui s'étaient moqués de moi la fois précédente. Je portais un

pantalon de cuir et mon nouveau manteau en peau de mouton. Personne ne m'a reconnu. À croire que j'étais quelqu'un d'autre. C'était pas croyable.

C'est Barkim qui m'a initié à la criminalité. Avant, je n'avais jamais rien volé. Pas un morceau de pain, pas même un bonbon, rien. Je n'avais pas de tendances antisociales. Je n'avais pas non plus les tripes. Mais Barkim m'a expliqué que si j'étais habillé correctement, les gens me traiteraient avec respect. Si je portais des fringues à la mode, je serais un mec cool. J'aurais un statut.

Barkim m'a emmené au skatepark d'Utica Avenue où j'ai rencontré ces gamins qui se faisaient appeler la bande de Rutland Road. Ils n'avaient guère plus de douze ans, mais ils étaient vêtus comme des hommes. Trench, chaussures en croco, fourrures de lapin, Stetson. Sans oublier les marques : Sergio Valente, Jordache, Pierre Cardin. Plutôt impressionnant. Où trouvaient-ils l'argent ? La réponse était simple, m'avait expliqué Barkim, ces gamins étaient des pickpockets, des voleurs à l'arraché, des cambrioleurs. Pourtant, on aurait dit des bébés ! Ils allaient à l'école publique et piquaient des montres, des bagues et des colliers. Ils conduisaient des mobylettes. Une vraie bande organisée.

Dans la rue, Barkim me présentait comme son « fils ». Il n'avait que quelques années de plus que moi, mais cela faisait partie du vocabulaire de la rue, un code pour dire aux autres de ne pas me manquer de respect. En substance : « Voilà mon fils spirituel. On est une famille de voleurs. Ce gosse me fait gagner du fric. Que personne n'y touche. »

Les gens qui le respectaient me devaient aussi le respect. Grâce à lui, je savais à qui faire confiance et qui éviter comme la peste, pour ne pas me faire piquer mon butin. Ma vie me rappelle celle d'Oliver Twist, à qui Fagin, un gars plus âgé, apprenait tous ses trucs. Barkim m'achetait plein de vêtements, mais il ne me donnait pas beaucoup d'argent. Quand il se faisait dans les deux mille dollars, il m'en laissait deux cents. Mais à huit ans, deux cents dollars, c'était beaucoup d'argent. Parfois, il me prêtait un bijou volé que je gardais pendant quelques jours.

Mon niveau de criminalité est monté d'un cran avec la bande de Rutland Road. C'était surtout des Caribéens de Crown Heights. Barkim connaissait la bande plus âgée, les Cats. J'ai commencé à traîner avec les Rutland Road, leur division junior. Je participais à quelques casses. On allait à l'école, on avalait notre petit déjeuner, puis on prenait le bus ou le train et

on cambriolait des maisons pendant les heures de classe. Enfin, je me sentais à ma place. Nous étions tous égaux, du moment que nous apportions notre contribution aux recettes du groupe.

En lisant ces lignes, certains seront tentés de me juger comme un adulte, de me traiter en criminel. Mais j'ai commis ces forfaits il y a environ trente-cinq ans. J'étais un gosse en quête d'amour et de reconnaissance, et c'est dans la rue que je les ai trouvés. C'est la seule éducation que j'ai reçue. Ces petits truands étaient mes professeurs. Les plus âgés me répétaient souvent :

— Tu ne devrais pas faire ça. Va à l'école.

Mais je ne les écoutais pas, même s'ils avaient le respect de la rue. Ils nous disaient d'aller en cours alors qu'ils dévalisaient des maisons. Tout le monde me respectait parce que je faisais rentrer de l'argent. J'en prêtais à des potes qui manquaient de liquide. J'achetais de la nourriture et de l'alcool. Je me suis aussi procuré des pigeons. Si vous avez de bons pigeons, les gens vous respectent. D'autre part, c'était grisant de voler des objets et d'aller ensuite s'acheter des fringues. Je voyais bien le regard des gens quand je me baladais avec mes Puma et mes jeans de marque. Je possédais même une combinaison de ski, alors que je n'avais jamais mis les pieds sur une piste ! J'étais incapable d'épeler Adidas, mais porter cette marque me faisait un bien fou.

Un des types de la bande des Rutland m'a appris à crocheter une serrure. Si la clé s'insère dans le trou, la serrure finit toujours par céder. Et alors bingo ! Derrière les portes, on peut tomber sur des petits trésors : de l'argenterie, des bijoux, des armes à feu, des liasses de billets. On est alors tellement contents qu'on chiale et on rit en même temps. Impossible de tout emporter. On ne peut pas marcher dans la rue avec un butin pareil. Du coup, on se contente de bourrer nos sacs d'école d'un maximum d'objets volés.

Un jour, Curtis et moi on cambriolait une maison habitée par des Caribéens, comme Curtis. J'étais dans l'obscurité de la maison quand j'ai entendu :

— Qui est-ce ? Chérie, c'est toi ?

J'ai pensé que Curtis me jouait un tour ou essayait de me faire peur. Alors j'ai répondu :

— Je cherche un flingue et du fric. Occupe-toi du coffre, d'accord ?

— Quoi, chérie ?

J’ai compris que ce n’était pas Curtis, et que le propriétaire de la baraque était allongé sur le canapé ! J’ai foncé vers la sortie.

— Curtis ! On dégage ! Il y a quelqu’un ici !

Mais Curtis était un perfectionniste. Il voulait verrouiller la porte avant de se sauver à toutes jambes. Moi, j’ai déguerpi sans demander mon reste. Le propriétaire a ouvert la porte et frappé violemment Curtis à la tête. Il est tombé raide. J’ai cru qu’il était mort. Ce n’est qu’un an plus tard que je l’ai revu. Vivant, mais le visage défiguré suite à la dérouillée de ce jour-là. Ouais, on ne menait pas une existence facile.

Quand on dérobait de l’argenterie ou des bijoux, on allait chez Sal’s, un magasin sur Utica et Sterling. Je n’étais qu’un gosse, mais tout le monde comprenait que je venais de la part des grands, avec des sacs remplis d’objets volés. Alors ils n’osaient pas me toucher, par peur des représailles. Je connaissais la valeur des objets. Je savais ce que je voulais.

Parfois, si on voyait une école aux alentours de midi, on allait tranquillement à la cafétéria, on attrapait un plateau, on se mettait dans la file, et on mangeait de bon cœur. On repérait parfois un truc à voler, un collier par exemple. Alors on finissait nos assiettes, on reposait notre plateau, on se postait près de la porte, et l’un de nous arrachait le collier avant de déguerpir en courant.

Dehors, on était toujours bien habillés parce qu’un petit Noir sale et mal fagoté s’attire toujours des ennuis dans la rue. On avait l’air d’aller à l’école catholique, avec notre pantalon propre, notre chemise blanche, notre sac à dos et nos petites lunettes rigolotes.

Au bout d’un an environ, je me suis mis à mon compte. C’était assez lucratif, et se balader dans les rues pour dépouiller les gens à leur insu était bien plus drôle que s’infiltrer dans des maisons. On piquait les bijoux des vieilles dames et on se faisait courser par les flics ou bien ceux qu’on surnommait les « héros » venaient à la rescousse des pauvres femmes en détresse. C’était bien plus risqué, et bien moins fructueux, mais tellement plus excitant ! Pour réussir ce type de fauche, il faut avoir un partenaire. Parfois, les associations n’étaient même pas préméditées. On tombait sur un copain et on décidait de faire équipe.

On pouvait aussi se retrouver en compétition avec un autre chapardeur. Par exemple, on montait dans un bus où un pickpocket était déjà à l’affût.

L’idée était de se faire remarquer. Avant notre arrivée, le bus était calme, mais dès qu’on était à l’intérieur, le chauffeur faisait une annonce :

— Mesdames et messieurs, des pickpockets sont peut-être montés dans le bus. Faites attention à vos affaires personnelles.

Alors on descendait à l’arrêt suivant, en même temps que le voleur embusqué, qui se mettait à nous crier dessus :

— Fils de putes ! Vous m’avez fait rater mon coup !

Si c’était un type plus âgé, il pouvait nous botter le cul et nous prendre notre fric et nos bijoux volés.

Peu de types me choisissaient pour équipier, car je n’avais ni la patience ni l’adresse requises. J’étais trop agité, je préférais de loin prendre les gens par surprise.

Même un mec costaud peut dépouiller quelqu’un sans qu’il s’en rende compte. Le truc, c’est de se montrer le plus malin des deux, et de se faire le plus discret possible. La plupart des voleurs se disent : « Je suis repéré, mieux vaut laisser tomber », mais pas moi. Une fois, une femme avait constamment la main sur son portefeuille dans sa poche. Mes complices et moi ne la lâchions pas d’une semelle, mais sa main ne quittait jamais sa poche. Alors on a fait mine de s’éloigner, mais on a laissé un gamin faire le guet. Là, elle a baissé sa garde quelques secondes, et le gamin en a profité pour lui dérober son portefeuille. L’instant d’après, le chapardeur avait disparu et la malheureuse s’égosillait :

— Au voleur ! Mon argent ! On m’a volé mon argent !

C’était dément. On s’amusait comme des fous.

La technique la plus primaire est le vol à l’arraché. Je l’utilisais parfois dans le métro, à l’époque où l’on pouvait ouvrir les vitres des rames. Je m’asseyais près de la fenêtre et baissais plusieurs vitres. La rame s’arrêtait, de nouvelles personnes montaient à bord et s’installaient près des fenêtres. Alors je descendais du train et dès qu’il redémarrait, je passais vivement le bras par la vitre et j’arrachais les chaînes de deux ou trois voyageurs. Ils criaient, me regardaient avec effarement, mais les portes s’étaient déjà refermées. Ensuite, je réparais le fermoir, je gardais les chaînes quelques jours, puis je les revendais pour ne pas me les faire voler par les grands.

Même si je commençais à me faire un nom dans la cité, j’étais nul avec les filles. Je les aimais bien, mais je ne savais jamais quoi leur dire. Un jour, j’ai vu des filles sauter à la corde et j’ai eu envie de jouer avec elles. Je me

suis mis à les taquiner quand soudain, surgies de nulle part, des filles du collège me sont tombées dessus. Je voulais seulement m'amuser, mais elles ne plaisantaient pas. Pris de court, je ne me suis pas défendu. Un adulte est intervenu, mais elles m'avaient déjà pas mal amoché. Je n'avais pas voulu les frapper.

Ma mère et ma sœur se doutaient de mes activités délictueuses. Elles avaient vu mes fringues de marque, et toute cette nourriture que je rapportais à la maison – des pizzas, du Burger King et du McDonald. Ma mère savait que j'étais perdu : j'appartenais à la rue. J'aurais préféré mourir plutôt que de faire machine arrière. Elle avait sûrement déjà vu des gosses mal tourner comme moi. Des gosses capables de voler n'importe quoi. Sans limites.

Elle, elle aimait mieux mendier. Son honnêteté viscérale m'énervait. Elle demandait toujours de l'argent. C'était sa personnalité. Je donnais pas mal d'argent à ma sœur pour la maison, pour aider ma mère. Parfois, je filais un billet de cent à ma mère, mais je ne le revoyais jamais. Elle ne me respectait pas.

— Tu me dois de l'argent, Ma, lui disais-je alors.

— Toi, p'tit, tu me dois la vie. Je te dois rien du tout.

Comme les grands du quartier étaient au courant de mes activités, ils me prenaient régulièrement mon fric, mes bijoux et mes chaussures. J'avais trop honte pour le dire à ma mère. Que faire ? Ils me frappaient et me volaient mes oiseaux sans craindre de représailles. Barkim ne m'avait pas appris à me battre. Seulement à m'habiller et à me décrasser. Alors dès qu'un type me criait après dans la rue ou se lançait à mes trousses, je jetais mon butin par terre et je détalais.

Avec l'âge, je voulais toujours être le centre de l'attention. Je rêvais de pouvoir dire : « Je suis le caïd du quartier » ou « Mes pigeons sont les plus forts ». Je rêvais d'être un vrai dur, avec un bagou d'enfer, alors que j'étais timide et mal à l'aise. Quand j'essayais de parler comme un voyou, je me prenais une calotte.

— Ta gueule, imbécile.

Pourtant, j'ai eu un avant-goût de l'adulation du public le jour de mon premier combat de rue.

J'étais allé dans le quartier de Crown Heights pour cambrioler une maison avec un gars plus âgé. On a trouvé deux mille deux cents dollars en

liquide et mon acolyte m’en a donné six cents. Alors je suis allé à l’animalerie et j’ai acheté pour cent dollars d’oiseaux. Le propriétaire m’a donné une caisse et m’a aidé à la transporter dans le métro. À ma descente du métro, un gars de mon quartier m’a aidé à traîner la caisse jusqu’à l’immeuble désaffecté où je les cachais. Mais ce connard est allé dire à ses copains que je possédais tous ces oiseaux et ils sont revenus pour me les voler. Ma mère les a vus fouiller dans les caisses et m’a prévenu. J’ai couru dans la rue pour les affronter. Quand ils m’ont aperçu, ils ont libéré les oiseaux, tous sauf ce mec, Gary, qui en planquait un sous son manteau.

— Rends-moi mon oiseau !

Gary a sorti le pigeon de dessous son manteau.

— Tu veux ton oiseau ? Tu le veux ce putain d’oiseau ?

Il lui a tordu le cou et l’a jeté sur moi. Du sang a éclaboussé mon visage et ma chemise.

— Cogne-le, Mike, m’a dit l’un de mes potes. N’aie pas peur, cogne-le !

J’avais toujours eu peur de me battre. Mais il y avait ce gars nommé Wise, un ancien boxeur de la Police Athletic League. Il fumait souvent de l’herbe avec nous, et quand il planait, il se mettait à boxer dans le vide, pour s’entraîner. Comme je le regardais, il me disait toujours :

— Allez, viens te battre, p’tit.

Mais je n’osais même pas faire semblant de boxer contre lui. Pourtant, je n’avais pas oublié son style.

Tout à coup, je me suis lancé. Merde ! Mes potes n’en revenaient pas. Je ne savais pas du tout ce que je faisais, mais j’ai donné des coups de poing dans tous les sens et l’un d’eux a atteint Gary en pleine figure. Il s’est écroulé par terre. Wise faisait des esquives quand il boxait dans le vide, alors après avoir aplati Gary, j’ai fait plusieurs mouvements d’esquive. Tout le quartier ou presque a assisté à mon heure de gloire. Ils applaudissaient et sifflaient. C’était un sentiment enivrant, même si mon cœur battait à tout rompre.

— Ce nègre est le roi de l’esquive ! a dit un type en riant.

J’essayais de faire le fameux pas de danse d’Ali, sans succès. Mais j’étais heureux d’avoir réussi à me défendre et j’étais excité de voir tous ces gens m’applaudir et se taper dans les mains. Peut-être que derrière ma timidité apparente se cache un véritable show-man !

Ce jour-là, j'ai gagné le respect de la rue. Au lieu de dire « Est-ce que Mike peut jouer avec nous ? », les gosses demandaient à ma mère : « Est-ce que Mike Tyson peut jouer avec nous ? » Des types s'amenaient avec leur poulain pour me battre et pariaient sur l'issue du combat. Certains venaient d'autres quartiers. Je gagnais souvent. Même quand je perdais, ils s'étonnaient :

— Merde ! Tu n'as que onze ans ?

Voilà comment j'ai commencé à me faire un nom à Brooklyn. J'avais la réputation de pouvoir combattre n'importe qui, même des adultes. Mais dans la rue, personne ne suivait les règles du marquis de Queensberry. Mettre une trempe à un type ne veut pas dire en être débarrassé. S'il n'a pas eu le dessus pendant la bagarre, il peut vous avoir autrement. Par exemple en revenant plus tard avec des copains armés de battes.

J'ai commencé à me venger de toutes ces petites brutes qui me tyrannisaient depuis des années. Quand je me baladais avec des copains, je repérais parfois un de ces petits durs dans un magasin. Alors je le traînais dehors et je lui faisais sa fête. Je n'expliquais même pas mon geste aux autres. Je leur disais seulement :

— Je peux pas blairer ce fils de pute.

Alors mes potes lui tombaient dessus, lui déchiraient ses vêtements et lui filaient une raclée.

Ce type qui avait jeté mes lunettes dans un réservoir d'essence ? Je le lui ai fait chèrement payer. Il avait sûrement oublié cet épisode depuis des lustres mais moi, je l'avais gravé dans ma mémoire.

Grâce à ma nouvelle assurance et à ma capacité à me défendre, mon niveau de délinquance a encore grimpé d'un cran. J'étais de plus en plus impudent. Je m'attaquais même à mon propre quartier, parce que je ne connaissais pas les règles de la rue. Je croyais que tout le monde jouerait franc jeu avec moi, du moment que j'étais réglo. Je n'avais pas encore compris qu'il y avait des types à qui il ne fallait jamais se frotter.

Je cambriolais même les appartements de mon propre immeuble. Nos voisins n'ont jamais deviné que c'était moi le coupable. Certains étaient des amis de ma mère. Ils avaient tout juste touché l'argent de leurs allocations et avaient acheté quelques bouteilles d'alcool fort avant de venir chez ma mère boire un verre et passer du bon temps. J'en profitais pour les dépouiller en me faufilant par l'escalier de secours. Plus tard, quand les

copines de ma mère rentraient chez elles, elles redescendaient à toute vitesse en criant : « Lorna ! Lorna ! Ils ont tout pris ! La nourriture du bébé, tout ! »

Après leur départ, ma mère se ruait dans ma chambre.

— Je sais que c'est toi, c'est pas vrai ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Maman, c'est pas moi. Fouille ma chambre si tu veux.

J'avais laissé toute la nourriture et le butin sur le toit, pour que mes copains viennent les récupérer plus tard.

— Ça ne peut pas être moi, maman. Je n'ai pas bougé de ma chambre.

— Bon, alors si c'est pas toi, je parie que tu sais qui c'est, espèce de petit voleur ! criait ma mère. Tu n'es qu'un sale voleur ! Moi qui n'ai jamais rien volé de toute ma vie. Je ne sais pas d'où tu viens, vaurien !

Mon Dieu. Imaginez votre mère vous traiter de « sale voleur » ! Ma famille ne nourrissait plus aucun espoir pour moi. Non, plus aucun espoir. Ils pensaient que je serais un criminel toute ma vie. Personne dans la famille n'avait aussi mal tourné. Ma sœur me disait tout le temps :

— Quels sont les seuls oiseaux qui ne volent pas ? Les oiseaux en cage ! Les oiseaux en cage !

Une fois, j'ai accompagné ma mère chez son amie Via. Le mari de Via était un de ces gros bonnets bourrés de fric. Il est allé se coucher et j'en ai profité pour prendre son portefeuille dans sa poche et piquer son argent. Quand il s'est réveillé, il a filé une trempe à Via, persuadé de sa culpabilité. Dans le quartier, les gens ont commencé à me prendre en grippe. Ou bien à me jalouser. Même les joueurs. J'avais du cran.

C'était pas croyable. J'étais capable d'agripper la chaîne d'un mec et de le traîner dans les escaliers en faisant rebondir sa tête sur les marches, boum, boum, boum. Est-ce que ça me touchait ? Non, je voulais cette chaîne. La compassion, je ne connaissais pas. Ça vous étonne ? Personne ne m'a jamais témoigné la moindre compassion. La seule que j'aie jamais ressentie, c'est pour les copains qui se faisaient buter ou poignarder pendant un cambriolage. Là, oui, j'étais triste.

Pourtant, on continuait nos conneries. On se disait qu'on ne se ferait pas tuer, que ça n'arrivait qu'aux autres. Je ne pouvais tout bonnement pas m'arrêter. Ouais, je risquais de rester sur le carreau, mais je m'en fichais. Je n'ai jamais cru que je fêterais mon seizième anniversaire, alors pourquoi ne pas y aller à fond ? Mon frère Rodney a dit un jour à quelqu'un qu'il ne

connaissait pas de type plus courageux que moi. Ce n'était pas mon avis. J'avais des amis vraiment braves, des amis qui se seraient fait tuer pour leurs bijoux, leurs montres ou leur mobylette. Si on les agressait, ils ne se laissaient pas faire. Ces gars-là étaient les plus respectés du quartier. Je ne crois pas être très brave, mais je sais ce qu'est le courage. J'ai toujours pensé que j'étais plus dingue que courageux. J'étais capable de tirer en pleine rue, alors que ma mère pouvait me voir par la fenêtre. Je n'avais pas de tête. Rodney confondait courage et absence de réflexion. J'ai toujours été un extrémiste.

Toutes les personnes de mon entourage trempaient dans la combine. Même les types qui avaient un boulot magouillaient à côté. Ils vendaient de la drogue ou commettaient de petits larcins. On aurait dit un monde de cyborgs où les flics étaient les méchants et les voleurs et les prostituées les gentils. Si vous n'aviez jamais fait de mal à personne, personne ne s'intéressait à vous. Trop ringard. En revanche, si vous aviez mal agi, vous étiez cool. Et si on vous cherchait des noises, les gars de votre quartier prenaient votre défense. Vous faisiez partie du clan. C'était dément, tous ces voyous et ces caïds qui connaissaient mon nom.

Peu à peu, ma situation s'est détériorée. J'ai commencé à me frotter à la police. Se faire tirer dessus à Brownsville, c'était pas la mer à boire. On faisait des paris dans une allée, quand des gars se mettaient à courir et à tirer sur d'autres gars. On ne savait jamais quand ça allait s'arrêter. D'autres gangs déboulaient sur leurs motos et boum, ils vous tiraient dessus. On connaissait les lieux de prédilection de chaque clan, alors on savait où ne pas traîner.

Mais se retrouver dans la ligne de mire de la police, c'était une autre histoire. Un jour, on était plusieurs à passer devant la bijouterie d'Amboy Street quand on a vu le bijoutier avec une boîte dans les mains. Sans réfléchir, je lui ai arraché la boîte et on a décampé. On s'approchait de notre immeuble quand on a entendu des crissements de pneus. Des flics en civil ont bondi d'une voiture et nous ont tiré dessus. Boum ! Boum ! Je me suis réfugié dans un immeuble désaffecté où on traînait souvent, persuadé d'être sorti d'affaire. Je connaissais les lieux comme ma poche. Je savais comment aller sur le toit et m'infiltrer dans la charpente pour me cacher derrière une poutre. De ma cachette, je voyais tout ce qui se passait en bas.

Les flics sont entrés dans l'immeuble. Ils ont inspecté les lieux, armes au poing, et l'un d'eux a examiné un trou dans le sol.

— Putain ! Ces satanés gamins me cassent les couilles à se planquer dans ce taudis. Je vais finir par descendre ces petits cons.

Je les épiais en riant dans ma barbe. L'immeuble était tellement délabré que les flics ne pouvaient pas grimper dans les étages sans risquer de faire crouler les escaliers sous leur poids. Mais en examinant les plafonds, ils pouvaient me repérer dans les poutres et me flinguer. J'ai pensé à remonter sur le toit et sauter sur celui d'à côté – celui de mon propre immeuble –, mais il fallait faire un saut de trois mètres.

Je suis quand même monté sur le toit et j'ai vu un de mes potes en haut de mon immeuble. Il vivait là lui aussi. J'étais à genoux, pour ne pas me faire voir des flics en faction dans la rue, et mon ami me tenait informé des mouvements des policiers.

— Reste tranquille, Mike, ils sont sortis du bâtiment. Mais ils te cherchent. Il y a plusieurs voitures de flics en bas.

J'ai poireauté sur ce putain de toit pendant une éternité.

— Ils s'en vont, Mike, ils s'en vont, m'a enfin dit mon ami.

Alors je suis descendu, mais j'ai encore attendu un bon moment dans l'immeuble avant d'oser mettre mon nez dehors. Mes potes surveillaient les alentours, pour s'assurer que des policiers ne s'étaient pas postés un peu plus loin. Enfin, j'ai pu quitter mon repaire. J'étais heureux de m'en sortir à si bon compte. La boîte du bijoutier que nous avions dérobée contenait un tas de montres de prix, des médaillons, des bracelets, des diamants, des rubis. Il nous a fallu deux semaines pour écouler tout le butin. On a vendu quelques bijoux dans le quartier, mais pour les autres pièces, on a dû s'éloigner.

Ironie du sort, ma première arrestation, alors que je faisais tous ces cambriolages, a été pour le vol d'une carte de crédit. Je n'avais alors que dix ans. Évidemment, j'avais l'air trop jeune pour posséder une carte de paiement, alors j'envoyais un type plus âgé faire mes courses et s'acheter un truc pour lui. Ensuite, on vendait la carte à un troisième larron.

Une fois, on a quand même essayé d'utiliser la carte dans un magasin sur Belmont Avenue. On était bien habillés, mais on n'avait pas l'air assez vieux pour avoir une carte de crédit. On avait posé un tas de fringues et des baskets sur le comptoir et on a tendu la carte à la caissière. Elle s'est

excusée et est allée passer un coup de fil en douce. L'instant d'après, elle revenait avec la carte coupée en deux et les flics déboulaient dans le magasin.

Ils nous ont emmenés au poste de police le plus proche. Comme ma mère n'avait pas le téléphone, ils sont allés la chercher. Elle est arrivée en vociférant et m'a filé une trempe devant tout le monde. À douze ans, ça allait presque devenir une habitude. J'allais au tribunal pour ces arrestations, mais pas en prison, parce que j'étais mineur.

Je haïssais ma mère de venir au poste et de me filer des roustes pareilles ! Après, avec ses amies, elle se saoulait et se vantait de m'avoir donné une bonne correction. Je me recroquevillais dans un coin pour tenter de me protéger de ses coups, mais elle ne m'épargnait pas. C'était une expérience très traumatisante. Aujourd'hui encore, les coins des pièces me rappellent les bastonnades de ma mère. Elle me frappait aussi bien dans les magasins, dans la rue, devant mes camarades de classe que dans la salle d'audience. La police s'en fichait. Une fois, les flics étaient censés écrire un rapport sur mon compte, mais quand ils ont vu ma mère débouler comme une furie et me coller une dérouillée, ils ont laissé tomber.

Elle me frappait même quand j'étais dans mon bon droit. Une fois, je devais alors avoir onze ans, je jouais aux dés contre un gars qui en avait au moins dix-huit. On pariait gros. Ce jour-là, j'étais en veine et mes copains avaient tous misé sur moi. J'avais perdu deux cents dollars, puis j'avais gagné plusieurs fois de suite. Bingo ! Le gars m'avait déjà filé six cents dollars !

— Lance encore une fois, m'a dit mon adversaire. Je parie ma montre.

Bam ! Cette fois, c'était le tiercé gagnant : 4-5-6.

— Ouais ! En plein dans le mille ! Donne-moi ta montre, mec.

— Je te donne rien du tout.

Alors il a voulu reprendre l'argent que j'avais honnêtement gagné. Je me suis défendu et je l'ai frappé avec une pierre. Ensuite, ça a dégénéré. Des amies de ma mère ont vu la bagarre et ont couru la prévenir.

— Ton fils se bat contre un adulte !

Ma mère est arrivée comme une furie. Tous les autres adultes présents nous avaient laissés nous battre parce qu'ils voulaient leur part d'argent. Si ce type ne payait pas, personne ne le ferait. Donc, j'étais en pleine castagne quand ma mère m'a sauté dessus et m'a giflé.

— Pourquoi frappes-tu cet homme ? Qu'as-tu fait à cet homme, hein ? Je suis désolée, monsieur, lui a-t-elle dit ensuite.

— Il a essayé de reprendre son argent, ai-je protesté.

Ma mère a pris mon argent et l'a rendu à mon adversaire avant de me flanquer une autre gifle.

— Je suis désolée, monsieur.

— Je vais te tuer, sale con ! criais-je pendant que ma mère me traînait derrière elle.

J'ai mérité toutes ces raclées. Je voulais juste être un de ces gamins cool des rues avec des bijoux et du fric plein les poches, ressembler à ces gars de quinze ans avec des copines à leurs bras. Je n'étais pas très doué avec les filles, mais j'étais content d'avoir les fringues et d'être le centre de l'attention.

À l'époque, ma mère ne croyait plus en moi. Elle était bien connue dans le quartier et savait parler avec éloquence quand il le fallait. Ses autres enfants ne lui causaient pas de soucis, contrairement à moi. J'étais le seul à être incapable de lire et d'écrire.

— C'est quoi ton problème ? me disait-elle sans cesse. Pourquoi tu n'y arrives pas ?

Elle pensait sûrement que j'étais retardé. Quand j'étais bébé, elle m'avait emmené dans différents centres de Lee Avenue pour me faire passer des évaluations psychologiques. Petit, je me parlais à voix haute. Je suppose que ce n'était pas normal dans les années 1970.

Une fois que je suis entré dans le système juridique, j'ai dû aller dans des écoles spécialisées, sur une injonction du tribunal. Ces endroits étaient comme des prisons. On vous y enfermait jusqu'au jour de votre départ, avec un tas de gamins asociaux et barjots. On était censés obéir au doigt et à l'œil à nos gardiens, mais moi, je ne pouvais m'empêcher de les frapper et de leur cracher au visage. Ils nous donnaient des jetons pour aller et venir à l'école, mais je volais les jetons et je pariais avec. J'ai même piqué l'argent d'un prof et le lendemain, je suis allé à l'école avec les fringues que j'avais achetées avec. Je faisais beaucoup de conneries.

Ils ont décrété que j'étais hyperactif et m'ont mis sous Thorazine. Pas de Ritaline pour moi, ils ont directement attaqué avec le traitement de choc. Celui qu'on donnait aux petits voyous noirs dans les années 1970. La Thorazine, c'était pas de la blague. Je passais mes journées le regard perdu

dans le vide, sans pouvoir bouger, incapable de réagir. Je planais. J'entendais tout, mais je nageais dans le brouillard. Un vrai zombie. Je ne réclamais pas à manger, on m'apportait mes repas en temps et en heure.

— Tu as besoin d'aller aux toilettes, Mike ?

— Je crois, oui.

Je ne savais même pas si j'avais envie de pisser.

Quand je prenais cette saloperie, les profs me renvoyaient chez moi. Je végétais à la maison, entre deux épisodes de *Rocky and his Friends*. Ma mère se disait qu'il y avait un problème avec son garçon, mais en réalité, j'étais juste un sale gosse. Ils se sont trompés de diagnostic, ils m'ont un peu déglingué, mais je ne leur en veux pas. Les gens se gourent souvent sur mon compte. J'ai toujours pensé que si je m'attirais autant d'ennuis, c'était parce que ça ne tournait pas rond chez moi.

En plus des zombies et des barjots, ils envoyaient les petits délinquants comme moi dans des écoles spécialisées. Du coup, tous les voyous des différents quartiers de la ville faisaient connaissance. On allait à Times Square pour la fauche et on retrouvait tous les gars de notre école, avec des manteaux en mouton et des fringues à la mode, venus là pour la même raison que nous. En 1977, je traînais à Times Square quand j'ai revu de vieilles fréquentations de mon ancien quartier de Bed-Stuy. Ils discutaient tranquillement, quand l'un d'eux a chapardé le portefeuille d'une prostituée. Elle était tellement furax qu'elle m'a jeté son café brûlant au visage. Les flics se sont précipités vers nous, alors mon pote Bub et moi on a détalé en vitesse. On s'est planqués dans un cinéma X, mais la prostituée est entrée juste après nous avec la flicaille.

— C'est eux ! a-t-elle beuglé en nous pointant du doigt.

— Moi ! J'ai rien fait !

Malgré nos protestations, les flics nous ont traînés dehors et nous ont embarqués à l'arrière de leur voiture. Mais cette folle n'en avait pas fini avec moi. Elle a passé le bras par la vitre arrière et m'a griffé le visage de ses faux ongles.

Ils nous ont conduits au poste le plus proche. Comme on s'éloignait de Times Square, j'ai vu mes potes de Bed-Stuy, les responsables de ce merdier, nous observer depuis le trottoir. J'avais été arrêté si souvent que je connaissais la procédure par cœur. Mais ils ont étudié mon dossier et ont

décrété que j’avais dépassé les bornes. Cette fois, je suis parti tout droit à Spofford.

Spofford était un centre de détention juvénile situé dans le quartier de Hunts Point, dans le Bronx. J’avais entendu des histoires effroyables sur cet endroit – des pauvres types passés à tabac par les détenus ou les gardiens –, alors je n’étais pas très chaud pour y aller.

Ils m’ont donné une tenue et m’ont mis dans une cellule. Tout seul. Alors je me suis endormi. Le lendemain matin, j’étais terrifié. Qu’est-ce qui allait m’arriver ici ? Mais quand je me suis rendu à la cafétéria pour prendre mon petit déjeuner, j’ai retrouvé mon pote Curtis, celui qui avait été défiguré au cours d’un cambriolage. On aurait dit une réunion d’anciens élèves. Tous mes partenaires passés ou presque étaient là.

« Panique pas, je me suis dit. Tous tes copains sont là. »

Après cette première fois, j’allais et venais à Spofford comme si c’était une sorte de deuxième maison pour moi. Pendant l’un de mes séjours là-bas, on nous a rassemblés dans une grande salle commune où on nous a passé *The Greatest*, le film sur Mohamed Ali. À la fin on a tous applaudi et, soudain, Ali en personne est apparu sur la scène. Il avait une grandeur surnaturelle. Il n’avait pas besoin d’ouvrir la bouche. Dès que je l’ai vu, je me suis dit : « Je veux être ce type. » Ses paroles étaient inspirées. Moi qui n’avais aucune idée de ce que j’allais faire dans la vie, je savais maintenant que je voulais être *lui*. C’est drôle, plus personne n’utilise cette terminologie aujourd’hui. Quand les gens regardent un grand match, ils disent : « Je veux être comme lui. » Il existe très peu d’Ali. Là, j’ai décidé que je serais un grand homme. J’ai décidé que les gens me regarderaient comme si j’étais un phénomène, comme le grand Ali.

Ne vous méprenez pas. Je n’ai pas fait un virage à trois cent soixante degrés à ma sortie de Spofford. Non, j’étais toujours un rat d’égout. À la maison, ma situation se détériorait de jour en jour. Avec toutes ces arrestations, ces écoles spécialisées, ces traitements, ma mère avait vraiment perdu tout espoir. Il faut dire qu’elle n’avait jamais vraiment cru en moi. Je sais que c’est un médecin, un de ces connards de racistes, qui lui a dit que j’étais bousillé, retardé mentalement, et a brisé tous ses espoirs. À moi, il a volé l’amour et la sécurité dont ma mère aurait pu m’entourer.

Je n’ai jamais vu ma mère heureuse ou fière de mes actes. Je n’ai jamais vraiment pu apprendre à la connaître. Plus tard, dans ma vie

professionnelle, cela n'aurait pas d'incidence, mais sur le plan émotionnel et psychologique, ce serait terrible. Quand j'étais avec mes amis, je voyais leurs mères les embrasser. Je n'avais jamais eu droit à la tendresse. On pourrait croire que comme je dormais avec ma mère, elle m'aimait bien, mais elle était tout le temps ivre.

Comme je faisais partie du système correctionnel, les autorités ont décidé de m'envoyer dans des centres de réinsertion. Le gouvernement prenait une bande de gamins paumés, difficiles, victimes d'abus ou dérangés et les plaçait dans une maison avec des gens chargés de les surveiller. Un véritable asile de fous ! Je ne tenais jamais plus de deux jours. Je me faisais sans arrêt la malle. Une fois, je me suis retrouvé dans un centre à Brentwood, à Long Island. J'ai appelé la maison en pleurnichant parce que je n'avais pas d'herbe, alors ma mère a demandé à Rodney de m'en acheter et de m'en apporter. Elle avait toujours eu l'âme d'une fournisseuse.

J'ai fini par atterrir à Mount Loretto, un centre à Staten Island, mais rien ne semblait pouvoir me ramener sur le droit chemin. Même sur le ferry à destination de Staten Island, mes démons étaient à l'œuvre. Je faisais les poches des passagers. Parfois, on tombe sur un mauvais numéro, qui veut à tout prix récupérer son argent. C'est ce qui s'est passé sur le bateau. Le type a fait un esclandre.

— Qui a piqué mon putain de fric !

Il s'est mis à distribuer des calottes, si bien que d'autres passagers ont été obligés de le calmer. Il avait secoué mon pote, qui était bien l'auteur du larcin, sans se douter qu'il tenait le coupable. On est descendu du ferry en se tordant de rire à cause de l'argent. Même mon pote riait, malgré ses larmes de douleur. Ce type nous aurait jetés par-dessus bord s'il nous avait pris la main dans le sac. Aujourd'hui, quand je repense à cette vie, ça me fiche les jetons. Oh, mon Dieu, j'aurais pu me faire tuer.

J'ai été libéré du centre juvénile de Staten Island au début de l'année 1978, et je suis retourné à Brownsville. Certains de mes amis avaient été tués pour des motifs ridicules, comme des bijoux ou quelques centaines de dollars. Toutes ces histoires m'inquiétaient, sans pour autant m'arrêter. J'observais les plus grands, et je les voyais en baver pour avoir commis des délits. Mais eux non plus ne s'arrêtaient pas, ils avaient ça dans le sang.

Le quartier devenait de plus en plus louche et j'étais de moins en moins apprécié dans les parages. Parfois, je marchais tranquillement dans la rue quand le propriétaire d'un magasin sortait pour ramasser une pierre et me la lancer en hurlant :

— Déguerpis, sale petit voleur !

À voir mes beaux habits, les gens se doutaient bien de mes activités illicites. Une fois, je me suis arrêté devant un immeuble pour discuter avec un ami quand ce type, Nicky, s'est ramené avec un fusil de chasse. Son acolyte était armé d'un pistolet. Nicky a pointé le canon de son arme sur mes parties génitales.

— Écoute-moi bien, connard, si jamais j'entends dire que tu es remonté sur ce putain de toit, je te fous en l'air. Si jamais je revois ta sale gueule dans le quartier, je te fais exploser les couilles.

Je ne le connaissais même pas ! Mais lui, à l'évidence, savait parfaitement à qui il avait affaire. Vous y croyez, vous ? Ce gars sort de nulle part et me flanque son fusil dans les parties ?

Quelques mois avant mes treize ans, j'ai été une nouvelle fois arrêté pour recel. J'avais écumé toutes les maisons de correction et les centres juvéniles aux alentours de New York. J'ignore quel diagnostic scientifique ils ont avancé, mais ils ont finalement décidé de m'envoyer à la Tryon School, un établissement scolaire pour garçons du nord de l'État accueillant des délinquants juvéniles, à environ une heure au nord-ouest d'Albany.

Ma mère était heureuse de me savoir loin. À l'époque, un tas de mecs adultes rôdaient autour de la maison pour me mettre la main dessus.

— Ton frère est un sale petit con. Je vais lui faire la peau, disaient-ils à ma sœur.

— Ce n'est qu'un gamin, répondait-elle. Ce n'est pas comme s'il avait piqué ta femme.

Vous imaginez ces grands gaillards à la recherche d'un gamin de douze ans ? Incroyable, non ? Pouvait-on blâmer ma mère d'avoir perdu tout espoir en moi ?

2

Être envoyé en maison de correction ne me faisait franchement pas rigoler. Je jouais dans la cour des grands maintenant. Ce n'étaient pas les petites têtes brûlées de Spofford. Pourtant, Tryon n'était pas si mal. Il y avait de nombreux bâtiments, on pouvait jouer au basket, faire de la gym, aller se balader dehors. Mais je me suis tout de suite attiré des ennuis. Il faut dire que j'étais tout le temps en colère, je me conduisais mal. Je faisais savoir à tout le monde que je venais de Brooklyn et qu'il valait mieux ne pas m'approcher.

Une fois, j'allais à un cours quand un gars est passé à côté de moi dans le couloir. Il jouait les durs, un vrai tueur, et l'instant d'après, il avait mon bonnet dans les mains. Il s'est mis à le triturer en continuant son chemin. Je ne le connaissais pas, mais il m'avait manqué de respect. Pendant les quarante-cinq minutes du cours, je me suis dit que j'allais buter ce mec pour avoir fauché mon bonnet. À la fin, je l'ai vu près de la porte avec sa bande.

« C'est ton homme, Mike », me suis-je dit.

Je me suis approché, mais il avait les mains dans les poches, pas le moins du monde inquiet. Comme si j'avais oublié qu'il m'avait piqué mon bonnet quarante-cinq minutes plus tôt ! Alors je l'ai agressé sauvagement.

Ils m'ont menotté et m'ont envoyé à Elmwood, un bâtiment sécurisé réservé aux incorrigibles. C'était un endroit sinistre. Les surveillants ne rigolaient pas là-bas. Souvent, on voyait des gardiens escorter un gamin menotté.

Le week-end, les gamins d'Elmwood qui avaient gagné des bons points avaient la permission de sortir quelques heures. Mais ils revenaient avec le nez en sang, des dents cassées, la bouche tuméfiée, des côtes fêlées… vraiment mal en point. Ils devaient se faire tabasser par les matons, vu qu'à l'époque, personne n'appelait les services sociaux pour dénoncer la maltraitance. Mais en discutant avec des gamins blessés, j'ai réalisé qu'ils étaient tout contents de leur sortie.

— Ouais, mec, on a failli l'avoir ! disaient-ils en riant.

Je n’y comprenais rien, alors ils ont fini par vendre la mèche : ils boxaient contre M. Stewart, l’un des éducateurs. Bobby Stewart était un Irlandais costaud, de près de quatre-vingts kilos, ancien boxeur professionnel. C’était un champion national amateur. Pendant que j’étais au trou, des membres du personnel m’avaient raconté qu’un ex-champion de boxe apprenait aux gamins à se battre. Comme ils étaient très gentils, j’ai eu envie de le rencontrer, pensant qu’il le serait aussi.

Un soir, j’étais dans ma chambre quand on a tambouriné à la porte. C’était M. Stewart.

— Hé, connard, j’ai entendu dire que tu voulais me causer ?

— Je veux devenir boxeur.

— Comme tous les autres. Peut-être que si tu commençais par moins la ramener, faire moins le con et montrer un peu de respect aux gars d’ici, on pourrait bosser ensemble, tous les deux.

À partir de là, j’ai décidé de me ranger. Sur le plan scolaire, il n’y avait pas plus stupide que moi et pourtant, j’ai décroché mon étoile d’honneur. Je donnais du « Oui, monsieur » et « Non, madame » à tout le monde, je jouais les citoyens modèles pour avoir le droit de défier M. Stewart. Ça m’a pris un mois, mais j’ai enfin eu mon autorisation de sortie. Tous les autres gosses étaient venus me voir lui mettre sa raclée. Pour sûr, j’allais l’aplatir en deux temps trois mouvements, et tout le monde me lécherait les bottes.

Dès le début du combat, j’ai balancé une série de coups de poing, mais il ne baissait jamais sa garde. Je continuais à le cogner quand soudain, il s’est esquivé et – bam ! – m’a envoyé une droite en plein dans l’estomac.

— Aaarrghhh… Ouchhhh…

J’ai vomi tout ce que j’avais avalé ces deux dernières années. Putain ! C’était quoi ça ? À l’époque, je ne connaissais rien à la boxe. Aujourd’hui, je sais qu’un coup dans l’estomac vous coupe le souffle pendant quelques secondes, voire vous sonne un bon moment, mais ensuite, tout rentre dans l’ordre. Mais je n’en savais rien, et j’ai vraiment cru que je ne pourrais plus jamais respirer. J’allais crever sur place. J’essayais désespérément de respirer, mais je ne faisais que rendre mes tripes. Un vrai cauchemar.

M. Stewart a aboyé :

— Debout ! Débarrasse le plancher !

Quand je me suis retrouvé seul avec lui, je l’ai abordé humblement :

— Excusez-moi, monsieur. Pourriez-vous m’apprendre à faire ça ?

Je me disais que de retour à Brownsville, quand j'aurais filé un coup de poing comme ça dans l'estomac d'un mec, ce serait du gâteau de lui faire les poches. Mon état d'esprit n'avait pas beaucoup évolué à ce moment-là. Quelque chose en moi a dû lui plaire, parce qu'il m'a répondu :

— Tu aimerais boxer pour de vrai ?

Alors il a commencé à m'entraîner régulièrement. Après nos séances, je retournais dans ma chambre et je boxais dans le vide toute la nuit. Je me sentais de mieux en mieux. Je ne l'ai pas su sur le moment, mais au cours d'un entraînement, j'ai frappé Bobby tellement fort que je lui ai cassé le nez et l'ai pratiquement mis K.O. La semaine suivante, il a dû rester chez lui pour récupérer.

Après quelques mois de pratique, j'ai appelé ma mère et j'ai tendu le combiné à Bobby.

— Allez dis-lui ! Dis-lui !

Je voulais qu'il lui dise que j'étais doué. Je voulais qu'elle sache que j'étais apte à faire quelque chose. Peut-être que si ça venait d'un Blanc, elle le croirait. Mais elle lui a répondu qu'elle ne me croyait pas capable de changer. À ses yeux, j'étais incorrigible.

Peu après, Bobby est venu me soumettre une idée.

— Je veux te présenter au légendaire entraîneur de boxe Cus d'Amato. Il peut te faire passer à la vitesse supérieure.

— C'est quoi ce faux plan ?

En ce temps-là, je ne faisais confiance à personne, excepté Bobby Stewart. Et voilà qu'il voulait me confier à un inconnu ?

— Fais confiance à cet homme, Mike, m'a simplement répondu Bobby.

Alors, un week-end de mars 1980, Bobby m'a emmené à Catskill, dans l'État de New York. La salle d'entraînement de Cus était une salle de réunion reconvertie au-dessus d'un poste de police. À défaut de fenêtres, la salle était éclairée par des lampes vétustes. Au mur étaient affichés des posters et des coupures de journaux de mecs du coin qui gazaient bien.

Cus répondait tout à fait à l'image de l'entraîneur endurci. Petit, chauve et râblé, il avait l'air drôlement costaud. Il parlait avec franchise et ne rigolait pas. Inutile de chercher un sourire dans son visage grave.

— Comment ça va ? Je suis Cus, m'a-t-il dit avec un fort accent du Bronx.

Il était avec un entraîneur plus jeune du nom de Teddy Atlas.

Bobby et moi, on est montés sur le ring. D'habitude, on faisait trois rounds, mais au milieu du deuxième, Bobby m'a asséné une série de droites dans le nez et je me suis mis à pisser le sang. Ça ne faisait pas vraiment mal, mais j'avais du sang partout sur le visage.

— Ça suffit ! a crié Atlas.

— Mais, monsieur, laissez-moi finir ce round et en faire un dernier. C'est ce qu'on fait normalement.

Je voulais tellement impressionner Cus. Apparemment, j'avais réussi mon coup, car les premiers mots du célèbre entraîneur ont été :

— On tient notre champion du monde des lourds.

Juste après la séance, on est allés déjeuner dans la maison de Cus. Il habitait une immense demeure victorienne flanquée de quatre hectares de terrain. Depuis le porche, on apercevait l'Hudson. Sur le côté de la maison poussaient de grands rosiers et de gigantesques érables. C'était la première fois de ma vie que je voyais une baraque pareille.

On s'est assis et Cus m'a dit qu'il n'en revenait pas que je n'aie que treize ans. Et puis il m'a donné un aperçu de mon avenir. Il m'avait vu boxer moins de six minutes, mais il a parlé d'autorité.

— Tu es splendide, Mike. Tu es un grand boxeur.

C'était compliment sur compliment.

— Si tu m'écoutes bien, a-t-il continué, je ferai de toi le plus jeune champion des lourds de tous les temps.

Merde ! Comment pouvait-il prédire un truc pareil ? J'ai pensé que c'était un pervers. Dans le monde d'où je viens, les mecs qui racontent ce genre de salades sont des vicelards. Je ne savais pas quoi dire. Jamais personne ne m'avait fait de compliments. J'avais envie de rester près de ce type parce qu'il me faisait du bien. Plus tard, j'ai compris que c'était la philosophie de Cus. Donnez de la force à un homme faible pour qu'il devienne accro.

Sur le chemin du retour, j'étais tout excité. J'avais une brassée de roses sur les genoux. Je n'avais encore jamais vu de roses en prison, seulement à la télévision, mais elles étaient si belles que j'avais demandé à Cus de m'en donner quelques-unes, en souvenir de cette journée. Entre le parfum des roses et les paroles louangeuses de Cus, qui résonnaient encore à mes

oreilles, j'étais sur un petit nuage. Comme si mon univers avait basculé. À ce moment précis, j'ai su que j'allais devenir quelqu'un.

— Je crois qu'il t'aime bien, a dit Bobby. Si tu ne fais pas le con, ça devrait marcher entre vous.

Il était content pour moi, je le voyais bien.

Je suis retourné dans ma piaule et j'ai mis les roses dans l'eau. Cus m'avait donné une énorme encyclopédie sur la boxe et je n'ai pas pu dormir de la nuit, tant j'étais absorbé par ma lecture. J'en ai appris un rayon sur Benny Leonard, Harry Greb et Jack Johnson. J'étais déjà mordu. Ces types me fascinaient. On aurait dit qu'ils ne suivaient aucune règle. Ils bossaient dur, mais pendant leur temps de repos, ils se la coulaient douce, entouré d'un tas de gens qui les adulaient comme des dieux.

Désormais, j'allais chez Cus tous les week-ends pour m'entraîner. Je travaillais avec Teddy à la salle, puis je passais un moment dans la maison de Cus. D'autres boxeurs vivaient là, avec Cus et sa compagne, une charmante Ukrainienne du nom de Camille Ewald. La première fois que je suis allé là-bas, j'ai volé du fric dans le portefeuille de Teddy. Hé ! Les mauvaises habitudes ont la peau dure ! J'avais besoin d'argent pour m'acheter de l'herbe.

Teddy s'est plaint à Cus :

— C'est forcément lui !

Mais Cus n'était pas d'accord.

— Non, ce n'est pas lui.

J'adorais la boxe, mais j'ai eu la certitude que je voulais devenir boxeur après avoir vu le premier match Leonard-Duran à la télévision chez Cus. Waouh ! Ce combat m'a vraiment emballé. Ils avaient tous les deux un super-style, et leurs mouvements étaient incroyablement rapides. On aurait dit une chorégraphie exécutée par deux acteurs. J'étais sur le cul. Je n'ai jamais plus ressenti ça.

Au début, quand j'allais chez Cus, il ne me laissait même pas boxer. Après ma séance d'entraînement avec Teddy, il s'asseyait en face de moi et on discutait. Il me parlait de sentiments, d'émotions, de la philosophie de la boxe. Il voulait me prendre aux tripes. On parlait beaucoup de la dimension spirituelle du combat.

— Si tu n'as pas en toi l'esprit du guerrier, tu ne seras jamais un boxeur. Même si tu es le plus grand et le plus fort.

Il abordait des aspects plutôt abstraits, mais son discours m'allait droit au cœur. On parlait le même langage. Lui aussi avait grandi dans un environnement difficile. Lui aussi avait été un gosse des rues.

D'abord, Cus m'a parlé de la peur et de la manière de la dépasser.

— La peur est le plus grand obstacle au processus d'apprentissage. Mais la peur est aussi ta meilleure alliée. La peur est comme le feu. Si tu apprends à l'apprivoiser, elle te donnera sa force. Si tu ne la contrôles pas, elle te détruira, toi et tous ceux qui t'entourent. Comme une boule de neige au sommet d'une colline… Tu peux la ramasser et la jeter, ou bien en faire ce que tu veux avant qu'elle ne dévale la pente. Mais une fois qu'elle prend de la vitesse, et se met à grossir, grossir, c'est trop tard ! Elle t'écrase ! Donc, ne laisse jamais la peur grandir en toi sans la maîtriser, sinon tu n'atteindras jamais ton but dans l'existence.

Une autre fois :

— Imagine un cerf qui traverse un champ. À l'approche de la forêt, son instinct l'avertit d'un danger, peut-être la présence d'un couguar. Quand ça se produit, la nature enclenche sa fonction de survie en libérant de l'adrénaline, ce qui augmente le rythme cardiaque, et donne au corps une puissance et une agilité hors du commun. Au lieu de bonds de cinquante centimètres, le cerf pourra bondir d'un mètre ou un mètre cinquante pour échapper à son assaillant. L'être humain n'est pas différent. Lorsqu'il est confronté au danger, à des intimidations ou des menaces, l'adrénaline accélère son rythme cardiaque. Grâce aux glandes surrénales, les gens sont capables d'immenses exploits.

Ses enseignements n'avaient pas de fin.

— Tu crois connaître la différence entre un héros et un lâche, Mike ? Eh bien, il n'y a aucune différence entre un héros et un lâche en matière de ressenti. Tous deux ressentent exactement la même chose, mais il faut avoir de la discipline pour se comporter en héros et refuser de se conduire en lâche.

— Ton esprit n'est pas ton ami, Mike. J'espère que tu le sais. Tu dois lutter contre ton propre esprit, le contrôler, le dompter. Tu dois maîtriser tes émotions. La fatigue sur le ring est à quatre-vingt-dix pour cent psychologique. Ce n'est que l'excuse d'un homme qui veut abandonner. La nuit précédant un combat, tu ne dormiras pas. Ne t'inquiète pas, ton rival non plus. Tu le verras à la pesée. Il aura l'air plus grand et plus calme que

toi, mais à l'intérieur, il sera consumé de terreur. Ton imagination lui prête des capacités qu'il n'a pas. Rappelle-toi, le mouvement relâche la tension. Au moment où la cloche sonne, et que vous engagez le combat, ton adversaire te semblera brusquement un homme comme les autres, parce que ton imagination se sera apaisée. Le combat est la seule réalité qui importe. Tu dois apprendre à imposer ta volonté et à prendre le contrôle de cette réalité.

Je pouvais écouter Cus pendant des heures. Et je ne m'en privais pas. Cus insistait sur l'importance d'agir intuitivement, avec détachement et tempérance, afin d'empêcher les émotions et les sentiments d'annihiler nos connaissances intuitives. Un jour, il en avait parlé avec le grand écrivain Norman Mailer.

— Cus, vous ne le savez pas, mais vous pratiquez le zen, lui a dit Mailer, avant de lui donner un livre intitulé *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*.

Cus me lisait souvent des passages de ce livre. Il m'a raconté qu'il avait fait l'expérience du détachement émotionnel ultime pendant son premier combat. Il s'entraînait dans une salle en ville pour devenir boxeur professionnel. Il cognait contre un sac de frappe depuis une semaine ou deux quand son manager lui a proposé de boxer contre quelqu'un. Il est monté sur le ring et son cœur s'est mis à battre comme un fou. Dès que la cloche a sonné, son rival l'a chargé et envoyé au tapis. Son nez était enflé, ses paupières étaient fermées, il saignait. Le type lui a demandé s'il voulait faire un deuxième round et Cus a répondu qu'il voulait bien essayer. Il y est retourné et soudain, son esprit s'est détaché de son corps. Il se regardait d'en haut. Les coups qui l'atteignaient semblaient venir de loin. Il avait conscience de les recevoir, mais ne les sentait pas.

Cus m'a expliqué que pour être un grand boxeur, il fallait s'extraire de sa propre tête. Il me faisait asseoir devant lui :

— Transcende-toi. Reste concentré. Détends-toi jusqu'à ce que tu te voies en train de te regarder. Dis-moi quand tu auras atteint ce stade.

C'était un enseignement très important pour moi. Je suis bien trop émotif dans la vie en général. Plus tard, j'ai réalisé que si je n'avais pas laissé mes émotions en dehors du ring, j'aurais été fichu. J'aurais donné un coup de poing à mon adversaire et tremblé à l'idée de ne pas l'avoir mis K.O.

Cus avait poussé l'expérience de sortie de corps bien plus loin. Il séparait son esprit de son corps et, ensuite, visualisait l'avenir.

— Tout devient calme et je me regarde. C'est moi, mais ce n'est pas moi, comme si mon esprit et mon corps n'étaient pas connectés. Pourtant ils sont bel et bien connectés. J'ai alors des visions de l'avenir. Je vois des images comme sur un écran. J'observe un boxeur débutant et je sais exactement comment il va réagir. Dans ces moments-là, je sais tout ce qu'il y a à savoir sur mon poulain. Je peux même voir les rouages de son cerveau. Comme si j'étais à l'intérieur de sa tête.

Il prétendait même pouvoir contrôler les événements par la force de sa pensée. Cus avait entraîné Rocky Graziano quand il était encore amateur. Une fois, il était dans le coin du ring et Rocky se prenait une dérouillée. Après être allé deux fois au tapis, Rocky a voulu abandonner. Mais Cus l'a poussé à poursuivre le combat, et a utilisé son esprit pour mouvoir le bras de Rocky et décocher à son adversaire un puissant coup de poing qui l'a étendu par terre. L'arbitre a stoppé le combat.

Voilà qui était mon nouveau mentor.

Cus était convaincu qu'il fallait d'abord se représenter mentalement l'individu qu'on aspire à devenir. Si je veux être champion du monde des poids lourds, je dois me mettre dans la peau d'un champion. Je n'avais que quatorze ans, mais je croyais dur comme fer à la philosophie de Cus. S'entraîner dur, penser comme un gladiateur romain, être perpétuellement en guerre dans sa tête, tout en affichant une grande sérénité. Il pratiquait et m'enseignait la loi de l'attraction sans même le savoir.

Cus avait tout un tas d'idées reçues. Il possédait un livre intitulé *La Maîtrise de soi-même par l'autosuggestion consciente*, écrit par un pharmacien et psychologue français du nom d'Émile Coué. Coué disait à ses patients de se répéter inlassablement : « Tous les jours, à tout point de vue, je vais de mieux en mieux. »

Cus avait eu une mauvaise cataracte à un œil, et il disait qu'après s'être répété ce mantra en boucle, ça s'était arrangé.

Il avait adapté la phrase à notre situation :

— Je suis le meilleur boxeur du monde. Personne ne peut me battre… Je suis le meilleur boxeur du monde. Personne ne peut me battre…

Encore et encore, tous les jours. J'adorais faire ça. J'adorais me parler à moi-même.

Le but de cette technique était de consolider la confiance du boxeur. La confiance était la clé. Mais pour l'obtenir, il fallait se mettre à l'épreuve. Cela ne venait pas tout seul, comme par miracle. Il fallait la visualiser mentalement afin de la développer concrètement.

Cus m'a expliqué tout ça durant nos premières semaines de cohabitation. Cela faisait partie de son plan global. Il m'a confié une mission. Je ne le savais pas, mais après l'une de nos longues conversations, il a avoué à sa compagne :

— Camille, c'est lui que j'ai attendu toute ma vie.

Comme le jour de ma remise en liberté conditionnelle approchait, Bobby Stewart est venu me rendre visite.

— Mike, je ne veux pas que tu retournes à Brooklyn. J'ai peur que tu t'attires des ennuis et que tu finisses encore en tôle. Ou pire, que tu te fasses tuer. Veux-tu emménager avec Cus ?

Moi non plus, je ne voulais pas rentrer chez moi. Je voulais changer de vie. De plus, ces gens me faisaient du bien, ils me donnaient l'impression de faire partie intégrante de la société. Alors j'ai parlé à ma mère de m'installer chez Cus.

— Ma, je veux vivre chez lui et m'entraîner. Je veux être boxeur. Je peux devenir le meilleur boxeur du monde.

Cus m'avait complètement retourné le cerveau. Il m'en avait tant dit sur moi, jour après jour, sous toutes les formes. Toutes ces conneries sur l'estime de soi.

Ma mère culpabilisait de m'abandonner, pourtant elle a signé l'autorisation. Peut-être qu'elle pensait avoir échoué en tant que mère.

J'ai donc emménagé dans la maison de Catskill avec Cus, Camille et les autres boxeurs. Grâce à nos longues discussions après mon entraînement, j'apprenais à connaître mon père d'adoption. Il s'intéressait énormément aux anecdotes de ma triste vie. Chaque fois que je lui racontais un pan de mon enfance, il s'illuminait comme un sapin de Noël.

— Dis-m'en plus, insistait-il.

J'étais le candidat idéal pour sa mission – foyer instable, misérable, enfance sans amour. Un gamin dur, fort et malveillant, dont l'histoire restait à écrire. Une page blanche. Cus voulait à tout prix que j'accepte mes défauts. Il adorait mon enthousiasme. L'enthousiasme : c'est lui qui m'avait appris ce mot.

Cus se sentait proche de moi parce que lui-même avait eu une enfance difficile. Sa mère était morte prématurément. Petit, il avait perdu la vue d'un œil dans une bagarre de rue. Son père était mort dans ses bras quand il était un jeune homme. Son frère préféré avait été assassiné par un policier.

Cus n'avait eu un boulot normal que pendant un an de sa vie. Il avait abandonné parce qu'il se querellait sans arrêt avec ses collègues. Mais il consacrait beaucoup de temps à aider les gens de son quartier, à résoudre des problèmes, un peu comme un travailleur social officieux. Aider les autres lui procurait beaucoup de satisfaction. Cus s'était investi dans la lutte contre la corruption dans son quartier à l'époque où LaGuardia briguait le poste de maire de New York et voulait réformer le système. Il s'était opposé à un gars corrompu qui l'avait menacé d'un pistolet. Il était intrépide.

Et amer.

— Je me suis battu toute ma vie pour les opprimés ! La plupart de mes problèmes viennent de là. Certaines personnes ne méritent pas d'être défendues. Très peu de gens valent la peine d'être sauvés.

Cus était daltonien. Le meilleur ami de son père était noir. Quand il était dans l'armée, stationné dans le sud, il avait une équipe de boxe. Lors de leurs déplacements, aucun hôtel n'acceptait ses boxeurs noirs, alors il dormait avec eux dans les parcs.

Il avait été aussi un socialiste à la grande époque. Il admirait le Che, Fidel et les époux Rosenberg. Quand il m'a parlé des Rosenberg, je n'ai pas pu m'empêcher de le taquiner.

— Allez, Cus. Tu dérailles ! Ils étaient coupables.

— Oh, ouais ? a-t-il rugi. Tu dis ça maintenant, mais quand ils rétabliront l'esclavage, tu n'auras plus ton mot à dire ! Tu sais qu'ils vont y revenir, hein ? L'esclavage !

Son plus grand ennemi était Ronald Reagan. Si Cus le voyait à la télé, il se mettait à crier à pleins poumons :

— Menteur ! Menteur ! Menteur !

Il était maniaque. Il parlait tout le temps des types qui méritaient de disparaître.

— Un homme meurt comme il a vécu.

Telle était sa philosophie.

Un jour, il m'a fait la leçon.

— Si tu gagnes beaucoup d'argent, tu pourras aider les églises noires.

À ses yeux, elles constituaient le meilleur ancrage social des communautés noires. Il adorait le révérend Martin Luther King. Cus dilapidait son argent pour aider les gens.

— L'argent est fait pour être jeté par les fenêtres. L'argent apporte la sécurité, et la sécurité, c'est la mort. Moi, je n'ai jamais accordé d'importance à l'argent. Les choses les plus importantes à mes yeux ne s'achètent pas. La richesse ne m'impressionne pas. Un tas de crapules sont blindées de fric, l'association des deux est malsaine. Mais pour tout te dire, je n'ai pas fait n'importe quoi de mon fric. Je l'ai donné à des gens dans le besoin. À mes yeux, ce n'est pas du gaspillage.

Il refusait aussi de payer des impôts à un gouvernement de droite. Il s'est mis en faillite quand il devait deux cent mille dollars à l'IRS[2].

Comment Cus est-il venu à la boxe ? Mystère. Du jour au lendemain, il a décrété qu'il était entraîneur de boxe. Personne n'avait jamais entendu parler de lui. Il ne connaissait rien aux contrats ni aux championnats, mais il se prétendait manager. Il s'est retrouvé à former et manager un jeune poids lourd prometteur du nom de Floyd Patterson, autre gosse pauvre de Brooklyn. À l'époque, le monde de la boxe était dirigé par l'IBC, l'International Boxing Club, un consortium aux mains de riches entrepreneurs, qui avaient la mainmise sur la promotion des matchs du championnat. Mais Cus a fait entrer Floyd dans le championnat, et s'est opposé à l'IBC. Ce qui revenait à s'opposer à la mafia, vu que Frankie Carbo, un des hommes de main de la famille Lucchese, était de mèche avec l'IBC. Cus a participé à l'assainissement de l'IBC, de sorte que Carbo a échoué en prison pour conspiration, extorsion et gestion frauduleuse.

Mais Cus a eu le cœur brisé quand Roy Cohn, un avocat de droite, lui a volé Patterson en organisant une rencontre entre le cardinal Spellman de New York et le jeune boxeur tout juste converti au catholicisme. Cus n'a plus jamais remis les pieds dans une église. Suite à cet épisode, il est devenu complètement paranoïaque. Il affirmait qu'on avait essayé de le pousser sous les roues d'un métro. Il n'allait pas dans les bars, de peur que quelqu'un ne verse une substance dans son verre. Il avait même fait coudre les poches de ses vestes pour que personne ne puisse y glisser de la drogue. Au bout du compte, il a déménagé à Catskill, dans le nord de l'État de New York.

Même dans la maison, il était parano. Personne n'était autorisé à entrer dans sa chambre, et il coinçait des allumettes dans sa porte pour s'assurer qu'on ne s'était introduit dans son domaine en son absence. Si l'un de nous traînait dans les parages, il aboyait :

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Je vis ici, Cus ! Tu te rappelles ? Je vis ici.

Un soir, je suis sorti avec Tom Patti et Frankie, deux autres boxeurs de la maison. Cus ne nous confiait jamais les clés, de peur qu'on les perde et que des inconnus aient accès à la propriété. Quand on est rentrés, on a frappé à la porte. Pas de réponse. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu Cus endormi dans son fauteuil préféré devant la télé. Le volume était au maximum parce qu'il était sourd comme un pot. Tom nous a convaincus de frapper pendant les quelques secondes de silence qui précèdent la coupure pub. C'est exactement à ce moment-là qu'on s'est mis à tambouriner à la fenêtre en criant :

— Cus ! Cus !

En une fraction de seconde, Cus a bondi de son fauteuil et s'est accroupi en position de défense, prêt à parer un coup du bras gauche et à asséner un direct du droit à son agresseur. Nous, on était pliés de rire.

Une autre fois, l'un des entraîneurs assistants qui dormait à la maison s'est glissé dehors au milieu de la nuit pour aller en ville. Tom et moi, on s'est réveillés tôt le matin, et on est descendus pour prendre le petit déjeuner. On a jeté un coup d'œil dans le salon : Cus était en train de ramper par terre, un fusil à la main. Comme à l'armée ! Le fêtard était rentré et avait toqué à la fenêtre. Ce vieux fou croyait sûrement que c'était un mercenaire à la solde de l'IBC venu lui faire la peau. Tom et moi, on l'a tranquillement enjambé pour aller dans la cuisine préparer nos céréales.

Je pourrais raconter un millier d'anecdotes de ce genre sur lui. Il était unique et loufoque. Mais la meilleure description de Cus a été selon moi donnée par le grand écrivain Gay Talese, interviewé par Paul Zuckerman, un jeune homme qui faisait des recherches pour un livre sur le célèbre entraîneur.

— C'était un guerrier romain né deux mille ans trop tard. Les guerriers aiment la guerre. Ils ont besoin de la guerre. C'est l'univers dans lequel ils sont le plus chez eux. En temps de paix, ils se croient inutiles, impuissants. Ils aiment semer la pagaille. Cus, comme Patton, revient à la vie dans la

confusion, l'intrigue, l'imminence de la bataille. Il est alors en accord avec lui-même, son cerveau se met en branle et il se sent entier. Si cet état d'agitation n'existe pas, il doit le créer ou le provoquer. Si la braise couve, il doit raviver la flamme pour se sentir vraiment vivant. Cela lui donne un coup de fouet. C'est un activiste qui ne peut se réaliser que dans l'action.

Cus était mon général et j'étais son soldat. Et tous les deux, on était sur le sentier de la guerre.

J'étais donc un gamin noir inutile, mentalement retardé et shooté à la Thorazine, que ce vieux gars blanc avait pris sous son aile et à qui il avait redonné un ego.

Il m'avait dit un jour :

— Mike, si un psychiatre te demandait : « Est-ce que tu entends des voix ? », tu lui répondrais non, mais parce que les voix te souffleraient de dire non, n'est-ce pas ?

Cus était un mec profond. Personne n'a su comme lui me faire prendre conscience de ma condition d'homme de couleur. Il avait une vision crue et froide de la ségrégation raciale, comme si lui-même était un homme noir et amer.

— Ils se croient meilleurs que toi, Mike.

S'il voyait un mec dans un coupé Fiat ou une Rolls-Royce, il m'expliquait :

— Tu pourrais avoir cette voiture. Devenir riche n'est pas la chose la plus compliquée du monde. Tu es bien supérieur à tous ces gens. Ils seraient incapables de réussir ce que tu fais. Tu as la flamme en toi. Tu crois que je te raconterais des trucs pareils si ce n'était pas vrai ? Que je pourrais sûrement faire de toi un bon boxeur, mais pas un champion ?

Waouh ! J'avais toujours pensé que j'étais un bon à rien. Ma mère me disait que je ne valais rien. Personne n'avait jamais cru en moi. Et là, ce vieux Blanc loufoque me portait aux nues.

— Je parie que si tu voulais, tu pourrais gagner un oscar. Tu serais aussi bon acteur que bon boxeur. Tu veux être champion de course automobile ? Je parie que tu serais le meilleur coureur automobile du monde. Tu es plus intelligent et plus fort que tous ces types. Tu peux conquérir le monde. Ne dis jamais : « Je ne peux pas. » Tu ne peux pas dire : « Je ne peux pas. »

Quand j’étais découragé, ce qui m’arrivait souvent, Cus me massait l’esprit avec les images d’un monde exotique empli de merveilles.

— Tout ce que tu as à faire, c’est m’écouter attentivement. Les rois et les reines connaîtront ton nom. Tu entends ce que je te dis, fiston ? Le monde entier saura qui tu es. Ton nom de famille régnera sur la terre. Les gens respecteront ta mère, ta famille, tes enfants. Quand tu entreras dans une pièce, ils se lèveront pour t’applaudir.

Cus ne me laisserait pas échouer. Les moments où j’avais envie de tout abandonner, il me motivait sans relâche.

— Mon boulot est de t’arracher ces couches de préjugés qui t’empêchent de progresser et d’exploiter ton potentiel.

Le processus était douloureux.

— Ahhhh ! Laisse-moi tranquille !

Il me torturait l’esprit. Quand il me regardait boxer contre un sparring-partner, et qu’il voyait que j’étais épuisé, que je ne rendais pas les coups, que je me contentais d’encaisser, il venait me parler pour m’obliger à affronter mes peurs. C’était un perfectionniste. Je cognais dans le sac de frappe en faisant des enchaînements sous le regard attentif de mon mentor.

— Bien. C’est bien, commentait-il avec son accent du Bronx. Mais ce n’est pas parfait.

Cus voulait le boxeur le plus méchant de la Création. Un type capable de filer une trouille bleue à n’importe quel adversaire avant même de monter sur le ring. Il m’a entraîné à être dur, sur le ring comme dans la vie en général. À l’époque, j’en avais besoin. Je me sentais si effrayé, si menacé. Les brimades de mon enfance avaient laissé des traces. Toutes ces humiliations, ces vexations. Ce sentiment ne vous quittait jamais vraiment. Voilà pourquoi j’ai toujours montré au monde l’image d’un mec féroce, impitoyable. Grâce à la confiance que Cus m’avait forgée, je savais que plus personne ne pourrait m’humilier physiquement.

Cus a été bien plus qu’un entraîneur de boxe. Il m’a transmis de vraies valeurs. Un peu comme un gourou, il m’incitait à réfléchir avec ce genre d’idées :

— Peu importent les excuses et les explications des gens ; au final, leurs actes reflètent toujours leur intention première.

Ou :

— Je ne suis pas un créateur. Je suis un révélateur. Mon rôle est d'allumer l'étincelle et de la faire grandir. De nourrir la flamme jusqu'à ce qu'elle devienne un feu incandescent.

Il était capable de distiller de la sagesse même dans les situations les plus banales. Camille tenait beaucoup à ce que les garçons participent à la vie domestique. Moi, je détestais les corvées ; j'étais tellement focalisé sur la boxe. Un jour, Cus est venu me trouver à ce sujet.

— Tu sais, Camille veut vraiment que tu remplisses ta part du contrat. Moi, je m'en fous totalement, mais tu devrais le faire, ça ferait de toi un meilleur boxeur.

— En quoi sortir les poubelles va faire de moi un meilleur boxeur ? ai-je répliqué avec morgue.

— Parce que faire une chose qu'on déteste comme si on l'appréciait est une étape nécessaire sur le chemin de la grandeur.

Après ça, Camille n'a plus jamais eu à me rappeler à l'ordre.

Un jour, Cus m'a fait venir dans la pièce où il était assis.

— As-tu peur des Blancs ? m'a-t-il demandé sans préambule. T'es l'un de ces types ? T'as la trouille des moustaches et des barbes ? J'ai connu des boxeurs noirs qui avaient peur de frapper des Blancs. T'as plutôt intérêt à pas être l'un d'entre eux.

C'était marrant. Cus me disait de ne pas être intimidé, or j'étais intimidé par ses paroles.

Cus était toujours terriblement sérieux. Jamais un sourire. Il ne me traitait pas comme un adolescent. Il me faisait constamment sentir qu'on avait une mission à accomplir. S'entraîner, jour après jour, n'avoir qu'un objectif en tête. Un but ultime. Je n'avais jamais eu de but dans la vie, sauf quand je volais les gens. De temps à autre, un événement rendait cet objectif plus palpable. Une fois, Wilfred Benitez est venu en train à Catskill. J'étais tout excité. Une vraie groupie. Je l'avais vu boxer à la télévision et c'était quelque chose. On aurait dit qu'il avait un radar, qu'il se battait les yeux fermés. Un maître absolu. Et il a emmené sa ceinture avec lui. Tom Patti, un autre boxeur de Cus, était avec moi ce jour-là. Benitez a sorti une petite boîte avec la ceinture à l'intérieur, et il m'a laissé la toucher. C'était comme toucher le Saint-Graal.

— Merde ! Tommy, regarde, c'est la ceinture, mec. J'en aurais une comme ça un de ces jours. Je vais bosser dur. Le jour où je l'aurai, je ne

l’enlèverai plus jamais.

J’étais heureux d’être en présence de Benitez. Il m’inspirait, me donnait envie de m’investir encore plus.

Grâce à Cus, j’ai aussi eu la chance de parler à Ali. En octobre 1980, on est tous allés à Albany assister à la diffusion en circuit fermé du combat d’Ali contre Larry Holmes pour reprendre son titre. Ali s’est fait démolir. Cus était dans tous ses états. Je ne l’avais jamais vu dans une colère pareille. Après le match, il a fait bonne figure parce qu’il devait donner des interviews et serrer des mains, mais dès qu’on s’est retrouvés dans la voiture, on a senti son énergie négative. Personne n’a dit un mot pendant les quarante-cinq minutes de trajet.

Le lendemain matin, l’assistant d’Ali, Gene Kilroy, a téléphoné à Cus et lui a passé le champion.

— Comment t’as pu laisser ce minable te battre ? C’est un minable, Mohamed, un minable ! Non, c’est un minable. Tais-toi, c’est un minable ! Pourquoi tu as laissé ce minable te foutre une dérouillée ?

J’écoutais parler Cus et chaque fois qu’il prononçait le mot « minable », ça résonnait en moi. Je me suis mis à pleurer. Ce jour était à marquer d’une pierre noire.

Puis Cus lui a chanté mes louanges.

— J’ai un jeune Black avec moi. Ce n’est qu’un gamin, mais il va devenir champion du monde des lourds. Son nom est Mike Tyson. Parle-lui, s’il te plaît, Mohamed. Dis-lui de m’écouter.

Il m’a tendu le combiné. Je n’en menais pas large.

— Je suis désolé pour ce qui vous est arrivé.

— J’étais malade, a répondu Ali. J’ai pris des médocs et ça m’a affaibli. C’est pour ça que Holmes m’a battu. Je vais aller mieux et je prendrai ma revanche.

— T’inquiète pas, champion. Quand je serai grand, je le battrai pour toi.

Des tas de gens croient qu’Ali est mon boxeur préféré. En réalité, c’est Roberto Duran. J’ai toujours vu en Ali un beau mec qui s’exprime bien. Alors que moi, je suis petit, laid, et j’ai un défaut d’élocution. Quand je vois Duran se battre, je vois un gars de la rue. Il dit à ses adversaires des trucs comme :

— Dégage, enculé. La prochaine fois, je t’envoie direct à la morgue.

Après sa victoire contre Sugar Ray Leonard, il est allé voir Wilfred Benitez parmi les spectateurs et lui a lancé :

— Va te faire foutre. T'as pas les *cojones* de m'affronter.

Merde, ce type, c'était moi tout craché. Voilà ce que je voulais faire. Il n'avait pas honte d'être lui-même. Je me sentais humainement proche de lui. À mesure que ma carrière évoluait et que les gens me voyaient comme un sauvage, j'ai compris qu'être qualifié d'animal était le plus beau compliment que je pourrais recevoir. Quand j'allais à Manhattan, je me rendais au Victor's Café, parce que Duran y traînait souvent. Je m'asseyais à une table et étudiais les photos de mon champion au mur. Je vivais mes rêves.

J'étais triste que Duran jette l'éponge au milieu de son match de revanche contre Leonard – le célèbre « No Más » ! Cus et moi regardions le combat à Albany et j'étais tellement furieux que j'ai pleuré.

— Il ne le fera pas deux fois, avait prédit Cus.

Au moment d'emménager avec Cus, j'avais déjà intégré son mode de fonctionnement. Il m'entraînait très dur tous les jours. Je n'ai jamais eu le privilège de boxer pour le plaisir. Cus était un extrémiste, tout comme moi. À cette époque, je rêvais d'être Achille. Moi, le gosse dont on se moquait. Le gosse irrécupérable. Mais il suffisait de me donner un tout petit peu d'espoir, et j'étais capable de décrocher la lune.

D'habitude, Cus venait réveiller ses poulains le matin, mais quand il montait dans ma chambre, j'étais déjà en train de courir. Il aimait mettre la table pour le petit déjeuner, mais après mon jogging, j'avais commencé à le faire. Ça le mettait en rogne.

— Qui a mis la table à ma place ? aboyait-il.

Je lui volais ses prérogatives. Malgré tout, il me préparait mon petit déjeuner. Il jetait un paquet entier de bacon – une bonne vingtaine de tranches – dans la poêle chaude et cassait des œufs dessus. Pas de café pour moi, seulement du thé. Il le faisait tous les matins, même quand il était en rogne contre moi.

On pressentait tous les deux que c'était une course contre la montre. À plus de soixante-dix ans, Cus n'était plus de la première jeunesse, or il devait me faire ingurgiter toutes ses connaissances. M'enfoncer tout ça dans

le crâne. Encore et encore, pour ne pas que je finisse idiot. J'avais acquis une grande maturité dans le domaine de la boxe, mais mes capacités de raisonnement en tant qu'être humain étaient plus limitées. Ce n'est pas comme si j'étais allé à l'école et qu'on m'avait appris à devenir un citoyen modèle. Non, je me démenais pour devenir champion du monde de boxe. Cus en était conscient.

— Merde, j'aurais bien voulu avoir plus de temps avec toi, disait-il parfois à regret.

Puis il ajoutait :

— Je suis dans le métier depuis soixante ans et je n'ai jamais vu de gars aussi passionné que toi. Tu parles tout le temps de boxe.

J'étais un extrémiste. Quand il neigeait, Cus m'entraînait dans la maison. La nuit, je restais éveillé pendant des heures pour boxer contre mon ombre. Ma vie dépendait de ma réussite. Si j'échouais, je serais un raté, un bon à rien. Je le faisais aussi pour Cus. Il avait eu une vie difficile, remplie de déceptions. Alors j'étais là pour défendre l'ego et la fierté de ce vieil Italien borné. Pour qui je me prenais, hein ?

Quand je ne m'entraînais pas, je regardais d'anciens matchs à la télévision pendant au moins dix heures par jour. C'était mon plaisir du week-end. Je m'installais seul à l'étage, toute la nuit. Je montais tellement le volume que ça réveillait toute la maison. Alors Cus déboulait dans la pièce :

— Qu'est-ce tu fous, bordel ?

— Je mate des films de boxe.

— Putain ! Va te pieuter. Y a des gens qui veulent dormir ici.

Puis il redescendait l'escalier en marmonnant :

— J'ai jamais vu un gamin pareil. Regarder des films toute la nuit ! Réveiller toute la maison !

Parfois, Cus regardait des combats avec moi et me donnait des conseils pour battre Dempsey, Jeffries ou Louis.

J'étais tellement concentré que j'allais parfois me coucher avec mes gants. Un animal, voilà ce que j'étais, rêvant que Mike Tyson devienne un grand boxeur. J'ai tout sacrifié pour atteindre mon but. Les filles, la nourriture. J'avais des troubles alimentaires. À l'adolescence, j'étais totalement accro à la bouffe. Et en pleine puberté. L'acné me mangeait le visage, mes hormones s'affolaient. Tout ce que je voulais, c'était engloutir

des litres de crème glacée, mais il n'était pas question de perdre de vue mon objectif. J'avais parlé des filles à Cus et il s'était moqué de moi, me disant que bientôt, j'aurais toutes les femmes du monde à mes pieds. Un jour, j'étais particulièrement morose :

— Cus, je n'aurai jamais de filles, hein ?

Il a envoyé un des gars de la maison chercher une mini-batte de base-ball, puis me l'a donnée.

— Bientôt, tu auras tellement de nanas accrochées à tes basques que tu devras t'en débarrasser à coups de batte !

Alors je me branlais et je m'entraînais. Encore et encore. Après tout, quand je serais champion, j'aurai de l'argent et des femmes à la pelle.

Pendant l'entraînement, Cus m'apprenait des techniques très inhabituelles, peu orthodoxes dans le monde de la boxe. Beaucoup se moquaient du style qu'il enseignait à ses poulains, mais en réalité, ils ne comprenaient rien à rien. Ils le surnommaient le « peek-a-boo », comme ce jeu d'enfants idiot qui consiste à faire coucou à un tout-petit. C'était une technique de défense. On garde les mains devant le visage, avec la tête rentrée, un peu comme une tortue. Les mains et les coudes se déplacent avec vous, donc quand votre adversaire vous assène un coup de poing, vous le bloquez, puis vous ripostez.

Il utilisait aussi une technique appelée le « Willie », en hommage au boxeur Willie Pastrano. Le « Willie » est un matelas fixé sur un support, sur lequel est dessiné un torse. Le corps est divisé en plusieurs zones associées chacune à un chiffre. Les chiffres impairs correspondent aux coups de la main gauche, les pairs à ceux de la main droite. Cus me passait une cassette sur laquelle il avait enregistré différentes séquences de chiffres. Si j'entendais « Cinq-Quatre », je donnais aussitôt un crochet du gauche au corps, suivi d'un uppercut droit dans le menton. L'idée, c'est qu'à force de répéter ces enchaînements, ils deviennent instinctifs, automatiques. On n'a même plus besoin de réfléchir. Au bout d'un moment, on finit par les exécuter les yeux fermés.

D'après Cus, les boxeurs encaissaient des coups parce qu'ils étaient trop statiques et positionnaient leurs poings trop bas. Alors il m'a appris à me balancer de droite à gauche, tout en allant vers l'avant, un peu comme si je décrivais un U. À être tout le temps en mouvement. Les coups s'avéraient, selon Cus, plus efficaces s'ils étaient le plus rapprochés possible. Presque

comme s’ils ne faisaient qu’un. C’est là qu’on avait le plus de chance de mettre son adversaire K.O.

Même si Cus mettait l’accent sur la défense, il savait que les boxeurs au jeu défensif risquaient de lasser leur public à la longue.

— N’oublie pas que la boxe est un divertissement. Un bon boxeur doit non seulement gagner, mais vaincre avec brio ! Il doit cogner avec l’intention de faire mal !

Je devais contre-attaquer avec agressivité, obliger mon adversaire à tout donner ou à abandonner le combat. Cus cherchait toujours à manipuler l’adversaire sur le ring. Si on esquivait ses coups, il s’impatientait et perdait confiance. Et il s’effondrait. Esquiver et riposter. Bouger et frapper en même temps. Forcer l’issue du combat. Cus affirmait que la puissance d’un coup n’était pas une question de physique, mais de mental. Toujours contrôler ses émotions.

Cus avait engagé les meilleurs sparring-partners pour me former. Mon préféré était Marvin Stinson. Avant d’être mon partenaire, il travaillait avec Larry Holmes. C’était un mentor extraordinaire, qui m’apprenait à me mouvoir et à porter mes coups. Après notre première séance ensemble, il m’a pris à l’écart et m’a donné ses gants pour courir tôt le matin dans le froid. Il avait vu que je n’en avais pas.

Nos séances de combat étaient une lutte sans merci. Avant de commencer, Cus me prenait en aparté :

— Ne le prends pas à la légère. Donne-toi à fond. Je veux que tu lui brises les côtes.

Lui briser les côtes ? Pendant l’entraînement ? Il souhaitait me préparer mentalement pour mes futurs adversaires et que je leur casse les côtes pendant le vrai combat. Quand Cus me trouvait un bon partenaire, il le traitait avec égards, parce qu’il me faisait progresser. Les sparring-partners étaient grassement payés. Mais cela ne suffisait pas toujours à les retenir. Parfois, des types signaient pour trois semaines, mais après la première séance, certains rentraient chez eux sans demander leur reste. Ils étaient tellement dégoûtés de s’être fait démolir qu’ils ne récupéraient même pas leurs affaires. Avec Tom, on en profitait alors pour fouiller leur chambre, et si on avait de la chance, on dégotait un petit paquet de beuh ou au moins une paire de chaussures à notre taille.

De temps à autre, Cus faisait venir des boxeurs chevronnés pour des séances d'entraînement. Quand j'avais seize ans, il a invité Frank Bruno à Catskill. Bruno avait vingt-deux ans. On a boxé pendant deux rounds. Cus prévenait toujours ces boxeurs professionnels :

— Écoute, c'est qu'un gamin, mais ne le ménage pas. Un bon conseil : vas-y franco.

— OK, Cus, je vais le faire travailler.

— Hé ! T'es sourd ou quoi ? Ne joue pas avec lui. Donne-toi à fond !

On ne se battait pas seulement pour supplanter son rival, mais pour lui en faire baver. Pour lui faire mal. Cus et moi en avions longuement discuté. Cus m'avait inculqué cet état d'esprit.

— Tu envoies un message au champion, Mike. Il t'observe. Mais tu envoies aussi un message aux entraîneurs, aux managers, aux promoteurs, à tout l'univers de la boxe.

En plus de regarder des films de combats, je dévorais tous les livres sur les grands boxeurs. Un soir, peu après avoir emménagé chez Cus, comme je lisais l'encyclopédie de la boxe, je me suis mis à rire : un champion n'avait gardé son titre que pendant un an.

Cus m'avait fixé de son regard perçant :

— Une année avec le titre de champion vaut mieux qu'une vie entière dans l'obscurité.

Quand j'ai commencé à étudier la vie des anciens grands boxeurs, j'ai constaté nombre de similitudes avec l'enseignement de Cus. Ces gars-là n'étaient pas des tendres. Dempsey, Mickey Walker, même Joe Louis étaient des vicelards, même si Louis était introverti. Je m'entraînais à être méchant moi aussi. En allant à l'école, je montrais les dents à tout le monde. Tout au fond de moi, je voulais devenir un dur parce que si j'échouais, Cus se débarrasserait de moi et je crèverais de faim.

Depuis que Cus m'avait offert un livre intitulé *In this Corner… !*, je pouvais plus le lâcher. Je voyais ces grands boxeurs aux prises avec leurs émotions se préparer au combat. Ce bouquin m'a donné de précieux enseignements sur la psychologie humaine. J'ai été frappé de constater combien ces anciens boxeurs bossaient dur, combien ils en voulaient. John L. Sullivan courait huit kilomètres, puis revenait en marchant et boxait pendant huit rounds. Ezzard Charles disait ne courir que cinq ou six kilomètres par jour et ne boxait que six rounds. Putain ! Sullivan

s’entraînait plus dur dans les années 1880 que ce type dans les années 1950 ! Désormais, je me rendais à la salle à pied – six kilomètres –, je m’entraînais six rounds, puis je revenais à pied. Je voulais suivre l’exemple de la vieille école, de ces champions qui avaient eu une longue carrière.

Je harcelais Cus de questions sur les anciens. Je savais qu’il aimait parler boxe avec moi, mais j’en faisais trop. Comme j’avais lu tous ses livres, quand Cus racontait aux autres une histoire et qu’il butait sur un nom ou une date, je comblais ses lacunes.

— Ce gamin sait tout, s’étonnait-il. À croire qu’il était là !

L’histoire de la boxe me fascinait, parce que je me nourrissais de l’expérience des anciens. Que fallait-il faire pour devenir comme eux ? Quelle discipline s’imposaient-ils que les autres n’avaient pas ? Cus me disait qu’en dehors du ring, ils étaient vicieux et mauvais, mais qu’à l’intérieur, ils étaient calmes et détendus. Cela me réconfortait de l’entendre parler d’eux en de si bons termes, d’avoir autant d’estime pour ces vieux de la vieille. J’aimerais tellement qu’un jour on parle de moi comme ça ! Je voulais faire partie de ce monde. Quand je regardais les matchs à la télé, je les voyais grimacer et souffrir, et je rêvais de grimacer et souffrir à leur place.

On parlait des plus grands. Je me suis entiché de Jack Johnson. Quel type courageux ! Il a vraiment été le premier à être fier d’être noir. J’aimais surtout son arrogance. Un jour – au début du siècle –, il avait été arrêté pour excès de vitesse et devait au flic, disons, dix dollars. Il lui en a tendu vingt en lançant :

— Tiens, en voilà vingt, vu que je vais faire pareil au retour.

C’était un maître de la manipulation. Quand il s’entraînait, il enveloppait un tissu autour de son pénis avant de mettre son collant pour le faire paraître plus gros et donner aux Blancs un complexe d’infériorité. Pendant les combats, il humiliait ses adversaires. Son langage laissait à désirer.

— Je te file dix mille dollars si t’arrives à me cogner la lèvre.

Il riait au nez de ses concurrents pendant un round, s’adressait à l’épouse blanche, à qui il lançait des « Je t’aime, baby ! » pendant qu’il massacrait le mari. J’aurais adoré sympathiser avec ce type. Il parlait plusieurs langues et faisait la fête avec les familles royales de Russie et d’Angleterre.

Dempsey a été le premier champion à gagner un million de dollars. Il a introduit le glamour et le sens du spectacle dans la boxe. Je m'identifiais à lui parce que comme moi, il se sentait menacé, effrayé, mais qu'il dépassait toujours ses angoisses pour atteindre son objectif.

Cus mettait Henry Armstrong sur un piédestal.

— Être toujours offensif, ne jamais laisser une minute de répit à son adversaire. Et bouger la tête, avec une défense en béton. Voilà ce que faisait Armstrong. Briser la volonté de l'autre, détruire son mental, faire de ses rêves une chimère.

« Faire de ses rêves une putain de chimère ? Waouh ! » Sur quoi, Cus me regardait intensément.

— Si tu suis attentivement mes instructions, tu régneras parmi les dieux. Tu vois, cette façon que tu as de parler des anciens boxeurs ? Le jour où tu seras champion, si tu m'écoutes, les gens ne les connaîtront que parce que tu en parleras. Tu les supplanteras tous. Tu les feras tomber dans l'oubli. J'ai vu Jack Dempsey quand j'étais gosse. J'ai rencontré ces gars, je leur ai serré la main. Ils ne t'arrivent pas à la cheville. Tu es un géant. Tu es un colosse parmi les hommes.

Je buvais ses paroles. Mais tous ces discours sur la dévotion, la discipline et le travail ne m'empêchaient pas, une fois de retour à Brooklyn, de voler les gens et de cambrioler les maisons. J'étais les deux faces d'une même pièce. Un enfant de chœur à Catskill, un démon à Brooklyn. Dieu merci, je n'ai jamais été arrêté. Ça aurait brisé le cœur de Cus.

Grâce à mon mentor, j'étais persuadé de pouvoir conquérir le monde. Mais Cus me donnait parfois l'impression d'être un raté.

— Tu laisses ton esprit prendre le dessus. Il t'empêche de donner le meilleur de toi-même.

C'était son code secret et tacite pour me dire :

— Tu es un minable. Tu n'as pas la discipline pour figurer parmi les plus grands.

Les grands pouvaient faire le combat de leur vie même si leur enfant venait d'être kidnappé ou leur mère d'être tuée. Les grands n'étaient pas dépendants de leurs émotions. Comme les artistes qui se produisent sur scène. J'avais lu que certains chanteurs ou musiciens de légende, même

défoncés, étaient capables de livrer une performance hors du commun. Parfois, ils allaient directement de la salle de concert à l'hôpital. Je voulais être l'un d'eux.

Depuis ma première nuit chez Cus, mon mentor me rabaissait régulièrement, sans doute pour voir jusqu'où il pouvait aller, sans raison apparente. Il venait dans ma chambre et m'aboyait dessus :

— T'as fait quoi à l'école aujourd'hui ? Hein ? Bon, t'as bien dû faire quelque chose, tu étais à l'école toute la journée. T'as appris quoi ? Où sont tes devoirs ? T'as fait tes devoirs aujourd'hui ?

Les autres boxeurs de la maison disaient que j'étais le favori de Cus, mais ils ne savaient pas ce qu'on se disait en tête à tête.

Je luttais constamment contre la prise de poids. Dans ma tête, j'étais un gros porc, même si personne ne s'en rendait compte. Pendant l'entraînement, je mettais de l'Albolene sur mes pores et je portais une combinaison en plastique pendant une semaine ou deux, que je n'enlevais que le soir avant de prendre un bain chaud. Cette technique me permettait de me débarrasser de quelques kilos par la transpiration. Puis j'allais au lit et je remettais ma combinaison le matin avant d'aller courir, et je la gardais toute la journée.

Mon poids était un autre sujet de réprimandes de la part de Cus.

— Ton cul devient énorme. Tu as perdu ta motivation, hein ? Tu veux plus faire ça, Mike ? C'est trop dur pour toi, hein ? Tu te crois à Brownsville, quand tu ne fichais rien ?

Imaginez ce genre de commentaire juste au moment où j'allais me régaler de la crème glacée que je ne m'autorisais que le week-end. Pas cool, hein ?

— Peu de gens sont capables de réussir, Mike. Merde, je pensais vraiment que tu en faisais partie.

Parfois, Cus me houspillait sans raison. Il me rentrait dedans, critiquait ma personnalité.

— Tu n'atteindras jamais le sommet si tu continues à te conduire comme un gamin !

Dans ces moments-là, je craquais. J'avais envie de hurler, d'envoyer bouler tout le monde.

Cus m'en faisait voir. Je m'accrochais à ses commentaires positifs et je disais des trucs du genre :

— Je vais tout faire pour gagner. Je donnerais ma vie pour devenir champion, Cus.

Et au lieu de me répondre « T'as tout compris, fiston », il me jetait à la figure :

— Fais gaffe à ce que tu racontes, il pourrait t'arriver des ennuis.

Cus critiquait même mes fringues. Pendant les vacances, ils avaient parfois des invités, la sœur de Camille ou des amis. Je mettais un pantalon sympa, avec une chemise et une veste, et aussi une cravate, que Camille m'aidait à nouer. J'étais tranquillement installé avec les invitées qui s'extasiaient :

— Oh, comme tu es élégant, Mike.

Mais Cus déboulait dans la pièce et beuglait :

— Pourquoi t'es fringué comme ça ? Ton futal est tellement serré que ton cul déborde ! C'est quoi ton problème ?

Camille me défendait, mais Cus était sans pitié.

— Laisse tomber, Camille, d'accord ? Sa tenue est à chier.

Mon mentor ne me traitait jamais de « fils de pute », plutôt de « minable » ou « loser ». Je me mettais à pleurnicher comme un bébé. Il comprenait bien qu'en disant ça, il me flinguait le moral.

Je recevais des messages tellement contradictoires de sa part que je ne savais plus ce qu'il pensait vraiment de mes talents de boxeur. Un jour, Tom Patti et moi avions quitté la salle de gym un peu avant Cus. Je me suis planqué sur la banquette arrière de la voiture.

— Dis à Cus que je suis rentré à pied, ai-je dit à Tom. Quand il sera au volant, tu lui demanderas ce qu'il pense de moi.

Tom était d'accord.

— Où est passé Mike ? a grogné Cus en grimpant un peu plus tard dans la voiture.

— Je crois qu'il est allé faire un tour en ville.

On a commencé à rouler, alors que j'étais caché à l'arrière. Comme Cus était sourd comme un pot, j'ai murmuré à mon complice :

— Hé Tom ! Demande à Cus si je cogne fort.

Il ne s'est pas fait prier.

— Cus ? Tu trouves que Mike cogne fort ?

— S’il cogne fort ? Laisse-moi te dire une bonne chose, ce gamin cogne tellement fort qu’il pourrait casser un mur de briques. Non seulement il frappe dur, mais il frappe dans le mille. Il peut mettre un type K.O. avec sa droite comme sa gauche.

— Demande à Cus s’il pense que je peux devenir quelqu’un, ai-je chuchoté ensuite.

Tom a répété ma question.

— Tommy, si Mike garde la tête froide et se concentre sur son objectif, il deviendra l’un des meilleurs, si ce n’est *le* meilleur boxeur de l’histoire de la boxe.

J’étais surexcité d’avoir entendu ça. Mais arrivés à la maison, Cus m’a repéré en descendant de voiture.

— Tu savais qu’il était là, hein, Tom ?

Mon coéquipier a feint l’ignorance.

— Me raconte pas de salades. Tu savais qu’il se planquait là. Tous les deux, vous vous croyez malins, hein ?

Cus ne trouvait pas ça drôle du tout. Nous si ! Le plus marrant, c’est qu’il ne parvenait pas à contrôler ses propres émotions. C’était un type amer, très amer, qui avait tout le temps une revanche à prendre. Roy Cohn, le cardinal Spellman, tous ces gars hantaient son sommeil. J. Edgar Hoover ?

— Oh, je lui collerais bien une balle dans la tête, c’est tout ce qu’il mérite.

Il parlait sans arrêt de tuer des gens, même des types déjà morts ! Il les haïssait. Une fois, j’ai fait un commentaire élogieux sur Larry Holmes et Cus a vu rouge.

— Qu’est-ce que tu racontes ? Ce type ne vaut rien. Tu dois démolir ce type. Ton but est de le réduire en bouillie et de l’éjecter du championnat. Il n’est rien pour toi.

Parfois, Cus grognait après la télévision comme un animal. À le voir, on ne pouvait pas imaginer une telle hargne. Pourtant, il était féroce. Si on ne se comportait pas comme ses esclaves, il nous en faisait voir de toutes les couleurs. Il passait son temps à râler, à en vouloir au monde entier.

— J’en reviens pas que ce sale type… Quel connard !

La pauvre Camille s’efforçait de l’amadouer.

— Calme-toi, Cus, calme-toi, ta tension est déjà bien trop élevée.

Il dirigeait cette maison d'une poigne de fer, alors que bizarrement, elle appartenait à Camille. Lui n'avait pas d'argent. L'argent ne l'avait jamais intéressé, il le jetait par les fenêtres. Camille voulait vendre la maison, trop chère à entretenir, mais Cus l'avait convaincue de la garder. Il lui avait promis de former un groupe de bons boxeurs et que la situation allait s'arranger. Il commençait à perdre espoir, quand je suis arrivé.

À mon avis, Cus ne pensait pas trouver un autre champion avant un millier d'années, même s'il l'espérait en secret. La plupart des hommes qui s'installaient chez lui étaient des boxeurs établis, qui voulaient échapper aux tentations de la ville. De plus, personne n'aimait le style de Cus à cette époque. Tout le monde le trouvait démodé. Puis je suis apparu dans le tableau, moi, la page blanche. Cus était aux anges. Je ne comprenais pas pourquoi ce Blanc était aussi heureux de m'avoir à ses côtés. Il me regardait et se mettait à rire hystériquement. Au téléphone, il disait aux gens :

— La foudre m'a frappé deux fois. J'ai un autre champion des lourds.

Je n'avais jamais fait le moindre combat amateur. Je ne sais pas comment, mais il avait vu en moi l'étincelle.

3

JE N'AI JAMAIS OUBLIÉ MON PREMIER COMBAT AMATEUR. Ça s'est passé dans une petite salle de gym du Bronx appartenant à un ancien boxeur de Cus, Nelson Cuevas. Un vrai trou à rat, au deuxième étage d'un immeuble flanqué d'une ligne de métro aérienne. Les rails étaient si proches qu'en tendant la main par la fenêtre, on pouvait presque toucher le train. Ces lieux de combats clandestins étaient appelés *smokers* parce que la fumée de cigarette était si épaisse qu'on distinguait à peine son adversaire. Ces matchs n'étant pas officiels, ils étaient pratiquement sans foi ni loi. Aucune ambulance ni médecin n'attendait à l'extérieur. Si les gens n'appréciaient pas le spectacle, ils ne vous huaient pas, ils vous montraient comment se battre en se mettant des beignes. Tous étaient bien sapés – malfrats, gangsters comme dealers de drogue. Et tous prenaient des paris. Je me rappelle avoir dit à un type :

— Si je gagne, tu m'offres un hot dog ?

Ceux qui pariaient de l'argent sur vous et gagnaient vous achetaient souvent à manger.

Juste avant l'affrontement, j'avais tellement la trouille que j'ai failli partir en courant. Je pensais à l'intense préparation que Cus m'avait fait endurer, mais malgré tous ces combats préparatoires, l'idée d'affronter un vrai boxeur me nouait les tripes. Et si je me faisais laminer ? Je m'étais battu des centaines de fois dans les rues de Brooklyn, mais ce n'était pas comparable. Là, on ne connaît pas son ennemi. On n'a pas de compte à régler avec lui.

J'ai dit à Teddy Atlas, mon entraîneur, que j'allais faire un tour au magasin du dessous. Je suis descendu et je me suis assis dans l'escalier qui menait au métro. L'espace d'une minute, j'ai pensé monter dans ce fichu train et rentrer à Brownsville. Puis tous les enseignements de Cus ont lentement envahi mon esprit et j'ai commencé à me détendre. Ma fierté et mon ego ont repris le dessus, et je suis retourné à la salle. J'étais prêt.

Je me mesurais à un grand Portoricain, affublé d'une impressionnante coupe afro. Il avait dix-huit ans, quatre années de plus que moi. On s'est

cognés pendant deux rounds, et au troisième, je lui ai asséné un direct qui l'a envoyé dans les cordes, suivi d'un deuxième qui a littéralement fait valdinguer son protège-dents au milieu de la foule. Il était refroidi.

C'était du délire. Un vrai coup de foudre. J'étais tellement euphorique que j'ai voulu marquer le coup, mais je ne savais pas trop comment. Alors j'ai marché sur mon adversaire. J'ai levé les bras en l'air et j'ai grimpé sur ce pauvre type étalé par terre.

— Descends de là ! Pourquoi tu montes sur ce type ? s'est étranglé l'arbitre.

À Catskill, Cus attendait le résultat près du téléphone. Teddy l'a appelé pour tout lui raconter. Cus était tellement excité que, le lendemain matin, il a demandé à son ami Don, notre chauffeur, de lui décrire à nouveau la scène.

Toutes les semaines, je participais à un smoker. Dans les vestiaires se retrouvaient une bande de gamins qui s'observaient avec méfiance. Chacun indiquait son poids et donnait le nombre de ses succès. En général, je ne leur avouais pas mon âge. Vous connaissez beaucoup de mômes de quatorze ans qui pèsent quatre-vingt-dix kilos ? Donc je me battais toujours contre des adversaires plus âgés.

Ces combats signifiaient énormément pour moi, bien plus que pour les autres. Moi, j'étais né en enfer et à chaque victoire, je m'en éloignais un peu plus. Les autres n'étaient pas aussi féroces que moi. Sans ces combats clandestins, je serais probablement mort comme un rat dans les égouts.

Teddy était parfois de la partie. Un soir, on était à la salle de Nelson, quand un gars a eu le malheur de le bousculer. Teddy lui a donné un coup de poing dans la figure, et Nelson s'en est mêlé. Il a pris un des trophées sur la table – un solide marbre surmonté d'un boxeur en métal – avec lequel il a frappé la tête du gars. Sans l'intervention des flics, il aurait été accusé de tentative de meurtre. Teddy finissait toujours par se battre. Je ne sais pas s'il me défendait ou si les autres le jalousaient parce qu'il disposait du meilleur boxeur, mais mon entraîneur n'était pas assez malin pour éviter les ennuis. Partout où on allait, Teddy se disputait avec les autres entraîneurs.

Désormais, on écumait les smokers de tout le nord-est des États-Unis. Avant notre départ, Cus était venu me prévenir.

— Des amis vont venir voir le match. J'attends de leurs nouvelles. J'espère que quand ils m'appelleront, ils seront fous de toi.

Je n’oublierais jamais ces mots. « Être fou de moi ! » Ça m’a donné une pêche d’enfer pour les six heures de trajet en voiture. J’étais pressé d’être sur le ring et de mettre une dérouillée à ces bâtards. Mon rival a emmené sa femme et son bébé, mais je ne lui ai pas fait de cadeau. Bam ! K.O. en un rien de temps.

Cus est venu à mon cinquième combat, un smoker à Scranton. J’affrontais un certain Billy O’Rourke au Scranton Catholic Youth Center. Billy avait dix-sept ans et j’ai donné le même âge. Avant le match, Cus a averti O’Rourke.

— Mon homme est un tueur. Je ne voudrais pas que tu sois blessé.

Ça a été mon premier combat difficile. Au premier round, je le martelais de coups, mais cet hystérique de Blanc tenait bon. Non seulement il se défendait, mais il ne cessait de se dérober. Plus je le frappais, plus il se relevait et ripostait. Je l’avais laminé au premier round, mais le deuxième était très serré. On devait disputer trois rounds et Teddy ne voulait pas que je perde aux points.

— Écoute, tu parles tout le temps des grands boxeurs. Tu veux en faire partie ? Alors c’est le moment. Retourne là-bas, frappe-le et bouge la tête.

J’ai bondi de mon tabouret et lui ai collé deux coups de poing descendant au troisième round. Il pissait le sang. Alors que le match touchait à sa fin, il m’a coincé dans les cordes. Mais – bam, bam, bam – j’ai repris le dessus et je l’ai allongé. La foule était en délire. C’était le match de la soirée.

Cus était content de ma performance, pourtant il a mis un bémol.

— Encore un round et il t’aurait usé.

En mai et juin 1981, j’ai participé à mon premier championnat : les Junior Olympics. À cette époque, j’avais disputé environ dix matchs. D’abord, il fallait gagner le tournoi local, puis le régional, et ensuite aller dans le Colorado pour briguer le titre national.

J’ai remporté le régional, donc Teddy et moi avons pris un vol pour le Colorado et Cus a pris le train parce qu’il avait peur de l’avion. Quand je suis entré dans les vestiaires, je me suis remémoré le comportement de mes héros. Quand les autres gamins venaient me serrer la main, je ricanais et leur tournais le dos. Je jouais un rôle. Si l’un d’eux me parlait, je le regardais d’un air torve. Pour Cus, il s’agissait de manipuler son adversaire pour susciter chez lui le chaos et la confusion, tout en gardant son calme. Je créais une telle tension que plusieurs boxeurs ont renoncé. J’ai gagné tous

mes combats par K.O. au premier round. J'ai remporté la médaille d'or en allongeant Joe Cortez en huit secondes, un record encore inégalé aujourd'hui il me semble. Plus rien ne pouvait m'arrêter.

Grâce à cette médaille d'or, je suis devenu un héros. Cus adorait l'attention dont j'étais l'objet. Il aimait être sous les feux des projecteurs. Pourtant, tout cela paraissait un peu dingue. J'avais à peine quinze ans et la moitié de mes potes de Brownsville étaient morts, camés ou derrière les barreaux. Je n'avais pas beaucoup d'amis à Catskill. L'école ne m'intéressait pas. Cus et moi avions nos propres objectifs, alors l'école me semblait plutôt une distraction. Je me moquais de ce qu'on voulait m'inculquer, pourtant j'avais soif de connaissance. Cus m'a encouragé à lire certains ouvrages de sa bibliothèque. J'ai dévoré Oscar Wilde, Charles Darwin, Machiavel, Tolstoï, Dumas, Adam Smith. Même un ouvrage sur Alexandre le Grand. L'histoire me fascinait. Grâce à elle, j'apprenais à cerner la nature humaine. Je plongeais dans le cœur des hommes.

À l'école, je n'ai pas eu de problèmes majeurs, en dehors de quelques rixes et d'une expulsion temporaire. Seulement, je n'étais pas à ma place. Certains élèves se moquaient de moi, sans cependant oser me provoquer. Cus avait expliqué au proviseur de mon lycée, M. Bordick, que j'étais spécial et que je devais bénéficier d'un traitement à part. M. Bordick était efféminé, et chaque fois qu'il y avait un problème, Cus lui faisait son numéro de charme italien, et je retournais en classe. Je rentrais à dix-sept heures et m'entraînais deux heures tous les soirs. Ensuite, je lisais des livres sur la boxe, regardais un film ou discutais avec Cus. Le week-end, levé à cinq heures, je courais quelques kilomètres, déjeunais, faisais la sieste, puis m'entraînais jusqu'à midi. La semaine je faisais les allers-retours à l'école au pas de course.

Comme Cus était un maniaque du contrôle, j'ai eu droit à quelques joggings imprévus. Le soir de la fête de l'école, qui devait se terminer à vingt-deux heures, j'avais dit à Cus que je serais rentré à vingt-trois heures. Comme tout le monde s'est attardé après la soirée, je l'ai appelé pour l'avertir que je rentrerais un peu plus tard parce que j'attendais un taxi.

— Non ! a-t-il aboyé. Rentre tout de suite ! Je ne peux pas t'attendre.

Il ne nous donnait jamais les clés, de peur qu'on les égare. J'étais en costume et je portais des chaussures de ville, mais Cus exigeait que je rentre *illico.*

— Bon, je dois y aller, les gars.

Tout le monde avait compris le message. Quand mon mentor me réclamait, je n'avais pas le choix. Alors je suis rentré en courant.

Un soir, j'ai pas mal bu avec des copains avec qui je faisais la fête. Ensuite, ils ont voulu me déposer à la maison, quand j'ai vu Cus par la fenêtre, endormi dans son fauteuil, dans l'attente de mon retour.

— Fais demi-tour ! Emmène-moi chez toi. Je ne veux pas avoir affaire à lui.

Chaque fois que j'étais en retard, il m'en faisait voir de toutes les couleurs. J'essayais de me faufiler discrètement dans l'escalier vieux et branlant, tout en me disant : « Merde, je suis cuit. » Cus me donnait parfois l'autorisation d'aller au cinéma, mais à mon retour, il me harcelait de questions.

— T'es allé où ? Avec qui tu traînais ? Comment ils s'appellent ? C'est quoi leurs noms de famille ? Tu sais que tu dois boxer demain !

Cus a même tenté de me marier quand j'étais en première année de lycée. Je sortais avec Angie, une fille du coin qu'il adorait. On aurait pu penser que Cus désapprouverait ce genre de relation, qui pouvait être considérée comme une distraction dans ma formation, alors qu'au contraire, il pensait que cela m'aiderait à me stabiliser, à me concentrer sur ma boxe. Avec Angie, ce n'était pas sérieux. Moi, je rêvais de l'existence flamboyante de mes héros, comme Mickey Walter et Harry Greb. Ces boxeurs avaient toujours une nuée de femmes à leur bras et menaient la grande vie. Camille n'était pas d'accord avec Cus.

— N'écoute surtout pas Cus à propos du mariage ! Sors avec autant de filles que tu veux et choisis la mieux.

Un jour, je me suis bagarré à l'école et Cus a dû venir pour calmer le jeu. De retour à la maison, il m'a pris entre quatre yeux.

— Si tu continues à mal agir, je ne pourrai pas te garder ici.

J'ai éclaté en sanglots.

— S'il te plaît, ne me renvoie pas, ai-je bredouillé. Je veux rester.

J'aimais vraiment l'environnement familial que Cus me prodiguait. Et je l'aimais, *lui*. C'était le premier type blanc qui non seulement ne me jugeait pas, mais était prêt à se battre contre tous ceux qui me manqueraient de respect. Aucun homme n'avait jamais autant compté dans ma vie. Il savait parler à mon cœur, à mon âme. Après chaque discussion avec lui, j'avais

besoin de dépenser mon énergie, alors je m'exerçais pendant des heures. Je courais et je pleurais, parce que je voulais le rendre heureux et lui prouver que toutes les qualités qu'il voyait en moi étaient réelles.

Cus s'est sûrement senti mal de m'avoir menacé de renvoi et de m'avoir fait pleurer, parce qu'il m'a serré dans ses bras. C'était la première démonstration d'affection physique qu'il me témoignait. Au moment où j'ai pleuré, il a su que je lui étais totalement dévoué. S'il m'avait demandé de tuer un homme, je l'aurais fait. Je suis sérieux. Tout le monde me croyait l'égal de ce vieil Italien blanc, mais il était mon mentor. Et j'ai adoré chaque minute passée avec lui. J'étais heureux d'être son soldat. Il me donnait un but dans la vie. Une mission à accomplir.

Je me suis entraîné plus dur encore, si c'était possible. Quand je rentrais de la salle, je grimpais les escaliers en rampant jusqu'à la salle de bains du troisième étage. Cus faisait couler de l'eau horriblement chaude dans une petite baignoire en porcelaine et jetait des sels d'Epsom dedans.

— Reste aussi longtemps que tu peux, me disait-il.

Alors je m'installais dedans et je cuisais littéralement, mais le lendemain matin, mon corps était plus détendu et je reprenais l'entraînement de plus belle. Je ne me suis jamais senti aussi bien dans ma peau. J'avais une mission et rien ne pourrait m'arrêter. C'est une sensation que j'ai toujours eu du mal à expliquer.

Pendant que les autres boxeurs sortaient le soir avec leurs copines et profitaient de la vie, Cus et moi retournions à la maison pour discuter de nos plans d'avenir. On parlait d'avoir des maisons partout dans le monde.

— « Non » n'aura plus de sens pour toi, disait mon mentor. Tu ne comprendras même plus le concept du « non ».

C'était injuste pour les autres boxeurs qui rêvaient de gagner le championnat, parce qu'ils n'avaient pas comme moi la chance d'être formé par un génie. Les autres voulaient de l'argent et une vie agréable pour leur famille. Mais grâce à Cus, je voulais la gloire, une gloire teintée de leur sang. Pourtant, je ne me sentais pas en sécurité. Je voulais la gloire, la célébrité, je voulais que le monde me regarde et me trouve magnifique. J'étais vraiment un sale gamin arrogant.

Pour Cus, cela valait la peine de mourir pour la ceinture vert et or du WBC. Pas pour l'argent.

— Qu’est-ce que ça signifie, être le plus grand boxeur de tous les temps ? La plupart de ces types sont morts.

— Écoute, ils sont morts, mais on parle d’eux en ce moment. C’est la question de l’immortalité. Ton nom sera connu jusqu’à la fin des temps.

Cus était parfois très théâtral. Comme un personnage des *Trois Mousquetaires*.

— On doit attendre notre moment, comme des crocodiles dans les marais. On ne sait pas quand le froid arrivera et quand les animaux devront migrer dans le Sahara. Alors on attend. Des mois, des années. Un jour ou l’autre, il arrivera. Et les gazelles et les bêtes sauvages devront traverser le fleuve. Et quand elles le feront, on les mordra. Tu m’entends, fiston ? On les mordra si fort que leurs cris résonneront dans le monde entier.

Il était on ne peut plus sérieux et moi aussi. Cus se servait de moi pour revenir dans le milieu fermé de la boxe. Je rêvais désespérément d’en faire partie. C’était comme dans *Le Comte de Monte-Cristo* : on était là pour prendre notre revanche.

Quand Cus me croyait sincère, il était heureux. Mais il avait des accès de paranoïa. Un soir, j’étais en train de lire tranquillement quand il est venu me tourner autour en robe de chambre, puis il a lâché de but en blanc :

— Ouais, tu vas me quitter toi aussi. Ils vont te prendre. Tu m’abandonneras, comme tous les autres.

Je ne sais pas s’il me testait ou s’il était vraiment déprimé.

— T’es dingue, Cus ? De quoi tu parles ?

Je ne lui répondais jamais avec une telle familiarité. C’était sûrement la première fois.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Quelqu’un va t’offrir un gros paquet de fric et tu vas te tirer. C’est l’histoire de ma vie. Je me sacrifie pour former des boxeurs et on me les vole.

M’en aller d’ici ? J’aurais été capable de tuer le type qui chercherait à m’éloigner de Cus. Floyd Patterson l’avait trahi, mais je n’étais pas comme lui. Je voulais rester avec Camille et Cus, ma nouvelle famille. Terminée, la vie de misère.

— T’es vraiment frappadingue, Cus.

Sur quoi, il est parti sans un mot.

En novembre 1981, Teddy, deux autres boxeurs et moi avons pris la voiture pour aller à un smoker dans le Rhode Island. Durant tout le trajet, j'ai pensé à la trempe que j'allais mettre à ce petit connard sur le ring. J'avais lu Nietzsche et je me prenais pour un Surhomme. Je pouvais à peine prononcer mon nom, mais j'étais un Surhomme. Je m'imaginais électriser la salle et être acclamé par la foule une fois mon rival K.O. Dans mes fantasmes, la foule en délire jetait des fleurs à mes pieds. Je n'avais que quinze ans, mais j'affrontais le champion local, Ernie Bennett, âgé de vingt et un ans. Ce serait son dernier combat amateur avant de passer pro.

On est entrés dans un lieu rempli de types à l'air louche. La salle était pleine à craquer. Ça m'a rappelé les quartiers malfamés de Brownsville. Mais je m'en fichais. Leur énergie me nourrissait.

— Monte sur la balance, m'a dit Teddy.

J'ai enlevé ma chemise et mon pantalon. Je suis monté sur le pèse-personne en sous-vêtements et tout le monde s'est approché. J'étais déjà remonté.

— C'est Tyson. C'est lui, murmuraient les gens.

Sur la balance, je commençais à me sentir nerveux. Ces gars étaient des gangsters, des vrais durs, et je n'étais pas un des leurs. Mais cette scène me rappelait un tas de films. Jack Johnson se faisait peser au milieu de la foule. Je m'étais souvent imaginé à sa place. Alors j'ai entendu les murmures et les exclamations.

— C'est le type qui a mis tout le monde K.O. en un round aux Junior Olympics.

Les pensées de Cus affluaient dans mon esprit. J'étais un grand gladiateur, un esprit noble, prêt à se battre.

— Hé ! Champion !

Ces types avaient beau me sourire, je les considérais avec mépris. Genre : « Va te faire foutre ! Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? »

Je pesais quatre-vingt-six kilos.

— Tu es trop lourd, a dit l'entraîneur de Bennett.

Il était sourd-muet, mais on distinguait ses paroles.

— Mais on va quand même le combattre. On peut affronter n'importe qui.

— Je ne suis pas n'importe qui, ai-je grogné.

Il y avait au moins trois mille spectateurs. On est montés sur le ring et on a vécu neuf minutes de folie. Aujourd'hui encore, les gens parlent de ce combat. La foule en délire n'a pas cessé de crier et d'applaudir pendant tout le match, même entre les reprises. Bennett et moi, on était comme deux pit-bulls enragés. Mon adversaire était rapide, souple et expérimenté, mais – bam ! – je l'ai envoyé dans les cordes. Je l'ai cogné avec hargne du début à la fin. Assurément la meilleure performance depuis mes débuts.

Mais au final, c'est à Bennett que la victoire a été attribuée. C'était du vol qualifié. J'étais au trente-sixième dessous. Ma première défaite avait un goût amer. Je me suis mis à pleurnicher. Dans les vestiaires, l'entraîneur sourd-muet est venu me trouver. Je pleurais toujours.

— Tu n'es qu'un bébé. Mon poulain a rencontré beaucoup d'adversaires. Il t'a combattu avec ses tripes. Tu es meilleur que lui. N'abandonne pas. Un jour, tu seras un champion.

Ses paroles ne m'ont pas remonté le moral. J'ai pleuré durant tout le trajet de retour. Je voulais tellement gagner ce match. À notre arrivée, je comptais prendre une douche et me préparer pour aller en cours. Mais Teddy avait dû prévenir Cus, qui m'attendait sur le pas de la porte. Je pensais qu'il serait furieux contre moi, mais il avait un large sourire aux lèvres.

— J'ai entendu dire que tu t'étais bien battu. Teddy m'a expliqué que ton adversaire était taillé et expérimenté. Hé ! Si tu prenais une journée de repos ? Tu n'es pas obligé d'aller à l'école aujourd'hui.

Il n'était pas question que je manque les cours ! Même si j'avais un œil au beurre noir, je voulais leur montrer à tous mon courage.

Je n'ai pas laissé cette défaite discutable me démoraliser. J'ai continué les smokers et j'ai allongé tous mes adversaires. Cus venait de plus en plus souvent assister au spectacle. Il aimait me voir l'air arrogant et supérieur. Lui-même était suprêmement méprisant. Une fois, j'ai affronté un gars de vingt-quatre ans qui était champion de sa région depuis l'âge de seize ans. Personne ne l'avait jamais battu.

Avant la rencontre, l'un des officiels locaux est venu nous prévenir.

— Cus, vous allez affronter un gros costaud qui fait peur.

Cus n'a pas cillé.

— Le job de mon poulain est de remettre les gros costauds qui font peur à leur place.

Ahhhh ! Ça me donnait une pêche d'enfer ! D'un coup, j'étais remonté à bloc et j'avais envie de cogner avant même de grimper sur le ring.

Une autre fois, je ne me suis pas lavé pendant trois jours avant l'affrontement. Je ne pensais à rien d'autre qu'à la dérouillée que j'allais flanquer à mon rival. Je ne savais rien de mes futurs adversaires. À l'époque, on n'avait pas les vidéos des matchs, et ils n'étaient pas retransmis à la télé. Alors je me racontais que c'étaient des gars qui m'avaient persécuté quand j'étais petit. L'heure de la revanche avait sonné. Personne ne viendrait plus jamais me chercher des noises.

Chaque fois que je faisais preuve d'une once d'humanité, Cus me tombait dessus. Si un boxeur me tendait la main avant le combat, en un geste de sportivité, et que je la serrais, il voyait carrément rouge.

La seule démonstration d'affection qu'il ne critiquait pas, c'était quand j'aidais mon rival à se relever après l'avoir mis K.O. Dempsey faisait souvent ce geste. Il ramassait le malheureux vaincu, l'enlaçait et l'embrassait. Juste après lui avoir faire rendre ses tripes. Alors moi aussi je leur faisais un gros câlin.

— Ça va aller, mec ? Je t'aime, mon frère.

C'était très humiliant pour eux.

Cus n'aimait pas fêter mes K.O. Pas de danse de la victoire, pas de tape-m'en cinq !

— Tu cravaches depuis deux ans et t'as l'air surpris de gagner !

Pour Cus, mes adversaires étaient de la nourriture. J'en avais besoin pour vivre. Si je faisais un bon combat, il me récompensait. De belles fringues, de jolies chaussures. Quand j'ai remporté le championnat junior, il m'a acheté des dents en or. Dans les années 1980, les gens disaient :

— Ce sont les gangsters qui ont des dents en or. Faut faire gaffe.

Mais Cus les adorait car ça lui rappelait les anciens boxeurs, qui se mettaient des dents en or pour célébrer leur réussite.

On pourrait penser qu'avec tous ces K.O. et le championnat junior, Cus n'aurait rien à me reprocher. Mais bien sûr cela ne lui suffisait pas. Devant les gens, il me traitait toujours comme une prima donna, mais à l'abri des regards, c'était une tout autre histoire. Dans la maison, il me faisait asseoir en face de lui.

— Ta garde était beaucoup trop basse. J'ai beaucoup de respect pour toi, fiston, mais si ce gentleman avait été un peu plus pro et calme, il aurait

réussi à t’en mettre une.

Alors que je l’avais mis K.O. ! Tout le monde m’avait félicité de lui avoir décoché une droite pareille ! Cus ne disait pas que j’aurais été battu, mais qu’il aurait pu m’atteindre. Éviter les coups à tout prix, c’était son obsession. Il ne me lâchait pas sur le sujet.

— Tu te rappelles ce que je t’ai dit, hein ? Ce type aurait pu t’en mettre une.

Aaaarrgghhhh !

Pour Cus, tout était affaire de manipulation psychologique. Selon lui, la boxe était à quatre-vingt-dix pour cent psychologique, et non physique. La volonté avant tout, pas la technique. Alors à mes quinze ans, il m’a conduit chez un hypnothérapeute nommé John Halpin, qui avait un cabinet à New York, sur Central Park West. Je m’allongeais par terre dans le bureau de John et il me faisait passer par tous les stades de la relaxation : la tête, les yeux, les bras, les jambes… tout devenait lourd. Quand j’étais sous son emprise, il me répétait le discours de mon mentor. Cus écrivait ses instructions sur une feuille et John les lisait à haute voix.

— Tu es le meilleur boxeur du monde. Je ne te le dis pas pour te faire plaisir, mais parce que c’est vrai. C’est ton destin.

Halpin nous a montré une méthode pour se mettre soi-même en état d’hypnose. De retour à Catskill, je m’allongeais par terre dans ma chambre et Cus s’asseyait près de moi. Je me relaxais et entrais progressivement en état d’hypnose. Alors Cus se mettait à parler. Parfois, il énonçait des généralités – « Tu es le meilleur ! » –, parfois, il abordait des sujets plus spécifiques.

— Ton poing est une arme. Tu portes des coups féroces, avec l’intention de faire mal. Tu as une droite du tonnerre. Tu n’y as jamais vraiment cru jusqu’à aujourd’hui, mais maintenant, tu vas y croire. Tu es un fléau envoyé par Dieu. À partir d’aujourd’hui, ton nom régnera jusqu’à la fin des temps.

C’était un putain de délire. Mais j’y croyais.

Il arrivait aussi à Cus de me réveiller au milieu de la nuit pour me faire des suggestions. Souvent, il n’avait même pas besoin de parler, j’entendais les mots qui se bousculaient dans son esprit, comme par télépathie.

Je me suis concentré sur l’hypnose. Cette méthode secrète allait m’aider, c’était clair dans mon esprit. Certaines personnes trouvaient sûrement cette idée saugrenue, mais moi, je croyais tout ce que me disait Cus. J’embrassais

religieusement ses préceptes. Or ce vieux fou blanc affirmait que j'étais un dieu. Que devais-je faire pour devenir le plus grand boxeur de tous les temps ?

Maintenant que j'étais un gladiateur et un dieu parmi les hommes, aller en cours me paraissait un peu avilissant. À l'automne 1981, j'ai eu des ennuis au lycée de Catskill. Un de mes profs, un merdeux ignorant, m'a asticoté et m'a jeté un livre à la tête. Je me suis levé et je l'ai frappé devant toute la classe. Bien sûr, j'ai été renvoyé. Mais Cus m'a ramené au bahut et a demandé une explication au principal, M. Stickler, et au professeur concerné. À le voir prendre ma défense avec une telle énergie, il m'a fait penser à Clarence Darrow, le fameux avocat.

— Vous maintenez que vous avez laissé tomber le livre et qu'il a touché Mike par accident ? Mais si, comme vous le prétendez, ce livre vous a échappé des mains, par quel miracle s'est-il propulsé dans les airs et a-t-il atteint la personne physique de Mike ? Au lieu d'atterrir sur le sol sans blesser personne ?

Cus faisait les cent pas dans le bureau, et marquait des temps d'arrêt pour pointer de temps à autre un doigt accusateur sur le professeur, comme si celui-ci était sur le banc des accusés.

Finalement, tous trois sont parvenus à un compromis : je serais dispensé de cours, à condition d'avoir un professeur particulier. Cus était peiné de me voir quitter l'école. Il planifiait l'organisation d'une fête pour l'obtention de mon diplôme d'études secondaires. Sur le chemin du retour, j'ai voulu le rassurer.

— Allez ! Je suis prêt à reprendre l'entraînement.

Il s'est contenté de me jeter un regard entendu.

En juin 1982, j'ai dû défendre mon titre des Junior Olympics. Désormais, ma réputation me précédait. Des parents retiraient leurs gosses du tournoi par peur que je les réduise en miettes. John Condon, l'un des officiels des tournois des Golden Gloves, ne m'avait pas laissé y participer cette année-là.

— Je t'ai vu boxer. Tu es trop vicieux. Je ne peux pas te laisser cogner ces gosses. Tu les massacrerais.

Mon deuxième Junior Olympics a bien commencé. Nous sommes retournés dans le Colorado, et durant mes matchs préliminaires, j'ai mis K.O. tous mes rivaux. Enfin j'en étais arrivé aux phases finales, où je défendrais mon titre. Là, avec toutes ces caméras partout, j'ai paniqué. Tous les officiels de la boxe disaient le plus grand bien de moi, mais j'avais peur que tout s'arrête à cause de mes allures de voyou dépenaillé. Pourtant, je ne renierais jamais Brownsville. Cus m'avait toujours dit que si je suivais ses conseils, les gens me respecteraient.

— Quand ta mère se baladera dans les rues de Brownsville, les gens lui porteront ses sacs de provisions, tu verras !

Je ne supportais plus toute cette pression. Avant la finale, Cus m'a pris à l'écart.

— Mike, on est dans le monde réel. Tu vois tous ces gens, disait-il en pointant du doigt les officiels, les arbitres et les journalistes, si tu perds, ils ne t'auront plus à la bonne. Si tu n'es plus spectaculaire, ils ne t'aimeront plus non plus. Tout le monde m'aimait autrefois. Crois-moi, quand j'avais la cinquantaine, j'étais harcelé par des femmes magnifiques. Maintenant que je suis un vieil homme, plus personne ne veut de moi.

Dix minutes avant l'affrontement, je suis sorti prendre l'air. Teddy est venu avec moi.

— Relax, Mike, relax !

J'étais totalement paumé. Je me suis mis à pleurer sans pouvoir m'arrêter. Teddy m'a serré contre lui et a tenté de me réconforter.

— Ce n'est qu'un match. Un de plus. À l'entraînement, tu as battu des types cent fois plus forts que ce gars-là.

— Je suis Mike… Tyson… tout le monde… m'aime.

Je sanglotais toujours, incapable de formuler une phrase cohérente. J'essayais d'expliquer que si je perdais, plus personne ne m'aimerait. Teddy m'a réconforté et m'a dit de ne pas laisser mes émotions me submerger.

Quand je suis monté sur le ring, mon adversaire m'attendait. C'était un Blanc de près de deux mètres nommé Kelton Brown. J'ai repris contenance, j'ai rassemblé tout mon courage. On est allés au centre du ring pour écouter les instructions et j'ai fusillé mon rival du regard, à tel point que l'arbitre a dû me repousser et me donner un avertissement avant même le début de l'affrontement. La cloche a sonné et je me suis rué sur lui. En une minute, je

l’ai tellement matraqué de coups que son manager a jeté l’éponge. Je remportais les Junior Olympics pour la deuxième année consécutive.

Après avoir été déclaré vainqueur, j’ai été interviewé par le commentateur télé sur le ring.

— Mike, vous devez être très satisfait par l’évolution de votre carrière jusqu’à présent.

— Ben, je peux dire que oui. Je suis là au milieu de tous ces gamins, mais je ne suis pas plus vieux et je suis bien plus rapide. Et plus discipliné. J’ai d’abord appris à me contrôler mentalement, ensuite physiquement. C’est mentalement que je suis plus fort qu’eux.

— Qu’avez-vous ressenti à la fin du combat, après avoir vaincu Brown ?

— Je suis monté sur le ring pour faire mon job. Je n’ai rien à dire sur mon rival. Il s’est bien battu. Il était juste un peu dépassé. Je le félicite pour ses efforts.

Dès mon retour dans l’Est, je suis rentré chez moi, à Brownsville. Tout le quartier m’avait vu mettre Kelton Brown K.O. à la télé. Des types qui me tyrannisaient quand j’étais petit m’interpellaient dans la rue.

— Hé Mike ! Si tu as besoin de quelque chose, fais-nous signe, hein ?

Autrefois, ils me bottaient le cul, aujourd’hui, ils étaient prêts à me cirer les pompes.

La seule personne que je voulais vraiment impressionner, c’était ma mère. Je voulais partager mon enthousiasme avec elle.

— Salut maman ! Je suis le meilleur boxeur du monde, tu sais ! Y a pas un mec sur terre capable de me battre.

Ma mère vivait dans un vieil immeuble décrépi et me regardait d’un air hagard pendant que je parlais de moi comme d’un Dieu vivant.

— Tu te rappelles Joe Louis ? On tombe toujours sur plus fort que soi, fiston.

Je ne la quittais pas des yeux.

— Ça ne m’arrivera jamais, lui ai-je froidement répondu. C’est moi le meilleur. Moi.

J’étais sacrément sérieux, parce que Cus m’avait retourné le cerveau avec cette idée fixe. C’était la première fois que ma mère me voyait comme ça. Moi qui étais toujours si fuyant et mal à l’aise. Là, j’étais digne et fier.

Avant, je sentais l'herbe et l'alcool. Aujourd'hui, mon corps était entraîné, musclé, en parfaite santé. J'étais prêt à conquérir le monde.

— Aucun homme au monde n'est capable de me battre, Ma. Tu verras, ton garçon sera champion du monde.

— Tu dois être humble, Mike. Tu n'es pas humble… pas du tout.

Dépitée, elle secouait la tête.

Alors j'ai sorti de mon sac les coupures de journaux sur mes deux médailles d'or et les lui ai données.

— Regarde, Ma. Lis.

— Je les lirai plus tard.

Elle n'a plus dit un mot de toute la soirée, en dehors de quelques grognements. Son regard trahissait son inquiétude : que t'ont fait ces Blancs ?

Je suis retourné à Catskill avec le sentiment d'être le roi du monde. Dans cet environnement privilégié, j'étais un gosse gâté de la classe moyenne. Quelques mois plus tard, Cus m'a annoncé que ma mère était malade, sans me donner de détails. Mon assistante sociale a découvert qu'on lui avait diagnostiqué un cancer au stade terminal. Le seul cancer que je connaissais était le signe astrologique. J'ai compris qu'elle était mal en point, mais je n'ai jamais pensé qu'elle pouvait mourir.

Lorsque je suis allé à l'hôpital, j'ai eu un sacré choc. Étendue sur le lit, ma mère gémissait, dans un état catatonique. C'était dur de la voir ainsi. Les yeux enfoncés dans leurs orbites, la peau tirée sur le crâne, le corps décharné. Son drap avait glissé, découvrant sa poitrine maigre. Je l'ai couverte et je lui ai donné un baiser. Je me sentais terriblement impuissant. C'était la première fois que je voyais une personne cancéreuse. J'avais vu des films, mais je m'attendais à un truc du genre : « Je t'aime, mais je m'en vais maintenant, Mike. » J'aurais aimé lui parler, lui dire au revoir, mais elle n'était même pas consciente. Alors j'ai quitté la chambre d'hôpital et je ne suis jamais revenu.

Tous les soirs, je rentrais à l'appartement et je disais à ma sœur que j'avais vu maman et qu'elle avait l'air bien. Je ne supportais pas l'idée de retourner dans cette chambre d'hôpital, ça faisait trop mal. Sur un coup de tête, j'ai décidé de reprendre mes activités nocturnes illicites. Je suis tombé sur Barkim et d'autres voyous du quartier, et on a visité quelques maisons ensemble.

Un soir, avant de partir en virée, j'ai montré à Barkim un album photos que j'avais rapporté de Catskill. Il y avait des clichés de Cus, Camille et moi, et de tous les gosses blancs de l'école.

Barkim n'en revenait pas.

— Merde, Mike, ça me tue. Ils t'en font voir là-bas ? Ils te prennent pour leur esclave ?

— Non, ils sont comme ma famille. Cus te tuerait s'il t'entendait dire ce genre de conneries.

Barkim a secoué la tête.

— Qu'est-ce que tu fous ici, Mike ? Retourne là-bas avec ces Blancs. Putain, ces gens t'aiment, mec ! T'as de la merde dans les yeux, mon frère ? Si seulement j'avais des Blancs qui m'aiment comme les tiens ! Va-t'en, mec. Y a rien de bien ici pour toi.

J'ai réfléchi à ses paroles. Moi, le double champion national, j'étais revenu dans mon bled natal pour cambrioler des maisons, parce que le naturel revient toujours au galop. Tous les soirs, je buvais, je fumais de l'angel dust, je sniffais de la coke, et j'allais dans les fêtes du quartier. Rien ne pouvait me faire oublier ma mère.

Ma sœur me tannait :

— T'es venu ici pour voir maman. Te laisse pas embarquer dans des mauvais coups, t'es pas ici pour faire joujou.

Un soir, Barkim est allé chercher sa petite amie et on s'est baladés dans des rues malfamées de Brownsville, quand on a vu deux de mes anciens amis jouer aux dés. C'étaient aussi des copains de Barkim, mais il ne s'est pas arrêté pour leur parler, et a continué son chemin. Moi, je leur ai dit bonjour.

— Quoi de neuf, Mike ? On se voit plus tard, mec.

Ils se comportaient bizarrement. Comme si une menace flottait dans l'atmosphère.

Plus tard, j'ai découvert qu'il y avait eu pas mal de luttes pour le pouvoir dans le quartier et que Barkim faisait partie des gros poissons. Il avait beaucoup de bagnoles, de filles et de bijoux grâce à l'argent de la drogue. La configuration de la rue avait bien changé depuis mon départ. La drogue régnait en maître et des jeunes mouraient. Des mecs avec qui j'avais passé mon enfance s'entre-tuaient pour de la poudre et des billets verts.

Un jour, ma sœur est passée à la maison. J'avais la gueule de bois, mais je l'ai entendue insérer sa clé dans la serrure. Alors je l'ai ouverte et – bam ! – je me suis pris un coup de poing dans la figure.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que maman était morte !

Elle hurlait.

Je ne voulais pas lui avouer : « Je ne suis pas retourné à l'hôpital. C'est trop dur de voir maman comme une coquille vide. » Non, elle m'aurait tué.

— Ben, je ne voulais pas te faire de peine. Je ne voulais pas que tu le saches.

Je n'avais vraiment pas le courage d'affronter la situation. Ma sœur était la plus forte de la famille. Elle était douée pour les tragédies. Moi, je ne supportais même pas d'aller voir le corps. Mon cousin Eric l'a accompagnée à ma place.

Les funérailles de ma mère ont été pathétiques. Elle avait économisé un peu d'argent pour un emplacement à Linden, dans le New Jersey. Nous n'étions que huit à y assister – moi, mon frère et ma sœur, mon père Jimmy, le petit ami de ma mère, Eddie, et trois amies à elle. Je portais un costume acheté avec l'argent de mes larcins. Ma mère reposait dans un simple cercueil de planches et on n'a pas pu mettre de pierre tombale, faute d'argent. Avant de partir, j'ai murmuré à ma mère :

— Maman, je te promets d'être un bon garçon. Je vais devenir le meilleur boxeur de tous les temps et tout le monde connaîtra mon nom. Quand les gens entendront parler de Tyson, ils ne penseront pas à Tyson Foods ou à Cecily Tyson, mais à Mike Tyson !

C'est ce que Cus me répétait sans arrêt. Jusqu'à ce jour, notre seule approche de la célébrité était d'avoir le même nom que Cecily Tyson, une actrice que ma mère adorait.

Après l'enterrement, je suis resté quelques semaines à Brownsville, à planer tous les soirs. Un jour, j'ai revu mes copains qui jouaient aux dés. Ils m'ont appris que Barkim avait été tué.

— Ouais, ils ont eu ton pote. Je croyais qu'ils t'auraient toi aussi, vu que tu traînais souvent avec lui et qu'on t'a plus revu dans le coin.

La mort de Barkim a eu une grande influence sur moi. Ce type m'avait appris à voler, il avait fait de moi son fils spirituel dans la rue. Et il venait de me dire de fuir Brownsville et de retourner auprès de ma famille

blanche. Il n'était pas le seul. Tous mes potes du quartier plaçaient de grands espoirs en Cus et en moi. Grâce à Cus, j'aurais un avenir.

— Reste avec ce Blanc, Mike. Nous, on n'est rien. Ne reviens pas, mec. Je ne veux pas entendre ces conneries, Mike. Tu es notre seul espoir. Nous, on n'ira nulle part, mec. On va mourir ici, à Brownsville. On pourra dire qu'on t'a connu avant de mourir. Tu étais notre frère noir.

C'était toujours la même histoire. Ils étaient très sérieux. Pour eux, Brownsville était l'enfer sur terre. Tous rêvaient d'en échapper. Ils ne comprenaient pas pourquoi je persistais à revenir, mais en réalité, j'essayais juste de découvrir qui j'étais. Mes deux existences étaient totalement opposées, pourtant je me sentais chez moi dans ces deux mondes.

Un jour, mon assistante sociale, M^me^ Coleman, est venue frapper à ma porte. Elle venait me chercher pour me ramener à Catskill, parce que j'avais été pris en flagrant délit de cambriolage. Cus m'attendait trois jours après les funérailles. Cette charmante dame avait fait deux heures de route pour venir me chercher. Elle appréciait beaucoup Cus et pensait que la boxe avait un effet bénéfique sur moi. Comme j'étais toujours déboussolé, je lui ai dit que je ne retournerais pas à Catskill. Elle m'a informé que si je voulais rester à Brooklyn, elle devrait remplir des papiers et la police viendrait me chercher pour me placer dans une famille d'accueil à New York. À l'époque, j'avais seize ans, donc je savais que c'étaient des salades. Légalement, je n'avais plus de compte à rendre à personne. Pourtant, j'ai fini par accepter de la suivre. J'ai jeté un dernier coup d'œil à l'appartement où ma mère avait vécu dans le chaos et la pauvreté, puis j'ai réfléchi à sa mort. Ça a totalement bouleversé mes perspectives d'avenir et j'ai décidé de mener une tout autre existence. Elle serait peut-être courte, mais j'allais faire en sorte qu'elle soit remplie de gloire.

De retour à Catskill, Cus m'a aidé à surmonter la mort de ma mère. Il m'a parlé du jour où son père est mort. Cus était avec lui dans la maison quand son père s'est mis à crier. Il n'a pas pu l'aider parce qu'il ne savait pas quoi faire. Cus m'a aidé à recouvrer mes forces. À cette époque, un boxeur blanc sud-africain du nom de Charlie Weir était un solide candidat au titre de champion junior des poids moyens. Il était venu à Catskill avec son équipe pour être entraîné par Cus. On était en plein apartheid, alors Cus a tout de suite mis les points sur les i.

— On a un gamin noir ici. Il fait partie de la famille. Vous devez le traiter avec respect. Avec le même respect que Camille et moi.

Incroyable ! Personne ne s'était jamais battu pour moi. Charlie et son équipe payaient pour s'entraîner avec Cus et normalement, quand vous payez un camp d'entraînement, vous êtes le roi du monde. Mais mon mentor les avait immédiatement mis en garde. Il parlait de cette façon à la maison aussi.

— Écoute, on est une famille maintenant, d'accord ? Et tu es notre garçon. Tu vas donner beaucoup de fierté à cette famille. De la fierté et de la gloire.

Quand on était tous les trois à table, Cus disait :

— Regarde notre fils noir, Camille. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Camille se levait et venait m'embrasser.

Mais cette idyllique petite scène de famille s'est brisée un mois plus tard. J'ai vraiment déconné. Cus avait des problèmes d'argent avec mon entraîneur, Teddy Atlas. Teddy venait de se marier à une fille dont Cus n'appréciait guère la famille. Aussi quand Teddy avait besoin d'argent, Cus ne lui en donnait pas beaucoup. Teddy manquait de fric, alors il voulait que je passe pro pour avoir sa part du gâteau. Mais me faire passer professionnel n'était pas dans les plans de Cus. Donc, il était clair que Teddy allait quitter Cus et essayer de m'emmener avec lui. Bien sûr, il n'avait aucune chance de réussir.

C'est là que j'ai fait une bêtise qui a obligé Cus à se débarrasser de lui. Je connaissais les belles-sœurs de Teddy depuis des lustres. On était allés ensemble à l'école et on était amis. Ces filles flirtaient souvent avec moi, mais je n'avais jamais eu aucun contact intime avec elles. Un jour, je me baladais avec sa belle-sœur âgée de douze ans, quand je lui ai mis la main aux fesses. Je ne pensais vraiment pas à mal. C'était stupide de ma part. Je m'amusais, c'est tout. Je ne savais pas du tout comment me comporter avec les filles parce que je passais mon temps à m'entraîner. Aussitôt après, j'ai regretté mon geste. La gamine n'a pas moufté, mais elle était clairement mal à l'aise.

Ce soir-là, mon sparring-partner m'a emmené en voiture au gymnase. Teddy m'attendait. Il avait l'air furax.

— Mike, viens un peu ici. Je veux te parler.

Je me suis approché et il m'a collé un flingue sur la tempe.

— Espèce de connard, si jamais tu touches encore à ma belle-sœur…

Il a tiré un coup de feu en l'air, tout près de mon oreille. Le son était tellement assourdissant que j'ai bien cru qu'il m'avait arraché l'oreille. Et Teddy a filé à toutes jambes. Il n'avait pas le choix, parce que le gymnase se trouvait au-dessus du poste de police.

Quand Teddy raconte cet incident aujourd'hui, il fait croire aux gens que j'ai eu la trouille de ma vie. En vérité, ce n'était pas la première fois qu'on me pointait une arme sur la tête, mais ce n'est pas non plus comme si j'avais dit un truc du genre : « Vas-y, tire, connard. » J'étais nerveux. Il m'a fallu un bon moment pour retrouver mon audition. Mais j'avais fichu une sacrée pagaille. Teddy comptait beaucoup pour moi. J'étais quand même furax, et j'ai peut-être dit à quelqu'un que j'allais le lui faire payer, mais je n'aurais jamais touché un cheveu de sa tête. Teddy m'a appris à me battre, il a été à mes côtés dès le début.

Camille était furieuse contre lui. Elle voulait que Cus porte plainte et le fasse arrêter, mais Cus n'aurait jamais fait une chose pareille. Il savait que Teddy était en liberté surveillée pour d'autres motifs et qu'il irait tout droit en prison. Teddy et sa famille ont fini par déménager.

Tout était de ma faute. J'étais désolé d'avoir causé tous ces problèmes. Après le départ de Teddy, j'ai commencé à travailler avec Kevin Rooney, un autre boxeur que Cus avait reconverti en entraîneur. Rooney et Teddy étaient des amis d'enfance, et c'est Teddy qui avait présenté Kevin à Cus. Donc vous pouvez imaginer les émotions en jeu.

Quand j'ai débuté avec Rooney, j'avais déjà un bon niveau. D'habitude, les boxeurs qui gagnaient des tournois devenaient sélectifs avec leurs futurs rivaux. Pas moi. J'étais prêt à combattre n'importe qui n'importe où : dans leur ville natale, dans leur jardin s'il le fallait. Cus me répétait toujours :

— Affronte-les chez eux, dans leur salon, là où même leurs familles peuvent les juger.

Je voulais juste boxer et je n'avais peur de rien. Je me battais à Chicago, Rhode Island, Boston, partout. Et les gens disaient :

— C'est Mike Tyson ! Il a gagné deux fois les Junior Olympics.

En décembre 1982, j'ai subi ma première défaite dans un tournoi. Je participais aux championnats amateurs US à Indianapolis et je devais

rencontrer Al Evans. J'avais seize ans, lui en avait vingt-sept. C'était un gros cogneur et un boxeur expérimenté.

Au premier round, je l'ai matraqué de coups de poing. Pareil dans le deuxième round. Je ne lui ai pas laissé une seconde de répit. Au troisième, j'étais un peu fébrile et il a riposté par un crochet du gauche qui m'a envoyé au tapis. Je me suis relevé aussitôt et je me suis jeté sur lui. Il m'a de nouveau envoyé au sol, mais d'une droite cette fois-ci. Je me suis remis debout et j'ai voulu le charger, mais j'ai glissé. C'était fini. L'arbitre a arrêté le combat. J'étais salement amoché. J'aurais quand même pu continuer. De son coin, Cus hurlait après l'arbitre.

J'étais anéanti. Moi, je voulais gagner tous les tournois. J'aimais être traité comme un champion à la fin de chaque match. J'aimais ce sentiment de victoire, c'était devenu une drogue.

Cus avait dû penser que cette défaite avait ébranlé ma confiance et ma motivation, car dès notre retour à Catskill, il m'a fait la leçon.

— Pense aux anciens champions. Beaucoup, au début de leur carrière, ont été battus par K.O. Mais ils n'ont pas jeté l'éponge. Ils ont surmonté l'épreuve. Voilà pourquoi tu as lu des livres sur eux. Ceux qui ont abandonné, leurs démons les ont suivis jusque dans la tombe, parce qu'ils ont eu une chance de les affronter et ne l'ont pas saisie. Tu dois affronter tes démons, Mike, où ils te hanteront éternellement. N'oublie jamais de te battre avec ton âme, parce que ta manière de combattre reflète ta manière de vivre.

J'ai remporté les six combats suivants, puis j'ai participé aux Golden Gloves nationaux contre un type du nom de Craig Payne. J'en ai fait baver à Payne pendant trois rounds sans rencontrer beaucoup de résistance. J'étais donc confiant quand l'officiel est monté sur le ring avec le gros trophée. Craig et moi encadrions l'arbitre, qui tenait nos mains dans l'attente de la décision finale. J'étais prêt à tendre le poing en signe de victoire quand j'ai vu l'officiel lever le pouce vers Craig.

— Et le vainqueur dans la catégorie des super-lourds est… Craig Payne.

Je n'en revenais pas. Le public s'est mis à huer. Allez sur YouTube et regardez le match. On m'a volé la victoire. Après le combat, Emanuel Steward, le grand entraîneur de Detroit qui avait Payne dans son équipe, m'a dit qu'il me considérait comme le vainqueur. Cus était en colère après les juges, mais il était content de ma prestation. Il savait que moralement,

j’avais gagné. Moi, rien ne pouvait me consoler. J’ai pleuré comme un bébé longtemps après le combat.

Mais je n’avais pas le temps de me morfondre. D’autres tournois m’attendaient. En août 1983, j’ai gagné la médaille d’or à un tournoi pour les moins de dix-neuf ans. Je l’ai gagnée une deuxième fois en 1984. La même année, j’ai remporté la médaille d’or des Golden Gloves en mettant Jonathan Littles K.O. au premier round. Je l’avais déjà rencontré en 1982 pendant le championnat junior et c’était le seul adversaire qui avait réussi à tenir jusqu’à la deuxième reprise contre moi. Maintenant, il était temps de me préparer pour les épreuves de sélection des Jeux olympiques.

Pendant ma phase de préparation, le commentateur de boxe Alex Wallau est venu à Catskill pour faire un portrait de Cus et moi. À un moment, il nous a demandé de nous asseoir dans le salon et de parler l’un de l’autre. Cus était vêtu d’un costume gris classique et d’une chemise à carreaux. Je portais un pantalon, une chemise et une casquette blanche Kangol.

Alex a interrogé Cus sur son travail avec moi, et Cus s’est lancé dans un intéressant monologue.

— Toute ma vie, j’ai rêvé de former un boxeur parfait. J’ai toujours cru que c’était possible. Je reconnais un futur champion à sa capacité à se mettre au niveau de ses sparring-partners, puis à les surpasser. Comme au karaté, je lui apprends des mouvements pour que son corps s’adapte au jeu de son adversaire, même si ce n’est pas nécessaire. Il est capable de surprendre son rival par un coup d’une vitesse prodigieuse. Incroyablement rapide, il possède une coordination phénoménale et un sens du timing intuitif, ce qui nécessite normalement dix années d’expérience. Moi je ne lui apprends pas à boxer tant qu’il n’est pas parfaitement réceptif. D’abord, je discute beaucoup pour découvrir à qui j’ai affaire. Nous sommes tous la somme de nos bonnes et mauvaises actions. Dans le cas de Mike, j’ai essayé de lui arracher toutes les peaux de préjugés qui le recouvraient, pour mettre l’homme enfin à nu, et qu’il s’ouvre à moi. À partir de là, il peut rapidement progresser.

— Quand vous avez réussi à ôter toutes les peaux de Mike Tyson, qu’avez-vous découvert ? a demandé Alex.

Cus a hésité.

— J’ai découvert ce que j’espérais : un homme de cœur, capable de faire ce qu’il faut pour devenir un grand boxeur, pour devenir champion du

monde. Ensuite, mon boulot a été de lui faire prendre conscience de ses qualités, sans quoi il n'irait nulle part. La capacité à se discipliner, à aller jusqu'au bout sans tenir compte de ses émotions est selon moi ce qui définit un vrai professionnel. Je pense que Mike n'est pas loin de ce stade crucial, un passage obligé si Mike veut devenir le plus grand boxeur du monde. Et s'il persévère dans cette voie, s'il ne rencontre pas d'obstacles particuliers, si nous avons les ressources nécessaires pour continuer à le former, il pourrait bien devenir l'un des plus grands de l'histoire de la boxe, si ce n'est le plus grand.

J'étais aux anges d'entendre Cus parler de moi en ces termes. Ensuite, Alex a demandé à Cus s'il était difficile pour un homme de son âge de former un si jeune boxeur.

— Je le lui dis souvent, et il ne comprend pas ce que je veux dire, mais je vais le lui expliquer maintenant, parce que s'il n'était pas là, je ne serais probablement plus en vie aujourd'hui. Le fait qu'il soit là, qu'il bosse aussi dur et qu'il progresse autant m'apporte la motivation et l'envie de vivre, parce que je crois qu'on meurt quand on n'a plus le goût de vivre. La nature est plus intelligente qu'on le pense. Petit à petit, on perd ses amis, ses proches et on finit par se dire : « Qu'est-ce que je fiche encore ici ? Je n'ai plus de raison de continuer. » Mais Mike est ma raison de vivre. Il me donne la force de m'accrocher. Alors je resterai en vie pour assister à sa réussite, je ne partirai pas avant, parce que quand je quitterai ce monde, non seulement il saura boxer, mais il aura compris un tas de choses, et il saura comment prendre soin de lui.

Waouh ! Voilà que Cus me mettait de nouveau la pression. Il me croyait apte à la gérer, mais il pensait aussi que je ne m'en croyais pas capable.

Ensuite, ils m'ont interrogé sur mon avenir et mes rêves.

— Les rêves, on les a à ses débuts. On rêve d'avoir la motivation. Je veux juste être encore vivant dans dix ans. Les gens disent que je vais gagner des millions grâce à la boxe. Enfin, je sais ce que je suis, et c'est ce qui compte plus que tout. Ils pensent que je suis né comme ça. Ils n'imaginent pas les sacrifices qu'il faut faire pour en arriver là.

— Qu'avez-vous dû endurer ?

— L'entraînement. Le combat est la partie facile. Une fois sur le ring, c'est les vacances. Mais quand on va à la salle, on doit s'exercer encore et encore, jusqu'à ce qu'on ait mal partout et qu'on n'ait plus qu'une idée en

tête : « Je n’en peux plus ! Je veux tout arrêter ! » Il faut chasser cette idée de l’esprit. En ce moment, je participe aux championnats amateurs, c’est cool, je gagne des trophées et des médailles, mais je suis comme vous. Je veux passer professionnel et gagner de l’argent. J’aime avoir une coupe de cheveux à la mode, porter des fringues sympas, avoir des bijoux. Pour mener ce style de vie, il faut gagner honnêtement sa vie. On ne peut pas prendre un flingue et aller dévaliser une banque. Autant réussir avec un métier qui vous correspond et qui vous plaît.

Travailler aussi dur me rendait amer. Je n’avais jamais enduré ce type de privation et tous les jours, il fallait recommencer. J’avais bossé comme un dingue pour préparer les Jeux olympiques.

Les officiels de l’équipe américaine ne voulaient pas me laisser participer à mon poids normal, parce que Cus s’était mis les organisateurs à dos. Ça a commencé quand ils ont souhaité m’enrôler dans l’équipe américaine pour disputer un match en République dominicaine, mais Cus a refusé parce qu’on ne pouvait pas avoir Kevin comme entraîneur. J’aurais dû utiliser leurs entraîneurs. En plus, il refusait de me laisser partir parce qu’il avait peur que je me fasse kidnapper par des révolutionnaires.

Pour se venger de Cus, ils lui ont dit que je devrais boxer dans la catégorie des moins de quatre-vingt-dix kilos. Je pesais autour de quatre-vingt-dix-huit kilos, alors je me suis mis à jeûner. Je portais de nouveau une combinaison en plastique toute la journée. C’était un sentiment grisant : je me sentais dans la peau d’un vrai boxeur, contraint de perdre du poids pour entrer dans la bonne catégorie. Je me faisais des films, je croyais faire un immense sacrifice.

Pour préparer les épreuves olympiques, j’avais un programme intense. Le 12 août 1983 a débuté le tournoi national de l’Ohio State Fair. Le premier jour, j’ai mis mon rival K.O. en quarante-deux secondes. Le deuxième jour, j’ai cassé deux dents à mon adversaire et je l’ai refroidi pendant dix minutes. Et le troisième jour, le champion en titre a déclaré forfait.

Le lendemain, on est allés à Colorado Springs pour le championnat national américain. Une fois sur place, quatre des six autres concurrents ont abandonné la compétition. Mes deux victoires ont été par K.O. au premier round.

Le 10 juin 1984, j'ai enfin eu une chance de participer aux JO. Mon match de qualification était contre Henry Tillman, un boxeur plus âgé et plus expérimenté. Dès la première reprise, j'ai envoyé Tillman au tapis et j'ai failli le faire passer entre les cordes. Il s'est relevé et je l'ai traqué pendant les deux rounds suivants. Mais dans la boxe amateur, l'agressivité n'est pas récompensée et mon K.O. ne comptait guère plus qu'un direct. Quand ils ont annoncé Tillman vainqueur, je n'en suis pas revenu. Une fois encore, la foule s'est mise à siffler.

Je détestais ces matchs amateurs.

— Nous sommes des boxeurs ici, disaient ces officiels guindés.

— Eh bien, je suis un boxeur ! monsieur. Je suis venu pour boxer.

Tout le gratin de la boxe amateur me détestait. Ils n'appréciaient pas mon attitude de gamin arrogant de Brownsville. Je faisais attention à mon comportement, mais le voyou du ghetto grondait encore en moi. Si moi ils ne m'aimaient pas, ils méprisaient Cus. Parfois, Cus se montrait tellement suffisant que j'étais gêné. Je ne le lui ai jamais dit. Je restais toujours à côté de lui et je l'entendais descendre ces types, mais sa hargne me mettait mal à l'aise. Toujours en quête de vengeance, il ne savait pas vivre sans ennemis, alors il s'en faisait constamment. Parfois, je me disais : « Putain ! Pourquoi je suis tombé sur un vieux Blanc grincheux ? » Moi qui pensais avoir échappé à cette vie où les gens se hurlaient dessus. Cus me la rappelait sans arrêt.

Un mois plus tard, j'ai eu une chance de prendre ma revanche sur Tillman, aux éliminatoires olympiques. De nouveau, je l'ai pressé pendant trois reprises, et cette fois, il s'est montré encore moins combatif. Même Howard Cosell, le présentateur d'ABC, qui trouvait que Tillman m'avait surpassé la première fois, a reconnu que j'avais de grandes chances de l'emporter.

J'étais sûr d'avoir gagné, alors quand l'arbitre a levé la main de Tillman, j'étais sur le cul. Comment pouvaient-ils me voler deux putains de victoires ? De nouveau, des huées se sont élevées dans la foule à l'encontre des juges. Cus était furieux. Il s'est mis à jurer et a voulu frapper l'un des officiels américains. Kevin Rooney et plusieurs d'entre eux ont dû le retenir. J'étais tellement égocentrique à cette époque que je pensais être la cause de tout ce bazar. Plus tard, j'ai compris que toute cette histoire

remontait à des querelles vieilles de trente ans. C'étaient les démons de Cus, qui n'avaient pas grand-chose à voir avec moi.

Il s'agissait de Cus, de sa gloire volée. Ce n'est que récemment que j'ai su que Cus avait envoyé Mark, un de ses amis du FBI, dans les bureaux du procureur à Albany pour enquêter sur les victoires douteuses de Tillman.

Cette injustice m'avait mis dans une colère terrible. J'ai pris les trophées de finaliste qu'on m'avait donnés et les ai fracassés par terre. Cus m'a quand même envoyé aux Jeux olympiques, pour vivre avec l'équipe olympique. Cette année-là, ils se déroulaient à Los Angeles. Il m'a ordonné d'aller là-bas et de profiter de l'expérience. Il m'avait donné deux billets pour chaque match, mais j'avais un passe, alors je les ai déchirés. Je n'ai pas tout perdu en allant aux JO. Une très jolie stagiaire travaillait pour le comité olympique américain. Tous les boxeurs et les entraîneurs lui couraient après, mais c'est moi qui l'ai eue. Elle m'aimait bien. Après toutes ces années d'abstinence, enfin !

Mais coucher avec une fille n'a pas apaisé ma déception et ma peine de me voir voler mon rêve olympique. À la fin du championnat, je suis rentré à New York, mais pas directement à Catskill. J'ai déambulé à Manhattan. J'étais au fond du trou. Un après-midi, je suis allé sur la 42e pour voir un film de karaté. Juste avant le début de la séance, j'ai fumé un joint.

Je commençais à planer quand je me suis rappelé le jour où Cus m'avait piqué avec de l'herbe. C'était juste après avoir remporté mon deuxième championnat olympique junior. Un des autres boxeurs jaloux m'avait dénoncé. Avant d'avoir pu balancer l'objet du délit, Cus avait envoyé Ruth, la femme de ménage, dans ma chambre, et elle a trouvé l'herbe.

À mon retour à la maison, Cus était furieux.

— C'était de la bonne, hein, Mike ? Je sais que c'était de la bonne parce que tu viens de renier quatre cents années d'esclavagisme pour la fumer.

Ce jour-là, il m'a plombé le moral. Il m'a donné le sentiment d'être un Oncle Tom. Et il détestait ce genre de types. Il savait vraiment comment me miner.

Assis là, dans ce cinéma, à me remémorer cet épisode, je me sentais de plus en plus déprimé. Alors je me suis mis à pleurer. À la fin du film, je suis allé directement à la gare et je suis rentré à Catskill. Durant tout le trajet de retour, je savais que je devais me remettre immédiatement au travail pour passer professionnel. Quand je serais pro, j'aurais intérêt à être

spectaculaire. À l’approche de Catskill, je me suis mis à me parler à moi-même :

— Ils n’auront jamais vu un phénomène comme Tyson. Il va transcender la boxe. Il entrera au panthéon des grands boxeurs aux côtés de John L. Sullivan, Joe Louis, Benny Leonard, Joe Gans et les autres. Tyson est fabuleux.

Je parlais de moi à la troisième personne. Même à moi.

Quand je suis descendu du train et que j’ai pris un taxi pour rentrer dans la maison de Cus, j’étais regonflé à bloc. Le monde découvrirait un boxeur comme il n’en avait jamais vu. J’allais transcender ce sport. Sauf votre respect, et sans vouloir paraître arrogant, j’étais conscient de ma prédominance future en tant que boxeur. Je savais que rien ne pourrait m’arrêter et que je serais champion, aussi sûrement que vendredi suivait jeudi. Les six années suivantes, je n’ai pas perdu un match.

4

APRÈS MES DEUX DÉFAITES CONTRE TILLMAN, je n'étais pas exactement le boxeur le plus couru de la planète. Cus avait prévu de gagner la médaille d'or aux JO et de commencer ma carrière avec un contrat télévisuel juteux. Mais son plan n'a pas fonctionné. Aucun promoteur professionnel ne s'intéressait à moi. Personne dans le petit monde de la boxe ne croyait au style peek-a-boo de Cus. Et beaucoup pensaient que j'étais trop petit pour être un poids lourd efficace.

J'imagine que toutes ces âneries revenaient aux oreilles de Cus. Un soir, je sortais la poubelle pendant qu'il nettoyait la cuisine, quand il s'est lamenté :

— Ah ! Dommage que tu n'aies pas le physique de Mike Weaver ou Ken Norton. Ils n'ont pas le tempérament, mais ils ont l'apparence de mecs redoutables. On peut paralyser son rival rien que par son air de tueur.

Ses paroles m'ont écœuré. Aujourd'hui encore, quand je raconte cette histoire, j'en suis malade. J'étais blessé, mais je ne pouvais l'avouer à mon protecteur parce qu'il m'aurait répondu : « Oh, tu pleures ? Me dis pas que tu fais le bébé ? Comment comptes-tu tenir le choc contre un grand boxeur si tu es sensible comme une fillette ? »

Chaque fois que je montrais mes émotions, il me rabrouait. Alors j'ai retenu mes larmes.

— T'inquiète pas, Cus, ai-je répondu avec une fermeté affichée. Regarde bien. Un jour, le monde tremblera devant moi. Quand ils entendront mon nom, ils sueront du sang.

Ce jour-là, je suis devenu Iron Mike. Un vrai mec, cent pour cent testostérone. Même si j'avais remporté tous mes combats avec brio, je n'étais pas devenu la bête féroce que Cus rêvait de voir en moi. J'ai commencé à fantasmer : si je tuais un mec sur le ring, tout le monde me craindrait ! Comme mon entraîneur voulait un champion asocial, j'imitais les sales types dans les films comme Jack Palance et Richard Widmark. J'endossais le rôle du sociopathe arrogant.

Je me suis d'abord procuré une Cadillac. Cus ne pouvait se permettre de régler mes frais pendant le lancement de ma carrière, alors il a demandé à son ami Jimmy Jacobs et à son partenaire Bill Cayton de lui prêter de l'argent. Jimmy était un mec génial : le Babe Ruth du handball ! Au cours de ses déplacements autour du monde pour ses compétitions de hand, il avait débuté la collection de films de boxe rares. Ensuite, il avait rencontré Bill Cayton, un autre collectionneur, avec qui il avait fondé Big Fights, Inc. Ils ciblaient le marché des enregistrements de combats, que, par la suite, Cayton avait revendu une fortune à ESPN[3]. À l'époque où Cus vivait à New York, il avait habité dix ans avec Jimmy. Ils étaient proches. En réalité, Cus avait prévu d'entraîner Jimmy en secret et de lui faire rencontrer Archie Moore pour le titre des mi-lourds. Jacobs s'est entraîné intensément pendant six mois avec Cus, mais le combat n'a jamais eu lieu parce qu'Archie s'est désisté.

En revanche, Cus n'était pas fan du partenaire de Jimmy, Cayton. Ce type aimait beaucoup trop l'argent, selon lui. Moi non plus, je ne l'appréciais pas. Alors que Jimmy était sociable et ouvert, son associé était froid et pompeux. Tous deux manageaient des boxeurs depuis plusieurs années, et comptaient dans leur écurie Wilfred Benitez et Edwin Rosario, donc, malgré sa défiance à l'égard de Cayton, Cus leur avait promis de les impliquer dans ma carrière quand je passerais pro.

Il les voyait certainement comme des investisseurs, qui n'interféreraient pas dans ma progression et le laisseraient contrôler entièrement ma carrière. À ce jour, ils avaient investi deux cent mille dollars sur ma tête. À mon retour des Jeux olympiques, Jimmy a dit à Cus qu'il voulait m'acheter une nouvelle voiture. Sûrement parce qu'ils avaient peur que je laisse tomber Cus pour me trouver un nouveau mentor, et que je les abandonne par la même occasion. Bien sûr, je n'aurais jamais fait une chose pareille.

Furieux, Cus estimait que je ne méritais pas la voiture. Ce n'est pas comme si j'avais gagné une médaille d'or ! Pourtant, il m'a emmené chez un concessionnaire du coin et a essayé de me refourguer une Oldsmobile Cutlass, d'une valeur modique.

— Nan, je veux la Cadillac, Cus.

— Mike, je te dis…

— Si ce n'est pas une Cadillac, je ne veux pas de bagnole.

Je n’en démordais pas. Cus a fini par céder et on est rentrés à la maison en Cadillac. J’ai rangé ma nouvelle voiture dans la grange. Je n’avais pas le permis et je ne savais pas conduire, mais dès que Cus me faisait des remontrances, je courais dans la grange et m’enfermais dans la Cadillac pour écouter de la musique.

En septembre 1984, j’ai signé deux contrats, un avec Bill Cayton et un autre avec Jimmy Jacobs. Cayton, qui possédait une agence de publicité, m’a fait signer un contrat de sept ans pour me représenter dans toutes mes transactions publicitaires et mes sponsorisations de produits. Au lieu des dix ou quinze pour cent usuels, Cayton s’est octroyé trente-trois pour cent. Mais comme je ne connaissais rien à ces subtilités, je me suis contenté d’apposer ma signature en bas de la page. Quelques semaines plus tard, j’ai signé un contrat avec Jimmy, qui est devenu mon manager. Un contrat standard de quatre ans, deux tiers pour moi, un tiers pour Jimmy. Et ils sont tombés d’accord pour diviser les dividendes des contrats en deux parts égales. Cus a lui aussi signé mon contrat de management. Sous sa signature, on peut lire : « Cus d’Amato, conseiller de Michael Tyson, devra approuver toutes les décisions impliquant Mike Tyson. » Voilà, j’avais une équipe de managers officielle. Cayton et Jimmy étaient futés avec les journalistes, ils sauraient traiter avec eux. Et Cus prendrait toutes les décisions concernant la boxe et le choix de mes concurrents. J’étais donc prêt à débuter ma carrière professionnelle.

Mais une semaine après le début de ma préparation, je me suis évanoui quatre jours dans la nature. Tom Patti a fini par retrouver ma trace. Au volant de ma Cadillac.

— Où étais-tu, Mike ? m’a demandé Tommy.

— Je n’ai pas besoin de passer pro. Le père de ma copine Angie est directeur d’un grand magasin J.J. Newberry. Il peut me trouver un job à cent mille dollars l’année. Je vais le faire, mec. Je me tire d’ici.

À dire vrai, j’avais les jetons de passer pro.

— Mike, tu ne vas pas te faire cent mille dollars parce que tu sors avec la fille du directeur.

— Je peux faire un tas de trucs.

— Mec, tu n’as pas vraiment le choix. Reviens t’entraîner, gagne ton combat, et passe à la suite.

Le lendemain, j'étais de retour au gymnase. Ce moment de panique passé, j'étais fier de devenir boxeur professionnel à seulement dix-huit ans. J'avais une super-équipe pour me soutenir pendant les matchs. En plus de Kevin Rooney, je pouvais compter sur Matt Baranski, un mec formidable, doublé d'un tacticien hors pair. Kevin était nettement moins subtil, plutôt du genre une droite dans la figure !

Ils m'ont cherché un nom de scène. Jimmy et Bill n'en voyaient pas l'intérêt, mais Cus voulait me surnommer « Tan Terror », en souvenir de Joe Louis, dit « Brown Bomber ». Je trouvais l'idée cool, mais on ne l'a jamais utilisée. Malgré tout, je rendais hommage à mes idoles. Une fois, j'ai mis un grand bol sur ma tête et je me suis rasé le crâne tout autour pour avoir la même coupe que Jack Dempsey. Puis j'ai décidé d'adopter une apparence spartiate, comme mes héros, à savoir pas de chaussettes ni de peignoir. Je voulais imposer mon style à l'univers de la boxe.

Mon premier combat professionnel s'est déroulé le 6 mars 1985 à Albany. Mon adversaire se nommait Hector Mercedes, un inconnu. Alors le matin même, Cus a appelé plusieurs propriétaires de salles d'entraînement à Porto Rico pour s'assurer que Mercedes n'était pas un bon à rien. Le soir de la rencontre, j'étais nerveux, mais dès que j'ai vu mon rival sur le ring, j'ai su que j'allais gagner. Je me doutais que Cus me dénicherait des concurrents à ma portée pour mes premiers matchs. Il voulait asseoir ma confiance.

J'avais raison. L'arbitre a stoppé le combat dès la première reprise, parce que j'avais tellement matraqué Hector qu'il s'est retrouvé à genoux dans un coin du ring. J'étais fou de joie, mais dans les vestiaires, Cus m'a rappelé à l'ordre.

— T'as intérêt à tenir ta garde haute. T'avais les mains baladeuses.

Mes deux rencontres suivantes ont aussi eu lieu à Albany, qui était pratiquement ma ville natale. Un mois après Mercedes, j'ai affronté Trent Singleton. Avant le combat, je me suis incliné aux quatre coins du ring, puis j'ai levé les poings vers la foule tel un gladiateur. Il ne m'a pas fallu longtemps pour l'envoyer trois fois au tapis. L'arbitre a arrêté le match. Alors je suis allé d'un pas nonchalant vers mon adversaire, je l'ai embrassé et je lui ai caressé le crâne.

Entre les combats, je continuais à courir et à m'entraîner sans relâche. Ordre de mon mentor : boxer, boxer, toujours boxer.

Le 23 mai, j'ai combattu Don Halpin, un boxeur nettement plus expérimenté que moi. Pendant trois reprises, je me suis exercé à passer de ma posture habituelle à une posture de gaucher, pour gagner de l'expérience sur le ring. Au quatrième round, je lui ai asséné une gauche, immédiatement suivie d'une droite. Il allait s'écrouler quand je lui ai décoché un crochet du droit. Il est resté un bon moment au sol avant qu'on vienne le relever. Bien sûr, Cus trouvait que je ne le travaillais pas assez au corps et que je ne bougeais pas latéralement. Jacobs et Cayton, eux, étaient ravis de mes premières prestations.

J'ai commencé à attirer mon propre public. Ils arrivaient avec des petites pancartes comme les fans de base-ball. Gooden[4] est Dr K mais Mike Tyson est Dr K.O. ! J'avais aussi des groupies, mais je ne répondais pas à leurs avances. J'étais trop amoureux de ma petite personne pour m'intéresser aux autres. Cus me trouvait même trop renfermé et m'incitait à sortir davantage. Alors j'allais de temps à autre à Albany avec des amis.

Ces premiers combats ne m'ont pratiquement rien rapporté. Le tout premier a fait perdre de l'argent à mes promoteurs, pourtant Jimmy m'a sorti cinq cents dollars. Sur ces cinq cents, il en a laissé cinquante à Kevin et en a placé trois cent cinquante à la banque pour moi. Si bien qu'il me restait cent dollars. Au début, ils cherchaient plus à me faire un nom qu'à gagner de l'argent. Jimmy et Cayton ont été les premiers managers de boxe à réaliser un montage vidéo de mes victoires par K.O. et à les envoyer à tous les journalistes de boxe du pays. Leurs méthodes en matière de communication étaient particulièrement innovantes.

Malgré mon succès phénoménal, Cus se montrait de plus en plus acariâtre. Parfois, on aurait dit qu'il me prenait pour un Oncle Tom. Je m'efforçais d'être poli avec les gens qu'on me présentait et leur donnais du « Oui, madame » et « Non, monsieur ». Cette attitude le faisait enrager.

— Pourquoi tu leur parles comme ça ? Tu crois qu'ils valent mieux que toi ? Tous ces gens sont des minables.

Puis, quand je me comportais comme le dieu vivant qu'il affirmait voir en moi, il m'observait avec dégoût.

— Tu aimes te faire remarquer, hein ? Tu aimes que des gars comme Cayton te disent que tu es génial.

En fait, il avait besoin d'un défouloir. Ma journée dépendait de l'humeur de mon mentor. À l'époque, j'avais obtenu mon permis et je le conduisais à

ses divers rendez-vous.

Le 20 juin, peu avant mon dix-neuvième anniversaire, j'ai affronté Ricky Spain à Atlantic City. C'était mon premier combat professionnel hors d'Albany, mais Cus m'avait envoyé assister à des matchs un peu partout dans le pays pour m'habituer à l'ambiance des grandes salles.

— Imprègne-toi bien de leur atmosphère. Apprends à connaître ces lieux les yeux fermés. Tu vas y passer beaucoup de temps, alors mieux vaut que tu te sentes comme chez toi là-bas.

Il m'emmenait aussi dîner avec des boxeurs de premier plan. En me faisant asseoir à leur table, il m'habituait à leur présence et à ne pas être intimidé.

C'était très stimulant de boxer à Atlantic City, parce que le duel était diffusé sur ESPN. Ricky Spain était invaincu lui aussi, avec sept victoires consécutives dont cinq par K.O. Ils m'ont présenté comme « The Baby Brawler » – le « Bébé bagarreur » – alors que je n'étais pas au courant pour le « Baby ». Il n'empêche que je l'ai allongé deux fois pendant la première reprise et que l'arbitre a dû mettre fin au combat.

Jimmy et Cayton essayaient de m'obtenir un créneau régulier sur ESPN, mais Bob Arum, le promoteur des matchs, leur avait expliqué que ses pronostiqueurs ne croyaient pas beaucoup à mon talent. Ça a vraiment énervé Cus, qui détestait les pronostiqueurs d'Arum. Résultat, après le combat suivant, on a cessé de travailler avec lui.

Mais toutes ces manigances ne m'intéressaient pas. J'étais impatient de disputer mon prochain duel. Il a eu lieu à Atlantic City le 11 juillet, contre John Alderson, un gars costaud de Virginie, invaincu depuis quatre rencontres. Ce combat était couvert par ESPN. Je l'ai tellement amoché durant la deuxième reprise que le médecin a mis fin au combat après l'avoir examiné.

Après avoir vaincu Larry Sims, je détenais six victoires sans aucune défaite. Pourtant, Cus n'était pas satisfait de ma performance. Sims était l'un de ces boxeurs efféminés, souples, aux mouvements bizarres. Alors au troisième round, j'ai joué les gauchers et l'ai flanqué par terre avec un coup de poing retentissant. Plus tard, dans les vestiaires, Cus m'a fait la leçon.

— Qui t'a appris ces conneries de gaucher ? Je vais avoir du mal à te trouver des combats maintenant. Les gens n'aiment pas les fausses pattes. Tu es en train de tout gâcher !

Cus détestait les gauchers.

— Je suis désolé, Cus.

Incroyable ! Je m'excusais d'un K.O. spectaculaire !

Un mois plus tard, j'ai battu Lorenzo Canady en un round et trois semaines après, j'ai affronté Like Johnson à Atlantic City. Au moment des instructions, Johnson m'a pris de haut, comme un vulgaire insecte. En quelques secondes, je lui ai asséné un crochet du gauche dans les reins et quand il s'est relevé, je lui ai collé une droite si puissante que ses dents de devant se sont enfoncées dans son protège-dents. Il n'était pas près d'oublier sa défaite. Kevin a sauté sur le ring et on a gloussé tous les deux comme des sales mômes.

— Ah ah ! T'as vu la tête de ce pauvre type, Kevin !

À présent, j'avais huit victoires consécutives par K.O. à mon actif et Jimmy et Cus utilisaient tous leurs contacts pour me faire connaître dans la presse. J'allais même à New York pour déjeuner avec Jimmy et ses amis journaleux. On leur faisait vraiment les yeux doux. Mon nom a commencé à circuler aussi dans les pages people des magazines parce que je fréquentais maintenant les lieux branchés de New York, comme le restaurant Columbus, dans l'Upper West Side. Je me suis lié d'amitié avec le grand photographe Brian Hamill ; avec son frère Pete, un écrivain célèbre, ils m'ont présenté à une foule de célébrités. Pete m'emmenait au bar et on tapait la discute avec Paulie Herman, l'un des propriétaires. À mon sens, c'était Paulie l'homme en vue de Manhattan. Tout le monde voulait être dans l'entourage de Paulie, s'asseoir à sa table, lui demander une faveur. On aurait dit un parrain de la mafia.

Au Columbus, on ne savait jamais sur qui on allait tomber. Parfois, je me retrouvais seul avec Paulie, et la minute suivante, David Bowie, Mikhaïl Baryshnikov ou Drew Barrymore, encore une gamine à l'époque, se joignaient à nous. Je me disais : « Putain, c'est dingue ! Surtout, garde ton sang-froid, Mike. » Puis Robert De Niro et Joe Pesci poussaient la porte à leur tour. On parlait de tout et de rien, quand Paulie me proposait d'aller faire un tour.

Et hop ! Cinq minutes plus tard, j'étais assis sur un canapé dans la maison de Liza Minelli, en compagnie de Raúl Juliá.

Au cœur des cercles mondains new-yorkais, j'ai réalisé que quelque chose de spécial était mort avant même mon arrivée sur la scène. Ce qui

s’était passé avant était si puissant qu’on en ressentait encore l’énergie quand on écoutait un Elton John, Stevie Wonder ou Freddie Mercury. On savait qu’ils étaient allés loin dans un univers aujourd’hui révolu.

La proximité de toutes ces stars ne me donnait pas le sentiment d’avoir réussi. Pour ça, il a fallu que je rencontre Bruno Sammartino, le champion de catch. J’ai toujours été un grand fan de catch. Bruno Sammartino, Gorilla Monsoon et Billy Graham faisaient partie de mes idoles. Un soir, je suis allé à une fête où on m’a présenté Tom Cruise, qui commençait à se faire un nom. J’ai vu aussi Bruno Sammartino. J’étais sur le cul. Mon idole, en chair et en os ! Lui ne savait pas du tout qui j’étais, alors je lui ai parlé de ses combats d’anthologie, contre des pointures comme « Killer » Kowalski, Nikolai Volkoff et George Steele, dit l’« Animal ». Dans mon esprit malade et mégalo, je me disais : « C’est un signe du destin. Mon héros est en face de moi. Je vais atteindre des sommets, comme lui, et je vais gagner le championnat. »

Cus n’appréciait pas que je passe autant de temps à Manhattan. Quand j’allais en ville, je créchais sur le canapé de Steve Lott, le bras droit de Jimmy Jacobs. Steve était un accro aux top models, il m’emmenait dans des lieux à la mode comme le Nautilus Club, remplis de femmes sublimes. À l’époque, j’étais concentré sur le titre, donc je ne m’intéressais pas beaucoup aux filles. Je m’efforçais d’être un mec bien, de ne pas aller trop loin. Ma faiblesse, c’était la nourriture. Steve était un excellent cuisinier et à mon retour de boîte, il me réchauffait des plats chinois que je dévorais au milieu de la nuit. Au bout de plusieurs jours, je rentrais à Catskill, où Cus se mettait en rogne.

— Regarde-toi ! Tu deviens gras comme un cochon ! disait-il en secouant la tête.

Mon combat suivant a été l’épreuve de vérité. Le 9 octobre, j’ai affronté Donnie Long à Atlantic City. Long avait tenu la distance contre James Broad, un poids lourd coriace, et John Tate, l’ancien champion WBA des poids lourds. Si je le battais rapidement, je ferais bonne figure dans le monde de la boxe. Long était confiant quant à l’issue du combat. Il avait dit à Al Bernstein, d’ESPN, qu’il pouvait me vaincre. Ils le surnommaient le « Maître du désastre », mais ce soir-là a tourné au désastre pour lui dès que la cloche a retenti. Je lui suis tombé dessus avec une telle vélocité et une telle hargne qu’il est allé au tapis en quelques secondes. Un peu après, je lui ai décroché un puissant uppercut du droit, puis je l’ai achevé avec un

enchaînement uppercut droit-crochet gauche. Il m'a fallu moins d'une minute et demie pour remporter la victoire.

Après la rencontre, Al Bernstein m'a interviewé.

— Plus tôt dans la journée, je pensais que Donnie Long serait un solide adversaire pour vous. J'avais tort !

— Eh bien, comme je vous l'ai dit plus tôt dans la journée, si je le mets K.O. en un ou deux rounds, vous le verrez toujours comme ça ?

— Eh bien, je pensais qu'il serait difficile à battre, mais maintenant…

— Ah ! Maintenant…, ai-je dit en riant.

— Non, c'est toujours un solide adversaire, mais pas pour vous apparemment !

— Moi, je le savais depuis le début, mais c'était pas le cas de tout le monde. Un tas de gens sont venus assister au spectacle : Jesse Ferguson, les Frazier. Tout le monde est venu parce que Mike Tyson est là, Mike Tyson vous attend.

À cette époque, j'étais totalement dans ma bulle. Je ne vivais pas dans le monde réel. Quand *Sports Illustrated* m'a interviewé, j'ai répondu :

— Ce qui me gêne le plus, c'est d'être entouré de tous ces gens qui passent leur temps à faire la fête. Ce sont des faibles. Les gens qui ne pensent qu'à s'amuser ne peuvent rien accomplir dans l'existence.

Je me croyais plus fort qu'eux. Je voulais faire partie du monde des célébrités du Columbus, tout en combattant la tentation de la fête.

Je n'avais toujours pas de relations sexuelles. La dernière fois que j'avais couché avec une fille, c'était avec la stagiaire des JO. Bien sûr, j'en avais envie, mais j'étais gauche avec les filles. Je ne savais pas comment les aborder. « Salut ! T'as envie de baiser ? » Non, c'était nul. Durant cette période, j'étais censé disputer un match préliminaire au Madison Square Garden. Mais ma réputation m'avait précédé, car mon adversaire ne s'est pas présenté. Alors j'ai quitté le Garden et je suis allé dans une maison close que je connaissais, je traînais parfois à Times Square, gamin.

Je suis entré dans l'établissement et je me suis assis dans la salle d'attente. Un immense écran plat diffusait des films pornos. Les filles s'approchaient, s'asseyaient sur vos genoux, et vous proposaient une passe. Si vous refusiez une fille, une autre prenait sa place. J'étais le plus jeune dans ce lieu, alors elles me trouvaient plutôt mignon. J'ai choisi une jolie Cubaine, qui m'a emmené dans une chambre dans le fond.

Freud se serait régalé avec un scénario pareil. J'étais prêt à libérer toute mon agressivité sur le ring, quand le combat a été annulé. Alors j'ai eu besoin de sexe. J'étais extrêmement excité. Durant l'acte, ma partenaire a eu mal au dos et m'a demandé de m'arrêter. Je n'avais pas terminé, alors j'ai voulu récupérer mon argent. Elle a changé de sujet et m'a demandé de lui donner le tee-shirt d'Edwin Rosario que je portais. Elle avait trop mal pour continuer. On a discuté un moment et quand je suis parti, je lui ai laissé mon tee-shirt.

Par la suite, Cus a accéléré l'allure. Seize jours après mon match contre Long, j'ai affronté Robert Colay. Il s'est mangé deux crochets du gauche. Le premier l'a manqué, le second l'a mis K.O. C'était terminé en trente-sept secondes. Une semaine plus tard, je me mesurais à Sterling Benjamin à Latham, dans le nord de New York. Nouveau crochet du gauche, puis, après le décompte de huit secondes, je l'ai bourré de coups au corps et il s'est couché. Le combat s'est arrêté là. Je me suis tourné vers la foule en délire et l'ai saluée à la manière des gladiateurs.

Mais j'avais des problèmes plus graves en tête que ma onzième victoire professionnelle. Cus était très malade. Il l'était déjà à mon arrivée à Catskill, il toussait souvent, et je me doutais que son état s'aggravait quand il ne venait pas assister à mes combats. Il était resté à la maison pour les matchs contre Long et Colay, mais il avait fait le déplacement à Latham pour me voir boxer contre Benjamin. Ce vieil Italien borné n'avait pas l'intention de rater un match dans son propre fief. Comme il ne faisait aucune confiance aux médecins, il a été l'un des premiers adeptes des régimes vitaminés et de ce qu'on appelle la « médecine alternative » et la nutrithérapie.

Je savais que Cus était malade, mais j'étais persuadé qu'il s'en sortirait pour me voir devenir champion, parce que c'est ce qu'il me répétait à longueur de temps. Il s'accrocherait pour être témoin de ma réussite. Mais quand on discutait en tête à tête, il me tenait parfois des discours défaitistes.

— Je ne serai peut-être plus dans le coin, alors tu vas devoir m'écouter.

Je pensais qu'il disait ça seulement pour me faire peur, pour m'inciter à suivre sur le droit chemin. Cus avait le don de m'inquiéter.

Il avait été admis dans un hôpital d'Albany, mais Jimmy Jacobs l'a fait transférer à l'hôpital Mount Sinai de New York. Je suis allé lui rendre visite avec Steve Lott. Cus était assis sur son lit et mangeait une glace. On a

discuté quelques minutes, puis Cus a demandé à Steve de quitter la chambre pour pouvoir me parler en privé.

C'est là qu'il m'a dit qu'il était en train de mourir d'une pneumonie. Je n'en croyais pas mes oreilles. Il n'avait pas du tout l'air à l'article de la mort. C'était du bluff. Il avait la pêche, il mangeait une glace. Il paraissait normal, mais malgré tout j'ai paniqué.

— Je ne veux pas le faire sans toi, ai-je dit entre mes larmes. Je ne veux pas.

— Eh bien, si tu ne te bats pas, tu découvriras que les revenants existent, parce que je te hanterai durant le restant de tes jours.

J'ai fini par capituler. Puis il m'a pris la main.

— Le monde doit te découvrir, Mike. Tu seras un jour champion du monde, le plus grand de tous.

Là, mon manager s'est mis à pleurer. C'est la première fois que je le voyais dans cet état. Je croyais qu'il pleurait parce qu'il voulait me voir devenir champion du monde, mais j'ai compris ensuite qu'il s'inquiétait pour Camille. J'avais totalement oublié qu'il avait une partenaire qui pour lui comptait plus que moi. Il m'a dit qu'il regrettait de ne pas avoir épousé Camille à cause de ses démêlés avec le fisc.

— Mike, fais-moi une faveur. Prends soin de Camille pour moi.

Quand je suis parti, j'étais sous le choc. Je me suis installé chez Steve. Jimmy habitait le même immeuble. Plus tard dans la journée, Jimmy est passé me prendre pour m'emmener à la banque, où je devais déposer un chèque de cent vingt mille dollars, les recettes de mes derniers matchs. Désormais, mon nom s'étalait dans les journaux, je faisais la couverture de *Sports Illustrated*, les gens m'arrêtaient dans la rue pour me souhaiter bonne chance. Moi, je paradais, trop sûr de moi. D'habitude, je flirtais avec les filles de la banque, qui me rendaient mes œillades. Mais juste avant d'entrer, Jimmy m'a donné le coup de grâce.

— Cus ne passera pas la nuit, Mike. Ils ont dit qu'il ne lui restait plus que quelques heures à vivre.

J'ai éclaté en sanglots, comme si c'était la fin du monde. Pour moi, c'était vraiment l'apocalypse. Les filles de la banque me regardaient d'un drôle d'air.

— Il y a un problème ? s'est inquiété le directeur.

— On vient d’apprendre qu’un de nos proches est mourant et Mike a du mal à le supporter, a répondu Jimmy.

Il a prononcé ces mots sans la moindre émotion, exactement comme Cus le lui avait appris. Moi, je continuais à pleurer comme un soldat en mission qui a perdu son général. Je ne crois pas être jamais retourné dans cette banque, j’avais trop honte.

Les funérailles de Cus se sont déroulées dans le nord de l’État de New York. J’étais l’un des porteurs du cercueil. Tout le petit monde de la boxe était présent. C’était tellement triste. Dans mon esprit malade, je ne pensais à rien d’autre qu’au titre que je devais gagner pour lui. J’aurais fait n’importe quoi pour perpétuer son héritage. Je m’apitoyais sur mon sort, persuadé que sans Cus, j’aurais une vie misérable. Camille a été très courageuse, mais dès qu’on est rentrés à la maison, on est tombés dans les bras l’un de l’autre.

Peu après l’enterrement, Jim Jacobs a organisé une messe pour Cus dans son ancienne salle de Manhattan, le Gramercy Gym. Toutes les sommités étaient présentes. Norman Mailer a déclaré que l’influence de Cus sur la boxe était comparable à celle d’Hemingway sur les jeunes écrivains américains. Gay Talese s’est dit honoré d’avoir connu Cus.

Pete Hamill a pris la parole à son tour :

— Il m’a appris tant de choses, pas seulement à propos de la boxe, une discipline qu’on peut dominer, mais sur le monde et sur la vie, qu’il n’est pas si simple de maîtriser.

Ensuite, Jim Jacobs lui a rendu hommage.

— Cus d’Amato combattait violemment l’ignorance et la corruption dans la boxe. S’il était impitoyable envers ses ennemis, il se montrait avec ses amis compréhensif, compatissant et extrêmement tolérant.

Après la mort de mon mentor, je me suis effondré. Je suis devenu vraiment méchant. Je voulais prouver à tous que j’étais un homme, et non plus un gamin. Une semaine après les funérailles, j’ai pris un vol pour le Texas pour disputer un match contre Eddie Richardson. Jimmy et Cayton ne m’avaient même pas laissé le temps de faire mon deuil. Alors j’ai apporté une photo de Cus avec moi et je lui parlais tous les soirs.

— Je vais affronter ce Richardson demain, Cus. Je devrais faire quoi à ton avis ?

Même si la vie continuait, j'avais perdu la foi. Je ne croyais plus en moi. J'étais privé de toute énergie. Je ne pensais pas pouvoir surmonter sa disparition. J'étais en colère contre lui. Et tellement amer. S'il avait consulté un médecin plus tôt, il aurait été en vie et m'aurait protégé. Mais il était si borné qu'il avait refusé tout traitement. Et maintenant qu'il était mort, je me retrouvais au milieu de tous ces vautours de la boxe, prêts à fondre sur moi. Depuis la mort de Cus, plus rien n'avait d'importance à mes yeux. En fait, je ne me battais plus que pour l'argent. Je n'avais plus vraiment de rêves. L'idée de remporter le titre ne me déplaisait pas, mais je ne pensais plus qu'à faire la fête, boire et me défoncer.

Mais d'abord, j'ai démoli Richardson. Mon premier coup de poing, une droite du tonnerre, l'a mis K.O. Il a tenu une minute de plus, mais ensuite, je lui ai asséné un crochet du gauche et comme il était immense, il est passé par-dessus les cordes.

Conroy Nelson, qui s'était incliné face à Trevor Berbick pour le titre canadien plusieurs années auparavant, était le suivant sur la liste. Numéro deux des poids lourds au Canada, Nelson était un boxeur coriace, expérimenté, un de ces types au corps d'Adonis. Tous les présentateurs pensaient que ce gars allait vraiment me mettre à l'épreuve. Je l'ai travaillé au corps pendant tout le premier round. Deux ou trois fois, il a failli s'écrouler sous l'avalanche des coups. Début de la deuxième reprise et bam, bam, bam, je le travaille de nouveau au corps et bam, je lui casse le nez d'une droite plongeante, et bam, je l'envoie au tapis d'un crochet du gauche. Quand l'arbitre a stoppé le combat, j'ai paradé sur le ring, sous les hourras de mes fans.

Mon combat suivant a eu lieu le 6 décembre au Felt Forum de Madison Square Garden. Tous mes amis de Brownsville sont venus assister au spectacle. Mais j'étais trop déprimé pour me réjouir d'être à New York et passer du bon temps. J'avais hâte de me débarrasser de ces matchs et d'avoir une chance de gagner le titre pour Cus. Mon rival de ce soir-là s'appelait Sammy Scaff. Mon interview a été plus longue que l'affrontement lui-même. Scaff était un impressionnant boxeur de cent treize kilos venant du Kentucky. Je l'ai cueilli avec deux puissants crochets du gauche qui lui ont mis le visage en sang et le nez en compote. Après l'affrontement, John Condon, le responsable de la boxe au MSG qui avait fait l'analyse de la rencontre, m'a demandé de décrire une journée typique dans la vie de Mike Tyson.

— Mike Tyson n’est qu’un boxeur qui travaille dur et mène une vie ennuyeuse. Ceux qui disent vouloir être à ma place ne savent pas du tout de quoi ils parlent. S’ils étaient à ma place, ils pleurnicheraient comme des bébés. Ils ne le supporteraient pas.

Ensuite, on est retournés à Latham. Le match était le clou de la soirée et j’avais une cohorte de fans dans la salle. Mon adversaire, Mark Young, avait l’air d’un dur. Quand on s’est regroupés au centre du ring, j’ai senti son énergie. Avant le coup d’envoi, on s’observe longuement pour jauger l’état d’esprit de son rival, puis on retourne dans son coin et on se dit « Oh merde ! » ou « Ce gars est une mauviette » ou encore « Lui, il n’est pas là pour rigoler ». Kevin le sentait lui aussi.

— Cogne-le fort et bouge la tête, n’oublie pas, dit Kevin. Ce gars est venu pour se battre.

La cloche a retenti et il s’est jeté sur moi. J’ai suivi les instructions de Kevin. Au bout d’un peu plus d’une minute, il m’a envoyé une droite que j’ai esquivée, avant de riposter par un violent uppercut droit et – bam ! – il s’est retrouvé face contre terre. Ray Mancini, le commentateur télé, a complimenté mon jeu, mais il pensait qu’il était temps pour moi d’affronter des adversaires de plus gros calibre.

Mais Jimmy s’en tenait à son plan. Deux semaines plus tard, j’étais à Albany pour affronter Dave Jaco. Il détenait un respectable 19-5 avec quatorze K.O. dont un T.K.O. – un K.O. technique – contre « Razor » Ruddock, un grand Blanc maigre, qui n’avait pas l’air si redoutable. Pourtant, j’avais beau le flanquer par terre, il n’arrêtait pas de se relever. Ils ont stoppé le match après trois envois au tapis dans le premier round.

Ce soir-là, j’ai célébré ma victoire avec quelques amis. Le lendemain matin, à huit heures, j’ai frappé à la porte de Camille. Elle m’a ouvert, je suis entré et je me suis assis. Sans un mot.

— Comment tu t’en es sorti ? m’a-t-elle demandé.

— Pas trop mal, mais je n’arrêtais pas de chercher quelqu’un qui n’était pas là.

Des larmes roulaient sur mes joues.

— Cus n’était pas là. Tout le monde me dit que je boxe bien, mais personne n’est là pour me dire ce qui cloche. Même quand j’étais bon, Cus repérait toujours un truc qui n’allait pas.

La même semaine, j’ai avoué mes états d’âme à un journaliste de *Sports Illustrated*.

— Cus me manque terriblement. Il était ma colonne vertébrale. Tout le travail qu’on a fait ensemble commence à porter ses fruits. Mais à quoi bon ? J’aime faire mon boulot. J’aime gagner. Je me bats avec mon cœur, je donne le meilleur de moi-même, mais à la fin, je n’ai pas de Cus pour me dire où j’ai foiré, pas de père pour me rappeler à l’ordre.

J’ai mis mes sentiments de côté et je me suis jeté à corps perdu dans la boxe. Le 24 janvier 1986, j’ai affronté Mike Jameson, un Irlandais immense qui l’avait emporté aux points sur Tex Cobb et Michael Dokes. Il m’a fallu cinq reprises pour stopper ce vétéran rusé, qui a su me réfréner. Le combat a été laborieux. Le 16 février, j’ai rencontré Jesse Ferguson à Troy, dans l’État de New York. Le duel était diffusé sur ABC, pour ma première apparition sur une chaîne nationale. Ferguson était devenu le champion ESPN en battant Buster Douglas cinq mois plus tôt. Je l’avais observé parader dans l’arène après sa victoire et je voulais désespérément cette ceinture ! Mais ce n’était qu’un match préliminaire.

Ce serait un combat difficile. Au moment où l’arbitre nous a donné les instructions, Ferguson ne m’a même pas regardé dans les yeux. Sa posture était humble, soumise. Mais je n’ai pas décelé une once de peur ou d’intimidation en lui, alors je ne croyais pas une seconde à son air de biche effarouchée. Je sentais qu’il était impatient de me démolir.

À bien des égards, j’avais l’avantage de me battre à domicile. Jimmy avait renforcé notre équipe pour la télé. Il nous avait obtenu des gants plus légers que d’habitude. Le ring lui aussi était plus petit. Et les officiels étaient dans notre coin.

J’ai commencé par une rafale de coups vicieux au corps. Mais Ferguson était assez malin pour contenir mes attaques. La bataille a été très serrée pendant les quatre premiers rounds. Mais au cinquième, je l’ai acculé dans un coin et lui ai collé un uppercut droit qui lui a brisé le nez. Il a péniblement terminé la reprise et dans la sixième, il était bien mal en point. Alors il m’a ouvertement empoigné, ignorant délibérément les injonctions de l’arbitre de se reculer. Finalement, l’arbitre a mis fin à l’affrontement. Ironiquement, une disqualification aurait mis fin à ma série de K.O. Mais le lendemain, la commission a changé le résultat en TK.-O., K.O. technique.

En répondant aux questions des journalistes après le match, j'ai lancé une controverse sans le vouloir. Quand ils m'ont demandé pourquoi je n'avais pas achevé Ferguson après mon puissant uppercut, j'ai lancé :

— Je voulais le cogner encore en pleine figure, pour que l'os du nez remonte dans son cerveau… J'écoute toujours les conclusions des médecins. Si l'os du nez remonte dans le cerveau, le type n'a aucune chance de se relever tout de suite.

Les journalistes ont ri, mais c'était peut-être seulement nerveux. Pourtant, je m'étais contenté de répéter le discours de Cus, mot pour mot. Je ne pensais pas à mal. Cus et moi discutions souvent de l'art de faire souffrir. Je voulais être un champion belliqueux et malveillant. Je regardais fréquemment les personnages de *comics* à la télé, les X-men, et Apocalypse faisait partie de mes préférés. Il disait : « Je ne suis pas mauvais, je suis moi-même. » Cayton et Jacobs souhaitaient que je sois en permanence charmant et avenant, mais je savais que les gens gentils avec tout le monde sont leur propre ennemi.

Le lendemain, mon commentaire a fait scandale. Les journaux new-yorkais titraient « Le vrai Tyson est-il un voyou ? ». Un journaliste a même contacté mon ancienne assistante sociale, M^me^ Coleman, qui me conseillait d'être « un homme, pas un animal ». Foutaises. J'avais un boulot à terminer. Je n'allais pas devenir Mike Tyson, le champion du monde des lourds, en faisant des sourires à tout le monde. En hommage à Cus, j'allais réussir. Et si mes rivaux voulaient se mettre en travers de ma route, ils devaient être prêts à risquer leur santé et leur vie.

Suite à cet incident, Jimmy et Cayton ont décidé de me museler. Steve Lott prendrait désormais la parole à ma place après les matchs. Jimmy a même viré leur gars des relations publiques, qui avait envoyé cette citation à la presse, et a invité des journalistes triés sur le volet à dîner avec nous. Ed Schuyler, de l'Associated Press, était présent, et il a eu le sentiment que Jimmy et Cayton étaient pressés de me voir obtenir le titre avant que je ne m'attire de sérieux ennuis. Mais le problème n'était pas là. À mon avis, ils cherchaient seulement à gagner le plus d'argent possible. Ils n'avaient aucun respect pour ma mission sacrée.

Cayton et les autres voulaient rayer mon enfance à Brooklyn et me donner une image positive. Cus pensait que c'était n'importe quoi. Ils

essayaient de me mettre dans un moule ! Moi, je voulais montrer à tous le sauvage qui rugissait en moi.

Après ma victoire contre Ferguson, on a fait la fête. Je buvais beaucoup à l'époque. Pas pendant les entraînements, mais dès que le combat était terminé, je me laissais aller. L'heure était à l'autodestruction. J'étais alcoolique, mais je buvais loin des regards des médias. Loin de Manhattan. On faisait la fête à Albany, dans le bar d'un ami, le September's. C'était notre repaire. Parfois, des gars débarquaient de Manhattan, de Boston ou Los Angeles pour des raisons professionnelles, et prenaient de grands airs comme si on était des troufions de la campagne. Alors on leur rabaissait leur caquet. Je ne pouvais pas me battre et risquer d'être poursuivi en justice, alors mes copains faisaient le boulot à ma place. Je restais le chef du clan.

— Fous-moi ce connard dehors ! Pour qui il se prend ?

On s'en donnait à cœur joie avec ces petits merdeux de la ville.

Mon duel suivant s'est déroulé le 10 mars, au Nassau Coliseum, contre Steve Zouski. Personne ne l'avait jamais envoyé au tapis, mais je lui ai asséné plusieurs uppercuts dans le troisième round et il a fini par manger la poussière. Mais ma performance ne me satisfaisait pas. J'étais tombé de l'échelle de mon pigeonnier chez Camille et m'étais entaillé l'oreille. Zouski m'a frappé plusieurs fois à l'oreille et mon équilibre en était affecté.

Pendant l'interview d'après match, j'ai fait allusion à mon autre problème.

— Je n'ai pas aimé ma performance, ai-je confié à Randy Gordon, j'ai des problèmes personnels à régler.

Cayton a expliqué par la suite à la presse qu'il s'agissait de soucis de petite amie, ce qui était absurde. Je n'avais pas de petite amie. J'étais simplement déprimé parce que plusieurs de mes amis de Brownsville s'étaient fait descendre. Quel monde barbare. Des copains qui s'entre-tuent pour de l'argent.

À la fin de l'affrontement, les officiels ont remarqué un gros renflement à mon oreille. Le lendemain, Jimmy m'a fait consulter un spécialiste qui s'est aperçu que le cartilage était gravement infecté et m'a immédiatement envoyé à l'hôpital Mount Sinai, dans l'Upper East Side. Il avait peur que je perde mon oreille si je n'étais pas rapidement soigné. Mon séjour à l'hôpital a duré dix jours. Deux fois par jour, j'étais placé dans un caisson de

recompression, où ils injectaient des antibiotiques dans le cartilage de mon oreille.

Les médecins de l'hôpital m'ont conseillé de sortir prendre l'air. Alors tous les jours, après mon second traitement de quinze heures, Tom Patti et mon ami d'enfance, Duran, venaient me chercher en limousine, ou bien on allait à pied à Times Square pour se balader. Un jour, on a pris des photos avec des prostituées et des vendeurs de rue aux pythons enroulés autour du cou. On avait fait la bringue comme des fous et quand je suis retourné à l'hôpital à quatre heures du matin, les infirmières ont râlé.

— Ce n'est pas un hôtel ici ! C'est un hôpital.

Lorsque j'ai montré les photos de moi avec les prostituées et le python, le médecin a paniqué.

— Non, non, non ! Je ne vous ai pas dit de sortir toute la nuit. Juste d'aller vous asseoir sur un banc à Central Park, d'observer les oiseaux et les écureuils et de prendre un bon bol d'air.

Il me restait près de deux mois avant ma rencontre avec James Tillis dans le nord de l'État de New York. Le soir de l'affrontement, je n'étais pas en condition, à cause de mon séjour à l'hôpital et de mes beuveries répétées. Il a duré dix rounds et j'ai été soulagé d'avoir l'avantage. Une fois, mon adversaire est allé au sol, ce qui a dû faire pencher la balance en ma faveur. Tillis a été mon adversaire le plus coriace depuis le début de ma carrière. Il m'avait tellement matraqué le corps que je pouvais à peine marcher. Le soir, j'ai dû rester à l'hôtel. J'étais incapable de prendre le volant pour rentrer chez moi. Là, j'ai vraiment compris ce que signifiait se battre. Plusieurs fois, j'ai eu envie d'abandonner, juste pour que ça s'arrête, mais je continuais à m'accrocher à lui, m'efforçant de recouvrer mon souffle.

Le lendemain, Jimmy Jacobs a fait son numéro à la presse.

— Ce combat n'était qu'une promenade de santé pour lui. Maintenant, on sait qu'il tient aussi la distance.

Il était passé maître dans l'art de manipuler les médias, sans parler du public. Cayton et lui menaient une campagne de publicité sans précédent. Aucun acteur au monde n'avait une telle presse. Aujourd'hui c'est une pratique courante, mais à l'époque, tous deux faisaient figure de précurseurs.

Moins de trois semaines plus tard, j'ai affronté Mitch Green au Garden. Ce type était vraiment un sale con. Avant la rencontre, il m'a débiné dans la

presse en racontant au *Daily News* que j'avais beau avoir dix-neuf ans, j'en faisais quarante. Quand Marv Albert m'a demandé si Green pouvait me vaincre, j'ai répondu :

— Mitch Green est un grand boxeur, mais il n'est pas assez bon pour m'empêcher de dormir. Loin de là.

C'était mon premier match sous mon nouveau contrat HBO négocié par Jimmy et Cayton. C'était fantastique de combattre pour la première fois dans l'immense arène du Madison Square Garden. Pourtant, à regarder l'interview précédant le match sur HBO, je n'avais pas l'air emballé. Le journaliste m'a demandé si j'étais heureux de ma célébrité et de ma richesse naissantes.

— Personne ne voudrait être à ma place, ai-je répliqué avec morosité. Ah ! Je gagne de l'argent ? Mais s'ils avaient fait la moitié des sacrifices que j'ai endurés pour en arriver là, ils pleureraient. C'est tellement déprimant. Tout le monde vous attend au tournant. Pendant que vous trimez comme un chien, les gens font tout pour vous piquer votre fric.

Alors que j'aurais dû être fou de joie pour mon premier match au Garden, j'avais fait mon Cus.

Green était un boxeur respecté. Il avait remporté quatre fois les Golden Gloves et était resté invaincu jusqu'à sa défaite en 1985 par décision de l'arbitre contre Trevor Berbick pour le titre USBA – l'United States Boxing Association. Mais dès qu'on est montés sur le ring, j'ai su que la victoire m'appartenait. De lui n'émanait aucune menace réelle. Le combat a duré une éternité, mais ce n'était pas un problème. Après le combat contre Tillis, je me sentais capable de tenir dix reprises. Je savais qu'il ne pouvait pas me faire mal, alors j'ai travaillé mon endurance. J'ai remporté toutes les reprises, pourtant la bataille était serrée. À un moment, j'ai envoyé valdinguer son protège-dents, avec une ou deux dents plantées dedans. Une punition sévère. J'étais tellement détendu qu'entre le huitième et le neuvième round, alors que Kevin me criait de le démolir, je lui ai donné un petit baiser.

Après cette victoire, j'ai retrouvé mon arrogance habituelle.

— Je ne veux pas paraître suffisant, mais j'ai gagné ce match facilement, ai-je déclaré à la presse. Je refuse d'être battu. Je refuse de laisser qui que ce soit me barrer la route.

Reggie Gross était ma prochaine cible. Celui qu'on surnommait la « Terreur » avait débouté plusieurs puissants boxeurs, comme Bert Cooper et Jimmy Clark, qui avait participé aux JO. Le combat avait failli être annulé parce que je souffrais d'une bronchite. J'ai toujours été fragile des bronches, mais cette fois, l'affection était sévère. Ils m'ont emmené chez le médecin le jour de la rencontre.

— J'ai bien peur que vous deviez reporter ce combat. Il est plutôt mal en point, a dit le médecin.

— Puis-je vous parler un moment, monsieur ?

Au regard de Jimmy, je savais que j'allais me retrouver dans l'arène ce soir. Et je ne m'étais pas trompé ! Au premier round, j'ai arrosé Gross de coups, mais il ne baissait pas sa garde. Soudain, il s'est mis à riposter. D'accord. Il m'a balancé une série de coups puissants que j'ai parés, puis je lui ai décoché un violent crochet du gauche, suivi d'un enchaînement de coups rapides qui l'ont flanqué par terre. L'arbitre a stoppé le match en voyant le regard vitreux de mon adversaire, mais Reggie n'était pas d'accord.

— Tu peux à peine marcher et tu veux te battre ? a rétorqué l'arbitre.

Mes deux adversaires suivants n'étaient pas du même calibre. Peut-être que Jimmy et Cayton voulaient des K.O. au premier round, après ces deux victoires par décision de l'arbitre. Ils n'ont pas été déçus avec William Hosea, mais il m'a fallu deux reprises pour me débarrasser de Lorenzo Boyd. Il a écopé d'une droite fulgurante dans les côtes, aussitôt suivie d'un uppercut gauche phénoménal, qui a enthousiasmé la foule. Deux semaines après, j'ai fait parler de moi en démolissant Marvis Frazier, le fils de Joe, en trente secondes. Je l'ai acculé dans un coin du ring, l'ai martelé de directs, puis l'ai achevé avec mon coup préféré, un uppercut droit. Comme il avait l'air blessé, je me suis précipité vers lui pour l'aider à se relever. J'adore Marvis. C'est un type génial.

Quelques semaines plus tôt, j'avais fêté mes vingt ans, et l'idée était de faire de moi le plus jeune champion du monde des lourds à la fin de l'année 1986. Pendant que Jimmy et Clayton se démenaient pour atteindre cet objectif, j'ai affronté Jose Ribalta à Atlantic City le 17 août.

Ribalta était un coriace qui, contrairement à Green et Tillis, prenait des initiatives. Il paraissait bien décidé à ne pas finir K.O. Il est allé au tapis au deuxième round, puis au huitième, mais il refusait d'abandonner. À la

dixième reprise, il a mordu la poussière une troisième fois et quand il s'est relevé, je l'ai tellement pilonné dans les cordes que l'arbitre a mis fin au combat.

Non seulement Ribalta avait gagné la sympathie du public et des commentateurs par sa persévérance, mais il avait réussi à gâcher ma soirée. J'avais en effet rendez-vous avec une charmante étudiante de l'université de Penn, que j'avais rencontrée à la commémoration du centième anniversaire de la statue de la Liberté. La jeune femme m'a accompagné dans ma chambre et a commencé à me caresser, mais j'ai reculé, accablé de douleur.

— Argh ! Ne me touche pas, s'il te plaît. Ce n'est pas contre toi, mais tu ferais mieux de partir. J'ai besoin de me reposer.

Elle s'est montrée très compréhensive et on a remis notre rendez-vous à une prochaine fois.

Elle avait assisté au combat et savait combien j'avais morflé. Je me suis senti nauséeux pendant plusieurs heures. Ribalta et Tillis étaient les deux seuls à m'en avoir fait autant baver. En général, je ne souffrais pas trop, mais je me rappelais avoir lu des témoignages des anciens, qui racontaient avoir eu la tête à l'envers après certains affrontements musclés. Donc je me suis dit que ça faisait partie du chemin vers la gloire.

Pendant que les négociations pour la rencontre au sommet se poursuivaient, Jimmy a décidé que je devais boxer à Las Vegas pour prendre la température des lieux, avant de disputer le duel pour le titre. L'équipe Tyson s'est installée dans la maison du Dr Bruce Handelman, un ami de Jimmy. J'allais m'entraîner dans le repaire de Johnny Tocco, une vieille salle décrépie, mal équipée et sans air conditionné, comme au bon vieux temps. Tocco était un type génial, qui avait été ami avec Sonny Liston. Au mur étaient accrochées des photos de Johnny et des anciennes gloires de la boxe.

Un jour, dans les vestiaires, j'ai eu une révélation. J'ai dit à Kevin que je n'aimais pas Las Vegas et que je voulais rentrer à la maison. Le combat me rendait terriblement nerveux. Si je ne gagnais pas contre Ratcliff, je ne serais pas qualifié pour affronter Trevor Berbick.

Kevin est allé prévenir Steve Lott. Alors Steve s'est dit : « QFC ? Qu'aurait fait Cus ? » Il est venu dans les vestiaires et s'est efforcé de me remonter le moral.

— Tu es la star du show. Tu vas démolir ce type en deux rounds. Tu seras fantastique. Si tu n'aimes pas cet endroit, on ne reviendra plus, d'accord ?

Steve avait toujours l'art et la manière de gérer la situation. Évidemment, je n'allais pas m'enfuir, c'était juste un passage à vide. Mais il ne savait pas ce que Cus aurait fait. Cus m'aurait regardé droit dans les yeux et m'aurait dit : « Quoi ? T'as peur de ce type ? C'est un minable. Même moi je pourrais lui botter le cul ! »

Le 6 septembre, j'ai boxé contre Alfonso Ratcliff, ancien champion du monde des mi-lourds. Il ne paraissait pas plus fort que Ribalta, mais ce n'était pas une mauviette. Bien au contraire, il allait m'en faire voir. Apparemment, les pronostiqueurs de Vegas n'étaient pas du même avis, parce qu'ils n'ont pas parié sur l'issue du combat, mais sur plus ou moins cinq rounds tenus contre moi. Croyez-le ou pas, c'est moi qui ai inventé ce type de pari : combien de rounds tel ou tel type allait tenir ? Avant, ce concept n'existait pas. Au son de la cloche, Ratcliff s'est lancé. C'était tellement pitoyable que les commentateurs de HBO se sont mis à plaisanter.

— Je me demande s'il va passer la deuxième vitesse de son vélo dans le deuxième round, s'est esclaffé Larry Merchant.

Il a vraiment essayé de résister pendant la première reprise, mais il n'a pas tenu longtemps. Je l'ai allongé d'un solide crochet du gauche, puis je l'ai cueilli avec plusieurs coups rapprochés dès qu'il s'est relevé.

— Son vélo a un pneu à plat ! a raillé Merchant.

Quand Jimmy est monté sur le ring à la fin, il en a remis une couche.

— Trop tard pour la rustine, hein ?

Enfin, c'était officiel. J'allais affronter Trevor Berbick pour lui disputer son titre le 22 novembre 1986. Comme j'avais deux mois de battement avant ma prochaine prestation, Jimmy et Cayton ont décidé de me faire participer à plusieurs talk-shows pour promouvoir ce duel et ma carrière. J'ai commencé par l'émission de David Brenner, *Nightlife*. David était un type bien, qui m'a traité avec le plus grand respect. À ses yeux, j'étais le futur champion du monde des lourds. Même si son avis me faisait plaisir, j'ai été bien plus flatté par l'opinion de l'ancien grand champion Jake LaMotta, lui aussi invité sur le plateau.

— Sûr, c'est le prochain champion du monde, m'a dit Jake en arrivant et en me donnant l'accolade. Et s'il ne fait pas ce qu'il faut, il aura affaire à

moi ! Continue comme ça, mon pote. Tu seras le nouveau Joe Louis, ou Marciano, peut-être même meilleur encore.

Mon cœur a rugi en entendant ces paroles.

Brenner a posé une question à Jake :

— Imaginons que Mike rafle le titre. Quel conseil lui donneriez-vous ?

Sa réponse a prouvé combien il était visionnaire.

— Le meilleur conseil que je peux lui donner, c'est de rester concentré sur sa boxe et d'éviter le grabuge. Il y a beaucoup de grabuge, là dehors.

— Pourquoi ça ?

— Malheureusement, les types comme lui et moi, on attire les ennuis.

Ensuite, j'ai participé au *Joan Rivers Show*. J'adorais Joan et son mari, Edgar. Tous deux m'ont mis à l'aise. Je sentais une vraie énergie entre eux. Ça a été l'un des meilleurs moments de ma vie. Pendant l'interview, Joan m'a demandé si j'avais une Adrian, comme dans le film *Rocky*.

— Non, pas de petite amie.

— Quand vous êtes en phase d'entraînement, pratiquez-vous l'abstinence ?

— Non.

— Ah ! Parce que voyez-vous, c'est ce que mon mari me dit tout le temps ! a-t-elle plaisanté.

Pendant *The Dick Cavett Show*, Dick m'a fait une démonstration d'aïkido. Il m'a demandé de lui maintenir fermement les poignets.

— Le fondateur de l'aïkido, qui est âgé de quatre-vingt-sept ans, est capable de se libérer de l'emprise de l'homme le plus fort du monde.

Sur ces mots, il a exécuté un mouvement leste du poignet et s'est dégagé.

— Mais aucun agresseur ne vous tiendrait comme ça ! ai-je protesté.

Pendant ces émissions, j'étais absolument charmant, comme le voulaient Jim et Bill. Mais moi, je voulais être un super-vilain. Je voulais ressembler à Jim Brown, le joueur de football américain. Quand j'ai commencé à écumer les bars de Manhattan, j'ai rencontré d'anciens footballeurs professionnels qui avaient joué avec Jim Brown. Ils parlaient tous de lui comme d'un mythe.

— Hé, quand il venait ici et qu'un truc ne lui plaisait pas – l'odeur de la pièce, la musique qui passait ou le volume des conversations –, si un truc le mettait en rogne, il détruisait tout autour de lui.

Quand j’entendais ça, je me disais : « Putain, j’aimerais bien être un gros salopard et que les gens parlent de moi comme ça. Si Jim te démolit parce que l’odeur le dérange, alors moi il faut que je bute quelqu’un dans ce bouge ! »

Comme le 22 novembre approchait à grands pas, j’ai durci l’entraînement. Je me suis exercé un mois à Catskill, puis toute l’équipe s’est installée à Vegas. Jimmy et Cayton m’ont donné une cassette VHS du match Berbick contre Pinklon Thomas, qui a valu son titre de champion du monde à Berbick. Après l’avoir visionnée, j’ai dit à Jimmy :

— Le film est au ralenti ou quoi ?

J’étais arrogant, mais j’avais vraiment le sentiment que mon heure était venue. Dans mon esprit malade, tous les grands anciens champions et les dieux de la guerre allaient descendre dans l’arène pour m’accueillir parmi eux. Ils me donneraient leur bénédiction et j’entrerais dans le saint des saints. Cus parlait toujours dans ma tête, mais son discours était encourageant cette fois, et non défaitiste.

« C’est le moment que tu attends depuis que tu as quatorze ans. Tu as bossé dur pour en arriver là. On en a parlé des centaines de fois. Tu peux battre ce type les yeux fermés. »

Je savais que Berbick était un sacré morceau, parce qu’il avait tenu quinze rounds contre Larry Holmes pour la défense du titre. Larry avait décimé tous ses autres adversaires. Je voulais juste démolir Berbick. Le monde me prendrait enfin au sérieux, parce qu’à cette époque, tous disaient que je n’affrontais que des losers. Mes combats étaient trop faciles. Je n’étais pas un vrai boxeur à leurs yeux. Voilà pourquoi mon objectif était de pulvériser mon rival. Si possible en un round. Et lui faire mal. Très mal.

Kevin et Matt Baranski étaient aussi confiants que moi. Nous étions tous sur des charbons ardents. Je bouillais d’impatience. La veille du combat, j’ai remarqué des sécrétions bizarres dans mes sous-vêtements. J’avais la chaude-pisse. Je ne savais pas qui me l’avait passée – une prostituée ou une fille à l’hygiène douteuse. Comme on était chez le D^{r} Handleman, il m’a fait une injection d’antibiotiques.

Plus tard dans la journée, Steve Lott et moi avons loué des vidéos.

— Mike, que dirait Cus de ce type, Berbick ?

C’était sa manière de m’inciter à penser comme Cus. Steve ne se doutait pas que c’était inutile. Parce que Cus ne me quittait jamais.

— Il aurait dit que ce type est un loser. Un minable.

À la pesée, j'ai été infect. Chaque fois que Berbick était dans mon champ de vision, je le fusillais du regard. Quand il est venu me serrer la main, je lui ai tourné le dos. Comme il m'observait, j'ai aboyé :

— Qu'est-ce que tu me veux ?

Puis je lui ai dit que j'allais l'aplatir en deux rounds. Au moment où il a posé avec sa ceinture, j'ai grogné :

— Profites-en bien. Tu ne l'auras plus très longtemps. Elle va bientôt appartenir à un vrai champ' !

J'étais irrespectueux et agressif. Sans savoir pourquoi, je n'aimais pas Berbick. Surtout, je voulais cette ceinture plus que tout. La jalousie me dévorait.

J'étais aussi furieux après l'entraîneur de Berbick, Angelo Dundee, pour m'avoir débiné dans la presse. Cus avait toujours été envieux de Dundee, l'entraîneur d'Ali, parce qu'il avait l'oreille des médias. Cus pensait qu'il ne le méritait pas.

— Berbick risque d'en faire baver à Tyson. Trevor se frotte les mains à l'idée que pour une fois, il n'aura pas besoin de pourchasser son rival. Tyson va lui manger dans la main. Trevor est un gros cogneur, avec vingt-trois K.O. à son actif. Il est confiant, tout comme moi. Je pense qu'il va stopper Tyson dans les derniers rounds.

La nuit précédant le combat, je n'ai pas fermé l'œil. J'ai passé beaucoup de temps au téléphone, à parler à des filles sympas avec qui je n'avais jamais couché. J'essayais de me sortir le match de l'esprit en leur posant des questions sur elles, mais elles ne s'intéressaient qu'au duel ! Alors j'ai fini par me lever et boxer contre mon ombre.

Le jour J, j'ai mangé des pâtes à treize heures. À seize heures, un steak. Puis encore des pâtes à dix-sept heures. Dans les vestiaires, j'ai grignoté un Snickers et j'ai bu du jus d'orange.

Ensuite, Kevin m'a bandé les mains et m'a mis mes gants. Il était temps d'entrer dans l'arène. Comme il faisait frais dans la salle, Kevin m'a mis une serviette autour du cou. Je portais le short noir que j'avais adopté depuis quelque temps. J'ai dû payer une amende de cinq mille dollars parce que Berbick portait du noir, mais je m'en fichais. Je voulais avoir l'air d'un guerrier redoutable.

Comme j’étais le challenger, je devais entrer en scène en premier. Ils ont passé une chanson de Toto pour mon arrivée, mais dans ma tête, je n’entendais que la voix de Phil Collins qui chantait *In the Air Tonight* : « Je le sens venir dans l’air ce soir, oh Seigneur/Et j’ai attendu ce moment toute ma vie, oh Seigneur. »

Je suis passé sous les cordes et je me suis mis à faire les cent pas. Puis j’ai parcouru la foule du regard et j’ai repéré Kirk Douglas, Eddie Murphy et Sly Stallone. Une minute plus tard, Berbick est entré, vêtu d’un peignoir noir à capuche. Il projetait une assurance pleine de morgue, mais ce n’était qu’une façade, une illusion. Je savais que cet homme n’était pas prêt à mourir pour son titre.

Ali a été présenté à la foule et est venu m’encourager.

— Fiche-lui une raclée pour moi, m’a dit Ali.

Cinq ans auparavant, Ali avait été battu par Berbick et avait pris sa retraite après cette défaite. Inutile de me le dire deux fois !

— Ça va être du gâteau, ai-je répondu à Mohamed.

Enfin, la cloche a sonné et l’arbitre Mills Lane nous a donné le coup d’envoi. J’ai chargé Berbick et l’ai arrosé de coups puissants. Bizarrement, il ne bougeait pas, ne ripostait pas. Il restait là, immobile, devant moi. Dès le début, je lui ai asséné une droite dans l’oreille gauche pour essayer de lui bousiller le tympan. Puis, au milieu du round, je l’ai ébranlé avec une droite fulgurante. Je l’ai tellement matraqué qu’à la fin du round, Berbick avait l’air hébété. Il avait encaissé de sacrés coups.

Je suis allé m’asseoir dans mon coin. À cause de l’injection d’antibiotiques, je suais comme une crème glacée au soleil. Mais je m’en foutais. J’étais sur le point de pulvériser Berbick. De plus, l’un de mes héros, Kid Chocolate, continuait à boxer malgré sa syphilis.

— Bouge la tête, n’oublie pas tes directs ! m’a dit Kevin. Tu le frappes trop à la tête, travaille-le au corps d’abord.

Dix secondes après le début de la deuxième reprise, je lui ai collé une droite qui l’a envoyé au tapis. Berbick s’est relevé aussitôt et a essayé de contre-attaquer, mais ses coups étaient sans effet.

Comme il restait une minute et demie avant la fin du round, je l’ai frappé d’une droite au corps au lieu d’un uppercut, puis j’ai envoyé un uppercut, mais je l’ai manqué. Alors je lui ai décoché une gauche à la tempe et bam, il

s’est écroulé peu après. Il a essayé de se relever, mais s’est affalé de nouveau et j’ai remarqué que sa cheville était tordue.

Aucune chance qu’il se relève avant la fin du décompte.

J’avais raison. Il a tenté de se remettre debout, mais a trébuché et s’est écroulé aussitôt. Il a fini par se relever, mais Mills Lane l’a arrêté et lui a fait signe que c’était terminé. Voilà. J’étais le plus jeune champion du monde des poids lourds de l’histoire.

— C’est fini ! a déclaré Barry Watkins, le présentateur de HBO. Nous sommes au début d’une nouvelle ère de la boxe.

— Mike Tyson a fait ce que Mike Tyson fait d’habitude : boxer ! a ajouté Sugar Ray Leonard.

— Boxer avec un grand B, a renchéri Watkins.

J’étais sonné. Je ne ressentais rien. J’avais conscience de ce qui se passait autour de moi, mais j’étais sonné. Kevin m’a serré dans ses bras. José Torres s’est précipité sur moi.

— Je n’y crois pas, mec. Je suis un putain de champion du monde à vingt ans. Ce truc est pas croyable. Champion du monde à vingt ans. Je suis un gamin. Un putain de gamin.

Jimmy est monté sur le ring et m’a embrassé.

— Tu crois que Cus aurait aimé le match ? lui ai-je demandé.

Jimmy a souri.

Don King, dont le fils manageait Berbick, est venu me féliciter. Puis j’ai contemplé la foule avec un sentiment de fierté. « Ouais, on l’a fait, ai-je pensé. Cus et moi, on a réussi. » Et je me suis mis à parler à mon mentor :

« On a réussi, Cus ! On a prouvé à tous ces types qu’ils avaient tort. Je parie que Berbick ne me trouve pas trop petit, hein ? »

Puis je me suis rendu compte que Cus n’aurait pas aimé ma façon de boxer.

« Ton jeu était à chier, je l’entendais dire dans ma tête, mais le final a été tellement spectaculaire que les gens ne retiendront que ça. »

Il était temps de répondre aux interviews. Je devais rendre hommage à Cus. J’étais le meilleur boxeur du monde, et j’étais sa création. Cus aurait dû être là. Il aurait adoré envoyer bouler tous ces types qui le prenaient pour un cinglé. Il aurait dit : « Personne ne peut battre mon garçon. Il n’a que vingt ans, mais personne au monde ne peut le battre. »

— C’est le moment que j’attends depuis que j’ai commencé la boxe, ai-je déclaré à la conférence de presse. Berbick était très fort. Je ne le croyais pas aussi fort que moi… J’ai mis toute ma hargne dans chacun de mes coups… Ma victoire est immortelle… Le monde ne l’oubliera jamais. Je veux vivre éternellement… Je refuse de perdre… J’aurais préféré mourir plutôt que de m’incliner. J’étais venu pour briser le champion du monde des poids lourds et prendre son titre, et c’est ce que j’ai fait. J’aimerais dédicacer ma victoire à mon grand mentor Cus d’Amato. Je suis sûr qu’il me regarde de là-haut et qu’il discute avec tous les grands champions et qu’il leur dit que son garçon a réussi. Je croyais que c’était un vieux Blanc cinglé… mais c’était un génie. Tout ce qu’il avait prédit s’est réalisé.

Un journaliste m’a demandé qui serait mon prochain challenger.

— Je me fiche de savoir qui sera le suivant. Si je veux être un grand boxeur, je dois être capable de vaincre n’importe qui. Je veux battre tout le monde.

Même Dundee n’a pas tari d’éloges.

— Tyson a fait des enchaînements incroyables ! Du jamais-vu ! J’ai été sidéré. J’ai travaillé avec Ali et Sugar Ray Leonard, mais j’ai vu chez Tyson un enchaînement de trois coups impressionnant. Avez-vous déjà vu un type envoyer une droite dans les reins, suivie d’un uppercut puis d’un crochet du gauche ?

J’ai gardé ma ceinture toute la nuit. Je l’ai portée à l’hôtel, pendant la soirée, et même quand je suis allé boire un verre avec Jay Bright, mon colocataire de Catskill, le fils de Bobby Steward, et Matthew Hilton, le boxeur. On est allés tous les trois au Landmark, un bar miteux en face du Hilton. Il n’y avait personne, alors on a pris possession des lieux et on a bu toute la nuit. J’ai bu de la vodka cul sec et j’ai fini complètement ivre. Au milieu de la nuit, Matthew a perdu connaissance, alors j’ai fait la tournée des maisons closes pour montrer ma ceinture de champion du monde. Je n’ai couché avec aucune fille, je voulais juste passer du bon temps. C’était dingue. J’avais seulement vingt ans. Quand j’y pense, la plupart de mes copains n’avaient que quinze ou seize ans. Et soudain, parce que j’étais champion du monde, les gens s’attendaient à ce que je sois une tout autre personne ? À cause du titre et de ce qu’il représentait ? Mais je n’étais qu’un gosse qui s’amusait.

Un gosse paumé. Le jour de mon couronnement, j'ai eu le sentiment d'être une âme perdue, privée de son guide spirituel. Je n'avais plus Cus. Je devais gagner ce titre pour Cus. À mes yeux, il n'y avait que deux manières de quitter ce ring. Vaincre ou mourir. Pas question de quitter ce ring sans cette ceinture. Tout ce dévouement, cette souffrance, ces sacrifices… jour après jour… Lorsque je suis rentré à l'hôtel au petit matin, je me suis regardé dans le miroir avec ma ceinture, et j'ai compris que j'avais rempli notre mission. Maintenant, j'étais libre.

Mais ensuite, je me suis rappelé une citation de Lénine que j'avais lue dans un livre de Cus :

« La liberté est une chose très dangereuse. Nous la distribuons avec parcimonie. » Dommage que je n'ai eu cette idée en tête durant les années suivantes.

5

« MON NOM EST MIKE TYSON. Je suis un boxeur professionnel. La boxe est un sport solitaire. L'entraînement, les déplacements me laissent beaucoup de temps pour réfléchir. Et je réfléchis beaucoup aux dangers de la drogue, au mal qu'elle fait aux gens. Hé, vous pouvez tous vous débarrasser de la drogue, vous pouvez tous dire "Non !" Un tout petit mot qui a beaucoup de sens. DITES NON À LA DROGUE ! »

Voilà l'annonce publique que j'ai enregistrée au profit de la Drug Enforcement Administration peu avant la défense de mon titre en 1987. Je l'ai fait aussi pour l'État de New York. On me voit frapper un gros sac, puis me tourner vers la caméra :

« C'est vrai, ne touchez pas au crack, et vous pourrez devenir un champion. »

L'ironie de cette histoire, c'est que pendant le tournage de ces spots, je finançais l'entreprise de crack de mon ami Alfred à Brownsville. Après la mort de Cus, j'ai d'abord donné cinq mille dollars à Alfred, puis vingt mille, pour qu'il puisse rester à son compte. Je n'étais pas son associé et je n'ai jamais réclamé aucun retour sur investissement. Je m'inquiétais juste pour sa sécurité. Albert et moi avions grandi et commis des tas de vols ensemble. Je ne voulais pas qu'il tremble si l'un de ses fournisseurs le menaçait : « Où est ma came ? » Le business de la drogue à Brownsville dans les années 1980 était comme l'esclavage dans les années 1820. Quand vous bossez pour ces types, votre vie n'a plus aucune valeur. Une fois que vous avez passé un contrat avec eux, vous ne pouvez plus le résilier. Votre vie leur appartient.

J'aurais bien proposé à Albert de venir travailler avec moi. Mais les gars comme lui sont des asociaux. Il n'était pas du genre à me porter mes sacs et me lécher les bottes parce que j'étais un champion. Personne ne le mènerait à la baguette. À Brownsville, on ne connaissait rien d'autre que la violence, même avec nos proches. Albert était bien trop agressif pour faire partie de mon entourage. Je le voyais mal dire : « Bonjour, madame, comment allez-

vous ? Puis-je vous aider ? » Des gars comme lui étaient trop en colère pour maîtriser leurs émotions. Alors je préférais lui dire : « Tiens, mec, voilà ton fric. »

Mais mon plan n'a pas fonctionné. Un jeune Turc qui lorgnait sur son business a buté Albert et deux autres amis à moi en 1989. Deux d'entre eux avaient vingt ans et le troisième seulement seize ans. Encore un môme qui voulait sa part de rêve. La Benz, les filles et le prestige les ont tués. J'ai financé beaucoup de funérailles à cette époque.

Quand je suis retourné à New York après avoir remporté le titre, j'ai fait deux choses qui me tenaient à cœur. D'abord, je suis retourné à Catskill pour montrer ma ceinture à tout le monde. Je l'ai portée pendant trois semaines, je dormais même avec. Un jour, j'ai proposé à Jay Bright d'aller faire une balade avec moi. Une autre personne devait voir ma ceinture. On s'est arrêtés à l'épicerie et j'ai acheté un magnum de Dom Pérignon. Puis on est allés sur la tombe de Cus. On chialait comme des gosses. Après avoir dit une petite prière pour lui, on a débouché la bouteille de champagne et on en a bu une grande lampée au goulot. Le reste, je l'ai versé sur sa tombe. Puis j'ai abandonné la bouteille vide sur l'herbe et je suis parti.

Ensuite, je suis allé dans le New Jersey pour m'occuper de la tombe de ma mère. Son petit ami Eddie avait été renversé par une voiture juste avant mon duel contre Berbick. Il a été enterré à côté de ma mère. Je les ai fait tous les deux exhumer pour leur offrir de beaux cercueils en bronze. Puis j'ai acheté une imposante pierre tombale de deux mètres de haut à ma mère, pour que les gens se disent en la voyant : « C'est la mère de Mike Tyson ! »

À ce moment-là, j'avais emménagé dans mon propre appartement, dans l'immeuble de Jimmy et Steve Lott. Ça leur permettait de garder un œil sur moi, vu que j'étais leur machine à fric. Je voulais vraiment profiter de mon statut de champion. C'était la première fois que je me donnais un objectif, et que je l'atteignais dans la sueur, le sang et les larmes. Maintenant, les gens mentionnaient mon nom au côté de ceux de Joe Louis et Ali. J'aurais dû être fou de joie, or je me sentais vide, coupable. Cus n'était pas là pour se réjouir avec moi ni pour me donner la marche à suivre. Pour la première fois de ma vie, je n'avais aucun but, aucun désir. Ça aurait sûrement été différent si j'avais eu une compagne ou un enfant. Tous mes potes avaient des gamins. Moi, j'avais été trop occupé à boxer.

J’avais aussi l’impression d’être un imposteur. Jimmy et Bill s’escrimaient à effacer toute trace du ghetto de Brownsville en moi et pour donner de moi une image positive. Mais Brownsville faisait partie de moi, de ma personnalité. Cus m’avait toujours encouragé à conserver mon individualité. Mes managers m’avaient fait enregistrer ces messages antidrogue et poser pour des affiches pour la police de New York alors que tout le monde connaissait mon passé de délinquant. J’avais fréquenté les maisons de correction et tout d’un coup, j’étais devenu un type bien ? Non, j’avais l’air d’un putain d’Oncle Tom.

Ou d’un singe savant. Mes moindres faits et gestes étaient disséqués, et tout devait être prémédité. Si j’étais invité dans une émission, ils ne voulaient pas que je porte de bijoux. Steve m’a même demandé d’enlever mes bracelets en or. Je refusais de vivre avec de telles restrictions. Je n’étais pas devenu champion du monde pour jouer les marionnettes.

Jimmy et Cayton souhaitaient faire de moi le nouveau Joe Louis, pas Ali ou Sonny Liston. Ils voulaient un héros, alors que je rêvais d’être le vilain. Les gens se rappellent toujours des vilains, même quand ils ne sont pas aussi flamboyants que les héros. Les vilains sont immortels. De plus, je savais que l’image de héros de Joe Louis avait été fabriquée de toutes pièces. Dans la vraie vie, il sniffait de la coke et se tapait des nanas à la pelle.

Je voulais avoir des gens aux petits soins autour de moi. Je voulais être harcelé par les femmes. C’était la vie que Cus m’avait promise, et je ne l’avais pas. J’aurais dû être sous les feux des projecteurs, mais on me cachait dans les coulisses.

Quand j’ai emménagé dans mon appartement, Steve m’a acheté un super-système stéréo d’environ mille deux cents dollars, une dépense qui a mis Jimmy dans tous ses états. Comment avait-il pu dépenser autant d’argent pour ça ? La même année, on était en train de faire les boutiques quand j’ai repéré une montre.

— Steve, fais chauffer ta carte, achète-moi cette montre.

— Même pas en rêve !

— Pourquoi pas ? Je te rembourserai, tu le sais bien.

— Laisse tomber. J’ai pas envie de me faire fusiller par Jim.

Alors mes démons me soufflaient : « Ces Blancs ne s’intéressent pas à toi comme Cus. »

J’adorais Jimmy, mais il essayait tout le temps de me serrer la bride.

— Mike, tu dois le faire, sinon cette société multimillionnaire va nous poursuivre en justice.

Donc j’étais obligé d’accepter tel match et de tourner telle publicité. J’étais toujours un gamin immature. Au beau milieu de la prise de vue, je m’écriais :

— J’ai en marre de ces conneries ! Je veux aller voir mes potes à Brownsville.

Je retournais à Brownsville presque tous les soirs où je n’avais pas entraînement. Là-bas, j’étais traité comme un roi. Littéralement. Quand mes amis jamaïcains voyaient arriver la limousine, ils sortaient leurs armes.

— La haie d’honneur, Mike ! Vingt et un flingues, mec ! disait l’un d’eux.

Et ils tiraient vingt et un coups de feu de bienvenue. Bang ! Bang ! Bang !

Parfois, je marchais dans la rue avec des amis et je tombais sur un type qui m’avait persécuté quand j’étais petit. Mes amis ne connaissaient pas mon histoire avec ce type, mais à mon air menaçant, ils comprenaient que ce n’était pas le grand amour entre nous.

— Hé ! Tu sais que ce connard te regarde ? Pour qui il se prend ? disait l’un de mes potes.

Je ne répondais pas.

— À quoi tu joues, merdeux ? Dégage ! reprenait mon pote.

Et voilà. Je n’avais même pas besoin de dire un mot. Ils lui en faisaient voir, et je finissais même par leur dire de le laisser tranquille.

Quand j’ai commencé à gagner de l’argent avec la boxe, j’avais la réputation de jouer les Robin des bois dans la cité. Des gens que je ne connaissais pas me reprochaient de retourner à Brownsville et de jeter mon argent par les fenêtres. Ces gens-là ne comprenaient rien. Quand on vient de là d’où je viens, on a la responsabilité de prendre soin de ses amis, même vingt ans plus tard. Si on quitte le nid et qu’on réussit, on a le devoir de rentrer au pays et d’aider les copains dans le besoin. Alors je prenais de l’argent liquide dans le bureau de Cayton et je préparais des liasses de mille dollars. En général, j’emportais vingt-cinq mille dollars à distribuer à mes amis. Parfois, je leur disais d’aller s’acheter un costume pour sortir le soir même.

Je n’avais pas besoin de connaître les gens pour leur donner de l’argent. J’arrêtais la voiture et je distribuais des billets de cent aux mendiants et aux pauvres. Je rassemblais une bande de garnements et je les envoyais au magasin de sport s’acheter de nouvelles baskets. Plus tard, j’ai découvert que Harry Houdini avait fait la même chose quand il a rencontré le succès. J’imagine que c’est ce que font les pauvres lorsqu’ils deviennent très vite riches. Ils n’ont pas l’impression d’avoir mérité cette fortune. Moi-même, il m’arrive de le penser, quand j’oublie combien j’ai travaillé dur pour en arriver là.

Ce quartier était un véritable bouge gangréné par la drogue, le sexe et la vermine. Et vous venez de cette fosse d’aisance ? Donner de l’argent à ces gens n’allait pas régler leurs problèmes, mais ça leur procurait un peu de bonheur.

Chaque fois que je distribuais des liasses de billets, je m’assurais que les anciennes copines de ma mère recevaient leur part. J’allais dans leurs cités et je frappais à leur porte. Mon geste ne me paraissait pas noble. Seulement normal. Peut-être que j’espérais me laver de mes péchés et regagner ma place au paradis. Peut-être que je cherchais la rédemption.

J’avais tendance à m’apitoyer sur mon sort, mais mes amis de Brownsville me ramenaient toujours à la réalité. Un jour que je me plaignais de la dureté de la vie, un pote, que je préfère ne pas nommer, m’a épinglé :

— Oh, t’as la vie dure, mec ? T’as buté qui dernièrement, Mike ? T’as visité quelle maison, hein, Mike ?

Chaque fois que je me dévalorisais, il me rabrouait :

— T’es pas un raté, Mike. T’es un mec bien. Tu ne cherches pas à échapper à ce trou pourri parce que tu as de l’argent. Si t’avais pas été un mec bien, on t’aurait collé dans le coffre de la voiture, Mike.

De nombreux amis de Brownsville ont été incarcérés à Coxsackie, une prison non loin de Catskill. J’étais allé à l’école avec la plupart des gens qui travaillaient à la prison, alors quand j’allais rendre visite à mes copains en tôle, je ne passais pas par la salle des visites, je tapais la discute avec eux dans leurs cellules, parce que je connaissais tous les gardiens. Je donnais à mes amis mes chaussures et mes bijoux pendant que les matons regardaient ailleurs. Un jour, je marchais devant les cellules, quand j’ai vu Little Spike,

du Bronx, un pote avec qui j'étais allé à Spofford. Maintenant, ce n'était pas le « petit » Spike, c'était plutôt un monstre.

— Hé Mike ! Quoi de neuf, mec ? Qu'est-ce que tu deviens ?

Il pensait que je m'étais encore fait pincer et qu'on m'emmenait en cellule.

Je menais une incroyable double vie. Un jour, j'allais voir mes potes en prison, le lendemain, je traînais avec Rick James. Je l'avais croisé plusieurs fois, mais on a vraiment sympathisé lors d'une soirée pour la sortie d'un film. Il y avait au moins mille personnes dans cet immense club, mais il était impossible de ne pas remarquer Rick James. Il m'a interpellé :

— Salut Mike ! Viens faire une photo avec nous.

Il posait avec Eddie Murphy et Sylvester Stallone. Grâce à la reprise par MC Hammer de son single *U Can't Touch This*, il venait de toucher le pactole et était de nouveau sur les rails.

La fois suivante, je l'ai vu quand j'étais dans le hall d'un hôtel sur Sunset Boulevard, en train de discuter avec Ricky Schroder et Alfonso Ribeiro, de la série *Le Prince de Bel-Air*. Ricky devait avoir dix-sept ans et Alfonso seize ans. On buvait tranquillement un verre, quand une Rolls-Royce Corniche décapotable s'est arrêtée devant l'hôtel et Rick en est descendu. Il portait une chemise déboutonnée aux couleurs criardes avec une cravate lâche. Il s'est approché de moi, m'a tapé dans la main, puis a regardé Alfonso et, bam, l'a cogné dans la poitrine.

— Donne-moi cette putain de bière !

— Rick, ce n'est qu'un gosse, tu ne peux pas le frapper comme ça.

Il a pris la bière d'Alfonso et l'a bue au goulot.

— Quoi de neuf, mon frère ?

Rick se foutait du reste du monde. Eddie Murphy et son frère Charles avaient une foule d'anecdotes à raconter sur Rick James. Un jour, il était allé dans la maison d'Eddie pour travailler sur une chanson avec lui. Quand je suis entré, Eddie est venu vers moi :

— Mike, ce mec met ses sales pieds sur mes fauteuils.

Il en avait marre de Rick. La maison d'Eddie était immaculée. Chez lui, tout était parfaitement en ordre. Rick mettait ses pieds puants partout sur les canapés et quand on lui disait d'arrêter, il s'en foutait royalement.

— Merde ! Je fais ce que je veux.

Alors Charlie, le frère d'Eddie, s'en est mêlé.

— Hé connard, on ne plaisante pas là, a-t-il dit en lui faisant une clé de bras pour le calmer.

Rick l'a très mal pris. Il s'est levé, a lissé ses vêtements, puis, quand Charlie lui a tourné le dos, il l'a hélé :

— Hé Charlie !

Charlie s'est retourné et – bam ! –, Rick l'a frappé si fort qu'on voyait l'empreinte « RJ » de sa grosse bague en diamant sur le visage de Charlie.

Le lendemain, je suis reparti chez Eddie ; lui et Charlie riaient parce que Prince et sa troupe les avaient battus au basket. Prince jouait avec ses chaussures à hauts talons et marquait quand même tous les paniers !

Mais l'homme qui m'avait vraiment introduit dans l'univers des célébrités était Anthony Michael Hall. Quand j'ai commencé à me faire connaître, avant de remporter le titre, je passais beaucoup de temps avec lui. C'était quelqu'un. Il a été le premier vrai flambeur que j'ai connu. L'argent lui brûlait les doigts, rien qu'avec toutes ses limousines. Il était tellement généreux. Alors quand j'ai planté ma Cadillac, je me suis acheté une limousine, parce que, grâce à Michael, je savais combien c'était cool.

Je l'ai utilisée pour aller à la soirée du nouvel an d'Eddie Murphy en 1987, dans sa propriété du New Jersey. Cette fête était remplie de stars comme Al B. Sure !, Bobby Brown, Run-DMC et Heavy D. J'étais plutôt sûr de moi, mais toujours un peu timide. Enfin, pas si timide : j'ai embarqué trois filles à l'arrière de la limo et les ai ramenées dans mon appartement de Manhattan. Ma période d'abstinence était terminée. J'étais un extrémiste dans tous les domaines, même celui du sexe. Maintenant que j'étais lancé, plus rien de pouvait m'arrêter. Petites, grandes, sophistiquées, moches, mondaines, paumées, toutes me plaisaient. Mais je ne savais toujours pas comment aborder les femmes.

À Brownsville, je suis allé voir un ami d'enfance devenu proxénète. On discutait dans sa limousine flambant neuve quand soudain, il a bondi hors de la voiture et a hurlé à une des filles qui s'étaient rassemblées dans la rue :

— Bouge ton cul, connasse ! Tu vois pas ce connard au coin de la rue ? Pourquoi tu traînes avec ces garces ?

Puis il est remonté dans la voiture.

— Ces traînées ont besoin d'être matées, Mike. Elles se dispersent à la vitesse de l'éclair. Je dois les surveiller comme un chien de garde.

Une fois, je suis passé le voir à quatre heures du matin.

— Qu'est-ce que tu viens foutre ici, Mike ?

Je ne lui avais jamais avoué que je voulais baiser certaines de ses filles, mais il ne m'a pas laissé le temps de parler.

— Dégage d'ici, Mike, d'accord ? Tu es Mike Tyson. Ne baise pas ces salopes.

Parfois, je sortais avec mes amis dans des bars. À l'époque, on avait tous des Mercedes et des fringues classe. Un soir, une femme superbe est passée près de notre table au bras de son mec. J'ai commencé à lui parler et mes potes se sont levés pour bloquer le type. Oh, on n'était vraiment qu'une bande de gorilles stupides et ignorants armés de flingues. Ils regardaient le pauvre type d'un air méchant pendant que l'un d'eux disait à la fille :

— T'as intérêt à être gentille avec mon pote, sinon je bute ton connard de mari.

C'était les années 1980 à Brownsville.

Je ne parlais jamais aux filles de Brownsville. Elles avaient peur de moi parce que quand j'étais plus jeune, j'étais un vrai voyou et je leur parlais mal. Les filles de mon quartier voyaient toujours clair en moi. Je ne savais pas jouer le jeu. Mes potes se débrouillaient bien mieux que moi.

— Viens par là, baby, j'ai deux mots à te dire.

C'était plus facile pour moi de faire des rencontres dans mon univers blanc. Pendant les séances photo, les interviews, les tournages. Mon titre de champion du monde me donnait un peu plus d'assurance avec les femmes, mais elles étaient aussi plus agressives. J'imaginais qu'elles voulaient des hommes entreprenants. Si une femme m'enlaçait, je me croyais autorisé à lui peloter les fesses ou l'embrasser, parce qu'à vingt ans, j'étais à côté de la plaque. Je pensais vraiment que toutes les femmes qui m'abordaient avaient envie de coucher avec moi. Comme je n'étais pas exactement un expert en la matière, si j'arrivais à en avoir une dans mon lit, j'essayais de la revoir.

Je n'avais toujours pas les clés pour déchiffrer les intentions des femmes. Des filles sublimes m'abordaient, mais je manquais le coche. Au lieu de leur proposer d'aller dans ma limousine ou mon appartement, je les invitais au cinéma ou au restaurant. Puis je rentrais chez moi et je rongeais mon frein en pensant à cette occasion ratée. Il m'aurait suffi de dire :

— Et si on finissait la soirée chez moi ?

Une fois, je parlais avec une fille depuis plusieurs heures quand elle m'a coupé :

— Bon, si on allait chez toi maintenant ?

Merci ! Merci mon Dieu ! Alors j'aspergeais ma chambre de déodorant même si ma maison était propre, je prenais mes préservatifs et je planquais mes films pornos. Tout était prêt. J'étais aux anges.

Au Columbus, je passais du temps avec des gens célèbres plus mûrs qui me donnaient des conseils.

— Pourquoi tu n'emmènes pas cette jeune personne dîner au restaurant ?

Ils voyaient bien que j'étais un butor avec les femmes.

Quand des filles m'abordaient au Columbus, je les entraînais dans les toilettes au sous-sol. Le restaurant était bourré de monde et les gens nous voyaient nous éclipser. Peu après, la fille revenait avec les fesses sales, à cause de la crasse sur le sol des toilettes. Paulie était obligé de me faire des remontrances :

— Hé Mike ! Elles remontent toutes avec le cul crasseux.

Maintenant que j'avais goûté au sexe, je ne pouvais plus m'arrêter. J'invitais dix femmes dans la suite de mon hôtel à Las Vegas. Quand j'étais tenu de descendre pour donner une conférence de presse, j'en emmenais une pendant que les autres attendaient mon retour. Parfois, je me déshabillais et je mettais ma ceinture pour coucher avec la fille. Dès que je tombais sur une partenaire consentante, je voulais baiser. Le plus dingue, c'est que j'espérais toutes les satisfaire, alors que c'était impossible. Ces filles étaient insatiables ! Au bout d'un moment, j'ai constitué un Rolodex[5] avec mes partenaires dans chaque grande ville du pays. J'avais des copines à Vegas, à L.A., en Floride, à Detroit. Oh ! Comment j'en étais arrivé là ?

J'avais perdu mes repères. Je brûlais la chandelle par les deux bouts. Je m'entraînais toujours dur, mais je faisais la fête avec la même intensité – boire, baiser et batailler avec ces femmes toute la nuit. Voilà les trucs stupides et égoïstes que fait un gamin bourré de fric.

À peu près à cette époque, j'ai rencontré une jeune femme qui me correspondait beaucoup mieux. Elle m'a été présentée par le gratin du milieu de la mode. Ce n'était pas Columbus, c'était la jet-set internationale,

celle qui dînait à la table des rois et des reines. Je sortais avec un mannequin quand mon ami Q s'était fâché avec elle pour des questions d'argent.

— Oublie-la, Mike. Je vais te présenter l'une des plus belles femmes du monde. Ce n'est qu'une ado, mais ce sera bientôt le top model le mieux payé de la planète. Tu as intérêt à ne pas la lâcher parce que bientôt, elle ne parlera plus à personne.

Q m'a invité à une soirée où cette rareté serait présente, dans un sublime appartement de la V^{e} Avenue. Je discutais avec des amis quand Q est arrivé avec la jeune fille. Elle était exactement comme il l'avait décrite, en plus d'un incroyable accent britannique. Il était clair qu'elle jouait dans la cour des grands. On a commencé à discuter et elle a paru intriguée par mon histoire.

On a échangé nos numéros, et le lendemain j'ai lu le petit papier qu'elle m'avait donné. Elle avait écrit « Naomi Campbell » à côté de son numéro de téléphone.

Peu après, on est sortis ensemble. On ne pouvait pas se séparer l'un de l'autre. C'était une jeune fille passionnée, très physique. En fait, nous avions beaucoup de points communs. Elle avait été élevée par un parent unique. Sa mère avait trimé pour économiser assez d'argent afin de l'envoyer dans des écoles privées en Angleterre. Naomi a été une jeune femme privilégiée toute sa vie.

On se disputait beaucoup. J'étais toujours entouré d'autres filles et ça ne lui plaisait pas. Je ne crois pas qu'on était destinés à vivre une grande histoire d'amour, mais on aimait vraiment être ensemble. Elle était très concentrée sur sa carrière. C'était une fille avec une volonté de fer, capable de se défendre. Si je me retrouvais dans une bagarre, elle se postait à côté de moi, prête à en découdre. Elle n'avait pas peur de se battre. Elle ne laissait personne dire du mal de moi derrière mon dos. À l'époque, Naomi n'était qu'une gamine en quête d'identité, comme moi, mais le monde nous dévorait. On ne connaissait rien à la vie, surtout moi. Mais quelques années plus tard, Naomi serait au sommet de la gloire et personne ne rivaliserait avec elle. Tous les hommes de la planète seraient à ses pieds. Son étoile était trop brillante. Le monde a dû s'incliner.

Mais je n'étais pas mûr pour m'installer avec une femme. Donc, en plus des filles avec qui je couchais de temps à autre, je sortais avec Suzette

Charles. Suzette avait été finaliste au concours Miss America, et avait raflé la première place quand la gagnante, Vanessa Williams, a dû renoncer à cet honneur après la publication de photos de nus dans le magazine *Penthouse*. Suzette était une jeune fille charmante, mature, de quelques années de plus que moi.

Pourquoi jongler avec toutes ces femmes ? Je ne m'imagine pas avoir cette attitude aujourd'hui. On se rend chez une femme, et quand on s'ennuie, on va un moment chez une autre. Puis, à la fin de la soirée, après avoir batifolé avec trois femmes, on termine la nuit dans les bras d'une quatrième. Un style de vie complètement dingue, mais tout le monde dans mon entourage prétendait que c'était la vie des gens célèbres.

Ainsi, en peu de temps, j'étais passé de la famine au banquet avec les femmes. Puis j'en ai ajouté une sur le buffet. Robin Givens. J'étais en Angleterre, au lit avec une copine anglaise, et la télévision diffusait *Soul Train* en fond sonore. Là, j'ai vu cette magnifique fille noire dans l'émission.

— Qui est cette fille ? ai-je demandé à ma copine.

Comme elle n'en savait rien, j'ai écouté attentivement l'animateur qui a dit que les invités étaient les comédiens de la série télévisée *Sois prof et tais-toi*. J'ai appelé mon ami John Horne à Los Angeles, qui a contacté l'agent de Robin pour nous organiser un dîner à L.A. dès mon retour aux États-Unis. J'y suis allé avec Rory Holloway, un ami de Catskill. On avait rendez-vous au Dome, un restaurant chic sur Sunset Boulevard. J'étais en retard, comme d'habitude, je pensais que tout le monde devait m'attendre. Mais j'aurais dû me douter de quelque chose dès que je suis entré dans le restaurant et que j'ai vu Robin avec sa sœur, sa mère et son agent.

Je ne savais pas que Robin et sa mère, Ruth, cherchaient un Noir riche et célèbre pour Robin depuis l'obtention de son diplôme universitaire. J'ai senti une puissante attraction sexuelle entre elle et moi, une sorte d'alchimie. Elle dit que plus tard ce soir-là on s'est retrouvés tous les deux et que je me suis endormi sur ses genoux. À lui baver dessus. Apparemment, c'était un bon moyen pour gagner le cœur d'une fille !

Après avoir vu le mode de fonctionnement de Ruth et Robin, j'ai compris que sa mère s'investissait à fond dans la carrière de sa fille pour en faire une star ou, le cas échéant, lui faire épouser une star. Elles avaient

ainsi réussi à s'infiltrer dans le *Cosby Show* et même à être invitées dans la maison de Bill Cosby à Los Angeles.

Sans vouloir aller dans son sens, le récit de Robin sur notre relation est le roman sentimental ou d'horreur le plus nul jamais écrit. Dans sa description de nos premières journées à L.A., elle parle du moment où on s'est retrouvés seuls tous les deux, quand sa mère et sa sœur ont dû se rendre au Japon.

— Je ne sais pas ce que tu essaies de faire avec ce garçon, ni qui tu cherches à blesser, lui a dit sa mère. Parfois, je me dis que c'est moi que tu veux punir, parce que je t'en demande trop, et d'autres fois, je me dis que tu t'en veux à toi-même, parce que tu n'arrives pas à vivre selon mes principes. Mais une chose est sûre, quand on joue avec le feu, on finit par se brûler et crois-moi, il y a des jeux beaucoup trop dangereux.

Ça ressemblait vraiment à un très mauvais film. Sa mère lui avait sûrement plutôt dit un truc du genre :

— Ne laissons pas filer ce type. C'est pour ça que je te forme depuis des années. Ça n'a pas marché avec Eddie Murphy ou Michael Jordan, alors essayons avec ce gros costaud.

— Maman, de quoi parles-tu ?

— J'ai travaillé trop dur pour te voir tout abandonner pour je ne sais quel…

— Maman, on ne fait que s'amuser. Tu ne trouves pas que j'ai le droit de m'amuser un peu ?

Mais Ruth « l'Impitoyable » se comportait comme si j'étais un parasite décidé à mettre le grappin sur l'argent que leur rapportait la série, qui n'aurait pourtant pas pu me payer un mois de loyer. Avant mon entrée en scène, elles n'avaient rien. C'étaient deux manipulatrices fauchées, qui entretenaient l'illusion.

Dans son livre, Robin prétend qu'on n'a pas couché ensemble tout de suite, alors que je me rappelle l'avoir épinglée le premier ou le deuxième soir à mon hôtel. Dans sa version de l'histoire, on s'est promenés au centre commercial et on a joué avec des chiots dans une animalerie pendant des heures. Vous m'imaginez dans un putain de centre commercial, moi, le champion du monde de boxe ? Qu'est-ce que je serais aller foutre là-bas ?

Pour vous dire la vérité, au lieu de caresser des chiots, je l'ai présentée à des dealers d'héroïne. Quelques mois plus tard, on se promenait un soir sur

la VI^{e} Avenue quand on a traversé Bryant Park au niveau de la 42^{e}. Là, j'ai vu un dealer de drogue de Brownsville que je connaissais. Je suis allé lui parler et on s'est tapé dans la main. Robin n'en revenait pas que je connaisse ce mec. Je suis sûr qu'elle était mortifiée de me voir en compagnie de ce genre de type, elle qui est tellement artificielle. À cette époque, même les gens normaux la mettaient mal à l'aise. Mais dans mon ancien quartier, ce dealer de drogue passait pour un mec normal.

Je n'avais pas boxé depuis trois mois. C'était ma plus longue pause depuis le début de ma carrière. Il était temps de partir à la conquête d'une nouvelle ceinture. James « Bonecrusher » Smith – le « Broyeur d'os » – était le champion WBA et je l'ai affronté le 7 mars à Las Vegas.

Je n'étais pas à cent pour cent dans le match. J'avais un nerf coincé au niveau du cou qui me faisait souffrir depuis des années, et ce jour-là, j'avais particulièrement mal. Pourtant, je suis monté sur le ring et j'ai pris possession des lieux. Sur le ring, j'étais chez moi. J'étais parfaitement à l'aise dans l'enceinte des cordes. Je n'étais cependant toujours pas un boxeur chevronné.

Mon ego était incontrôlable ces derniers temps. Je me sentais dans la peau de John McEnroe. Rien à foutre ! J'avais beaucoup de respect pour lui. Ce type était un animal, comme moi. J'étais entièrement dévoué à la boxe, et rien ne pouvait se mettre en travers de mon chemin.

Je suis monté sur le ring le premier. Quand Bonecrusher m'a regardé dans les yeux, je n'ai lu aucune menace dans son regard. Il ne pourrait pas me vaincre, je le sentais. C'était un sacré boxeur, qui avait laminé un tas d'adversaires, mais il aurait du mal à m'atteindre.

La rencontre a débuté et dès le deuxième round, la stratégie de Bonecrusher était évidente. Il allait me coller et éviter les coups au maximum. La foule s'est mise à le huer et à la fin de la reprise, l'arbitre Mills Lane lui a retiré un point pour non-combativité. J'étais content qu'il me tienne au corps parce que je souffrais énormément de ce nerf coincé et que j'aurais pu passer un sale quart d'heure. La douleur perturbait mon équilibre et mon jeu. Heureusement, il m'a donné une victoire facile. La seule fois où il m'a mis à mal, c'était environ dix secondes avant la fin du match. J'ai gagné toutes les reprises.

On m'a critiqué après ce duel, mais qu'aurais-je pu faire ? Il refusait tout nettement le combat. Peu après, sur la BBC, j'ai dû me défendre.

— Nous sommes très déçus de votre combat contre le Broyeur d'os, mais vous aussi je suppose ?

— J'avais un boxeur puissant en face de moi, mais il n'était pas venu pour se battre. Il me tenait si fort que je ne pouvais même pas me libérer. Je n'en revenais pas. Il se battait pour son titre de champion du monde. C'était le moment de s'ouvrir les tripes !

— Nous avons été très impressionnés par votre dignité, sur le ring comme en dehors, mais une fois ou deux, entre les reprises, vous vous êtes emporté contre votre adversaire.

— Non, non, au contraire. J'essayais de l'inciter à se battre. J'aurais fait n'importe quoi pour le faire réagir. Même danser au milieu du ring ! Allez, mec ! Les gens payent mille dollars les places au premier rang. Tu dois offrir un spectacle au public ! Lui en donner pour son argent !

Après le combat, Nintendo m'a donné sept cent cinquante mille dollars d'avance pour mon avatar dans un jeu vidéo appelé *Mike Tyson's Punch-Out* ! Je n'ai jamais été un grand amateur de jeux vidéo, alors ça ne m'exaltait pas vraiment. Tout ce que je voulais, c'était boxer. Le reste n'avait pas de sens pour moi.

Je me sentais de plus en plus étranger à l'univers bizarre des célébrités. Et depuis la disparition de Cus, je n'avais plus personne à qui me confier. Dans mon interview pour l'émission *Wide World of Sports* diffusée par ABC, j'ai dit à Alex Wallau :

— Avant, je gardais beaucoup de choses pour moi, puis j'en parlais à Cus. Maintenant, je garde tout pour moi.

À propos des filles, je me suis montré évasif, mais l'animateur insistait :

— Allons, vous n'allez pas me dire que vous, le champion du monde, vous n'avez pas des dizaines de filles à vos pieds ?

— Ce n'est pas moi qu'elles veulent, c'est mon argent. Tous les jours, je me regarde dans le miroir et je vois bien que je ne suis pas Clark Gable. J'aurais aimé plaire à une fille quand j'étais fauché. Cus m'avait prédit que je gagnerais beaucoup d'argent, que j'aurais des tas de nanas et que je serais heureux. Mais il ne m'avait pas dit que ma vie ressemblerait à ça.

Moi, l'asocial de Brownsville, j'étais maintenant un champion adulé. C'était fou. Et ça allait devenir encore plus fou. Je suis tombé amoureux de Robin. Je me rappelle parfaitement le jour où c'est arrivé.

On marchait sur Wilshire Boulevard, à Westwood. Robin me taquinait sur je ne sais plus quel sujet et elle m'a frappé avant de détaler. Je lui ai couru après et au moment où je me précipitais sur elle pour l'attraper, elle s'est esquivée et je suis tombé en avant. Là, j'ai littéralement glissé sur la chaussée comme une boule de bowling. Des voitures circulaient, mais j'allais tellement vite que j'avais l'impression d'avoir été projeté par un lance-pierre. Quand ma glissade s'est arrêtée, j'ai pris une pose à la B-boy. Mes fringues ultrachères étaient foutues. Malgré mon embarras, j'ai gardé la pose. Je suis resté là à parler à Robin quelques secondes comme si de rien n'était. Elle était pliée de rire : elle n'avait jamais rien vu d'aussi drôle ! C'est là que je suis tombé amoureux d'elle. Plus tard, j'ai compris que cet incident était une métaphore de notre relation. Elle me taquinait, se dérobait, et je lui tombais dans les bras. Je n'étais qu'un pion entre ses mains.

Mais comment aurais-je pu déjouer ces intrigues sentimentales ? Robin était ma première véritable petite amie, après Naomi, qui a d'ailleurs très mal réagi quand elle a eu vent de mon histoire avec Robin. Avant, je jonglais avec un tas de filles à qui je mentais effrontément. Voilà pourquoi je ne mens plus aujourd'hui – parce que j'étais trop doué pour le mensonge. C'est sûrement aussi pour cette raison que je me rabaissais tant. Je ne supportais pas toutes ces louanges, toute cette attention autour de moi. Moi qui avais une si piètre estime de soi, j'étais mal à l'aise. C'était un fardeau si lourd à porter que je finissais par m'en vouloir. Tous ces gens qui me portaient aux nues… Hé ! Un peu de mesure. J'étais loin d'être un putain de saint ! J'avais tiré sur des gens, merde ! Mon rôle social consistait à coller des types dans le coma. Si je réussissais, j'avais droit à un bon repas. Voilà comment Cus m'avait programmé. Chaque fois que tu boxes et que tu gagnes, tu as ta récompense.

Donc, Robin était peut-être le remède qu'il me fallait. Une garce manipulatrice qui allait me mettre à genoux. Avec elle, j'étais un gentil petit toutou bien obéissant. « Oui, oui, d'accord, s'il te plaît, prends tout mon argent, mais laisse-moi le chat, s'il te plaît. »

Ne vous méprenez pas. Ce n'était pas que pour le sexe. Je m'étais entièrement livré à elle. Je crois même que je n'étais pas un très bon coup à l'époque. J'ai entendu Robin dire le contraire une fois, mais elle mentait. J'étais juste un jeune homme amoureux. Un sentiment nouveau pour moi.

En mai, j’étais de retour sur le ring. Contre Pinklon Thomas, un grand boxeur. Pendant la conférence de presse avant l’affrontement, Robin est venue avec des comédiens de sa série. J’étais fou de bonheur. J’ai posé pour les photographes avec le sourire. Les photographes ne m’avaient jamais vu comme ça. D’habitude, sur les photos, je faisais toujours la gueule.

— Qu’est-ce qui arrive à Tyson ? a demandé un journaliste.

Ils se sont retournés et ont vu Robin. La réponse était évidente.

— Pas étonnant qu’il ait l’air aussi ravi.

Mais Pinklon est venu me serrer la main et je me suis remis automatiquement en mode Iron Mike.

— Va te faire foutre.

— Oh si tu veux la jouer comme ça ! Va chier !

— Espèce de connard de nègre ignorant. Tu ne sais pas que je suis un dieu ? Tu devrais te mettre à genoux et me lécher les baskets pour me remercier d’avoir accepté de boxer contre toi.

Aujourd’hui, je suis terriblement gêné d’avoir prononcé ces paroles.

J’espérais que Robin ne m’entendait pas. Putain, à la minute où elle était entrée dans la pièce, j’avais tout oublié. Et voilà que je descendais du podium pour aller la voir, elle et sa troupe, avec mon air de mec cool et sympathique.

— Salut les gars ! Comment ça va ?

Voilà l’hypocrisie dont me parlait si souvent Cus. Passer du mégalo insupportable au gentil petit ami me rendait dingue. De « Sale connard je vais te pulvériser » à « Alors comment vas-tu, mon amour ? ».

Ce soir-là, je défendais mes deux ceintures. J’étais impatient et méfiant à la fois. Pinklon était un ancien champion, qui n’avait été battu qu’une seule fois par Berbick, et encore, c’était un coup de chance. Dès le premier round, je l’ai arrosé de coups et j’ai failli le mettre K.O. Mais dans les quatre suivants, il a repris du poil de la bête et a même dû gagner quelques rounds. Il cognait dur, mais il ne faisait que grappiller point après point.

Entre la cinquième et la sixième reprise, Kevin m’a pris à partie.

— Tu boxes ou tu déconnes ?

J’ai répondu à Kevin que Thomas montrait déjà des signes de fatigue.

Pendant le sixième round, je lui ai asséné un puissant crochet du gauche qui lui a explosé le menton, mais c’était un boxeur si maître de lui et

discipliné qu'il a fait semblant de rien. Mais grâce aux vidéos des anciens grands boxeurs – Robinson, Marciano –, je savais que quand je frappais juste, mon adversaire souffrait. Inutile de faire semblant. Alors j'ai donné tout ce que j'avais, je lui ai asséné une avalanche de coups qui s'est achevée pas un K.O. retentissant. Refroidi sur le sol. Il a vaguement essayé de se redresser, mais à l'expression de douleur sur son visage, je savais qu'il n'y arriverait pas. C'était sans doute le K.O. le plus spectaculaire de ma carrière. C'était comme frapper dans un sac ; je n'avais pas peur de sa riposte. Mais quelle force de caractère ! Malgré la douleur qui déformait son visage, il voulait se relever ! Merde, tu en demandes encore ?

Malgré ma victoire par ce K.O. magistral, je n'étais pas content de ma prestation globale, et j'ai commencé à m'interroger sur les adversaires que Jimmy et Cayton me choisissaient. Cus voulait me faire travailler certaines techniques avant sa mort, alors que ces gars n'avaient aucune stratégie. Cus aurait sûrement pensé que c'était trop tôt pour affronter Pinklon. Non, je n'étais pas satisfait, persuadé que Cus aurait été en colère contre moi. Mais cela n'avait plus d'importance. Je n'avais plus à m'inquiéter que mon mentor me passe un savon dans les vestiaires. Je n'avais plus à écouter les remontrances de qui que ce soit. Imaginez-vous comme c'est facile quand vous n'en avez plus rien à foutre ?

Après le match contre Thomas, j'ai pu passer du temps avec Robin. Nos ébats sexuels n'étaient pas passionnés. Elle n'était pas du genre à vous sucer les orteils. C'était une fille plutôt pragmatique. Mais je la trouvais adorable. Jusqu'à ce qu'elle découvre mes infidélités. Je la trompais sans arrêt et je me faisais tout le temps piquer. La discrétion n'était pas mon fort. Robin trouvait du rouge à lèvres sur mes caleçons.

Alors la situation s'envenimait.

— Espèce de salaud ! Comment tu peux me faire ça ? Ahhhh !

Elle criait, se jetait sur moi, me frappait et essayait de me donner des coups de pied dans les testicules. Rien ne l'arrêtait. Frustré, je la giflais pour en finir, mais elle revenait à la charge, encore plus furieuse. Une claque aurait dû la calmer, mais non. Elle me cognait de toutes ses forces. Ce n'était pas une fille de Brownsville, mais ne la sous-estimez pas. Elle n'en était pas à sa première bagarre. Ces moments orageux me rappelaient les relations dysfonctionnelles de ma mère avec les hommes.

La vérité ? J'étais fatigué de me battre. Fatigué de me disputer avec Robin, fatigué de batailler sur le ring. De détenir le titre de champion du monde et d'avoir à faire constamment mes preuves était angoissant. Je faisais ça depuis l'âge de treize ans. Pas seulement sur le ring. Que ce soit contre un vrai boxeur ou un sparring-partner, je boxais toujours contre des types plus expérimentés que moi. Normalement, un champion s'entraîne contre des boxeurs moins forts que lui, pour pouvoir gérer facilement le combat. Moi, mes sparring-partners cherchaient toujours à me faire mal. Ils suivaient les instructions. Sinon, ils pouvaient rentrer chez eux. Quand vous débutez l'entraînement, vous avez peur. Vous ne sortez pas, vous ne faites pas la fête, parce que vous savez que vous allez devoir affronter ce type et que la dernière fois, il vous a collé une sacrée migraine. Vous n'allez pas au bar du coin ni rendre visite à une fille. Vous rentrez chez vous, vous prenez un bain, vous vous concentrez sur votre combat du lendemain. Voilà à quoi se résumait mon existence et j'en avais ras le bol.

J'ai toujours été du genre déprimé, mais tout ce stress n'a fait qu'accentuer mon mal-être. J'étais tout le temps d'humeur maussade. Un combat étant prévu le 1er août, je devais me remettre au travail presque dans la foulée. Je suis allé dans un camp d'entraînement à Vegas, mais j'ai eu le mal du pays. Mes amis me manquaient. Je voulais rentrer à Albany faire la fête avec Rory et les autres. Dans moins d'un mois, j'affronterais Tony Tucker. Ce serait le combat le plus important de ma carrière, ma chance de cumuler les trois titres de champion du monde.

Un jour, j'ai pris Jim à l'écart dans le gymnase.

— Jim, je vais prendre ma retraite.

La pression me minait le moral. Je perdais des poignées de cheveux à cause d'une alopécie liée au stress. Je me fichais bien de cette troisième ceinture. Robin était loin de m'apporter la stabilité ; on se querellait, on se séparait et on se rabibochait sans arrêt. Le simple fait de marcher dans la rue m'angoissait. Des inconnus m'abordaient pour me dire qu'ils avaient parié toutes leurs économies sur moi, que je devais gagner sinon ils perdraient leur maison et leur femme les quitterait. Pas question de laisser tomber tous ces gens.

Je ne me sentais pas assez bon pour réussir. Mon sentiment d'insécurité entamait ma confiance. Entre les matchs, j'allais dans des coins malfamés au milieu de nulle part, et je frimais parmi tous ces truands armés de

flingues. Je racontais n'importe quoi et je provoquais des bagarres. Avec tous ces diamants sur moi, ils auraient pu me rouer de coups et me dépouiller. Même me tuer. Par la volonté d'Allah, je n'ai pas été assassiné. Dans n'importe quelle ville du monde, je gravitais autour des quartiers les plus malsains. Parfois j'y allais seul, sans filet. Mais je n'ai jamais fait de mauvaises rencontres. Je me sentais toujours en sécurité dans les cités. Les gens me disaient :

— Hé Mike ! T'as pas peur d'aller traîner là-bas ?

Merde, j'ai peur sur le Strip de Vegas !

En fait, je me sentais chez moi. Quand je voyais une femme et ses enfants tard dans les rues glaciales, ça me faisait penser à ma mère et moi.

Alors, environ un mois avant mon duel contre Tucker, je me suis sauvé du camp et je suis rentré à Albany. J'ai fait la bringue pendant deux semaines non-stop. J'ai dit à des amis dans une boîte que je prenais ma retraite. Mais Jimmy a fini par m'avoir au téléphone et m'a menacé. Tout le monde me poursuivrait en justice si je me défilais. C'est là que j'aurais dû prendre ma retraite, mais je n'avais déjà plus le contrôle de ma propre vie. Que savaient ces types de ma vie au juste ? Jimmy croyait que Robin me ferait du bien, me tempérerait. J'imagine que Robin était meilleure menteuse que Jim.

J'ai repris l'entraînement deux semaines avant mon duel contre Tucker. J'avais tellement fait la bringue à Albany que je n'étais pas au meilleur de ma forme. Durant le premier round, Tucker m'a collé un uppercut qui m'a fait reculer. Tout le monde en a fait tout un plat, mais je ne l'ai pas vraiment senti. C'était juste une erreur de ma part. Au quatrième round, j'ai repris le contrôle du match et j'ai gagné toutes les reprises suivantes. À la fin du combat, pendant qu'on attendait la décision finale, Tucker nous a lancé, à Rooney et moi :

— T'es un sacré bon boxeur. T'inquiète pas, je te donnerai une chance de te venger.

— Tu ne crois quand même pas avoir gagné ? Va te faire foutre !

Puis Tony a loué le Seigneur. Mais ça ne l'a pas aidé. La décision était unanime : j'étais le vainqueur. Pourtant, je ne me sentais pas bien. À ce moment de ma vie, rien n'allait. Larry Merchant a remarqué ma morosité pendant l'interview après le match pour HBO :

— Pour un homme sacré aujourd'hui champion du monde incontesté, je m'attendais à vous voir plus heureux.

— Tant qu'on fait des erreurs, on ne peut pas être satisfait. Je suis un perfectionniste, je veux être parfait.

Après ma victoire, Don King avait organisé un faux « couronnement » pour célébrer l'unification de mon titre. Je ne voulais pas en entendre parler, mais Jimmy m'a dit que ça faisait partie du boulot, alors j'y suis allé. J'avais l'impression d'être un phénomène de foire. Chuck Hull, le présentateur du ring, avait mis un costume médiéval anglais. Il était entouré par six hallebardiers en costumes élisabéthains de velours bleu et chapeaux à plumes, une trompette à la main. Ils ont fait parader mes deux « victimes » sur le tapis rouge, « sir Bonecrusher » et « sir Pinky ». Puis Hull a pris la parole.

— Oyé ! Oyé ! Par ordre du bon peuple du monde de la boxe, en cette glorieuse année de l'an mille neuf cent quatre-vingt-sept, je proclame l'homme qui se tient triomphant sur le ring du champ de bataille champion du monde incontesté des poids lourds.

Ensuite, Don King a fait un discours grandiloquent. Ce mec cherchait toujours à être plus célèbre que ses boxeurs. Puis les huiles de HBO et les promoteurs de boxe ont défilé sur le tapis rouge. Un chœur d'enfants noirs s'est mis à chanter. Ils ont fait venir des célébrités comme Dennis Hopper et Philip Michael Thomas pour remettre tout un tas de trophées. Quand mon ami Eddie Murphy a pris la parole pour remettre à son tour un trophée, il a improvisé :

— Notre champion a botté le cul de tout le monde et il n'a même pas de trophée. Tous ces Blancs en ont eu un pourtant, je ne comprends pas…

Ils gardaient le meilleur pour la fin. Ils m'ont fait enfiler un peignoir en chinchilla signé Christian Nobel, puis ont demandé à Ali de placer sur ma tête une couronne sertie de « babioles, rubis et fabuleuses breloques ». Puis ils m'ont donné un collier et un sceptre précieux des joailleries Felix.

— Longue vie au roi des poids lourds ! a clamé Don.

Un vrai clown de cirque ! Ils m'ont même demandé de faire un discours. Qu'est-ce que je pouvais bien dire ?

— Est-ce que ça veut dire que mes gages vont augmenter ? ai-je plaisanté. Heureux d'être là. Je reviens de loin. J'espère pouvoir garder ce titre le plus longtemps possible.

J’avais vraiment l’air d’un con.

Pour mon prochain combat, j’avais une motivation supplémentaire. Je me mesurerais à Tyrell Biggs, à Atlantic City, le 16 octobre. J’étais jaloux de sa médaille d’or aux JO de 1984 dont j’avais été évincé. Maintenant que les journalistes s’intéressaient à moi, ils écrivaient que Biggs était capable de me battre. Wally Matthews, journaliste pour le *Newsday* de Long Island, a écrit : « Nous avons des doutes sur la forme de Mike Tyson. » Ils pensaient que mes activités extérieures au ring freinaient ma progression.

Une semaine avant le match, j’ai été interviewé à ce sujet.

— Je n’ai jamais vraiment haï personne, mais je crois que je hais Tyrell Biggs. Je vais lui donner une bonne leçon. Je veux lui faire mal.

En réalité, je voulais pulvériser l’enfant chéri de l’Amérique. Et être le super-vilain, ce qui ne signifiait pas que la médaille d’or ne m’intéressait pas. De plus, je n’oubliais pas que Biggs m’avait débiné un jour dans un aéroport. On prenait le même vol pour les JO de Los Angeles. Lui allait boxer alors que je ne ferais qu’assister aux affrontements et passer du bon temps. Des fans sont venus nous parler :

— Bonne chance aux JO ! nous ont-ils dit.

— Quoi ? a répondu ce connard de Biggs. Souhaitez plutôt bon vol à mon pote. Il ne participe pas aux Jeux, lui.

Ce genre de vacherie ne s’oubliait pas. Je m’entraînais dur et j’étais décidé à lui botter le cul. Je n’aime pas reparler de ce match. Une impitoyable raclée de sept reprises. Je l’ai harcelé sans relâche, même après la fin du round. C’était le versant obscur, stupide et ignorant de ma personnalité. Un versant dont j’avais honte. J’ai prolongé la punition jusqu’au septième round. J’étais jeune, mal dans ma peau, et je cherchais à me distinguer aux dépens des autres.

— J’aurais pu l’achever au troisième round, mais j’ai pris tout mon temps, ai-je déclaré au journaliste après la rencontre. Je voulais qu’il s’en rappelle toute sa vie. Quand je le frappais au corps, il poussait des cris de gonzesse.

J’étais vraiment un salaud. Je l’avais entendu pousser des gémissements de douleur, mais pas des cris.

Ensuite, j’ai eu à relever un grand défi. Cus et moi parlions de battre Larry Holmes depuis que j’avais quatorze ans. Mon mentor m’avait donné un plan d’attaque pour le vaincre. J’espérais entrer dans l’histoire en

dominant Larry Holmes et en vengeant mon héros Ali, comme Sugar Ray Robinson avait vengé Henry Armstrong en battant Fritzie Zivic.

Trois semaines avant le duel, Kevin m'a averti :

— Holmes est meilleur que Biggs et tu t'es plus entraîné pour Biggs que pour lui. Alors tu as intérêt à te bouger le cul.

Je ne me le suis pas fait dire deux fois.

Je suis allé à la conférence de presse, mais ça m'ennuyait. J'ai toujours détesté ces clowneries. Il m'arrivait même de m'assoupir. Je ne voulais rien entendre, je voulais juste me battre. Don King allait encore faire son numéro avec ses grands discours incompréhensibles. Franchement, qui avait envie d'entendre des conneries pareilles ?

À la conférence, j'ai décidé de snober Holmes. J'ai été particulièrement agressif. Alors Holmes est devenu arrogant.

— Je vais entrer dans l'histoire, contrairement à Mike Tyson, dont on ne se souviendra que parce que c'est une brute. Même s'il gagnait le match, il finirait par se détruire.

En un sens, il a été Nostradamus ce jour-là.

Nous avons battu tous les records de vente de billets. Toutes les stars du moment étaient présentes – Jack Nicholson, Barbra Streisand, Don Johnson, Kirk Douglas. J'étais tellement impatient de débuter le match que j'ai littéralement fait un trou dans le mur. Parfois, j'étais vraiment un animal. Je pouvais me transformer en une personne irrationnelle en un dixième de seconde. Je pensais aux brimades dont j'avais été victime petit, à l'argent qu'on me volait. Je n'avais pas l'intention de briser la paroi. Je voulais seulement m'échauffer et je savais le mur assez solide, alors je cognais dedans quand – bam ! – mon poing est passé à travers.

J'avais fait venir plusieurs petites amies au match. Robin était présente, ainsi que Suzette Charles. Mais j'étais assez retors pour inviter d'autres filles. Par exemple, j'offrais des billets à tel type parce que je me tapais sa fille. Tel autre emmenait sa sœur. J'étais vraiment tordu.

J'ai fait mon entrée sans musique. Pas question de me distraire de mon objectif. Ils ont fait venir Ali sur le ring et le grand champion est venu me voir.

— Démolis-le, Mike !

La cloche a sonné. J'ai dérouillé Holmes à chaque round. Il n'était pas assez entraîné, alors il n'osait pas s'engager. Au quatrième round, j'étais

dans les cordes quand l’arbitre a déclaré :

— Reprise !

Aussitôt, j’ai fondu sur l’ennemi et lui ai asséné l’enchaînement de coups de poing que Cus m’avait conseillé pour Holmes. Bam ! Bam ! Directement au tapis. Il s’est relevé, mais il était salement amoché. Je n’avais qu’à le toucher pour l’achever. Je me suis rué sur lui avec férocité, mais il esquivait tous mes coups. Il était difficile à atteindre parce qu’il avait des bras immenses. Mais il a fait l’erreur de tenter un uppercut et il s’est retrouvé dans les cordes. Et là – bam ! – je l’ai mis K.O. J’ai voulu l’aider à se relever, mais son équipe ne m’a pas laissé l’approcher.

Alors je me suis penché et lui ai dit :

— Tu es un grand boxeur. Merci.

— Tu es un grand boxeur aussi, va te faire foutre.

— Va te faire foutre, connard.

À la conférence de presse, j’ai été très modeste.

— S’il avait été au mieux de sa forme, je n’aurais pas eu la moindre chance.

C’était comme si j’étais devenu humble pendant la nuit. En fait, je citais Fritzie Zivic, l’immense champion, qui avait prononcé ces paroles après sa victoire contre Henry Armstrong. Vous remarquerez que je cite toujours mes héros, ce n’est jamais moi qui m’exprime.

Après le match, j’ai été honoré de voir Barbra Streisand et Don Johnson venir me saluer dans mon vestiaire. J’adorais Barbra. Elle aussi était de Brooklyn.

— Je trouve votre nez très sexy, Barbra.

— Merci, Mike.

Vous imaginez un gamin de vingt et un ans vivre un tel rêve ?

La grande Barbra Streisand en personne ? Dans mon vestiaire ! Cus m’avait toujours dit que je pourrais avoir tout ce que je voyais à la télévision. Y compris les femmes. Robin n’était pas la seule que j’avais rencontrée comme ça. Si je voulais une voiture, je pouvais appeler n’importe quel endroit au monde pour qu’ils me la fabriquent et me l’envoient par bateau.

C’est ainsi que je me procurais mes vêtements. En plus des anciennes gloires de la boxe, je prenais exemple sur les gangsters juifs. Les hommes

comme moi, qui n’ont pas d’identité propre, s’inspirent des personnalités des autres. Quand j’ai lu que Joe Louis adorait le champagne, j’ai commencé à en boire.

Je profitais des bienfaits de la célébrité. Si je croisais une fille superbe, je lui disais :

— Hé, viens un peu par ici ! Dis-moi, elle te plaît cette bagnole ?

Disons, une Mercedes. Elle répondait alors un truc du genre :

— Waouh, elle est super ta voiture !

— Tu la trouves vraiment super ?

— Oh ! J’adorerais avoir une voiture pareille !

— Et j’adorerais t’avoir toi. On pourrait peut-être faire un échange ? T’en penses quoi ? Allez viens…

Quand je ne m’entraînais pas, dès mon réveil, j’ouvrais une bouteille de champagne, je commandais du caviar, du saumon fumé et des blancs d’œufs. J’avais une ou deux femmes sublimes dans mon lit et j’écoutais Billy Holiday sur ma stéréo. Je vivais dans une bulle. Je n’avais jamais à faire la queue pour entrer dans un restaurant ou une boîte de nuit. Je sortais avec des mannequins magnifiques, je faisais la fête avec des célébrités. Tel était le monde auquel Cus voulait que j’appartienne. Mais il m’incitait aussi à haïr les gens de ce monde. Pas étonnant que je sois si paumé.

Au bout d’un certain temps, les avantages de la gloire se sont estompés et ma renommée est devenue un fardeau. Je n’oublierais jamais ce que Pete m’avait dit un jour. C’était au début de ma carrière ; Pete m’a emmené sur Columbus Avenue manger une glace et m’a dit :

— Profite bien de ce moment, Mike, parce que bientôt, tu ne pourras plus le faire.

Désormais, je ne pouvais plus aller dans la rue sans être submergé par la foule. Si je sortais en boîte avant un match, les clients du club me faisaient la morale.

— Qu’est-ce que tu fous là, Mike ? On va venir te voir la semaine prochaine. Tu as intérêt à gagner. Je n’arrive pas à croire que tu ne t’entraînes pas !

Si je voyais une jolie fille, je demandais :

— Qui est cette fille ?

— Oublie cette garce, Mike. Je ne sais pas qui c'est, mais je l'emmènerai au match. Va t'entraîner, mec.

C'était encore pire quand j'étais dans les rues de Brownsville. Là-bas, un tas de types avaient du mal à maîtriser leurs émotions et prenaient la notion d'irrespect très au sérieux. Si un inconnu m'abordait, ils devenaient nerveux.

— Hé, mec, quoi de neuf ? demandait-il amicalement.

Moi, je jouais les Blancs aimables.

— Bien et toi, mec ?

Mais un de mes amis s'énervait.

— Hé Mike, tu le connais ?

— Nan.

— Pourquoi tu parles à ce minable ?

Ils n'aimaient pas voir des inconnus me tourner autour.

— T'approche pas de lui. Laisse-le tranquille.

Ces mecs-là n'aimaient pas qu'on envahisse leur espace. Ce n'était pas simple pour la cité, mais c'était la rançon de la gloire.

Moi-même, j'étais en guerre contre mes propres instincts. J'étais mal dans ma peau, comme me l'ont expliqué plus tard les gens de la désintox. Si un fan obsessionnel me suivait partout et que j'étais de mauvais poil, ça dérapait vite.

— Je t'aime, Mike ! Puis-je avoir un autographe ?

— Disparais espèce de merde.

Je les envoyais méchamment balader. Pour être honnête, je n'étais pas fait pour être célèbre.

Quand je me remémore ces histoires, je n'en reviens pas d'avoir été un tel monstre ignorant et irrespectueux. Toute cette gloire vous montait à la tête si vous n'aviez pas les pieds sur terre.

Ajoutez à ça l'alcool et les filles, et mes performances ont commencé à s'en ressentir. Des gars que j'aurais dû laminer en une reprise en tenaient cinq, six, parfois même toute la durée du combat. Il était impossible d'être à la fois un tyrannosaure sexuel et un champion du monde. L'un ou l'autre devait forcément s'incliner. À tout âge, on pouvait avoir des relations

sexuelles, mais pas être un athlète de renommée internationale. Mais j'étais incapable de renoncer au sexe.

À l'époque, j'étais vraiment misérable. Je ne comprenais pas pourquoi les femmes avaient envie d'être avec moi. Moi-même, je ne me supportais pas. Je crois que ma mère m'avait fait hériter de sa dépression. Quand j'étais le champion, je ne savais plus ce que je faisais. Je voulais juste ressembler à mes héros. Je me foutais de mourir demain. J'avais lu un livre sur Alexandre le Grand quand j'étais jeune. Il préférait quelques années de gloire à une vie d'obscurité. Alors pourquoi s'inquiéter de mourir ? Je n'avais jamais eu de vie, pourquoi vouloir continuer ?

J'avais tout ce que je désirais, mais je n'étais pas heureux intérieurement. Le monde extérieur ne me rendait pas plus heureux. Le bonheur m'échappait car, je le comprendrais plus tard, il était intérieur. Donc, dans cet état de désespoir, j'ai fait la dernière chose que j'aurais dû faire. Je me suis marié.

J'ai épousé Robin parce qu'elle était enceinte et que j'étais fou de joie à l'idée de devenir père. C'était l'unique raison. Bizarrement, ce n'est pas Robin qui m'a averti, c'est Jimmy Jacobs. Lui-même l'a appris de la bouche de Ruth, la mère de Robin. Je n'en savais rien, bien entendu, mais ce n'était que des salades. Robin n'était pas enceinte. Ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille : ma petite amie ne me l'avait même pas annoncé de vive voix. Robin m'avait dit qu'elle avait abandonné l'école de médecine de Harvard pour poursuivre une carrière d'actrice, mais des journalistes ont fouillé son passé et n'ont trouvé aucune trace d'elle dans la prestigieuse université. Quand on prétend aimer quelqu'un, mentir finit toujours par vous péter à la figure. Robin et sa mère étaient des manipulatrices, à la limite de la prostitution. Ruth avait publiquement poursuivi en justice le grand joueur des Yankees Dave Winfield pour lui avoir prétendument donné de l'herpès. Bien sûr, on se doute qu'un truc cloche, quand les cent vingt-neuf étudiants de la promotion de Robin l'ont huée le jour de la remise des diplômes.

Je ne savais pas qu'on pouvait mentir sur un truc pareil. Moi, j'ai voulu faire les choses bien, alors qu'en fait, elles me prenaient pour un con. El Smucko[6], j'étais le roi des imbéciles.

J'aurais peut-être mieux fait de jouer les salauds, comme tant de mecs noirs. Même pas en rêve, Robin ! Vous avez déjà vu l'émission de Maury

Povitch ? Une fille vient annoncer à la télé à un type qu'il est le père de son enfant. J'aurais mieux fait de dire à Robin :

— Laisse tomber, on se voit dans le *Maury Povitch Show*.

Mais je n'étais pas ce genre de type. J'étais du genre à glisser des diamants sous son oreiller, mais ce n'était jamais assez. Alors le jour où on est allés voir un match de NBA à Chicago en février 1988, je l'ai emmenée chez un prêtre que je connaissais et je lui ai demandé de nous marier sur-le-champ. Je ne lui ai même pas demandé si elle voulait m'épouser. C'était un geste impulsif. Elle a joué les vierges effarouchées, alors j'ai dû insister ; enfin c'est ce que je croyais. Au final, elle a dit oui au père Clements, qui nous a mariés dans le couloir de sa maison. Après, on a fêté dignement l'événement dans une boîte.

De retour à New York, Ruth a aussitôt appelé Jimmy et menacé de nous emmener à Las Vegas pour nous marier, à moins qu'on ne se marie tout de suite légalement à New York. Jimmy voulait repousser le mariage pour préparer un contrat prénuptial, mais j'étais tellement amoureux que je me fichais du contrat. On est donc allés au City Hall de New York et on a légalisé notre union. Aussitôt après, Ruth a parlé de trouver une propriété convenable pour nous trois. Robin m'avait prévenu que sa mère et elle étaient inséparables, mais sa relation avec sa mère m'a toujours paru bizarre. Même les adeptes de Freud auraient eu du mal à la comprendre. Il n'y a même pas de terme pour la décrire. Robin n'était pas du bon sexe pour avoir un complexe d'Œdipe. Je crois qu'elle avait plutôt un complexe d'« Hordipe », le syndrome de la horde.

6

À CETTE ÉPOQUE, j'ai rencontré l'écrivain et proxénète légendaire Iceberg Slim. Si seulement je l'avais connu avant mon mariage avec Robin ! Il m'aurait remis les idées en place. Un soir, dans un club de Los Angeles, je suis tombé sur Leon Isaac Kennedy, qui m'a glissé en passant qu'Iceberg lui avait dit quelque chose.

— Attends, tu parles d'Iceberg Slim, l'écrivain ?

Leon m'a précisé qu'ils étaient amis, mais je n'en revenais pas. Je croyais qu'Iceberg était un personnage de fiction. L'histoire de son surnom était devenue un mythe. Il était assis dans son bar favori, défoncé à la coke, quand une balle a effleuré son voisin et transpercé son propre chapeau. Pourtant, il n'a pas bougé d'un pouce, se contentant d'ôter son couvre-chef pour inspecter le trou dans le feutre. Ses amis l'ont trouvé tellement placide qu'ils l'ont surnommé Iceberg.

J'ai tout de suite dit à Leon que je voulais le rencontrer et le lendemain, nous avons rendu visite au célèbre mac dans son appartement. Iceberg habitait une petite piaule dans la zone malfamée de Crenshaw. À soixante-dix ans passés, il vivait seul. Je me suis assis et on a parlé sept heures d'affilée. De sa vie, de ses livres. Je m'attendais à un gars de la rue, fruste, alors que c'était un homme érudit, au verbe châtié. Je pensais qu'il s'était instruit en prison, qu'il avait appris ces beaux mots dans les dictionnaires. Mais j'ai découvert par la suite qu'il était allé à l'université avant de devenir un célèbre mac. Il m'a montré des photos de lui enfant : c'était un petit garçon adorable. À voir ce personnage fascinant, on ne pouvait imaginer qu'il avait été aussi investi dans l'univers du vice.

Ma première question a été : avait-il vraiment été le meilleur mac de son temps ?

— Non, loin de là ! J'étais seulement plus instruit et je savais écrire des histoires. C'était sûrement mon seul talent. Les autres étaient tous des monstres.

Berg m'a raconté beaucoup d'anecdotes sur sa vie, mais il en était arrivé à un moment où il n'en était plus fier. Au temps de sa grandeur, il était

extrêmement brutal avec ses filles. J'ai découvert plus tard qu'il utilisait le même objet que son mentor pour les frapper. Il les battait comme plâtre avec un cintre métallique plié et chauffé à la flamme d'un brûleur. C'était le genre de type qui, un jour de pluie, disait à ses filles :

— Salope, t'as intérêt à passer entre les gouttes pour me ramener mon fric. Et sans te mouiller.

Berg n'était pas du genre jovial. Ma visite ne l'avait même pas émoustillé. C'était logique. Il était « le » mac. Tous ces proxénètes en talons hauts et costumes colorés, on les prend pour des clowns, alors qu'ils ont une assurance phénoménale. On se demande comment ils font pour avoir toutes ces filles à leurs pieds, mais tout est question d'assurance. On se moque d'eux, mais en même temps, on crève de jalousie. Comment font-ils pour exercer un tel contrôle sur ces filles et gagner autant d'argent à leurs dépens ?

J'allais régulièrement rendre visite à Iceberg. Je l'ai même invité à l'un de mes combats, mais cela lui aurait été trop pénible. À l'époque de sa splendeur, il incarnait l'élégance. Il arborait des lavallières et a été le premier Noir à porter des manchettes. Mais pour venir me voir boxer, il serait obligé de remettre son vieux costume en cuir et il ne voulait pas s'embêter avec ça. Il avait des codes à respecter et les gens l'attendaient au tournant.

— Je devrais remettre mon pantalon de cuir et je n'en ai pas envie.

Je lui ai respectueusement proposé de lui acheter ce qui lui ferait plaisir, mais il avait trop de classe pour accepter mon offre.

Une fois, j'ai emmené Don King, Rory et John Horne chez Iceberg. Slim était en pyjama, dans son lit, et on s'est assis sur un vieux canapé déguenillé à ses pieds comme des écoliers. Comme on était venus rendre hommage à Berg, si on voulait lui parler, on devait lever la main.

— Excusez-moi, monsieur Berg…

Ça mettait Don en rogne de devoir demander la permission avant de parler. À un moment, j'ai posé une question :

— Monsieur Berg, c'est quoi être un mac ? Si j'arrive à contrôler une fille et lui faire faire ce que je veux, est-ce que je suis un mac ?

— Non, ce n'est pas ça, fiston, a calmement répondu Berg. Être un mac, c'est contrôler tous les aspects de sa propre vie, comme ici même. Je sais tout ce qui se passe. Ça n'a rien à voir avec la fille. Le mac attire une fille,

et exerce sur elle une telle fascination qu'elle sait exactement ce qu'elle a à faire. C'est une puissante attraction réciproque. Le mac n'a pas à dire quoi faire à ses filles, elles le savent intuitivement. Une fois dans la sphère d'influence de leur protecteur, elles font leur business et lui rapportent de l'argent. Tous ces types qui racontent qu'ils les battent et les harcèlent disent n'importe quoi. La fille le fait par choix, non par soumission.

En l'écoutant, on se demandait s'il ne nous racontait pas des salades. J'ai même demandé à Don si c'était bien le vrai Iceberg Slim. Après tout, je n'avais que la parole de Leon. Mais Don me l'a confirmé : c'était bien Iceberg, en chair et en os.

Même en pyjama, Berg dégageait un puissant charisme. Il savait qu'on venait pour lui rendre hommage et en apprendre plus sur la vie. On portait des fringues de plusieurs milliers de dollars et des sacs en cuir bourrés de billets, mais ça ne l'impressionnait pas le moins du monde. Il trouvait normal de recevoir notre visite.

Parfois, avant de sortir en boîte pour courir les filles, on passait chez Berg, pour recevoir sa bénédiction.

— Quoi de neuf, Berg ? On sort ce soir.

— Eh bien, sois prudent, jeune homme. Ne laisse pas ces filles te toucher. Je sais que tu es célèbre et que ce n'est pas facile pour toi. Tu as sûrement envie de les laisser te toucher. Fais gaffe, fiston. Il faut leur dire : « Hé ! Ne me touche pas ! C'est quoi ton pedigree, baby ? Où est ton mec ? Ne me touche pas, baby, s'il te plaît. » Si elles te touchent, tu vas leur sourire, Mike, or ce n'est pas la bonne manière de procéder. Je sais que tu es entouré de femmes sublimes, mais il ne faut pas te laisser manipuler. Qu'est-ce qui cloche chez toi, mec ? Tu devrais leur répondre : « Je pourrais te choisir, mais je veux voir ton mec d'abord. » Tu dois savoir d'où elle vient. Si elle est avec un petit connard sans cervelle, ne l'approche surtout pas.

Berg paraissait se satisfaire de sa situation. Rien ne semblait pouvoir l'atteindre. Il habitait dans un taudis qui valait à peine cinquante mille dollars alors que je possédais des millions. J'avais plus de fric dans mon sac que n'en valait son immeuble tout entier. Mais on lui présentait nos respects. Avant de le quitter, ce soir-là, j'ai demandé à Don de lui donner de l'argent. Il lui a laissé dix mille dollars.

Une autre fois, Iceberg m'a fait la morale.

— Mike, tu es un mec dangereux. Sorti d'ici, tu auras des problèmes avec les femmes toute ta vie, parce que tu baises n'importe qui. Et après, tu es prêt à leur donner tout ce que tu as. Tu vas t'attirer une tonne d'ennuis avec les femmes, fiston. Tu voudras toutes les satisfaire et tu y laisseras ta chemise. Elles vont envahir ton esprit. Tu n'es pas un gentil petit copain, Mike. T'as intérêt à te tirer avant de devenir trop sensible avec les femmes. Tu auras toujours un lien spécial avec elles, parce que tu as besoin de ce lien. Mais c'est très dangereux. Dangereux pour toi. Tu te mets une trop grande pression, tu te sens mal, tu ne satisfais pas ta partenaire. Cela vient d'un problème avec ta mère. D'un lien particulier que tu as eu avec ta mère.

Berg est tombé malade, il était prêt à mourir. Il souhaitait un de ces cercueils qui se range dans le mur, au-dessus de la terre, hors d'atteinte des vers et des cafards.

— Maintenant, écoute, Mike : je ne veux pas être jeté dans une fosse, je veux être dans le mur. Je ne veux pas être rongé par les cafards et les vers. Je suis beau, Mike. Je ne veux pas qu'ils me bouffent les yeux. J'ai trop donné au monde, Mike.

C'était typique des macs, cette arrogance. Un mac veut aller à ses propres funérailles pour voir qui est venu. Il se moquait de mourir, il voulait juste être sûr que le monde entier serait présent à son enterrement.

Alors j'ai pris vingt-cinq mille dollars en liquide dans mon sac et je lui ai dit poliment :

— Bergie, mec, ne t'inquiète pas pour ça. Ça, c'est pour ton mur.

Iceberg a pris l'argent.

— Waouh, mec !

Mais il ne m'a jamais dit merci. C'est aussi pour cette raison que je l'aimais tant. Il a entretenu le mythe jusqu'au bout. Comme si c'était à moi de le remercier pour avoir accepté mon argent. La plupart des macs ne s'attachaient à personne, mais lui était différent. Si je ne pensais pas que c'était un homme bien, je ne lui aurais jamais donné cet argent.

Environ une semaine après mon mariage, j'ai dormi à Catskill. Quand je me suis réveillé, il avait neigé, alors j'ai appelé Bill Cayton pour lui dire que je ne pourrais pas me rendre à Manhattan. Il voulait me faire signer un nouveau contrat managérial qui stipulait qu'en cas de décès de Jim ou Bill,

leurs épouses recevraient leur part des gains. Une modification inoffensive à mes yeux, mais une alarme aurait dû se déclencher dans ma tête quand Bill a fait envoyer une voiture de police par le commissaire d'Albany pour me conduire en ville. Ils voulaient vraiment me faire signer ce bout de papier.

Jimmy et Bill étaient présents, ainsi que José Torres. José s'était fait renvoyer de la commission de boxe de New York, alors il était sûrement venu aider ses amis Jimmy et Bill.

Mon prochain combat aurait lieu au Japon, contre Tony Tubbs. Je pensais être une célébrité aux États-Unis, mais ce n'était rien comparé au Japon. L'atterrissage de mon avion a déclenché l'hystérie générale et j'ai été accueilli par des milliers d'admiratrices qui hurlaient mon nom. Nous étions l'attraction principale du Tokyo Dome, un stade flambant neuf de cinquante-cinq mille places. En une heure, quatre-vingts pour cent des billets avaient été vendus. Le promoteur japonais, M. Honda, avait choisi Tony Tubbs comme adversaire dans l'espoir de faire durer le combat le plus longtemps possible pour satisfaire les spectateurs. Don King avait même promis cinquante mille dollars de bonus à Tony s'il réussissait à descendre en dessous des 106,5 kilos, mais Tony combattait d'autres démons et n'a pas pu relever le défi.

Robin m'a rejoint à Tokyo et Larry Merchant l'a interviewée avant la rencontre.

— Beaucoup de gens curieux s'interrogent : comment une femme qui a fréquenté l'université Sarah Lawrence et l'université de médecine de Harvard est-elle tombée amoureuse de l'homme qui est allé à l'école de la rue ?

— Mon Dieu ! J'aimerais bien le savoir. Nous avons beaucoup en commun. Des familles traditionnelles. Ça a été le coup de foudre. Au début, ce n'était pas simple, mais on a surmonté les épreuves et on s'est mariés.

Des familles traditionnelles, hein ? Ouais, traditionnelles pour Iceberg Slim peut-être. Mais Robin adorait être le centre de l'attention.

Le match a fait long feu. J'ai chargé Tony dès le premier round et heureusement, il ne cherchait pas le corps-à-corps. Il aurait eu du mal à m'échapper avec un poids pareil. À la deuxième reprise, on a échangé quelques beaux coups, puis je lui ai décoché une gauche mémorable à la

tempe, suivie d'une série de puissants coups au corps qui l'ont envoyé dans les cordes. Enfin, je l'ai achevé avec un crochet du gauche.

Après le match, j'ai répondu aux questions de Larry Merchant avec ma morgue habituelle.

— Je refuse d'être blessé, je refuse d'être envoyé au tapis, je refuse de perdre.

Dans l'avion qui nous ramenait à New York, Robin s'est mise à donner des ordres à tout le monde. Bill Cayton m'a raconté qu'elle l'avait coincé et lui avait dit :

— Je suis M^me^ Mike Tyson et à partir de maintenant, je prends les commandes.

Elle a exigé de voir tous les documents concernant mes accords avec Bill et Jim. Elle voulait consulter les comptes, libre à elle ! Si Jimmy avait été là, je suis sûr qu'il aurait apaisé les tensions. Il était tellement plus diplomate, plus humain que Bill. Mais Jimmy n'avait pas pu nous accompagner parce qu'il était à l'hôpital à New York. Il m'avait dit ne pas pouvoir assister à mon combat parce qu'il était sur la piste d'un film rare de deux boxeurs noirs au début du siècle. C'était un mensonge.

Personne ne m'avait avoué que Jim était très malade, alors quand j'ai reçu le coup de fil de Robin dans ma limousine quelques jours après mon retour à New York, je suis tombé des nues.

— Michael, Jimmy est mort.

J'étais complètement déprimé. Je connaissais Jimmy depuis tellement longtemps ! Cus m'avait confié à Jimmy parce qu'ils étaient très proches. Si Cus était comme un père pour moi, Jimmy était comme un frère. Imaginez ma peine quand j'ai découvert qu'il souffrait d'une leucémie lymphoïde chronique depuis neuf ans et qu'il m'avait caché sa maladie. Pire, tout le monde m'avait menti sur son état de santé. C'était sans doute pour cette raison que Bill m'avait fait ramener à Manhattan par la police et signer le nouveau contrat avant mon départ pour le Japon.

Le lendemain, j'ai pris l'avion pour assister aux funérailles de Jim à Los Angeles. Lui parti, les vautours se sont aussitôt mis à décrire des cercles au-dessus de la viande fraîche : moi. Don King était présent, et faisait comme moi partie des porteurs du cercueil de Jim. J'étais surpris que Bill ait choisi Don, parce qu'il essayait au contraire de l'évincer de la promotion de mes combats. Je suppose que Don a réussi à le convaincre en lui assurant qu'il

pourrait l’aider à me gérer. On ne peut pas dire que j’étais très proche de Cayton. Pendant la cérémonie, Don et José Torres sont restés au fond de la chapelle, sans doute pour parler affaires. Je suis sûr que José espérait devenir mon manager, mais il allait être bien déçu.

Pendant que j’assistais à l’enterrement de Jimmy, Robin et sa mère faisaient une scène dans les bureaux de la société Merrill Lynch, à New York, qui gérait mes finances. Bert Sugar, l’écrivain spécialiste de la boxe, se trouvait là par hasard et a vu Robin et sa mère crier après les gens de Lynch.

— Donnez-moi mon argent ! s’égosillaient-elles.

Comme mon comptable refusait, Robin l’a traité de « connard ». Elles voulaient retirer cinq millions de dollars en liquide pour acheter une propriété dans le New Jersey choisie par la mère de Robin. Avant mon départ pour Los Angeles, Ruth m’avait fait signer un document donnant pouvoir à Robin de retirer cet argent. Le matin des funérailles, Robin m’a appelé des bureaux de Lynch et m’a passé mon comptable. Il m’a expliqué que mon argent était placé dans des investissements à court terme, non imposables, qui arriveraient à échéance le 14 avril prochain. Les intérêts allaient payer la majeure partie de mes impôts sur le revenu de 1988, voilà pourquoi il refusait de sortir l’argent. Après l’avoir attentivement écouté, je lui ai demandé d’obtempérer. J’étais bêtement amoureux. El Smucko.

Ruth nous avait trouvé une belle maison à Bernardsville, dans le New Jersey. Située à cinquante kilomètres de Manhattan, avec la circulation, elle paraissait plutôt à cinq cents bornes ! Cette immense demeure en pierre avait appartenu autrefois à un sous-secrétaire d’État de l’administration Roosevelt. J’ai engagé une décoratrice espagnole pour sublimer la propriété avec du mobilier extrêmement coûteux, un thème différent par pièce – méditerranéen, victorien, etc. Je ne le savais pas à l’époque, mais Ruth ne se gênait pas pour dire à nos amis que s’ils voulaient nous faire un cadeau de mariage, nous avions besoin de meubles. Vous voyez un peu le genre de sournoises auxquelles j’avais à faire ?

Je n’ai pas passé beaucoup de temps dans cette maison. Quand Robin travaillait, on s’installait chez elle à Los Angeles. Mais de temps à autre, on organisait une grosse fiesta. Ruth et Robin détestaient mes amis de Brownsville. Elles étaient si arrivistes qu’elles ne voulaient surtout pas être vues en compagnie de gens des bas quartiers. Robin louait même des

toilettes portables pour ne pas que mes amis entrent pisser dans les toilettes de la maison.

Le jour où elles ont fait un scandale dans les bureaux de Merrill Lynch, elles ont aussi exigé de Cayton de voir tous mes dossiers financiers. Depuis notre mariage, Robin avait totalement changé de visage. Elle était de plus en plus exigeante. Rien ne pouvait la satisfaire. Sa mère et elle faisaient tout pour me contrôler. J'étais tellement fatigué de cette situation que j'allais encore plus souvent voir ailleurs.

Un jour, Robin, Ruth et moi étions dans un restaurant de Manhattan, et Robin a glissé sa main dans ma poche pour payer la note, mais elle est tombée sur des préservatifs. Robin était hystérique, alors que Ruth ne paraissait guère perturbée.

— Allons, Robin, ce n'est pas grave. Ce genre de choses arrive souvent chez les gens mariés.

Je suppose qu'elle ne voulait pas agacer la poule aux œufs d'or. Nous sommes partis, mais Robin a pris le volant dans un état de fureur indescriptible. Elle qui n'était pas une grande conductrice s'est lancée à toute vitesse dans la direction du New Jersey, et a embouti la voiture devant nous.

Le conducteur du véhicule est sorti en beuglant après nous que sa main était cassée, alors je lui ai donné vingt mille dollars en liquide. Il a aussitôt couru droit au bureau de l'OTB – où l'on peut parier sur les courses hippiques – à une centaine de mètres de là.

Ensuite, deux agents de la police de l'autoroute sont arrivés sur les lieux de l'accident. Comme je voulais éviter des ennuis à Robin, j'ai assumé la responsabilité de l'accident en leur disant que j'étais au volant. J'étais vraiment mordu à l'époque. Un des flics paraissait enchanté de me rencontrer. L'appât du gain brillait dans son regard. Il faisait beaucoup trop de compliments sur ma Bentley. Mon cerveau s'est mis en branle et j'ai décidé de tenter de l'acheter. Je lui ai offert la Bentley s'il passait l'éponge.

— Je ne peux pas accepter, non !

— Bien sûr que si. Vous travaillez tellement dur. Vous mettez votre vie au service des autres. Vous méritez une récompense.

— Que ferais-je d'une Bentley ?

— Vendez les pièces détachées.

— Allons, ne dites pas ça, a-t-il répondu d’un air outré, alors qu’il était évident que l’idée le séduisait.

Au moment de ces pourparlers, Robin et sa mère avaient déjà filé en taxi. Pendant que le flic réfléchissait à mon offre, un deuxième homme s’est approché en prétendant avoir eu la main brisée pendant l’accident. Le policier lui est aussitôt tombé dessus.

— Je ne vais pas le répéter deux fois : dégage !

Donc, j’ai laissé la Bentley aux flics et j’ai pris un taxi pour retourner au bureau de Cayton. Là, j’ai tout de suite téléphoné à la police.

— Ils ont pris ma Bentley ! Rendez-moi ma voiture !

Le jour même, je l’avais récupérée.

Au bout de quelques mois avec Robin et sa mère, j’ai perdu les pédales. J’ai appelé Gene Kilroy, le bras droit d’Ali.

— Ces femmes me rendent dingue. Elles me traitent comme leur esclave. La mère me parle comme si j’étais son mari.

Ce n’était pas seulement Robin et sa mère. Depuis la disparition de Jimmy, tout le monde cherchait à me manipuler. Les deux femmes avaient organisé une réunion avec Bill, moi et leur avocat, Michael Winston. Elles avaient récupéré tous les dossiers financiers, mais n’y comprenaient rien. Aussi les avaient-elles montrés à Don King. C’était exactement le levier dont Don avait besoin. Il avait empoisonné les esprits de Robin et Ruth à propos de Cayton, parce que ce dernier essayait de l’évincer de mes promotions futures.

Pour tout dire, je me moquais pas mal de toutes ces intrigues autour de moi. Un des matchs les plus importants de ma carrière devait avoir lieu en juin, contre Michael Spinks, considéré par certains comme le champion du monde dans le cœur des gens. Spinks avait perdu sa ceinture IBC quand il s’était retiré du championnat unifié. Je m’entraînais beaucoup pour ce match. Passer en revue mes différents contrats ne m’intéressait pas. El Smucko.

Nous nous sommes tous retrouvés dans les bureaux de Merrill Lynch et j’ai fait virer dix millions de dollars dans une autre banque, à la libre disposition de Robin et Ruth. Ceci après avoir dépensé un demi-million de dollars en vêtements, bijoux et fourrures pour elles. Et quatre-vingt-cinq mille dollars pour la BMW de Robin.

Sur le plateau de tournage d'une publicité pour Pepsi, Ruth a stoppé les caméras et a fait du chantage à Cayton. Mon manager a accepté de réduire ses gages à vingt-cinq pour cent. Ce qui était une bonne chose. La majorité des managers ne prenaient que dix ou quinze pour cent, alors qu'il s'en attribuait un tiers pour chacun de mes contrats publicitaires.

À la fin du mois de mai, Ruth a demandé à son cerbère Winston d'entamer des poursuites juridiques pour se débarrasser de Cayton. Depuis qu'il m'avait menti sur la maladie de Jimmy, je ne pouvais plus lui faire confiance. J'avais besoin d'un nouveau départ. Quelle direction prendre ? J'étais toujours partagé à propos de la boxe. Sur le ring, je pensais à prendre ma retraite. Mais dès que j'enlevais les gants, la boxe me manquait. Un vrai casse-tête.

Robin a prétendu avoir fait une fausse couche. Elle était censée être enceinte de trois mois avant notre mariage. Or en juin, elle n'avait pas pris un gramme, et maintenant elle était alitée et affirmait avoir perdu notre bébé. Aujourd'hui, je suis heureux qu'on n'ait pas eu d'enfant ensemble, mais à l'époque, je voulais vraiment ce bébé. Elle, en revanche, ne désirait pas d'enfant de moi. Elle aurait préféré mourir plutôt que d'avoir un bébé noir aux cheveux crépus comme moi.

Toute cette pression me pesait. Dans les interviews avec les journalistes sportifs, je perdais mon calme.

— Vous ruinez la vie des gens. Je ne devrais même pas vous parler. Je devrais vous arracher la tête. Ma femme, ma belle-mère sont mises en pièces par des types comme vous. Quand je suis sur ce ring, je n'ai aucun problème. C'est facile d'oublier ses ennuis quand un type vous cogne dessus. Les gens du business de la boxe sont tous des salauds. Je pensais que les gars de mon quartier étaient des criminels, mais ils sont gentils à côté de ces escrocs de la boxe. Ces gars prétendent défendre mes intérêts, mais c'est faux. « C'est pour ton bien, Mike ! » Mais c'est totalement faux ! Ils ne pensent qu'à leur pogne. Chaque fois que je gagne un dollar, ils en empochent le double.

À cette époque, j'ai contacté Shelly Finkel, l'une des rares personnes humaines de ce business.

— Shelly, je crois que je vais tuer Robin ou Cayton.

Elle a tout de suite appelé mon manager pour lui demander d'aller me parler, et de parler à Robin, mais Cayton lui a répondu que je n'avais qu'à

venir le trouver. Il ne savait même pas se comporter en ami quand j'en avais besoin.

Robin et sa mère m'ont piégé dès le début. Elles m'ont eu, mais elles n'en pouvaient déjà plus de ce mariage. J'étais sûrement trop difficile à supporter pour elles. Elles devaient se dire : « Si on tient encore un peu, on aura l'argent, mais mon Dieu, ce type est vraiment infernal. »

Alors elles sont passées au plan B.

Le 13 juin, deux semaines avant mon combat contre Spinks, Wally Matthews, de *Newsday*, a reçu un appel d'Olga. Olga était l'assistante de Ruth, ou plutôt son esclave personnelle, même si elle affirmait être la vice-présidente de la société présumée de Ruth. Enfin, on va dire qu'elle disposait d'un bureau. Bureau payé par l'investisseur principal de sa société, Dave Winfield. Elle avait soutiré de l'argent au célèbre joueur de football américain avant de lui coller un procès pour lui avoir prétendument transmis son herpès. Olga a expliqué à Matthews que Robin et Ruth étaient crucifiées par la presse et qu'elles désiraient rétablir la vérité. Je les maltraitais physiquement, a affirmé Olga. Mais elle a ajouté que ce n'était pas ma faute, parce que j'étais asocial.

Comme Wally était un bon journaliste, il lui a demandé une déclaration officielle. Olga lui a promis de le rappeler. Le lendemain, elle lui a annoncé que Robin et Ruth ne feraient pas de déclaration, mais qu'elles étaient d'accord pour publier leur histoire. Wally a répondu que cela ne suffisait pas ; il avait besoin de les citer. Le soir même, Olga a recontacté le journaliste pour lui transmettre le numéro de la sœur de Robin, qui assistait à un tournoi de tennis au Portugal. Stephanie lui a confirmé les faits. Elle a dit que j'étais arrivé sur le plateau du tournage de Robin complètement ivre, que j'avais cassé des projecteurs, juré, et donné un coup de poing fermé dans la tête de Robin.

— Il sait comment la frapper, et où, pour ne pas causer de réels dommages.

Ouais ! Je suis un maître de kung-fu. Mais Stephanie a ajouté que ce n'était pas ma faute, J'ÉTAIS JUSTE UN ASOCIAL.

Maintenant, Wally avait l'impression qu'on se jouait de lui. Comme si Olga et Stephanie lisaient le même script. Alors Ruth l'Impitoyable l'a invité dans son « bureau ». Wally s'est rendu sur place. C'était un lieu obscur, sinistre, comme l'antre d'une sorcière. Même les murs étaient

sombres. Winston, leur avocat et cerbère, était présent et a demandé à Wally de ne pas enregistrer la conversation. Mais le journaliste n'était pas né de la dernière pluie. Il a glissé la main dans sa poche et a enclenché le Dictaphone dissimulé dedans. Ruth a déclaré qu'elle voulait rendre l'affaire publique à cause de Cayton. Je devais comprendre que mettre fin à son contrat était pour le bien de Robin et de nos futurs enfants.

— Honnêtement, j'ai appris à aimer Mike, a-t-elle dit à Wally. Manifestement, il aime Robin, et il m'aime aussi.

Mais Cayton avait monté la presse contre elles, et elle disait avoir reçu des menaces de mort et des coups de téléphone obscènes. Son petit laïus a duré une heure. Ensuite – surprise surprise ! –, Robin est arrivée dans leur antre-bureau à l'improviste.

— Oh, maman, je ne savais pas que tu avais de la compagnie. Je ne savais pas que tu avais rendez-vous avec la presse !

Quelques secondes après, Robin pleurait. Oui, sanglotait-elle, Mike l'avait frappée.

— Alors c'est vrai ? s'est enquis Wally.

— Vous ne pouvez pas me citer. Cette conversation n'est pas officielle.

Mais elle a ajouté :

— Mike a énormément changé depuis dix-sept mois que je le connais. Je crois vraiment qu'il est ASOCIAL. Il n'a que vingt et un ans, et il est totalement immature.

Le lendemain, Wally m'a appelé à A.C.[7], où je m'entraînais, pour connaître ma réaction aux allégations de mon épouse et de ma belle-mère. Il a laissé un message et je l'ai rappelé aussitôt.

— C'est quoi le problème ? Qu'est-ce qui est si urgent ? Est-ce que j'ai des ennuis ?

Wally m'a parlé des brimades physiques que j'aurais infligées à Robin et Ruth. Bien sûr, j'ai nié ces conneries. Ensuite, il m'a demandé ce que je ressentais après les révélations de ma famille.

— Je me sens très bien. Vous m'avez ouvert les yeux. On ne peut pas traiter un homme de salaud, puis lui dire qu'on l'aime. En gros, elles disent que je suis nul. Je ne comprends pas. Peut-être que je ne suis pas l'homme qu'il leur faut. Vous voyez ce que je veux dire ? Je ne suis pas l'homme qu'il leur faut. Je me débrouillerai de toute façon. Je finirai par me débrouiller.

Robin a déclaré dans le journal de dix-sept heures d'une radio de New York qu'il manquait vingt millions sur mes comptes. Elle a aussi raconté que des détectives privés suivaient sa mère et que Cayton avait offert au père Clements cinquante mille dollars pour nous aider à obtenir le divorce. Puis, chose incroyable, elle a conclu :

— C'est Michael qui a tout manigancé.

Quoi ? J'avais fait quoi ? Les sales petites fouineuses ! En plus d'en avoir après mon argent, elles étaient tellement égoïstes qu'elles rêvaient d'élever leurs misérables petites personnes. Elles rêvaient de leur heure de gloire. Elles voulaient être moi.

Comme l'article de Wally devait paraître dans le journal de dimanche, ces deux petites malignes sont venues me voir à l'entraînement samedi. Pour tirer leur épingle du jeu, elles m'ont raconté que leurs propos avaient été déformés. Et El Smucko les a crues.

— Bill sera mort dans dix ans, alors que je serai toujours avec ma femme, ai-je dit à la presse. Il essaie de nous embarrasser, de faire croire aux gens que je suis incapable de contrôler ma femme et sa mère, que ce sont des croqueuses de diamants.

Comme Robin était présente, elle a ajouté son grain de sel.

— Il tente de nous détruire. Il me cherche des poux dans la tête au lieu de s'intéresser aux affaires de Mike. Il est temps de décider du sort de Cayton.

— Ce type est un serpent. Il est sans pitié.

— Bill est fini, a grondé Robin.

Au même moment, Ruth l'Impitoyable était citée dans un autre article : « Je suis sa mère de substitution, pas son manager. Je suis le ciment de notre famille. Si je m'écroule, tout s'écroule. »

On nageait en plein délire. Pendant ce temps, Don rôdait autour de nous, dans l'attente que les femmes lui mâchent le travail et se débarrassent de Cayton. Là, il pourrait entrer en scène. Il m'a même dit qu'elles iraient trop loin. Dans le même temps, José Torres essayait toujours de s'infiltrer dans la brèche pour avoir sa part du gâteau. J'étais vraiment la poule aux œufs d'or. Sur HBO, Michael Fuchs m'avait surnommé la « Caisse enregistreuse en short ». Dans le *New York Post*, j'ai refusé l'idée que José Torres pourrait me manager, alors il a signé un contrat pour un livre avec Time Warner et obtenu une avance de trois cent cinquante mille dollars – un énorme paquet

d’argent à l’époque ! Quatre ans plus tôt, José avait promis à Cus d’écrire un livre sur la façon dont Cus avait fait de moi un champion. José était censé partager l’argent du livre avec Camille, mais maintenant, il vendait à un éditeur une biographie autorisée.

Voilà le merdier dans lequel je me débattais avant le match contre Spinks. La veille, on m’a posé des questions sur tout ce cirque.

— Je les hais tous. Les écrivains, les promoteurs, les managers, tous ! Ils se foutent de moi, de ma femme, de mon entraîneur, de ma belle-mère, de mes pigeons. Une seule chose les intéresse : l’argent ! Alors je ne veux rien entendre. Les histoires d’amitié, c’est de la connerie. Je peux aller me battre dans la rue. Je n’ai besoin de personne pour me manager. C’est trop tard, je suis trop vieux pour ça. J’ai juste besoin d’un entraîneur. J’irai dans la rue et je me ferai un million de dollars avec un combat de rue.

Dieu, j’étais paumé. Je parlais de m’installer à Monaco, dans un pays lointain où je serais accueilli les bras ouverts. J’ai répondu à une interview de Jerry Izenberg, un journaliste chevronné du *Star-Ledger* basé à Newark, dans le New Jersey. Il a compris ma détresse. Il m’a demandé à quoi je pensais quand je faisais mon jogging le matin.

— Je pense à Cus, à ce qu’il me disait. Il avait raison sur tellement de choses. Il n’est plus là pour m’aider. Je pense à certains événements de ma vie. C’était tellement plus drôle avant. Tout n’était pas qu’une question d’argent. On était comme une famille. On était soudés. Puis il est mort et maintenant, il n’y en a plus que pour l’argent et je n’ai plus personne à qui me confier.

Là, j’ai attrapé Izenberg, j’ai laissé tomber ma tête sur sa poitrine et je me suis mis à pleurer comme un bébé : les grandes eaux, à tel point que Jerry a dû changer de chemise.

Mais toutes ces distractions ne m’empêchaient pas de me concentrer sur le ring, où je pouvais échapper à toutes ces manigances. Je mettais tous mes partenaires d’entraînement K.O. Juste avant l’affrontement, j’avais retrouvé mes esprits. Au journaliste du *Boston Globe*, j’ai déclaré :

— Je vais briser Spinks. Le réduire en miettes. Lui arracher le cœur et le lui montrer. Les gens diront que je suis une brute, un animal. Mais ensuite ils paieront cinq cents dollars pour voir le spectacle. Je suis un guerrier. Si je ne boxais pas, je serais un hors-la-loi. C’est dans ma nature.

Je voulais boxer Spinks avec le même panache.

— Avoir peur dans sa vie est une bonne chose, a déclaré mon adversaire à la presse avant le match.

J'étais très confiant quant à l'issue de ce duel. Mais je n'avais toujours pas le respect des gens de la rue, qui suivaient les exploits de Spinks depuis plus longtemps que les miens. Quand je me baladais à New York ou à Los Angeles, les gens me lançaient :

— Spinks va te démolir, mon frère. Il va te botter le cul.

— Tu planes, mec ? Tu viens d'une autre planète si tu crois t'en tirer.

Ils étaient juste haineux.

En apprenant que Roberto Duran voulait assister au match, j'étais tout excité. J'ai dit à Don de lui donner deux billets pour qu'il entre me voir dans mon vestiaire. J'étais tellement heureux de rencontrer mon héros que j'étais certain de gagner. Il est arrivé avec son ami Luis de Cubas, lequel m'a donné des conseils :

— Rentre-lui dans le lard dès le début !

— La ferme, l'a coupé Duran. Prends ton temps, petit, utilise ton direct. Ton direct à fond.

Le grand moment venu, le camp de Spinks m'a cherché des poux. Butch Lewis, son manager, a observé le bandage de mes gants et a trouvé à redire.

— Non, non, tu dois ôter tes gants et tout recommencer, a dit Lewis quand Kevin a eu terminé. Il y a une bosse dans le bandage.

— Je n'enlève rien du tout. Va te faire foutre.

— Je n'ai pas peur de toi. Retire ces gants, a insisté Lewis.

— Je suis Dieu. Je ne ferai rien.

— Mais tu n'as pas le choix, Dieu, a rétorqué Butch.

— Foutez le camp ! a dit Rooney.

On a fini par appeler Larry Hazzard, le directeur de la commission de boxe du New Jersey, et Eddie Futch, l'entraîneur de Spinks, qui ont tous deux validé le bandage des gants.

Mais j'étais furax.

Spinks est monté le premier sur le ring. Pour le faire lanterner un peu, je suis entré dans l'arène au son d'une musique funèbre. J'ai marché lentement vers le ring et j'ai regardé le public comme si j'allais tuer tout le monde. Je voulais créer une atmosphère de terreur autour de moi. J'étais totalement conscient de la présence des spectateurs pendant ma progression.

Toutes mes pensées étaient concentrées sur la projection de cette image de tueur. Mais je désirais aussi ne faire qu'un avec la foule. J'ai opéré mon truc de sortie de corps pour pouvoir me mêler à eux, me fondre en eux, et quand je suis monté sur le ring, je n'avais qu'à lever la main pour déclencher l'hystérie. Puis j'ai vu l'énergie de mon rival le déserter lentement.

Robin avait demandé à Winston d'intenter une action en justice contre Cayton. Elle était assise au premier rang, dans une robe rouge électrique très décolletée, à côté de Don. Bien sûr, Don a été ravi d'apprendre les poursuites judiciaires. Norman Mailer était présent lui aussi. Par la suite, il a écrit un commentaire intéressant : « Tyson avait l'air vidé, pas effrayé ni inquiet, mais une part de lui-même semblait usée, comme s'il n'avait pas réussi à résoudre un problème. » Norman avait raison, sauf que j'avais une foule de problèmes à résoudre.

Dès que j'ai vu Spinks sur le ring, j'ai su qu'il n'avait aucune chance. Il ne m'a pas regardé dans les yeux pendant les instructions. Pendant qu'on attendait le coup d'envoi, Kevin m'a dit qu'il avait parié sa part des gains sur un K.O. au premier round. Au son de la cloche, j'ai fondu sur mon rival. Je l'ai bourré de coups un bon moment, et il a riposté. Là, j'ai su qu'il n'arriverait pas à me faire mal. Je ne sentais même pas ses coups. Au bout d'une minute, je l'ai acculé dans les cordes et l'ai cogné avec un uppercut gauche, puis l'ai allongé d'une droite au corps. C'était la première fois de sa carrière que Spinks allait au sol. Je savais que le combat était terminé, parce que toute la semaine, j'avais laminé mes sparring-partners de coups bien plus puissants que celui qui venait de faire flancher Spinks. Il s'est relevé et a pris ses huit secondes avant de reprendre le duel. Trois secondes plus tard, je lui ai décoché un coup terrible suivi d'un uppercut droit, ce qui l'a achevé. Je suis retourné à mon coin mains tendues, paumes vers le ciel. Tous les grands champions faisaient ce geste d'humilité, mais dans mon esprit, j'étais le meilleur.

Pendant la conférence de presse, j'ai déclaré que je pouvais battre n'importe qui dans le monde et que, pour autant que je sache, ce match pourrait bien être le dernier. Je pesais mes mots. Je n'avais pas envie de me battre tant que je n'aurais pas réglé ma situation familiale. À ce moment-là, je me doutais que j'allais devoir me débarrasser des deux femmes de ma vie comme de mon équipe de management. Il me fallait un nouveau départ.

Des célébrités sont venues à la soirée après le match : Stallone, Bruce Willis et Brigitte Nielsen. J'ai aussi vu ma sœur Denise à une table,

entourée d’une nuée d’admirateurs. J’avais plutôt intérêt à me sauver parce qu’elle allait finir par me faire honte, me disais-je. J’ai essayé de m’éclipser, mais sa voix tonitruante a retenti :

— Mike !

J’ai continué à m’éloigner l’air de rien.

— Mike ! Mike, petit morveux, tu ferais bien de ramener tes fesses ici tout de suite !

Je suis allé la rejoindre dare-dare.

— Mike ! Va me chercher un Coca Light, dépêche !

— Bien sûr, Niecey.

Certaines choses ne changeront jamais.

Ma sœur était une fille formidable. Elle s’inquiétait tout le temps pour moi. Elle avait sûrement envie de dire leurs quatre vérités à Robin et à sa mère, mais je ne voulais pas la mêler à nos histoires. Niecey était une fille toute simple. Rencontrer des animatrices célèbres comme Oprah et Natalie Cole la rendait si heureuse ! Elle adorait aussi me faire bisquer devant tout le monde en m’ordonnant d’aller lui chercher un Coca Light. Les gens se disaient : « Hé c’est Iron Mike et elle le fait tourner en bourrique ! »

Quand j’étais à Los Angeles, ma sœur pouvait très bien me téléphoner :

— Salut, Mike, j’ai besoin d’un matelas.

— D’accord, j’envoie quelqu’un t’en livrer un.

— Oh, je ne connais pas ces gens. Mike, viens me l’apporter toi-même !

Mon ami Shorty Black possédait un petit bar miteux dans le Queens, mais ma sœur trouvait l’endroit génial.

— Je vais chez Shorty’s ce soir ! me disait-elle comme si elle allait dans un club branché.

Je lui proposais de l’emmener au Bentley’s ou au China Club, mais le Shorty’s lui suffisait.

J’avais dédié ma victoire à Jimmy Jacobs. Ensuite, je suis allé rendre hommage à Cus. À chaque fois que je défendais mon titre, j’allais sur sa tombe avec une bouteille de champagne pour fêter l’événement avec lui. Cus adorait le champagne. Rooney me taquinait toujours avec ça.

— Arrête de vider des putains de bouteilles de champagne sur la tombe de Cus !

Quand il voyait une bouteille de Dom Pérignon près de la tombe, il savait d'où elle venait.

Après le match contre Spinks, la situation s'est envenimée. Cayton était outré d'être poursuivi en justice, mais aucun représentant de la presse ne trouvait anormal que Jim et Bill m'aient traité comme si j'étais leur propriété. Si un homme se sentait trahi dans cette affaire, c'était bien moi. Jim parti, je ne voulais plus de Bill comme manager. Si Cus avait été encore vivant, Cayton aurait été viré depuis longtemps. Cus n'avait jamais aimé Cayton parce qu'il fricotait avec l'IBC[8], les ennemis mortels de Cus.

Robin et Ruth avaient enrôlé Donald Trump comme conseiller, ce qui s'est avéré une très mauvaise idée. Trump ne comprenait rien au monde de la boxe, aux gains, aux droits étrangers, aux droits télévisuels, etc. Beaucoup trop de gens s'engraissaient à mes dépens pour laisser ces chamailleries continuer encore longtemps. En juillet, Bill a renégocié son contrat et ramené ses gages managériaux à vingt pour cent et son pourcentage des recettes publicitaires à seize pour cent. Si tout le monde avait eu le temps de se mettre d'accord, c'était aussi parce que le paiement de ma victoire sur Spinks avait été suspendu par l'action en justice. Maintenant, je pouvais encaisser mon chèque de dix millions de dollars et Bill ses cinq millions.

Tous me poussaient à remonter sur le ring, mais je n'étais pas pressé. J'étais censé affronter Frank Bruno à Londres, mais à la conférence de presse pour annoncer les modifications de mon contrat avec Cayton, j'ai surpris tout le monde.

— Je crois que je vais renoncer au combat contre Bruno et prendre six à huit semaines de repos. Je n'ai pas envie de boxer en ce moment.

À cette époque, je passais de plus en plus de temps avec Don King. En mai, j'étais allé plusieurs jours dans sa propriété de Cleveland. Don m'avait fait signer un contrat promotionnel avec lui, que nous avons gardé secret jusqu'après ma victoire sur Spinks. Il avait parfaitement mené sa barque.

Dans l'année, Don m'avait emmené voir un concert de Michael Jackson. Il avait fait la promotion de certains concerts de Michael et de son père, aussi m'a-t-il accompagné en coulisses après le spectacle. J'avais déjà rencontré Joe Jackson à quelques-uns de mes combats parce qu'il était joueur. Don et moi nous sommes aventurés dans les coulisses et Michael était là en chair et en os, à attendre sa voiture. Personne ne pouvait

l’approcher. Mais il a vu que j’étais entouré de gens qui demandaient un autographe. Je voulais lui serrer la main avant son départ, alors je me suis avancé.

— Comment allez-vous, monsieur Jackson ? C’est un plaisir de vous rencontrer.

Il a réfléchi une seconde et m’a détaillé des pieds à la tête.

— Je vous connais, n’est-ce pas ?

Il m’avait pris de haut ce soir-là. Il savait parfaitement qui j’étais. Mais je ne pouvais pas lui en vouloir. C’était tellement beau. J’avais hâte de réutiliser cette repartie.

Quand Don King est venu à New York le 16 août, il a lâché sa bombe : j’avais signé un contrat promotionnel exclusif avec lui. Bill a vu rouge et a menacé de me poursuivre en justice. Les femmes de ma vie étaient alors pratiquement sorties du tableau. Elles avaient perdu tout espoir de contrôler mes affaires, aussi étaient-elles entièrement investies dans le plan B – me dépeindre comme une sorte de monstre pour obtenir le meilleur règlement de divorce possible. Pendant tout l’été, Robin a donné des interviews où elle prétendait que j’étais violent avec elle. Mais quand les journalistes lui ont demandé des preuves, elles ont été incapables de leur fournir la moindre plainte. Je n’aime pas dire du mal des gens, et peut-être qu’elles ont changé depuis cette époque, mais c’étaient vraiment les deux garces les plus retorses de la galaxie.

Leur nouveau plan était de me faire interner dans un centre psychiatrique pour pouvoir prendre le contrôle de mes finances. Ruth l’Impitoyable voulait absolument me faire aller chez ce psy, le D^{r} Henry McCurtis. Je refusais de le voir. Alors elles l’appelaient pour lui réclamer des ordonnances de lithium et de Thorazine pour moi. Il leur a dit que j’étais maniaco-dépressif. Ruth l’Impitoyable a convaincu son frère Michael de me donner les médicaments. Mais lui-même ne croyait pas à ces conneries. Au début, il me disait :

— Mike, tu veux ces médocs ?

Mais ensuite c’était plutôt :

— Mike, ne prends pas cette merde. Moi, je ne le ferais pas.

Ensuite, Ruth a tenté de se servir de Rory pour s’assurer que je prenais bien ces putains de pilules. Mais Rory ne s’est pas laissé berner. Il lui a

répondu qu'on était à court de médicaments. Alors elle lui a promis de m'en faire livrer d'autres dans la nuit par FedEx.

J'avais abusé de l'alcool, pas des médicaments, quand j'ai eu une échauffourée avec Mitch Green. Depuis sa défaite contre moi, il avait sombré dans les bas-fonds. Il s'était fait pincer pour consommation de drogue, et avait été arrêté pour avoir refusé de payer un péage et avoir dévalisé une station essence.

Fin août, j'avais passé la nuit à faire la bringue, puis j'ai décidé d'aller chez Dapper Dan's pour récupérer une commande de vêtements. Une veste de cuir blanche avec le titre d'une chanson de Public Enemy écrit au dos : *don't believe the hype* et un short de cuir blanc type Daisy Duke assorti. Hé, j'étais en forme à l'époque, j'avais envie de montrer mes cuisses musclées. Tous les artistes de hip-hop/dealers de drogue s'habillaient chez Dapper, alors le magasin restait ouvert très tard. Il était environ quatre heures du matin quand je me suis garé devant la boutique. Je n'étais pas un rappeur ni un dealer, mais j'aimais bien traîner chez Dapper Dan's.

Acheter des fringues me faisait toujours du bien. Mais mon humeur s'est brutalement assombrie quand j'ai vu ce connard de Mitch Green se ruer dans le magasin comme une furie, torse nu.

— Qu'est-ce que tu fous là, tapette ? Toi et ta petite copine Don King, vous m'avez baisé pendant ce match. Vous n'êtes qu'une bande de pédés ! Tu t'entends parler ? Tu parles comme une tafiole !

À cette époque, je m'efforçais de respecter les règles du monde des Blancs pour décrocher de gros sponsors, mais tout au fond de moi, j'étais un tueur assoiffé de sang. J'ai décidé d'employer l'éloquence juive que j'avais vue chez des hommes d'affaires comme Jimmy Jacobs.

— Écoute, Mitch, tu devrais réfléchir à ce que tu fais. Je ne crois pas que ce comportement soit bon pour ta santé. Rappelle-toi que je t'ai déjà vaincu sur le ring. Tu ferais mieux de prendre le large tout de suite.

— Tu ne m'as pas battu ! a-t-il vociféré. Je n'avais rien mangé. Ce connard de Don King m'avait affamé !

Je ne voulais pas discuter avec lui, de peur de tuer ce crétin. Alors j'ai récupéré mes fringues et j'ai fait mine de m'en aller. J'étais sur le trottoir quand ce dingue s'est jeté sur moi en hurlant. Alors j'ai eu une révélation. J'étais Mike Tyson, le champion du monde incontesté des poids lourds. Je n'avais pas à subir ces conneries. Il s'est accroché à moi et j'ai vu qu'il

avait arraché la poche de ma chemise. Voilà. Je l'ai cogné dans l'œil. Comme j'étais ivre, je n'ai pas réalisé qu'il était défoncé à l'angel dust et qu'il aurait du mal à riposter. C'était comme si j'avais affaire à un gamin de dix ans. Je l'ai traîné dans la rue alors qu'il criait. Il se défendait encore plus mal que sur le ring.

Je l'ai frappé plusieurs fois, mais il chancelait sans tomber. Alors je lui ai décoché un coup de pied circulaire digne de Bruce Lee dans *Opération Dragon* qui l'a étendu par terre. Mon ami Tom, qui me servait souvent de chauffeur quand j'étais éméché, a essayé de m'éloigner de lui.

— Arrête, Mike, tu vas finir par le tuer.

— Il n'avait qu'à pas me chercher !

Alors qu'on retournait à la voiture, le zombie de *La Nuit des morts-vivants* a ressurgi comme Jason dans *Vendredi 13* et m'a donné un coup de pied dans les parties.

— Va chier, pédé !

Ce n'était pas bon. Je lui ai sauté au cou, je l'ai flanqué par terre et je lui ai cogné la tête jusqu'à ce qu'il soit raide. Maintenant j'étais fatigué, alors je suis retourné à ma voiture. Je conduisais une Rolls-Royce Corniche jaune canari. Trois cent cinquante mille dollars en 1988. Je suis monté dedans et Tom s'est installé au volant.

— Démarre ! Dégageons d'ici.

— Aucune chance ! Ce clown est dans mes roues.

J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu Mitch qui hurlait et tambourinait à la vitre. Alors il a tout bonnement arraché mon rétroviseur latéral. Cinq cents dollars facile ! Là, j'étais vraiment en pétard.

J'ai ouvert la portière, j'ai attrapé sa tête, puis je lui ai asséné mon coup de poing signature, l'uppercut droit. Bam ! Mitch a volé dans les airs et est retombé comme une poupée de chiffon, pile sur la tête. Ceux qui ont l'habitude des combats de rue savent que quand la tête heurte deux fois le sol, la première vous assomme et la deuxième vous réveille. Le crâne de Mitch n'est entré qu'une fois en contact avec le sol, mais une bave blanche est apparue aux commissures de ses lèvres.

Une foule de proxénètes, prostituées et drogués s'était rassemblée autour de nous. Ooooh ! je flippais. Je croyais vraiment qu'il était raide. Je lui avais cassé l'orbite, le nez, plusieurs côtes, et il avait un œil fermé pour de

bon, mais je n'étais toujours pas satisfait. Dieu merci il y avait du monde, sans quoi, j'aurais brisé le cou de ce connard. Je n'ai pas l'alcool gai.

« C'est la dernière fois que j'ai affaire à Mitch », pensais-je. Faux. Quelques jours plus tard, je sortais avec une Afro-Américaine torride du nom d'Egypt ou Somalia, enfin un nom de pays. C'était le genre de fille avec un turban et une longue robe flottante. On déjeunait à une terrasse de café qui rappelait l'ambiance parisienne. J'observais la rue quand j'ai vu un Black immense sur un vélo.

« Ça ne peut pas être Mitch, parce que c'est un putain de zombie qui ne sort jamais le jour. » Voilà ce que je me disais. Juste au moment de tourner au coin de la rue, il a jeté un coup d'œil dans ma direction. Oh merde ! Il a fait demi-tour et est allé parler à l'hôtesse, qui ressemblait à Queen Latifah dans *Jungle Fever*.

— C'est pas Mike Tyson, là-bas ?

— Ouais, c'est Mike Tyson. Hé champ' ! a-t-elle crié à mon intention en me pointant du doigt.

Elle m'a jeté un regard qui signifiait clairement : « Débrouille-toi avec ce mec. »

Pourquoi avait-elle fait ça ? Pourquoi ?! Voilà que Mitch se précipitait vers notre table.

— Espèce de sale pédé. Tu ne m'as pas battu ! Tu m'as juste filé un coup de poing par surprise !

— Ah ouais ? Je t'ai collé mon poing dans la figure, explosé la tête, cassé les dents et les côtes, tout ça d'un seul coup de poing ?

On était prêts à se battre de nouveau, quand Miss Egypt/Somalia a posé la main sur mon bras. Celui qui tenait le couteau à steak. Je n'étais pas végétarien à l'époque.

— Reste cool. Ne tombe pas dans le panneau, Mike. Tu es trop précieux pour nous. C'est le piège de l'homme blanc. Tu ne veux pas finir dans une de leurs cages.

Si j'avais déjà couché avec elle, j'aurais sauté sur ce minable et l'aurais planté avec mon couteau. Mais ce n'était pas le cas, alors j'ai laissé tomber et je me suis détourné de Mitch. Il a repris son vélo, mais l'incident a rapidement fait le tour du quartier et des amis à moi l'ont suivi et lui ont tiré dessus pour lui faire peur. Évidemment, ça n'a pas marché avec Miss Egypt/Somalia.

Cette bagarre m'a fait une sacrée publicité. J'ai été convoqué le lendemain au tribunal pour répondre des accusations d'agression et de mauvaise conduite. De plus, je m'étais fracturé la main à cause de ce puissant uppercut, et mon combat contre Bruno a dû être reporté. Maintenant, les médias étaient tous contre moi. D'abord ils vous portent aux nues, et ensuite ils vous descendent en flammes. C'était le jeu. Peu importait que j'aie été agressé et provoqué par un putain de camé à l'angel dust. Désormais, tout le monde voulait savoir ce que je fichais à Harlem à quatre heures du matin. Ils fouillaient mon passé à Catskill, essayant de déterrer de sales histoires, m'inventant des épisodes violents qui auraient été étouffés. Même Wally Matthews m'a épinglé dans *Newsday*.

« En tant que champion du monde incontesté des poids lourds, millionnaire, athlète de premier plan, censé être un modèle pour la jeunesse, en particulier la jeunesse noire défavorisée, Tyson savait à quoi il s'exposait. C'est une nouvelle tache sur l'image déjà très ternie de Mike Tyson. »

Violent. Monstre. Asocial. Quoi d'autre ? Mentalement perturbé ? C'était exactement ce que les Deux Impitoyables mijotaient. Le 4 septembre, j'étais à Catskill avec Camille. Je n'avais pas beaucoup vu Robin et Ruth ces derniers temps, mais j'avais pris les pilules prescrites par McCurtis de temps à autre, malgré la désapprobation de Camille. Elle trouvait qu'elles me rendaient comateux. J'aimais bien cette sensation de flottement, mais elle me pressait de demander une seconde opinion. Quand j'étais chez Camille, Robin m'appelait tout le temps.

— Qu'est-ce que tu fais là-bas ? Pourquoi n'es-tu pas avec nous ?

Vous voyez le genre. Un jour, je lui ai répondu :

— Va te faire foutre ! Je ne veux parler à personne. Je veux divorcer. Je veux me tuer.

Puis j'ai raccroché. J'étais tellement énervé que j'ai pris ma voiture pour aller en ville. La pluie avait détrempé l'allée de terre. Pour rejoindre la route principale, il fallait remonter une pente légère sur une quinzaine de mètres. J'ai démarré ma grosse BMW et j'ai enfoncé l'accélérateur, mais les roues pédalaient dans la semoule, alors j'ai accéléré encore. La voiture a dérapé et est allée droit dans un gros arbre. J'avais heurté cet arbre pour attirer l'attention, pas pour me tuer ! Je savais que la BMW me protégerait. Mais ma tête a cogné le volant et ensuite, je me rappelle seulement que Camille,

penchée sur moi, me donnait des gifles et essayait de me faire du bouche-à-bouche pour me réanimer.

Génial ! Ma « tentative de suicide » m'est revenue en pleine figure. Je ne cherchais pas à me faire du mal, seulement à attirer l'attention. J'aimais toujours Robin et je voulais la faire culpabiliser pour tout le mal qu'elle m'avait fait. À l'époque, j'étais toujours accro. Je buvais le poison, et j'attendais que mon ennemi meure.

Comme j'avais perdu conscience un bon moment, Camille a appelé une ambulance et j'ai été transporté à l'hôpital de Catskill. Quelqu'un avait dû prévenir Robin, parce que je mangeais des plats chinois apportés par Jay quand elle a déboulé dans ma chambre, suivie d'une équipe de télévision – elle venait à la rescousse, juste à temps pour le journal de dix-sept heures.

— Tu vois les conneries que je fais à cause de toi ? ai-je grogné après elle.

Les médecins m'ont annoncé que j'avais une commotion à la poitrine et un traumatisme crânien, aussi ai-je décidé d'être transféré dans l'hôpital New York-Presbyterian. Bien sûr, Robin se tenait juste à côté de mon lit, et essayait désespérément d'éloigner les photographes tout en se positionnant bien dans le champ de leurs objectifs. Une fois à New York, Robin et sa mère ont établi une liste de visiteurs agréés pour l'hôpital. Sur la liste étaient inscrits Donald et Ivana Trump, Howard Rubenstein, le type des relations publiques et leurs avocats. Ce n'étaient pas mes amis, mais de toute façon, mes copains ne venaient jamais me voir quand les Deux Impitoyables étaient dans les parages.

J'ai néanmoins reçu une visite inopportune. Par la fenêtre ouverte, j'ai entendu une altercation dans la rue. Quand j'ai regardé ce qui se passait, je n'en suis pas revenu. Mitch Green était là, entouré d'une foule de journalistes. Il avait enlevé sa chemise et faisait des mouvements de boxe en criant :

— Cicely[9] ? Tyson est un pédé ! Je vais lui péter la gueule !

Impossible d'échapper à ce demeuré. Mitch Green était le nègre qui ressemblait le plus à Frankenstein.

J'ai compris pourquoi le gars des relations publiques était sur la liste des visiteurs quand j'ai lu le *Daily News* du lendemain. Il y avait un long article d'un chroniqueur du nom de McAlary, un type que je ne connaissais pas,

qui n’était pas boxeur en tout cas. Il affirmait que mon accident était une tentative de suicide.

« Je vais me tuer. Je vais prendre la voiture et me crasher. » Voici les paroles que d’après lui j’aurais dites à Robin. Une semaine plus tôt, j’aurais également menacé Robin de mort. Des « amis » qu’il ne pouvait nommer lui auraient raconté que j’avais apporté deux fusils à Catskill pour mettre fin à mes jours. Il décrivait une Robin affligée à mon chevet tandis que je disais : « Je t’avais dit que je le ferais. Et dès que je sortirai d’ici, je recommencerai. » McAlary a ajouté que les deux femmes me suppliaient de consulter le Dr McCurtis, qui « d’après ses sources, voulait me faire passer une évaluation psychiatrique ».

BINGO. Pas besoin d’avoir étudié la médecine à Harvard pour comprendre que les Deux Impitoyables s’évertuaient à me faire passer pour un malade mental incontrôlable qu’il fallait enfermer pendant qu’elles géreraient ma fortune.

McAlary a expliqué que j’étais malade depuis des années, mais que Cus m’avait obligé à arrêter mon traitement parce que seule la boxe l’intéressait. N’importe quoi. McAlary précisait que seuls Trump, Rubenstein et Parcher, leur avocat, comprenaient réellement mes besoins, parce qu’ils se préoccupaient plus de mon bien-être que de mon prochain combat. Le clan des Impitoyables avait sans doute donné ces informations en douce à la presse. Et Ruth avait ressorti cette vieille histoire comme quoi j’étais capable de frapper Robin sans laisser de traces, parce que je l’ai lue dans un article. Ouais, je suis un putain de Fu Manchu noir. Moi, Iron Mike Tyson, j’étais censé savoir comment dérouiller une personne sans laisser de traces. Alors que ma carrière tout entière était bâtie sur ma réputation de destructeur ! Plus on progressait dans l’article, plus on sentait l’influence de Ruth l’Impitoyable dans toute cette histoire. Je suppose qu’elle cherchait à me faire passer pour un malade mental cruel en prévision du divorce.

McCurtis appelait sans cesse Camille à la maison pour lui dire de bien me faire prendre mes médicaments. Quelques jours plus tard, j’ai pris l’avion pour Moscou avec Robin, sa mère et son agent, pour le tournage d’un épisode de la série. J’avais toujours été fasciné par l’histoire russe, aussi ai-je décidé de faire partie du voyage. Cus et Norman Mailer parlaient souvent de Tolstoï, si bien que je suis devenu un grand adepte de la culture russe et de ses grands boxeurs.

Avant de partir, j'ai dû répondre aux questions des journalistes. J'en ai profité pour tourner en ridicule toute cette histoire de tentative de suicide.

— J'aime ma femme. Je ne la frappe pas. Je ne la quitterai jamais et ma femme ne me quittera jamais.

Totalement en mode El Smucko.

— Personne, non personne ne détruira notre mariage. Je suis toujours là pour lui, j'aime Michael et je prendrai soin de lui. Michael m'aime trop pour se suicider et me laisser seule.

Ouais, elle était toujours là pour moi, jusqu'à ce qu'elle mette la main sur le pactole.

À mon retour de Moscou, ces histoires sur mon caractère incontrôlable se sont répandues dans la presse. D'après eux, j'aurais couru dans tout l'hôtel en criant et je me serais suspendu à une corniche en menaçant de me suicider. Ils oublient apparemment qu'on était en Russie et que les policiers russes m'auraient fait passer un sale quart d'heure si j'avais eu un tel comportement dans leur pays. Robin et Ruth avaient même essayé de me faire arrêter en Russie, mais ça n'a pas marché. On était dans le hall de l'hôtel, quand elles ont poussé des cris et demandé à l'agent de sécurité de m'arrêter. Il s'est approché de moi.

— Viens par ici. Ce n'est rien. Ces femmes sont folles.

Sur ces mots, il a débouché une bouteille de vodka et on en a bu un verre ensemble.

Quand les journalistes américains ont vérifié les faits avancés par Robin, ils ont interviewé l'un des producteurs de sa série qui a répondu :

— Mike a été un parfait gentleman en Russie.

Une des maquilleuses de l'équipe a raconté à son amie que cette histoire de femme battue était une énorme plaisanterie.

— J'ai lu les journaux où Robin raconte avoir reçu des coups. C'est moi qui la maquille. Je la vois de près et il n'y a pas un bleu sur cette fille. Je ne comprends pas comment elle arrive à faire croire cette histoire.

Quelques jours après notre retour de Russie, Ruth et Robin ont finalement réussi à me traîner chez le D^{r} Curtis. Au bout d'une heure à l'entendre dire combien j'étais malade, j'ai commencé à le croire. Il avait tous ses diplômes accrochés au mur. Si je lui disais qu'il était nul en matière de boxe, allait-il me contredire ? Ils avaient réussi à me mettre dans le crâne que j'étais maniaco-dépressif. Bon, c'est vrai que j'ai toujours été assez

déprimé, avec des phases d'excitation qui pouvaient durer plusieurs jours. Alors ils m'ont convaincu de prendre les médicaments et m'ont exhibé devant les caméras.

— Je suis né avec cette maladie, je n'y peux rien. Peut-être qu'elle explique aussi mon succès. C'est comme si je me métamorphosais. Je passe de phases de très grande déprime à des phases d'excitation intense, qui me submergent totalement. Vous savez, je suis contre la drogue, mais c'est comme planer et être incapable de dormir pendant trois ou quatre jours. On devient parano, ce n'est pas normal.

— Il est comme ça depuis plusieurs années, mais ils l'ont ignoré, a renchéri Robin. Michael veut guérir. On ne peut pas le soigner avec un pansement. Peu importe s'il ne boxe plus, au moins il vivra le reste de sa vie. Nous allons traverser cette épreuve ensemble.

Dès lors que j'étais de nouveau un zombie bourré de médocs, les Deux Impitoyables ont décidé de se débarrasser de Camille. Je payais les dépenses de Camille seulement depuis la disparition de Jimmy. Robin et Ruth lui ont dit que si je continuais à régler les factures de la maison, alors la propriété devrait être à mon nom. Quand elles me l'ont répété, j'ai vu rouge.

— Vous êtes folles ? Espèce de garces !

Le lendemain, Robin a rappelé Camille pour lui ordonner de rester en dehors de ma vie. À l'époque, je ne l'ai pas su.

Tout le monde m'interroge sur l'horrible émission *20/20*. Barbara Walters s'est même récemment inquiétée d'avoir brisé notre mariage. Si c'était vrai, je regrette de ne pas avoir fait cette émission plus tôt. Ironie du sort, j'ai découvert il y a peu que Robin n'était pas censée y participer au départ. Une partie de l'émission avait été tournée avec Cayton dans son bureau. Puis l'équipe de tournage est venue chez nous pour nous filmer, Ruth et moi, séparément. Juste au moment où l'équipe allait remballer le matériel, Robin a pris Barbara à l'écart et lui a affirmé qu'elle ne connaissait pas toute la vérité.

Robin se doutait bien que l'animatrice mordrait à l'hameçon.

Je n'avais aucune idée de ce que ma femme allait raconter aux caméras quand ils m'ont positionné derrière elle sur le canapé. Moteur ! Au début, la conversation était plutôt inoffensive.

— Robin, vous êtes une actrice diplômée de l'université. Votre mari n'a pas terminé le lycée et a fréquenté des instituts spécialisés. Vous êtes tous les deux très différents, du moins en apparence. Pourquoi l'aimez-vous ?

— Parce qu'il est intelligent, et parce qu'il est très doux. Il a un côté extrêmement doux. Parce que Michael m'aime plus que tout au monde. Je crois qu'il a besoin de moi et cette idée me plaît.

— C'est pour ça que je l'aime, elle pense vraiment pouvoir me protéger, ai-je ajouté.

Dans ma tête, j'entendais Cus hurler : « Connard d'hypocrite ! »

— Avez-vous signé un contrat de mariage ? a demandé Barbara.

— Pour quoi faire ? Nous nous sommes mariés pour passer toute notre vie ensemble. Pas pour envisager le divorce, a répondu Robin.

Puis Barbara m'a demandé mon avis sur la question.

— Si vous épousez une fille, vous lui faites confiance, et vous voulez rester avec elle toute votre vie. C'est ça le mariage. J'ai des millions de dollars, ma femme n'a qu'à le demander et elle aura tout ce que je possède. Si elle le veut tout de suite, elle peut partir avec, prendre tout ce que j'ai et s'en aller. Elle a le droit de le faire. Elle a le pouvoir de le faire. Elle est encore avec moi, elle me supporte, et j'aime ma femme.

Puis l'atmosphère a changé.

— Robin, nous avons lu certaines choses sur vous : Mike vous a frappée, et vous a poursuivies, votre mère et vous, en Russie. Mike a un tempérament très versatile. Est-ce vrai ?

— Oui, très versatile. Une part de lui est effrayante. Michael est intimidant, c'est le moins qu'on puisse dire. Je crois que parfois, il n'arrive plus à se contrôler et cela m'effraie. Ça fait peur à ma mère et à tout notre entourage.

Je n'avais pas pris de drogue, pourtant j'avais l'impression d'être dans une autre dimension. C'était quoi ces conneries ?

— Qu'est-ce qui se passe dans ces moments-là ?

— Il ne se contrôle plus, il jette des objets, il crie…

— Est-ce qu'il vous frappe ?

— Il… me secoue… me pousse… me malmène. Parfois, je me dis qu'il essaie juste de me faire peur. Je crois même pouvoir le gérer, mais

récemment, j’ai eu peur, je veux dire, vraiment très peur. Michael est maniaco-dépressif, c’est comme ça, on n’y peut rien.

Pouvez-vous vous imaginer assis à côté de votre femme qui raconte ces conneries devant des millions de personnes ? Et qui dit que votre mariage est une « torture, un véritable enfer, pire que tout ce que vous pouvez imaginer » ? Je fulminais, mais je m’efforçais de garder mon calme. C’était l’ultime trahison.

— Je ne sais pas ce que Mike deviendrait sans ma mère, a continué Robin. Elle est le ciment de notre union. Si nous quittons Michael, je veux dire ma mère, ma sœur et moi, parce que nous formons un tout, Mike se retrouverait seul, et je ne veux pas lui faire ça. Il serait si déprimé qu’il risquerait de se tuer ou de blesser quelqu’un. Oui, c’est indubitablement ce qui se passerait.

Je ne savais pas quoi dire. Je n’avais jamais été confronté à des manigances aussi énormes. Avec le recul, je m’étonne de ne pas avoir réagi. Mais encore une fois, si je l’avais giflée ou m’étais mis en rogne devant les caméras, elles auraient tout gagné. Alors je suis resté calme. Elles n’attendaient que ça ! Cela faisait partie de leur plan. Mais elles ne l’ont pas emporté au paradis.

Mes amis ont été indignés par les propos de Robin pendant l’émission. J’ai reçu des centaines d’appels de gens furieux. J’étais encore énervé plusieurs jours après. Robin, Ruth et moi étions dans notre maison du New Jersey quand j’ai eu un accès de colère : j’ai fracassé des verres, des assiettes et des bouteilles de champagne vides. Olga a aussitôt appelé la police. Je suis allé accueillir les flics sur le pas de la porte. Je leur ai dit poliment que tout allait bien et que je voulais rester seul. Les policiers se sont séparés : l’un d’eux est resté avec moi pendant que l’autre accompagnait Robin dans la cuisine pour constater les dégâts. Le flic qui était resté avec moi m’a dit que Robin s’inquiétait de l’état de la cuisine.

— Je possède cette maison et tout ce qu’il y a dedans, ai-je grogné en réponse. Je fais ce que je veux chez moi ! Si j’ai envie de tout casser, personne ne peut m’arrêter.

Là, j’ai pris un bibelot en cuivre sur la cheminée et je l’ai balancé dans la vitre à côté de la porte d’entrée. Au même moment, le bon D^{r} McCurtis a téléphoné.

— Voulez-vous parler à votre médecin ? s’est enquis le policier.

J’ai ignoré sa question et suis allé dans la pièce d’à côté. Le bon docteur avait conseillé au flic et au clan Robin de quitter la maison et de me convaincre de passer une évaluation psychiatrique. Ensuite, les policiers ont entraîné les femmes dans l’allée pour les emmener au poste, où Robin pourrait déposer une main courante. Je me suis rué dehors.

— Allez tous vous faire foutre ! Bande de rats ! Dégagez de chez moi !

Après quoi, j’ai pris la Rolls et je me suis enfoncé dans les bois épais de ma propriété. Ce n’était même pas une route goudronnée. Je voulais juste m’éloigner de tous ces gens.

Le lendemain, Robin et sa mère sont parties pour Los Angeles. Mon ami Mark Breland, le boxeur, voulait que je passe voir Bill Cayton et que je lui serre la main. Shelly Finkel et Cayton lui avaient lavé le cerveau. Ils lui avaient fait croire que j’étais totalement paumé et l’avaient convaincu de venir me parler. Comme Cayton était tellement inquiet à propos de mon image de maniaco-dépressif, il m’a pris rendez-vous avec le Dr Abraham Halpern, directeur du service psychiatrique du New York United Hospital Medical Center de Port Chester, une sommité mondiale dans son domaine.

Halpern m’a reçu pendant une heure. Puis il a appelé Camille, Steve Lott et Bill Cayton. Il était convaincu que je ne souffrais pas d’un syndrome maniaco-dépressif. Il a voulu joindre les Deux Impitoyables, sans succès. Lorsque Halpern a appelé McCurtis pour savoir sur quels critères il avait établi son diagnostic, le bon docteur a fait machine arrière. Subitement, je n’étais plus vraiment maniaco-dépressif ; je souffrais seulement d’un trouble de l’humeur, parfois appelé le « syndrome du boxeur ». En voilà une bonne pour Freud !

J’étais soulagé qu’un spécialiste aussi éminent me débarrasse de cette étiquette de maniaco-dépressif, mais je me demandais pourquoi Bill avait tant insisté auprès de Mark pour me voir. Mon manager n’avait vraiment rien à m’annoncer. En fait, il s’est montré confus et mal à l’aise. Ma relation avec Bill touchait à sa fin.

Lorsque l’orage s’est enfin dissipé, seul Don tenait encore la barre. Je ne me faisais aucune illusion sur lui. Quand Robin m’avait interrogé à son sujet, je lui avais répondu :

— Écoute, je sais contrôler les serpents. Ce type est un serpent, mais je sais comment le charmer.

Don avait ses qualités. Deux jours après le départ des femmes pour la côte, il m'a traîné dans toutes les banques où j'avais des comptes communs et les a fait remettre exclusivement à mon nom. Plus de quinze millions. Juste à temps pour bloquer le chèque de 581 812,60 dollars que Robin venait de signer au bénéfice de Robin Givens Productions.

Le personnel des établissements bancaires, qui détestait ces manigances féminines, a été enchanté de nous aider. On a fait la fête avec le directeur d'une des banques et tous ses employés – pizza et champagne !

— Bien fait pour ces garces ! chantonnaient-ils en buvant leurs coupes.

7

L'ÉMISSION *20/20* N'A PAS EU L'EFFET ESCOMPTÉ par Robin et sa mère. Après notre séparation, je suis allé assister à un combat de catch à Chicago, et quand j'ai pris place parmi les spectateurs, j'ai eu le droit à une standing ovation. Des gens sont venus me dire qu'elles avaient été odieuses avec moi dans l'émission de Barbara Walters. Je recevais aussi beaucoup d'attentions de la part de la gent féminine. Les femmes m'abordaient avec des discours du genre :

— Oh, mon Dieu, je n'arrive pas à croire à ce que cette horrible femme t'a fait. S'il te plaît, laisse-moi te réconforter, te faire une gâterie, je vais bien m'occuper de toi, promis.

— Non, merci, répondais-je, tout va bien, non vraiment. Bon, d'accord, juste une petite pipe alors, pas trop longtemps.

Toute l'année passée avait été délirante.

Mon histoire avec Robin m'avait traumatisé. Ces deux femmes étaient des vipères. C'était ma première relation suivie et j'aurais voulu tout oublier, mais l'amour laisse des traces dans le cœur. De profondes cicatrices. Pourtant, on doit continuer à progresser en tant qu'individu. C'est le but de l'existence. Il me restait les journaux pour passer ma colère. Voilà ce que j'ai répondu à un journaliste du *Chicago Sun-Times* qui m'a interrogé sur mes relations avec Robin et sa mère :

— Elles utilisent la communauté noire alors qu'elles ne la respectent pas. À la façon dont elles parlent des Noirs, on croirait qu'elles appartiennent au Ku Klux Klan. Elles se prennent pour des reines. Robin et sa mère veulent tellement être blanches que j'en ai honte pour elles ! Elles ont tout fait pour m'éloigner des gens avec qui j'ai grandi et m'entraîner dans leur monde chic et superficiel.

Je faisais des changements sur tous les fronts de mon existence. Techniquement, Bill était toujours mon manager, mais il n'était plus dans le périmètre. Peut-être que la situation aurait été différente si Jimmy était toujours en vie, mais depuis sa mort, plus personne ne pouvait m'empêcher de faire ce que je voulais. Avec le recul, je ne pense pas que Jimmy et Bill

aient été de méchants bougres. Seulement des hommes d'affaires, bien plus expérimentés que moi. Comme j'étais dépassé, ils en ont largement profité. Ils cherchaient à tout régenter, mais maintenant, je voulais ma liberté. Gérer mon propre business. Succès ou échec, je m'en fichais, du moment que j'étais aux commandes.

Ensuite, je me suis retrouvé sous l'influence de ce fourbe de Don King. Don est un immonde reptile visqueux. Il était censé être mon frère noir, alors que c'était l'incarnation du mal. Il devait me guider, mais il n'en avait qu'après mon argent. C'était un homme terriblement avide. Je pensais pouvoir le gérer, mais il était mille fois plus malin que moi. Je ne jouais pas du tout dans la même catégorie que cet homme.

J'avais rencontré Don par l'intermédiaire de Jimmy et Cayton. Donc, si je m'étais associé à ce serpent, c'était en partie à cause d'eux. Quand on y réfléchit, Jimmy et les autres lui ont laissé voir leurs faiblesses. Ils l'ont impliqué dans notre business, et Don s'est infiltré dans la brèche. Sans vouloir paraître prétentieux, le phénomène Tyson était trop grand pour Jimmy et Bill. Peut-être aussi pour Cus. Ils n'avaient jamais vu un truc pareil. Personne, dans toute l'histoire de la boxe, n'avait jamais gagné autant d'argent dans un laps de temps aussi court. Je ne sais pas comment Cus aurait géré la situation. J'étais une sorte de bimbo hypersexy que tout le monde voulait se taper, vous voyez ? Don avait remporté le gros lot, mais ça aurait pu être Bob Arum ou un autre.

Cus et Jim disparus, plus personne ne m'intéressait. Alors je me disais : « Prends l'offre la plus élevée, peu importe de qui elle vient ! » C'était devenu un jeu pour moi. Tous ces types ne pensaient qu'à eux, alors pourquoi pas moi ? Mes amis d'enfance étaient presque tous décédés, donc autant prendre du bon temps. Vu mon caractère impulsif, je n'espérais pas vivre très longtemps. Il me suffisait de mal tomber un jour où j'étais de mauvaise humeur et je pouvais me prendre une balle. Je vivais dans un monde irréel, je voyageais à travers le monde, je couchais avec de sublimes inconnues. Tout cela avait un prix.

Don m'a accordé toute la liberté que je voulais. Il gérait mes affaires et concluait des contrats derrière mon dos, mais je n'étais pas son jouet. Il avait eu l'intelligence de me faire croire que nous étions tous les deux contre le reste du monde. L'homme noir contre l'homme blanc. Il me farcissait la tête avec ces conneries de Blancs machiavéliques qui voulaient

tous nous tuer. À force, je finissais par le croire. Il m'avait empoisonné l'esprit avec ces idées stupides.

N'importe quel imbécile qui voyait Don avec sa coupe afro hirsute, sa grande bouche et son style de ghetto flamboyant comprenait que c'était un connard. Mais je n'avais pas les idées claires. Toute plaisanterie mise à part, si Cus avait été vivant, il se serait lui aussi associé avec King. Cus haïssait Bob Arum, le rival de King. Je ne sais pas pourquoi. Je ne crois pas qu'Arum était pire que Don, mais Cus m'avait dit : « Personne ne peut être pire qu'Arum. »

Mon association avec Don m'a attiré un paquet de critiques. Un soir, je suis allé avec mon ami Brian Hamill au Columbus. De Niro était assis à une table voisine de la nôtre. Brian me reprochait d'avoir signé avec King.

— Comment t'as pu signer avec Don King ?

Il était pratiquement en train de hurler. Ce n'était pas au profit de De Niro, mais l'acteur n'en perdait pas une miette.

— Tu sais combien de boxeurs noirs il a escroqués ? Tu connais l'histoire par cœur !

— Brian, j'ai assez d'argent. Je m'en fous.

C'était vrai à ce moment-là. Mais je ne me doutais pas combien la route serait longue. Et je vivais au jour le jour. Mais j'adorais le statut de champion et j'avais l'impression que personne ne pouvait faire ce job mieux que moi. J'étais prêt à détruire tous ceux qui se mettraient en travers de ma route. Les types qui boxaient dans ma catégorie étaient morts. Mon boulot était de faire souffrir des types. Jim et Bill s'étaient efforcés de gommer cette facette de ma personnalité, mais Don l'assumait pleinement. Donc, à partir du moment où je me suis allié à Don – bam ! –, la perception que le public avait de moi a changé. Maintenant, j'étais le mauvais garçon.

En octobre 1988, Don m'a emmené au Venezuela pour la convention WBA. Ensuite, on est allé au Mexique pour le baptême du fils de Julio Chavez. Ce voyage a été une révélation pour moi. Nous avons fait une excursion d'une journée dans les pyramides et un gamin est venu mendier auprès de moi. Nos guides nous ont recommandé de ne pas lui donner d'argent. Mais pourquoi pas ? Cent dollars pour moi ne signifiaient rien, alors que pour ce gosse ils étaient tout. Je lui ai donné de l'argent et il m'a chaudement remercié. C'était vraiment un brave gosse. J'ai voulu lui

ébouriffer les cheveux, mais ils étaient durs comme la pierre. Comme s'il ne les avait pas lavés depuis des années. Il aurait pu blesser quelqu'un avec une mèche. Ensuite, on est allés à Culiacán, où une foule d'enfants faisaient la manche. J'ai acheté des vêtements à l'un de ces mômes et peu après, il est revenu avec trois copains et une vingtaine de membres de sa famille. Tous voulaient des vêtements. Ce gosse me plaisait : il ne pensait pas qu'à lui. Il avait rameuté ses amis et sa famille, et j'ai acheté des fringues à tout ce petit monde.

C'était exactement comme à Brooklyn, quand j'achetais des baskets aux gosses des rues. Ces petits Mexicains n'avaient jamais quitté Culiacán. Une fois habillés, ils sont restés un moment auprès de moi. J'avais tant d'argent et ces fripes ne coûtaient rien. Je serais allé tout droit en enfer si je ne les avais pas un peu aidés. Au moment de notre départ, une cinquantaine d'enfants habillés de neuf nous encerclaient.

Avant d'aller à Mexico, j'avais un poids terrible sur les épaules. Je n'avais jamais rencontré de gamin plus pauvre que moi. Ce n'était même pas imaginable. La misère du Mexique m'a causé un choc. J'en voulais à ces gens d'être encore plus démunis que moi, car je ne pouvais plus me lamenter sur mon sort. Ma honte d'être pauvre était l'une des raisons de mon succès, mais cela restait la plus profonde douleur de mon existence.

Nombre de mes problèmes découlaient de ce sentiment de dépréciation hérité de l'enfance. Cus m'incitait toujours à me transcender, à me détacher de mon ego, à sortir de ma propre tête. Mais c'était difficile. Hé, je méritais cette voiture, je méritais cette maison, je méritais cette poule ! Quand j'ai signé avec Don, j'ai eu une foule de voitures de luxe. Les plus belles Lamborghini et même un Hummer blindé, autrefois aux mains d'un prince saoudien. J'allais à l'usine Rolls-Royce de Bristol pour commander une voiture customisée.

Cus n'aurait jamais approuvé tout ça. Quand il voyait un type dans une décapotable, il le considérait comme un gros porc égoïste.

— Waouh ! Quelle belle bagnole ! Regarde, Cus !

— Nan, ce type n'est qu'un sale égoïste.

— Pourquoi ?

— Il conduit une voiture à deux places, il ne peut pas trimballer ses potes.

Cus possédait un van déglingué où douze personnes pouvaient s'entasser. C'était tout lui.

On aurait fait un reality-show du tonnerre en 1988. En toute modestie, c'est moi qui ai lancé la mode du bling-bling avec mes immenses limos customisées et ma collection de Rolls et de Lamborghini. P. Diddy et ses petits copains se démenaient pour suivre le rythme, mais c'étaient des petits joueurs à côté de nous. J'ai lancé les tendances encensées aujourd'hui par les rois du hip-hop. J'ai été le premier à acheter des Rolls et des Ferrari. En 1985, quel autre Noir possédait ce genre de voiture – en toute légalité ? Et j'en avais toute une flottille ! Les stars montantes du hip-hop organisaient des afters après nos combats. Ils ne savaient même pas ce qu'était une Bentley. Ces imbéciles les prenaient pour des bagnoles de vieux. Dans les années 1980, je leur vidais les entrailles et redécorais tout l'intérieur en Gucci, puis je les équipais de réfrigérateurs. Une de mes limousines disposait même d'une piscine chauffée à l'arrière. J'ai été le premier à installer un fax dans une voiture.

— Tu as le contrat ? D'accord. Faxe-le-moi, on est dans la voiture.

J'achetais des bijoux d'une valeur d'un ou deux millions de dollars. Un jour, j'ai offert un bracelet de cheville d'une valeur d'un million cinq à ma petite amie. Après chaque combat, les membres de mon clan sortaient en manteaux de fourrure et Rolls-Royce interminables. Quand j'ai acheté ma maison de Bernardsville, dans le New Jersey, j'ai dit à mon ami Eric Brown, qu'on surnommait EB :

— Personne n'a jamais vu un truc pareil.

Tout le monde était jaloux parce que je leur jetais ma fortune en pleine face. Pourtant, je la partageais. Quand je mangeais, tout le monde avait sa part. Mais ils étaient quand même jaloux. Chez moi, tout était signé Versace : les meubles, les papiers peints, les édredons, les draps, les serviettes, les cendriers, les verres, les assiettes…

J'ai fait la connaissance de Versace grâce à une journaliste italienne venue m'interviewer à Catskill. C'était une séduisante jeune femme, de quelques années de plus que moi, à qui j'ai fait visiter ma chambre. On a couché ensemble et j'ai vu ses sous-vêtements Versace.

— Je fais du mannequinat pour lui. Je peux te faire avoir toutes les fringues que tu veux. Je vais te le présenter.

Versace était un mec génial. Il voulait m'offrir des vêtements et me les livrer, mais je les voulais tout de suite.

— Si tu attends un peu, je t'enverrai tout ce que tu veux pour rien.

— Envoie-moi ce que tu peux, mais je vais m'en acheter tout de suite.

Je vivais dans un rêve. J'allais à Londres ou Paris pour m'acheter des fringues et tous les commerçants sortaient de leur boutique en criant : « Hé Champion ! Champion ! » pour m'attirer chez eux.

Je prenais le *Concorde* pour rendre visite à une fille, on se promenait dans la rue et toute la ville s'arrêtait. On était littéralement submergés.

À Vegas, c'était encore pire. Je suis allé dans la boutique Versace du Caesars et le centre commercial entier a fermé ses portes. Toute cette attention me flattait. J'examinais les vêtements sans même dire merci. Je jetais des regards haineux aux autres clients et ne prenais même pas la peine d'essayer les habits dans les cabines. Je me suis mis en caleçon au beau milieu du magasin et des centaines de personnes m'ont observé à travers les vitres. Puis j'ai repéré une jolie fille dans la foule, alors j'ai hélé un vendeur :

— Laissez-la entrer, s'il vous plaît.

— Tu veux m'aider à choisir ? lui ai-je proposé quand la fille est entrée. Tu as besoin de quelque chose ?

À la fin de mes emplettes, j'avais dépensé trois cent mille dollars. Versace était furieux après moi.

— Ce type dépense beaucoup trop d'argent ! disait-il aux gens autour de lui.

C'était l'hôpital qui se moquait de la charité ! Ce mec dépensait bien plus d'argent que moi.

C'est drôle, tout ce foin autour de Kanye West parce qu'il habillait ses femmes. Je faisais la même chose. Ça remonte à mon enfance. Je voyais souvent ma mère habiller les prostituées qui passaient chez nous. Elle leur faisait essayer différentes perruques et tenues. Et je l'imitais. Pas parce que j'étais un type malin, mais parce que ma mère avait cette habitude. J'ai même appris à Don à se saper. Il était attifé comme s'il sortait du film *Superfly*.

— Mon frère, tu ne peux pas traîner comme ça avec nous. On a une réputation à tenir, Don ! Tu ne ressembles à rien. Tu es un grand garçon, tu dois te saper autrement. Versace est l'avenir, Don.

Toute la symbolique du gangsta rap s'est formée autour de moi. J'ai apporté cette attitude au monde. J'ai représenté cette ère. Même Don était paniqué par l'image que je véhiculais. À la fin de l'année 1988, Don s'est efforcé de l'adoucir en me faisant baptiser par Jesse Jackson à Chicago. C'était n'importe quoi. Après le baptême, j'ai ramené l'une des choristes à l'hôtel et je l'ai baisée.

Le magazine *Jet* a évoqué ma « renaissance ». « Rappelle-toi ceci : cherche à atteindre Dieu, ne cherche pas à atteindre les étoiles, tu risquerais de te perdre dans les nuages où il n'y a rien. Cherche à atteindre Dieu, à serrer la main de Dieu. » Un tas de conneries. Ma seule spiritualité à l'époque était celle de ma bite.

J'ai passé beaucoup de temps à Los Angeles à la fin des années 1980. Je possédais un appartement à Century City. Un jour, un ami à moi baptisait son bateau et durant la fête qu'il organisait après, j'ai rencontré une superbe fille prénommée Hope. Comme elle est arrivée tard avec son amie, le buffet était pratiquement vide. J'étais assis devant une assiette chargée de nourriture, alors Hope s'est approchée et m'a dit de but en blanc :

— Bon, que diriez-vous d'une pipe en échange d'un dîner ? Ma copine et moi on crève de faim.

J'ai trouvé l'entrée en matière hilarante. Je les ai invitées à s'asseoir à ma table et j'ai partagé mon assiette avec elles. Comme je n'avais pas vraiment l'impression de l'intéresser, on a juste passé un moment agréable ensemble. Souvent, elle était entourée d'amies et je lui disais : « Hope, j'aime beaucoup ta copine. » Alors elle faisait les présentations. Je suis devenu une sorte de grand frère pour elle. Elle avait tout un tas de problèmes avec les mecs. Je jetais un coup d'œil à tel ou tel type et lui donnais des conseils : « Hope, ce type est homo. » Ou bien : « Hope, ce gars-là ne s'intéresse pas à toi. »

J'étais doué pour décrypter les gens – en dehors des femmes de ma vie.

On est devenus proches. Hope faisait des études, mais n'avait pas beaucoup d'argent, alors je lui ai proposé de s'installer dans la chambre d'amis de mon appartement. Notre relation était platonique. Personne ne le croyait, parce que c'était vraiment une fille canon.

— Mike, je sais que tu la baises. Je le sais, disaient mes amis. Je t'ai vu te taper cette grosse mocheté l'autre fois, alors tu te fais forcément cette fille.

Je suis devenu ultraprotecteur avec Hope. L'un de nos clubs préférés était le RnB Live. C'est là que Hope et moi sommes tombés sur Wesley Snipes. Je m'étais absenté quelque temps et Hope est sortie avec lui. À mon retour à L.A., elle est venue me voir en pleurs. Wesley lui avait brisé le cœur : il ne voulait plus la voir.

— Tu vois, Hope, voilà ce qui arrive quand tu traînes avec des types comme ça. Il te faut un mec bien.

Mais Hope n'avait pas envie d'entendre ça. Elle voulait que je lui dise : « Pourquoi tu pleures, Hope ? Je vais lui coller une trempe. »

Comme Hope n'a pas obtenu ce qu'elle désirait, elle a voulu me mettre en pétard.

— Oh ! et Wesley ne comprenait pas pourquoi j'étais avec toi. « Qu'est-ce que tu fous avec ce Mike Tyson ! » : voilà ce qu'il a dit.

Je savais qu'elle mentait.

Quelques jours plus tard, j'avais rendez-vous avec Hope au RnB. Je l'interrogeais sur ses cours à la fac quand Wesley Snipes est entré dans le club. Je suis allé lui parler. Quand Wesley m'a vu, il a paniqué.

— Mike, s'il te plaît, ne me frappe pas.

— Mec, ne t'inquiète pas pour Hope. Elle est seulement blessée.

On en a même ri ensemble.

J'avais bu beaucoup de champagne ce soir-là, donc quand j'ai vu Keenen Ivory Wayans, j'ai voulu mettre les choses au point. Il avait fait une imitation de moi dans son émission *In Living Color*.

— Hé, Keenen ! Je peux te parler une minute ?

— Ouais, Mike, quoi de neuf ?

— Est-ce que j'ai fait quelque chose à ta famille ?

— Non, pourquoi ?

— Parce que ces putains de blagues sur moi doivent s'arrêter.

Il s'est aussitôt répandu en excuses. Et les blagues se sont arrêtées. Tous ces comédiens racontaient leurs simagrées devant la caméra, mais face à moi, ils ne faisaient pas les malins.

Pendant cette période, j'ai sympathisé avec un type incroyable du nom de Kevin Sawyer. Il avait une société de bipers à L.A. et sa boutique est devenue le lieu de rendez-vous de tous les joueurs, prostituées et proxénètes. Jamie Foxx et Joe Torry travaillaient là avant d'être célèbres.

C’était un espace d’affaires. Les gens venaient acheter des bipers, pendant que je jouais aux dés dans mes fringues Versace, mes grosses montres en diamants et ma Rolls garée dehors.

Kevin était un homme à femmes. Il était très charismatique et les femmes l’adoraient, malgré son bégaiement. Kevin, mon ami Craig Boogie et moi faisions des concours : c’était à celui qui ramenait le plus de filles en une journée. À l’époque, les mœurs étaient totalement libérées. Je pouvais très bien croiser une fille dans la rue, lui dire : « Viens on y va » et elle acceptait. Dans les boîtes, je caressais des filles, leur léchais le dos sans même les connaître. Je les ramenais chez moi et elles couchaient aussi avec mes amis. Ma réputation a vite été faite : j’étais le type qui emmenait les filles faire du shopping et les mettait dans son lit.

Une fois, Boogie me conduisait dans les rues de Philadelphie, où j’étais venu préparer mon match contre Buster Mathis Jr, quand j’ai vu une femme superbe sur le trottoir. Je n’ai eu qu’à m’arrêter à sa hauteur pour qu’elle grimpe à l’arrière de la voiture. « Où on va ? » m’a-t-elle simplement demandé.

Une autre fois, j’étais dans un taxi à New York avec une fille que je venais de rencontrer. Elle a enlevé ses fringues et on a baisé sur la banquette. Ce n’était même pas une limousine, mais un simple taxi jaune ! « Waouh ! j’ai pensé. D’accord, allons-y. »

Dans mon esprit, j’étais fait pour cette vie. Tous mes héros collectionnaient les femmes. Quelqu’un aurait dû me prévenir, me dire : « Tout ça va très mal finir. » Mais je n’avais plus personne pour me faire la morale.

Je me suis mis à filmer mes performances sexuelles chez moi. Boogie dirigeait les opérations, positionnait la caméra au bon endroit, puis se cachait dans le placard pour observer la scène. Maintenant, on me surnommait le « Pulvériseur de pelvis ». Je montrais les vidéos à mes amis avant de les détruire. Mon Dieu, si l’une d’elles avait circulé, celle de Kim Kardashian serait passée pour un film pour enfants.

Je buvais énormément durant cette période et je faisais la bringue à la moindre occasion. À Chicago, j’avais une amie prénommée Carmen. Une charmante jeune fille catholique issue d’une famille honnête – trop gentille pour traîner avec nous. Un soir, j’étais dans un club avec elle et EB. Il y a eu un concours de la fille la plus sexy et un type a manqué de respect à

Carmen. J'ai fermé ma gueule, mais intérieurement, je fulminais. Je suppose que ça amusait ce type d'asticoter Mike Tyson… alors je l'ai suivi discrètement jusqu'aux toilettes du sous-sol.

— Écoute, mec, je me fiche des nanas. Mais ne te fous plus jamais de ma gueule comme ça, tu entends ? J'en ai plus rien à foutre de ce championnat de merde. On va régler ça ici tout de suite.

Le type faisait dans son froc. Au même moment, EB et des gars de la sécurité ont déboulé dans les toilettes et m'ont éloigné de ce pauvre type. J'étais drôlement éméché, alors j'ai quitté la boîte comme une furie et j'ai sauté dans ma voiture. C'était la limousine avec la piscine chauffée à l'arrière. J'ai dit au chauffeur de prendre vers le sud. EB était tellement paniqué qu'il a appelé le chauffeur de la limo.

— Où êtes-vous ?

— On est sur la 67e et…

— Quoi ! Même moi je ne vais jamais là-bas !

— Que voulez-vous que je fasse ? a demandé le chauffeur.

— Retrouvez-moi au Ritz-Carlton.

On a repris le chemin de l'hôtel. Je ne m'en étais pas rendu compte, mais une trentaine de voitures suivaient ma limo, toutes remplies de filles. Elles nous filaient le train depuis notre départ de la boîte. Quand je suis sorti de la limo devant le Ritz, EB m'attendait. Mais d'abord, je suis allé vers les voitures qui nous suivaient, j'ai sorti ma liasse de billets et j'ai jeté quelques centaines de dollars sur chaque caisse.

— Putain Mike ! Qu'est-ce que tu fabriques ?

— C'est tout ce qu'elles veulent ! Du fric !

Puis je suis entré dans l'hôtel, EB sur mes talons.

— Qu'est-ce que tu fous là, Eric ?

— Je t'attendais.

— Je n'ai pas besoin de chaperon, mec. Je suis venu au monde seul et je le quitterai de la même façon.

— Bon, je vais rester avec toi ce soir, comme ça tu pourras passer tes nerfs sur moi si ça te chante.

Soudain, j'avais eu une faim de loup, alors on est descendus de l'ascenseur pour aller au restaurant. Un petit homme blanc s'est avancé vers nous.

— Désolé, monsieur Tyson, le restaurant est fermé.

J'ai attrapé le type par le col et je l'ai soulevé comme une plume en grondant :

— Donne-moi à bouffer, ne me prends pas pour un con.

Quinze minutes plus tard, nous étions attablés devant un véritable festin. J'ai dévoré toute mon assiette, puis j'ai attaqué celle d'EB. Soudain, j'ai craqué.

— Pourquoi elle m'a fait ça, mec ?

Je n'avais toujours pas oublié Robin.

— Calme-toi, mon pote, a dit EB.

— Cette garce. Je l'aimais. Pourquoi elle m'a fait ça ?

Mon moral était au plus bas, alors EB a pris son portable et a appelé Mary, la mère d'Isaiah Thomas. C'était une dame magnifique. Mary m'a consolé, et au bout de quelques minutes, je me suis senti mieux.

J'avais l'impression que partout où j'allais, les ennuis me collaient à la peau. Parfois, ce n'était même pas ma faute. Un jour, à New York, je suis passé prendre une copine espagnole. Elle était flic dans une cité, mais je savais que bien arrangée, elle serait épatante. Alors je l'ai complètement relookée, je lui ai trouvé des fringues sympas et en effet, elle était à tomber. Le soir même, je l'ai invitée avec quelques amies à moi au China Club, une boîte en vogue, où on a pris une table. Juste moi et mes huit copines. J'avais l'air d'un mac. Bien sûr, un type est venu parler aux filles. Moi, ça ne me dérangeait pas. Il a même parlé à ma copine flic, mais l'instant d'après, elle bondissait de son siège les deux mains levées :

— Stop ! Laisse tomber. Ces dames ne veulent pas te parler.

Qu'est-ce qu'elle fichait, bon sang ?

Le type était avec une bande de potes à la table d'à côté, qui se sont moqués d'elle. Avant que je comprenne ce qui se passe, elle s'est approchée du mec qui riait le plus fort et – bam ! – lui a collé un pain. Elle était en mode combat.

On aurait pu penser que les filles à notre table seraient contentes qu'elle prenne leur défense, mais en fait elles avaient toutes peur d'elle.

— Tu devrais dire à cette pauvre fille de s'en aller, Mike, m'a dit l'une d'elles. Et si la presse l'apprenait ?

— Baby, tu fais peur à tout le monde, ai-je dit à la flic, tu ferais mieux de partir.

Je n'en revenais pas. Elle avait frappé un grand type qui ne lui avait absolument rien fait. Mon Dieu !

Si je ne pensais pas vivre vieux, c'était parce que je me considérais comme le plus sale type de la terre, sur le ring comme dans la vie. Ajoutez l'alcool à cet ego démesuré, et tout pouvait arriver. J'ai toujours eu l'impression d'avoir une mission, mais laquelle ? Quel était mon problème au juste ? J'étais toujours en colère contre le monde entier. Je me sentais vide. Même après Mexico, j'avais ce poids sur le cœur, la pauvreté de mon enfance me hantait, tout comme la mort de ma mère. Et je n'avais pas de vie de famille. Être champion du monde n'a fait que renforcer ce sentiment.

Alors j'ai créé le personnage d'Iron Mike, le monstre dont les médias se sont emparés si bien que le monde entier avait peur de ce type capable de leur voler leur femme pour une nuit. Cette image de *bad boy* était enivrante, mais tout au fond de moi, je n'étais qu'un petit garçon effrayé à l'idée de se faire prendre.

Je devais pourtant assumer ce rôle, car je ne savais rien faire d'autre. Un soir, au Bentley's, le club new-yorkais, j'étais tellement ivre que j'ai voulu jouer les durs. Je draguais une femme, mais le mari n'a pas apprécié : il a dégainé son flingue et l'a pointé sur moi.

— Qu'est-ce que t'attend, connard ? Allez tire ! Je vais baiser ta femme.

J'étais vraiment stupide. Allah m'en est témoin, j'ai eu de la chance que ce type n'ait pas le courage d'appuyer sur la détente. C'était juste une grande gueule.

Quand j'ai commencé à bosser avec Don, j'ai demandé à deux amis d'Albany, Rory Holloway et John Horne, de venir bosser avec moi. Ils essayaient toujours de me tenir à l'écart d'un gang de rappeurs que moi j'adorais. À une époque, ces gars m'ont aidé, ils comprenaient ma détresse. Une fois, j'étais dans une boîte à Los Angeles avec John Horne et James Anderson, mon garde du corps. On discutait avec Felipe, le patron du club, quand un type m'a interpellé :

— Hé Mike ! Quand tu voudras un vrai garde du corps, va plutôt le chercher chez les Crips de Long Beach.

Horne l'a pris pour un comédien et a raconté qu'il était allé un jour dans le quartier des Crips avec sa femme vêtu d'une combinaison rouge – la

couleur des ennemis jurés du gang des Crips. Il pensait le faire rire, mais le caïd ne l'a même pas laissé finir sa phrase.

— Tu mens. Tu n'es jamais venu sur mon territoire avec du rouge sur toi.

Là, ça a dérapé. Sans crier gare, ses amis et lui ont sorti leurs flingues.

— Pour qui se prend ce type, Mike ?

Je ne savais pas quoi faire. Alors j'ai tenté de faire ami-ami et j'ai levé ma main.

— Mon frère, tape-m'en cinq ! Mon pote t'a pris pour un comédien.

Et ça a marché ! Le caïd en question, Tracy Brown, est devenu l'un de mes meilleurs amis. Ce mec n'était pas un marrant. Il a passé quinze ans derrière les barreaux, puis est rentré chez lui et s'est fait buter. C'était un vrai frère.

Je passais mon temps à sauver la mise de Horne, qui était bien trop arrogant. Un soir, j'ai assisté à un match des Bulls à Chicago avec Walter Payton, EB et John Horne. On avait pris la limo avec la piscine à l'arrière et on portait nos manteaux de vison. John et moi allions aux toilettes quand un type de petite taille s'est approché pour me serrer la main. John l'a renvoyé dans ses buts.

— Dégage, mec !

Le type lui a jeté un regard meurtrier.

— Monsieur, mais vous me faites beaucoup de peine. Vous avez trois secondes pour vous excuser, sans quoi, vous allez avoir de sérieux problèmes.

J'ai immédiatement compris ce qui se passait. Ce petit teigneux appartenait sûrement à un gang.

John a fini par piger le truc, s'est excusé et a serré la main de l'inconnu.

— Merci, monsieur, a répondu le petit gangster. Puis il m'a serré la main et m'a embrassé. Quand on est sorti des toilettes, il était entouré d'une cinquantaine de sbires.

— On t'adore, champ' ! ont-ils crié en chœur.

J'ai dit à Horne que j'en avais marre de le tirer d'affaire, marre de réparer ses conneries. C'était moi qui m'interposais face à des gars armés, moi qui calmais le jeu, alors que c'était lui qui était censé me protéger !

Au début, j'étais mon propre garde du corps. Mais cela ne fonctionnait pas. Je ne pouvais pas vider les gens qui m'accostaient pour me demander

un autographe un jour que j'étais de mauvais poil. J'ai donc engagé de vrais gardes du corps. Pas pour me protéger du public, mais pour protéger les gens de moi. D'après moi, Anthony Pitts, un ami avec qui je sortais souvent à L.A., ferait un bon garde du corps parce qu'un soir, on assistait à un match des Lakers quand un fan irrespectueux et incontrôlable a bousculé Anthony et ne s'est pas excusé. Anthony s'est levé et l'a envoyé valdinguer sur le terrain de basket.

— Oh merde ! ai-je lancé.

Le match était commencé et le type était étendu, raide, sur le terrain. Les flics sont venus le tirer de là et ont dû enjamber son corps pendant que le match était en cours !

Anthony a décidé que j'avais besoin d'un vrai garde du corps un soir où on était sortis avec mon ami Johnny, un Blanc, dans une boîte au centre-ville de L.A. On parlait à des filles à l'extérieur – j'étais souvent entouré d'une horde de jolies filles – quand quelqu'un a hurlé :

— Connard de Mike Tyson !

En un instant, tous les clients de la boîte se sont rués dehors. J'ai agrippé la fille avec qui je parlais et on a couru vers la limousine quand un grand bang a retenti. Le type m'avait tiré dessus avec un pistolet, mais il m'a manqué et a touché la fille à la jambe. Comme je suis un gros porc égoïste, j'ai quand même voulu entraîner la fille blessée dans ma voiture pour la ramener chez moi. Sa copine hurlait :

— Ils lui ont tiré dessus à cause de toi !

Je voulais me tirer de là, mais mon chauffeur n'était pas assis au volant – il était roulé en boule à l'arrière ! C'est là qu'Anthony a décidé d'être mon garde du corps. On est parti en laissant la fille derrière nous. Ça m'embêtait qu'elle ait pris une balle à cause de moi. Inutile de vous dire qu'elle n'a plus jamais voulu me revoir.

Avec toutes ces fêtes et ces beuveries, mon poids a atteint les cent quinze kilos en décembre. Mon prochain combat aurait lieu contre Frank Bruno, mais heureusement pas avant février 1989. D'autant que je me suis retrouvé sans entraîneur. Kevin était tout le temps en train de nous débiner dans les journaux. Il disait que je ne savais pas ce que je faisais. Il était viscéralement anti-Don, et totalement pro-Cayton. Je crois que sa haine pour Don l'aveuglait. Kevin était très remonté. Il ne voulait plus être avec nous. Il voulait reconstituer l'équipe Cayton. On lui a proposé de le

réengager au même tarif, mais il n'était pas d'accord. Pour finir, il m'a attaqué en justice.

J'ai embauché mon ancien colocataire, Jay Bright, au titre d'entraîneur. Je voulais donner un coup de pouce à Jay parce qu'il faisait partie de la famille de Cus. Nous avons aussi engagé Aaron Snowell, qui prétendait avoir entraîné Tim Whiterspoon. Tim m'a appris par la suite que Snowell était seulement son partenaire de jogging, mais je m'en fichais. J'étais le dieu du pugilat. Mes rivaux mourraient de peur rien qu'à la pensée de m'affronter. Oh, mon Dieu !

Avant de reprendre l'entraînement, j'avais quelques problèmes juridiques à résoudre. En janvier, une fille me réclamait un million de dollars pour lui avoir mis la main aux fesses au Bentley's, une boîte à quelques blocs de mon appartement à Manhattan. Anthony était avec moi le soir en question et il m'a conseillé de dire que j'avais trébuché sur elle et l'avais agrippée pour freiner ma chute. Anthony trouvait toujours des excuses crédibles. Et n'hésitait pas à prendre le blâme à ma place. Une autre fois, on était au Bentley's et je mettais quelques mains aux fesses quand l'une de mes victimes s'est retournée avec fureur. Anthony est aussitôt intervenu :

— Non, non, c'était moi, baby. Je suis désolé. Je t'ai confondue avec mon ex.

Il avait bien joué le coup.

Mais la fille qui me poursuivait en justice prévoyait de faire témoigner sa copine contre moi. J'avais vu la copine en question au tribunal la veille de l'audition des témoins, alors je la cherchais quand, par un étonnant hasard, je l'ai vue le soir même en compagnie d'une de mes amies.

— Salut, tu es la fille du tribunal, lui ai-je dit.

— Ne m'approche pas !

— Hé ! Je n'ai rien contre toi. J'en veux à ta copine. Je ne lui ai rien fait.

Je me suis dit que si je baisais cette fille, elle ne témoignerait pas contre moi le lendemain.

— C'est pas un problème. Pourquoi tu viendrais pas faire un tour avec moi dans ma Rolls ?

Ma stratégie a fonctionné. Elle n'a pas témoigné contre moi.

En janvier, j'ai également dû faire une déposition au tribunal pour l'affaire Cayton *versus* Don King. Thomas Puccio, un avocat renommé, représentait Cayton. Il m'a demandé si j'avais touché mes gains après ma

victoire sur Spinks, et je lui ai répondu que je ne me rappelais pas si j'avais été payé. Quand Puccio a démontré que le paiement de douze millions de dollars avait été entièrement effectué, je ne me rappelais pas ce que j'avais fait avec l'argent. À l'époque, je n'avais pas mon propre comptable. J'utilisais celui de King. Personne ne m'avait appris à défendre mes intérêts. Tous mes amis dépendaient de moi. C'étaient vraiment les pires des losers.

Mais la déposition est devenue intéressante quand Puccio m'a questionné au sujet de Jimmy et du contrat managérial que j'avais signé juste avant sa mort.

— J'avais une confiance totale en Jim. Je me fiais à lui corps et âme, ai-je témoigné. J'ai signé cet accord parce que Jimmy me l'a demandé. Je lui ai toujours fait confiance, je n'imaginais pas que si je l'écoutais, je me retrouverais dans ce pétrin, ici, devant vous. Je n'ai pas compris que Cayton était mon manager parce que Jimmy, je ne sais pas trop pourquoi, a réussi à me faire signer ce bout de papier. Comme je vous l'ai dit, je lui faisais confiance, donc j'ai signé. Je voulais boxer à la gloire de Jim. J'adorais Jim. Il aurait pu m'informer que M. Cayton serait mon manager. Mais il ne l'a pas fait.

Puccio ne s'est pas arrêté là. Il m'a passé sur le gril au sujet des termes spécifiques de mon contrat avec King. Je n'avais aucune idée de ce qu'il y avait dans ce putain de contrat. Vous croyez que je lisais ces conneries ?

— Vous me fatiguez avec vos questions, ai-je dit à Puccio.

La vérité, c'est que je lorgnais l'assistante canon de Puccio, Joanna Crispi. J'essayais d'attirer son attention, je lui disais qu'elle était bien roulée. Je suis désolé d'avoir à vous dire ça. À quoi je pensais, hein ? C'était aberrant de faire des trucs pareils. Et pourtant…

Mon contentieux avec Robin n'était toujours pas réglé, pourtant cela ne nous empêchait pas de nous voir. Chaque fois que j'étais à L.A., je passais chez elle et on s'envoyait en l'air. Un jour, je suis passé la voir dans ma Lamborghini Countach. J'ai frappé à sa porte, mais personne n'a répondu. Bizarre. Je suis retourné à ma voiture, quand j'ai repéré Robin qui garait sa belle BMW décapotable. Je ne pouvais pas la rater, c'est moi qui l'avais payée ! Cool, on allait s'amuser un peu tous les deux. Voilà ce que je me disais quand j'ai repéré une silhouette aux cheveux blonds ondulés sur le siège passager. Merde, sûrement une des copines de son sitcom. Mais en

examinant attentivement le passager, j'ai compris que c'était un homme. Sûrement un gars à qui elle taillait des pipes. Puis ils sont descendus du véhicule et j'ai reconnu le passager : c'était Brad Pitt. Quand Brad m'a vu planté devant la maison, il a eu un regard affolé. Comme s'il allait recevoir les derniers sacrements. En plus, il avait l'air complètement stone.

— Hé mec ne me frappe pas ! Ne me frappe pas. On répétait seulement quelques dialogues. Elle m'a parlé tout le temps de toi.

— S'il te plaît, Michael, s'il te plaît, ne fais rien, pleurnichait Robin.

Elle avait une trouille terrible. Mais je n'allais frapper personne. Je n'avais pas l'intention de finir derrière les barreaux pour ses beaux yeux, je voulais juste passer un peu de bon temps avec elle avant le divorce.

— Reviens plus tard, Mike. Je serai à la maison. Repasse plus tard.

Brad m'avait coiffé au poteau ce jour-là, donc je suis revenu le lendemain.

Ça n'a pas été ma dernière expérience avec Robin. Pendant que je m'entraînais pour mon duel contre Bruno, Robin tournait un film de série B à Vancouver. Elle n'arrêtait pas de m'appeler à l'aide, de dire qu'elle était traquée par un pervers. J'ai plaqué mon équipe de sécurité et j'ai aussitôt pris un vol pour le Canada. J'étais en mode total romantique, alors j'ai acheté une bouteille de Dom Pérignon avant d'aller à son hôtel. À mon arrivée, j'ai été submergé par une marée de journalistes et de caméras de télévision. Robin m'avait piégé. Elle avait raconté aux médias que c'était moi, le pervers ! Ils ne me lâchaient plus, me harcelaient de questions, si bien que j'ai fait la première chose qui m'est passée par la tête : je me suis servi de la bouteille comme d'un gourdin et je me suis échappé. Évidemment, j'ai fichu la trouille à une poignée de journalistes et j'ai cassé une caméra très chère, ce qui m'a coûté quelques dollars. J'ai quand même passé la nuit avec Robin, mais j'étais tellement dégoûté par son comportement que je l'ai quittée au petit matin. C'était la fin officielle de notre relation.

Notre divorce a été prononcé le 14 février. Plutôt ironique, non ? Robin a eu de l'argent liquide et j'ai gardé les bijoux hors de prix que je lui avais achetés. Ruth l'Impitoyable a puisé dans le butin pour monter une boîte de production de films indiens à New York appelée Never Blue Productions. Mon ami Jeff Wald, le producteur hollywoodien, m'a recommandé de me faire représenter par Howard Weitzman. Un vrai tueur. À un moment, au

cours du procès, Robin a prétendu qu'un énorme chèque lui était dû parce qu'il portait la mention « cadeau de Mike Tyson ». Ce qu'elle ne savait pas, c'est que la banque microfilmait tous les chèques. Howard a récupéré le microfilm concerné et a montré à la cour que Robin avait elle-même ajouté cette phrase après coup.

Robin a aussi essayé de piquer ma Lamborghini. Elle a pris la voiture et l'a mise dans son garage. Après quoi, elle a fait mettre des blocs de ciment devant la porte pour qu'on ne puisse pas la faire sortir. Mais ce n'était pas un problème pour Howard. Il a engagé des détectives privés – des ex-agents du Mossad – qui ont récupéré ma Lamborghini en vingt minutes sans réveiller personne.

J'étais officiellement libéré de Robin, mais au lieu de me sentir soulagé, j'étais profondément déprimé. Je ne voulais plus être marié avec elle, mais toute cette procédure avait été humiliante. Je me sentais à moitié vide. J'avais vécu le côté obscur de l'amour – la trahison – et j'avais honte que ça se soit passé sous les yeux de millions de personnes. C'était la première fois que je laissais quelqu'un percevoir ma vulnérabilité. Voilà une femme pour qui j'aurais pu mourir, et désormais, je me fichais totalement de son sort. Comment l'amour peut-il se transformer à ce point ? Maintenant que je suis plus mûr, quand je repense à cette période de ma vie, je mesure à quel point Robin et Ruth étaient des personnes méprisables. Rien ne les intéressait en dehors de l'argent, l'argent, toujours l'argent. Elles auraient fait n'importe quoi pour quelques billets verts. Même se taper un rat. Elles n'avaient vraiment aucune limite. Ces femmes étaient diaboliques.

Mais il était temps de remettre les gants. Toute l'industrie de la boxe attendait ma prochaine prestation. Nous avions donné une dimension spectaculaire à ce sport. Mes combats étaient complets à la minute où ils étaient annoncés. Tout le monde venait à Vegas pour se balader au MGM Grand. À chacune de mes visites, l'hôtel était plein à craquer. On était serrés comme des sardines là-dedans. La rumeur circulait que j'irais au centre commercial du MGM et que je dépenserais deux cent cinquante mille dollars la veille du match. Du coup, il y avait une foule de sosies de Mike Tyson sur les lieux. Pendant que je dormais tranquillement dans ma chambre, ils prenaient le relais. Des personnalités du monde entier venaient spécialement pour l'événement. Milliardaires, acteurs, actrices, prostituées… ils étaient tous là. Aux premières loges, les sénateurs américains côtoyaient des prostituées.

Je n’étais malheureusement pas en forme, surtout mentalement, pour boxer. Bruno aurait dû me mettre une raclée. Tant pis. J’étais fatigué de me battre. Cus n’était plus dans ma tête. Pourtant, j’ai fait bonne figure. À l’une des conférences de presse d’avant match, je me suis voulu optimiste.

— Je suis heureux d’être de retour. J’ai été pas mal distrait ces derniers temps, mais un homme doit parfois se confronter à l’adversité. En fait, j’ai déjà enduré ce genre de souffrances, mais cette fois, c’était médiatisé. J’ai beaucoup appris sur moi-même et j’ai dû surmonter les épreuves. Mon but maintenant est de revenir au top niveau. Peu importe que je sois célèbre, ou reconnu. On ne peut pas être le meilleur si on ne boxe pas et je veux redevenir le meilleur.

Mais les journalistes voulaient en savoir plus sur ma romance avec Robin et sa conclusion.

— Oui, j’ai eu un passage difficile, je suis tombé amoureux, et je retomberai sûrement amoureux un jour, mais ce ne sera pas pareil.

À l’approche du combat, j’ai repris un peu du poil de la bête.

— J’entends des gens dire : « Pauvre Mike ! » C’est insultant. Je ne veux pas de leur pitié. Je me suis planté, j’ai fait des erreurs. Ces gens me prennent pour une victime. Je n’ai rien d’une victime !

Rory et John Horne se sont installés au Hilton quelques semaines avant la rencontre. À peine sur place, ils portaient des montres en or et des bijoux des boutiques de l’hôtel, le tout sur ma note. On m’a même rapporté qu’ils avaient piqué les serviettes de l’hôtel.

Je ne me suis pas beaucoup préparé pour cet affrontement. Bruno avait été mon sparring-partner chez Cus, quand j’avais seize ans, et je lui avais fait mordre la poussière. Je n’avais aucune stratégie particulière pour le battre. Je savais que je pouvais parer ses directs et que ses coups puissants ne me feraient aucun mal. À la pesée, Bruno a voulu m’intimider, alors j’ai enlevé mon short et je lui ai montré mes couilles.

Au début du combat, je me sentais un peu rouillé, mais je cognais plutôt dur. Je l’ai sonné au premier coup de poing. Puis je me suis montré trop téméraire à vouloir l’achever et je n’ai pas anticipé sa vitesse de réaction. Je me suis pris un crochet du gauche suivi d’une droite courte. La presse a fait toute une histoire parce que j’ai vacillé sous ses coups, mais ce n’était pas si grave. J’ai juste zigzagué un peu avant de le charger de nouveau. J’ai même failli en finir avec lui dès la fin du deuxième round. Après, il me maintenait

chaque fois qu'il se prenait un coup fulgurant. Une minute avant la fin de la cinquième reprise, je l'ai arrosé de coups pendant quarante-cinq secondes. Il était prêt à rendre les armes, alors je l'ai envoyé dans les cordes et lui ai décoché un uppercut droit définitif. Bruno était fini et Richard Steele a stoppé le combat.

Dans l'interview qui a suivi ma victoire, j'ai pris mes rivaux de haut.

— Comment osent-ils me défier avec leurs compétences primitives ?

Je récitais une réplique d'Apocalypse, un personnage des X-Men. Je n'étais qu'un grand gamin en train de citer un héros de comics.

Mon prochain match était prévu pour juillet, mais HBO voulait me faire signer un contrat à vie. J'étais toujours l'esclave noir. Ils avaient besoin de moi dans les champs de coton. Imaginez un peu ! Ces gros bonnets cravatés se disputaient mon âme.

J'ai débuté ma préparation physique dans l'Ohio. J'avais acheté une maison juste à côté de celle de Don. Le 31 mai, les gars de HBO sont allés chez Don pour lui parler de leur proposition de contrat. Je ne me suis pas montré. J'avais fait la fête toute la nuit.

King a reçu les journalistes et leur a brossé un portrait angélique de notre relation.

— Entre nous, c'est une affaire de famille, où règnent l'unité et la solidarité. Mike comprend qu'il doit être encore meilleur qu'il ne l'est aujourd'hui. Mon boulot est d'être honnête avec lui. De le laisser commettre ses propres erreurs. Il doit grandir comme tout le monde. J'ai hâte que Mike grandisse et qu'il ne soit plus dépendant de moi.

Voilà que ce connard imitait Cus.

— Je n'essaie pas de l'émasculer, de décider ce qui est bien ou mal pour lui. Il prend ses propres décisions. Je ne suis pas son père, mais le cœur de ce père que les mômes du ghetto n'ont jamais eu. Je comprends la souffrance de Mike Tyson.

Que dire de ce type ? Il était incapable de voir la vérité en face, même si elle le giflait en pleine figure. Il disait la vérité sans le savoir.

Comme je n'étais pas là à l'heure du déjeuner, ils ont commencé la réunion sans moi. J'ai débarqué à environ quatre heures de l'après-midi, habillé d'un short de cuir rayé noir et blanc que Dapper Dan avait confectionné pour moi.

Je me foutais royalement de cette réunion. Je m'ennuyais mortellement dans l'Ohio. Parfois, je prenais un flingue et je tirais sur les voitures de la propriété de Don, par jeu. Si je m'étais installé dans l'Ohio, c'était en partie parce que j'étais banni de nombreuses boîtes de Manhattan. J'avais même réussi à faire virer Paulie Herman de son propre club. Paulie était l'un des investisseurs du China Club. Un soir où j'y étais avec lui, j'ai enguirlandé une serveuse, qui lambinait trop à mon goût pour nous apporter du champagne. Elle m'a dénoncé au patron qui nous a virés de la boîte. Alors on s'est rapatriés au Columbus et on a noyé notre chagrin.

Hope passait beaucoup de temps dans l'Ohio avec moi. Des filles allaient et venaient, mais c'était sympa d'avoir une vraie copine comme Hope pour s'occuper de moi quand les autres étaient parties. Je me réveillais au milieu de la nuit, elle nous préparait des sandwiches et on papotait. Je me rappelle avoir dit à Hope :

— Peu de gens le savent, mais je ne sais même pas faire un sandwich.

J'ai toujours eu un tas de gens autour de moi pour céder à tous mes caprices. Ça a été une période solitaire et déprimante pour moi.

Puis un autre de mes prétendus amis m'a poignardé dans le dos. Le livre de José Torres sur moi est enfin sorti. À l'origine, c'était censé être une biographie autorisée, mais quand j'ai signé avec Don, j'ai renoncé à ma coopération. Et voilà que ce bouquin était rempli de saletés et de mensonges sur moi. Une scène relate notamment une conversation que j'aurais eue un jour avec lui au sujet des femmes et du sexe. « J'aime entendre les femmes crier de douleur, j'aime les voir saigner. Ça me donne du plaisir. »

Je n'ai jamais dit ça à propos des femmes. Je parlais de mes adversaires sur le ring. Torres n'était qu'un pervers. Ce bouquin était truffé d'immondices de ce genre.

Je ne me suis pas abaissé à démentir ces histoires à la parution du livre, mais j'ai commenté la trahison de Torres.

— Il se dit ton ami, il te prend dans ses bras, te dit qu'il t'aime, qu'il donnerait sa vie pour toi, mais maintenant qu'il y a du blé à se faire, il te tranche la gorge et te laisse te vider de ton sang.

En parlant de sang, j'étais très préoccupé par le sida à l'époque. Mon combat suivant se tiendrait le 21 juillet à Atlantic City. Au préalable, je devais passer le test du sida. Comme les boxeurs saignaient souvent, il fallait protéger les arbitres, les équipes de coin et les autres boxeurs. Passer

cet examen me fichait les jetons. Je couchais régulièrement avec des filles malsaines, alors je pensais forcément au sida. Quand ils ont voulu me faire passer les analyses, j'ai tout bonnement refusé.

— Passe ce putain de test, Mike ! insistait Don. Tu n'as pas cette merde.

— Comment le sais-tu ? Quels symptômes prouvent que je ne l'ai pas ?

Ce que Don ne savait pas, c'est qu'un de mes amis d'enfance était mort du sida. Mon ami et moi avions tous les deux eu des rapports non protégés avec la même fille. Et cette fille est morte elle aussi du sida. On allait souvent dans cette boîte dont le patron savait que j'avais fricoté avec cette fille, et chaque fois qu'il me voyait, il me regardait d'un drôle d'air.

— Hé Mike, ça va, mon vieux ? On dirait que t'as maigri, non ?

Je savais bien que derrière mon dos, il racontait aux gens que j'avais le sida.

Cette saloperie était partout dans nos vies à ce moment-là. L'un de mes modèles quand j'étais petit l'avait contracté. On l'appelait Pop, mais personne ne connaissait son vrai nom. Il était toujours habillé chic, avec fourrures, bagues et diamants, si bien que les employés dans les magasins ne le soupçonnaient pas d'être un voleur. Pop aimait la compagnie des femmes, surtout quand il n'avait pas le moral. Il appréciait moins notre compagnie, parce qu'on se faisait trop remarquer. Mais il était toujours généreux.

Mon prochain adversaire s'appelait Carl Williams, dit « la Vérité ». Cet outsider ne constituait pas une réelle menace pour moi. Pour augmenter l'intérêt du match et faire rentrer du cash, Don avait mis en place une ligne téléphonique payante. Il fallait composer le 900 pour obtenir des informations prétendument exclusives sur moi. C'était un simple enregistrement de Don qui me posait des questions.

— Si tu bas Carl Williams, qui sera ton prochain rival ?

— Je ne sais pas.

Et les gens payaient pour ces conneries.

Le combat lui-même a duré moins longtemps qu'un appel au 900.

William envoyait des directs du gauche à répétition, alors à un moment, je me suis déporté sur le côté et lui ai décoché un crochet du gauche qui lui a éclaté la mâchoire. Il s'est écroulé et s'est péniblement relevé, s'accrochant aux cordes pour retrouver son équilibre. L'arbitre lui a posé une question et n'a pas dû aimer la réponse, parce qu'il a arrêté le combat.

Il avait duré deux secondes de plus que celui de Spinks. J'ai été surpris par la décision de l'arbitre. Williams n'avait pas l'air si mal en point. Mais comme je l'ai dit à Merchant par la suite, je l'aurais pulvérisé. J'étais toujours bien plus dangereux face à un adversaire blessé.

Merchant m'a demandé qui je rencontrerais ensuite et j'ai jeté une liste de noms, incluant Holyfield, Douglas et Dokes.

— Qu'ils viennent tous ! Personne ne m'arrive à la cheville. Je suis le meilleur boxeur du monde.

— Don m'a dit que si je mettais ce type K.O., il me donnerait cent mille dollars, ai-je dit à Larry. C'est pour quand, Don ?

Don est apparu dans le champ de la caméra.

— Après la conférence de presse, a répondu mon manager.

— Oh oui ! Mon église a besoin de cet argent, ai-je répondu tout excité.

J'ai récupéré le cash, je l'ai fourré dans un sac, et Craig Boogie et moi, on est allés directement au Mount Vernon pour faire la fête avec Heavy D et Al B. Sure !. Puis on a passé quelques heures chez Heavy avec ses parents, et on a décidé d'aller dépenser notre argent dans nos églises préférées – d'abord Columbus, puis toutes les boîtes de Harlem à Manhattan. Après cette victoire, j'ai fait la bringue à New York pendant un mois.

Évidemment, je suis retourné tout droit à Brownsville pour distribuer de l'argent dans ma cité. Parfois, mes amis de Brownsville venaient à Manhattan. Je descendais Madison Avenue dans ma limousine avec mon vieil ami Gordy. Un jour, j'ai vu par la vitre un homme et une femme en coûteux manteaux de fourrure qui couraient dans la rue, pourchassés par le gérant d'une des boutiques de luxe de Madison Avenue.

— Hé ! Revenez ! Revenez ! criait le directeur.

En les regardant attentivement, j'ai reconnu Pop et son amie Karen. Gordy et moi étions hilares : même malade du sida, ce vieux Pop continuait ses combines.

Durant les années de la Tyson Team, j'ai vraiment dépassé les bornes. Mon esprit n'obéissait à aucune logique. Je me prenais pour un champion barbare.

— Si tu n'aimes pas ce que je raconte, je t'aplatis.

J’étais Clovis, Charlemagne, un guerrier redoutable. J’étais infernal avec mes gardes du corps, que j’appelais « Connard » comme si c’était leur prénom.

Dans l’Ohio, c’était n’importe quoi. Tout le monde se faisait botter les fesses. C’était la règle. Personne ne se faisait virer, mais chacun risquait de se prendre un coup de pied au cul. Je me rappelle avoir frappé Don King si fort dans la tête qu’EB a cru voir un nuage de poussière au-dessus de sa coupe afro.

Un dimanche, j’ai dit à Don :

— Mec, je n’ai jamais vu un million de dollars en liquide. T’as plutôt intérêt à me dégoter un million de dollars.

— Mais Mike, la banque est fermée ! a pleurniché Don.

— Tu as des relations. Fais ouvrir la banque et rapporte-moi mon million ! Je le veux en petites coupures !

J’étais vraiment un enfoiré. Je cherchais un nouveau prétexte pour lui filer une trempe.

— Arrête, Mike. Don va finir par te faire tuer… Don a des tueurs à sa solde…

Telles étaient les rumeurs sur son compte.

— Vous avez tous peur de lui ?

Et – bam ! – je lui flanquais un coup dans la tête.

Un jour, Ali est venu dans la maison de Don à Vegas avec quelques amis. J’avais entendu dire qu’Ali, Larry Holmes et plein d’autres boxeurs croyaient que Don était capable de les faire descendre. Je les respectais et voulais leur prouver qu’il n’y avait rien à craindre de Don. Je racontais des horreurs devant tout le monde sur son compte juste pour montrer combien il était inoffensif. Peut-être n’était-ce pas la vraie raison de mon animosité à son encontre. J’étais jeune et immature et je faisais tout ce qui me passait par la tête.

Rory et John ont tenté d’intercéder en sa faveur.

— Écoute, Mike, le vieux a plus de soixante ans. Si t’arrêtes pas de le cogner, il va avoir des dommages cérébraux. Il nous a appelés pour te faire savoir qu’il ne s’approcherait plus de toi tant que tu le frapperais. Alors calme le jeu, mec.

J’ai calmé le jeu.

Tout le monde me prenait pour un dingue. Je ne m'entraînais pas, je faisais la fête à longueur de temps. Et quand je boxais un type sans préparation, je le mettais K.O. Vous savez, je crois bien avoir été vraiment fou à certains moments. Mais je n'ai plus rien à voir avec cet homme aujourd'hui. Quand j'y repense, je me dis souvent : « Waouh ! J'étais vraiment dingue ! »

Je me croyais vraiment l'homme le plus vil de la planète. Je martyrisais Don, je me prenais pour John Gotti, le parrain. Don a essayé de m'envoyer chez un psy.

— Mike, il faut que tu voies un médecin. Y a un truc qui tourne pas rond, mon frère.

Il m'a pris un rendez-vous avec le Dr Alvin Poussaint, une relation de Bill Cosby. Poussaint, professeur distingué de l'école de médecine de Harvard, m'a demandé ce qui n'allait pas. Voilà ce que j'ai répondu à cet éminent spécialiste :

— J'en sais rien. J'en ai rien à cirer de vivre ou mourir. Rien à foutre.

Ce type était tellement bourgeois et propre sur lui que j'ai eu envie de dégobiller sur son beau costume. Il ne s'est pas fait prier pour vider les lieux et n'est jamais revenu.

Quand je pense aux horreurs que Don m'a fait subir toutes ces années, j'ai des envies de meurtres. Quel sale menteur ! Traître ! Il n'a rien d'un dur. Le sale boulot, il le confie toujours à d'autres.

À l'époque, je me foutais de ce que les gens pensaient de moi. Je vivais chaque jour comme je l'entendais. Comme une sorte de cow-boy qui joue avec sa vie. Je voulais tellement être le vilain et j'ai fini par le devenir. Le magazine *Boxing Illustrated* a publié un article intitulé : « Mike est-il en train de devenir le poids lourd le plus impopulaire de l'histoire ? » Dave Anderson tenait une chronique dans le *New York Times* : « Qui est capable de stopper Tyson ? » La presse s'en prenait à moi et j'adorais ça. J'étais tellement sur les nerfs que j'avais besoin d'os à ronger.

La presse me descendait en flammes. Je leur crachais dessus, leur hurlais après. C'était mon caractère.

— Ose répéter ça ! Tu pourrais m'attaquer en justice, mais avec l'argent tu devras t'acheter une putain de chaise roulante avec un joli petit moteur et un pot de chambre.

Ou encore :

— T’es qui pour me parler comme ça ? Tu n’as jamais fait un combat de ta vie et tu juges les gens ? Tu te prends pour qui ? Tu n’as jamais porté une paire de gants. Tu as eu ce boulot grâce à ton frère et la seule chose que tu sais faire c’est picoler et tromper ta femme. T’es qu’un pauvre journaleux de merde.

Don a ensuite signé pour un combat contre Razor Ruddock. Les hôtels des États-Unis ne voulaient pas débourser de grosses sommes pour ce duel. Trump avait été refroidi par ma victoire éclair contre Williams. Alors King a trouvé des types à Edmonton, au Canada, qui ont accepté de payer 2,6 millions pour nous recevoir. Le match était prévu le 18 novembre, mais après New York, je suis allé faire la fête à L.A. non-stop. Boxer contre Ruddock ne m’intéressait pas. Contre Michael Weaver, il avait été brillant. Mais il n’avait plus jamais joué des poings comme ça. Il est devenu un orfèvre du K.O. Dans son combat précédent le mien, il a été étendu par Bonecrusher Smith au deuxième round, puis s’est relevé pour lui asséner un impressionnant K.O. au septième round.

J’ai commencé à m’entraîner pour le match de Vegas en septembre, mais le cœur n’y était pas. Je ne voulais plus boxer. On est allé au camp d’Edmonton à la mi-octobre. Je n’avais plus envie de m’entraîner. Juste de coucher avec des filles. Je ne voulais même plus quitter ma chambre. Je ne cherchais pas à connaître le prénom des filles et me moquais de leur physique. Après, la fille s’en allait et une autre prenait la suite. N’importe laquelle. Finalement, j’ai dit à Don de trouver une excuse pour reporter le match. Autant utiliser ma bronchite. J’aurais pu facilement boxer avec, mais en voyant les radios, le médecin se serait inquiété. On a annulé la soirée du 26 octobre et on a repris l’avion pour Vegas. Don avait dégoté un médecin pour certifier que j’avais contracté une pleurésie. Une pleurésie ? C’est quoi ce truc ? Pas une maladie vénérienne j’espère !

Don a ensuite cherché un match plus tranquille. Il a décidé de m’envoyer en janvier au Japon, pour me mesurer à Buster Douglas, qu’il prenait pour une chiffe molle. Ensuite, ce serait le Trump Plaza en juin 1990, contre Evander Holyfield. Cette rencontre me rapporterait vingt-cinq millions de dollars. Cayton, qui s’occupait toujours de mes droits audiovisuels, était aux anges.

En attendant, je me suis de nouveau oublié dans la fiesta. En novembre, j’ai rencontré une foule de stars à la commémoration des soixante ans de carrière de Sammy Davis Jr. Une fête du tonnerre ! J’ai parlé à George

Burns et Milton Berle de Fanny Brice, à Ruby Keeler et à Al Jolson. George était tellement vieux qu'il avait travaillé avec Fanny ! J'ai passé tout mon temps avec le Rat Pack des années 1950 ! Ces types avaient l'air de beaucoup m'apprécier.

Mais ces acteurs ne pouvaient rivaliser avec mes idoles de la boxe. Parmi toutes les célébrités que j'ai eu la chance de côtoyer, la plus intimidante était Max Schmeling. Il avait près de quatre-vingt-cinq ans quand je l'ai rencontré. C'était fascinant de parler de boxe avec lui. On évoquait Dempsey et Mickey Walker. Il m'a dit que Joe Louis, en plus d'un immense boxeur, était un grand homme. Quand il avait appris que Joe Louis avait fait faillite, il a quitté l'Allemagne pour aller le chercher à Harlem. Vous imaginez ce vieux briscard blanc écumer les bars de Harlem pour retrouver Joe Louis ? À l'époque de notre rencontre, Schmeling était devenu millionnaire – il possédait tous les droits de Pepsi en Allemagne. Mais, chose fabuleuse à son propos, il était toujours fou de boxe. Partout où il allait, il emmenait des copies de ses vieux films de combat préférés.

J'adorais les anciennes gloires de la boxe. Lorsque j'ai découvert que Joey Maxim, l'ancien champion des mi-lourds, travaillait dans un hôtel de Vegas, je suis allé lui rendre visite toutes les semaines pour l'écouter parler de sa carrière. Il était furieux de n'avoir jamais pu assister aux grands combats du Hilton aux premières loges, alors je me suis arrangé pour que désormais, il ait toujours une place au premier rang. À mes yeux, il était bien plus fort que moi. Ce n'était pas moi qui lui faisais l'honneur de venir le voir. J'avais une admiration sans bornes pour lui. Le simple fait de le regarder, de le toucher me rendait heureux. Quand je suis rentré chez moi le premier soir, j'ai pleuré.

Le 8 janvier 1990, j'ai embarqué dans un avion pour Tokyo, dans un état proche de l'hystérie. Je ne voulais pas me battre. Tout ce qui m'intéressait, c'était la fiesta et les filles. Le jour du départ, j'avais pris treize kilos. King s'inquiétait tellement de mon poids qu'il m'a promis un bonus si je retrouvais mon poids normal pour le match prévu dans un mois.

Buster Douglas ne constituait pas un grand défi à mes yeux. Je n'avais même pas regardé les vidéos de ses combats. Tous les types qui l'avaient mis K.O., je les avais battus facilement. Pendant le championnat ESPN, je l'ai vu se faire battre par Jesse Ferguson, que j'avais moi-même étendu

pendant mon premier combat diffusé par ABC. Je me sentais dans la peau de mes héros Mickey Walker et Harry Greb. Greb était tellement hautain qu'il disait à ses adversaires qu'il ne s'était pas entraîné parce qu'« ils ne valaient pas la peine qu'on mouille la chemise pour eux ». Alors j'ai suivi son exemple et je ne me suis pas du tout exercé. Anthony Pitts, qui était venu avec moi, se levait à l'aube et allait courir avec mon sparring-partner Greg Page. Moi je n'en avais pas envie. Anthony me racontait qu'il avait vu Buster dehors suer sang et eau, la morve au nez.

Comme je ne pouvais pas m'empiffrer – je voulais perdre du poids pour gagner mon bonus –, je buvais de la soupe censée brûler mes graisses. Ensuite, les femmes de ménage en plat de résistance. Au Japon, les femmes paraissaient timides et introverties, mais j'étais apparemment tombé sur des jeunes femmes peu conventionnelles. Les gens me demandaient si j'avais appris des trucs sexuels auprès des Japonaises, mais je n'avais pas le temps d'apprendre. Ce n'était pas un cours d'éducation sexuelle. Juste un gars qui voulait prendre son pied.

Je n'avais même pas à payer les employées pour les sauter. Mais je leur laissais de généreux pourboires, parce que j'avais un bon paquet de ces petits billets comme au Monopoly. Elles ont dû apprécier le geste parce qu'elles sont revenues avec des copines.

— Mon amie aimerait vous rencontrer, monsieur Tyson. Elle voudrait nous accompagner, monsieur Tyson.

En plus des parties de jambes en l'air avec les femmes de ménage, je voyais une Japonaise que j'avais fréquentée pendant mon premier séjour au Japon, à l'occasion du match contre Tony Tubbs. Robin allait faire les boutiques pendant que je faisais monter ma copine japonaise par l'échelle de secours. Je l'ai fait revenir par le même chemin. Il y avait trop de gens à mon étage et je ne voulais pas que Don, Rory, John ou Anthony soient au courant. Ils lui auraient fait peur – elle était du genre timide en présence d'inconnus. Je ne l'avais pas vue depuis deux ans et elle avait beaucoup mûri.

Voilà quelle était ma préparation physique pour Douglas. De temps à autre, je faisais un peu d'exercice. J'ai boxé contre Greg Page dix jours avant le match et je me suis pris un crochet droit qui m'a flanqué par terre.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Mike ? s'est inquiété Greg.

Quelques jours plus tard, Don a ouvert une de mes séances d'entraînement au public pour soixante dollars par tête. Évidemment, je n'ai jamais vu la couleur de cet argent. Je ne savais même pas qu'il faisait payer les gens ! Nous étions censés boxer pendant deux reprises, mais j'étais tellement mauvais qu'Aaron Snowell et Jay ont stoppé la séance au bout d'un round et fermé les portes. Don était en pétard. Il voulait se faire de l'argent facile, mais il n'avait aucune idée de mon état de forme. Don ne connaissait rien à la boxe. Il était incapable de dire si un boxeur était prêt ou pas. Il ne savait même pas attacher un gant de boxe.

La veille du combat, j'étais revenu à quatre-vingt-dix-neuf kilos, mais je n'avais jamais été aussi lourd. Pourtant, j'ai eu mon bonus. L'avant-veille, je me suis tapé deux filles en même temps. Et deux autres, chacune son tour, la veille du combat.

Je n'avais pas suivi l'histoire, mais apparemment Douglas était très motivé. En juillet 1989, sa carrière avait pris un nouvel essor. Puis sa femme l'avait quitté, et la mère de son enfant avait contracté une maladie mortelle. Pour couronner le tout, début janvier, pendant son entraînement au Japon, sa mère était décédée. Je n'en savais rien à ce moment-là et je m'en foutais. HBO faisait toute une histoire à propos de Douglas qui se battait pour sa mère, mais j'étais tellement arrogant que j'aurais été capable de lui dire qu'il allait bientôt la rejoindre.

Notre rencontre avait lieu à neuf heures du matin à cause du décalage horaire aux États-Unis. La moitié des cinquante-cinq mille places étaient vides. Don était nul comme promoteur. Depuis que j'avais signé avec lui, rien ne marchait.

Ce n'était pas le Mike Tyson habituel sur le ring. Les spectateurs voyaient bien que je n'avais pas vraiment envie d'être là. Dès le début de la rencontre, je me suis très mal défendu. Je cognais aussi fort que possible parce que je savais que si j'arrivais à l'atteindre, il ne s'en relèverait pas. Je me fichais de sa carrure. Mais je n'arrivais pas à le toucher. C'est le match où j'ai balancé le plus de coups dans ma carrière. Il se servait de son direct et de son allonge pour me contrer, et quand je voulais le travailler au corps, il m'empoignait. Il a très bien boxé ce soir-là. Mais j'étais une cible facile. Je ne bougeais pas la tête.

Il n'était pas du tout intimidé. En fait, c'est lui qui se jetait sur moi à chaque reprise. Au troisième round, je suis retourné dans mon coin, et

Aaron et Jay étaient clairement dépassés.

— Il est hors de portée, a dit Aaron. Tu dois l'engager, lui rentrer dans le lard !

Tu parles d'un conseil ! Pourquoi tu ne lui rentrais pas dans le lard, toi ? Ce type avait une allonge de trente centimètres de plus que la mienne.

— Boxe comme tu sais le faire, Mike, a dit Jay. Vas-y !

Facile à dire quand ce n'est pas toi qui encaisses ! Je gardais les yeux baissés sur le sol.

Douglas m'a baladé dans les quatrième et cinquième rounds. Au cinquième, mon œil s'est mis à enfler, mais quand je suis retourné à mon coin, mes coéquipiers n'avaient pas le produit adéquat pour le garder ouvert. Alors ils ont rempli un préservatif extra-large d'eau glacée et l'ont plaqué sur mon œil. C'était pas croyable. Au sixième round, j'étais épuisé. Mon œil gauche était totalement fermé. Buster avait l'air éreinté lui aussi, surtout au début du septième round. Je n'arrivais toujours pas à prendre le dessus. Durant le huitième, il m'a sérieusement ébranlé et m'a coincé dans les cordes pendant les vingt dernières secondes. J'essayais de lui porter un coup fatal. Mais il ne me laissait pas une minute de répit et je n'arrivais pas à me concentrer. Pourtant, j'ai vu une ouverture. Durant tout le combat, il avait esquivé mes attaques et je n'avais pas réussi à l'engager, mais là, il était fatigué et ne pouvait plus bouger. Alors je lui ai décoché mon uppercut droit qui l'a envoyé au tapis.

Mais ils m'ont truandé. Le chronométreur était japonais et l'arbitre mexicain. Ils ne parlaient pas la même langue et n'ont pas pu coordonner le décompte. Quand l'arbitre a compté « cinq », Douglas était au sol depuis huit secondes. Donc il a bénéficié d'un décompte trop long. La situation n'était pas à mon avantage. Cela faisait partie des risques du métier. Mais je me sentais vraiment floué. La WBA était censée être de notre côté. Don graissait toujours la patte des officiels. Enfin, c'est ce qu'il me disait. Peut-être avait-il oublié de soudoyer l'arbitre ce soir-là.

Mais je ne veux pas voler sa victoire à Buster. Il a fait preuve d'un grand courage et s'est battu avec ses tripes. Je lui avais asséné un coup phénoménal. N'importe qui d'autre aurait été projeté dans l'espace sous une telle fulgurance. J'étais tellement vanné que j'ai souffert le round suivant. Mon adversaire est revenu en force. Au début de la dixième reprise, je lui ai asséné un direct du droit dans la mâchoire, mais il m'a arrosé d'une

avalanche de coups dans la tête, à commencer par un uppercut droit. J'étais tellement engourdi que je ne sentais plus les coups. Mais je les entendais. Mon équilibre était bousillé. Et je me suis écroulé.

Quand j'ai heurté le sol, mon protège-dents est tombé et pendant le décompte de l'arbitre, j'ai essayé de me relever tout en cherchant mon protège-dents. J'agissais par pur instinct. J'étais totalement perdu. Arrivé à dix, l'arbitre m'a enlacé. Je suis retourné auprès de mon équipe totalement hagard. Je mâchais mon protège-dents sans même savoir ce que c'était.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? ai-je demandé à mes coéquipiers.

— L'arbitre t'a éliminé, champ', a répondu Aaron.

Je savais que c'était inévitable. J'étais foutu dès le début du match. Je ne suis pas allé à l'interview avec HBO, ma tête résonnait encore de ses coups. Je devais avoir une commotion cérébrale.

En quelques minutes, Don a organisé une réunion avec les officiels du WBC et de la WBA. Il a organisé sa propre conférence de presse.

— Le premier K.O. annule le second ! a-t-il tonné.

José Sulaimán, le président du WBC, a suspendu la nomination du champion parce que l'arbitre n'avait pas réussi à prendre en compte le chronomètre. L'arbitre a admis avoir fait une erreur. Sulaimán a immédiatement appelé à rejouer le match. À ce moment-là, j'avais suffisamment repris contenance pour assister à la conférence. Je portais des lunettes de soleil pour masquer mon œil enflé et je maintenais une compresse sur mon visage.

— Les gars, vous me connaissez depuis des années, je ne suis pas du genre râleur. Je l'ai mis K.O. le premier. Je veux être champion du monde. C'est le rêve de tous les jeunes.

Quand je suis retourné dans ma chambre d'hôtel, il n'y avait plus de femmes de chambre. C'était bizarre de ne plus être champion du monde. Mais dans mon esprit, c'était une aubaine. Je sais que Dieu ne choisit pas les petits animaux, que la foudre ne frappe que les gros, que ce sont les seuls qui vexent Dieu. Les petits ne le dérangent pas. Dieu doit tenir les gros animaux en laisse pour ne pas qu'ils deviennent hargneux. Étendu sur mon lit, je me disais que j'étais devenu tellement gros que Dieu était jaloux de moi.

8

LE TRAJET DE RETOUR A ÉTÉ PARTICULIÈREMENT LONG. Mon œil était toujours mal en point. Heureusement que je portais les grosses lunettes de soleil qu'Anthony Pitts m'avait données. Pendant le vol, j'ai parlé à Anthony.

— Bon, je suppose que tu vas me quitter maintenant.

Une petite voix en moi disait : « Je suis maudit. Mon monde s'est écroulé. »

— Mike, je ne te quitterai jamais. Tu ne peux pas me renvoyer et je ne peux pas te quitter, alors on est coincés ensemble. T'inquiète pas, tu te sentiras mieux quand ton œil aura désenflé.

À notre arrivée, on est allés tout droit chez Camille. Je suis un type bizarre, qui a besoin de retrouver ses fondamentaux. Retour chez maman. Le lendemain matin, Anthony s'est levé à sept heures, et quand il est descendu au rez-de-chaussée, il m'a vu faire des pompes et des abdominaux.

— Oh ! Maintenant, tu veux t'entraîner ? Après ce putain de match ?

— Mec, j'essaie de rester concentré.

Plus tard, j'ai discuté avec Camille. Elle avait assisté au duel depuis le premier rang et avait été étonnée par mon air absent.

— Tu ne lâchais pas tes coups. Comme si tu voulais perdre. Peut-être que tu en as marre…

Elle avait probablement raison. Je croyais à la théorie de Cus : la défaite n'est un fardeau que si on n'en tire aucun enseignement. Cus disait toujours que la boxe était une métaphore de l'existence. Perdre n'est pas grave. Ce qui compte, c'est ce que tu fais *après*. Vas-tu rester à terre ou te relever et essayer de nouveau ? Par la suite, je dirais aux gens que ce match contre Douglas a été le plus important de ma carrière, parce qu'il a prouvé que j'étais capable d'encaisser la défaite et de rebondir.

J'ai passé quelque temps à Catskill, à jouer avec mes pigeons et lire des livres sur mes héros. Le retour en force de Tony Zale face à Rocky

Graziano. Le come-back de Joe Louis, qui a pris sa revanche sur Max Schmeling. Le grand Ali, revenu de l'exil. Pour Sugar Ray Robinson, pas question d'associer le mot « ancien » à son nom. Mon narcissisme a refait surface : j'étais dans la lignée de ces grands boxeurs. Je regagnerais ces ceintures, c'était inévitable. J'allais me retirer dans un lieu reculé pour apprendre un enseignement magistral, comme dans les films de karaté de Shaw Brothers. Dément, non ? Je n'étais qu'un rat d'égout avec la folie des grandeurs.

Pendant ce temps, le petit monde de la boxe était en ébullition. Le lendemain du match, les principaux journaux abhorraient l'idée que Douglas ne soit pas reconnu comme le nouveau champion du monde. Dès son retour aux États-Unis, José Sulaimán s'est rétracté. Don en a été réduit à mendier un nouveau match. Il pensait qu'Evander Holyfield, le challengeur logique, accepterait une jolie somme pour s'effacer et me laisser refaire le match contre Douglas. Mais l'équipe d'Holyfield savait bien que si Evander battait Buster, Don serait écarté de la course au titre de champion.

Même les journalistes semblaient incapables de masquer leur joie de me voir battu. Ce petit lâche visqueux de Mike Lupica, du *New York Daily News* me considérait comme un suppôt de Satan.

« Un homme qui passe d'une femme à l'autre, tourne le dos à ses amis, renie ceux qui l'ont aidé à devenir un champion, à croire que les chiens sont plus loyaux que lui […]. Tyson était une sorte de sauvage, à qui la société a tout donné, et qui a rejeté le don comme le donneur, pour retourner à une existence primitive. La seule fin possible pour un tel homme est la mort. »

Waouh ! J'ai adoré ce baratin !

J'ai rebondi sur cette idée dans une interview pour ESPN. Ils m'ont demandé pourquoi les gens étaient aussi fascinés par ma vie.

— Je crois que beaucoup de gens veulent me voir m'autodétruire. Ils veulent me voir grimper dans une voiture de police menottes aux poignets ou aller en tôle. Comme le fils de Marlon Brando. Les gens adorent dire : « Je t'avais bien dit qu'il finirait mal. » Mais je ne suis pas derrière les barreaux, j'ai quitté Brownsville et j'ai réussi contre toute attente.

Don a organisé plusieurs conférences de presse, où j'ai essayé de faire bonne figure, mais ma franchise reprenait toujours le dessus.

— Personne n’est invincible. Parfois, un type finit par briser ta volonté. Buster m’a donné une sacrée leçon. Je ne m’étais pas entraîné pour ce match. Je ne l’avais pas pris au sérieux. Je me tapais des Japonaises comme des grains de raisin. On aurait dit Caligula au Japon.

À L.A., j’ai craqué devant la presse et leur ai avoué que j’avais regardé le combat en rentrant chez moi.

— J’étais chez moi, devant la télé, et je me disais : « Putain, mec, esquive ! » Mais sur l’écran, je n’esquivais pas le coup. « Bouge ! » je criais à cet imbécile. Mais il ne réagissait pas.

Un journaliste m’a demandé si j’avais eu des envies de suicide après la perte de ma ceinture.

— Hé ! J’ai encore un gros paquet de fric à dépenser avant de me tuer. Il faut affronter l’adversité tous les jours. Si j’ai pleuré ? J’aurais bien aimé ! La dernière fois que j’ai pleuré, c’était pour mon divorce. C’est dans ces moments-là qu’on pleure. En fait, je peux vous dire quelque chose ? Ça a été un soulagement. Voilà. Après toute cette pression, c’était un soulagement.

Le divorce m’a complètement bousillé. J’ai encore du mal à le reconnaître aujourd’hui, alors l’avouer à l’époque prouvait combien j’étais mal en point.

Les gens essayaient de me trouver des excuses, mais c’était inutile. Même Larry Merchant, qui n’avait pas toujours été très respectueux à mon égard, a tenté de mettre ma débâcle sur le compte de mon œil fermé quand il m’a interviewé une semaine après le match, pour une émission spéciale sur HBO.

— S’il te reste un œil, utilise-le, ai-je répondu. Défends-toi jusqu’au bout. Mon cœur battait encore.

De retour de L.A., je suis allé me réfugier à Catskill. Sauf que la moitié du monde me cherchait pour m’interviewer. Des journalistes du Brésil, d’Angleterre, de Scandinavie, du Japon écumaient Catskill et Albany, allaient dans les bars favoris, comme le September’s. Ils sonnaient à la porte de Camille et elle les renvoyait dans leurs buts.

— Ne venez plus ici ! Laissez-le tranquille ! Ce n’est qu’un gosse ! hurlait-elle. Vous devriez avoir honte de vous !

Buster Douglas avait remporté le combat, pourtant personne ne s’intéressait à lui. Tout le monde en avait après moi. Ils ont même créé une

vidéo de mon K.O. où je suis en train de chercher mon protège-dents à tâtons par terre. Quelle ironie… J'avais inconsciemment voulu perdre pour m'échapper de cette Cocotte-Minute, mais c'était encore pire depuis !

— Maintenant, je ne peux plus arrêter. J'ai vendu mon âme à la boxe, ai-je confié à un journaliste. Désormais, j'avais quelque chose à prouver. En fait, je me demande même si je ne suis pas encore plus grand depuis ma défaite.

Au beau milieu de cette confusion, ma sœur est morte. C'était la seule personne qui n'avait pas peur de me remettre à ma place. Elle a toujours été ma protectrice, même jusqu'à sa mort. Elle était pratiquement obèse et son mari m'a avoué qu'elle avait pris de la cocaïne la veille. J'espère qu'elle ne se droguait pas à cause de moi. J'avais eu une longue conversation avec elle la veille de sa mort.

— Va parler à ton père. Et s'il te plaît, fais examiner cet œil.

Elle avait toujours été proche de Jimmy, notre père biologique. Elle voulait que nous reprenions contact. Ma sœur était vraiment une fille bien. Je lui proposais fréquemment de l'argent, mais elle n'en voulait jamais. Son existence dans le ghetto lui convenait. Elle ne me demandait jamais rien.

J'étais très triste, mais j'étais déjà habitué à la mort et je la comprenais implicitement. Ses funérailles ont eu lieu à Brooklyn, et le révérend Al Sharpton a présidé l'office. Enfants, on taquinait souvent le révérend Al, on se moquait de sa grosse bedaine et de sa coupe soignée. Mais dans notre communauté, c'était un véritable héros. Nous étions si fiers de lui. Quand on savait d'où il venait et qu'on voyait où il était arrivé, cela tenait du miracle. L'autre soir, j'ai vu un documentaire sur PBS sur l'histoire de Broadway, dans lequel Milton Berle a parlé de son enfance pauvre à Brooklyn. Il a dit qu'avoir un boulot modeste n'était pas un échec. Retourner à Williamsburg ou à Brownsville, voilà l'échec. Ses paroles me sont allées droit au cœur.

Après avoir perdu mon titre, il a bien fallu que je retourne voir mes copains à Brownsville. Je n'avais pas envie de rentrer la queue entre les jambes, mais mes amis ont été géniaux. Tout cet amour ! J'ai passé pas mal de temps avec ma copine Jackie Rowe. Petits, on traînait souvent ensemble. Mes copains et moi, on visitait des maisons et ensuite, on se retrouvait chez Jackie pour partager le butin. C'était une fille solide, impétueuse, très

rentre-dedans, un peu comme ma sœur. En fait, après la mort de Niecey, elle a pris un peu sa place.

Même si je pensais que les dieux me destinaient à regagner ma ceinture, j'étais abattu et empli de doutes depuis ma défaite. Jackie avait le don de me remonter le moral.

— Ma parole tu délires ? Tu sais qui tu es ? Ce n'était qu'un match, Mike. Tu as perdu, la belle affaire ! Passe à autre chose. C'est toi le meilleur.

— Tu le crois vraiment ?

— Je le sais. Tu n'étais pas toi-même. Tu n'as pas fait ton job, c'est tout.

— Tu as raison, c'est vrai.

Je rendais visite à Jackie chez elle, en plein cœur du ghetto. Je restais dans son appartement pendant qu'elle allait me chercher mes plats préférés. Je me mettais à la fenêtre et je hélais les filles dans la rue. Elles levaient les yeux et se pinçaient pour y croire.

— Ce n'est pas Mike Tyson, si ? Merde, c'est lui ! Mike ! Mike !

Quand la rumeur s'est répandue, une telle foule s'est rassemblée dans la rue que les flics ont été obligés d'établir un périmètre de sécurité autour de ma Ferrari et de l'immeuble.

Parfois, Jackie m'emmenait à Harlem, ce qui déclenchait l'hystérie générale. Les gens me criaient dans la rue :

— Tu es toujours le meilleur, champ' ! Tu peux regagner ton titre !

Tous ces témoignages d'affection m'ont redonné confiance en moi. Je me sentais aimé.

Don m'a fait signer mon grand retour le 16 juin à Las Vegas, contre Henry Tillman. J'ai commencé l'entraînement à New York avant même d'aller à Vegas. Mon affaire de main aux fesses se tassait. J'allais au tribunal, puis je retournais à la salle. Emile Griffith, l'ancien champion du monde, travaillait avec des boxeurs dans la salle où je m'entraînais. Un jour, il m'a dit quelque chose qui m'a définitivement remis sur les rails et permis d'oublier ma défaite contre Douglas.

— J'ai vraiment pas été bon, hein ? lui ai-je dit à propos de mon match contre Douglas.

— Je sais que le grand Mike Tyson ne va pas laisser un petit échec le décourager, a répondu Griffith.

Oh, mec. Ces quelques mots ont complètement transformé ma perception de mon come-back. Dément, non ? Ces simples paroles m'ont fait oublier ma déroute et m'ont conforté dans l'idée que j'étais toujours un champion. C'était dit, Mike Tyson était de retour.

Nous avions deux nouveaux dans le clan Tyson. Don avait embauché Richie Giachetti en qualité d'entraîneur principal. Et je venais d'avoir mon premier enfant avec Natalie Fears, un garçon que j'ai prénommé d'Amato.

À la mi-avril, on est allés à Vegas pour la préparation physique. Je me suis entraîné comme un malade. Debout à quatre heures du matin, jogging, musculation, entraînement avec mes sparring-partners l'après-midi, puis deux heures de vélo à l'Athletic Club. George Foreman, qui disputait mon match préliminaire, avait une vision très personnelle de la défaite.

— On a honte de voir les gens, même les employés de l'aéroport. On ne veut pas parler aux chauffeurs de taxi par peur de leurs commentaires. Il faut se reconstruire, se dire qu'on est le meilleur. Mike Tyson ne dormira pas tant qu'il n'aura pas une chance de se battre pour le titre. Il ne dormira pas tant qu'il ne se sera pas racheté. J'ai de la peine de voir un jeune homme traverser une telle épreuve, mais c'est comme ça.

Je n'étais pas forcément d'accord avec George à cette époque. J'étais tellement mégalo que je savais que mon destin était de regagner cette ceinture. Tout ce que j'avais à faire, c'était m'entraîner.

Le soir de la rencontre, j'étais fin prêt. J'allais prendre ma revanche contre le boxeur qui m'avait battu pendant le championnat amateur. C'est l'histoire d'un grand come-back. Le type se coucherait et je retrouverais la gloire.

Même si mon adversaire était médaillé d'or olympique et détenait un score honorable de vingt victoires pour quatre défaites, les pronostics étaient de deux contre un pour un K.O. au premier round.

Ils ne s'étaient pas trompés. Au tout début de l'affrontement, j'ai encaissé une puissante droite qui ne m'a même pas fait ciller. Je l'ai calmé avec une grosse droite au corps, puis une droite plongeante à la tempe à vingt-quatre secondes de la fin du round. Il s'est retrouvé sur le dos. Je ne voulais aucun mal à Henry. Simplement en finir vite. Je l'appréciais beaucoup et j'étais content qu'il touche une jolie somme pour sa prestation. Tillman était l'un de ces grands boxeurs qui n'avaient pas confiance en eux.

S’il avait cru en lui, il aurait été un boxeur de légende. Il aurait fait partie du Hall of Fame.

À la conférence de presse, Don a fait son Don.

— Il est de retour ! Le grand Mike Tyson est de retour ! a-t-il hurlé.

Je lui ai agrippé le bras et lui ai dit de la fermer.

— Tu sais bien que tu es revenu !

J’ai parlé un peu du match et j’ai rendu hommage à Henry, mais je voulais surtout évoquer mon fils nouveau-né.

— Il est magnifique. Il a six semaines et il pèse cinq kilos et demi. Il peut déjà s’asseoir ! Mon fils est toute ma vie.

Quelques mois après le match, mon affaire de main aux fesses a enfin été résolue. J’ai été reconnu coupable de voie de fait et, pour évaluer le montant des intérêts, les avocats de la demoiselle ont exigé un inventaire de mes biens. L’avocat de Don a obtempéré et nous avons découvert que Don me devait toujours 2 millions de dollars pour le combat de Tokyo. D’après cet inventaire, je possédais 2,3 millions de liquidités, ma maison de Jersey d’une valeur de 6,2 millions de dollars, ma maison de l’Ohio, et environ 1,5 million en voitures et bijoux. Le total de mes biens s’élevait à 15 millions de dollars, ce qui aurait dû être plus, étant donné l’ensemble de mes gains. Je ne savais pas s’ils avaient trafiqué les comptes pour le procès ou si j’avais été floué. Quoi qu’il en soit, les intérêts compensatoires accordés par le jury à cette femme ont été légèrement inférieurs au million de dollars réclamé par ses avocats. Ils lui ont attribué cent dollars. Quand j’ai entendu le verdict, je me suis levé, j’ai sorti un billet de cent dollars de ma poche, puis je l’ai léché et l’ai plaqué sur mon front. Je suppose qu’elle ne prenait pas le liquide.

Mon match suivant devait avoir lieu à Atlantic City le 22 septembre. Alex Stewart, un ancien membre de l’équipe olympique jamaïcaine, avait débuté sa carrière par une série de vingt-quatre K.O. consécutifs. Son unique défaite était un TK.-O. de huit rounds contre Evander Holyfield, un combat qu’il dominait jusqu’à ce qu’il écope d’une entaille à l’arcade sourcilière dont Holyfield a tiré avantage. Pendant l’entraînement, j’ai moi-même été coupé au-dessus de l’œil, ce qui m’a valu quarante-deux points de suture. Le match a dû être repoussé au 8 décembre.

Dans le même temps, HBO me pressait de signer de nouveau avec eux. Seth Abraham pensait être parvenu à un accord avec Don, soit dix matchs

supplémentaires pour la somme de quatre-vingt-cinq millions de dollars, mais mon manager s'est finalement rétracté. Il prétendait ne pas vouloir travailler avec eux parce que Larry Merchant disait des horreurs sur mon compte. Après le duel contre Stewart, Don s'est servi de cette excuse pour s'associer à Showtime. Je pensais que l'accord avec Showtime était plus avantageux, mais j'apprendrais par la suite qu'il favorisait Don, pas moi.

Pendant que je me préparais à affronter Stewart, Buster Douglas a défendu son titre contre Evander Holyfield. Je savais que Holyfield serait vainqueur. Douglas était bien trop lourd et Holyfield meilleur boxeur. Douglas a abandonné. Au premier coup dur, il s'est couché. Il s'est couché pour dix-sept millions de dollars. Il n'est pas monté sur le ring avec la dignité ou la fierté de vouloir défendre son titre. Il s'est rempli les poches, mais il a perdu son honneur. On ne peut pas gagner l'honneur, on ne peut que le perdre. Des types comme lui, qui ne boxent que pour l'argent, ne deviendront jamais des légendes. Des années plus tard, je me suis retrouvé avec lui à une séance d'autographes. Personne ne voulait le sien. Ce type était entré dans l'histoire de la boxe pour m'avoir battu, mais aujourd'hui son nom ne signifiait plus rien.

Le lendemain de sa victoire, Holyfield a annoncé qu'il défendrait son titre contre George Foreman. Ça m'a mis en pétard. Tout le monde voulait me voir mordre la poussière, me replonger dans l'ombre, mais c'était impossible. J'étais toujours la plus grande star du monde de la boxe, une star plus grande encore sans sa ceinture.

Stewart et moi avons fini par nous affronter le 8 décembre à Atlantic City. HBO était tellement désireux de me faire signer de nouveau avec eux qu'ils ont engagé Spike Lee pour réaliser un film d'introduction au match, une manière de m'amadouer. Avec Spike, on a décidé d'agacer les gens dans ce film.

— Tout le monde est contre nous. Don et moi, on est deux Blacks du ghetto et personne n'aime ce qu'on raconte. On n'est pas anti-Blancs, on est juste pro-Noirs.

Pour moi, ce petit discours n'était pas sérieux. Je ne faisais que jouer les provocateurs.

— Ils changent les règles quand des Noirs ont du succès. Le succès des Noirs est inacceptable, a renchéri Don.

Quand HBO a montré le film aux journalistes, ils ont été dégoûtés. Mission accomplie.

Mais je payais cher mon alliance avec Don. Hugh McIlvanney, célèbre journaliste sportif écossais, avait mis ma défaite sur le dos de ma relation avec King.

— De tous les facteurs qui ont précipité la chute de Tyson, le plus prégnant est sans doute son alliance avec Don King, qui est responsable du déclin de pratiquement tous les joueurs à qui il a été associé.

C'était tout à fait exact. La présence de Don était toxique, c'était sa marque de fabrique. Tout le monde m'a progressivement tourné le dos. Il a laissé libre cours à mon comportement infantile et comme je ne faisais rien pour m'éloigner de lui, on me mettait des bâtons dans les roues.

À la conférence de presse d'avant match, j'avais l'air d'un dément.

— Je suis un champion. Être un champion est un état d'esprit. Je serai toujours un champion. Le bonheur est une sensation comme la faim ou la soif. Quand les gens disent que vous êtes heureux, ils ne font qu'utiliser un mot pour décrire une sensation. Quand j'ai un but à atteindre, je ne pense absolument pas à être heureux.

Je ne suis pas fait pour le bonheur. Ce n'est pas dans ma nature.

J'aurais dû être enchanté de boxer au casino Trump d'Atlantic City. C'était mon troisième match dans cet espace et mon troisième K.O. au premier round. J'ai cogné Stewart pendant quatre secondes avec ma droite et il s'est étalé par terre. Ensuite, je l'ai traqué tout autour du ring et l'ai de nouveau envoyé au tapis d'une droite. J'étais tellement enflammé qu'à un moment, je l'ai manqué et je suis tombé. Mais j'ai fini par l'acculer dans un coin et l'ai achevé d'une gauche trente-trois secondes avant la fin du round. La règle du K.O. au premier round s'est donc vérifiée. L'arbitre a stoppé la rencontre.

Quand Stewart a été examiné, je suis allé lui donner l'accolade.

— Ne te décourage pas. Tu es un bon boxeur. N'oublie pas que j'ai été battu par un minable.

À la sortie du ring, Jim Lampley, le commentateur de HBO dépêché pour l'occasion, m'a posé quelques questions. Les deux matchs précédents, j'avais refusé de répondre à Larry Merchant.

— J'aimerais remercier mes fans de HBO pour leur soutien depuis toutes ces années. C'est mon dernier match pour HBO parce que je crois qu'ils me

préfèrent Holyfield.

La nouvelle coqueluche de la catégorie poids lourds était un Canadien du nom de Razor Ruddock. Il avait affronté Michael Dokes en avril 1990 et les enregistrements de ce K.O. circulaient dans le monde de la boxe. J'ai enfin pu visionner la bande grâce à Alex Wallau, d'ABC, qui m'en a procuré une copie.

Dokes avait l'avantage pendant le combat quand – bam ! – Ruddock l'a refroidi d'un coup d'une puissance ahurissante. C'était un K.O. époustouflant et franchement flippant.

— Qu'en penses-tu ? m'a demandé Alex.

Comme j'étais passé maître dans l'art de la manipulation, je suis resté cool.

— Eh bien quoi ? Je ne suis pas Michael Dokes. Ce sera du gâteau, rien à craindre de ce type.

Mais puisque Holyfield avait signé pour rencontrer Foreman, je devais garder la main. Alors Don m'a organisé un duel contre Ruddock à Vegas le 18 mars 1991.

Merde ! Ces types veulent me tuer ma parole. Ils envoient la grosse artillerie !

J'ai commencé à m'entraîner dur dès le début du mois de janvier. Tom Patti, mon ancien colocataire à Catskill, était avec moi. Un soir, on regardait un combat de Ruddock à la télé quand j'ai vu une faille dans son jeu.

— Je vais tuer ce type, ai-je dit à Tom.

Je savais que Ruddock était un dangereux cogneur, mais aussi que j'esquiverais facilement ses attaques. Il n'arriverait pas à me porter de coups fatals.

La bagarre a failli débuter quelques jours avant le jour prévu, pendant la conférence de presse donnée au Century Plaza Hotel de Los Angeles. On posait pour les photographes quand j'ai dit à Ruddock que j'allais lui en faire baver. Razor s'est approché en jouant les gros bras et Anthony Pitts l'a repoussé.

— Non, non, ai-je dit, laisse-le s'approcher et s'exprimer.

Je savais qu'en bagarre de rue, il ne ferait pas le poids. Les gardes du corps ont voulu intervenir, mais on s'est finalement arrêtés là.

Ensuite, on est allés à l'aéroport pour prendre l'avion pour Vegas. Manque de bol, Razor et son équipe étaient sur le même vol. Une fois sur place, Rory a oublié son téléphone dans la voiture, alors Anthony a retrouvé Isadore, notre chauffeur, pour le récupérer. En revenant, il a croisé la bande de Razor dans l'escalier, et s'est fait bloquer.

Ruddock avait deux jumeaux pour gardes du corps et l'un d'eux, Kevin Ali, a déclaré :

— Alors, tu te prends pour un gros dur ?

Comme il s'avançait vers lui, Anthony l'a frappé. Heureusement, Isadore a vu la scène et a grimpé les marches en courant pour retenir le garde du corps.

Des types de la sécurité de l'aéroport ont mis fin à l'altercation. Quand Anthony est revenu dans l'aire d'attente, il m'a raconté ce qui s'était passé. Dans l'avion, le clan Ruddock était placé juste derrière nous, alors j'ai déplacé mes gars dans le fond de l'appareil. Durant tout le vol, j'ai envoyé des grains de raisin à mon rival. Par mesure de précaution, on a fait venir notre équipe – les entraîneurs, les sparring-partners, tout le monde – à l'aéroport. Mais il ne s'est rien passé.

Au Mirage, la veille du combat, Ruddock et moi nous sommes retrouvés dans des vestiaires face à face, et Kevin Ali a commencé à chercher des noises à Anthony.

— Hé mec ! Laisse-moi te dire un truc, a répondu Anthony, je ne fume pas, mais je vais t'enfumer, toi et toute ta putain de famille, ton frère, ta mère, je vais tous vous bousiller. Rien à foutre !

John Horne l'a entendu et l'a pris à l'écart.

— Écoute, mon pote, mieux vaut que tu ne montes pas sur le ring ce soir. Reste à l'écart. Parce que si Mike gagne ce match, ces connards vont foutre le bordel. Alors reste sur tes gardes.

Il faisait froid ce soir-là à Vegas et on boxait dehors, devant une foule de seize mille personnes. Je portais un survêtement rayé vert et blanc et un bonnet de ski. J'ai été le premier boxeur à monter sur le ring en tenue de ville.

Ruddock avait l'air anxieux et faisait de l'hyperventilation. Il jouait dans la cour des grands à présent. Vu sa nervosité, il allait se jeter sur moi, c'était évident. Dès le début de la rencontre, je l'ai cueilli avec une droite. Il a contre-attaqué avec plusieurs coups puissants, que j'ai esquivés. Deuxième

reprise : je lui ai décoché une gauche, un coup oblique. Sa jambe gauche s'est bizarrement emmêlée à la mienne et il est tombé. Mes coups au corps l'avaient ralenti et il n'arrivait plus à me décocher des coups solides. Au troisième, il s'accrochait à moi comme à la vie. À dix secondes de la fin, je lui ai collé un terrible crochet du gauche qui l'a étendu raide.

Je dominais toutes les reprises. Dans la sixième, il a subitement repris du poil de la bête et m'a asséné une série de coups appuyés. J'ai secoué la tête. Il m'a décoché une droite dans la mâchoire, mais j'ai tapoté ma joue pour l'inciter à recommencer, s'il l'osait. Me voir encaisser ses coups sans flancher l'a sans doute démoralisé, parce que dans la septième reprise, je l'ai surpris avec un crochet du gauche dans la mâchoire. Quatre coups de poing de plus et il titubait dans les cordes. Mais Richard Steele est intervenu et a stoppé le combat alors que Ruddock était encore debout. Cette décision m'a semblé prématurée, même si une dernière estocade l'aurait achevé.

Avant même de comprendre ce qui se passait, une rébellion a éclaté. Murad Muhammad, le manager de Razor, avait jeté mon entraîneur Richie par terre et lui donnait des coups de pied dans la tête. Anthony Pitts s'est rué sur le ring et a collé une droite à Kevin Ali, qui s'était lancé dans la mêlée. Puis le frère de Razor, Delroy, a voulu frapper Anthony, qui l'a empoigné et l'aurait envoyé valdinguer par-dessus les cordes si les agents de sécurité ne l'avaient pas retenu. Pendant ce temps, mon ami Greg fauchait à Kevin Ali sa Rolex et lui faisait les poches. C'était une scène délirante.

L'arrêt prématuré du match a soulevé tellement de controverses que nous avons décidé de rejouer le match contre Ruddock. Don a organisé une réunion dans ses bureaux de Manhattan pour régler les détails du match. Don, Rory et John étaient à l'étage, pendant que je faisais un brin de causette à la jolie petite réceptionniste, avec qui je couchais de temps à autre. Soudain, Kevin Ali est arrivé. Kevin était un bon musulman, mais certains affichaient leur croyance partout, dans leur vie quotidienne comme dans leurs combats. Kevin s'est adressé à moi :

— Ah ! Voilà un grand champion ! Beau combat. J'ai beaucoup de respect pour toi, tu es un vrai guerrier.

Puis il a pointé Anthony du doigt.

— Mais lui, je vais le buter.

— Hé connard je suis juste devant toi, a grondé Anthony. Pas la peine de faire passer le message. Si tu as quelque chose à dire, dis-le.

— On va régler ça, et pas de quartier. On va même régler ça tout de suite.

J'ai tenté de calmer le jeu :

— Laissez tomber les gars, c'est terminé.

— Non, champ', pas question de laisser tomber. On doit régler ça, a insisté Ali.

Alors il a posé sa mallette, son manteau et bam, Anthony lui a collé son poing dans la figure. Ils se battaient dans l'escalier, mais un mur de séparation m'empêchait de voir la scène. Comme dans un dessin animé, je n'ai pas vu Kevin se faire rétamer, mais je l'ai entendu dégringoler les marches – boum, boum, boum. Puis il s'est relevé comme un super-héros et la bagarre a repris de plus belle. Mon ami Greg est arrivé avec un soda à la main, et quand il a vu Anthony et Kevin se bastonner, il a fracassé sa bouteille sur la tête de Kevin. Kevin s'est effondré et Greg lui a aussitôt palpé les poches.

— Arrête, Greg ! On ne fait pas ça ici. T'as besoin de fric, mon frère ? On ne peut pas dépouiller ces connards.

Le raffut a alerté Don, John et Rory, qui sont descendus voir de quoi il retournait. Ali s'était relevé et prétendait qu'Anthony lui avait fait un coup bas.

— N'importe quoi, ai-je dit. Anthony ne faisait rien de mal et ce connard est entré et l'a menacé. Il s'est juste défendu.

Don a flanqué Kevin Ali dehors, mais il s'est mis à faire les cent pas devant la maison. En partant, on a vu qu'Ali était toujours là. Notre chauffeur de l'époque, Captain Joe, appartenait au mouvement religieux Nation of Islam. Il connaissait les jumeaux Ali. Kevin voulait reprendre la bagarre, mais je lui ai dit que le ramadan était une période d'apaisement.

— Mike, c'est pas si simple, m'a dit Captain Joe. Il ne peut être en paix avec le ramadan tant qu'il n'est pas en paix avec lui-même. Il doit régler le problème.

— Tu veux te battre, alors ? a demandé Ali à Anthony.

— Hé, un peu oui ! Pas de quartier !

Tous deux ont repris la lutte sur le trottoir comme des robots. Anthony a fini par envoyer Ali au tapis et lui a donné deux coups de pied dans la tête.

Il allait lui en coller un troisième quand Rory l’a arrêté.

— Tu vas le tuer, mec !

— C’était l’idée de ce sale con ! Il a dit pas de quartier !

Il était temps de mettre les voiles. Anthony a enjambé Kevin et on s’est tous engouffrés dans la voiture. Au moment où on démarrait, Al Braverman, un entraîneur légendaire qui avait bossé pour Don, s’est approché de l’entrée des bureaux. Il a vu Ali inconscient dans la rue et a couru dans le bureau chercher des serviettes et de l’eau pour le nettoyer et le réanimer. Ils ont appelé une ambulance. Fin de l’histoire.

La revanche était prévue le 28 juin. J’avais du temps libre avant le camp d’entraînement, alors j’ai fait la route de New York à l’Ohio avec ma Lamborghini Diablo noire pour faire un peu de tourisme. Puis direction Vegas pour la préparation physique. Richie m’imposait un régime strict, ainsi qu’un couvre-feu à dix-neuf heures pour que je sois en forme pour mon jogging de dix kilomètres à cinq heures du matin. C’était d’un ennui mortel. La plupart du temps, quand je ne m’exerçais pas, je regardais des dessins animés. C’est là que Don déboulait dans la pièce comme une furie.

— Bon sang, Mike, tu vas me faire le plaisir de regarder autre chose que ces niaiseries !

Après quoi, il me mettait un documentaire sur l’Allemagne nazie. Don était obsédé par les nazis. Il parlait tout le temps d’Hitler. Il pensait que les Juifs étaient les nègres de l’Allemagne et que le fascisme pouvait sévir ici. Alors on avait intérêt à ne pas oublier les leçons de l’histoire.

Nous avions un nouveau chef cuisinier au camp. Le chef Early, qui était dans notre équipe depuis longtemps, avait été renvoyé par Don pour s’être glissé par la porte de derrière en douce avec de la viande. D’après moi, c’était des salades. L’un de mes gardes du corps, Rudy Gonzalez, est tombé quelques années plus tard sur le neveu du chef Early, qui lui a dit que son oncle avait été viré parce qu’il avait refusé de mettre une « poudre magique » dans ma nourriture. Selon lui, John Horne aurait donné au chef Early « des vitamines pour l’endurance » en poudre, que je n’avais pas voulu prendre. Le cuisinier avait inspecté la substance en question et avait trouvé une minuscule capsule orange gravée d’un « 5 » ou d’un « S ». Rudy a vérifié auprès d’un pharmacien et a découvert qu’il s’agissait d’un fragment de gélule de Thorazine. J’imagine que Don avait peur de moi et qu’il a essayé de me médicamenter à mon insu.

Le régime de Richie me rendait dingue. Un soir, j'ai réveillé Rudy à vingt heures et on a pris discrètement la Ferrari pour aller voir des filles à Los Angeles. Rudy a poussé le moteur à trois cents kilomètres à l'heure et on a gagné Los Angeles en deux heures et demie. Par la suite, j'ai recommencé ce petit manège régulièrement, ce qui a affecté mon état de forme. Je ne dormais que deux heures par nuit. Giachetti ne comprenait pas pourquoi j'avais l'air si épuisé, mais il a fini par me coincer en examinant les pots d'échappement de la Ferrari, qui avaient l'air de marshmallows grillés.

Alors il a fait mettre des alarmes sur les portes pour m'empêcher de faire le mur.

Un soir, Rudy a été réveillé par un grand bruit. Il s'est levé, a allumé la lumière et s'est précipité dehors, où il m'a trouvé empêtré dans un buisson d'épineux. J'étais tombé de la fenêtre du second étage en essayant de faire le mur. Mon plan était de faire rouler la Ferrari en silence le long de l'allée, puis de foncer à L.A.

Je voulais désespérément sortir et m'amuser. J'aurais dû dire :

— Allez tous vous faire foutre, je sors ce soir.

Au lieu de quoi je filais à l'anglaise. J'allais chez Nicky Blair's, mon restaurant préféré à Los Angeles, entouré d'une nuée de jolies filles, quand Don déboulait en trombe.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Mike ? On a un match à préparer.

— Excuse-moi, Don, mais j'apprécierais que tu nous laisses. Oh, au fait, les filles, voici Don King.

Lorsque mes virées nocturnes à L.A. ont cessé, j'ai demandé à Rudy de ramener la voiture dans ma maison de l'Ohio. Ils ont fait un trou dans le mur extérieur de ma salle de jeux et ont monté la Ferrari sur une plate-forme au milieu de la pièce pour que mes amis et moi puissions nous installer dedans.

Avant le match retour, j'ai provoqué Ruddock. Lors de l'enregistrement d'une émission pour Showtime, je portais des lunettes noires et j'avais l'air sûr de moi.

— Je vais faire de toi ma petite copine, ai-je dit à Ruddock.

— Je ne m'abaisserai pas à ton niveau.

— Donne-moi un baiser avec tes grosses lèvres, chérie.

J’étais plutôt agressif, mais j’avais affaire à un macho gonflé à la testostérone. Ce message irait tout droit dans sa psyché. C’était l’une des tactiques de contrôle mental de Cus. Générer la confusion dans la tête de l’ennemi.

Si j’allais si souvent à L.A., c’était aussi parce que mon ami Kevin Sawyer, le propriétaire du magasin de bipeurs, me bipait sans arrêt pour me dire qu’il avait des filles canon avec lui. Il m’attendait dans une chambre avec six filles pour profiter de l’orgie.

J’adorais traîner avec Kevin. À l’époque, j’étais odieux avec les filles. Donc, avant mon arrivée, il préparait le terrain.

— Mike est un mec bien, mais il n’a pas vraiment eu d’éducation. Il a été abandonné quand il était petit et il a du mal à se fier aux gens.

Ce baratin fonctionnait à merveille. Je les traitais de tous les noms et elles me répondaient :

— Je comprends ta situation. Mes parents aussi m’ont abandonnée.

Kevin me disait de m’en tenir à cette version. Quand je me faisais biper, Don, John et Rory étaient furieux. Ils ont fini par me piquer mon bipeur, le mettre dans le freezer, et ont menacé de tuer Kevin.

Mon deuxième match contre Ruddock a été épique. Mon rival avait pris au moins quatre kilos depuis la dernière fois. Moi, j’en avais plutôt perdu un ou deux en moins d’un mois. Avant la rencontre, j’étais incontrôlable, à boire et me gaver de nourriture, sans parler des filles. Je filais en douce chez Roscoe’s à Los Angeles pour me régaler de poulet frit. Ensuite je prenais des pilules pour brûler les graisses, et je ne mangeais plus après le coucher du soleil. Je m’exerçais matin, après-midi et soir.

Dans le deuxième et le quatrième round, j’ai envoyé Ruddock au tapis et l’ai malmené plusieurs fois, mais je n’arrivais pas à l’achever. J’étais trop faiblard. Il me cognait comme une mule, mais je restais concentré. Nous avons tous les deux perdu des points pour avoir continué à frapper après le tintement de la cloche. On m’a même retiré des points pour coups bas. C’était la guerre. Mais au final, je l’ai facilement emporté, par décision unanime du jury.

En juillet, j’étais à Washington quand j’ai reçu un appel de mon ami Ouie à New York. Un vieil ami à moi avait écopé d’une balle et Ouie avait peur que j’aie à mon tour des ennuis, si jamais je tombais sur les mauvaises

personnes. Comme je voulais éviter de traîner dans les rues en attendant que la tension retombe, je suis allé voir le concert de Whitney Houston et après, je suis resté un bon moment dans les coulisses avec elle.

Sur le trajet de retour à New York, je suis passé par Philadelphie, où avait lieu la Budweiser Superfest. J'étais dans les coulisses du Spectrum avec Craig Boogie, le responsable du spectacle, quand B Angie B, l'une des choristes de MC Hammer, est venue me chercher. Nous avons couché ensemble ce soir-là. Angie m'a dit qu'ensuite, elle allait à Indianapolis pour se produire au Black Expo. Plus tôt ce jour-là, j'avais reçu un appel du révérend Charles Williams, qui gérait l'Indiana Black Expo, et m'avait invité à faire une apparition. J'ai donc décidé de revoir Angie dans l'Indiana.

J'essayais d'échapper à mes gardes du corps. Anthony était parti à Los Angeles pour se marier dans la semaine. J'ai dit à Rudy de ne pas venir avec moi. Rudy a appelé Anthony, qui a contacté John Horne, et ils ont décidé que Dale Edwards devrait me rejoindre à Indianapolis. Dale était le neveu, par le sang ou par alliance, de Don. Il était aussi agent de police à Cleveland.

Dale et moi nous sommes retrouvés à mon hôtel. Ensuite, le chauffeur de ma limousine nous a conduits chez la tante de B Angie B. Ce soir-là, on est sortis en boîte et on a bu trois bouteilles de Dom Pérignon. On allait partir quand le photographe de la boîte m'a demandé s'il pouvait me prendre en photo. On est rentrés à l'hôtel à deux heures et demie du matin. Angie et moi avons couché ensemble cette nuit-là, et de nouveau le lendemain matin. Puis Angie est partie se préparer pour son concert.

Un peu plus tard, le révérend Williams est venu nous chercher pour nous emmener à l'Expo. Il m'a demandé si je voulais dire bonjour aux filles du concours Miss Black America. Nous sommes entrés dans la salle de bal de l'Omni Hotel, et les filles sont devenues folles.

— Regardez ! C'est Mike Tyson !

Je me suis approché et une horde de filles m'ont entouré, enlacé et embrassé. Elles filmaient une petite vidéo promotionnelle, alors pendant que les participantes virevoltaient et dansaient, j'ai exécuté une drôle de danse tout en fredonnant : « Je vis un rêve, jour après jour, toutes ces jolies filles dans ma cour. » Je devais vraiment avoir l'air d'un imbécile.

Quand les filles m'ont encerclé, je leur ai dit :

— Hé ! Je veux vous voir ce soir. C’est possible ? Oh, on va bien s’amuser si vous montez dans ma chambre.

Je me conduisais en vrai salaud, mais elles ne me repoussaient pas. J’ai enlacé Desiree Washington, l’une des concurrentes, et je lui ai dit que j’avais envie de la revoir plus tard. Elle a flirté avec moi et avait l’air partante. Je lui ai expliqué que j’irais à un concert avec des amis, mais que je serais libre après. Je lui ai même proposé d’amener sa colocataire pour un ménage à trois dans ma suite. Quand je l’ai quittée, il était clair dans mon esprit qu’on coucherait ensemble cette nuit-là. Je l’ai même recroisée dans l’après-midi, à l’ouverture du Black Expo. Elle était avec Pasha, la colocataire que j’essayais d’attirer avec Desiree.

— Voilà mes deux jumelles préférées, leur ai-je dit en les voyant.

Desiree m’a montré des photos d’elles prises pendant le défilé en maillot de bain. Elle semblait impatiente que je les regarde. Et elle m’a confirmé qu’on se retrouverait plus tard.

Le chauffeur qui me trimbalait partout était une femme d’âge moyen, propriétaire de la société de limousines. Dale et moi avons été de parfaits salauds avec elle. On n’a pas arrêté de la traiter d’idiote et de laideron. Je lui ordonnais de stopper la limo pour pisser en pleine rue. J’étais vraiment un sale con arrogant, et cela me reviendrait en pleine figure le jour du procès, où elle témoignerait contre moi.

Après le concert, Dale et moi avons regagné la voiture et j’ai appelé Desiree, qui était dans sa chambre d’hôtel. Je lui ai dit de porter des vêtements lâches et j’ai été surpris de la voir grimper dans la limo vêtue d’un bustier sexy sur son short de nuit. Elle paraissait prête à passer à l’action. On a commencé tout de suite, sur la banquette arrière. Il n’y avait qu’un pâté de maisons de son hôtel au mien. On est allés ensemble dans ma suite, et Dale a regagné sa chambre.

Plus tard, quand toute cette histoire est retombée, Anthony en a voulu à Dale. Il lui reprochait les événements d’Indianapolis. D’habitude, mes gardes du corps restaient dans le salon de ma suite quand j’invitais une fille, en particulier une inconnue. Souvent, j’ouvrais la porte après nos ébats et tombais sur Anthony. Il insistait pour rester là, à l’écoute, en cas de problème. Parfois, j’invitais même mes gardes du corps dans ma chambre et on baisait tous la fille.

Desiree est entrée dans ma suite et on est allés tout droit dans ma chambre. Elle s'est assise en position de Bouddha et on a discuté un peu. Apparemment, elle connaissait ma passion pour les pigeons. Elle a parlé un peu du Rhode Island. On a même émis l'idée de se revoir quand je retournerais sur la côte Est.

Bon, je n'aime pas tellement entrer dans les détails de mes relations sexuelles, mais dans ce cas précis je suis obligé de le faire, étant donné les développements ultérieurs de l'affaire. Après avoir discuté un moment, je l'ai embrassée. Elle s'est levée pour aller dans la salle de bains où, comme je l'ai su plus tard, elle a enlevé sa serviette hygiénique. Puis elle est revenue dans le lit et je lui ai fait un cunnilingus. C'était devenu une pratique courante de ma part pour satisfaire ma partenaire sexuelle. Je n'avais pas idée que je me gargarisais de sang parce qu'elle ne m'a rien dit pour ses règles.

On a pratiqué le sexe oral pendant environ vingt minutes, puis on a forniqué. Elle avait vraiment l'air partante pour tout. À un moment, elle était mal à l'aise, se plaignant que j'étais trop lourd, alors je lui demandé si elle voulait se mettre sur moi. Ce qu'elle a fait. Je ne portais pas de préservatif, alors avant de jouir, je me suis retiré et j'ai éjaculé hors d'elle.

Maintenant, il se faisait vraiment tard, or je devais me lever très tôt pour prendre le premier vol pour New York. Je lui ai proposé de rester dans la suite quand elle m'a dit combien sa chambre à l'Omni était petite, d'autant qu'elle la partageait avec d'autres filles, mais elle m'a demandé de la raccompagner à son hôtel.

Là, la situation s'est envenimée. Je lui ai dit que j'étais trop fatigué, mais que je la déposerais à son hôtel sur le chemin de l'aéroport si elle le voulait.

— Non, raccompagne-moi ! insistait-elle.

— Alors va te faire foutre ! Dégage d'ici !

J'étais un gamin grossier et gâté de vingt-cinq ans.

Elle s'est rhabillée et a quitté la chambre. Dale, normalement dans une autre pièce de la suite, était devant sa propre chambre, celle d'à côté, pour récupérer le hamburger qu'il avait commandé au room service. Desiree est passée devant lui en sortant. Puis elle est remontée dans la limo et a dit à la conductrice de la ramener à son hôtel.

Sur le chemin du retour, les seuls mots qu'elle a prononcés sont :

— Je ne le crois pas. Je ne le crois pas. Pour qui il se prend ?

Environ une semaine plus tard, j'étais dans la voiture, avec mon pote Ouie au volant, quand son portable a sonné. En entendant son interlocuteur, son visage a viré au blanc.

— Merde, Mike ! Notre été est foutu. Une fille dit que tu l'as violée.

Dégoûté, il a jeté le téléphone.

— Quoi ? J'ai violé qui ?

Je me disais que j'avais peut-être manqué de respect à l'une de mes copines des rues et qu'elle me faisait marcher.

— Ça s'est passé quand, Ouie ?

— Dans l'Indiana. Putain, qu'est-ce qui s'est passé dans l'Indiana ?

Je lui ai raconté que cette fille, Desiree, était montée dans ma chambre à deux heures du matin et qu'après, je l'avais virée sans prendre de gants. Elle avait appelé chez moi dans l'Ohio le lendemain de notre nuit ensemble, mais je n'avais pas pris son appel.

Au petit matin, l'histoire faisait la une de tous les journaux. Et voilà que tous ces comédiens sans talent parodiaient « Mike Tyson le violeur ». Quand j'ai vu Don, j'étais plutôt inquiet.

— Hé, tu as besoin de mon aide, mon frère. Ta queue t'a mis dans un sacré pétrin. Putain, Mike, il faut vraiment que je te sorte de là !

Quand il s'est calmé, je lui ai expliqué ce qui s'était passé. Il savait que je n'avais rien fait de mal. Comme peux-tu violer une fille qui monte dans ta chambre d'hôtel à deux heures du matin ? Que faire d'autre à cette heure sinon s'envoyer en l'air ?

La première stratégie de Don a été de l'acheter.

— On pourrait payer la fille.

Il a effectivement tenté cette approche en demandant à l'un de ses amis, le révérend T.J. Jemison, de parler à la famille de Desiree et de leur offrir de l'argent pour retirer leur plainte, mais l'homme d'Église a fini par être inculpé. Je n'avais pas connaissance des agissements de Don au moment des faits, mais ce n'était pas la première fois qu'il payait un membre du clergé pour obtenir une faveur.

Comme on avait conscience qu'il s'agissait d'accusations graves, Don m'a cherché un avocat. En général, je n'intervenais pas dans le choix de mes avocats. J'avais l'habitude que d'autres décident de ma destinée, que ce soit dans le système correctionnel juvénile, avec Cus, Jimmy ou Don. Don a

choisi d’embaucher Vince Fuller. Fuller était son avocat fiscaliste, et il lui avait sauvé la mise quand pesaient sur lui des accusations d’évasion fiscale. Fuller avait aussi défendu John Hinckley, l’homme qui a tenté d’assassiner le président Reagan. L’avocat lui a obtenu l’acquittement en le faisant reconnaître irresponsable pour des raisons psychiatriques. J’ai découvert plus tard que Fuller s’occupait dans le même temps du procès de Don contre Cayton. Surtout, je crois que Don devait de l’argent à Fuller et qu’il laissait son fiscaliste gonfler ma facture pour payer la sienne au passage. Une chose est sûre : Fuller a gagné plus d’un million de dollars pour me défendre.

Dès le début, je n’ai pas fait confiance à ce type. Don avait dit au fiscaliste que j’étais un pauvre nègre ignorant. Lui était un putain de WASP arrogant, pas du tout mon style. Tout le monde voyait bien que c’était un serpent froid. Il n’avait jamais traité une affaire criminelle dans un tribunal de comté, et n’avait aucune chance de toucher le cœur d’un jury d’Indianapolis. En fait, personne dans son équipe n’avait résolu d’affaires criminelles en dehors d’une cour fédérale. Je ne comprends toujours pas pourquoi ils n’ont pas laissé le gars du coin, Jim Voyles, s’investir davantage dans mon procès. Je crois sincèrement qu’il aurait obtenu mon acquittement s’il avait pris l’affaire en main.

Certains pensent que juste parce qu’une personne est accusée d’un crime, en particulier un crime haineux comme un viol, cette personne est forcément coupable. Tout ce que je peux dire, c’est que si vous ne me croyez pas sur parole quand je vous dis que je suis innocent, vous devriez lire deux ouvrages parus quand j’étais en prison. L’un est de Mark Shaw, un écrivain et ancien avocat de la défense spécialisé dans les affaires criminelles, qui a été l’analyste juridique de mon procès pour CNN, *USA Today* et ESPN. Le second était un livre pompeux écrit par Gregory Garrison, le procureur de mon procès, un type en mal de célébrité. Au cours du procès, je n’ai pas prêté attention à ce qui se passait autour de moi. Je n’étais qu’un jeune homme prétentieux qui ne s’intéressait pas à ce genre de procédure. C’était un vrai charabia. Voilà pourquoi je payais des avocats. Mais si vous lisez ces livres, je pense que vous serez d’accord pour dire que la dernière chose qui était respectée à Indianapolis en 1992, c’était la justice.

À lire l’ouvrage de Garrison, on découvre une foule de détails fascinants sur la partie adverse. En fait, jusqu’au verdict, les membres clés de

l’accusation ne pensaient même pas avoir un dossier contre moi. Jeff Modisett, le procureur élu du comté de Marion, avait remporté son siège avec deux cent quatre-vingt-cinq voix d’avance sur cent quatre-vingt mille votants. Le seul quartier acquis à sa cause était le quartier noir. Il n’était pas stupide. Il ne voulait pas s’aliéner sa base, alors il a décidé de ne pas m’accuser d’un crime. Au lieu de quoi, il a renvoyé mon affaire devant un grand jury pour laisser au « peuple » le soin de décider si un crime avait été commis. Si je n’étais pas inculpé, il s’en fichait royalement. Il a même avoué à ses collègues qu’il avait hâte de se débarrasser de cette affaire.

Tommy Kuzmik, l’enquêteur de police spécialisé dans les crimes sexuels, a déclaré à Modisett que l’absence de preuves physiques posait problème. Puis il a ajouté que Desiree ferait une super-victime parce qu’elle était « intelligente, éloquente, séduisante, agréable à regarder et facile à croire ». Surtout, ce n’était pas le genre de victime à s’exprimer comme une « fille des rues ». Pas difficile de comprendre où il voulait en venir.

Garrison a aussi dit que puisque des gens éparpillés dans tous les États-Unis pouvaient les aider, « le FBI a localisé et interviewé des témoins potentiels ». Était-ce une pratique courante pour une affaire de viol d’après vous ? À mon avis, non.

Un grand jury a été convoqué le 13 août 1991. Modisett a confié à son procureur adjoint, David Dreyer, la présentation des preuves au grand jury. Remarquez, Dreyer était un personnage intéressant. D’après Garrison, il a été un peu décontenancé par l’attitude de Desiree. Lorsqu’elle a témoigné devant le grand jury le 16 août, Dreyer a trouvé que le principal problème était son « manque d’émotion. Elle avait l’air d’une reine de beauté détachée, peut-être même un peu froide. »

Du coup, Dreyer pensait que leurs chances d’obtenir une mise en examen du grand jury étaient de cinquante-cinquante. En fait, il avait tellement de réserves sur Desiree que Garrison l’a cité : « Pour tout vous dire, quand les délibérations ont débuté, je n’étais plus certain qu’il y avait eu viol ! » Ce sont les mots de l’adjoint du procureur ! Pour moi, c’est la définition même du doute raisonnable.

Je devais témoigner devant le grand jury le 13 août. Enfin, ce n’était pas une obligation. En fait, Jim Voyles avait *supplié* Vince Fuller de ne pas me faire témoigner. D’après lui, mon témoignage ne servirait pas mes intérêts.

Au mieux, il fournirait des munitions à l'accusation pendant le procès. Mais bizarrement, Fuller et Don étaient convaincus que je devais témoigner.

— Cet homme est innocent ! Mike Tyson dit qu'il est innocent ! a beuglé Don sur les marches du tribunal, devant toute la presse. Il témoigne parce que je pense que c'est ce qu'il doit faire. Je vais laisser cette procédure suivre son cours. Je ne suis pas un avocat, juste le promoteur du plus grand boxeur du monde, qui va remporter le championnat à l'automne.

Je risquais une lourde peine de prison et Don faisait la promotion du match contre Holyfield prévu en novembre.

Ils m'avaient fait mettre un costume croisé bleu marine très classique. On nous a fait entrer dans une petite salle équipée d'un système d'air conditionné bruyant. Six jurés étaient présents. Cinq d'entre eux étaient blancs. Ils m'ont posé des questions auxquelles j'ai répondu calmement, mais la rapporteuse du tribunal a fait une foule d'erreurs dans sa transcription.

Ils m'ont notamment demandé si Dale Edwards se trouvait dans le salon de ma suite. J'ai répondu que oui. Dale a témoigné la même chose. C'était là qu'il était censé se trouver. Évidemment, je ne pouvais pas en être certain puisque la porte de la chambre était fermée.

Pour m'inculper, il fallait cinq voix sur six. Lors de la suspension d'audience, je reluquais l'énorme bocal de bonbons dans lequel les jurés picoraient depuis un moment, et j'ai fini par demander :

— Pourrais-je avoir un bonbon, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, ont-ils répondu.

Et la dame noire m'en a tendu un.

Le 9 septembre, le grand jury a entamé les délibérations. Le vote a été de cinq contre un en faveur de la mise en examen. J'ai écopé d'un chef d'accusation pour viol, deux pour comportement déviant (l'usage de mes doigts et l'usage de ma langue), et un pour enfermement. J'encourais soixante ans de prison. Mon procès débuterait le 9 janvier.

Après le vote du jury, nous avons donné une conférence de presse. Don a jacassé à propos de célébrités célèbres qui avaient eu des ennuis – Elvis, James Dean, Marilyn, Judy Garland. Puis j'ai fait ma déclaration.

— Je sais ce qui s'est passé. Je sais que je suis innocent. Je n'ai blessé personne. Je n'ai rien fait. J'aime les femmes – je veux dire, ma mère était une femme. Je les respecte.

De septembre jusqu'au début du procès, je n'ai pas cessé de manger. J'étais nerveux. Je m'entraînais pour affronter Holyfield, mais le cœur n'y était pas. Au bout de quelques semaines, je me suis fait une déchirure des cartilages costaux. Les médecins nous ont recommandé de repousser le match. J'aurais pu le disputer, mais j'étais heureux de ce report. J'étais bien trop préoccupé.

Pendant que je m'angoissais et que je m'empiffrais, la partie adverse a formé son équipe. Le pari de Modisett avait échoué. Le grand jury n'avait pas enterré l'affaire, donc il a joué sa meilleure carte : il a engagé un procureur républicain indépendant pour s'occuper de mon cas. Greg Garrison était un ancien procureur adjoint qui avait récemment gagné de l'argent en poursuivant des dealers de drogues en vertu de la loi RICO[10] et en obtenant un pourcentage des biens confisqués aux dealers. Garrison avait amassé tellement de fric grâce à ces affaires que Modisett, une fois élu, a attribué toutes les affaires de drogue en interne. Quelle débauche !

Modisett ne payait Garrison que vingt mille dollars pour prendre en charge mon affaire, mais il ne s'intéressait pas à l'argent – il le faisait pour la gloire, pour voir son nom s'étaler dans les journaux du monde entier. À lire son livre, on croirait qu'il avait accepté l'affaire pour défendre l'Indiana contre l'invasion des Huns. « Je suis un pur produit de l'Indiana rural, une terre de républicains conservateurs, de gens honnêtes, qui travaillent dur, respectent la loi, aident leurs amis dans le besoin… Ne vous trompez pas, Tyson n'a pas choisi le bon endroit pour commettre son crime. L'Indiana n'est pas Palm Beach, Washington ou Los Angeles. »

Garrison a mené son enquête. D'abord, il a exploré la petite culotte de Desiree. Inquiet de l'absence de blessures physiques sur Desiree, il est allé dans la salle du grand jury et a examiné les vêtements qu'elle portait cette nuit-là.

« Sa tenue paraissait risquée quand on la voyait étalée sur la table. » C'est le moins qu'on puisse dire ! Elle portait un short long, un bustier qui « aurait stoppé net la circulation » et sa culotte. Le procureur considérait que la culotte ne collait pas à l'« image d'une manipulatrice déterminée à se glisser dans le lit de l'ancien champion du monde pour mettre la main sur son portefeuille ». Je suppose qu'il ne comprenait pas le concept du coup d'un soir.

Il a regardé la culotte comme s'il allait l'enfiler. Ce pervers a ensuite examiné les taches de sang et décidé que Desiree avait remis sa culotte *après* nos rapports sexuels et que le sang provenait des blessures que je lui avais infligées. Dès lors, dans son esprit, tout concordait. La jeune femme disait la vérité : je l'avais violée. La preuve tangible était la culotte !

À mon avis, il se disait : « Merde, j'ai quarante-quatre ans et je n'ai pas eu beaucoup de relations sexuelles dans ma vie. On ne blesse pas une femme de cette manière. Et on ne continue pas. Si elle a mal, on s'arrête. »

Garrison n'arrivait pas non plus à croire que je lui avais fait un cunnilingus pendant vingt minutes.

« Encore une fois, sa description de l'événement va à l'encontre de tout ce que je sais du sexe. » Peut-être qu'il aurait dû lire un peu plus le D^r^ Kinsey au lieu de ses bouquins de lois. Il était convaincu que Desiree n'aurait jamais eu ces deux petites abrasions dans le vagin si nous avions eu des relations consenties et que la lubrification s'était effectuée. Mais en réalité, c'était un problème de taille et d'intensité. Cela pourrait arriver à n'importe qui pendant l'acte sexuel.

Bien sûr, ce problème a été soulevé pendant le procès. Voyles voulait aborder la question de ma taille et faire venir un médecin pour témoigner qu'elle pouvait provoquer des lésions vaginales, mais Fuller ne voulait pas en entendre parler. Tous les aspects sexuels de l'affaire le rebutaient.

Malgré son investigation poussée de la culotte, Garrison n'avait toujours aucune idée de mon intérêt à violer une fille.

« Je reconnais que je ne vois pas du tout pourquoi Tyson aurait violé Desiree alors qu'il pouvait avoir n'importe quelle fille. »

Lui-même se posait encore la question après mon inculpation.

Puis le procureur et son assistante, Barbara Trathen, ont fait une petite virée en voiture. En novembre, ils sont allés dans le Rhode Island pour rencontrer Desiree et sa famille. Ils ont été frappés par « la politesse et la distinction » des membres de sa famille. Évidemment, les apparences sont parfois trompeuses. À l'époque où l'accusation est allée dans le Rhode Island, Desiree et sa mère avaient accusé le père de maltraitance et il avait déménagé.

Desiree et sa famille ont été accueillies à l'aéroport par Edward Gerstein. M. Gerstein a été un acteur important dans cette affaire. Peu après l'enquête sur le viol, un avocat du Rhode Island du nom de Walter Stone a abordé la

famille Washington. Comme il était conseiller à l'International Boxing Federation, il leur a dit qu'il ne pouvait représenter Desiree en raison du conflit d'intérêts, mais que son partenaire, Edward Gerstein, le ferait avec diligence. Gerstein est donc devenu l'avocat de Desiree au civil. La famille Washington l'a engagé pour me réclamer des dommages et intérêts et négocier les droits faramineux d'un film et d'un livre. L'implication de Gerstein a fait trembler Garrison.

« Cette nouvelle, c'était de la dynamite. S'il y avait eu le moindre soupçon de calcul au sujet de la famille Washington, cela nous aurait fait du tort. Il aurait été impossible de réfuter l'accusation de croqueuse de diamants. »

Alors qu'a fait la partie adverse ? Elle n'a pas transmis l'information à la défense. À la fin du procès, Star Jones, le correspondant juridique de NBC au moment des faits, a critiqué l'accusation pour avoir caché le fait que Desiree avait signé un contrat avec un avocat de droit civil en vue d'obtenir par la suite des dommages et intérêts : « C'est honteux. Un procureur a le devoir de transmettre toutes les preuves en sa possession. »

Garrison et son adjoint ont questionné Desiree. Apparemment, le fait que la jeune femme soit allée dans la salle de bains et ait enlevé sa serviette hygiénique le tracassait. D'après l'intéressée, je suis brusquement devenu méchant et lubrique et elle a paniqué. Alors elle s'est réfugiée dans la salle de bains, a ôté sa protection et est retournée au lit. Quand Garrison lui a demandé pourquoi elle était allée dans la salle de bains, elle a répondu :

— C'est la première chose qui m'est passée par la tête quand il est devenu méchant.

Eh bien, si c'était vrai, la deuxième chose qui aurait dû lui traverser l'esprit, c'était de continuer tout droit vers la porte. Si elle avait perçu le danger, comme elle le prétendait, il lui suffisait de s'en aller. Voyles avait même recréé une maquette de la suite d'hôtel qui avait coûté six mille dollars pour démontrer ce fait. Mais bien sûr Fuller lui a cloué le bec et ne l'a pas laissé s'en servir durant le procès.

Garrison ne s'est pas beaucoup creusé la cervelle face au dilemme de la protection hygiénique. Il avait envie de croire Desiree quand elle prétendait avoir jeté la serviette souillée « par habitude », qu'elle avait réalisé que son sac à main était resté dans la chambre, et qu'elle s'était dit qu'elle en

dénicherait une autre « à l'une des fêtes où elle comptait aller ensuite ». Quoi ? Personne n'a jamais parlé d'aller à d'autres soirées cette nuit-là !

Le procureur avait aussi entendu parler de ma déposition dans l'affaire qui m'opposait à Cayton, où j'avais fait des avances à l'assistante de Thomas Puccio, Joanna Crispi. Il était choqué que j'aie simulé un rapport sexuel avec mes doigts avant de lui dire : « Je veux te baiser. » Pire, il n'arrivait pas à croire que j'aie utilisé les mêmes mots avec Desiree Washington. C'était la preuve même de mon comportement vulgaire avec les femmes.

Garrison s'est rendu à Washington et a rencontré le procureur fédéral pour chercher des crasses à Fuller. Le fédéral lui a dit que tout le monde à Washington avait été étonné que Fuller accepte l'affaire. Cela ne correspondait pas au profil de ses clients habituels, plus haut de gamme.

— Il n'a jamais fait dans le crime de rue. Jamais. Pas même dans la région de Washington.

Profitant de son passage à Washington, Garrison est passé aux studios BET pour discuter avec Charlie Neal, le présentateur du concours Miss Black America. Charlie lui a dit qu'il n'avait vu aucune différence de comportement chez Desiree après son prétendu viol. De plus, a-t-il ajouté, j'aurais pu choisir n'importe quelle fille. Pourquoi en violer une ? Je suppose que Garrison n'a pas aimé la réponse de Charlie.

« Ce qu'il [Charlie] m'a dit revient à "Je n'ai rien vu, rien entendu. Je ne sais rien". Il paraît évident qu'il pensait que ces Blancs n'obtiendraient rien de lui contre un frère noir », a écrit ce sale connard raciste de Garrison.

Mais j'ai été bien plus choqué de lire ce que mon vieil ami José Torres avait raconté au procureur. Il avait débité son petit laïus habituel : boxer, c'est mentir pour vivre et les boxeurs sont les meilleurs menteurs. Puis il a ajouté qu'aucun boxeur ne mentait comme moi. Ensuite, Torres a répété les histoires stupides sur moi et les femmes, qu'on peut lire dans son livre. Torres a dit au procureur que je m'étais vanté d'avoir cogné Robin si fort qu'elle avait heurté « tous les putains de murs de la pièce ». J'aurais même dit que c'était le meilleur coup de poing de toute ma carrière.

Sachant que Torres et moi étions en froid, Garrison n'aurait pas dû prendre son témoignage au pied de la lettre. La pire trahison a été quand le procureur a demandé à Torres si j'étais capable de violer une femme.

— Oh, oui. Absolument.

Voilà ce qu'il a répondu avant de déblatérer ses conneries pseudo-freudiennes sur mon incapacité de contrôler ma libido parce que mon *ça* était trop puissant.

— Il prend ce qu'il veut. Il l'a toujours fait.

Je ne pouvais croire ce que je lisais. Quelle honte pour un être humain. Garrison a terminé son interview en demandant à Torres à quoi il devait s'attendre de ma part sur le banc des accusés.

— Il va essayer de se montrer plus malin que vous et donner aux jurés ce qu'ils veulent. N'oubliez pas que les boxeurs sont des menteurs. Et Tyson est le meilleur d'entre eux.

Avant le début du procès, Desiree est allée à Indianapolis pour faire sa déposition. Fuller a dépêché Kathleen Beggs pour recueillir ses propos. Garrison a été choqué par la stratégie de Beggs, qui a malmené Desiree. D'après lui, Beggs s'est montrée « accusatrice, arrogante, brutale et mal intentionnée ». Au lieu d'employer la manière douce pour tenter de récolter des informations utiles pour ma défense, elle a fait pleurer Desiree. Une bourde monumentale. Ce ne serait hélas pas la dernière commise par ma défense à un million de dollars.

Mon procès a débuté le 27 janvier 1992. Ma juge, Patricia Gifford, avait supervisé le grand jury, si bien qu'elle était automatiquement assignée à mon affaire. Elle était une ancienne procureure adjointe du bureau du comté spécialisée dans les affaires de viol. Elle a participé à la mise en place de la loi sur la protection des victimes de viol, qui interdit la production de preuves liées au passé sexuel de la victime. Plus tard, cela jouerait un rôle important dans mon affaire. Elle était un membre actif du Parti républicain, dont l'arbre généalogique remontait tellement loin qu'elle appartenait aux Filles de la Révolution américaine. Son père était colonel dans l'armée. Tout à fait mon genre de femme. La juge Gifford aurait pu aisément se récuser. En fait, après ma mise en examen, la Cour suprême de l'Indiana a édicté une nouvelle « règle Tyson ». Elle a ordonné un roulement, de manière à ce que le juge qui avait présidé le grand jury ne soit pas en charge du procès.

Il était temps de sélectionner un jury de pairs. Le seul problème, c'est qu'à l'époque, l'Indiana se servait des registres électoraux pour constituer le jury, or comme beaucoup de Noirs ne votaient pas, ils ne pouvaient être inclus dans les jurés potentiels. Voilà une autre règle qui allait être modifiée

suite à mon procès. Donc, sur les cent soixante-dix-neuf appelés comme jurés potentiels, cent soixante étaient blancs. Fuller et son équipe ont eu le plus grand mal à sélectionner le jury. Ils n'avaient aucune expérience en la matière. Garrison, en revanche, était comme un poisson dans l'eau. Il cuisinait les gens et savait créer un lien avec les habitants du Midwest.

Fuller était trop borné pour engager un expert en sélection des jurés. Résultat, il a laissé l'ancien marine prénommé Tim figurer parmi eux. Par la suite, un juré témoignerait : « Tim était bien plus conservateur que le reste d'entre nous. Un vrai plouc. » Ce gars deviendrait président de mon jury et jouerait un rôle primordial dans le verdict final.

Si, comme certains le pensent, quatre-vingt-dix pour cent des affaires se décident dans les plaidoiries d'ouverture, la nôtre s'annonçait mal. Le laïus de Garrison a duré quarante-cinq minutes. On aurait cru qu'il lisait un extrait de *Cinquante nuances de Grey*.

— Il lui sourit. Sa voix change, se fait plus rauque. Il écarte ses jambes et enfonce ses doigts en elle. Elle crie de douleur. Le miracle anatomique et physiologique de la sexualité humaine qui provoque la lubrification chez la femme excitée sexuellement ne se produit pas. Elle était terrifiée. Alors quand ces gros doigts sont entrés en elle, elle a eu mal et a crié : « Non ! »

Et ce n'était pas fini :

— Elle a bondi du lit, a vivement remis ses vêtements en séchant ses larmes, puis a dit : « La limo est toujours en bas ? » Il a répondu : « Oh tu peux rester si tu veux. – Pourquoi ? a-t-elle répliqué, pour que tu recommences ? »

Fuller était un crétin comparé à Garrison. Il a essayé de décrire Desiree comme une fille sophistiquée, avertie, au lieu de la douce et innocente jeune fille présentée par la partie adverse, mais Garrison ne cessait de faire des objections pendant la plaidoirie de mon avocat. Fuller a pointé certaines incohérences dans les propos de Desiree à ses comparses. Elle a dit à l'une qu'elle avait crié, à d'autres qu'elle n'avait pas osé. Elle a affirmé à certaines avoir été agressée sur le lit, à d'autres avoir été clouée au sol. Comme si elle inventait l'histoire au fur et à mesure. Mais mon avocat a commis une erreur cruciale pendant sa plaidoirie d'ouverture. Il a promis aux jurés qu'ils auraient ma version des faits. Ce qu'on ne fait jamais dans une affaire de cette ampleur. Certains estimaient que le dossier de l'accusation était si maigre que nous n'avions même pas besoin d'appeler

des témoins à la barre. Il suffisait de laisser la partie adverse se démener et attendre l'acquittement. Mais mon avocat leur avait promis mon témoignage, je n'avais donc pas le choix. Pire, pendant son discours préliminaire, Fuller ne s'est pas une seule fois approché de moi. Pas de tape sur l'épaule, pas de regard dans ma direction. Pas le moindre indice d'un lien entre l'avocat de la défense et son client. Ce type était vraiment un bleu.

« Les jurés n'ont pas vu une équipe soudée à la table de la défense, seulement un avocat verbeux, venu d'un lointain État, qui a laissé à tous une première impression froide. »

Ce sont les mots de Mark Shaw, pas les miens.

Après avoir appelé sa colocataire à la barre, Garrison a fait témoigner Desiree. En vertu de la loi pour la protection des victimes de viol, ils ont fait paraître devant la cour une jeune étudiante naïve, qui dispensait des cours à l'école du dimanche et était une paroissienne active dans son église. Elle a affirmé qu'elle était réticente à monter dans la limousine, jusqu'à ce que je lui propose de faire du « tourisme ». Ouais ! C'est fou ce qu'on peut admirer comme monuments historiques à Indianapolis à deux heures du matin ! J'y suis allé récemment pour mon one-man-show, et les seuls centres d'intérêt autour de l'hôtel Canterbury sont les malades mentaux, les sans-abri et avec un peu de chance, quelques malheureuses prostituées.

Desiree a répété son histoire : nous ne nous sommes pas embrassés ni tenus la main, je ne lui ai montré aucun signe d'intérêt particulier avant de la jeter sur le lit de la chambre et de devenir agressif. Elle a redit qu'elle était alors allée dans la salle de bains et avait enlevé sa protection.

— J'en avais une dans mon sac et je me suis dit que je pourrais la mettre plus tard.

Quand elle est ressortie, toujours selon sa version, je l'ai clouée sur le lit, lui ai ôté son haut, son short, sa culotte, et ai inséré deux doigts dans son vagin. Puis je l'ai pénétrée. Elle avait tout raconté à sa mère le lendemain, et toutes deux avaient appelé le 911.

Garrison avait trouvé son témoignage formidable. D'autres étaient plus sceptiques. Des journalistes l'avaient jugée trop « stoïque », et l'un d'eux avait même écrit qu'elle avait l'air « un peu bégueule » et « presque trop parfaite ». Avant le procès, Garrison avait fait venir un autre avocat, Robert

Hammerle, pour simuler le contre-interrogatoire et voir comment sa cliente réagirait sous la pression.

Hammerle l'a d'abord interrogée sur les invraisemblances qu'il avait remarquées dans le dossier.

— Alors vous rencontrez Mike Tyson, vous le voyez faire des avances à plusieurs filles… Ensuite vous lui montrez une photo de vous en maillot de bain, et vous ne croyez toujours pas qu'il pense au sexe ?

— Non.

— Il vous appelle au milieu de la nuit, vous le rejoignez dans sa limousine et à l'intérieur, il vous embrasse, mais il ne vous vient toujours pas à l'esprit qu'il veut coucher avec vous ?

— Non.

— Ensuite, vous allez à son hôtel, vous montez dans sa suite, vous vous asseyez sur son lit, et vous n'avez toujours pas idée qu'il a envie de coucher avec vous ?

— Non.

Il a continué un moment sur le même mode, puis a abordé le sujet de la serviette hygiénique.

— Ça n'a aucun sens, a dit Hammerle à Garrison.

Mais c'était sa version des faits et elle s'y est tenue. Mon impression générale est qu'elle était sur la défensive. Je croyais avoir affaire à une jeune fille naïve de dix-huit ans, mais j'ai découvert une personne forte, qui ne se laissait pas facilement démonter. Sa personnalité ne cadre pas avec les erreurs naïves qu'elle est censée avoir commises.

Hammerle avait raconté à sa femme l'incident de la protection. Elle lui a dit qu'une femme qui allait retirer sa serviette hygiénique dans la salle de bains pensait avoir des relations sexuelles. Il était d'accord avec elle. Quand il est tombé le lendemain sur Garrison dans le City-County Building, il lui a lancé :

— Vous, mon vieux, vous êtes dans la merde !

Si seulement Hammerle avait été mon avocat ! Quand Fuller a procédé au contre-interrogatoire de Desiree, il a eu l'air las, comme s'il n'avait pas envie de le faire. Mark Shaw a fait le même constat.

« Le contre-interrogatoire poli et franchement indulgent de Fuller est difficile à comprendre, d'autant que l'interrogatoire direct de Garrison lui a

donné de nombreuses opportunités de sonder Washington à propos de ce qui s'est exactement passé dans cette chambre d'hôtel entre Tyson et elle. »

L'écrivain ne comprenait pas pourquoi mon avocat n'avait pas tiré avantage de son attitude défensive. Elle lui aurait donné bien plus d'informations qu'il n'en demandait. Il n'a pas non plus exploité les spécificités du contrat passé entre la famille Washington et son avocat au civil. En fait, elle a menti sur le but de ce contrat. Elle savait parfaitement qu'elle engagerait des poursuites civiles pour me réclamer un maximum d'argent dès que le procès au pénal serait clos. Et elle ne s'en est pas privée.

Fuller ne l'a pas bombardée de questions comme l'a fait Hammerle dans son faux contre-interrogatoire. Il ne l'a jamais poussée dans ses retranchements. S'il l'avait fait, le jury aurait peut-être compris que Desiree n'était pas aussi naïve qu'elle voulait bien le faire croire. Quand Fuller a dit à Desiree qu'on lui avait reproché d'agir comme une groupie dans les coulisses au concert de Johnny Gill, elle a répondu au jury qu'elle ne connaissait pas le sens du mot « groupie » !

Fuller ne lui a pas demandé pourquoi elle avait enlevé sa protection ! Il ne s'est pas demandé comment j'ai pu pratiquer un cunnilingus tout en la maintenant sur le lit ! Où étaient les hématomes si je l'avais clouée de force ? Si elle avait crié, pourquoi personne dans l'hôtel ne l'avait entendue ? Allons ! On était dans une chambre d'hôtel au beau milieu de la nuit, où le moindre cri aurait déchiré le silence, et personne n'a rien entendu ? Moi, si on m'agressait, je décamperais à toute vitesse. Je hurlerais dans le couloir, je tambourinerais à toutes les portes, dans un état second. Aidez-moi ! Un type m'a agressée !

Pas besoin d'être le célèbre avocat F. Lee Bailey pour voir clair dans le jeu de cette fille.

Le deuxième témoin de l'accusation qui m'a causé du tort est le médecin urgentiste Stephen Richardson. Il a témoigné avoir examiné Desiree le soir de l'agression présumée. Il n'a trouvé aucun bleu ni écorchure sur ses bras et ses jambes, aucune trace de coups ni de pressions. Pas de traumatisme non plus au niveau des grandes lèvres et des petites lèvres. Mais il a noté deux petites abrasions, de neuf millimètres sur trois, sur l'orifice inférieur de son vagin. Il a ajouté que dix à vingt pour cent des victimes de viol présentaient ce genre de lésions et qu'en vingt années de pratique, il n'avait constaté ces blessures que deux fois dans des rapports sexuels consentis.

À l’écouter, il s’agissait de minuscules lésions, mais Garrison avait fait un agrandissement des parties intimes de Desiree, qu’il a étalé devant toute la cour. En observant cette image géante, on avait l’impression qu’on avait martelé son vagin avec un maillet.

Fuller n’avait aucun argument pour contrecarrer le témoignage du D^r^ Richardson. Et pourtant ! Voyles avait demandé à un urologue d’examiner mon membre et de témoigner que ces petites abrasions pouvaient avoir été causées par la pénétration. Mais pour Fuller, pas question d’aller dans cette voie. C’était une erreur. Au lieu de l’urologue, il a fait venir un médecin tellement confus qu’il a failli donner des points à la partie adverse ! Ma défense à un million de dollars !

Avant que l’accusation n’en finisse, mes avocats ont voulu ajouter trois témoins au profit de la défense. Mon équipe avait reçu d’innombrables appels douteux pendant le procès, aussi ont-ils été sceptiques quand trois femmes ont affirmé nous avoir vus, Desiree et moi, nous embrasser dans la limousine et entrer main dans la main dans l’hôtel. Ce témoignage était d’une importance capitale : il aurait pu démontrer que Desiree était une menteuse et une calculatrice. Voyles a demandé la permission d’inscrire la limousine au registre des preuves. Il l’a fait venir devant l’hôtel une nuit et a constaté qu’on voyait en effet à travers les vitres teintées comme en plein jour.

Mes avocats ont vérifié la crédibilité de ces trois femmes avant de les faire admettre au rang des témoins, mais la juge Gifford a vu rouge. Pourquoi l’accusation n’avait-elle pas été immédiatement informée de l’existence de ces témoins ? Parce qu’il fallait vérifier les faits, s’assurer de la sincérité de ces personnes. Elle s’en moquait. On aurait dit qu’elle le prenait personnellement.

— Je suis d’avis que prendre en compte ces témoins causerait un préjudice substantiel à l’État de l’Indiana, et je crois que l’État de l’Indiana a le droit à un procès juste, au même titre que l’accusé.

Voilà avec quelles paroles elle a récusé mes témoins les plus importants.

Ensuite, l’accusation a donné le coup de grâce. Elle a fait venir M^me^ Washington à la barre.

— Desiree est partie et ne reviendra jamais. Je veux seulement retrouver ma petite fille.

Certains jurés se sont mis à pleurer.

Là, ils ont diffusé l'appel du 911. C'était comme si Desiree revenait témoigner sans qu'on puisse pratiquer de contre-interrogatoire.

— Je suis allée dans la limousine de cet homme cette nuit et il m'a dit qu'il devait entrer pour aller chercher ses gardes du corps et m'a proposé de venir avec lui. Alors j'ai dit : « D'accord, très bien. » Vous savez, c'était un homme gentil. Et on est entrés et cet homme m'a agressée. Je suis sortie de la salle de bains et cet homme était en sous-vêtements et a fait ce qu'il voulait de moi et il n'arrêtait pas de dire : « Ne te débats pas, ne te débats pas. » Et moi je disais : « Non, Non, laissez-moi, s'il vous plaît, laissez-moi. » Mais il a continué : « Ne te débats pas, ne te débats pas. » Cet homme est bien plus fort que moi alors il a fait ce qu'il a voulu, pourtant je disais : « Stop, s'il vous plaît, stop, par pitié ! » Mais il ne s'est pas arrêté.

Plus loin sur l'enregistrement, la réceptionniste répétait à Desiree qu'elle n'était qu'une victime, puis Desiree a laissé échapper quelque chose d'intéressant.

— Je n'essaie pas de vous dire ce que vous devez faire, lui a dit la réceptionniste, mais vous n'avez plus à avoir peur.

Elle l'incitait à porter plainte.

— Mais un homme aussi connu contre une fille comme moi, une fille normale je veux dire, les gens vont naturellement se dire que j'en ai après son argent.

C'était sorti de nulle part.

Admettre cet enregistrement comme preuve avait été un grand préjudice dans mon affaire. De nombreux spécialistes pensaient qu'il n'était pas recevable, mais cela n'a pas arrêté madame la juge.

Il était temps de clore mon affaire. Désormais, Voyles et moi étions totalement découragés. Je n'avais jamais vraiment eu foi dans le système. Un des gosses Kennedy avait été déclaré innocent dans une histoire de viol à Palm Beach seulement un mois avant le début de mon procès. Mais je savais que moi, je serais reconnu coupable. C'était comme ça que le système fonctionnait. Moi, un descendant des esclaves. Être respecté en tant qu'être humain n'est toujours pas une évidence pour moi aujourd'hui. J'étais le nègre que ce cow-boy de procureur écrasait de sa botte. Ces gens-là ne m'aideraient pas. J'ai été condamné à la minute de mon inculpation. Ils finiraient bien par m'avoir.

Fuller et Beggs ne m’avaient pas aidé. Kathleen Beggs était à peu près aussi chaleureuse qu’une porte de prison. Elle n’avait parlé que deux ou trois fois à la juge Gifford, mais il était évident que la juge la détestait. Quand Voyles a essayé de dire à Fuller que Beggs devrait se montrer plus avenante, Fuller lui a répondu :

— Nous n’avons pas besoin de conseils de ce genre de votre part.

Le système de défense génial de mon avocat consistait à dire que Desiree aurait dû se douter de mes intentions, puisque j’étais un prédateur sexuel grossier et insatiable. Telle était le portrait que la défense avait brossé de moi. Même Garrison ne comprenait pas la stratégie de mon avocat. Il était évident qu’en me dépeignant comme une machine sexuelle, Fuller détruisait ma réputation et me mettait le jury à dos. Je passais pour « tellement insensible et grossier qu’aucune personne censée n’aurait de sympathie pour moi ». Pire, Garrison considérait cette stratégie comme raciste : « La défense a privé Tyson de son individualité et l’a transformé en un personnage de dessin animé X raciste. »

J’ai failli rire quand une fille appelée à la barre par la défense a répété mes propres paroles à la cour :

— Je veux te baiser, et emmène aussi ta colocataire, parce que nous, les célébrités, on aime ce genre de trucs.

Moi-même, j’ai aggravé mon cas. Quand j’ai été appelé à la barre, je me suis montré tellement arrogant et hostile que j’avais l’air d’un témoin à charge. À ce moment-là, l’issue du procès ne faisait guère de doute. Un incendie s’était déclaré à l’endroit où étaient hébergés les jurés et l’un des jurés noirs avait dit à la juge qu’il était trop secoué pour continuer. C’était le type qui se plaignait tout le temps de la nourriture et du logement. Quand la juge l’a laissé partir, Garrison était ravi. Il était convaincu que ce gars aurait tenu tête aux autres. Il ne restait plus que deux Noirs dans le jury.

Nous avons fait témoigner de nombreuses personnes qui ont contredit l’image de sainte de Desiree. L’une des concurrentes avait témoigné que Washington « voulait de l’argent, voulait être Robin Givens ». Elle a ajouté que Desiree employait un langage ordurier et faisait des insinuations sexuelles. D’après elle, j’avais dit :

— Tu veux venir dans ma chambre ? Je sais que je n’ai aucune chance, mais j’essaie quand même.

C’était tout à fait mon genre.

Une autre fille a rapporté son échange avec Desiree en me voyant arriver.

— Tiens, voilà ton futur mari ! Dommage qu'il parle aussi mal.

— Mike n'a pas besoin de parler. Il ramènera l'argent, je ferai la conversation, a répondu Desiree.

Toutes deux ont déclaré n'avoir remarqué aucun changement chez elle après le viol présumé.

Une autre avait raconté que Desiree et moi roucoulions comme des amoureux au concours. Une troisième avait témoigné que Desiree m'avait « jeté un regard meurtrier » quand j'avais caressé les fesses d'une concurrente. D'après Caroline Jones, Desiree lui avait dit : « Voilà M. Vingt Millions de dollars » en me voyant à la répétition.

Le 7 février, je suis allé à la barre. Vous connaissez déjà l'histoire. Si ce n'est que quand j'ai dit à Desiree que je voulais la baiser, c'était comme si les jurés avaient été frappés par la foudre, à croire qu'ils n'avaient jamais entendu le mot b… Fuller m'avait très mal préparé à cet exercice, et à la fin, la juge Gifford a annoncé une suspension d'audience jusqu'au lendemain, ce qui laissait à la partie adverse toute la nuit pour préparer leur contre-attaque.

Lorsque l'audience a repris le lendemain, Garrison a fait toute une histoire de la phrase que j'avais prononcée : « Je veux te baiser. » Je suppose qu'il vivait au Moyen Âge, mais encore une fois, c'était le même homme qui, à propos du cunnilingus de vingt minutes, avait écrit : « Sa description de l'événement va à l'encontre de tout ce que je sais du sexe. »

Il m'a poussé à avouer que mon succès sur le ring était le résultat de ma capacité à ruser, à feindre, ce qui bien entendu signifiait que j'étais un menteur.

Après mon témoignage, ils ont fait venir Johnny Gill à la barre, qui a déclaré que quand j'avais dit à Desiree que je voulais la baiser, elle n'avait même pas tressailli. Fuller a fait témoigner d'autres concurrentes qui ont déclaré que Desiree avait dit de moi que j'étais « bien bâti » et que j'avais « un sacré cul ». La défense s'était tellement éparpillée que même moi, je voyais bien qu'il n'y avait aucune cohérence dans le dossier bâti par Fuller. Notre faille principale était que Fuller et Beggs étaient trop prudes pour montrer et analyser les détails de la relation sexuelle. Ils n'avaient pas donné aux jurés des faits concrets sur lesquels baser leur jugement.

La plaidoirie conclusive de Fuller était si ennuyeuse qu'un des jurés l'a interrompue pour demander à aller aux toilettes. Ce n'était pas bon signe. Quand en arriverait-il au moment crucial où j'avais dit à Desiree qu'elle me faisait tourner la tête et qu'au lieu de quitter l'hôtel, elle était allée dans la salle de bains retirer sa protection avant de revenir au lit ? J'ai attendu. En vain.

Garrison a ensuite délivré sa plaidoirie de clôture. Même si c'était toujours la même histoire, il a embobiné les jurés comme jamais Fuller n'aurait pu le faire.

— Le monde vous regarde. Partout, les gens veulent savoir si les citoyens du comté de Marion ont le courage de prendre une décision difficile. Je ne veux pas que cet homme soit reconnu coupable parce que le monde nous observe. Je veux qu'il soit reconnu coupable si vous pensez, au-delà de tout doute raisonnable, que cette jolie et honnête jeune fille est venue à Indianapolis, qu'elle a été trompée par un menteur professionnel, qui l'a manipulée et soumise à des comportements déviants. Si telle est votre conviction, à l'appui des preuves, alors tel doit être votre verdict. C'est tout.

Le dernier clou de mon cercueil a été planté avant le début des délibérations. Fuller a déposé une requête pour que la juge intègre la notion de consentement implicite dans ses instructions aux jurés avant de les laisser délibérer. Cela signifiait que je ne pouvais être coupable de viol si « la conduite de la plaignante pouvait raisonnablement donner à penser qu'elle consentait à l'acte en question ». Mais la juge a rejeté sa demande et le jury n'a jamais été mis au courant de cette jurisprudence.

Le 10 février, à 13 h 15, le jury composé de huit hommes et quatre femmes a débuté les délibérations. Sans surprise, l'ancien marine Tim, aujourd'hui vendeur chez IBM, a été élu président. Au bout de quinze minutes de discussion, avant le passage en revue des preuves, ils ont effectué un premier sondage. Le vote était de six voix pour, six voix contre. Moins de neuf heures plus tard, le verdict était unanime.

Nous sommes tous retournés dans la salle du tribunal. Quand les jurés sont entrés, ils n'ont même pas osé regarder dans ma direction. C'était fini. Quand j'ai entendu « coupable » pour le premier chef d'accusation, j'ai eu l'impression d'avoir encaissé un coup. Pourtant, ce n'était pas une surprise.

Restait à affronter la presse qui m'attendait dehors. Je serais en liberté surveillée jusqu'à la détermination de ma peine.

— Je n'avais aucune chance d'obtenir justice. Je savais que j'étais innocent, mais je savais aussi que le verdict serait rapide, étant donné la mentalité du tribunal et du procureur. Le procureur est un homme faible, raciste, en mal de publicité. J'étais nerveux parce que je savais qu'on allait m'éloigner des gens que j'aimais, mais je m'y étais préparé.

L'ex-marine Tim, ma Némésis personnelle, a dit à la presse qu'« après examen des faits, le consentement n'avait clairement pas été donné ».

Mark Shaw a bien résumé la situation dans son livre. « À sa consternation [le système juridique criminel] a infligé à Tyson un juge pro-accusation, des procureurs qui ont peut-être dissimulé des preuves cruciales, un avocat de la défense proche de l'incompétence dont la défense balbutiante est peut-être aussi responsable du verdict que tout le reste combiné, et un jury qui a accordé plus d'intérêt à l'image publique de bad boy de Tyson qu'à l'incomplétude des faits. La stratégie gagnante de Garrison à ce procès a été de présenter Desiree Washington comme une étudiante timide, inexpérimentée et naïve, ce qu'il savait très bien qu'elle n'était pas. À l'appui de la loi de protection pour les victimes de viol, et pleinement consciente que Washington avait signé un contrat pour poursuivre Tyson au civil et vendre les droits d'un livre et d'un film, l'accusation – au courant du passé sexuel douteux de la plaignante et de son besoin de suivi psychologique – s'est assurée que le jury ne voyait en elle rien d'autre qu'un modèle de vertu. »

Le karma n'a pas été favorable à Garrison pendant le procès. Il a perdu sa femme. Elle venait d'avoir un bébé et s'est enfuie avec le policier affecté à sa protection pendant la durée du procès.

9

Entre ma condamnation et la détermination de ma peine, j'ai passé un peu de temps dans mon appartement de New York. Un jour, je rentrais de chez une copine quand j'ai vu un homme devant mon immeuble. Quand je suis passé devant lui, il a élevé la voix.

— Salut ! Qu'est-ce que tu deviens, fiston ?

Je l'ai regardé et j'ai immédiatement reconnu mon père. Je ne l'avais pas vu depuis l'enterrement de ma mère, il y a dix ans.

— Salut ! Comment vas-tu ?

Il m'a fait peur au début, mais je n'ai pas paniqué. Mon existence avait été plutôt agréable, alors je ne lui en voulais pas. Il avait l'air presque timide, et même un peu mal à l'aise. Je suis sûr qu'il avait entendu des commentaires négatifs à mon sujet. Mais je lui ai souri et je l'ai serré dans mes bras. Ça a apaisé les tensions.

— Monte, lui ai-je proposé en le précédant dans le hall de mon immeuble.

— Bonjour, monsieur Tyson, ont dit de concert le portier et le voiturier.

— Waouh ! Tu es un homme important, hein ?

Il y a plusieurs années, mon père avait cherché à me revoir. En octobre 1988, le *New York Post* avait envoyé un journaliste dans sa cité de Brooklyn pour l'interviewer.

« Je ne vais pas voir Mike la main tendue. Je ne veux pas de son argent. Ce n'est pas que je n'en aurais pas l'utilité, mais je ne le prendrai que si cela venait de Mike. »

À cette époque, j'étais trop concentré sur la boxe pour renouer avec mon père. Mais au fil des ans, j'avais entendu une foule d'histoires à son sujet de la part des habitants de Brooklyn. Dans la rue, il était connu pour être sacrément malin – arnaqueur, parieur, proxénète et révérend à la fois ! Mon père était l'un de ces mordus de Jésus capable de tuer pour ses croyances. Il est originaire de Charlotte, en Caroline du Nord, le sud des chrétiens rigoristes. Quand il était petit, il chantait dans un groupe de gospel. Jésus l'a

accompagné tout au long de sa vie, mais cela ne l'a pas empêché de tremper dans les sales coups. C'était un sacré numéro. Il était toujours bien sapé et exerçait son influence sur toutes les femmes de son église qui venaient lui demander conseil. Pendant mon enfance à Brooklyn, des femmes m'arrêtaient dans la rue pour me dire :

— Ton père et son frère sont des macs. On bosse pour eux.

Il avait la réputation d'être le mac le plus vil de Brooklyn.

J'étais loin d'être un dur comme mon père. J'ai souvent rêvé de lui ressembler, mais ce n'était pas dans ma nature. D'après les rumeurs, il avait dû fuir la Caroline du Nord à cause d'une querelle avec un Blanc. Son oncle, un véritable Oncle Tom, a joué les médiateurs et lui a sauvé la vie en promettant de lui faire quitter la ville. Mon père est donc venu à New York. Dès son arrivée, il est allé dans un bar de Manhattan et a abordé une jolie fille. Mais un de ces Blacks cool coiffés d'un beau chapeau est entré et a viré mon père de son tabouret pour parler à la fille.

— Ce connard est un petit merdeux de la campagne, ma jolie. Ne perds pas ton temps avec lui.

Mon père a repris le bus pour Charlotte, récupéré son fusil, est revenu à New York, a retrouvé le type au chapeau et l'a flingué. Mon père était très respecté dans la communauté de Brooklyn.

Ma mère avait connu mon père à Charlotte. Elle allait à l'école à Winston-Salem, où elle avait rencontré la sœur de mon père, qui recrutait des filles pour lui. Elle rapportait de la drogue ou lui dénichait des jolies filles. Un jour, elle lui a présenté ma mère. Quand j'étais petit, mon père n'était pas très présent, mais il passait nous voir de temps à autre. On ne l'estimait pas beaucoup, vu que notre mère lui en voulait énormément, mais je crois qu'il faisait de son mieux avec ses compétences familiales. Ce n'était pas facile d'être un père de famille noir à l'époque.

Il est monté dans mon appartement et a beaucoup aimé l'endroit. On a commandé des plats cuisinés et on a parlé. Ma bienveillance à son égard le surprenait. Je voyais bien qu'il avait besoin d'argent, alors je lui en ai donné. Comme j'avais envie d'apprendre à le connaître, je l'ai invité dans ma maison de l'Ohio. Je lui ai même proposé de lui acheter une voiture pour venir, une Mercedes par exemple.

— Oh, mon Dieu, non, fiston. Les seules voitures que je sais conduire sont les Cadillac. Je suis incapable de manœuvrer une Mercedes.

Il avait vraiment la mentalité des macs à propos des Cadillac.

Mon père est venu dans l'Ohio quelques semaines plus tard avec les enfants de sa sœur. C'était un homme très intéressant à ce stade de sa vie. Il passait toutes ses journées à l'église – de neuf heures du matin à dix-sept heures –, puis revenait manger un morceau à la maison avant d'y retourner jusqu'à vingt-trois heures.

Il a paru apprécier mon style de vie. Au bout de quelques jours, il était à son aise et a invité un ami pasteur – un autre type sur son trente et un. Ils ont bavardé un bon moment. Moi, je l'observais, j'étudiais son comportement. Il adorait les bonbons. À soixante-huit ans, il se régalait de sucreries. Waouh ! Voilà de qui je descendais !

En un sens, je lui enviais ses relations avec les femmes. Moi, je n'avais eu que des histoires lamentables, alors qu'il était obligé de jeter des femmes dehors. Lui était un mac puissant, alors que j'aurais été incapable d'accoupler deux chiens. Mon père a eu dix-sept enfants, qui sont tous devenus des gens géniaux. Plus tard, j'en ai rencontré quelques-uns et aucun ne m'a paru aussi cinglé que moi.

Un jour, j'ai demandé à mon père de but en blanc :

— Apprends-moi quelque chose. Que sais-tu de la vie ? Que peux-tu me transmettre ? Sois mon père.

— Je ne peux rien t'apprendre, fiston. Tout ce que je connais, c'est la Bible et les putes. Et ce n'est pas pour toi. Je le sais, je t'ai vu avec tes femmes.

J'avais essayé de l'impressionner avec toutes mes femmes glamour.

— Tu es un naïf, fiston. Ce n'est pas grave, certains hommes sont comme ça avec les femmes. Ils n'arrivent jamais à les contrôler. Tu en fais partie. Tu ne sais pas parler aux femmes. Tu t'y prends mal. Tu leur embrasses la bouche ! Merde, tu sais ce qu'elles font de leur bouche quand elles ne sont pas avec toi ? Elles sucent ma bite ou bien un gars leur pisse dans la bouche. Et toi, tu fous ta langue là-dedans !

Lors de sa première visite, mon père s'était montré très humble. Mais dès qu'il a compris combien j'étais ouvert et généreux, il est devenu très sûr de lui.

— Pour être honnête, je me demande si tu es vraiment mon fils, m'a-t-il dit avant de partir. Tu fais partir une fille et après, tu en fais venir une autre,

sans qu'elles se croisent. Tu dois leur dire de venir en même temps. J'avais cinq ou six filles à la maison avec ta maman…

Waouh. Il était entré en mode mac et me donnait un peu trop de détails.

— Hé ! Du calme, mec. J'aime ma mère. Tu es mon père, je t'aime. Ne parlons pas d'elle et toi. Concentrons-nous sur notre relation père-fils.

Avant de retourner au tribunal pour entendre ma sentence, j'avais plusieurs détails à régler. J'étais persuadé que j'irais en prison, aussi ai-je appelé Natalie, la mère de mon fils D'Amato.

— Écoute, je vais t'envoyer cent mille dollars aujourd'hui. Puis, quand je serai là-bas, je leur dirai de t'envoyer cent mille dollars tous les mois.

Dès qu'elle a reçu l'argent, elle a pris un avocat et m'a poursuivi en justice pour obtenir des millions. Ce qui a tourné à mon avantage, car plusieurs années plus tard, mon avocat a exigé un test de paternité qui s'est révélé négatif : ce n'était pas mon fils. Je l'avais bien mérité. Voilà ce qui arrive quand on couche avec des traînées. Nouvelle douloureuse trahison. Quand les résultats des analyses sont arrivés, j'étais anéanti. Je pensais vraiment qu'il était mon fils. Je lui avais consacré du temps, j'avais même posé avec lui pour la couverture du magazine *Jet*. Cette femme m'a harcelé et traqué plusieurs années après le test de paternité. Je suis sûr qu'il ne lui est jamais rien arrivé de bon dans la vie. Je ne serais pas étonné d'apprendre que son petit ami ait été retrouvé mort chez elle ou un truc de ce genre.

Après ma sentence, ils m'ont envoyé à l'Indiana Youth Center, une prison de niveau de sécurité intermédiaire conçue dans les années 1960 pour les jeunes et riches délinquants blancs non violents. En 1992, le système carcéral de l'Indiana était tellement surpeuplé qu'ils ont commencé à envoyer aussi des adultes là-bas, essentiellement des gens condamnés pour des crimes sexuels ou liés à la drogue, trop faibles pour supporter de vraies prisons. Puis, avec le temps, ils ont peu à peu placé des meurtriers et des criminels violents entre ces murs. À mon arrivée, il y avait environ mille cinq cents prisonniers, dont quatre-vingt-quinze pour cent étaient blancs.

Ils m'ont affecté au bloc M, l'une des nouvelles unités. Nous étions par chambre de deux, avec des portes blindées et une petite fenêtre au lieu de barreaux. Quand on entre dans la cellule, on trouve deux couchettes sur la gauche, et sur la droite, des toilettes et un placard. Il y avait aussi un bureau

pour étudier. L'ensemble faisait deux mètres quarante sur deux mètres soixante-dix.

À l'époque, je n'avais pas réalisé qu'être en tôle, même pour un crime que je n'avais pas commis, était une bénédiction déguisée. Si j'étais resté en liberté, Dieu sait ce qui me serait arrivé. Cet isolement m'a permis pour la première fois de ma vie de reprendre mon souffle, de goûter à la sérénité, mais n'allez pas croire que j'ai eu cette révélation le premier jour et que je fredonnais « Kumbaya » toute la journée. Quand je me suis retrouvé entre ces quatre murs, j'étais très en colère. J'allais vivre dans ce trou au moins trois ans. Si ça avait été une fille blanche, j'aurais été condamné à au moins trois cents ans.

Durant mes premières semaines en prison, j'attendais qu'un type me provoque, me prenne pour une mauviette. J'étais impatient de prouver à ces psychopathes que je n'étais pas un tueur comme eux, ou pire. Ces animaux comprendraient qu'ils n'avaient pas intérêt à s'approcher de ma piaule ou me chercher des noises. J'étais un guerrier agressif, prêt à entrer en guerre.

Un jour, peu après mon arrivée, un type m'a hurlé :

— Hé Tyson ! T'es un putain de pointeur !

Je n'avais aucune idée de ce qu'il voulait dire. J'ai même cru que c'était un compliment, qu'il me prenait pour un grand athlète capable de « pointer » un type. Mais je me suis renseigné.

— Mike, un pointeur est un violeur. Tu vois ce que je veux dire ?

Merde alors.

Quelques jours après, j'étais dans la salle de repos, quand un type vraiment charmant est venu s'asseoir à côté de moi. C'était l'un de ces frères chrétiens ultrapolis, au sourire indéfectible.

— Mike, tu n'es pas un violeur, m'a-t-il dit en me regardant droit dans les yeux. Je t'ai observé. Tu n'es qu'un grand gamin idiot qui aime s'amuser, mais tu n'as violé personne. Je le sais parce que *je* suis un violeur. Oui, c'est mon truc. Je viole les femmes brutalement. Tu as déjà vu cette femme blanche qui vient me rendre visite ? Ce n'est pas ma petite amie, c'est ma victime.

— Quoi ?

— Le Seigneur est avec moi maintenant, Mike. Je lui ai écrit, nous avons correspondu et elle est venue me voir. Donc je sais reconnaître un violeur, Mike, parce que j'en suis en.

Pendant que je m’acclimatais à la prison, une controverse a éclaté au sein du monde extérieur. D’après plusieurs sondages d’opinion, un grand nombre de gens remettaient en question mon verdict, même les sondages qui ciblaient davantage les femmes. La majorité de la communauté noire estimait que je n’avais pas eu un procès équitable. L’un de mes jurés a même dit à un journaliste que les jurés noirs de mon procès n’avaient pas osé prendre mon parti parce qu’ils avaient peur. Tous les jours, Don m’affirmait au téléphone qu’il s’escrimait à me faire sortir de là. Donc, vous imaginez mon état d’esprit quand, le 31 mars, six jours après mon incarcération, un juge a rejeté mon appel. J’ai immédiatement cessé de manger de la nourriture solide, me contentant de liquides. Puis j’ai commencé à m’attirer des ennuis. J’ai été sanctionné pour avoir donné un autographe à quelques détenus. J’étais bagarreur et j’ai eu des blâmes pour avoir menacé des gardiens et d’autres prisonniers.

Un jour, je me bagarrais avec un jeune boxeur noir à la peau claire du nom de Bob. On ne faisait que s’amuser, mais c’est devenu sérieux et je lui ai asséné un grand coup sur le crâne. Wayno, un autre détenu, est venu vers nous et a tenté de me calmer.

— Tu n’as rien à prouver à ces gars. Eux sont ici pour très longtemps, mais toi, mon frère, tu essaies de rentrer chez toi.

Il avait raison. Par chance, quand le gardien est arrivé, Bob ne m’a pas balancé. Il a dit qu’il avait trébuché. Cela aurait pu me valoir plusieurs mois de prison supplémentaires.

Il n’était pas facile de garder son humanité dans un lieu pareil. Je n’imaginais pas qu’un être humain pouvait faire subir de telles atrocités à un autre être humain. Des types qui se battent pour une cigarette. Un autre qui a arrosé de gazole la cellule d’un comparse et voulu craquer une allumette pour le brûler vif. Un autre encore qui empoigne une gardienne, la jette dans la salle de bains et la viole. J’ai vu des gardiens fuir comme des dératés avec la moitié du visage entaillé au rasoir ou le crâne par une agrafeuse. Les gars responsables de ces exactions n’ont rien à perdre. Ils sont déjà condamnés à la peine maximale. Donc, on a intérêt à raser les murs et à ne pas se mettre un de ces sociopathes à dos. Ces malades devraient être enfermés dans des hôpitaux, pas dans des prisons.

Les premiers mois, j’étais totalement parano. J’étais persuadé qu’un détenu ou un gardien allait me piéger en planquant de la drogue sous mon

matelas ou m’inciter à le frapper pour me faire écoper d’une peine plus lourde. Je voulais seulement survivre. Alors je passais tout mon temps dans ma cellule, préférant ne voir personne. Parfois, j’allais jusqu’au bureau du directeur Triggs.

— Écoutez, lui disais-je, je suis prêt à rentrer chez moi. Vous ne croyez pas que je devrais m’en aller maintenant ?

— Non, je crois qu’il est temps pour vous de regagner votre cellule, répondait-il, avant de me faire escorter par des gardiens jusqu’à ma piaule.

Un jour, je suis rentré dans ma cellule et j’ai fermé la porte. Un détenu blanc m’a crié :

— Sors de là ! Tu n’as pas à avoir honte. J’ai déjà fait dix fois ton temps. Tu dois te maintenir en forme, tu dois te reprendre. Tu vas boxer de nouveau.

Une fois, je m’engueulais avec un gardien blanc raciste, quand d’autres détenus s’en sont mêlés. Une escouade d’Aryens a accouru quand ils ont entendu qu’un des leurs était pris à partie. Le gardien a rameuté toute une bande d’imbéciles et ça a été le chaos total. Les détenus criaient :

— Vas-y, Mike ! Tue ce sale porc !

C’était l’émeute. Ils ont dû verrouiller tout le bloc et m’ont collé au trou.

Le mitard, c’est quelque chose. Ils vous jettent dans un bouge d’un mètre quatre-vingt sur deux mètres soixante-dix, avec un matelas par terre et des latrines. Le jour, ils enlèvent le matelas pour vous obliger à vous étendre sur le béton, pour ne pas vous octroyer le moindre confort.

C’est assez inhumain d’être enfermé dans un cachot vingt-trois heures par jour avec la lumière allumée, mais on s’y habitue. On devient son propre meilleur ami. Bizarrement, on retrouve sa liberté dans l’ombre. Personne ne contrôle tous vos faits et gestes, comme ils le font avec tous les autres prisonniers. La situation ne pouvait guère être pire, pourtant, cet endroit est devenu mon élément.

Durant ma première année de prison, j’ai été un vrai fauteur de troubles. Je prenais sans arrêt des blâmes parce que je ne me déplaçais pas assez vite, j’étais vulgaire, je menaçais les gardiens, je poussais les autres. J’étais tellement difficile qu’ils ont failli m’envoyer au bloc P, où sont incarcérés les détenus vraiment dangereux, qui refusent de travailler ou de suivre les règles. Ils étaient séparés du reste de la population carcérale. Je pensais être

l’un de ces dingues, alors je me suis mis à agir comme eux. Ils étaient enfermés toute la journée et les gardiens les surveillaient en permanence.

— Allez vous faire foutre, bandes de tapettes, hurlaient les gars du bloc P aux gardiens.

Ils avaient des moustiquaires à leurs fenêtres et quand on passait devant, ils nous criaient aussi dessus.

— Hé champ’, du calme, champ’ ! J’ai entendu dire que tu foutais le bazar là-bas. Ne viens pas par ici, champ’. T’as pas intérêt à venir nous emmerder !

— Hé ! Quand tu causeras un peu mieux, tu pourras revenir parmi les humains.

— Va te faire foutre, connard d’amoureux des pigeons !

Après ce petit échange, je me suis calmé. Je ne voulais pas vivre comme un animal. La situation était tellement grave que les autorités ont remplacé les moustiquaires par des vitres renforcées pour que les détenus ne puissent plus cracher sur les gens.

Je me suis habitué au trou. Pourquoi pas ? J’ai grandi dans un lieu qui puait les égouts.

Je venais d’une fosse d’aisance.

En décembre, nous avons découvert que Desiree avait discuté des droits d’un livre et d’un film avec des avocats du civil avant le procès pour viol. À présent, certains des jurés craignaient d’avoir pris la mauvaise décision.

— D’après ce que je sais maintenant, a déclaré à la presse Dave Vahle, l’un des jurés, je ne peux plus la voir comme une victime crédible. On avait l’impression qu’un homme avait violé une femme. Avec le recul, on dirait que c’est une femme qui a violé un homme.

Dave Vahle et une autre jurée, Rose Pride, ont envoyé des lettres à la cour d’appel de l’Indiana pour réclamer la révision du procès. Desiree a tenté de limiter les dégâts en allant dans l’émission *20/20* et en donnant une interview au magazine *People*. Puis, en juillet, elle a finalement engagé des poursuites civiles. Son père a déclaré qu’elle intentait une action parce qu’elle ne supportait plus d’être traitée de tous les noms par Don King et mon avocat en appel, Alan Dershowitz. Desiree avait un nouvel avocat, Deval Patrick. Son nom vous est peut-être familier. Il est aujourd’hui

gouverneur du Massachusetts. C'est aussi l'homme qui m'a poursuivi pour les dommages émotionnels et physiques infligés à Desiree Washington – il prétendait que j'avais donné à Desiree non pas une, mais deux maladies vénériennes.

Peu après, Ed Gerstein, l'avocat au civil de Desiree, a obtenu un avis de la Cour suprême du Rhode Island au sujet de l'action au civil qu'il avait intentée, comme le stipulait son contrat originel avec la famille Washington. Entre autres choses, la Cour a déclaré publiquement que l'État de l'Indiana devrait examiner cette affaire de près, car Desiree pouvait avoir commis un parjure à propos de son contrat au civil au cours de son contre-interrogatoire. Dershowitz avait immédiatement sauté sur l'occasion, affirmant que cette « preuve tangible » pouvait renverser le verdict. Il a également qualifié Desiree de « croqueuse de diamants doublée d'une menteuse patentée ».

Le 9 juillet, cinq cents personnes ont participé à une manifestation de soutien dans le centre-ville d'Indianapolis. Une conseillère municipale de Compton a même fait le déplacement pour s'adresser à la foule.

— Nous ne laisserons pas Desiree s'en tirer en se servant de nous pour détruire l'un des plus grands hommes que nous ayons jamais connus.

Mais environ un mois plus tard, la juge Gifford a une nouvelle fois ruiné tous mes espoirs. Elle m'a dénié le droit à un nouveau procès et a affirmé que Dershowitz ne pouvait destituer Desiree à cause de son contrat au civil. Elle en a fait une affaire personnelle, se déclarant choquée par la tentative de Dershowitz de « commettre une fraude envers la Cour ».

En octobre 1992, mon père est décédé. J'ai voulu aller à son enterrement, mais je n'en ai pas eu l'autorisation. Ils faisaient vraiment tout pour me briser. J'étais toujours lourdement sanctionné pour des infractions mineures. J'avais financé deux enterrements pour mon père, un dans le nord de l'État de New York, puis ils l'ont ramené en Caroline du Nord. Mon neveu m'a raconté que l'épouse légale de mon père était en colère quand elle a vu toutes ses prostituées assises au premier rang pour lui rendre hommage.

Après le nouvel an, il y a eu des développements majeurs dans mon affaire. Le 12 janvier, le magazine *Globe* a publié un article choc disant que Desiree n'était pas aussi innocente que l'accusation avait voulu le faire croire. Les journalistes avaient interviewé des amies de Desiree qui toutes avaient confirmé que la jeune fille n'avait rien d'une novice en matière de

sexe. Une de ses amies affirmait même que Desiree avait uniquement crié au viol parce que son père avait découvert sa relation avec moi et s'était mise en pétard.

À la fin du mois de janvier, *Hard Copy* a produit une émission spéciale d'une heure intitulée « Doute raisonnable » à propos de mon affaire. Quand Desiree était allée sur le plateau de *20/20*, elle avait dit à Barbara Walters qu'elle aurait abandonné les poursuites si je lui avais fait des excuses. Dershowitz avait trouvé un os à ronger.

— Imaginez-vous une jeune femme capable d'accepter des excuses pour avoir été *violée ?*

Le 15 février, la cour d'appel de l'Indiana a entendu les arguments à l'appui de mon appel. Préalablement à l'audience, la justice avait enfin divulgué le contrat de Desiree avec son avocat au civil. Dershowitz s'appuyait sur quatre questions majeures pour justifier la révision de mon procès – l'exclusion des témoins qui nous avaient vus nous embrasser dans la limousine ; l'exclusion de l'instruction du consentement implicite au jury ; l'admission de la bande enregistrée du 911 ; le contrat au civil avec Gerstein. De nombreux experts, y compris Mark Shaw, estimaient que Gifford avait commis plusieurs erreurs justifiant un nouveau procès.

Après les arguments en faveur de l'appel, une autre bombe est tombée, cette fois à propos d'une accusation de viol antérieure de Desiree. Wayne Walker, un copain de lycée, prétendait que Desiree avait dit à son père qu'il l'avait violée, puis à Wayne qu'elle avait raconté ce mensonge pour « se couvrir… et éviter d'avoir de gros ennuis ». Walker a déclaré sur ESPN Radio que lorsqu'il avait appris que Desiree m'accusait de viol, il s'était aussitôt dit : « Elle a recommencé ! »

Plus tard ce même mois, le *New York Post* a rapporté qu'en octobre 1989, Mary Washington avait fait arrêter son mari Donald et l'accusait de coups et blessures sur la personne de sa fille. Desiree a dit à la police que son père l'avait frappée et poussée sous l'évier… « Il a continué à me cogner la tête contre le mur. Je me suis libérée et j'ai attrapé un couteau pour me protéger. »

Qu'est-ce qui avait bien pu pousser le père à agresser sa fille ? Eh bien, dans sa déposition à mon procès, la mère affirme que son mari avait « piqué une crise » quand il avait découvert que sa fille avait perdu sa virginité. Sa mère était tellement inquiète qu'elle avait fait suivre à sa fille une

psychothérapie pour cause de « dépression grave et de tendances suicidaires ».

Ainsi, la mère de Desiree confirmait que Desiree avait perdu sa virginité en octobre 1989, soit à l'époque même où son ami Wayne disait avoir couché avec elle et où il avait été accusé de viol. Bien sûr, l'intéressée avait immédiatement envoyé une déclaration sous serment à mon avocat.

« Je nie formellement et catégoriquement avoir jamais eu des relations sexuelles avec Wayne. Je nie avec autant de virulence avoir accusé Wayne de m'avoir violée. »

Un seul problème se posait. Dershowitz avait découvert un autre gamin, Marc Colvin, un ami de Desiree, qui affirmait que les déclarations sous serment de Desiree étaient des mensonges.

— J'étais réticent à en parler, parce que je considère toujours Desiree comme une amie. Elle m'a appelé à la fin de l'année 1989 et m'a confié qu'elle avait couché avec Wayne Walker… Elle a aussi dit qu'après, elle était allée dans la salle de bains et avait pleuré.

Oh, quel sac de nœuds ! Avance rapide de deux années. Je me demande bien ce que son père aurait dit et fait si Desiree lui avait avoué qu'elle avait eu des relations sexuelles consenties avec moi. On n'avait clairement pas affaire à la famille la plus équilibrée de la planète.

J'étais plutôt confiant quant à l'appel déposé par Dershowitz. Aussi ai-je été stupéfait d'apprendre que ma demande avait été rejetée par la cour d'appel de l'Indiana le 7 août, par deux voix contre une. Deux juges avaient eu le sentiment que Gifford n'avait pas abusé de son autorité en récusant le témoignage de mes plus importants témoins. Un juge était de mon côté. Le juge Patrick Sullivan avait écrit : « Ma révision de l'ensemble du dossier m'a amené à l'inévitable conclusion qu'il [Tyson] n'avait pas bénéficié de toute l'impartialité requise, ce qui est essentiel à notre système de justice. » En d'autres termes, ce nègre s'est fait entuber. J'ai fini pas perdre le peu de confiance que j'avais encore en la justice américaine. Comme d'habitude, le système était véreux. Donc je n'ai pas été surpris d'apprendre, six semaines plus tard, que la Cour suprême de l'Indiana refusait même d'entendre mon appel.

Mais attendez de savoir pourquoi. Pour étudier mon cas, ils avaient besoin d'un vote majoritaire de trois voix contre deux. J'aurais pu obtenir ce résultat si le juge Randall Shepard, un membre libéral de la Cour, ne

s'était désisté pour cause de conflit d'intérêts. Il s'avérait que le juge et sa femme s'étaient rendus à la fête du 20e anniversaire de sa promotion de droit de Yale. L'épouse du juge était allée aux toilettes et en revenant, elle était tombée sur Dershowitz.

Le juge Shepard a écrit par la suite :

« Elle a dit à Dershowitz qu'elle l'avait vu argumenter devant la cour d'appel de l'Indiana et qu'il devrait se familiariser avec le mode de fonctionnement de l'Indiana en la matière… Je reconnais que cette conversation était inappropriée. Mon épouse n'étant pas avocate, elle saisit mal en quoi ce genre de discussion est impropre… Elle regrette cet incident et se sent très embarrassée d'être la cause de tous ces débats. Ma décision de ne pas révéler les raisons de mon retrait était motivée par le désir de protéger mon épouse d'un débat public sur sa conduite. »

Il est apparu que Mme Shepard avait fourni à Dershowitz des indications sur la manière de gagner mon appel. Mais le juge ne voulait pas donner l'impression que son vote était influencé par les opinions de son épouse. Donc, pour sauver la face de madame, il m'a laissé tomber. Le vote final, sans Shepard, a donné deux voix pour, deux voix contre, ce qui suffisait à rejeter ma demande.

Maintenant, je n'avais plus aucun espoir de sortir de tôle. Il m'a fallu près de treize mois pour comprendre comment faire correctement mon temps. Ma première année a été un enfer, et m'a valu plusieurs mois fermes supplémentaires. Je me méfiais de tout le monde. Ils m'avaient mis avec un type nommé Earl, un vrai prisonnier modèle. Earl avait pris trente ans pour vente de drogue, donc il devait passer au moins quinze ans derrière les barreaux. L'administration pensait qu'il ferait un bon mentor, qu'il m'aiderait à rester à l'écart des ennuis.

Lors de notre première soirée ensemble, j'ai pris un crayon et l'ai menacé avec.

— Si tu touches à mes affaires, connard, je te bute. T'as intérêt à ce qu'il ne manque rien. Et je ne nettoie pas ta crasse. Ne m'adresse pas la parole, OK ?

Earl m'a regardé d'un drôle d'air.

— C'est quoi ces conneries ? Je ne suis pas ce genre de type. Je suis de ton côté, mon frère. Je suis là pour t'aider. Te laisse pas embarquer dans les mauvais coups si tu ne veux pas moisir ici éternellement. Je connais des

types qui sont venus avec une peine d'un an, trois ans, et qui ont fini leur vie ici à cause de ces conneries. Tu n'as pas la bonne attitude, mon frère. Il faut que je t'apprenne à vivre ici et tout ira bien pour toi.

Petit à petit, Earl m'a expliqué le fonctionnement de la prison. Il m'a fallu du temps pour le comprendre, mais Earl a été génial. On se baladait dans les dortoirs et il me montrait un tas de trucs.

— Reste à l'écart de ces merdeux là-bas, Mike. Et ne parle jamais à ces flics-là. Ne leur dis même pas bonjour. Contente-toi de la fermer. Écoute, si tu me vois lécher le cul d'un type, n'aie pas l'air surpris. Je ne le ferai jamais, mais si tu me vois le faire, ne dis rien. N'aie jamais l'air surpris, d'accord ? Et ne fais jamais aucun commentaire, ferme-la, c'est tout. Si tu vois une bande de Noirs planter un gars, continue ton chemin. Ne les regarde pas, ne leur fais pas voir que tu les observes. Quoi qu'il arrive ici, tu n'as rien vu. Si tu vois un gars en enculer un autre, occupe-toi de tes affaires. Ne fais pas de blague ni de commentaire parce que c'est sa femme. Si tu manquais de respect à la femme d'un mec dans la rue, ce serait la même chose. Tu dois respecter leurs femmes ici.

Il avait raison. On ne pouvait pas appliquer les principes du monde extérieur à cet endroit. Quand on pense à l'homosexualité dehors, on imagine un mec doux qu'on peut facilement dominer. Alors que les gars d'ici sont des guerriers capables de vous tuer en un claquement de doigts. On peut voir deux gros costauds marcher dans la cour main dans la main. On doit les respecter, sinon on a de sérieux problèmes. En prison, tous les taulards sont capables de meurtre, les baraqués comme les freluquets.

Au bout d'un moment, j'ai commencé à voir de l'humanité en chacun, même chez les gardiens racistes. Que ce soit les membres d'un gang, des nazis ou des criminels mexicains, on compatit avec eux quand ils vous racontent qu'un membre de leur famille est mort ou qu'ils ont des soucis avec leur femme.

Une fois que j'ai compris le fonctionnement du système carcéral, je l'ai manipulé à mon avantage. Un détenu nommé Buck m'a aidé à le faire. Buck était un condamné à perpète de Detroit qui avait déjà purgé quinze ans. Je recevais chaque jour une tonne de lettres de gens partout dans le monde. Un jour, il était dans ma piaule en train de feuilleter des lettres quand il m'a dit :

— Hmm, Mike, crois-moi, tu ne sais pas lire ces lettres.

— Qu’est-ce que tu racontes ? Je sais lire.

— Oui, tu sais lire, mais tu ne sais pas lire *entre les lignes*. Elles sont remplies de messages codés. Les gens ne veulent pas te blesser parce que tu es un boxeur célèbre et qu’ils pensent que tu as beaucoup d’argent, mais ils utilisent des mots que tu ne comprends pas parce que tu n’es pas allé beaucoup à l’école, Mike.

Il me disait cela sans méchanceté.

— Écoute, cette nana dit : « Si tu as besoin de quoi que ce soit, si je peux faire quelque chose pour toi, n’hésite pas à me le dire. » Tu vois, ce n’est pas une formule de politesse, ça signifie : « Je veux t’aider, dis-moi seulement ce que tu veux. » Ou prends cette autre lettre : « J’aurais adoré te connaître et entretenir une relation avec toi. » Écoute, cette nana veut clairement améliorer ton existence, ta santé, ton bien-être. Donc, si tu as besoin de quelque chose, elle est prête à t’aider.

Buck avait un plan en tête.

— On est dans une situation unique ici, Mike. On va se faire un max de blé. Les temps ne sont pas très faciles pour toi. Tu as dépensé une tonne de fric en avocats. Tu vas sûrement devoir en lâcher autant pour cette salope qui te poursuit en justice. Tu as besoin de fonds ici. Comment veux-tu bien bouffer sinon ? Tu ne vas quand même pas manger la nourriture de la cafétéria.

— Tu as raison, j’ai besoin de fonds[11].

Alors je me suis rangé à son idée. Il a pris mes lettres, a répondu à ces personnes, et l’argent s’est mis à couler à flots. On recevait du liquide, des bijoux, des devises étrangères. On croulait sous l’argent. À peu près à la même époque, Voyles a reçu un coup de téléphone du directeur.

— On a un problème avec le fonds de Mike, a dit le directeur-adjoint Slaven à Jim.

— Quel est le problème ?

— Il a cent mille dollars sur son compte.

Mais bientôt, j’ai commencé à flipper parce que tous ces gens voulaient me rencontrer. Que faire ? Je n’avais aucune idée de ce que Buck leur racontait dans ses lettres. Et s’il avait promis le mariage à certaines de ces femmes ? Si je m’étais fait piéger ?

Au lieu d’arrêter Buck, je lui ai dit de demander à ces gens d’envoyer l’argent à ma « sœur » ou ma « tante » et que Buck s’arrange ensuite pour le

récupérer.

Quand Buck est sorti de prison, un jeune membre de gang nommé Red a pris sa place. Du jour au lendemain, Red a eu une belle montre neuve à son poignet et avait l'air d'un mac avec ses bagues et sa chaîne sertie de diamants.

Un jour, une fille est venue d'Angleterre pour me voir. C'était l'une des correspondantes de Red. Comme il était au mitard au moment de sa visite, il m'a demandé de la recevoir. Mais il ne m'avait pas dit qu'ils avaient eu une relation tumultueuse et étaient à couteaux tirés. Dire que je croyais passer un agréable moment !

On s'est assis dans la salle des visites et la fille m'a aussitôt aboyé dessus. Elle portait un bébé.

— Où est ma chaîne en diamant ? Où est la montre que je t'ai donnée ? Je veux les récupérer, connard !

Waouh ! Pas question que je me fasse engueuler par une dingo que je ne connaissais même pas. J'ai appelé le gardien et lui ai dit que la visite était terminée.

Je suppose qu'elle s'est plainte auprès de l'administration, car ils ont ouvert une enquête. Le responsable de l'investigation est venu me trouver.

— Tu ne connais pas cette fille, hein ? Elle ne t'a jamais donné de bijoux, n'est-ce pas ?

Il savait que j'étais mouillé là-dedans, mais l'administration ne voulait pas de démêlés avec les Affaires internes.

— Non, monsieur, je ne sais rien à ce sujet. Je n'ai jamais écrit à cette fille.

La prison craignait d'être poursuivie en justice puisque j'étais pupille de l'État. Mais ils ont fini par découvrir l'implication de Red et l'ont transféré.

Vous devez sûrement vous demander ce qu'un jeune homme viril comme moi faisait pour avoir des relations sexuelles en prison. Eh bien, je m'en suis bien sorti grâce à un petit détenu blanc. J'avais vu ce type recevoir la visite de sa copine enceinte. Je me suis dit qu'elle portait le bébé d'un autre et venait lui annoncer la nouvelle, mais je me trompais. Ils se sont embrassés comme des fous. L'administration s'est énervée et l'a provoqué.

— Tu te fiches que ta femme porte le bébé d'un autre ?

— Hé ! Ce sont mes oignons. De quoi vous vous mêlez ?

Je lui ai demandé ce que tout ça voulait dire.

— C'est mon gosse. J'en ai eu deux depuis que je suis ici. Je vais te dire comment faire. Tu fais venir ta nana avec une culotte ouverte à l'entrejambe et l'une de ces robes d'été amples, avec les boutons sur le devant. Mais elle doit la porter devant derrière, pour que les boutons soient dans le dos. Ensuite, tu demandes une visite extérieure et tu vas dans la cour avec les tables de pique-nique. Là, elle s'assoit sur tes genoux en te tournant le dos et tu fais ton affaire. Il n'y a pas de caméras à cet endroit, tu dois seulement faire attention au gardien qui surveille les écrans de contrôle.

Ce type n'aurait jamais dû me filer le tuyau. Puisque j'avais été injustement incarcéré, je me disais : « Pourquoi renoncer à mes activités sexuelles ? Je n'ai commis aucun crime. Pourquoi me priver de sexe ? » Tel était mon état d'esprit. J'ai parcouru les lettres de mes fans et j'ai choisi les filles qui me plaisaient le plus. Je leur ai écrit : « Salut ! Tu veux me rendre visite ? Je t'envoie un billet d'avion. » Puis je leur donnais toutes les instructions au sujet de la culotte et de la robe ample.

Le jour où la première fille est venue, j'étais déjà assis dans la cour extérieure. Je ne pouvais pas me lever pour l'accueillir parce que j'avais imaginé des trucs cochons et que j'étais fin prêt pour elle ! Elle s'est approchée et m'a embrassé, je l'ai retournée et boum !

Elle aurait pu avoir le sida ou autre chose. J'étais inconscient. Je l'ai juste cueillie sur moi sans préservatif.

Seigneur, je ne connaissais même pas cette fille et on le faisait en plein jour.

Au bout d'un moment, je suis devenu un expert en la matière. Dès que la fille était sur mes genoux, je lui prenais la main et la maintenais pour qu'on ne la voie pas bouger. Parce que si vous étiez trop virulent, elle bondissait comme sur un trampoline et c'était fichu.

Le stratagème a fonctionné à merveille jusqu'à ce que je fasse l'idiot. Un jour, je n'ai pas pu me maîtriser et je me suis laissé aller. Or le gardien a abandonné son poste et fait une ronde. Quand il est arrivé derrière moi, il a tout de suite compris ce qui se passait. Quelqu'un m'avait sûrement balancé parce que les gardiens ne quittaient jamais leur poste. Je me suis fait bêtement surprendre.

Environ à la même époque, une fille qui était venue d'Atlanta pour me voir a fait parler d'elle dans un article du magazine *Star*. Elle prétendait être

tombée enceinte de moi après sa visite en prison et ils avaient publié une photo d'elle avec un gros ventre. Dieu merci, c'était un faux ventre, qu'ils avaient ajouté pour vendre leur feuille de chou. J'ai été vraiment soulagé, mais c'en était terminé de mes petites escapades sexuelles. Ils ont annulé les visites extérieures pour tous les détenus. Les gars étaient drôlement remontés contre moi. Ils ont même appelé ça la « règle Tyson ».

La libération d'Earl approchait. Avant de partir, il m'a fait un petit laïus.

— Quand je serai parti, installe-toi avec Wayno. C'est le seul mec bien ici. Fais gaffe à tous ces gars, Mike. Tu es un prisonnier, mais eux sont des condamnés à perpète. Ils vont rester ici jusqu'à leur mort. Reste avec Wayno, il ne t'embarquera pas dans les sales coups.

Je connaissais Wayno, mais je n'étais pas proche de lui. Nous avons sympathisé dès qu'il a emménagé dans ma cellule. En fait, on est devenus si proches qu'il travaille toujours pour moi aujourd'hui. Wayno dirigeait pratiquement cette prison. Il avait été condamné pour avoir vendu de la coke, mais il avait un passé d'IT, alors il travaillait sur l'Inmate Tracking System, le système de repérage électronique des détenus. C'était le président de notre bloc, l'entraîneur-assistant de l'équipe de basket-ball et un membre important de la communauté islamique de la prison. De plus, comme il était originaire d'Indianapolis, il était allé à l'école avec bon nombre des gardiens. Merde, il leur avait probablement vendu de la coke.

J'étais censé travailler dans le département des loisirs. Ils m'avaient sûrement donné ce job pour que j'aie accès à la salle de gym et que je puisse m'entraîner. Mais la plupart du temps, j'étais pendu au téléphone. J'étais totalement accro au téléphone. Dès que tout le monde avait répondu à l'appel après le déjeuner, je téléphonais. Chaque dortoir avait son propre téléphone, avec un registre, qui fonctionnait sur le mode du premier arrivé, premier servi. Je faisais signer d'autres détenus à ma place en échange de paquets de cigarettes.

Je disais sans arrêt que j'avais des problèmes juridiques à régler avec mes avocats, mais la plupart du temps, je parlais à des potes.

— Tyson, tu es resté au téléphone pendant une heure, râlait un détenu.

— J'ai des problèmes juridiques, OK ? Va en parler au directeur !

Je considérais le téléphone comme un cordon ombilical avec le monde extérieur. Mais j'ai appris une importante leçon en prison. Wayno m'a expliqué que parfois, quand on conservait des relations avec l'extérieur,

cela pouvait rendre votre passage derrière les barreaux bien plus pénible. J'ai compris que j'aurais dû laisser mon argent, mes voitures, mes gants de boxe, mes ceintures, mes femmes, mes bagues, mon portable, tout ce bazar à la porte de la prison. Jusqu'à ma libération, ils n'existaient plus. Mais j'étais encore un gamin gâté qui refusait de suivre les règles et croyait pouvoir les changer, même si elles étaient gravées dans le marbre. Cela ne fonctionnait pas de cette manière.

J'avais des copains de beuverie dans tout le pays prêts à me parler à tout moment. L'un d'eux avait même ouvert une ligne rien que pour moi. Il allait à des soirées et m'appelait avec son portable pour me passer des filles.

Quand je n'étais pas au téléphone, je lisais dans ma chambre. Le juge voulait vraiment que j'obtienne mon GED[12], alors je me suis mis à étudier dans ce sens avec Muhammad Siddeeq, mon conseiller spirituel. Je n'avais aucune envie de faire des maths ou d'autres matières de ce genre, alors j'ai étudié le chinois avec un prof déniché par Siddeeq. J'avais suffisamment appris le chinois pour que, quand je me suis rendu en Chine quelques années plus tard, je puisse tenir une conversation.

La lecture me passionnait. Il n'y avait rien de mieux pour tuer le temps qu'un bon livre. Wayno et moi nous faisions la lecture tous les soirs à tour de rôle. L'un avait le livre et l'autre le dictionnaire pour chercher les mots inconnus. On employait même ces mots dans des phrases pour bien les assimiler.

J'ai beaucoup aimé l'*Histoire de la civilisation* de Durant. J'ai lu le livre de Mao, j'ai lu le Che. Et aussi Machiavel, Tolstoï, Dostoïevski, Marx, Shakespeare, etc. J'ai feuilleté Hemingway, mais ses livres étaient trop déprimants. Je gravitais surtout autour des romans rebelles, révolutionnaires. Mon préféré était *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas. Je me suis vraiment identifié au personnage principal, Edmond Dantès, qui est piégé par ses ennemis et jeté au cachot. Mais il n'est pas resté sans rien faire, à broyer du noir. Il a préparé son retour triomphal et sa vengeance. Dès que je me sentais perdu entre mes quatre murs, je lisais Dumas.

Au début, j'étais en colère contre la société. Puis je me suis senti dans la peau d'un martyr. Je dis toujours qu'un tyran meurt quand son règne s'achève, mais quand un martyr meurt, son règne commence. En lisant Mao et le Che, je suis devenu encore plus anticonformiste. J'adhérais tellement

aux idées de Mao que j'ai fait tatouer son visage sur mon corps. Ainsi que celui d'Arthur Ashe. J'ai beaucoup aimé son autobiographie. Je ne savais pas qu'il était aussi avisé et connaisseur.

J'étais là, à côté de Mao, pendant sa fameuse longue marche. Mon objectif était désormais de manipuler le système de toutes les manières possible, en me servant des gardiens faibles, novices, ou impressionnés par moi.

Une fois que Wayno et moi avons emménagé ensemble, rien n'a pu nous arrêter. Wayno avait organisé un véritable trafic dans sa piaule. Il échangeait des denrées du magasin de la prison avec les autres détenus au taux de deux contre un. Si un taulard voulait un paquet de chips mais n'avait plus d'argent dans sa réserve, il allait trouver Wayno. Wayno lui donnait un sachet, prenait note de son nom et se faisait rembourser avec deux sachets. Donc, avant de m'installer avec lui, je lui ai dit :

— Mon frère, si tu as besoin d'un truc dans ma piaule, sers-toi.

— Mike, je ne veux rien, parce que si tu me donnes un truc, je vais le vendre ou le troquer, rien d'autre.

Alors je lui ai filé une série de gadgets, et au moment de mon installation, notre magasin était tellement fourni que nous avons dû planquer nos marchandises dans plusieurs autres cellules.

Nous vendions les articles classiques des prisons – gâteaux, cigarettes, chips –, puis j'ai décidé de me servir de ma célébrité. Quand Maya Angelou est venue me rendre visite, je me suis fait prendre en photo avec elle. Un soir, j'avais faim, et un type avait des beignets qui me faisaient vraiment envie.

— Salut, mon frère, j'ai eu la visite de la grande Maya Angelou ici. Regarde cette photo. Elle vaut au moins cinquante dollars.

Le type était tellement ému par le cliché qu'il pleurait. Il a déposé plusieurs fois dix dollars dans ma réserve et au bout d'un moment, j'ai eu mes cinquante dollars. J'ai répété l'opération chaque fois qu'une célébrité venait me voir.

Certaines nanas m'écrivaient et m'envoyaient des photos osées d'elles, alors je vendais les lettres et les photos séparément. Soit les taulards s'en servaient pour se masturber, soit ils rêvaient d'une relation amoureuse. Parfois, je leur donnais la lettre avec la photo. Selon l'apparence de la fille, je devinais à quel genre de population elle allait plaire. Si j'avais une fille

du fin fond du Midwest, j'allais trouver les gars de la campagne et leur montrais le cliché.

— Regardez cette nana, les gars !

Le plus drôle, c'est que certains ont écrit à ces femmes et ont fini par les épouser.

Après les photos obscènes, on est passé au sexe par téléphone. Quand il était sept heures à Indianapolis, il était quatre heures à Los Angeles. Les fêtards commençaient à sortir de boîte et j'appelais mon pote en PCV. Il avait ramené quelques filles dans son appart et était prêt à passer à l'action.

— Que la fête commence ! disait-il une fois l'appel en PCV accepté.

On faisait payer des gars pour l'écouter forniquer avec ces filles. Parfois, je découvrais le nom du type et disais à la fille de lui parler.

— Oh, John ! Tu me rends dingue ! Je mouille maintenant.

John payait une fortune pour ces conneries.

J'envoyais même des filles à mes amis de l'extérieur. Mon pote de Chicago possédait un club fermé, alors je disais à mes correspondantes de Chicago d'aller dans son club pour que mon pote les voie et me dise si elles en valaient le coup. C'était un investissement pour mon avenir. Si elles étaient bien gentilles, je les verrais quand je serais libre.

Wayno et moi, on faisait de sacrées affaires. On a étendu notre business à environ sept ou huit piaules. Wayno tenait un registre de comptes et si un type tardait à nous rembourser, je lui rendais une petite visite et je jouais les gros bras.

— Rends-moi mon fric, mec.

Inutile de dire que même s'il devait emprunter de l'argent à quelqu'un, on était payés.

On vivait comme des rois. Wayno avait des liens avec des Blancs des cuisines et des gardiens qui faisaient entrer de l'herbe en douce pour les prisonniers. Donc on ne nous voyait jamais à la cantine, sauf s'ils servaient de la crème glacée.

Le soir, on restait tranquillement dans nos chambres et les gardiens nous apportaient ce qu'on avait demandé – pizza, plats chinois, Kentucky Fried, White Castle, etc. Parfois, on mangeait même du homard ou de la viande de barbecue. Je crois que c'était la première fois que Wayno mangeait du riz sauté aux crevettes. Il lisait à haute voix un bouquin sur Cléopâtre et on discutait comme si on était dans un dortoir de lycée en dégustant nos plats.

Quand on voulait un plat maison authentique, je demandais à Siddeeq si sa femme pouvait nous préparer de délicieux pavés de saumon rouge accompagnés d'une salade.

Je voulais une plus grande chambre. Wayno et moi avions vu la piaule de notre pote Derrick, qui avait une cellule d'angle, plus vaste que la nôtre. J'avais besoin de plus d'espace. Merde, rien que mes lettres prenaient presque toute la place.

— Wayno, ce n'est pas possible. Il nous faut une plus grande cellule. Arrange-nous un rendez-vous.

Il nous a obtenu un rendez-vous avec M. Turner, le conseiller de notre dortoir, lequel était sous les ordres de M. Dalton, le responsable de l'ensemble des dortoirs.

On s'est assis et Wayno a plaidé notre cause. Il était doué pour ce genre de tâches parce qu'il avait l'habitude de représenter les détenus dans leurs entrevues avec l'administration. Il a donc expliqué avec la plus grande diplomatie nos « besoins légitimes » à Turner, et lui a demandé s'il « voulait bien réfléchir à notre respectueuse requête »… Mais moi, la bureaucratie m'emmerdait.

— Monsieur Turner, pendant que vous et M. Dalton allez chasser le cerf et brûler des croix le week-end, vous ne pourriez pas penser à nous trouver une piaule plus grande ?

Turner est devenu encore plus blanc que sa couleur d'origine.

— Bien sûr, monsieur Tyson, nous allons y réfléchir immédiatement.

Pas la peine de préciser qu'on n'a pas obtenu gain de cause.

Le coach de basket-ball avait son nom sur notre registre. C'était un gardien, mais il nous apportait de la nourriture en douce, ainsi que mon huile pour cheveux favorite. Je savais que la cupidité rongeait le cœur des êtres humains. Il suffisait de donner de l'argent aux gens pour qu'ils fassent ce que vous leur demandiez. On peut acheter les gens pour presque rien. Cette dernière idée, je ne l'ai jamais vraiment comprise. Je déboursais toujours beaucoup trop d'argent.

Un jour, je lui ai demandé :

— Hé, tu peux m'avoir des filles ?

Il n'a pas cillé.

— Combien t'en veux ?

— Écoute, je pourrais pas juste baiser cette gardienne là-bas ? Tu crois qu'elle serait partante ? Je lui donnerai mille billets.

Maintenant, il pensait à son pot-de-vin.

— Mike, tu es sérieux ? Parce que je vais parler à cette fille tout de suite. Je la connais, Mike. Elle va dire oui.

C'était la réponse d'un gardien. Je croyais qu'il allait me répondre un truc du genre : « T'inquiète pas. Je vais essayer de lui glisser un mot plus tard », mais il était tout excité, alors j'ai eu peur d'avoir des ennuis.

— Mike, tu te conduis comme un sauvage, m'a averti Wayno. Va te calmer dans ta piaule, mon frère. Conduis-toi en homme d'affaires.

Alors j'ai laissé tomber l'idée.

Dans cet endroit, ils faisaient tout pour vous casser le moral. S'ils vous voyaient avec un ami qui vous aidait à purger votre peine, ils l'éloignaient de vous et le transféraient. C'est ce qu'ils ont fait avec Wayno au milieu de la nuit. Ils l'ont transféré à Wabash, un établissement de niveau quatre flambant neuf, avec une unité de haute sécurité. Wayno avait griffonné les numéros de téléphone de sa sœur et ses amis avant de partir pour que je puisse les appeler et leur faire savoir où ils l'avaient transféré.

J'en étais venu à haïr le directeur Triggs. À tel point que je voulais me venger de lui. Il n'était pas très aimé au sein de la prison. Chaque fois qu'il se promenait dans la cour, les détenus criaient :

— Ce Black ressemble à George Jefferson ! Tu es un putain d'Oncle Tom, mec !

Je savais qu'il aimait bien une des filles qui venaient me rendre visite. Une jolie Afro-Américaine qu'il laissait entrer même si elle n'était pas sur la liste des visiteurs. Triggs avait une maison sur le périmètre, alors je lui ai dit :

— Va le voir chez lui et parle-lui. Laisse-le te toucher et on dira qu'il t'a forcée.

J'étais sombre et amer, mais ma colère s'est apaisée et on a fini par laisser tomber ce plan. Je me sentais vraiment un sale type en prison, encore pire que dans le monde extérieur, avec un ego démesuré. Mais tout le monde savait que j'étais un mec bien au fond, du moins selon les standards d'une prison. Que vous soyez noir ou blanc, si vous aviez besoin de quelque chose et que Mike l'avait, vous l'obteniez.

Au moment du départ de Wayno, j'étais un prisonnier modèle. Je n'ai pas bu une goutte derrière les barreaux et je n'ai pas fumé d'herbe. Même si j'en avais voulu, personne ne m'en aurait vendu. Tout le monde voulait que je reste en forme pour pouvoir boxer de nouveau.

Mais je ne pouvais pas laisser tomber le sexe. Alors j'en ai trouvé à l'intérieur. Tout a commencé quand on m'a inscrit dans le programme antidrogue, parce que ceux qui réussissaient l'examen gagnaient quelques mois de liberté. Donc tout le monde – les surveillants, les détenus, Don – m'encourageait à suivre ces cours. Même la conseillère antidrogue était venue me trouver :

— Je peux t'aider à gagner six mois.

Je ne voulais pas suivre ce programme parce que je ne prenais plus aucune drogue, mais réduire ma peine me stimulait, alors je suis allé dans la classe où enseignait cette charmante femme. Elle était un peu forte, mais au royaume des aveugles… Je ne sais pas ce qui m'a pris, je lui ai murmuré à l'oreille :

— Salut, comment ça va ?

Je voulais désespérément établir le contact, mais elle a très mal réagi.

— Alors écoute, si n'importe qui d'autre me parlait comme ça, je le ferais transférer à Pendleton sur-le-champ ! Tu viens ici pour me faire des allusions sexuelles ? Même les meurtriers n'oseraient pas me faire du plat !

— Euh, je ne suis pas comme eux. J'ai juste cru comprendre que vous aviez des ennuis. Enfin, je vous ai vue l'autre jour avec votre fils et je sais que ce n'est pas facile pour vous deux, alors si je peux vous aider, dites-le-moi. Je suis désolé.

— Petit con, je devrais te dénoncer.

— Vraiment, je vous dis la vérité.

Ensuite, elle m'a parlé de ses problèmes de toit à cause de la tempête et j'ai pensé : « Oui ! »

— Donc, votre toit s'est effondré et votre bébé vit là-dessous ? Des chiens sauvages pourraient entrer et le mordre. Vous pourriez avoir de gros problèmes. Vous ne pouvez pas vous défendre, vous êtes une mère célibataire.

— Ouais, et tu vas envoyer quelqu'un pour réparer mon toit, hein ? Comment tu comptes faire ?

— Donnez-moi votre adresse et vous recevrez un colis demain, lui ai-je promis.

Après la classe, j'ai couru téléphoner à un ami de Chicago et lui ai demandé d'envoyer dix mille dollars au plus vite à la conseillère.

Le lendemain, elle est arrivée avec une belle robe, le visage souriant et joliment maquillé. J'ai pensé : « Ohhhh merde ! »

— Comment allez-vous aujourd'hui, monsieur Tyson ?

Je suppose qu'elle avait reçu mon colis. J'étais nerveux. Je ne savais pas quoi faire. Nous étions seuls dans la pièce.

— Va à ton bureau habituel dans le coin. Personne ne peut le voir de la fenêtre. Je vais me pencher pour corriger ton travail et tu te placeras juste derrière moi, d'accord ?

— Cool, cool.

J'étais tellement nerveux que je n'arrivais pas à bander. Et si c'était un piège ? Pendant qu'on essayait de le faire, je regardais tout autour de moi à la recherche d'une caméra cachée. J'avais peur qu'ils s'engouffrent par la porte à tout instant et m'accusent de viol.

J'avais beau m'efforcer de balayer cette idée de mon esprit, impossible de bander. Je pensais à des trucs obscènes, je la touchais, je la léchais, rien n'y faisait.

— Ça ne marchera pas. On essaiera une autre fois.

Je suis retourné dans ma cellule et elle m'a rappelé plus tard dans la journée. Là, ça a marché. Une fois qu'on a débuté ce petit manège, on n'a plus réussi à s'arrêter. Elle me faisait venir en classe à tout bout de champ.

— Tyson à l'étude ! disait une voix dans le haut-parleur.

Elle me convoquait trois fois par jour. Même pendant mon jogging. J'ai dû lui expliquer :

— Non, ne m'appelle pas à l'heure de mon jogging, baby. C'est le seul moment où je peux courir.

Si on lui demandait pourquoi je passais autant de temps à l'étude, elle se contentait de répondre :

— Il doit terminer la préparation de son examen.

C'était une fille forte. Je devais la soulever et la maintenir contre le mur. Dieu merci, j'en avais soulevé, des poids ! Au bout d'un moment, on l'a fait

sur le bureau, et même par terre. Je faisais tellement l'amour que j'étais trop fatigué pour m'entraîner. Je passais le reste de mes journées dans ma piaule.

Wayno a ensuite réintégré notre prison et on s'est retrouvés de nouveau ensemble.

— Pourquoi ne t'entraînes-tu pas, mon frère ? D'habitude, tu cours au moins quinze kilomètres par jour.

— Je me tape la conseillère antidrogue. Je me suis trouvé une copine ici.

— Tu ferais mieux d'arrêter ces conneries, Mike. Tu vas avoir des ennuis. Et tu dois t'entraîner.

Il s'avérait que Wayno connaissait cette femme. Elle a été un peu déboussolée au début de découvrir que j'avais parlé à mon copain de notre relation, mais au final, il s'est mis à faire le guet derrière la porte de la classe.

Puis un jour, j'ai découvert qu'elle était enceinte. J'ai appelé mon ami de Chicago, il est venu et l'a emmenée dans une clinique pour procéder à l'avortement. Mon pote était furax.

— Une chatte est une chatte en prison, mais c'est moi que tout le monde a regardé de travers quand je suis allé dans cette clinique avec cette grosse nana.

Au bout de deux ans, je m'étais totalement acclimaté au milieu carcéral. Si j'avais eu une mauvaise journée, à cause d'un truc que j'avais vu à la télé ou d'une conversation téléphonique désagréable, et que je ne voulais parler à personne, je faisais savoir à l'administration, par l'intermédiaire de Wayno, que je voulais aller au mitard pendant quelques jours. Wayno empaquetait mes affaires – mes lunettes, deux ou trois bouquins – et j'allais me vider l'esprit dans la section de détention. Un gardien m'avait même procuré un Walkman en douce. Ils n'autorisaient pas les détenus à posséder des Walkman parce que ces imbéciles auraient transformé leurs Walkman en talkies-walkies pour espionner l'administration. Mais une fois au cachot, ils ne vérifiaient pas votre cellule. Alors je mettais mon appareil en route et j'écoutais Tevin Campbell. C'était la seule cassette à ma disposition. Je courais sur place, je faisais des pompes et des abdominaux à poil. Je courais si longtemps que j'ai laissé mes empreintes sur le ciment. J'ai défoncé le sol.

J'ai même réussi à emporter un téléphone portable au trou. J'appelais des potes à deux heures du matin, qui paniquaient parce que l'appel n'était pas

en PCV. On avait une très bonne réception là aussi.

C’est dans l’adversité que l’on découvre ses vrais amis. En effet, un tas de gens m’ont fui comme la peste après ma condamnation pour viol. Je suis béni d’avoir eu tant de gens bien autour de moi, qui m’ont soutenu envers et contre tout. Chaque fois que je recevais la visite d’une personne chère à mon cœur, je retrouvais le moral.

Ma mère Camille est venue trois fois. Je ne voulais pas qu’elle me voie derrière les barreaux. De plus, c’était un voyage pénible pour une femme de plus de quatre-vingts ans. Pourtant, elle a fait le déplacement. Jay l’accompagnait et on parlait de héros de comics. J’étais aux anges après avoir lu l’un des comics que Stan Lee, le créateur de Marvel Comics, m’avait envoyés. Il avait aussi fait faire un dessin de moi en train de poser aux côtés de plusieurs super-héros de Marvel Comics, comme si j’étais l’un d’eux. Une fois, Jay et moi avons longuement débattu pour déterminer le personnage le plus puissant. Il défendait Galactus alors que je restais fidèle à Apocalypse. On n’arrivait vraiment pas à se mettre d’accord, alors Jay a fini par me dire :

— Mike, Galactus dévore des planètes. Qu’est-ce qui peut surpasser ça ?

Ma petite fille Mikey, mon premier enfant, est venue me rendre visite plusieurs fois avec sa mère. Elle n’avait que trois ans à l’époque, mais aujourd’hui encore, elle se rappelle les vols de New York à l’Indiana, et les photos d’elle et moi devant les murs de brique.

Don King faisait une apparition de temps à autre. À chacune de ses visites, il me faisait signer un contrat, ce qui était totalement illégal, mais il s’en fichait. J’étais content de sa venue parce qu’il était question de gagner du fric. Rory et John Horne l’accompagnaient, et sont aussi passés sans lui plusieurs fois.

J’étais très emballé à l’idée de la visite de Betty Shabazz, la veuve de Malcom X. C’était pas croyable. J’étais tellement surpris et intimidé que le jour de sa venue, je me suis tenu comme un chef. Pas question de dire le moindre gros mot devant elle. C’était une dame fantastique.

James Brown, le parrain de la soul, est venu en personne. Siddeeq l’a fait entrer. Il portait un costume pourpre, des chaussures pourpres, une cravate rouge, avec sa coupe soignée. Il m’a raconté qu’il avait flanqué une

dérouillée à Jackie Wilson parce que Jackie avait voulu lui passer les doigts dans les cheveux.

— Je ne suis pas boxeur, je viens de Géorgie. Les gens avaient peur de Jackie. Pas moi. Tâte-moi ça !

Il me montrait son biceps.

— Dur comme la pierre !

J'ai questionné James sur Otis Redding, qui avait été un bon ami à lui. James m'a raconté que son avion était mieux que celui d'Otis, qui s'était écrasé et avait emporté le chanteur. C'était génial d'entendre James se vanter comme ça. Il avait l'ego d'un boxeur.

Ensuite, il m'a parlé de ses différentes entreprises comme les stations de radio qu'il possédait. Il a lancé l'idée qu'il pourrait devenir mon manager, alors je lui ai dit de rester en contact avec Siddeeq, à qui il a envoyé par la suite une lettre où il proposait de me manager en échange de soixante-dix pour cent de mes gains. Et dire que je croyais Don King cupide !

Je n'ai jamais oublié la visite de Tupac. De tous mes amis célèbres, Tupac était celui qui suscitait le plus d'interrogations parmi mes fans. Partout dans le monde, des gens m'abordaient et me demandaient, avant de me parler de boxe :

— De quoi Tupac avait l'air ?

Tupac était un grand bonhomme. Il était Huey Newton, Mao Zedong et Karl Marx à la fois. Il était tout le monde. Je pouvais citer Karl Marx et Hegel, mais Tupac était vraiment très prolifique quand il parlait de théories révolutionnaires. Quand on apprenait à le connaître, on découvrait plus un type passionné qu'un voyou. C'était un esprit fascinant.

Je l'ai rencontré en 1990 dans une soirée privée sur Sunset Boulevard, à Los Angeles. L'organisateur de la soirée était un ami à moi et on était tous les deux dehors, en train de discuter. Tout le monde était habillé très classe pour l'événement et j'ai vu un gamin noir qui traînait dans la rue, non loin de la porte.

— Quoi de neuf, petit ? Ça va ? j'ai dit au môme.

Il me rappelait le gosse des rues que j'étais, à traîner devant les portes des clubs où je ne pouvais pas entrer.

— Ça va, et vous ?

Je voyais bien qu'il voulait aller à la soirée, alors j'ai dit à mon pote de le laisser entrer. Mais le gosse a dit :

— Une seconde !

Il a décampé et est revenu avec une bande de cinquante copains, parmi lesquels Tupac.

— Waouh ! s'est exclamé mon pote.

On a entraîné tous ces gamins de l'autre côté de la boîte pour les faire entrer par la porte de derrière. Je suis resté un moment dehors pour discuter, et quand je suis rentré, Tupac était sur scène avec un micro et mettait le feu à la soirée. Je n'en revenais pas. Il est descendu, on s'est donné l'accolade et on a ri ensemble. Quand il souriait de son magnifique sourire, il illuminait le club. On voyait bien que ce gosse était spécial.

Avance rapide à la prison. J'ai reçu une lettre de la mère de Tupac. Je savais qui il était, il s'était révélé du jour au lendemain, mais je n'avais pas réalisé que c'était le gamin de cette fameuse soirée à L.A. en 1990. Sa mère disait dans sa lettre que Tupac allait à Indianapolis pour un concert et voulait me voir. Dès qu'il est entré dans la salle des visites, ça a été la folie. Il avait beau peser à peine soixante kilos et nager dans ses fringues, tous – Noirs, Blancs, Latinos, martiens – sont devenus hystériques. Même les gardiens l'acclamaient. Je ne savais pas qu'il était aussi célèbre. Dès que je l'ai vu, je l'ai reconnu. C'était ce gosse de L.A.

On est sortis dans la cour et on s'est installés à une table de pique-nique.

— Il faut qu'on organise un concert ici pour toi, m'a-t-il dit en bondissant sur la table. Mon frère, je t'aime !

Assis sur mon banc, je lui ai dit d'un air suppliant :

— Descends de là, s'il te plaît. S'il te plaît ! Ils vont t'enfermer avec moi. Arrête !

Il était très motivé pour lancer un concert impromptu, mais je devenais nerveux. Tout était calme et voilà que Tupac était debout sur la table, sous les hourras des détenus. Oh merde, ce petit con va m'attirer des ennuis !

— Mike, ne les laisse pas t'atteindre, mon frère. Ne les laisse pas te miner, mec.

J'ai fini par le faire descendre de son perchoir. Je venais de devenir musulman et je jouais les moralisateurs.

— Écoute, mec, tu devrais arrêter de manger ce porc.

— Comment sais-tu que je mange du porc ?

Je voulais juste l'asticoter, mais il m'a pris au sérieux.

Il s’est calmé et on s’est mis à parler. Il m’a dit qu’il n’avait jamais oublié notre première rencontre.

— Personne ne fait jamais ça – laisser une bande de gosses des rues entrer dans une boîte classe comme ça.

— Non, non, c’est des conneries, mon frère. On doit tous profiter des bienfaits de ce monde. On est tous pareils, mec.

Tupac était une très forte personnalité. Il n’avait pourtant pas l’air coriace. Parfois, les épreuves de notre existence nous traumatisent et nous donnent un bagage qu’on traîne partout avec nous. J’ai emporté mon bagage dans ma religion, dans mes relations amoureuses quelquefois, dans mes putains de combats. Quel que soit votre succès, ce bagage ne vous quitte jamais. Tupac, qui est né en prison, et a vu les amies de sa mère être tuées ou jetées en prison, a grandi avec l’impression que personne ne l’écoutait ni ne s’intéressait à lui. Alors il s’est mis en pilotage automatique et a fait de son mieux. Tupac était vraiment un combattant de la liberté.

J’ai discuté avec lui des Black Panthers. J’étais au courant de l’implication de sa mère avec eux. C’était une femme forte. À cette époque, je m’étais déjà pas mal radicalisé après la lecture de nombreux livres engagés.

Après ça, on est devenus proches, et il est revenu plusieurs fois me voir en prison. J’avais entendu dire qu’il avait fait parler de lui dans la presse pour avoir tiré sur des flics et s’être battu avec des types.

— Hé, écoute, si tu ne fais pas gaffe, tu risques de finir à ma place.

Puis il s’est fait tirer dessus plusieurs fois et a été envoyé en tôle. Je me suis arrangé avec un ami de l’extérieur pour avoir une conversation à trois avec Tupac. Il m’a expliqué qu’un ami à moi lui avait tiré dessus, mais je ne savais pas si c’était la vérité.

Une fois acclimaté à la prison, j’ai commencé à planifier mon retour. J’étais déprimé d’apprendre qui étaient les nouveaux champions du monde des poids lourds. La ceinture passait d’un boxeur à l’autre comme un ballon de volley-ball. J’avais bien l’intention de sortir de là et de reconquérir mon titre, pour prouver à tous que je n’étais pas le loser qu’ils imaginaient. Non, j’étais un Dieu qui réclamait son trône. Dans mon esprit malade, j’étais un preux chevalier des temps anciens et si j’échouais dans ma quête, la civilisation telle que nous la connaissions allait s’éteindre. Je poursuivais ma petite quête narcissique.

J’avais besoin de ce fantasme, de ce but pour avancer, sans quoi j’allais moisir derrière les barreaux. Alors j’ai mis un plan au point. Je savais ce que j’avais à faire, je savais discipliner mon esprit. Surtout, ne pas se laisser aller. L’administration m’avait affecté à la salle de gym pour que je reste en forme, mais ensuite, ils m’en ont éloigné parce qu’ils me croyaient impliqué dans le trafic de drogue de la prison. C’était faux. La seule substance que je me faisais livrer en douce, c’était mon huile pour les cheveux. J’avais envie de planer en tôle, mais je n’ai pas cédé à la tentation parce que j’avais une mission sacrée : reconquérir ma ceinture.

Donc, je passais le plus clair de mon temps à courir, à faire des pompes, des abdominaux et des assouplissements. Le matin, je courais dans la cour, puis faisais beaucoup de cardio – sauts à la corde, pompes, abdominaux. J’avais reçu des lettres de deux anciens boxeurs eux aussi en prison – Rubin Carter, dit l’« Ouragan », et James Scott, lequel a disputé la plupart de ses matchs pendant son temps dans la prison d’État de Rahway. Scott m’avait écrit que je ne serais pas prêt tant que je n’aurais pas « mitraillé cent pompes ». Une manière familière de dire que je devais faire cent pompes dans la foulée, comme un tir de mitraillette. Au début, je n’y arrivais pas, mais à force de pratique, j’ai fini par lui répondre : « J’ai réussi à mitrailler cent pompes. »

Le soir, je demandais à Wayno de tenir mes jambes et je faisais cinq cents abdominaux. Je continuais même si mon cul saignait. On avait une radio dans la cellule où on pouvait brancher des écouteurs pour écouter de la musique sans déranger son colocataire. Je me levais à deux heures du matin, j’enfilais mon short, mes écouteurs, et je trottinais dans la piaule pendant des heures. Quand Wayno se réveillait, les murs suintaient de sueur. Parfois, je courais sur place dans ma chambre pendant la journée et tous les gardiens et les détenus qui passaient par là m’observaient à travers la petite fenêtre.

Quand je boxais contre mon ombre, c’était encore pire. J’étais encerclé de taulards, gardiens et employés administratifs, qui se prenaient tous pour mes entraîneurs.

— Bouge, mon frère, bouge ! Esquive !

Chacun d’eux avait un commentaire à faire.

— C’est moi le pro, putain. Regardez et taisez-vous.

À mon arrivée en tôle, je pesais cent vingt-trois kilos, mais en six mois, j'étais descendu à quatre-vingt-dix-huit kilos. J'étais passé du petit gorille à l'Adonis taillé au burin.

J'ai commencé à étudier l'islam en prison, mais je m'y intéressais déjà bien avant. Captain Yusuf Shah, le cuisinier de Don, avait été le professeur de Malcom X et le bras droit d'Elijah Muhammad, le leader de Nation of Islam. Captain Joe, comme on l'appelait, était extrêmement respecté. Il était devenu mon chauffeur, mais il aurait dû être mon garde du corps. Il n'y avait aucun problème qu'il ne pouvait résoudre.

Don l'avait renvoyé parce qu'il avait piétiné ses côtes de porc. Don humiliait régulièrement Captain Joe en l'obligeant à cuisiner du porc. Captain Joe portait des gants de fer pour les préparer. Un jour, je l'ai vu pleurer en aplatissant des côtelettes.

J'étais à Los Angeles quand j'ai entendu dire que Don avait renvoyé le cuisinier, mais quand je suis retourné à New York, c'est Captain Joe qui est venu me chercher à l'aéroport.

— Je croyais que tu étais viré.

— Non, non, mon frère, pas du tout. C'était un malentendu. J'ai contrarié M. King. C'était ma faute. Je n'aurais pas dû faire ça parce que c'était sa nourriture. Je suis un idiot. Allah m'a béni en me donnant le privilège de retravailler avec M. King.

— Captain Joe, si tu ne me dis pas ce qui s'est passé, c'est moi qui vais te renvoyer. On m'a raconté que des hommes sont allés trouver Don. Que s'est-il passé ? Combien étaient-ils ?

— Soixante-quinze, tous armés, a répondu humblement Captain Joe, mais avec une force qui prouvait qu'il avait encore du pouvoir.

Apparemment, quand il est retourné à Harlem et a dit à ses frères de Nation of Islam que Don l'avait viré, soixante-quinze hommes armés ont débarqué dans le bureau du manager, ont bousculé quelques employés, puis ont obligé Don à réembaucher le cuisinier. C'est ce qu'on m'avait dit.

— On ne renvoie pas Captain Joe, Captain Joe te renvoie, ont grogné les sbires.

Le brave homme est donc revenu et a pris le poste de chauffeur. Il avait encore beaucoup d'influence. Ce vieil homme à l'air inoffensif pouvait, d'un simple coup de fil, obtenir tout ce qu'il désirait. C'était un honneur d'avoir un tel homme à mon service. Captain Joe a été un formidable

mentor pour moi – prévenant, généreux, et précieux. Il parlait tout le temps de spiritualité. Il a été heureux d'apprendre mon baptême. Il était enchanté par mon implication et mon sérieux. Je n'ai jamais osé lui avouer que j'avais culbuté une fille du chœur après la cérémonie.

J'étais déjà réceptif à l'islam quand je suis allé en prison. Un détenu originaire de Detroit prénommé Chuck avait grandi dans la religion musulmane. Je le voyais à la mosquée. Ne vous méprenez pas, on ne va pas à la mosquée que pour prier. Tout le monde faisait des affaires là-bas. C'est un lieu de rencontre, où l'on frayait avec les occupants des autres dortoirs. J'apprenais mes prières, mais j'allais aussi chercher mes messages. Je priais Dieu et je récupérais un 45. C'était comme ça. J'adorais Allah, mais je restais Mike, et il m'avait fait tel que je suis – un manipulateur et un filou.

Chuck a voulu m'enseigner les prières. C'était un professeur lamentable. Il était hyper nerveux et pas très amical. Mais il parlait arabe. Je découvrais les prières et il me hurlait :

— Tu as compris !?

— Tu ne me l'as récitée qu'une fois, qu'est-ce que tu racontes ?

Il me l'avait lue à une vitesse cosmique. Il devait être sous Ritaline.

Alors il a ralenti un peu l'allure et a repris la prière, mais ensuite c'était l'heure du déjeuner, et il est parti.

J'ai réussi à apprendre la prière d'ouverture, puis j'ai suivi les cours avec Wayno. Son nom islamique était Farid. Au début, j'étais malpoli et désagréable. Siddeeq me faisait asseoir et me parlait de l'islam, mais j'étais tellement irritable que je ne voulais pas en entendre parler. Mais une fois que nous avons appris à nous connaître, Siddeeq m'a demandé si je voulais me joindre aux autres pour la prière et je me suis détendu. J'ai pris l'habitude de prier, puis j'ai commencé à lire le Coran avec Farid. Je n'ai pas eu de révélation particulière. C'était juste comme ça, c'est ce que je suis aujourd'hui.

Je ne comprenais pas le versant spirituel de l'islam. C'est venu bien plus tard. Je n'étais pas vraiment prêt pour la religion à l'époque. Je me suis servi de l'islam pour capitaliser mon temps et cela m'a beaucoup aidé. J'avais quelque chose en quoi croire, mais j'ai fait de bonnes actions pour de mauvaises raisons. Cela faisait néanmoins partie de ma maturation et de mon apprentissage de l'amour et du pardon. Ça a été ma première expérience de l'amour et du pardon véritables.

Un an avant la date prévue de ma sortie, des rumeurs couraient sur une possibilité de libération anticipée. De nombreux journalistes de la presse nationale comme Greta Van Susteren se posaient des questions sur ma condamnation. Mes avocats discutaient avec le tribunal et la famille Washington. Apparemment, ils étaient parvenus à un accord. Si je payais 1,5 million de dollars aux Washington et que je faisais mes excuses à Desiree, je sortais immédiatement de prison. Je n'avais pas à reconnaître que je l'avais violée, simplement à m'excuser. Certains de mes amis, comme Jeff Wald, me poussaient à accepter.

— Mike, je reconnaîtrais avoir violé Mère Teresa pour me tirer de cette putain de tôle !

— Si je leur fais des excuses, la prison dans ma tête sera encore pire que celle où je suis en ce moment.

Ils m'ont présenté devant le tribunal de la juge Gifford en juin 1994 pour une audience de réduction de peine. J'étais habillé d'un jean, une chemise de travail bleu pâle et des chaussures de travail. Le nouveau procureur m'a demandé si j'avais une déclaration à faire.

— Je n'ai commis aucun crime. Je le dirai jusqu'à la tombe. Je n'ai jamais violé personne.

Ce n'était pas ce qu'ils voulaient entendre. Ils m'ont renvoyé tout droit derrière les barreaux. Tout le monde m'a enlacé et embrassé à mon retour.

— Rien à foutre de ces connards !

— Calmez-vous, les gars. Tout va bien. Encore un an. Finissons-en.

Je savais que ce ne serait pas la fin de Mike. Je n'avais que vingt-huit ans, mais je serais récompensé après avoir purgé ma peine. D'autres journalistes sont venus m'interviewer. Je lisais beaucoup et je me sentais politiquement concerné.

Larry King est venu dans ma cellule m'interviewer. Il voulait se représenter quel effet cela faisait de passer de la lumière des flashs à l'ombre des barreaux.

— L'amour romantique vous manque-t-il ?

Je ne pouvais pas lui parler de ma conseillère.

— Peut-être, mais c'est quoi l'amour ? L'amour est un jeu. Une compétition. Les gens beaux attirent l'amour. Ils ne se battent jamais pour l'avoir. À quels sacrifices sont-ils prêts au nom de l'amour ? Il faut être prêt à l'amour, parce que si vous possédez une jolie chose, quelqu'un viendra

vous la disputer et si vous n’êtes pas assez combatif, à la moindre querelle, vous abandonnerez.

— À l’évidence, vous contrôlez mieux votre environnement ici. Et la nourriture ? Certains plats doivent vous manquer, non ?

Comment lui parler du homard et des plats chinois ?

— Je suis juste moi-même.

— J’essaie simplement de montrer au public ce que ce serait s’ils n’avaient pas toutes les choses de leur quotidien à leur portée.

— Je vais vous dire une chose, il y a des gens qui sont allés en prison, dans des conditions parfois bien pires que les miennes. Mais on finit par s’attacher énormément à soi-même. Je crois que dans une de ses pièces, Tennessee Williams dit : « Tout le monde doit se méfier de son prochain, car c’est le seul moyen de se protéger de la trahison. » Je crois vraiment à cette idée. Je crois que toutes les personnes impliquées dans mon existence me trahiront un jour ou l’autre. Ils me disent tous : « Non, non, c’est faux. » Mais c’est ce que je crois.

— Si c’est ce que vous croyez, vous ne devez pas être très heureux, a fait remarquer Larry.

— Non, je ne suis pas malheureux, je suis juste lucide.

— Je sais qu’il y a au moins une émotion qui vous manque : les acclamations de vos fans. Ça vous manque, non ?

— Je peux vous avouer quelque chose ? Loué soit Allah, je me félicite mentalement un million de fois par jour. Je suis mon plus grand fan. Personne au monde n’est meilleur que moi. Donc je ne pense pas trop à ça. Les gens ne savent pas vraiment ce qu’ils applaudissent. Je me connais bien et je sais pourquoi ils m’acclament, mais eux ne le savent pas. Ils applaudissent le K.O. C’est tout ce qui les intéresse, le K.O. et la performance. Moi, je me félicite de ce que je suis.

Tout se passait bien en prison pour moi jusqu’à ce que quelqu’un dénonce ma relation avec la conseillère. Si je réussissais le dernier examen, je sortais dans une semaine, quand soudain, les Affaires internes ont envoyé un type pour m’interroger. Quelqu’un leur avait dit que j’avais passé plusieurs heures avec la conseillère. À l’arrivée de l’enquêteur, je suais comme un porc.

— Bien. Vous êtes censé être libéré dans quelques semaines, mais vous savez que cela n’arrivera pas si vous êtes reconnu coupable, a-t-il dit

calmement.

Putain ! Je suffoquais presque.

— Mais je n’ai rien fait, monsieur. Tout le monde vous dira que je suis un bon étudiant.

Ce petit Blanc me faisait flipper à mort. Je jouais l’Oncle Tom à fond : « Oui, monsieur. Non, monsieur. »

— Certains détenus affirment que vous êtes resté dans la salle de classe avec la conseillère un temps anormalement long.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je révise, rien d’autre. J’avais besoin de conseils. J’ai abusé de la drogue et de l’alcool toute ma vie et je dois résister à la tentation tous les jours…

J’étais en mode improvisation totale.

— Vous savez, cela pourrait très mal tourner pour vous, monsieur Tyson. Ceci est une affaire très grave.

Quand j’ai quitté ce type, je faisais dans mon froc. Je suis allé dans la salle des visites pour voir une fille avec qui j’avais rendez-vous. Puis j’ai vu le petit Blanc qui venait de m’interroger s’avancer vers ma conseillère.

— Tu me cherches, connard ? a-t-elle crié à l’enquêteur.

Merde alors ! J’avais les couilles dans les chaussettes. Je n’en revenais pas qu’elle lui hurle dessus comme ça. Mon Dieu, on est foutus !

— Qu’est-ce que tu veux savoir sur moi, hein ? Je travaille dans cette tôle depuis dix-sept ans !

Elle lui était tombée dessus comme une furie et l’avait drôlement secoué. Puis elle m’a rejoint dans la salle des visites et s’est assise à côté de moi. Elle a commencé à me parler et m’a caressé le pénis à travers mon pantalon. Je me suis mis à bander et elle a écrit son nom sur mon pantalon, à l’endroit où j’étais dur.

— Putain, comment tu peux faire ça ?

Elle s’est contentée de sourire.

Je n’ai plus jamais entendu reparler de cette enquête. À la fin du programme de cours, j’ai réussi mon examen, même si je n’aurais pas dû. Dans l’un des tests, je devais donner les « trois besoins basiques ». J’ai répondu : « Le sexe, la nourriture et l’eau », dans cet ordre. Pas d’air, seulement du sexe, de la nourriture et de l’eau.

Ma libération n’était qu’une question de jours. Dehors m’attendaient des millions et des millions de dollars, grâce aux contrats passés par Don avec Showtime et le MGM Grand. Tout le monde me courtisait, mais Don semblait le meilleur choix. C’était lui qui m’offrait le plus d’argent. Et une nouvelle petite amie m’attendait aussi dehors.

J’avais rencontré Monica Turner il y a plusieurs années. C’était une amie de Beth, l’une de mes amies filles. Beth avait voulu me caser avec Monica parce qu’elle trouvait qu’on allait bien ensemble. Monica m’a envoyé une lettre chez Camille avec une photo d’elle. Je ne l’ai rencontrée que deux semaines avant mon procès. J’étais à Washington et je me suis arrêté devant chez elle avec deux immenses limos. J’avais retenu son numéro parce que j’ai une mémoire photographique, et je voulais la voir parce que nous ne nous étions jamais vus en personne.

— Où es-tu, Mike ?

— Devant ta porte.

Quand elle a ouvert, j’ai essayé de la convaincre d’aller à l’étage avec moi, mais elle n’était pas partante.

Craig Boogie m’accompagnait.

— Puis-je utiliser vos toilettes ?

Elle l’a invité à entrer.

— Pourquoi tu le laisses entrer chez toi, lui ? Tu ne le connais pas.

— Parce que toi, tu as une autre idée en tête. Lui veut seulement aller aux toilettes.

Alors je l’ai embrassée, je suis parti et ne lui ai plus jamais reparlé. Puis un jour, en prison, j’ai reçu une lettre de Monica.

« Oh, mon Dieu, je t’en prie, appelle-moi ! » m’écrivait-elle.

Elle était très attentionnée et inquiète. Je l’ai appelée en PCV et je lui ai demandé de but en blanc :

— Hé ! Tu veux bien être ma copine ?

C’est ainsi que je vis ma vie, dans l’instant.

— Oui ! Je veux bien.

J’étais content. C’était une fille gentille et intelligente. Elle en avait bavé dans sa vie. Elle avait été molestée. Un temps, elle était sortie avec l’un des Knicks, l’équipe de basket de New York, puis il l’avait larguée.

Je lui ai envoyé des billets d'avion et elle est venue tout droit dans l'Indiana. Elle ne flirtait pas beaucoup à l'époque, elle se concentrait sur ses études de médecine.

En me voyant dans la salle des visites, elle a fondu en larmes.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois là, a-t-elle pleurniché.

Comme on s'entendait bien, elle est souvent revenue me voir, parfois même deux fois par semaine. Nous n'avons pas eu de relations sexuelles pendant mon séjour en prison. On a un peu fricoté, mais je ne voulais pas risquer de la faire exclure de la liste des visiteurs. J'attendais impatiemment ses visites.

La première fois qu'elle est venue, elle était un peu enrobée. J'ai été vraiment superficiel : je lui ai dit qu'elle avait besoin de perdre quelques kilos. Je lui ai demandé de suivre un programme que je supervisais par téléphone. Elle était très motivée et a perdu du poids.

J'étais derrière les barreaux depuis trois ans, et enfin, le jour de ma libération est arrivé. Je me suis levé très tôt ce matin-là et j'ai fait mes bagages. Farid avait été libéré avant moi, donc je n'avais plus d'amis proches là, mais j'ai dit au revoir aux détenus. J'étais prêt à sortir dans la rue où des centaines et des centaines de journalistes et cameramen m'attendaient depuis le milieu de la nuit. Juste avant ma sortie, une petite gardienne blanche est venue me parler.

— Je suis fière de toi, Mike. Je ne pensais pas que tu tiendrais le choc, mais tu as réussi. Tu ne les as pas laissés te briser. Bravo.

J'ai réfléchi une seconde à ses paroles. Ma mégalomanie est revenue en force et je me suis dit : « Qu'est-ce qu'elle croyait ? Que je ne pouvais pas gérer ça ? Elle ne sait pas de quel putain de merdier je viens ? Je suis né dans un système institutionnalisé. Pour qui elle me prend ? » Mais ce n'était pas ce qu'elle voulait dire. Elle parlait de mon interminable chute de la lumière à l'ombre et de mon adaptation à une société où je ne voyais pas dans le miroir un homme plus grand que les autres. Nous étions tous égaux. Ce que cette gardienne avait dit m'était passé par-dessus la tête – une tête qui, en dépit de tous mes efforts, grossissait à chaque pas vers le monde extérieur.

10

LA VEILLE DE MA LIBÉRATION DE PRISON, je n'ai pas pu dormir. À quatre heures du matin, j'ai entendu les hélicoptères qui vrombissaient dans le ciel. C'était les stations de radio qui préparaient leur direct. À l'extérieur du bâtiment, le parking était plein d'antennes satellites et de voitures de journalistes. En face, une foule immense s'était réunie dans un champ de maïs, en pleine nuit, dans l'espoir de m'apercevoir. À six heures, Don, Rory et John Horne sont arrivés à bord d'une limousine allongée noire et sont entrés dans la prison.

Je les attendais, mais je n'avais pas vraiment envie de partir. Je m'étais habitué à la détention. J'appréciais de pouvoir décompresser, de recevoir la visite de célébrités et de présentateurs télé. C'était un repos bien mérité, mais il fallait que je retourne dans la vraie vie.

J'ai respiré un bon coup et on est sortis. Il n'y avait pas loin à marcher jusqu'à la limousine, mais ça m'a paru une éternité. Les flashs crépitaient, les quatre hélicoptères tournoyaient, et les gens rassemblés dans le champ m'acclamaient. Mes sens étaient submergés. Je portais un manteau noir tout simple, une chemise en lin blanc, et j'avais sur la tête un kufi blanc tricoté. J'essayais d'être humble, mais c'était dur.

Avant de prendre l'avion pour l'Ohio, j'ai voulu m'arrêter dans une mosquée et prier, mais même ce geste sincère a été transformé en numéro de cirque. Siddeeq avait demandé à Mohamed Ali de prier avec moi, et il attendait dans la mosquée quand on est arrivés. Il y avait foule et les gens se bousculaient pour être vus avec moi à la télé. On se servait de moi pour apparaître à l'écran ou dans les journaux. Le diable et ses œuvres, même là-bas.

Après avoir prié, on s'est envolés pour l'Ohio, pour rentrer chez moi. Par une ironie du sort, la même équipe qui m'avait conduit en prison accompagnait à présent ma libération. Don m'énervait déjà alors que je n'étais sorti que depuis quelques heures. Il avait rempli la limousine de bouteilles de Dom Pérignon. Sur la route jusqu'à la maison, des rubans jaunes avaient été attachés aux arbres, avec de larges banderoles où l'on

pouvait lire MIKE, BON RETOUR DANS TA FAMILLE et CHAMPION TU NOUS AS MANQUÉ.

Une fois devant chez moi, j'ai vu que Don avait prévu une grande fête de bienvenue. Il avait invité un tas de gens à qui je n'avais rien à dire et il avait commandé à un traiteur des homards, des crevettes, du porc et du champagne, des trucs vraiment appétissants pour un musulman. J'ai foutu tout le monde dehors, y compris Don, puis Monica et moi nous avons consommé notre amour.

Quand Don est revenu le lendemain, je l'ai viré. On était censés donner une grande conférence de presse pour annoncer nos accords avec le MGM Grand et avec Showtime, mais ça m'était bien égal. J'ai rayé son nom du communiqué de presse.

— S'il te plaît, Mike, ne fais pas ça, a commencé à supplier Don. Ne fais pas ce que ces démons de Blancs me font.

Je me foutais pas mal de ses jérémiades. Mais là il a ouvert une mallette qui contenait un million de dollars en liquide, et ça a attiré mon attention. Aucun autre agent n'avait autant d'argent à m'offrir, alors j'ai à nouveau changé d'avis. J'ai remis son nom dans le communiqué et, quelques jours après, nous avons donné une conférence de presse pour annoncer nos nouveaux accords.

Je n'ai pas eu le temps de m'adapter au monde. Plein de gens voulaient me voir parce que j'avais des matchs prévus pour deux cents millions de dollars. C'était pire qu'avant la prison. Tout le monde disait autour de moi : « Mike est le meilleur. C'est le meilleur. » Mais je n'avais plus la même attitude. J'avais peur de tout le monde. La prison ne vous réhabilite pas, elle vous déshabilite. Même si vous gagnez plein d'argent à la sortie, vous restez un être diminué par rapport à avant votre séjour là-bas. J'étais parano. Je croyais que tout le monde allait me faire du mal. Je paniquais chaque fois que j'entendais une sirène d'ambulance. Un jour, j'étais au lit avec Monica, je me suis réveillé, je l'ai regardée et je me suis jeté sur elle. Pour une raison inconnue, je m'imaginais que quelqu'un était entré dans mon lit pour essayer de me poignarder. J'avais tellement peur.

Je n'étais plus le même, j'étais devenu dur. Fondamentalement, la prison m'avait vidé. Je ne faisais plus confiance à personne, même à moi-même face à certains individus. Je ne voulais plus jamais me retrouver dans la moindre situation impliquant des femmes. J'avais ruminé tout ça pendant

tant d’années que je ne pouvais plus l’oublier ; ça me travaille encore aujourd’hui. Tous mes amis disaient : « Laisse courir, laisse courir », mais ce n’est pas eux qui devaient affronter ça. Difficile de dormir sur ses deux oreilles quand on est hanté par ce genre d’obsession.

J’avais signé ces deux contrats qui nous valaient une avance considérable. Personne n’avait envie d’entendre qu’il me fallait plus de temps pour remettre mes idées et ma vie en ordre. Tout le monde attendait tellement de moi. J’étais déchiré. J’avais peur, mais d’un autre côté je redevenais arrogant. Je voulais tout. Je pensais que tout m’était dû à cause de mon temps passé derrière les barreaux. Je voulais baiser les plus belles filles, m’acheter les plus belles voitures, avoir les plus belles maisons. J’étais le comte de Monte-Cristo. J’étais un gladiateur. Dieu lui-même n’aurait pas pu créer un meilleur lutteur. Et pourtant j’avais peur des sirènes d’ambulance.

Je voulais être à la hauteur des meilleurs, mais je ne savais pas si j’en étais capable. J’avais vingt-neuf ans, mais j’avais l’impression d’avoir perdu beaucoup de mon énergie. Je n’avais plus la même rage qu’avant d’aller en prison. Et surtout, j’avais honte d’y être allé. Chaque fois que j’allais dans une ville nouvelle, je devais me faire enregistrer comme délinquant sexuel. Si j’oubliais, je me faisais prendre à partie par la police dès l’aéroport.

— Excusez-moi, je peux vous dire deux mots ? me disait le flic. Je vois que vous ne vous êtes pas fait enregistrer ici, donc si vous voulez bien le faire à votre destination, nous vous en serions très reconnaissants. Je pourrais vous arrêter tout de suite, donc je pense qu’il serait prudent de vous enregistrer dès que vous serez arrivé là-bas.

Oh, bon sang. Je suis encore dans ce merdier à l’heure qu’il est, chaque fois que je voyage.

Même si tout le monde s’attendait à ce que je décime toute la catégorie des poids lourds, ça n’allait pas être aussi facile. Dans l’histoire de la boxe, personne n’avait jamais été privé de trois années de sa vie pour revenir ensuite comme s’il ne s’était rien passé. Mohamed Ali avait été dépouillé de son titre, mais il n’avait pas passé trois ans en prison sans pouvoir s’entraîner. Cela ajoutait encore à la pression que je subissais.

À ma libération, j’ai vraiment essayé d’être un bon musulman, mais je me suis laissé entraîner dans le monde matériel. Trop de gens me sautaient

au cou, et ma conscience n'était pas encore pleinement développée. Je priais encore, mais toutes ces distractions se glissaient dans ma tête et me ramenaient au Mike d'avant la prison.

Il est facile d'accuser Don de m'avoir replongé dans ce monde écœurant de consommation tape-à-l'œil, d'alcool et de femmes. Il s'inquiétait peut-être sincèrement à l'idée que je puisse suivre un dingue islamiste et me débarrasser de lui. Mais je suis le seul coupable. Je voulais prouver à tout le monde que j'étais encore le meilleur, même si j'étais resté enfermé pendant trois ans. Sous ce corps musclé, j'étais encore gourmand. Si je m'étais écouté, j'aurais passé mes journées à manger des gâteaux et des glaces. Donc je devais réprimer cette partie de moi-même.

Mais ce n'était pas si facile de museler ma libido. Monica voulait créer autour de moi une vie de famille et un foyer stable, mais ça ne m'intéressait pas. Je ne me sentais pas du tout prêt à devenir père de famille ; j'étais encore bien trop immature. À mes yeux, le principe pour fonder un foyer, c'était : « Tu prends le fric et tu la boucles. » Je n'étais qu'un salaud d'égoïste.

Peu après être sorti de prison, j'étais à New York avec Craig Boogie. En marchant dans la rue, j'ai croisé une jolie fille noire et je me suis mis à la suivre. J'ai essayé de l'aborder, mais elle est entrée dans une boutique Banana Republic. J'y suis entré aussi et je l'ai vue se faufiler dans une cabine d'essayage. On l'attendait à l'extérieur quand elle est ressortie du magasin.

Elle est partie en courant, elle ne voulait pas me parler.

Une semaine plus tard, pendant une séance photo pour un magazine, chez moi, dans l'Ohio, la fille s'est pointée. C'était la styliste.

— Hé ! On se connaît. C'est le destin qui nous a fait nous rencontrer. Il t'a menée jusqu'à ma maison.

Elle était tellement canon que le photographe n'arrêtait pas non plus de la mater. Mais moi j'étais toujours dans mon trip de mac pseudo-intello appris en prison, et elle aimait ça. Elle m'a dit qu'elle s'appelait Tuesday, « mardi » en anglais, et à partir de là on a passé beaucoup, beaucoup de mardis ensemble.

Maintenant que l'argent coulait à flots, il était temps de me procurer quelques propriétés vraiment luxueuses. Il me fallait une maison à Las Vegas puisque j'allais me battre là-bas, donc j'ai plus de deux hectares juste

à côté de chez Wayne Newton. J'ai adoré décorer cette maison. Tout était Versace, depuis les porte-rouleaux de papier toilette jusqu'aux oreillers et aux couvertures. Quand on entrait par les immenses portes en bois à poignée en cristal, on voyait aussitôt une cascade géante avec des statues de lion de part et d'autre. Il y avait des plafonds voûtés pour qu'on entende le bruit de l'eau dans toute la maison, ce qui créait un sentiment de tranquillité.

Comme j'aimais regarder les films de karaté, j'avais installé plusieurs home cinémas. Ma chambre était équipée du dernier cri en matière de hi-fi. J'adorais tellement la stéréo que je faisais mettre parfois dans mes voitures une sono qui coûtait plus cher que la bagnole elle-même. Pour le hall du premier étage, j'avais commandé une fresque de deux cents mètres carrés représentant tous les grands boxeurs de l'histoire. Ça m'avait coûté cent mille dollars.

Dans le jardin, on se serait cru en Italie. Ou au moins à l'hôtel Bellagio de Las Vegas. J'avais fait creuser des douves et une piscine gigantesque. Autour de la piscine il y avait des statues hautes de deux mètres de guerriers redoutables comme Alexandre le Grand, Hannibal, Gengis Khan ou Jean-Jacques Dessalines, le révolutionnaire haïtien. Comme on ne trouve pas de statues d'Hannibal dans le commerce, j'ai appelé le type qui fabriquait les lions pour le MGM Grand, et il a travaillé d'après des photos que je lui ai fournies, et après il a fallu une grue pour apporter les statues. Tout autour du jardin, il y avait des arbres exotiques qui coûtaient trente mille dollars pièce. L'entretien des arbres s'élevait à presque deux cent mille dollars par an.

Bien sûr, il me fallait aussi une demeure sur la côte Est, donc je me suis acheté la plus grande maison que j'ai pu trouver dans le Connecticut. Il y avait plus de quatre mille cinq cents mètres carrés, treize cuisines et dix-neuf chambres à coucher. Mon but était de mettre une fille dans toutes les chambres en même temps. C'était une sacrée propriété : douze mille mètres carrés de forêt, une piscine intérieure et extérieure, un phare, un court de tennis et une vraie boîte de nuit que j'avais baptisée Club TK.-O.

Dans cette maison, je me prenais pour Scarface. La chambre principale faisait quatre cent cinquante mètres carrés. Il y avait un dressing tellement grand, tellement rempli de vêtements, de chaussures et de parfums qu'on se serait cru dans une boutique Versace. Quand Monica était là, elle avait son propre dressing de près de cent mètres carrés. La chambre avait un énorme

balcon qui ouvrait sur le rez-de-chaussée. Pour monter dans la chambre, je pouvais emprunter un escalier en marbre à double révolution ou prendre l'ascenseur vitré. C'était une maison formidable, mais, pendant les six années où elle m'a appartenu, on peut compter sur les doigts des deux mains le nombre de fois où j'y ai réellement vécu.

J'étais encore propriétaire de ma maison dans l'Ohio, et j'en ai acheté une quatrième, pour Monica, une belle demeure sur le terrain de golf du Congrès, dans le Maryland, celui où jouait souvent Tiger Woods. Mais je n'investissais pas seulement dans les maisons. Je me suis remis à satisfaire ma passion pour les voitures. En prison, je n'en avais plus que six, mais j'avais repris ma collection, avec des Viper, des Spyder, des Ferrari et des Lamborghini. On faisait des courses de vitesse dans la rue devant ma maison de Las Vegas.

Je fournissais de belles voitures à tout mon entourage. Un jour, à Las Vegas, avec Rory et John Horne, on passait devant un concessionnaire Rolls-Royce et on a regardé la vitrine. De l'intérieur, les vendeurs ont dû penser que ces trois Noirs en jeans et baskets lorgnaient sur des voitures bien trop chères pour eux, et quand on est entrés, comme ils ne m'avaient pas reconnu, ils nous ont envoyé un petit jeune.

— La Rolls qui est là, vous en avez combien en magasin ? lui ai-je demandé.

— Vous voudriez l'essayer ? a répondu le jeune vendeur.

— Non, je veux juste acheter toutes celles que vous avez en stock. Quand je suis parti, le gosse a été promu directeur général.

Après chaque combat, j'allais à Los Angeles avec Boogie et je passais la journée entière à faire du shopping dans Rodeo Drive. On terminait par un bon dîner, on emmenait quelques filles et on sortait en boîte. Je me rendais encore de temps en temps à la boutique Versace du Caesars Palace, et j'y laissais à chaque fois cent mille dollars. Quand on partait, c'était comme une scène d'*Un prince à New York*, avec tous ces gens qui portaient des sacs et des sacs remplis de trucs. Le plus drôle, c'est que la plupart de ces vêtements restaient dans mes placards. En général, je portais des baskets, un jean et un sweat. Quand j'étais en prison, Gianni Versace m'envoyait des invitations à toutes ses fêtes. Il savait que je ne pouvais pas y aller, mais

c’était sa façon de me dire qu’il pensait à moi. C’était un fameux bonhomme.

Je gagnais tellement d’argent que je ne savais pas trop combien j’en avais. Un jour, Latondia, l’assistante de Rory, devait passer la nuit chez lui, dans le New Jersey. Elle n’avait pas eu le temps de faire sa valise, donc en arrivant elle s’est installée dans une chambre d’ami où il y avait un sac de voyage Louis Vuitton. Elle a supposé qu’il était à Rory ou à moi, et pensant y trouver un tee-shirt propre, elle l’a ouvert, mais elle est restée sous le choc. Dans ce sac, il y avait un million de dollars en liquide. Elle a aussitôt fait venir Rory et lui a montré ce qu’elle avait découvert.

— Merde, Mike a oublié où il avait laissé ce sac, a dit Rory. Je lui téléphone tout de suite et je lui demande de me prêter deux cent mille dollars.

Le sac était là depuis plus d’une semaine. J’avais eu une nuit agitée en ville et je ne me rappelais plus où je l’avais laissé. Chaque fois que Latondia rapportait mes vêtements de chez le teinturier à Las Vegas, elle revenait avec des enveloppes en plastique scellées, contenant des bracelets hors de prix ou vingt mille dollars en billets restés dans mes poches. Question argent, je ne faisais pas dans le détail.

Pourtant, mes dépenses les plus extravagantes datent du jour où j’ai voulu acheter des bébés tigres et des lionceaux. J’étais encore en prison quand j’en ai parlé à mon concessionnaire automobile, Tony. J’avais envie de savoir quels nouveaux modèles de voiture allaient sortir, quand Tony m’a dit qu’il envisageait d’acheter un tigre ou un lion pour le promener dans sa Ferrari.

— Hé ! Moi aussi je veux un tigre, ai-je dit.

Tony a fait passer l’information, Anthony Pitts en a entendu parler, et dès que je suis revenu dans l’Ohio après la prison, j’ai trouvé quatre bébés fauves sur ma pelouse. Ils me fascinaient. J’ai beaucoup joué avec eux et j’ai vite compris qu’ils n’avaient pas la même personnalité que nos chats de gouttière. Quand on joue trop avec eux, ils s’énervent et deviennent difficiles. On est obligé d’apprendre à les connaître parce que, quelques années plus tard, ils font deux mètres de haut, pèsent plus de deux cents kilos et peuvent se mettre debout sur les pattes arrière et vous briser le crâne d’un coup de paluche.

Celui dont j'étais le plus proche était le bébé tigre blanc que j'ai baptisé Kenya. Elle m'accompagnait partout, même dans mon lit. Les spécialistes des animaux sauvages ne pouvaient pas croire que j'aie établi une telle relation avec elle. Ils disaient qu'en trente ans, ils n'avaient jamais vu un tigre blanc suivre quelqu'un partout comme elle le faisait avec moi. Quand j'invitais une fille à la maison, j'enfermais Kenya dehors dans son enclos et elle pleurait. Par les nuits d'été, quand elle était en chaleur, elle pleurait jusqu'à ce que j'aille lui frotter le ventre.

Kenya avait la maison pour terrain d'exploration. Quand elle était dans le jardin, elle se couchait en haut du mur de la piscine et regardait les chevaux de Wayne Newton par-dessus la clôture. Elle aurait aisément pu sauter la clôture, mais elle ne l'a jamais fait. Nous avions un dresseur prénommé Keith qui travaillait avec elle, et que je payais deux mille cinq cents dollars par semaine. Mon assistant Darryl et les gens qui faisaient le ménage m'aidaient à m'occuper d'elle, mais ils ne voulaient pas s'en approcher. Comme elle les mordait parfois, ils ne lui faisaient pas vraiment confiance.

Quand on a des bébés fauves, il faut être avec eux tout le temps, parce que si on les laisse seuls un moment, ils ne vous reconnaissent pas quand vous revenez, et ça pose un problème. J'ai donc obtenu une autorisation pour mes animaux et j'ai acheté deux camions dix-huit roues pour les transporter à travers le pays. Je n'avais alors que deux petits tigres. Les lions n'arrêtaient pas de se dresser sur les pattes arrière, ils étaient trop intimidants. L'un d'eux m'a mordu le bras et j'ai dû aller à l'hôpital où on m'a fait six points de suture. Aux urgences, ils m'ont demandé ce qui m'était arrivé et je leur ai répondu que j'avais été attaqué par un chien. J'avais envie de tuer cette sale bête, mais j'ai compris que c'était de ma faute, alors je me suis fait vacciner contre le tétanos pour ne courir aucun danger, puis j'ai donné le lion à quelqu'un d'autre.

Au bout de quelques mois passés à me réacclimater à la société, j'ai commencé à m'entraîner pour le combat marquant mon retour. J'avais ajouté un nouveau membre à mon équipe. J'avais rencontré Steve Fitch, alias « Crocodile », des années auparavant dans les toilettes du Madison Square Garden, le soir où mon adversaire n'était jamais apparu. Il m'avait demandé si je me battais ce soir-là et j'avais répondu : « Oui, si mon adversaire se pointe. » En prison, j'avais parlé de lui à Rory ; Crocodile travaillait avec le boxeur Oba Carr, dont Rory était aussi le manager et dont Don était l'agent, et nous avons pu bavarder au téléphone. Il avait été

question d'amis à moi qu'il avait rencontrés quand il était en prison, et ça a tout de suite collé entre nous. À ma libération, je lui ai demandé de faire partie de la bande. C'était un type comme je les aime, un type de la rue.

Quand je suis sorti de prison, je n'ai plus vu Don aussi souvent qu'avant. Je crois qu'il avait encore peur que je l'agresse. Alors il passait par John Horne pour négocier avec moi et Rory était mon intermédiaire pour toutes les questions personnelles. Ils se partageaient les vingt pour cent que touche un manager, et malgré tout ils gagnaient plus d'argent qu'ils n'en avaient jamais rêvé. En plus de Rory et de John, j'avais toujours mon équipe de sécurité dirigée par Anthony Pitts. Il y avait aussi Farid, mon ancien compagnon de cellule, jusqu'au moment où les autorités nous ont dit que nous ne pouvions plus nous fréquenter parce que nous étions tous les deux des criminels reconnus.

L'équipe Tyson s'était mise au high-tech. Au lieu d'utiliser des téléphones, chacun avait son talkie-walkie pour qu'on puisse tous communiquer sur ce qui se passait. Chacun avait son surnom. Rory était L1 et John L2. Ant était T1. Mon ami Gordie était Groove. Don était Frederick Douglass à cause de ses cheveux. Quant à moi, j'avais plusieurs surnoms. Ils m'appelaient tantôt Mad Max, tantôt Arnold, comme Arnold Rothstein, mais le plus souvent j'étais Deebo, du nom du personnage qui emmerde tout le monde dans le film *Friday*, parce que je passais mon temps à dire « Donne-moi ci, donne-moi ça », à piquer des trucs aux autres, à leur manger leur bouffe, à changer de chaîne quand ils regardaient la télé.

Je n'aimais pas trop cette idée des talkies-walkies parce que ça me rendait beaucoup plus facile à repérer. J'essayais d'être discipliné, mais une odeur de frites me détournait parfois de mon chemin et je disparaissais pour aller manger. Je tentais constamment de semer mes gardes du corps pour rejoindre des femmes. À mesure qu'approchait le combat du 19 août avec Peter McNeeley, je devenais de plus en plus hargneux. Au début j'étais sûr de moi parce que j'étais en pleine forme en sortant de prison, mais quand on s'est mis à s'entraîner dans l'Ohio, je me suis pris des coups par un gamin, un amateur, et ça m'a fait drôlement mal. Je n'avais pas l'habitude d'être cogné. J'étais censé boxer pendant cinq rounds, mais au bout de deux, j'ai dit : « Ça suffit pour aujourd'hui, on reprendra demain. » Putain, je ne pouvais pas croire que ce petit amateur m'ait fait aussi mal. Encaisser les coups et être en forme, c'était décidément deux choses différentes. Je me

suis dit : « Comment pourrais-je battre McNeeley si cet amateur a failli me mettre K.O. ? »

J'ai fini par retrouver mon rythme et je me sentais prêt quand le mois d'août est arrivé. Quand a eu lieu la conférence de presse d'avant le combat, j'avais recouvré mon arrogance d'autrefois. J'y suis allé en costume noir et panama blanc. Dans le monde de la boxe, personne ne prenait McNeeley au sérieux en tant qu'adversaire. Ce type avait au mieux une réputation locale.

J'avais baptisé ce duel avec McNeeley « Richard Cœur-de-Lion, le retour du roi Richard ». Je donnais toujours un nom de guerrier à mes combats. Cus était mort depuis longtemps, mais je lui parlais. « T'en fais pas, Cus, le roi est de retour. Le roi Richard va faire un retour triomphal. »

S'il me restait des doutes, ils ont tous été dissipés quand je suis monté sur le ring et que j'ai dévisagé McNeeley. On s'est rapprochés quand on nous a lu les règles, et il n'a même pas osé me regarder. Un an après le combat, il a dit à un journaliste ce qui se passait dans sa tête.

— Tyson est monté sur le ring avec sa chanson de tueur et je n'étais pas préparé à avoir peur. Je l'avais bien regardé à la conférence de presse et il n'avait pas l'air si terrible, en tenue de ville. Dans mon coin du ring, je lui tournais le dos. Personne n'a envie de se laisser battre en regardant son adversaire. Une fois au milieu du ring, j'avais décidé de ne regarder que son nombril. Mais bon, c'est comme la boîte de Pandore, j'ai voulu jeter un coup d'œil. Il était gonflé à bloc. Il est tellement large ! Ses muscles dorsaux sont gigantesques. Son cou, son crâne. Il est terrible à voir. Je lui ai fait un clin d'œil et je lui ai envoyé un baiser volant, mais j'étais terrorisé.

Moi, je pensais juste qu'il était dingue ! J'avais envie de dire : « T'es vraiment qu'un enculé », mais je ne pouvais pas briser mon image de dur. Quand la cloche a sonné, il s'est précipité sur moi et m'a acculé dans mon coin du ring. J'ai riposté par un crochet court du droit et il s'est écroulé, mais il s'est aussitôt relevé comme un diable sortant d'une boîte. Avant que Mills Lane ait pu commencer le décompte réglementaire, l'autre sautillait à travers le ring pour revenir à la charge. Je n'en croyais pas mes yeux. Après le décompte, il m'est à nouveau tombé dessus ; je lui ai mis un crochet gauche, un droit, et il est allé une nouvelle fois au sol. Il s'est relevé et aurait pu continuer, mais son entraîneur est monté sur le ring et a arrêté le match pendant que Mills Lane m'emmenait à l'écart. Catastrophe, les gens se sont mis à huer. Les présentateurs répétaient : « Quelle déception. » Ce

match était diffusé dans quatre-vingt-dix pays, la plus grande audience jamais vue pour un match de boxe, et l'équipe de mon adversaire voulait l'empêcher de se battre.

Après coup, lors de la conférence de presse, j'ai essayé d'être humble et de louer Allah.

— J'ai beaucoup à apprendre. Je dois continuer à cultiver mes talents, ai-je dit aux journalistes.

Quand ils m'ont interrogé sur cet arrêt du match, j'ai dit :

— Vous me connaissez. Je suis un homme sanguin. Je suis content qu'ils l'aient arrêté. Parce que le combat, pour moi, c'est comme la théorie pour Einstein ou l'écriture pour Hemingway. Le combat, c'est l'agressivité. L'agressivité, c'est ma nature. Je n'ai pas envie de parler de la boxe.

Ensuite, McNeeley a dit : « Regardez sur les vidéos ! J'étais venu me battre ! Je suis venu comme il fallait, je me suis battu comme il fallait. »

« Et il s'est évanoui comme il fallait », écrivit le *New York Post*.

La commission sportive du Nevada a décidé de priver son manager de sa part des droits. Mais ce manager était un génie. Il a décroché deux publicités nationales pour McNeeley, un contrat à quarante mille dollars avec AOL pour rejouer le combat, et un autre à cent dix mille dollars avec Pizza Hut, où il était mis K.O. par la pâte à pizza.

J'imagine que Don a dû être embarrassé par ce match parce qu'il l'avait organisé, et il a proposé que mes fans fassent l'économie de cinquante dollars en regardant le prochain gratuitement à la télé. Le 4 novembre, je devais me battre contre Buster Mathis Jr, sur Fox TV. Je suis sûr que Don avait choisi exprès le même soir que la diffusion payante du troisième combat entre Riddick Bowe et Evander Holyfield, mais de toute façon, le match a été repoussé parce que je me suis fracturé le pouce droit. La presse s'est aussitôt déchaînée contre moi. Le *New York Post* a publié ce gros titre : « Prouve-le, Mike ».

Ils n'avaient pas tort. Par le passé, j'avais reporté plusieurs matchs, une tactique pour semer le désordre dans la tête de mon adversaire. Il était prêt à se battre, muscu non-stop, et là, je remettais à plus tard, et il ne retrouvait plus jamais le même degré de préparation. On croyait que je bossais dur parce que je passais mes journées à la salle de gym, mais en réalité je ne faisais rien. Après, je me cassais le cul juste avant la nouvelle date prévue et

alors que mon adversaire n'était plus au mieux de sa forme. C'était un truc que Cus m'avait appris.

Le problème était en partie que la pression montait autour de moi ; on voulait me voir reconquérir mon titre.

— Le public ne supportera pas que je me batte contre dix ou quinze nullards avant de me voir me battre pour le vrai titre, ai-je déclaré à un reporter. Je fais l'objet de beaucoup de pressions pour agir dès maintenant. Les gens veulent voir Mike Tyson dans des combats mémorables. Et j'ai des contrats exclusifs à honorer. Ces contrats me rapportent trop d'argent pour que je fasse mon retour en douceur. Il s'agit de business, de gros business. Tout ce qui les intéresse, c'est que je sois sur le ring et que je gagne du fric pour eux.

Nous avons reprogrammé le match pour le 16 décembre à Philadelphie. J'imagine que les parieurs avaient compris quelque chose dans mon combat avec McNeeley. Ce n'était qu'un minable à quinze contre un, mais ils avaient Mathis à vingt-cinq contre un. Mathis était un bien meilleur boxeur que McNeeley, mais il avait pris un peu trop de poids. À la pesée, j'ai enlevé mon sweatshirt PROPRIÉTÉ D'ALLAH pour dévoiler mes tablettes de chocolat.

— Taillé dans le marbre ! Adonis ! n'arrêtait pas de gueuler Don King.

Mais quand ça a été au tour de Buster, il a gardé son tee-shirt. Ce gros lard pesait cent kilos.

Quand le combat a commencé, Buster a essayé de faire comme McNeeley et s'est jeté sur moi. On s'est battu au corps à corps pendant deux reprises, après quoi il a voulu m'écraser contre les cordes, mais je suis parti sur la gauche, j'ai trouvé un point d'appui et je lui ai collé deux uppercuts droits. Il s'est écroulé. Quand on m'a demandé à la conférence de presse pourquoi j'avais manqué tant de coups, j'ai répondu que j'avais « bercé » Mathis et que les coups manqués étaient « un truc, une entourloupe. Exactement comme notre société ». En réalité, Mathis était réellement difficile à atteindre. Si on regarde l'ensemble de sa carrière, on s'aperçoit que personne ne lui avait fait subir ce que je lui ai infligé.

Mathis a été un peu plus léger.

— Mike Tyson m'a envoyé au tapis. Quand j'ai levé les yeux, le décompte en était déjà à cinq. Je me suis dit : « Putain, qu'est-ce qui s'est passé entre un et quatre ? »

Frank Bruno, un des champions poids lourds en titre, était assis tout près du ring. Avec Crocodile, on s'est mis à travailler son jeu de tête. Alors qu'on quittait le ring, Crocodile a lancé à Bruno :

— Il est là, Mike. Ta viande est là-bas. On s'occupera bientôt de toi, fiston.

J'ai désigné mes pectoraux.

— Je suis numéro un, Bruno.

Le match contre Buster avait attiré vingt-neuf pour cent des spectateurs, la plus forte audience que Fox TV ait jamais faite, mais je n'étais pas ravi de mes prestations après la prison.

J'avais amené Kenya lors de ce combat. Avec Monica nous avions désormais une fille, Rayna, et j'avais une belle-fille prénommée Gena, en plus de ma fille Mikey, que j'avais eue avec une New-Yorkaise. Quand Kenya était là, Monica et les enfants ne pouvaient pas s'approcher de moi. S'ils se montraient affectueux avec moi, elle avait envie d'attaquer. Je l'ai laissée dans ma chambre d'hôtel pendant le match et quand je suis rentré, la suite avait été entièrement saccagée. Les rideaux étaient déchirés, elle avait chié par terre, le grand canapé du salon était en lambeaux.

Elle a fait la même chose dans la maison de Don King à Manhattan où j'ai séjourné après le match. Je l'ai laissée pour sortir en boîte, et elle a piqué sa crise. Après, il a fallu fermer la maison pour faire des fumigations, tellement elle l'avait salopée. Ça aurait dû nous servir de leçon. Dans l'Ohio, Rory l'a enfermée dans mon garage. Quand il est revenu la chercher, elle avait littéralement arraché le toit d'une de mes Maserati.

J'étais sorti de prison depuis seulement un an, et Don voulait déjà que je me batte contre Frank Bruno pour conquérir son titre, mais je n'étais pas en assez bonne forme physique ou émotionnelle pour affronter à nouveau ce genre de pression. Dans l'interview que j'ai accordée au magazine *The Ring*, on sentait mon angoisse.

— Je me sens plus nerveux aujourd'hui qu'au début de ma carrière ou quand j'étais champion. C'est peut-être une légère insécurité. Même à l'entraînement, je me surprends à perdre l'espoir. Je ne sais pas si c'est bon signe ou pas. Je sais quoi faire, mais j'ai des doutes. C'est ça qui est énervant, en fait, de douter de soi-même quand on enchaîne les succès depuis des années.

Quand le journaliste m’a demandé pourquoi j’avais perdu face à Douglas, je me suis mis à délirer.

— Les gens disent : « Tu as plein de fric. » Mais j’ai subi toute une série d’évaluations négatives. Je ne vois pas comment on pourrait être jaloux de moi. S’ils devaient vivre ce que j’ai vécu, ils se suicideraient sûrement. J’ai failli mourir. Mes cheveux ont commencé à grisonner et à tomber parce que je ruminais tout ça. J’aurais pu péter les plombs à ce moment-là, mais non, je continuais quand même, je courais sur place toute la journée dans ma chambre. J’allais me doucher et là, boum, ça me reprenait. À présent, je m’attends tout simplement au pire. S’il m’arrive du bon, j’en profite. Mais je m’attends au pire. Je m’attends à être largué pendant toute ma vie. J’ai juste besoin de retrouver mon assurance. Après le match contre Bruno, quand j’aurai la ceinture autour de la taille, personne ne pourra plus me battre. Mon assurance montera jusqu’au ciel, jusqu’aux étoiles.

Mais pour un journaliste compatissant, avec qui je pouvais partager ma souffrance, il y en avait plein qui voulaient me détruire. Je donnais une conférence téléphonique pour les médias nationaux et quelqu’un a demandé :

— Mike, d’après la rumeur, vous avez une blessure à l’œil, c’est vrai ? Si oui, est-ce que c’est à force de vous prendre des bombes anti-agression dans la figure quand vous faites l’amour ?

Parfois, j’étais incapable de fermer ma grande gueule. À une conférence de presse donnée pour faire la promo du match, on a révélé que j’avais fait un don de cinquante mille dollars à un centre de jeunes Martin Luther King à Las Vegas.

— Ça ne fait pas de moi un type bien. Tout est un fardeau à présent. Je ne sais pas si je devrais utiliser le mot fardeau, mais je ne suis pas heureux. J’essaie de faire de mon mieux, mais je ne suis jamais à la hauteur.

Et là un journaliste m’a posé une question sur ma fille qui venait de naître. J’ai adressé à Monica un compliment pas très adroit.

— Sa mère est mignonne, mais Rayna est tellement belle qu’à côté, sa mère ressemble à un chien errant.

Mais qu’est-ce que j’avais dans le crâne ?

On a bien fait les cons au moment du match contre Bruno. Crocodile n’arrêtait pas de se bagarrer avec mes sparring-partners. Après il me disait

qu’il allait leur exploser la tête s’ils continuaient à lui manquer de respect. Il en mettait un sur le ring et il venait me trouver.

— Tu sais, Mike, ils disent tous qu’ils vont te botter le cul. Que c’est eux qui devraient se battre pour le titre, et pas toi.

Il m’avait foutu dans la merde. Maintenant, les gars voulaient me tuer. C’était un combat à la vie à la mort avec mes sparring-partners. Putain, ça voulait dire quoi ?

Un jour, peu avant le match, je sautais à la corde et Crocodile s’est pointé.

— C’est le grand retour, champion. Quand Ali était en exil, il est revenu et s’est battu pour le titre mondial.

— Ouais, Ali ne l’a pas obtenu, mais je ne me bats pas contre Joe Frazier. Je me bats contre Frank Bruno. Ali a dû se battre contre des animaux quand il est revenu. Mais moi, mon titre, je vais l’avoir. Ce type, je vais me le faire.

Je suis monté sur le ring avec la même assurance. J’étais escorté par Crocodile qui portait un blouson noir avec écrit dans le dos PEU L’AIMENT, BEAUCOUP LE HAÏSSENT, TOUS LE RESPECTENT. J’ai été hué pour la première fois de ma carrière en montant sur le ring parce que des milliers de fans anglais de Bruno fous furieux avaient pris l’avion pour venir assister au match à Las Vegas, mais je n’ai rien entendu.

— Tyson est un violeur, tralalalalère, chantaient-ils.

Je n’ai pas entendu ça non plus.

Quand Bruno est arrivé, j’ai senti la peur en lui. Comme son propre agent l’a signalé plus tard, dès que la porte de la loge de Bruno s’est ouverte pour qu’il se rende sur le ring, « on aurait cru que Bruno avait été dégonflé d’un coup d’épingle, comme un ballon ». Il a fait le signe de croix une bonne douzaine de fois pendant qu’on jouait l’hymne national britannique. De le voir terrorisé, ça m’a donné encore plus confiance. Il s’est bien battu la première fois qu’on s’est affrontés. Pour le titre, il avait battu mon sparring-partner Oliver McCall, et il avait aussi renversé Lennox Lewis.

Je savais que Bruno n’avait pas vraiment envie d’être là, alors tout ce que j’avais à faire, c’était d’être dur avec lui, de lui mettre quelques bons coups, et ce serait réglé. À la fin du premier round, je l’ai assommé d’une droite qui lui a ouvert une mauvaise entaille au-dessus de l’œil gauche. Au deuxième round, il m’a tellement accroché que Mills Lane a été obligé de

lui retirer un point. Peu importe. Environ trente secondes après le début de la troisième reprise, Bruno est devenu gaucher et je lui ai envoyé deux crochets gauches. Il a essayé de me tenir, mais j'ai reçu deux méchants uppercuts droits, dont le deuxième a bien failli m'abattre. Je lui avais mis douze coups incontestés. Mills Lane a arrêté le combat et je suis devenu le nouveau champion des poids lourds WBC.

Je me suis retourné, j'ai levé les bras en triomphe, pour m'imprégner de toute l'adoration de la foule, mais ensuite j'ai retrouvé un peu d'amour-propre et de dignité : je me suis agenouillé, le front à terre, et j'ai rendu hommage à Allah par une courte prière.

Dans un coin de ma tête, je savais que si Bruno m'avait affronté dans le même esprit que lors de son premier combat, je n'aurais jamais pu le battre. Alors je me suis levé, je suis allé dans le coin où il était assis sur un tabouret et où sa femme le consolait. Je lui ai caressé la tête et l'ai embrassé sur la joue.

Ce soir-là, j'ai fait la fête dans ma chambre d'hôtel. Mon ami Zip et sa bande de potes de Los Angeles sont venus. Zip aimait beaucoup le champagne, alors j'ai commandé cent bouteilles de Dom Pérignon et on a bu toute la nuit.

Six jours après le match, il ne restait plus rien de mon humilité. J'étais censé affronter Bruce Seldon pour lui ravir son titre.

— Je pense que je mérite bien plus que trente millions de dollars et je ne crois pas obtenir ce que je mérite, ai-je dit à la presse. J'ai des enfants à élever. Tout le monde se fiche que mes enfants meurent de faim ou soient nourris par l'Assistance publique. Personne ne me versera d'allocations en disant : « Vous êtes un grand champion, on vous doit bien ça. »

En tant que nouveau champion, j'étais une cible encore plus grande pour les malfrats, les arnaqueurs, les comploteuses et tous les escrocs possibles. Je ne pouvais même pas compter la somme phénoménale que mon équipe payait pour éloigner les croqueuses de diamants et les avocats sans scrupule. Rory et John Horne quittaient la salle de gym de Johnny Tocco un peu avant moi pour aborder les filles qui m'attendaient. Ils savaient que si je les apercevais, je dirais « Allons-y » et que mon entraînement serait foutu.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à Mike ? demandait Rory aux filles. Si vous l'aimiez vraiment, vous ne seriez pas ici.

Et puis il leur donnait du liquide pour les faire partir et pour que je puisse m'entraîner.

Latondia gérait le plus gros des détraqués et autres escrocs qui en voulaient à mon argent. Elle distribuait de petites sommes aux gens qui se présentaient en fauteuil roulant, avec des bandages ou des notes de médecin, en prétendant que j'étais responsable. Il y avait toujours des ouvriers qui tombaient d'une échelle en travaillant chez moi et qui m'intentaient un procès. Des femmes venaient au bureau en limousine, vêtues de manteaux de fourrure, et attendaient des heures dans l'espoir de me voir passer.

Parfois, il m'arrivait bel et bien d'être impliqué dans des bagarres quand je sortais et de trop boire quand je n'étais pas en période d'entraînement. Une partie de l'argent aurait pu être versée au « Fonds pour les conséquences imprévues de beuveries ».

Un bon exemple s'est produit quelques semaines après le combat contre Bruno. J'étais à Chicago, dans la boîte de nuit de mon ami Leonard. Je me détendais dans le bureau de Leonard, juste à côté de la zone VIP, avec Anthony et deux autres amis, quand une folle en jupe ras la touffe, avec de gros nichons, a demandé à me rencontrer. Ils l'ont amenée au bureau. On s'est un peu câlinés.

— Tu sais que j'ai envie de toi, lui ai-je dit.

Je leur sortais toujours la même phrase. J'étais le Rudolph Valentino noir, alias El Smucko.

Elle s'est mise à s'échauffer, alors Anthony et les autres ont quitté la pièce pour aller dans la zone VIP. Je lui ai mordillé le cou, mais quand j'ai découvert qu'elle venait de l'Indiana, je l'ai foutue dehors à coups de pied au cul. Littéralement. Je pense que je lui ai mis mon pied au derrière. Je l'ai éjectée du bureau et elle s'en est allée. Anthony a remarqué qu'elle n'était pas spécialement énervée, car c'était son métier de voir ça.

Le lendemain, Leonard a reçu un appel du fiancé de la fille.

— Ma copine dit que Mike Tyson l'a abordée dans votre boîte de nuit hier soir. Et elle vient de porter plainte à la police.

Mauvais. J'étais en liberté conditionnelle pour l'Indiana. Il suffisait que je pince le cul d'une fille, et la juge Gifford pouvait me renvoyer en tôle pour neuf années de plus.

Alors Leonard a pris la route de l’Indiana avec un de ses amis, qui est un grand entrepreneur spécialisé dans les substances illicites qui altèrent la conscience, et ils sont allés trouver la fille.

Elle leur a dit que je lui avais mordu le cou et que j’avais essayé de toucher ses parties intimes.

Leonard a aussitôt compris que nous ne voulions pas revivre une situation où ce serait ma parole contre la sienne. Et il savait qu’elle cherchait seulement à me soulager d’une grosse somme d’argent.

— Dites-moi ce que vous voulez, parce qu’on ne veut pas d’ennuis, a-t-il répondu.

— Tenez, voilà dix mille dollars, a ajouté son ami l’entrepreneur.

— Dix mille ! Je veux dix millions, a protesté la fille.

— Dix millions ! a rugi Leonard. Qu’est-ce qu’il vous a fait ? Il vous a arraché la chatte et vous n’avez plus rien entre les cuisses ? Il faut qu’on en discute.

Quand Leonard a repris l’autoroute de Chicago, on ne parlait que de cette histoire dans les bulletins d’information. Elle avait appelé les médias dès qu’ils étaient partis.

Alors ils ont fait demi-tour et sont retournés chez elle. Maintenant, elle avait un avocat minable, un type qui portait un costume à deux balles, les manches retroussées au-dessus du coude. Il était catégorique : elle voulait dix millions.

Leonard et son pote sont revenus à Chicago. Il essayait de trouver la bonne stratégie quand il a reçu un coup de fil d’une amie de la fille, qu’il connaissait.

— Je veux te dire qu’il ne lui est rien arrivé, a dit l’amie. On est rentrées ensemble ce soir-là, et elle n’a pas râlé une seule fois après Mike.

Alors Leonard s’est dévoué. Son amie était une grosse dondon, il a envoyé une limousine la chercher pour qu’elle vienne raconter son histoire durant une conférence de presse à Chicago. Leonard est allé à la rencontre de la voiture et a parlé un moment à la fille, puis il l’a sautée sur le siège arrière.

Le lendemain, la police est venue enquêter. Leonard a dit qu’il était resté tout le temps dans la pièce avec nous, ainsi que deux autres femmes, sa nièce et une fille avec qui il couchait. Leonard a dû aller jusque chez moi dans l’Ohio, où j’étais obligé de rester tant que cette affaire n’était pas

élucidée, et on s'est mis d'accord sur notre version des faits. Ma maison était déjà entourée par les voitures des journalistes, alors Leonard a enlevé sa plaque d'immatriculation et a franchi mon portail. Il a expliqué à Rory et à John ce que je devrais dire à la police quand je serais interrogé le lendemain.

Avant d'être assigné à résidence, j'étais retourné à la boîte de Leonard un dimanche soir, le soir des gangsters. Deux mille gangsters et leur bande venaient tous les dimanches. J'étais assis à la table de Leonard dans la zone VIP quand un groupe de jeunes gangsters s'est approché de moi. J'étais vraiment stressé à l'idée que cette menteuse puisse me renvoyer en prison.

— Yo, Mike, c'est qui cette pute ? a demandé un des jeunes. Elle habite où, mec ?

J'ai tenu ma langue. Je pensais que ce type était peut-être un flic en civil qui essayait de me piéger.

La femme en question n'était pas vraiment la plus digne de confiance qui soit pour la police. C'était une esthéticienne et tenancière de débit de boisson âgée de vingt-cinq ans, originaire de l'Indiana, dont le mari avait été assassiné quelques semaines auparavant alors qu'il était accusé de vendre de la cocaïne. Quelques jours avant son incident avec moi, elle avait obtenu un règlement dans le cadre d'une plainte pour blessures déposée après un accident de la circulation survenu en 1994 ; dans le dossier, l'enquêteur signalait que personne n'avait été blessé.

Quand la police a refusé sa plainte, la femme a poursuivi la boîte de nuit de Leonard devant le tribunal fédéral, prétendant qu'il avait favorisé l'incident dont elle avait été victime. Elle a obtenu un dédommagement quand la compagnie d'assurance de Leonard a opté pour un règlement à l'amiable.

Même mon conseiller de probation a essayé de s'en mêler. Le tribunal de l'Indiana avait nommé un certain D^{r} Keith J. Smedi, psychologue à Cleveland, pour superviser ma liberté conditionnelle. Tout ce que je faisais devait passer par ce type. Je ne pouvais pas coucher avec Monica sans lui demander la permission. Il était à la fois stupide et corrompu. Il avait le QI d'une huître. Il devait avoir eu son diplôme dans une pochette-surprise.

Pendant qu'il me surveillait pour le compte de l'État, il a demandé à tous mes amis de me convaincre de faire des affaires avec son père. Je savais que je pourrais travailler avec un type comme ça parce que si j'avais des

ennuis, il ne me manquerait jamais de respect, mais il me le rappellerait tout le temps. Je savais qu'avec le temps il se révélerait pourri, alors je tâchais de ne pas me le mettre à dos.

Au début, il était très strict, il disait que je ne pouvais fréquenter aucun de mes amis trop connus. Mais après il a tenté de m'extorquer de l'argent. Il pensait qu'il allait toucher le gros lot. Quelques semaines après que l'affaire est retombée et que les flics ont refusé les poursuites, Smedi m'a envoyé la facture.

> Le 7 avril, alors qu'il se trouvait à Chicago pour la Pâque musulmane, M. Tyson s'est rendu dans une boîte de nuit et, à cause d'une erreur de jugement de M. Tyson et peut-être d'un comportement relevant de la violation de sa liberté conditionnelle, le Dr Smedi a subi et géré un recul majeur dans son programme de confiance et d'orientation positive. Le redressement de M. Tyson après son incarcération a aussi connu un sérieux recul ! Cinq options se présentaient pour M. Tyson. Le Dr Smedi avait la responsabilité de formuler cette recommandation !
>
> 1. Le Dr Smedi a choisi de NE PAS renvoyer M. Tyson à Indianapolis, comme initialement demandé, pour comparaître devant le juge et répondre des accusations portées par cette jeune femme qui déclare que Tyson l'a mordue au visage dans cette boîte de nuit.
>
> 2. Le Dr Smedi a choisi de NE PAS renvoyer M. Tyson à Chicago où il subirait un interrogatoire détaillé par les autorités locales.
>
> 3. Le Dr Smedi a choisi de NE PAS faire réincarcérer immédiatement M. Tyson en attendant l'enquête de Chicago sur l'épisode du 7 avril.
>
> 4. Le Dr Smedi a choisi de NE PAS prolonger la durée actuelle de liberté conditionnelle de M. Tyson ou son programme de thérapie pour délinquants.
>
> 5. Le Dr Smedi a choisi une importante « peine financière » à hauteur des idées et sentiments du susdit délinquant M. Tyson.

Le Dr Smedi a donc exigé sept millions de dollars (somme dont l'impact intellectuel devrait entraîner la modification du comportement de Tyson, fixée d'après le potentiel de gain dudit Tyson) pour cet acte fondé sur une erreur extrême de jugement, perçue comme un risque potentiel de comportement récidiviste et de violation de la liberté conditionnelle, en lieu et place des autres options possibles énoncées plus haut. Cette peine financière vise à affecter (c'est-à-dire choquer) Mr Tyson dans ce qui peut le plus l'atteindre, afin qu'il garde le souvenir de ses actions et que son attitude future – et surtout après la fin de sa période de liberté conditionnelle – dans la vraie vie, dans les boîtes de nuit et autres lieux où « les jeunes femmes sont en abondance », en soit profondément modifiée. **Bien sûr, cette somme ne pourra être exigée qu'une fois durant la période de liberté conditionnelle d'un délinquant sexuel. Tout nouveau comportement de violation de la liberté conditionnelle fondé sur une erreur de jugement est susceptible d'entraîner la prolongation de la période de liberté conditionnelle et une recommandation de réincarcération** (cela ne devrait pas se produire, étant donné les efforts de Mike jusqu'ici ; qu'il continue dans cette voie !). **Cette somme de sept millions de dollars est réduite** à deux millions de dollars, suite à l'effort positif

global de M. Tyson jusqu'ici, en dehors de l'incident du 7 avril. ***Rappelez-vous que cette peine se substitue à la prolongation de la période de liberté conditionnelle et vise à éviter une couverture médiatique sévère et négative si Tyson avait été contraint d'affronter les autorités de l'Indiana et de Chicago, et à ne pas devoir « ajouter plus de temps » aux restrictions qui pèsent sur Tyson dans le cadre de sa liberté conditionnelle. La plupart de ces restrictions immédiates après Chicago ont été levées à ce jour.***

Décompte détaillé :

dépenses d'avril à août 1996 : 182 862 dollars

7 avril : peine liée à l'erreur de jugement du délinquant et à son comportement de violation potentielle de la liberté conditionnelle : 2 000 000 dollars

Total dû au Dr Smedi : 2 182 862 dollars

Paiement complet à effectuer avant le 15 septembre 1996

Soumis respectueusement par K.J. Smedi, docteur en psychologie

Waouh ! J'avais obtenu un rabais de cinq millions de dollars pour bonne conduite ! On n'a jamais rien payé à ce pauvre connard, et dès que ma liberté conditionnelle a pris fin, on l'a viré.

Maintenant que j'avais reconquis mon titre, ma mégalomanie a commencé à piétiner toute mon humilité. Pour mes trente ans, je me suis offert une fête d'anniversaire dans ma propriété du Connecticut et j'ai dépensé une fortune pour faire venir en avion des amis du monde entier et pour les loger dans un hôtel voisin que nous avons racheté. On avait treize cuisiniers différents, et chacun travaillait dans sa propre cuisine. Il y avait tout le monde, d'Oprah Winfrey à Donald Trump, de Jay Z à des maquereaux accompagnés de leurs putes. Un type roulait des cigares à la main. Frankie Beverly et Maze faisaient leur numéro. On entrait dans la maison sur un vrai tapis rouge. À l'extérieur, les quarante gaillards de Fruit of Islam montaient la garde.

J'étais tellement égocentrique que j'avais réservé les dix-neuf chambres de ma maison aux filles avec qui je voulais coucher. J'ai même dit à Crocodile : « Tu vois toutes ces filles ? Elles sont à moi. » Hope me détestait. Elle séjournait dans la maison, mais je l'avais envoyée à l'hôtel afin que sa chambre soit libre pour une de mes admiratrices. Elle était

vexée. Hope était une femme extrêmement séduisante et les filles avec qui je couchais ne lui arrivaient pas à la cheville.

— Mike, cette femme que tu ramènes ici est tellement immonde et atroce qu'elle va salir mon lit. Tu vas devoir brûler le matelas si elle dort dedans, m'a dit Hope.

Je ne me suis même pas donné la peine d'inviter Monica. Je ne la voyais pratiquement plus. Elle essayait encore de faire fonctionner notre couple, mais j'étais un salaud. Je n'étais définitivement pas fait pour le mariage.

L'étape suivante dans la reconquête du titre a été l'obtention de la ceinture WBA. Bruce Seldon la portait encore à la taille, mais plus pour longtemps. Je n'avais pas une très haute opinion de Seldon comme adversaire ; ce n'était pas vraiment un concurrent. Je me suis à peine entraîné pour ce combat. Crocodile est venu avec moi à la conférence de presse d'avant match et, tous les deux, on l'a tellement énervé qu'il s'est mis à faire des pompes sur un canapé du hall lors de la pesée. Il avait l'air terrorisé. Son manager s'était vanté que Seldon était un sportif formidable ; il courait un quatre cents mètres en cinquante secondes, il avait un mètre de détente sèche.

— Qu'est-ce qu'il va faire quand il sera sur le ring ? ai-je dit. Il en descendra en saut à la perche ?

J'ai reconquis ma ceinture WBA en moins de deux minutes. J'ai mis une droite sur le haut du crâne de Seldon. Je n'avais pas frappé fort, mais mon coude l'a percuté et il s'est écroulé. Dès qu'il s'est relevé, je lui ai asséné un crochet gauche qui l'a fait tomber à plat ventre. Il s'est relevé, mais il s'est mis à vaciller et Richard Steele a mis fin au match. Aucun de mes deux coups ne me semblait assez fort pour abattre quelqu'un, mais son entraîneur a dit plus tard que Seldon avait fait une crise de nerfs sur le ring, tellement il avait peur.

— Mec, quand on tombe deux fois, on se casse après, ai-je dit à Ferdie Pacheco quand il m'a interviewé après le combat.

Depuis que j'étais sorti de prison, j'avais disputé huit rounds et j'avais gagné quatre-vingts millions de dollars. C'est tout ce que les gens voyaient. Personne ne m'a jamais félicité pour avoir remporté deux ceintures de champion après trois ans derrière les barreaux. J'étais blessé qu'on ne reconnaisse pas ce que j'avais accompli.

Après le match contre Seddon, Tupac est venu dans ma loge. J'étais ravi de le voir. Tupac représentait ce monde d'où nous les Noirs étions tous sortis et que nous tentions de cacher. J'ai des amis juifs qui disent parfois, en voyant un de leurs congénères : « Il est trop juif. » C'est ce que certains Noirs pensaient de Tupac. Il était cette amertume, cette frustration en chacun de nous que nous essayions tous de dissimuler aux yeux des autres. On veut paraître tous égaux, mais ce n'est pas vrai. Si vous êtes noir, vous devez lutter constamment. Peu importe que vous soyez riche ou puissant, tout ça vous rattrapera. Tupac parlait des Noirs qui étaient las d'être battus et qui n'avaient rien. Tupac nous mettait sous le nez notre patrimoine lié à l'esclavage et la plupart des Noirs respectaient la force avec laquelle il le faisait. Il nous montrait pourquoi nous devions être en colère.

J'ai décidé de retrouver Tupac ce soir-là au Club 662 de Suge Knight. Mais j'avais envie de rentrer chez moi pour être avec ma fille Rayna. J'ai bu quelques verres à la maison et j'ai sombré. Quelqu'un m'a réveillé.

— Mike, Tupac vient d'être tué.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Il était assis dans une voiture conduite par Suge, ils s'étaient arrêtés à un carrefour et quelqu'un leur avait tiré dessus depuis la voiture voisine. C'était forcément un coup monté. D'autant plus que Tupac avait eu une altercation avec un gangster au casino, après le match, et lui avait mis son pied dans la figure. Il n'avait pas tué le type, mais après ça ses sens devaient être en alerte maximale. Quand je sors du ring après un combat, mes sens sont à leur zénith. Je vois tout, je sens tout, j'entends tout dans le public. Tupac devait être dans le même état après sa bagarre. Donc c'était forcément un assassinat.

Moi qui viens de la rue, je ne trouvais pas ça juste. Normalement, un type comme ça se déplace avec quarante gars pour le protéger. Il ne se laisse pas bloquer dans la circulation par d'autres voitures ! Si Tupac était leur général et venait de se bagarrer, ils auraient dû faire bouclier autour de lui. Où était ce bouclier ? C'était vraiment une très mauvaise nuit. Tupac n'avait que vingt-cinq ans, mais il était plein de détermination et de volonté. D'où tirait-il tout ça ? C'était un grand cœur, un homme affectueux, mais il restait un guerrier. C'était une belle personne et j'avais vraiment apprécié tout le temps passé avec lui.

J'avais donc à présent deux ceintures et des tonnes de fric, j'aurais dû être heureux. Mais ce n'était pas le cas. J'étais toujours déprimé, abattu.

J’étais sous traitement médical depuis mon enfance, et cela avait continué après ma sortie de prison. Alors je suis passé à l’automédication. Pendant toute ma détention, je mourais d’envie de fumer de l’herbe, mais je n’avais pas osé à cause des tests urinaires. Mais maintenant, j’avais ce charlatan, le Dr Smedi, et je savais qu’il veillerait à ce que mon urine soit limpide.

J’ai même recommencé la coke. C’était juste après le match contre Seldon, j’étais avec un ami qui en avait et je lui ai dit de me donner son sachet. De but en blanc. Les accros sont comme ça. Je n’avais plus consommé ce genre de drogue depuis quinze ans, mais voilà, ça m’a repris tout à coup.

Les bons musulmans ne fumaient pas d’herbe, ne sniffaient pas de coke et ne buvaient pas de champagne, mais j’étais en plein merdier. Je suis sûr qu’Allah savait que ce merdier m’accablait et que je n’étais pas assez fort pour vivre avec.

À cause d’une connerie de procès intenté par Lennox Lewis, j’avais dû abandonner ma ceinture WBC juste après le match contre Seldon. Lewis était le challenger obligatoire, mais je voulais unifier les titres. Je n’avais donc plus que la ceinture WBA et mon prochain adversaire serait Evander Holyfield.

Si je m’étais battu contre Holyfield en 1991, l’année où j’étais censé me battre contre lui initialement, je l’aurais terrassé. Il le savait, tout le monde le savait dans le milieu. Le mieux qui lui soit jamais arrivé, c’est que je sois allé en prison. C’est là que j’ai perdu mon sens du timing. Je ne pouvais plus être le dur que j’avais été, qui allait toujours jusqu’au bout des huit reprises. Je disais à tout le monde que je n’étais pas prêt pour des matchs de ligue majeure, mais Don me poussait et j’avais besoin de l’argent. Comme j’étais gourmand, j’ai accepté ce combat.

Holyfield n’avait pas fait forte impression pendant ses derniers combats. Il en avait perdu quelques-uns, mais au moins il était actif. Je l’avais vu boxer contre Bobby Czyz, un poids mi-lourd prétentieux, et Czyz l’avait démoli avant de perdre au dixième round, donc je ne me suis pas beaucoup entraîné avant mon premier match avec Holyfield. J’avais assisté à certains de ses combats, mais à l’époque je n’avais aucune stratégie particulière pour mes matchs, j’arrivais et je frappais dans le tas. Les paris étaient ouverts à vingt-cinq contre un en ma faveur.

Par la suite, j’ai appris que Crocodile recevait des informations grâce à des petits malins censés connaître la boxe. Holyfield s’était entraîné comme un chien, pendant dix-sept semaines en montagne, mais Croc avait recueilli des rumeurs idiotes d’après lesquelles il n’était même pas en forme.

— Mike, tu vas le tuer, ce type, me répétait-il.

C’est une vieille histoire, entre Holyfield et moi. On était ensemble aux Junior Olympics et on avait toujours été sympas l’un avec l’autre. Il était toujours de mon côté, il prenait mon parti quand je me battais, et vice versa. Il n’avait pas eu de chance dans les combats amateurs. Il avait perdu certains matchs qu’il aurait dû gagner, et aux Jeux olympiques, ces défaites l’avaient foutu dedans. Quand on était jeunes, on n’aurait jamais imaginé qu’on s’affronterait pour autant d’argent.

En fait, c’est pour ça que je me battais. Je n’avais plus trop le cœur à boxer, mais j’avais besoin d’argent. Monter sur le ring, ça ne m’amusait plus. Une fois sorti de prison, le plaisir était mort. C’est pour ça que je m’entourais de gens comme Crocodile. C’était un brave type et il me motivait toujours, il me mettait dans de bonnes dispositions pour me battre. C’était aussi un fou de l’entraînement, et j’avais besoin de quelqu’un comme ça pour me stimuler.

Le premier match a plutôt bien démarré. Je lui ai mis un bon coup au corps au premier round et il a hurlé. Je croyais que j’allais gagner. Mais à partir du second round, j’ai perdu les pédales. Je ne comprenais pas ce qui se passait, mais lors du deuxième combat, j’ai fini par comprendre qu’il s’était servi de sa tête pour me faire perdre connaissance. À partir de la deuxième reprise de ce premier combat, je n’ai plus marché qu’à l’instinct ; je ne me rappelais plus rien. À la sixième reprise, un de ses coups de tête m’a fait une blessure ouverte. À la reprise suivante, j’ai failli être mis K.O. À la dixième reprise, il m’a asséné vingt-trois *power punches* et je n’ai rien senti, j’ai seulement entendu le bruit des coups qui pleuvaient autour de ma tête. Je ne tenais que par l’adrénaline. Quand je suis retourné dans mon coin entre deux reprises, je n’entendais absolument rien de ce que mes entraîneurs me disaient. Je ne me rappelle pas être monté sur le ring ou avoir commencé à me battre ; je me rappelle seulement que j’étais là. Après le match, j’étais encore tellement sonné que j’ai demandé à mes coéquipiers pendant quel round j’avais mis Holyfield K.O.

Dans la loge, après, Crocodile était fou de rage.

— Regarde ta tête, Mike.

J’avais six bosses grosses comme le poing à cause des coups de boule de Holyfield. En plus, Croc était persuadé que Holyfield était sous stéroïdes. Un des types de son équipe, Lee Haney, était un ancien M^{r} Olympiad, soupçonné de prendre des stéroïdes. Il a dit que Holyfield avait l’air normal à la pesée, mais qu’il ressemblait à Goliath quand il était monté sur le ring.

J’avais envie de prendre ma revanche contre Holyfield, tellement j’avais la haine. J’avais mal partout, je m’étais fait battre, mais je me suis mis à m’entraîner dès le lendemain soir.

J’étais furieux d’avoir perdu mon titre, mais je ne regardais jamais en arrière, je ne cherchais pas à réécrire l’histoire. C’était arrivé, voilà tout, et j’aurais une seconde chance. Perdre est traumatisant pour certaines personnes. Après avoir perdu son titre, Floyd Patterson s’est mis à porter une fausse barbe et des lunettes fumées quand il sortait en public. Foreman avait été battu par Ali, puis par Jimmy Young, et quand la presse lui demandait ce que ça lui faisait de perdre, il répondait : « C’est comme être dans le néant, dans l’obscurité profonde, comme en mer, sans rien au-dessus de vous ni en dessous, juste le néant, rien que le néant. Avec une odeur horrible, une odeur que je n’ai pas oubliée, une odeur de tristesse. Même si vous cumuliez toutes les pensées tristes de votre existence, on en serait encore loin. J’ai regardé autour de moi et j’étais mort. Voilà. J’ai pensé à tout ce pour quoi j’avais travaillé, je n’avais pas dit au revoir à ma mère, à mes enfants, tout l’argent que j’avais caché dans des coffres, vous savez, c’est comme du papier brûlé qu’on touche et qui tombe en miettes. C’était ma vie. Je regardais derrière moi et je la voyais se réduire en miettes, comme si j’étais victime d’une mauvaise farce. »

Je n’ai jamais eu de réaction semblable. Je sais qui je suis, je sais que je suis un homme. Un type comme Holyfield basait toute son existence sur la boxe, c’est pourquoi il a continué à se battre aussi longtemps. Moi j’ai grandi avec Cus d’Amato. Il disait toujours que la boxe n’est pas la vie, c’est ce que vous faites pour gagner votre vie ; elle vous permet de vivre, mais elle n’est pas la vie. Il disait : « Perdre, gagner, il ne faut pas prendre ça comme un truc personnel. » Chaque fois que je perdais, je digérais ma défaite, parce que ce n’était jamais devenu ma vie. C’est ce qu’on m’avait appris.

À l’époque, Monica était enceinte de notre deuxième enfant. L’imam de ma mosquée à Las Vegas n’arrêtait pas de me faire la morale parce qu’on ne s’était pas encore mariés. La vérité, c’est que je voyais à peine Monica et les enfants. Quand je n’étais pas à l’entraînement, je sortais avec une de mes multiples petites amies. En fait, le jour où j’ai fait ma demande à Monica, Hope était chez nous, puisqu’elle était scolarisée à Washington, alors je l’ai déposée à son école, puis je suis allé sauter une nouvelle fille avec qui je sortais à Washington.

Hope me harcelait pour que je fasse établir un contrat de mariage. J’aurais sûrement dû, mais je n’étais qu’un smuck impulsif. Monica et moi, on se disputait tout le temps. Bien sûr, c’était très souvent à cause de mes infidélités.

J’ai fait venir frère Siddeeq dans le Maryland et il a célébré la cérémonie, puis il a apporté les papiers à un imam de Washington pour les certifier. Être marié n’a rien changé pour moi par rapport à Monica. Je voyais encore mes copines, et maintenant je devais m’entraîner pour le deuxième combat contre Holyfield.

Quand j’ai commencé à me préparer pour cette revanche, j’ai déclaré à la presse que j’avais passé une mauvaise soirée, mais que je me battrais contre Holyfield comme la première fois, quand je l’avais mis K.O. J’avais appris cette attitude des boxeurs mexicains. Quand on se bat contre un boxeur américain et qu’on le met K.O., la fois suivante, il se montre hésitant. Mais avec un boxeur mexicain, même si vous l’avez mis K.O. la première fois, il se bat ensuite comme s’il *vous* avait mis K.O. Ces gars-là ne se laissent pas intimider. Ils reviennent sans inhibition et ils se donnent à fond.

Pourtant, j’ai procédé à quelques changements pour le deuxième combat. Mon ancien colocataire Jay Bright avait été mon entraîneur, mais je l’ai remplacé par Richie Giachetti. Je n’ai pas eu de mal à virer Jay. Il faisait partie de la famille, et ce sont toujours les membres de la famille dont on se débarrasse en premier. Pour ce deuxième match, je me suis entraîné deux fois plus dur.

Trois jours avant le combat, il y a eu une controverse autour de l’arbitre. Mitch Halpern était censé arbitrer le second match, mais il était rond comme une queue de pelle lors du premier. Dès que je me suis approché de lui pour écouter les instructions et qu’il a touché mon gant, j’ai senti l’alcool sur lui. Il avait les yeux rouges. Je suis accro, je sais de quoi je

parle. Aucun arbitre ne me laisserait subir le genre de châtiment que Holyfield m'infligeait, mais il m'a laissé continuer jusqu'au onzième round parce qu'il était tellement saoul qu'il ne suivait rien.

Dans mon équipe, certains ont essayé de faire exclure Halpern du deuxième match. Je ne sais pas grand-chose à ce sujet, je ne me suis jamais opposé à quiconque. Mon boulot, c'était de boxer, pas de m'intéresser à l'arbitre ou au chronométreur. Mais John Horne est allé trouver la commission et a dit que Halpern avait été trop indulgent lorsqu'il avait laissé Holyfield me tenir et me donner des coups de tête.

— S'il n'y avait pas Mike Tyson, vous ne seriez pas là, a-t-il dit aux membres de la commission.

C'était malin. La commission a voté à quatre contre un pour garder Halpern. Mais après cette histoire, Halpern s'est lui-même retiré du combat. L'équipe de Holyfield ayant fait exclure Joe Cortez et Richard Steele, deux arbitres qu'ils soupçonnaient d'avoir des sympathies pour moi, la commission a fini par recourir à Mills Lane. Mills Lane était un ancien procureur et juge de district dont les propos avaient été largement cités : selon lui, j'étais un « criminel pervers » qui n'aurait pas dû être autorisé à boxer. Comment aurais-je pu espérer que l'arbitre serait impartial s'il disait des choses pareilles contre moi ? Ce que je ne savais pas à l'époque du deuxième match contre Holyfield, c'est que Lane et Holyfield étaient proches. L'entraîneur de Holyfield, Tommy Brooks, avait déclaré que Mills Lane avait « versé des larmes » le soir où Holyfield avait été battu par Riddick Bowe. Je ne savais pas que Mills était amoureux d'Evander.

Holyfield et moi, nous étions initialement censés nous battre pour la deuxième fois le 3 mai 1997, mais je me suis pris un coup de tête à l'entraînement et le combat a été repoussé au 28 juin. J'étais le challenger, donc je devais monter sur le ring en premier. Pour accompagner mon entrée, on a diffusé une chanson de Tupac. Les gens pensent que j'utilise du gangsta rap pour consolider mon image, mais c'est faux. Je cherchais juste de la bonne musique pour faire mon entrée.

Le match a commencé et je me sentais plutôt bien. J'étais sûr de moi, mon corps semblait en forme, mes mouvements étaient fluides. J'étais assez insaisissable, je me déplaçais, je ne mettais pas de gros coups, je boxais tout simplement. Et puis Holyfield s'est remis à me donner des coups de tête. Il était évident que sa tactique était d'attendre que je le frappe pour

m’enfoncer la tête dans le corps. Ce n’était donc pas un hasard, mais une stratégie.

Au deuxième round, c’est devenu pire. Je me suis mis à lui balancer des coups et Holyfield a plongé sur moi une fois de plus, et boum ! Une grosse entaille s’est ouverte au-dessus de mon œil. Je me suis aussitôt tourné vers Mills Lane.

— Il m’a mis un coup de boule !

Lane n’a pas bronché, mais a jugé que c’était un accident.

Holyfield a commencé à regarder ma blessure. Il me chargeait avec sa tête. Il était plus grand que moi, donc qu’est-ce que sa tête faisait sous la mienne ? Tout ça me contrariait.

Quand le troisième round a démarré, j’étais furieux. J’avais tellement envie de reprendre le combat que j’ai quitté le coin sans mon protège-dents, mais Richie m’a rappelé pour me le mettre. On a commencé le round et j’ai mis quelques bons coups à Holyfield. Le public devenait dingue. Il sentait que quelque chose avait changé. Et c’est là que mon rival m’a de nouveau attaqué avec sa tête. Je me sentais fatigué, comme si je m’évanouissais un peu, mais la colère et l’adrénaline m’ont fait rebondir. Je voulais simplement le tuer. Tous ceux qui assistaient au match pouvaient voir que ses coups de tête étaient délibérés. J’étais enragé, j’étais un soldat indiscipliné et j’ai perdu mon sang-froid. Alors je l’ai mordu à l’oreille.

Les gens pensent que j’ai craché mon protège-dents pour le mordre, mais c’est faux. À partir de là, je ne me rappelle plus grand-chose, tellement j’avais la haine. Je pense, après avoir visionné la vidéo, que j’ai dû cracher un morceau de son lobe par terre parce que je le montrais du doigt, genre « Tiens, ramasse ». Ils ont retrouvé ce bout d’oreille après le match et ont essayé de le recoudre, mais ça n’a pas tenu.

De douleur, Holyfield a bondi, puis s’est réfugié dans son coin, mais je l’ai suivi et je l’ai poussé par-derrière. J’aurais voulu lui mettre un coup de pied dans les couilles, mais je l’ai juste poussé. Maintenant, c’était un combat de rue. Le docteur l’a examiné et l’a autorisé à continuer ; Mills Lane m’a retiré deux points, mais à mes yeux, ça n’avait pas d’importance. De toute façon, ils étaient tous contre moi. Alors le match a repris et il s’est remis à me mettre des coups de tête. Et bien sûr, l’arbitre ne disait rien. Alors je l’ai pris à bras-le-corps et je lui ai mordu l’autre oreille, mais on a continué à se battre jusqu’à la fin de la reprise.

Après, ça a été l'enfer. L'équipe de Holyfield s'est plainte à Mills Lane que je l'avais à nouveau mordu et Lane a interrompu le match. J'étais tellement fou de rage que je n'ai même pas entendu le présentateur dire : « L'arbitre Mills Lane a disqualifié Mike Tyson pour avoir mordu Evander Holyfield aux deux oreilles. » Holyfield était dans son coin. Il ne voulait pas être mêlé à ces conneries, mais j'essayais encore de lever la main sur lui. Je voulais détruire tout et tout le monde dans son équipe. Les gens me retenaient, me bloquaient ; il se tenait dans son coin, recroquevillé. Tout le monde le protégeait. Il semblait effrayé. J'essayais encore de l'attraper. J'avais cinquante personnes contre moi et je me battais encore contre les flics. Bon Dieu, ils auraient dû me mettre un coup de taser. Ce soir-là, j'avais besoin d'un bon coup de taser.

Ils ont réussi à me faire quitter le ring. Sur le chemin de ma loge, quelqu'un m'a vidé dessus une bouteille d'eau et un autre m'a fait un doigt d'honneur. Je suis monté par-dessus la grille et j'ai essayé de les attraper, mais mon équipe m'a retenu. D'autres gens ont commencé à nous lancer leurs cannettes de soda et de bière. Le costume sur mesure d'Anthony Pitt, à mille cinq cents dollars, était foutu.

Mills Lane a été interviewé sur le ring et il a affirmé que tous les coups de tête de Holyfield étaient des accidents. Holyfield, lui, a fait l'éloge de Mills Lane.

— Je suis content que nous ayons un arbitre comme Mills Lane pour contrôler la situation et identifier les mauvaises intentions.

Dans la loge, je n'arrivais pas à me calmer. J'avais gardé mes gants et je donnais des coups dans les murs. John Horne est allé parler à Jim Gray, le présentateur de Showtime.

— Tout ce que je sais, c'est que Mike a au-dessus de l'œil une blessure de huit centimètres et qu'Evander a sur l'oreille une toute petite entaille de rien du tout. Il sautait partout comme un petit chien. Ces coups de tête ont duré si longtemps. Allons, un coup de tête peut être un accident, mais quinze, non, a dit John.

Je me souviens à peine de mon interview après le match. Mon visage était un masque effrayant, tout découpé et enflé. J'avais l'air d'un monstre. Jim Gray est venu me trouver alors que je quittais ma loge.

— Le coup de tête du deuxième round, celui qui vous a ouvert une entaille à l'œil, parlez-nous d'abord de ça, a-t-il dit.

— Il m’a mis un coup de tête au premier round, et puis il a recommencé au deuxième, mais dès qu’il m’a mis un coup de tête je l’ai observé, il me tenait et me regardait, je l’ai vu et il a continué à essayer de mettre des coups de boule. Il a continué à aller et venir et puis il a chargé sur moi. Et personne ne lui a donné d’avertissement, personne ne lui a retiré de points. Qu’est-ce que je vais faire ? Il s’agit de ma carrière. Je ne peux pas me laisser traiter comme ça. J’ai des enfants à élever et ce type n’arrête pas de me mettre des coups de tête, il tente de me blesser et de faire interrompre le match à cause de mes blessures. Je dois me venger.

— Vous avez aussitôt cessé de vous battre pour vous tourner vers Mills Lane, mais il n’a rien fait malgré tout. Qu’avez-vous dit à Mills à ce moment-là ?

— Je ne me rappelle pas, je lui ai dit que l’autre m’avait mis un coup de tête. Je sais que je me suis plaint de ses coups de boule et on s’est plaints du premier combat. Écoutez, Holyfield n’est pas le dur, le guerrier qu’il prétend. Il a une petite entaille à l’oreille et il s’en tire comme ça. Je me suis pris un coup à l’œil, lui n’a rien, il est blessé aux oreilles, je suis blessé à un œil ; s’il me blesse à l’un, il me reste l’autre. Je suis prêt à me battre. Il ne voulait pas se battre. Je suis prêt à me battre contre lui maintenant.

— Mills Lane a mis fin au combat, ce n’est pas Holyfield qui y a mis fin, a dit Jim.

— Oh, il n’avait pas envie de se battre…

— Mills dit qu’il a arrêté le combat. Vous l’avez mordu, c’était pour vous venger de votre blessure à l’œil que vous l’avez mordu à l’oreille ?

— Peu importe ce que j’ai fait, il m’a mis des coups de boule pendant deux combats.

— Mais vous devez faire face à cette réalité, Mike.

— J’y ai fait face ! J’y ai fait face sur le ring !

— Pourquoi avez-vous fait cela, Mike, était-ce vraiment la bonne réaction ?

Il commençait à m’exaspérer.

— Regarde-moi, regarde-moi, regarde-moi ! ai-je hurlé. Je dois rentrer chez moi et mes gosses vont avoir peur de moi, regarde-moi, mec !

Et je suis parti ! On est rentrés directement à la maison où toutes les femmes attendaient. Bizarrement, aucune n’était venue au match, elles l’avaient juste regardé à la télé.

Il y avait des protestataires en colère devant le portail. Les gens klaxonnaient et criaient : « Combat truqué ! », « Va-t'en de ce quartier ! », quelqu'un a même jeté une tête de poisson dans ma propriété. Ils ont continué jusqu'à ce qu'un de mes agents de sécurité tire dans leur direction avec une carabine à air comprimé.

Un médecin est venu me faire des points de suture. Et je me suis mis à tourner en rond dans la salle à manger.

— Je n'aurais pas dû faire ça.

J'avais des regrets, mais à contrecœur. J'étais un soldat indiscipliné.

— Mes fans vont me détester.

Monica s'est montrée très compréhensive et réconfortante. Elle m'a dit que tout le monde faisait des erreurs. Au bout d'un moment, j'ai fumé un peu d'herbe, j'ai bu un peu d'alcool et je me suis endormi.

Au MGM Grand, les gens se battaient dans le casino, certains se sont retrouvés à l'hôpital. D'autres renversaient les tables de jeu, dérobaient les jetons. Il a fallu fermer la salle. Ensuite grâce aux vidéos de surveillance, ils ont identifié les coupables et ont fait arrêter les voleurs. C'était le bordel.

Le lendemain, je me sentais vraiment abattu. Je ne soupçonnais pas que ce qui s'était passé allait devenir un incident international. Toute ma vie est comme ça. Je dis ou je fais un truc qui me paraît minuscule et que le monde entier juge énorme. Je ne croyais pas que les gens allaient utiliser ma réaction pour définir ma carrière. J'aurais peut-être dû réfléchir aux conséquences, mais ce n'est pas mon mode de fonctionnement.

Les gens disaient que j'avais fait mon numéro de morsure parce que je savais que j'allais être vaincu. N'importe quoi. Si c'était le cas, je l'aurais fait dès le premier combat. Dans les matchs que j'ai perdus, j'ai encaissé ma défaite comme un homme, je ne me suis jamais laissé abattre. Personne n'a jamais pu dire ça. J'étais furieux, j'étais en rage, j'ai perdu mon calme. J'ai mordu l'oreille d'Evander Holyfield parce qu'à ce moment-là j'étais fou, et je ne me souciais plus de me battre en respectant les règles du jeu.

Mais il n'y avait pas moyen d'échapper à cette histoire. *Sports Illustrated* l'a mise sur sa couverture sous cet immense titre : « LE DINGUE ! » Le président Clinton s'est dit « horrifié ». Ils en blaguaient dans l'émission de Letterman et Leno. J'étais un mordu de boxe, j'étais le torero qui avait lui-même coupé les oreilles de sa victime. La presse voulait me bannir à vie. On me disait « sale », « dégoûtant », « répugnant », « bestial »,

« haïssable », « abject » et « cannibale ». Mais tout ça m'était égal. Je sentais déjà que la chance avait tourné contre moi.

Une partie du problème était que les gens ne réagissaient pas à la réalité, mais à l'idée qu'ils en avaient. En regardant la vidéo du match, on voit bien que Holyfield se bat comme un salaud, mais il avait la réputation d'être un gentil. C'est lui qui se promenait sur le ring en chantant du gospel. Il n'a pas fait les gros titres quand il a ensuite été impliqué dans une affaire de stéroïdes à Mobile, dans l'Alabama.

Le plus absurde, c'est que beaucoup de gens défendaient ce que j'avais fait. La presse étrangère m'adorait. Un journaliste anglais, Tony Sewell, a publié un article intitulé « Pourquoi Iron Mike a eu raison de mordre l'oreille ». Il écrivait : « Tandis que le monde se drape dans l'indignation morale et exige que Tyson soit exclu pour avoir pété les plombs, je détecte une très nette odeur d'hypocrisie. Tyson est un gladiateur qui a enfreint les règles. Les vrais sauvages, c'est le public qui veut maintenant le donner en pâture aux lions. »

J'avais atteint le recoin le plus sombre qui existe en chaque être humain, l'endroit où l'on se dit : « Oh, c'est foutu, je ne devrais pas faire ça, mais c'est ma nature. » Au bout de quelques jours, je suis sorti et il y avait des tas de gens qui m'applaudissaient pour avoir mordu ce type. Tout le monde trouvait ça cool.

— Ouais, champion, moi aussi je l'aurais mordu, ce fils de pute, criaient-ils.

Mais j'aimais vraiment mieux que les gens me blâment plutôt qu'ils me félicitent pour ça.

Peu après le combat, les procès sont arrivés. Un type a entamé une action en justice pour se faire rembourser son billet. Une serveuse du bar du stade a dit qu'elle avait été blessée par un agent de sécurité qui l'avait projetée par-dessus une table pendant l'émeute. Toutes ces poursuites ont été rejetées.

La femme de Holyfield menaçait aussi Crocodile d'un procès. Pendant le combat, Crocodile me criait des instructions et des exhortations.

— Mords, mords, Mike ! hurlait-il.

Mais elle ne savait pas que quand on dit « Mords », ça veut juste dire « Bats-toi mieux ».

Don craignait que je ne sois exclu à vie, alors il m'a convaincu de limiter les dégâts. Il a fait appel à Sig Rogich, grand spécialiste des relations publiques, pour écrire une déclaration que j'ai lue le lundi suivant lors d'une conférence de presse, au MGM Grand.

— J'ai pété un câble. La soirée de samedi a été le pire moment de ma carrière professionnelle. Je suis ici aujourd'hui pour présenter mes excuses, pour demander aux gens qui espéraient mieux de Mike Tyson de me pardonner d'avoir pété un câble sur le ring et d'avoir fait quelque chose que je n'avais jamais fait et que je ne referai jamais. (J'ai présenté des excuses à Holyfield, puis j'ai continué à lire les mots qu'on avait écrits pour moi.) Je pensais que je risquais de perdre à cause de la gravité de ma blessure à l'œil, et j'ai simplement pété un câble. Je peux seulement dire que j'ai trente et un ans, que je suis au sommet de ma carrière, et que j'en suis arrivé là parce que je n'avais pas d'autre solution. J'ai grandi dans les rues, j'ai dû me battre pour m'en sortir et je n'y retournerai jamais. J'ai tiré les dures leçons du passé, parce que je n'avais pas le luxe de l'école ou de gens pour m'aider à l'époque où j'en avais le plus besoin. Je m'attends à être puni et je paierai le prix comme un homme. J'ai consulté des médecins afin qu'ils me disent pourquoi j'ai agi ainsi, et je recevrai leur aide. À présent, je vais tenter d'entraîner non seulement mon corps, mais aussi mon esprit.

Ces mots, je les ai lus, mais je n'y croyais pas. Je me sentais nul, j'avais honte de dire tout ça parce que ce n'était pas du tout ce que j'avais sur le cœur. Je faisais juste ce qu'on m'avait dit de faire. Je savais que de toute façon on m'en voudrait, et honnêtement, ça m'était bien égal si j'étais suspendu. J'étais en train d'acheter une Ferrari à New York quand la commission sportive de l'État du Nevada s'est réunie pour statuer sur mon sort. J'étais représenté par Oscar Goodman, qui allait devenir le plus célèbre maire de Las Vegas. Les journalistes avaient exigé mon interdiction à vie. Oscar m'a bien défendu, mais, à la fin, la commission voulait plus de sang. Le 9 juillet, elle m'a qualifié de « déshonneur de la boxe » et m'a imposé une amende de dix pour cent de ma bourse à l'enjeu, c'est-à-dire trois millions de dollars, puis m'a suspendu pour au moins un an. Je me suis vraiment senti trahi après tout l'argent que j'avais rapporté à cette ville. Personne n'avait jamais fait rentrer à Las Vegas le quart de ce que je lui avais rapporté.

C'était une nouvelle juridiction Tyson. Une amende et une suspension aussi rigoureuses étaient sans précédent dans le milieu sportif. En 1977,

pendant un match, Kermit Washington, des Lakers, avait fracturé la mâchoire et le crâne de Rudy Tomjanovich, des Houston Rockets. Il avait failli tuer Rudy et mis fin à sa carrière, mais il n'avait eu droit qu'à une amende de dix mille dollars et avait été suspendu pendant soixante jours. Un joueur de hockey, Dale Hunter, avait méchamment frappé Pierre Turgeon par-derrière après que Turgeon lui avait dérobé le palet et marqué un but qui avait mis fin au match. Ce mauvais coup avait empêché Turgeon de participer à d'autres matchs cette année-là. Hunter s'en était tiré avec une suspension portant sur vingt et un matchs et il avait perdu cent cinquante mille dollars. Mieux encore, lors des fameux matchs de hockey sur glace opposant la Russie au Canada en 1972, Bobby Clarke avait pris sa crosse à deux mains et avait donné un mauvais coup à Valeri Kharlamov, le meilleur joueur russe. Kharlamov avait eu la cheville cassée et les Canadiens avaient gagné la Super Série. Clarke n'avait eu ni amende ni suspension. Il était devenu un héros au Canada.

— Je ne sais pas du tout à quoi je pensais. J'ai vraiment fait une chose horrible, a-t-il dit par la suite. Mais ça m'a bien fait plaisir.

Je sais qu'Evander connaissait également ce sentiment. À dix-huit ans, il participait aux demi-finales des Georgia Golden Gloves, et se battait contre un nommé Jakey Winters. Winters avait abattu Holyfield avec un crochet gauche au corps et une droite à la tête. Holyfield s'est relevé, groggy, il risquait d'être mis K.O. Alors il s'est accroché à Winters, a craché son protège-dents et lui a mordu l'épaule, le faisant saigner. Winters s'est dégagé en hurlant. Et la cloche a sonné. L'arbitre a retiré un point à Holyfield et le match a continué. Winters a remporté par une décision unanime. Pour Holyfield, la seule conséquence de cette morsure, ça a été un amour-propre blessé et une décision unanime contre lui.

11

PENDANT MA SUSPENSION, j'ai essayé de rester en dehors des feux des projecteurs. Au début, je ne me suis pas beaucoup montré en public. En partie parce que je passais pas mal de temps dans des boîtes de strip-tease. Chaque fois que je rencontrais une nouvelle fille, je l'emmenais dans une de ces boîtes pour notre premier rendez-vous. C'en est arrivé au point que Latondia devait m'apporter là-bas des chèques que je signais pendant qu'une fille s'enroulait autour d'un poteau à trois mètres de moi. Je vivais vraiment dans mes fantasmes.

En octobre 1997, les poursuites lancées par Mitch Green ont enfin donné lieu à jugement. Mitch me réclamait trois millions de dollars de dommages et intérêts compensatoires, et 20 millions en dommages et intérêts exemplaires. J'avais peur que le jury m'en fasse voir de toutes les couleurs, tellement mon image s'était dégradée, alors j'ai failli proposer à Mitch 250 000 dollars en guise de règlement à l'amiable. Dieu merci, je ne l'ai pas fait. Le jury a décidé que j'avais été provoqué. On lui a accordé 100 000 dollars, mais en le jugeant responsable des blessures à cinquante-cinq pour cent, et je n'ai eu que 45 000 dollars à lui verser.

Pourtant, je commençais vraiment à manquer d'argent. Même si j'avais gagné environ 114 millions de dollars entre 1995 et 1997, j'avais presque tout dépensé, et j'avais 10 millions à payer en impôts. Il me restait à peu près 6 millions de dollars et Don a proposé de m'avancer 4 millions pour le fisc. Mais je voulais placer cet argent pour mes enfants. Alors au lieu de payer mes impôts, j'ai donné la somme aux enfants. Rétrospectivement, c'était une décision stupide, mais j'étais arrogant à cette époque-là. Tellement arrogant que je croyais pouvoir me défoncer, me saouler toute la nuit à New York, puis rentrer chez moi dans le Connecticut, en faisant du deux cents kilomètres à l'heure sur ma moto.

Le plus drôle, c'est que je roulais seulement à quinze kilomètres à l'heure quand j'ai eu mon accident. Quelques minutes auparavant, la police nous avait fait arrêter, mes amis motards et moi, parce qu'on allait trop vite et que je n'avais même pas de permis. Mais ils nous avaient laissés repartir

avec un avertissement. On se dirigeait vers la maison, mais je m'endormais et j'avais tellement ralenti que je n'avançais presque plus. J'ai fermé les yeux une seconde, et quand je les ai rouverts, j'ai vu mon pote juste devant moi. Je ne voulais pas lui rentrer dedans et le faire tomber, alors j'ai appuyé sur les freins et j'ai fait un vol plané par-dessus le guidon.

Pendant ma suspension, Latondia travaillait depuis la maison du Connecticut, et elle a reçu un coup de fil de la patrouille routière : j'avais eu un accident de moto et je refusais toute aide médicale. J'étais en si piteux état qu'une dame s'est arrêtée et a voulu m'emmener à l'hôpital, mais je lui ai demandé de me ramener plutôt à la maison. En rentrant, je n'avais envie que d'une chose : dormir. Mais Latondia avait appelé Monica, qui avait pris le premier avion depuis le Maryland, et elle avait insisté pour que Latondia ne me laisse surtout pas m'endormir. Mes côtes me faisaient un mal de chien et j'étais à bout de souffle dès que je parlais, car je m'étais perforé un poumon, mais je ne m'en étais pas rendu compte.

Je voulais dormir, mais j'entendais constamment répéter : « Ne t'endors pas, Mike. » Farid et Latondia ont fini par me mettre dans un bain chaud, tellement j'avais mal partout, mais même ça n'a pas aidé. Après, on est parti pour les urgences. J'avais une côte brisée, une épaule cassée, et un poumon perforé. Les infirmières étaient surprises que je ne me sois pas cassé les jambes, parce que la chute avait déchiqueté mon pantalon. J'étais en surpoids à cette époque-là. Je crois que ma surcharge pondérale a en partie amorti le choc. Ils m'ont bourré de morphine, et je n'arrêtais pas de sonner pour qu'on m'en donne plus. J'ai vomi et toute cette merde blanche et pâteuse est sortie de mes poumons. Mais la morphine m'a fait du bien.

Quelques jours plus tard, j'ai commencé à me sentir mieux et j'ai chassé tout le monde de la maison. Monica, sa mère, ma fille Rayna, Rory, mes gardes de sécurité – je leur ai dit à tous de partir. Farid et Latondia se préparaient à vider les lieux quand je les ai rappelés pour leur dire de rester. Quelques jours plus tard, je suis allé voir Latondia dans son bureau.

— Latondia, parle à Shawnee. Je veux que vous vous entendiez et que tout le monde travaille ensemble. Les choses vont changer. Tu me suis ?

— Bien sûr. Tu me connais.

Je pense qu'elle ne m'a pas pris trop au sérieux, mais je venais de passer beaucoup de temps à discuter avec une certaine Shawnee Simms. Craig Boogie l'avait trouvée et me l'avait présentée. Boogie était constamment à

la recherche de gens qui me proposeraient des affaires. Shawnee habitait Atlanta, elle parlait très vite et voyait grand. Elle prétendait pouvoir me faire gagner plein de fric, et elle voulait créer une fondation pour laver ma réputation, en incluant les Shriver et les Kennedy. Tout ce qui me rapporterait de l'argent m'intéressait parce que j'étais ruiné et que Don ne se donnait pas beaucoup de mal pour me trouver des contrats.

J'avais un contrat en cours de négociation avec la WWF pour faire une apparition dans le WrestleMania de mars 1998. Alors j'ai invité Shawnee dans le Connecticut pour la réunion. On lui parlait tous les jours au téléphone depuis des semaines, mais c'était la première fois qu'on la rencontrait.

Pendant la réunion, Shawnee m'a mis la main sur l'épaule. Quand nous sommes sortis du bâtiment, je l'ai prise à part.

— Putain, ne me touche plus jamais en public. Ne me touche pas quand je parle affaires, ai-je dit.

J'étais très remonté contre elle.

Mais Shawnee s'est accrochée. Certains de mes amis m'avaient mis en garde contre elle dès le départ. Ils pensaient qu'elle leur avait soutiré des renseignements sur moi. Ils s'imaginaient que Shawnee s'était documentée sur moi et sur la boxe en faisant des recherches sur Internet pour connaître le nom de tout le monde. Ils étaient convaincus qu'elle n'était pas si douée que ça en affaires ; elle avait juste beaucoup de culot. Mais j'étais prêt à lui laisser sa chance. J'entendais toujours ses conseils. « Mike, tu devrais avoir des parrainages. Tu devrais gagner soixante millions par match. Blablabla. »

Un jour où elle était venue d'Atlanta, j'ai fini par coucher avec Shawnee. Pas parce qu'elle m'attirait, juste parce que j'étais défoncé. Je ne crois pas qu'elle ait essayé de me séduire. Nous ne l'avons fait qu'une fois. J'étais juste un porc, cette fois-là.

Mon contrat avec la WWF a été mis au point à la fin de décembre. Don King Productions toucherait mon salaire de 3,5 millions de dollars en tant qu'arbitre invité lors du principal événement de WrestleMania XIV. Je recevrais aussi vingt-cinq pour cent des revenus générés par tous les spectateurs payants au-dessus de six cent mille dollars. Cela semblait bien, mais j'ai alors découvert que Don avait signé un autre contrat où il recevait trois cent mille dollars pour que la WWF puisse utiliser mon image dans

leur campagne promotionnelle. Et il toucherait dix pour cent des revenus sur les spectateurs payants. Comment ce connard avait-il fait pour s'enrichir grâce à mon image ?

Je me suis alors tourné vers un de mes amis qui travaillait dans l'industrie du divertissement. Par l'intermédiaire de Don, j'avais rencontré Jeff Wald à l'époque où je prenais mes distances par rapport à Cayton. Il m'avait aidé pour mon divorce avec Robin et c'était plutôt un mec cool. Je respectais Jeff parce que, comme Don et moi, il était parti de rien. Il m'avait raconté que son père était mort quand il était enfant et que sa mère lui mettait constamment des raclées.

J'étais à Los Angeles à la fin de janvier et je me posais un tas de questions sur la gestion de mes affaires. Alors j'ai demandé à Shawnee d'appeler Jeff. Il était six heures et demie du matin et elle a dit à Jeff que j'étais devant sa maison qui était aussi son bureau. Jeff était emmerdé parce que c'était son anniversaire, mais il m'a ouvert sa porte.

— À qui appartient mon image ? ai-je dit dès que nous nous sommes assis.

Je lui ai parlé des trois cent mille dollars que Don allait récolter pour l'usage de mon image. Il a trouvé ça scandaleux, alors il a téléphoné à Don.

— Tu ne peux pas te faire de l'argent avec l'image de Mike.

— Mike est avec toi ? a demandé Don.

— Oui.

— OK, je lui reverserai la somme, mais tu ne devrais pas rencontrer Mike sans moi, fils de pute ! a gueulé Don.

Il a raccroché, puis j'ai remis à Jeff huit pages dactylographiées, avec les détails sur mon rapport financier le plus récent. Jeff a parcouru le document et il est devenu fou.

— Pourquoi on te fait payer huit mille dollars par semaine la maison où tu loges pendant l'entraînement ? Et ils te facturent des milliers de dollars en serviettes ! C'est qui, ton comptable ?

Je lui ai répondu que c'était Muhammad Khan.

— C'est le comptable de Don. Qui sont tes avocats ?

Je lui ai parlé de mes gestionnaires, chez Sidley Austin.

— Ce sont les avocats de Don. J'ai souvent eu affaire à eux.

Je commençais à m'énerver. Jeff m'a dit de revenir le lendemain, le temps qu'il étudie les documents à fond. J'ai regagné ma chambre à l'hôtel Bel-Air.

Après ma visite chez Jeff, King l'a appelé, il l'a menacé de venir à L.A. lui enfoncer un fusil dans le cul. Et il a bel et bien pris l'avion pour L.A ! Il est venu à l'hôtel Bel-Air me supplier de retrouver mes esprits. Je montais dans ma limousine devant l'hôtel quand Don a essayé de s'y glisser avec moi.

— Mike, il faut qu'on parle. Pourquoi tu me fais ça alors que ces salopards de Blancs me traînent une fois de plus devant les tribunaux ? (Pour la seconde fois, le gouvernement le poursuivait pour fraude à l'assurance.)

Je lui ai donné un coup de pied dans la tête et il a giclé hors de la voiture. Puis je suis sorti et je l'ai encore bousculé un peu. Je pense avoir choqué tous les gens qui attendaient leur voiture.

— Si tu veux qu'on parle, on se verra chez Jeff Wald, ai-je dit avant de remonter dans la voiture.

J'étais dans la salle de conférences avec Jeff et son associé Irving quand Don s'est pointé.

Jeff lui est aussitôt tombé dessus.

— Regarde toutes les crasses que tu lui as faites, mec ! a-t-il dit en brandissant le rapport financier. C'est pas normal.

— Mêle-toi de tes oignons, Judas, a dit Don. Tu as mangé ma bouffe, tu t'es assis sur les sièges que je t'ai donnés…

Ils se sont engueulés un moment, puis Don a adopté une approche plus conciliante.

— Écoute, je vais virer Rory et John, toi et Irving vous pourrez avoir leur vingt pour cent.

— Attends une minute, a dit Jeff. Mike est ici. Ce sont ses vingt pour cent à lui. C'est lui qui choisit qui doit le manager. Et puis, tu nous donnes vingt pour cent de quoi ? Mike n'a plus de licence et tu n'as rien foutu pour la récupérer. Va te faire foutre !

Ils ont recommencé à s'engueuler. J'étais fatigué de tous ces discours ; je voulais des actes. Alors j'ai pris une fourchette et je me suis jeté sur Don. Du haut de son mètre quatre-vingts, Jeff s'est interposé entre nous.

— Enfoirés ! Je ne vous conseille pas de faire ça chez moi !

Dans le couloir, sa secrétaire a paniqué et elle s'est sauvée en courant. Pendant ce temps, Don a quitté la salle de conférences pour aller dans mon bureau privé ; il a appelé Monica pour la convaincre de venir calmer le jeu.

La tension est retombée et Don est revenu dans la salle.

— Don, regarde tout ce putain d'argent que tu as piqué à Mike, a dit Jeff.

— Mais regarde tout l'argent que je lui ai fait gagner, a répliqué Don.

— Ça ne te donne pas le droit de lui en voler, putain ! Ça m'est égal, ce que tu lui as fait gagner. Tu ne l'as pas protégé. Tu étais censé le défendre contre les démons blancs. D'abord, tu n'as pas un seul Noir qui travaille pour toi. Le seul démon blanc dans cette pièce, c'est toi.

J'ai éclaté de rire.

Don a quitté la pièce.

— Je vous confie la gestion, ai-je dit à Jeff et à Irving.

Jeff s'est tout de suite mis au travail. Il a fait venir un comptable qui a exigé tous les dossiers de mon ancien comptable. Puis il a fait appel à John Branca et son cabinet de juristes pour étudier tous mes contrats. Branca était l'un des meilleurs avocats du pays.

Pendant ce temps, Don s'est mis à dire du mal de Jeff à chaque occasion. Pendant un des matchs, il a été interviewé sur Showtime et il a dit à Jim Gray :

— Ce Jeff Wald est un Judas et un raciste.

Jeff regardait l'émission avec sa femme et elle n'a pas apprécié. Ensuite, quand Jeff est allé à New York, il a engagé un ex-policier costaud comme garde du corps.

Le 2 février, j'ai viré John Horne et Rory comme managers. Branca leur a envoyé une lettre qui mettait fin à leurs services. J'adorais Rory, mais je n'avais pas le choix, j'ai dû le licencier en même temps que John. Plus on creusait, plus on découvrait que Don les utilisait pour me faire signer des contrats qui me roulaient dans la farine. Pendant ce temps-là, ils gagnaient des millions et des millions de dollars. J'étais presque sonné par cette trahison et toute la drogue que je prenais. C'était peut-être mieux comme ça, sinon j'aurais pu prendre un flingue et leur faire sauter la cervelle. C'est ce que j'aurais sans doute fait si j'avais été plus jeune. Mais j'étais content de ne plus avoir ce courage-là.

Le 4 février, le bureau de Jeff Wald a publié cette déclaration officielle de ma part :

J’ai à présent pris le contrôle de mes propres affaires, publiques et privées. J’ai engagé de nouveaux avocats et de nouveaux comptables, qui me rendent directement des comptes. J’ai créé Mike Tyson Enterprises et je suis en train d’avancer dans ma vie. J’apprécie le soutien du public américain et j’aspire vivement à un nouvel avenir radieux.

Je ne répondrai à présent à aucune question, mais restez à l’écoute.

Le lendemain, j’étais à New York pour une conférence de presse de promotion de WrestleMania, au All Star Cafe. Les seules questions que les journalistes voulaient me poser portaient sur mes relations avec Don, John et Rory. J’ai confirmé que j’avais viré John et Rory et que je tentais de me sortir des griffes de Don. Puis j’ai tendu un rameau d’olivier à Rory.

— J’espère que Rory ne l’a pas pris comme une attaque personnelle. Rory fait encore partie de ma vie. À lui de décider quel rôle il veut y jouer.

J’ai eu la réponse quand Don, John et Rory ont publié leur propre déclaration.

— J’aime Mike et il le sait, mais il y a souvent des forces extérieures et des individus qui tentent d’exploiter la frustration ressentie par Mike à cause de son inaction, a dit Don.

John et Rory semblaient être dans le déni :

— La frustration et l’incompréhension peuvent survenir dans les plus grandes amitiés et les meilleures relations professionnelles, et c’est ainsi que nous voyons cet incident, ont-ils dit dans leur déclaration conjointe.

J’avais obtenu une réponse. Rory avait associé son sort à celui de ces deux escrocs. J’avais été lâché et trahi par quelqu’un pour qui j’aurais donné ma vie. Mais j’avais déjà été trahi auparavant et il était temps d’avancer. Je n’ai plus jamais adressé la parole à Rory et à John.

Nous avons commencé à démêler les réseaux tissés par Don. L’un d’eux me liait à Showtime. Nous avons découvert d’énormes sommes versées à Don « au nom de Mike Tyson », dont je n’avais jamais vu un centime. Showtime a considéré que je leur devais cet argent. Jeff a appelé les types de Showtime, il a crié, gueulé, et a obtenu qu’ils viennent rencontrer notre équipe juridique en Californie.

— Vous êtes des criminels pires que Don King, leur a-t-il dit. Vous êtes des putains de cadres sup.

Tout ce qui les intéressait, c’était de recevoir leur prime à la fin de l’année. Mais nous ne pouvions rien faire ; nous avions un contrat valide

avec Showtime.

J’ai été un peu moins poli avec les dirigeants de Showtime. Je ne voulais pas leur faire de courbettes. Je ne les voyais pas comme de gros chefs d’entreprise. Je leur téléphonais et je menaçais de botter le cul de Jay Larkin. Ils me répondaient :

— Vous pouvez compter sur une lettre de notre avocat.

Et moi je gueulais :

— Ton avocat, il peut aller se faire foutre, enculé !

On découvrait tellement de merdes qu’ils avaient manigancées avec Don que Jeff a contacté Dale Kinsella, l’associé de Howard Weitzman. Dale était un grand avocat plaidant. Je l’avais rencontré deux ou trois fois. Dale s’en est souvenu lorsqu’il a été interviewé pour un documentaire sur moi.

— L’avenir de Mike avait été bien planifié par Don King avant sa sortie de prison. Don jouissait de sa confiance dans de nombreux domaines et il a réussi à obtenir que Mike n’ait ni avocats, ni conseillers financiers, ni comptables. En parcourant les documents juridiques, j’en ai trouvé un qui parvenait à prélever 43,5 millions de dollars de la poche de Mike pour les mettre dans celle de Don.

Ce n’était que la partie émergée de l’iceberg.

C’était une bonne chose que j’aie un psy depuis le mois de décembre. Monica m’avait mis en relation avec le Dr Richard Goldberg, directeur du département de psychiatrie de la Georgetown Medical School. J’avais d’abord eu des réticences à me confier à un Juif d’une quarantaine d’années, mais c’était vraiment un type formidable et j’ai tiré beaucoup d’enseignements de mes séances avec lui. Selon Goldberg, je souffrais de « trouble dysthymique », c’est-à-dire de dépression chronique, en gros. Il avait raison. Il m’a prescrit du Zoloft et je m’en sortais bien, compte tenu des circonstances. Bien sûr, je complétais la médication par quelques-unes de mes substances illicites.

Je suis sûr que l’effet du Zoloft m’a empêché de devenir dingue lors d’une étrange confrontation dans un restaurant du Maryland ouvert toute la nuit. Je fréquentais une boîte appelée DC Live, à Washington, où j’avais l’habitude de me défoncer. Quand la boîte a fermé, je suis allé grignoter un truc avec une nommée Adoria – la responsable des relations VIP de cette boîte –, son assistant et Jeffrey Robinson, un ami commun. On est arrivés au restaurant vers cinq heures du matin et on nous a placés à une table.

C’est alors qu’est entré Michael Colyar, un humoriste qu’on avait rencontré au DC Live, avec son « garde du corps » et deux femmes noires d’une trentaine d’années. Ils voulaient s’asseoir avec nous, alors le patron nous a tous installés à une plus grande table dans la salle principale. Les deux femmes ont eu d’emblée un comportement bizarre et j’ai préféré les ignorer. Mais quand une belle et jeune Européenne s’est approchée et a demandé si on pouvait la prendre en photo avec moi, la Noire en robe rouge a commencé à m’emmerder.

— J’espère que tu profites bien de toutes ces conneries liées à la « célébrité ».

Pendant ce temps-là, l’Européenne sexy m’enlaçait et prenait la pose.

— Mes propres sœurs ne me manifestent pas leur amour comme ça, ai-je dit à l’assistant d’Adoria.

C’est là que la femme en robe rouge a piqué une crise.

— Tu vas pas faire l’éloge des Blanches et manquer de respect aux Noires quand il y a deux princesses noires avec toi !

— Ouais, tu vas pas manquer de respect à toutes les femmes noires en prenant cette salope blanche dans tes bras, a ajouté son amie en robe noire.

J’ai tenté de les ignorer, mais la femme en rouge a continué :

— T’es rien du tout. T’es juste un nègre du ghetto qui a réussi à se faire du blé. Moi je suis agent correctionnel et si je t’avais eu dans ma prison, je t’aurais foutu en isolement cellulaire.

— Ta gueule, salope.

Je ne supportais plus ses salades. À cause d’elle, je redescendais sur terre alors que jusque-là, la drogue me faisait planer.

Adoria s’est levée et a dit au comique d’emmener ces garces hors du restaurant. Il a entraîné la fille en rouge dehors, mais elle n’avait pas encore vidé tout son sac.

— T’es rien du tout, pauvre nègre !

— Ah ouais ? Je marcherais sur dix salopes noires comme toi pour aller baiser une pute blanche morte, ai-je répondu.

Ça l’a rendue dingue. Elle a pris une tasse de café sur une table voisine et me l’a lancée, gâchant ma chemise zébrée. J’ai bondi, j’ai renversé involontairement une partie de la table, faisant tomber des verres et des assiettes. J’étais tellement en colère que mon ami Jeffrey a dû me retenir.

J’ai jeté de l’argent sur la table et on est partis. Plus tard, j’ai appris que le comique et les deux femmes étaient restés manger pendant une heure, à rire et à se moquer de moi. Quand un type de la table voisine lui a demandé ce qui s’était passé, la fille en rouge a répondu :

— J’ai traité Tyson de connard ignorant. Je ne supporterai pas qu’il manque de respect aux femmes noires. Je n’apprécie pas que Tyson parle et rie avec ces Blanches quand il a des sœurs à sa table.

J’ai su tout ça parce qu’en rentrant chez moi ce soir-là, j’ai appelé Jeff Wald, qui a aussitôt téléphoné au propriétaire du restaurant : il a obtenu l’identité des clients et du personnel et une déposition de chacun d’entre eux. Ces deux putes voulaient me harceler et me coller un procès. Ça n’avait pas marché, mais ça ne les a pas arrêtées. D’abord leur avocat a contacté le mien et a réclamé vingt millions de dollars. Neuf jours après, les deux mégères ont porté plainte contre moi, parce que je les avais prétendument attaquées verbalement et physiquement après que l’une d’elles avait repoussé mes avances sexuelles. Elles exigeaient 7,5 millions de dollars en dommages et intérêts pour voies de fait, coups et blessures, diffamation et détresse émotionnelle. Elles étaient tellement traumatisées qu’elles n’ont pas pu dire un mot aux journalistes lors de la conférence de presse. Mais leur avocat véreux a pris la parole :

— Ces femmes ont été soumises à une épreuve horrible, insultées, attaquées verbalement dans la salle d’un restaurant bondé.

Il a un peu changé de ton quand il a vu toutes les dépositions que nous avions réunies. À la fin de l’année, ils ont proposé un règlement de 2 millions de dollars, puis ont rabaissé leurs prétentions à 850 000. La fille en rouge a fini par obtenir 75 000 dollars et l’autre, 50 000. Il a fallu en passer par là. Ma réputation était épouvantable. J’étais le nègre arrogant que personne n’aimait, surtout dans la haute bourgeoisie. J’étais dans une mauvaise passe. Je suis sûr que si quelqu’un m’avait tué, on ne lui aurait rien fait.

Fin février, ma nouvelle équipe de gestion était en place. J’avais engagé comme conseillers Jeff Wald, Irving Azoff et Shelly Finkel, un vieil ami qui avait été le manager d’Evander Holyfield. Tous trois allaient se partager les vingt pour cent habituellement versés à un manager. Je ramasserais bien plus d’argent parce que l’une des choses que nous avons découvertes en étudiant les contrats de Don, c’est qu’il prenait aussi trente pour cent de ma

bourse à l'enjeu[13], ce qui était illégal. Quand je me suis battu contre Holyfield, avec une bourse à l'enjeu de trente millions de dollars, je me suis retrouvé avec seulement quinze millions, parce que Don en prélevait neuf et que John et Rory s'en partageaient six. Don s'était aussi pris trente pour cent du bonus versé par Showtime et le MGM Grand.

Mais il y avait pire. King touchait tout l'argent récolté grâce aux droits payés par les casinos et aux diffusions télévisées à l'étranger. Lorsqu'il a signé mon contrat avec le MGM Grand, il a touché un prêt de quinze millions de dollars pour acheter des actions MGM garanties de valoir au moins le double d'ici à la fin du contrat. Je n'ai jamais rien vu de ces quinze millions. Don avait aussi tous ces accords parallèles avec Showtime. Juste grâce à mon nom, ils le payaient pour promouvoir des événements sans rapport avec Mike Tyson. Le contrat Showtime autorisait aussi Showtime ou Don à inspecter les comptes, mais m'empêchait de le faire !

Et comme si m'extorquer tout cet argent n'avait pas suffi, Don me faisait aussi payer des trucs en plus. Il versait des sommes exorbitantes aux autres boxeurs de mon écurie et cet argent sortait de ma poche. Il payait 100 000 dollars par soirée à sa femme comme consultante, et 50 000 à ses deux fils. La fille de Don touchait 52 000 dollars par an en tant que présidente du fan-club Mike Tyson, qui ne se réunissait jamais. Sa fille ne se donnait même pas la peine d'ouvrir les piles de lettres que recevait le club.

Je payais des sommes énormes pour les travaux prétendument faits dans ma maison de l'Ohio. Je payais le ménage, les frais d'avocat et l'entretien de la piscine pour la maison de King à Las Vegas. J'avais payé cent mille dollars comme « droit de sanction du titre » délivré par le WBC pour mon combat contre Razor Ruddock en 1991… Alors que ce n'était pas un combat pour le titre ! Il m'a aussi fait payer deux millions de dollars afin d'obtenir des droits promotionnels sur Ruddock à l'avenir. Tous mes voyages étaient réservés et facturés par une agence appartenant à la femme de Don. Tout me coûtait un prix extravagant. Et je payais aussi des sommes folles en serviettes.

Le 5 mars, nous avons porté plainte contre Don devant le tribunal de district de New York pour au moins cent millions de dollars. Le même jour, mon avocat John Branca m'a envoyé un mémo revigorant. « Cela te donnera l'occasion d'établir ta PLACE dans L'HISTOIRE, d'être le premier à tâcher de réparer les torts et les injustices perpétrés par Don King, pas

seulement contre toi, mais aussi contre bien d'autres boxeurs depuis une vingtaine d'années. En tant que tel, tu t'assurerais une place non seulement dans le monde de la boxe, mais aussi dans l'histoire sociale et culturelle, à la manière d'un Arthur Ashe ou d'un Curt Flood. La réussite de notre action dépend entièrement de ta FORCE et de ta conviction. Don King cherchera et exploitera la moindre faiblesse en toi. Cela exigera du DÉVOUEMENT et de la PATIENCE et pourrait prendre trois ans avec Don King, mais si tu restes motivé, tu gagneras. » Branca et Jeff Wald ont aussi élaboré une stratégie pour augmenter mes revenus avec une ligne de vêtements, un label de disques, des accords de merchandising pour des posters et une autobiographie.

Quatre jours plus tard, nous avons porté plainte contre John Horne et Rory Holloway, également pour cent millions. En me poussant à signer l'accord avec Don alors que j'étais en prison, ce qui était d'ailleurs illégal, ils avaient gagné chacun vingt-deux millions sur mes combats après ma libération. S'ils avaient été de vrais managers, ils ne m'auraient jamais laissé signer un seul des contrats apportés par Don, surtout le contrat révisé qui lui accordait trente pour cent de mes bourses et bonus. Au lieu d'être enchaîné à Don pendant quatre ans, j'aurais été libre et j'aurais pu travailler au coup par coup avec l'agent qui me proposait le plus d'argent. Mais c'était de ma faute, j'avais engagé un humoriste raté pour guider ma carrière. Cus m'avait dit un jour : « Hé ! Y a des animaux déguisés en humains et tu n'es pas assez malin pour faire la différence. »

Je ne m'attendais pas à avoir des nouvelles de Rory, mais cela m'a amusé de lire ce que John Horne avait à dire après que nous l'avons traîné devant les tribunaux.

— Mike Tyson ne comprendra jamais ce que nous avons essayé de faire. Mike Tyson a été condamné pour viol, c'est un criminel, et nous avons fait de lui ce qu'il y avait de mieux dans le monde de la boxe. S'il vit assez longtemps, il comprendra peut-être quel exploit cela représente. Mike, je ne suis pas ta chienne. Je suis resté avec toi par affection et par loyauté uniquement.

Il a aussi déclaré :

— Don King est un grand homme. Quand on entend des gens dire du mal de lui, c'est parce qu'ils n'ont jamais déjeuné avec lui. Don King respecte mes compétences et je le respecte.

Même si j’avais mes conseillers pour ma carrière, trois femmes faisaient l’essentiel du travail au quotidien : Shawnee, Jackie Rowe et Monica. Je ne voulais pas que Monica soit impliquée dans le monde de la boxe. Elle n’avait pas à être infectée par ce virus. J’attirais les malfrats. Ils avaient beau être subtils et doués dans leur domaine, c’était quand même des malfrats parce qu’il s’agissait de sommes énormes. Monica voulait simplement me protéger. Je le vois maintenant, même si je ne m’en suis pas rendu compte à l’époque.

Shawnee et Jackie, c’était autre chose. C’était toutes les deux des femmes fortes et audacieuses. Jackie venait vraiment de la rue. On était taillés dans la même étoffe, elle et moi. Au lieu de parler la langue de bois aux dirigeants, du genre « Mike est la plus grande attraction en ce moment et MGM devrait être plus que ravi de… », elle disait des trucs comme : « Bande d’enfoirés, vous devriez lui lécher le cul ! » Shawnee était moins brute de décoffrage, mais elle pouvait se montrer cruelle. Latondia n’était pas de taille à traiter avec Shawnee et Jackie. Elle en a eu marre de recevoir des ordres et elle a démissionné. Je ne m’intéressais guère à mes propres affaires à cette période-là. Je sortais pour me défoncer, pour foutre ma vie en l’air.

J’avais tellement besoin d’argent que j’ai vendu soixante-deux de mes véhicules, dont quelques voitures de sport, six Ducati et quatre camions Honda, ce qui m’a rapporté 3,3 millions de dollars. Ma nouvelle équipe s’était impliquée dans le contrat avec la WWF, que nous avons renégocié, maintenant que Don ne faisait plus partie du tableau. Au lieu de gagner 3,5 millions, j’en touchais six, et trente-cinq pour cent du revenu réalisé grâce aux spectateurs payants au-dessus d’un million de dollars. J’avais vraiment envie de travailler pour la WWF. Quand j’étais gosse, je passais mon temps à regarder les matchs de boxe sur WNJU, Channel 47 ou sur la chaîne espagnole UHF.

On m’a beaucoup reproché ma participation à WrestleMania, mais ça a vraiment été un des grands moments de ma vie. Les gens disaient que leurs matchs étaient nuls, mais le chèque de six millions de dollars n’était pas du tout nul. J’aurais dû être arbitre WWF pour un match de Hulk Hogan en 1990, mais ils avaient préféré Buster Douglas après qu’il m’avait mis K.O.

Je me suis bien marré à faire la promo.

La WWF voulait que je passe dans *MAD TV* et les auteurs ont même écrit des sketchs. Dans l'un des scénarios, je présentais une émission genre Martha Stewart sur la nouvelle chaîne de Lifetime consacrée au sport.

— Je trouve qu'un arrangement floral très simple apporte une petite touche de printemps au milieu de l'hiver, me faisaient-ils dire. Vous voyez, j'ai pris quelques jolis iris et j'ai ajouté un peu de pensées.

Un des lutteurs me corrigeait en disant qu'on ne peut pas mélanger les iris et les pensées, et on commençait à se battre.

Un autre sketch prévu était une fausse pub, où un type essaie de raconter une histoire intéressante dans une fête, mais n'y arrive pas. Tout le monde le laisse seul, puis la voix *off* commente :

— Cela vous est déjà arrivé ? Eh bien, ça ne vous arrivera plus. Parce que Mike Tyson va venir à la maison vous mettre son poing dans la figure !

Et là, je mettais mon poing dans la figure du type. Retour sur la fête : le type a la figure tout amochée, enflée, des pansements partout, un œil au beurre noir, il arrive à peine à parler. Mais il est devenu le centre de toute l'attention.

— Donc, si votre vie est vraiment ennuyeuse, appelez-nous et Mike Tyson viendra vous mettre son poing dans la figure !

Jeff, Irving et Shelly ont tout fait pour m'empêcher de participer à cette émission, mais je n'aurais jamais récupéré ma licence si je l'avais fait.

On a participé à des événements dans plusieurs villes pour faire la promo du match du 27 mars. À Boston, il y a eu un grand rassemblement en plein air, sur le City Hall Plaza. C'était impressionnant. La foule était folle, ils criaient et nous insultaient, Shaw Michaels, Steve Austin et moi. Ils avaient des pancartes TYSON MORD ou TYSON EST LÀ, GARE AUX OREILLES. Une autre fois, Austin m'avait appelé et m'avait poussé, alors ce jour-là j'ai sauté sur le ring pendant que Michaels et deux de ses camarades de D-Generation X tenaient Austin contre les cordes. Je lui ai donné quelques coups de pied dans les tibias, puis je lui ai donné un gros baiser baveux sur le front.

Le soir du match, je suis arrivé au Fleet Center vêtu d'un tee-shirt D-Generation X. Pendant le match, j'étais assis près du ring et j'encourageais régulièrement Michaels. Quand Austin s'est fait sortir, je l'ai repoussé vers le ring. Puis c'est l'arbitre qui a été mis K.O. Je suis monté sur le ring et je l'ai traîné à l'extérieur. Entre Michaels et Austin, c'était tantôt l'un, tantôt l'autre qui avait le dessus, mais Austin a fini par clouer Michaels au sol.

L’arbitre était encore inconscient. Alors je suis monté sur le ring et au lieu d’attaquer Austin, j’ai compté et déclaré Michaels K.O., en proclamant Austin nouveau champion. On a fait la fête ensemble et il m’a donné un tee-shirt Austin 3 : 16. Michaels a repris connaissance et m’a accusé de trahison. Je l’ai mis à terre d’un coup de poing, puis j’ai étendu le tee-shirt Austin sur lui, et on est partis bras dessus, bras dessous, Steve et moi.

Pendant la conférence de presse après le match, on m’a interrogé sur le fait que Don, John et Rory m’avaient volé plusieurs millions de dollars.

— J’ai un peu filouté moi aussi, ai-je dit. J’imagine qu’on récolte toujours ce qu’on a semé.

Quelqu’un m’a questionné sur la façon dont j’avais tiré l’arbitre inconscient hors du ring.

— Je suis en liberté conditionnelle. Notez bien, je n’ai pas frappé l’arbitre. Je l’ai poliment emmené hors du ring et déposé sur le tapis.

Austin et moi, on a dit à la presse qu’on travaillait ensemble en secret depuis le début, mais j’ai rendu cette affirmation assez peu crédible en l’appelant Cold Stone au lieu de Stone Cold. J’étais tellement défoncé que j’avais faim.

En mai, on a annoncé que je créais mon propre label de disques, Iron Mike Records. Avec l’aide d’Irving Azoff et de John Branca, on allait trouver un grand label pour distribuer le travail de nos artistes. En attendant, j’ai confié la partie commerciale à Jackie Rowe. On a aussi mis mes anciens avocats et gestionnaires financiers de Sidley Austin sur mes procès. J’espérais en tirer vite de l’argent, parce que je payais très cher pour me défendre contre toutes ces plaintes déposées contre moi. En plus des deux femmes du restaurant, j’étais poursuivi par l’ex-dresseur de mes tigres, par la société qui possédait une maison que j’avais renoncé à acheter à L.A., par mon bijoutier à Las Vegas, par l’entrepreneur qui avait construit ma maison à Las Vegas, par ce charlatan de D^{r} Smedi et même par Kevin Rooney, mon ancien entraîneur.

La plainte la plus délirante était celle de Ladywautausa A. Je, une Noire complètement dingue qui demandait à son assistant de la photographier sur Hollywood Boulevard avec des célébrités, à leur insu. Un jour où je sortais d’un rendez-vous avec un réalisateur de cinéma, elle a levé la jambe contre moi et s’est fait photographier. Ensuite, elle a porté plainte pour agression sexuelle, affirmant que je m’étais collé à elle, « soulevant [son] body en

disant “Prends donc ça en photo” ». Dès qu’on a présenté quelques témoins, elle a laissé tomber. Mais cette histoire a fait jaser.

Contre Smedi, je me suis bien débrouillé. Il prétendait que je lui devais sept millions, mais nous avons contre-attaqué et il a fini par me payer cinquante mille dollars. Je me suis moins bien débrouillé avec Rooney. Alors qu’il soutenait avoir un accord oral selon lequel il serait « mon entraîneur à vie », et malgré le témoignage de nombreux amis de Cus qui ont affirmé qu’il avait été déçu par Rooney et avait voulu le remplacer, la cour d’appel du deuxième circuit a confirmé les 4,4 millions qu’un jury lui avait accordés des années auparavant.

Il était donc temps de remonter sur le ring. Mon année de suspension était écoulée. Jeff avait parlé avec le Dr Elias Ghanem, à la tête de la commission de boxe du Nevada. J’aimais beaucoup le Dr Ghanem. C’était un Libanais né en Israël qui était venu aux États-Unis sans un sou et qui s’était créé une clientèle extraordinaire parce qu’il était hors du commun : c’était un médecin qui s’intéressait vraiment à ses patients. Elvis, Michael Jackson, Wayne Newton, Ann-Margret, il soignait toutes les stars de Las Vegas. Et il adorait la boxe. Il a garanti à Jeff que je pourrais récupérer ma licence parce que ma punition était « un peu excessive ». Après l’affaire Holyfield, il m’a pris à part :

— Tu as fait une connerie, mais tout s’arrangera, m’a-t-il dit.

Shelly avait décidé que nous obtiendrions une licence dans le New Jersey. Il n’était pas au courant des manœuvres de Jeff, et nous avions de bonnes relations, Shelly et moi, avec Larry Hazzard, ex-arbitre alors à la tête de la commission de boxe du New Jersey. Jeff était contre l’idée d’aller dans le New Jersey, mais il n’était pas en mesure d’intervenir. Donc le 29 juillet je me suis présenté devant le Conseil de contrôle sportif du New Jersey pour une audience. On aurait cru que c’était Saddam Hussein qui comparaissait. Je suis entré dans le bâtiment en donnant la main à Monica et nous avons été acclamés par la plupart des spectateurs, mais hués par les six protestataires de la National Organization for Women qui me poursuivaient à peu près partout où j’allais.

Dans la salle d’audience, il y avait assez de flics alignés pour réprimer une véritable émeute. Ils devaient avoir vraiment peur de moi. L’audience a bien commencé. Monica a déclaré :

— La boxe est sa passion et ça lui manque vraiment vraiment beaucoup. Il a besoin de la boxe et je pense que la boxe a besoin de lui.

Puis ça a été le tour de l'ex-champion poids lourd Chuck Wepner. Il a fait rire toute la salle en se rappelant les conseils de Tony Perez avant qu'il affronte Mohamed Ali en 1975 :

— Il ne voulait pas que je l'étouffe ou que je lui fasse le coup du lapin. C'était mes deux meilleures attaques.

Bobby Czyz a témoigné que même si j'avais pété un câble sur le ring, il fallait m'autoriser à reprendre la boxe.

— C'est la rue qui a parlé en lui. Si je frappais un type et qu'il perdait un œil, je le mangerais avant de le rendre. C'est le genre d'état d'esprit qu'il faut avoir quand on est boxeur. Mike est très loin d'être aussi mauvais qu'on le dit. Il a fait une erreur. Je sais aussi qu'il a énormément changé. Mike Tyson a fait un gros effort pour chasser de sa vie les forces du mal.

Ils ont même diffusé une vidéo réalisée à Catskill par Camille, qui avait alors quatre-vingt-treize ans. Elle disait que je continuais à l'aider et que je l'appelais ma « mère blanche ».

Mon propre témoignage a bien commencé. Je leur ai dit que j'étais dans le brouillard à cause de tous les coups de tête que Holyfield m'avait mis.

— J'ai juste pété un câble. Plus rien ne comptait à cet instant précis. (Je me suis étranglé et j'ai dû prendre sur moi.) Je suis désolé pour ce que j'ai fait. Je regrette que ce soit arrivé. Ça me hantera jusqu'à la fin de mes jours.

Mais après ma déposition, le procureur général adjoint, Michael Haas, a continué à me harceler, en se demandant pourquoi j'avais mordu Holyfield. Il n'a pas arrêté de me redemander si j'étais à nouveau capable d'une chose pareille.

— Cette épreuve a ruiné ma vie de l'intérieur, ai-je dit en tâchant de contenir ma colère. Vous pensez que j'ai envie de recommencer ?

J'étais censé lire une déclaration de clôture, mais ce connard m'avait agacé.

— Je ne veux pas la lire maintenant parce que je suis énervé, ai-je dit à mon avocat, Anthony Fusco Jr. Vous savez ce que je veux dire, mec ? Putain, pourquoi je dois tout le temps revivre ce merdier ?

— Du calme, du calme.

Qu'ils aillent se faire foutre. J'avais juste envie d'être un salaud. J'en avais marre de refouler mon côté rebelle. J'ai pensé à Bobby Seale et aux

Chicago Seven, qui n’avaient pas avalé les conneries de leur juge.

Malgré mon éclat, on était sûrs que le New Jersey allait m’accorder ma licence, même si le procureur général de l’État de New York, Dennis Vacco, a tenté de s’y opposer. Vacco faisait partie d’un groupe incluant le sénateur John McCain, qui essayait de nettoyer le milieu de la boxe. Il y avait eu des audiences à Washington et j’avais même soumis une déclaration démolissant Don.

— Ma carrière financière a été placée dans les mains d’un agent et d’un manager à qui j’ai laissé faire n’importe quoi. Les possibilités d’abus sont immenses. Les boxeurs peuvent finir esclaves.

McCain avait présenté un projet de loi visant à créer des règles nationales pour la boxe. Vacco disait que le New Jersey ne me donnerait pas de licence tant que Las Vegas ne l’aurait pas fait.

— Je serais très offensé s’il lui accordait une licence ou s’il l’autorisait à boxer dans le New Jersey, a dit Vacco à la presse.

Puis il a dit aux journalistes qu’il porterait personnellement ce message au procureur général du New Jersey.

Comme toute cette controverse inquiétait Jeff et les autres, mes conseillers ont retiré ma demande le 13 août, la veille du jour où la réunion du Conseil de contrôle du New Jersey devait statuer sur mon sort.

J’en voulais à tout le monde et je me défonçais à la moindre occasion. Fin août, avec Monica, on roulait près de chez elle et quelqu’un a embouti l’arrière de sa Mercedes parce que celui qui roulait derrière l’avait aussi heurté. Le type est sorti de sa voiture, s’est approché de la nôtre et a engueulé Monica, puis il s’en est pris à l’autre conducteur. Je suis sorti de la bagnole et j’ai tapé sur tout le monde. Le premier type, je lui ai mis un coup de pied dans les couilles, et après j’ai tabassé celui qui l’avait embouti. Monica hurlait et j’ai dû être maîtrisé par mon garde du corps qui était dans la voiture devant nous. J’ai honte de tout ça à présent, mais je traversais une période de dépression. Vous pouvez imaginer ça ? J’avais une femme et des gosses, mais j’étais désespéré.

On est remontés dans la voiture et Monica a redémarré. Quelqu’un avait appelé la police et ils nous ont arrêtés quelques kilomètres plus loin. Je planais complètement et je me suis mis à me plaindre de douleur dans la poitrine, puis je leur ai dit que j’étais victime du délit de faciès. Ils ont proposé de m’emmener à l’hôpital, mais je leur ai dit que Monica était

médecin alors ils nous ont laissés repartir. Je suis bel et bien allé à l'hôpital pour me faire examiner, mais tout allait bien. Comme les flics n'étaient pas sur les lieux de l'accident, ils ne pourraient m'accuser que de coups et blessures si les autres décidaient de porter plainte.

Ils ont porté plainte. Le 2 septembre, Richard Hardick, le type qui nous avait emboutis, m'a accusé de lui avoir donné un coup de pied dans l'entrejambe. Le lendemain, l'autre, Abimelec Saucedo, de lui avoir mis un coup de poing dans la figure.

Tous ceux qui travaillaient avec moi s'inquiétaient. On se préparait à essayer de récupérer notre licence à Las Vegas, mais comment la commission allait-elle réagir à mon accès de colère sur la route ? Pire, j'étais encore en liberté conditionnelle dans l'Indiana. Si elle le voulait, la juge Gifford pouvait me ramener à l'IYC pour quatre années de prison en plus.

Je me suis présenté devant la commission de Las Vegas le 19 septembre. J'y suis allé à moto, vêtu d'un jean et d'un tee-shirt noir. Tous mes avocats en costume m'attendaient à l'extérieur, et quand je suis descendu de ma moto, j'ai jeté mon casque à terre. Les avocats se sont enfuis, terrorisés. Jeff Wald et moi, on a ricané.

L'audience a été houleuse. Mon avocat, Dale Kinsella, a beaucoup insisté sur l'amende excessive qu'on m'avait imposée et sur le désastre de ma situation financière. J'ai laissé mes avocats et mes témoins de moralité parler à ma place. Quand je devais répondre à certaines questions, je regardais le D^{r} Ghanem, et quand j'étais sur le point de faire une mauvaise réponse, il secouait discrètement la tête comme pour dire : « Non, ne dis pas ça, ne dis pas ça. » L'audience a duré six heures, après quoi le D^{r} Ghanem a rencontré la presse.

— En six heures, Tyson n'a pas explosé, a-t-il dit.

Comme si c'était un exploit de ma part.

La commission n'a pas statué sur ma demande ce jour-là. En fait, ils ont voté une motion selon laquelle je devais d'abord me soumettre à un examen psychiatrique approfondi. Ils me laissaient le choix d'aller à la Mayo Clinic, à la Menninger Clinic ou à l'hôpital général du Massachusetts. Cette décision était débile. Un des potes d'Irving Azoff était chef du service psychiatrique à l'hôpital général.

J’ai donc appelé deux de mes copines de L.A. et je les ai fait venir à Boston. J’étais à l’hôtel et je devais aller tous les jours subir des examens à l’hôpital. La veille du début de mon traitement, je suis allé chercher les filles à l’aéroport avec ma limousine, puis j’ai demandé à mon chauffeur de nous trouver un peu de coke. Tous les soirs que j’ai passés là-bas, on a fait la fête comme des dingues.

Le premier matin où je suis allé à l’hôpital, j’étais de mauvaise humeur. Je devais rencontrer les médecins dans une sorte de salle d’attente chic, qui ressemblait même à un salon. J’ai cru que j’avais le droit au traitement VIP.

— Merde, c’est n’importe quoi, ai-je dit. Je ne mérite pas d’être ici avec tous ces enculés.

Dans la pièce, tout le monde avait l’air de se méfier un peu de moi. À ce moment-là, une Blanche d’environ vingt-neuf ans s’est approchée. Elle me rappelait Véra dans *Scoubidou*. Elle portait un pull à col roulé, elle avait la même coiffure et les mêmes lunettes à grosse monture en écaille. Je me suis dit que c’était un des profs du département de psychiatrie.

— Qu’est-ce qu’il y a ? Vous avez l’air déprimé, a-t-elle dit.

— Ils pensent que je suis fou parce que j’ai mordu l’oreille d’un frère, mais ils ne comprennent rien. Si je l’ai mordu, c’est uniquement parce qu’il me mettait des coups de tête sans que l’arbitre ne dise rien, alors j’étais désespéré, j’avais pas le choix.

Elle a réfléchi une minute.

— Vous vous battiez, a-t-elle dit calmement.

J’étais complètement défoncé, mais ces mots m’ont pénétré au cœur comme des paroles de sagesse zen.

Putain, oui, je me battais. Je me suis senti aussitôt guéri. Elle l’avait dit d’un air si catégorique. J’étais stupéfait qu’elle m’ait si bien compris, après juste quelques secondes avec moi. « C’est pour ça qu’on doit payer si cher les psys », me suis-je dit.

Et là mon euphorie a été interrompue par une infirmière.

— C’est l’heure de tes médicaments, Nancy, a dit l’infirmière à la femme qui me parlait.

— Tu peux te les foutre dans le cul, a-t-elle glapi avant de les jeter par terre.

L’infirmière a fait un geste et deux grands gaillards sont venus mettre une camisole de force à la fille. Elle s’est débattue jusqu’à ce qu’ils

finissent par la maîtriser.

Puis j'ai regardé autour de moi. Il y avait un type qui bavait dans un coin, en parlant tout seul. J'ai compris que je n'étais pas dans une salle d'attente très chic, mais dans l'unité psychiatrique et que tout le monde était fou à lier, y compris Véra de *Scoubidou*.

La commission de Las Vegas devait statuer sur mon cas le 19 octobre, donc mes avocats faisaient des heures sup pour aboutir à un règlement avec les deux types de l'accident de la route. J'ai fini par leur verser deux cent cinquante mille dollars chacun à la signature de l'accord, après quoi ils recevraient cent cinquante mille dollars en plus, de Showtime, dès mon premier match après la levée de ma suspension. Chacun a aussi signé une déclaration sous serment, affirmant que même s'ils pensaient que j'étais bien leur agresseur, au vu de la « désorientation et de la confusion entourant les événements survenus ce jour-là », ils ne pouvaient être « absolument certains d'avoir été frappés par M. Tyson ».

Avant mon audience du 19 octobre, un des membres de la commission a exigé que mon dossier psychiatrique soit rendu public. C'était n'importe quoi et mes avocats se sont battus bec et ongles, mais à cause d'une loi obscure, ils ne voteraient pas tant que nous n'aurions pas diffusé les documents. Désormais, tout le monde saurait que je n'avais plus aucun amour-propre. Même si je souffrais de dépression chronique, disaient les médecins, « M. Tyson est mentalement apte à reprendre la boxe, à obéir aux règles, et à le faire sans que se reproduisent les événements du 28 juin 1997. Nous prenons note de l'impulsivité, des problèmes émotionnels et cognitifs esquissés plus haut, mais selon notre opinion, aucun de ces problèmes, isolément ou ensemble, ne rend M. Tyson mentalement inapte de ce point de vue ».

Autrement dit, j'étais un connard malade, mais je pouvais quand même monter sur le ring et essayer de démolir quelqu'un à coups de poing.

À l'audience suivante, Magic Johnson m'accompagnait. Il s'intéressait à la promotion de la boxe et ne semblait pas une menace pour la commission. Mais quand il a commencé à expliquer comment il allait s'occuper de moi, il m'a énervé.

— Mike connaît l'argent, mais il ne le comprend pas et j'espère lui apprendre à le comprendre. Mike est le seul type que je connaisse qui peut gagner cent ou deux cents millions de dollars, mais qui préférerait ne pas

les avoir. Il préférerait les donner. Il lui faut quelqu'un pour gérer son argent, et voilà ce que j'apporterais à l'équipe Mike Tyson.

Mais j'ai gardé mon calme. Et ce jour-là la commission a voté à quatre voix contre une pour me rendre ma licence.

Maintenant, je pouvais remonter sur le ring et gagner de l'argent. Je devais treize millions de dollars au fisc. Ça aurait effrayé beaucoup de gens, mais j'avais l'habitude de toucher des millions, donc je savais que je pourrais rebondir. C'est marrant, à cette époque-là, mes nouveaux comptables ont trouvé un compte de retraite à mon nom qui avait fructifié avec les années, pour atteindre plus de deux cent cinquante mille dollars.

Les comptables se sont mis à creuser et ont découvert que Cus avait établi ce compte pour moi à Catskill. Quand ils m'ont dit que c'était l'œuvre de Cus, j'ai pleuré comme un bébé. Pour la première fois de ma vie, j'ai compris ce que signifiait « C'est l'intention qui compte ». Cus devait savoir que je ne ferais rien de bon avec mon argent. Je croyais depuis toujours que personne ne m'aimait. Ça m'a un peu redonné foi en l'humanité.

Le 1er décembre, nous avons plaidé *nolo contendere* dans l'affaire de l'accident de la route. Comme un règlement avait été trouvé avec les deux types, mes avocats étaient persuadés que j'écoperais d'une peine symbolique, qui serait prononcée vers février 1999.

Mon premier combat était prévu pour le 16 janvier contre le boxeur sud-africain Frans Botha. On le surnommait le « Bison blanc » et c'était tout sauf un tocard. Il avait remporté le titre IBF en 1995, mais ensuite il avait été contrôlé positif aux stéroïdes et on lui avait repris le titre. Après quoi il avait participé à un des combats secondaires le soir de mon premier match contre Holyfield, et il s'était bien battu pour conquérir la ceinture IBF de Michael Moore, jusqu'à ce qu'on l'arrête au dernier round. Donc je ne le prenais pas à la légère.

Quatre jours avant le match, j'étais à Las Vegas pour une série d'interviews télé et radio. La première, c'était avec Russ Salzberg de Channel 9, à New York.

— Mike, Botha est un outsider à six contre un. Vous êtes inquiet ?

— Les chiffres, j'y connais rien. Je sais juste ce que je peux faire. Je vais le tuer, cet enfoiré.

— OK, a-t-il dit, un peu surpris. Vous apportez beaucoup de colère sur le ring. Ça fonctionne pour vous, ou parfois contre vous ?

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? On va se battre, de toute façon. Qu'est-ce que ça change ?

— Eh bien, par exemple, votre colère contre Evander Holyfield s'est retournée contre vous.

— Putain, c'est un combat ! Alors il arrive ce qu'il arrive.

— Mike, êtes-vous obligé de vous exprimer ainsi ?

— Je vous parle comme j'ai envie de vous parler. Si vous avez un problème, vous coupez.

— Vous savez quoi ? Je pense que nous allons mettre fin à cette discussion tout de suite, a dit Russ.

— Tant mieux ! Va te faire foutre !

— Très bien. Bon match, Mike.

— Dégage ! Trouduc !

— Quelle classe, vraiment.

— Ta mère aussi, elle a de la classe.

Si j'étais si agressif, c'est en partie parce qu'on m'avait supprimé ma dose quotidienne de Zoloft une semaine avant le combat.

J'étais trop rouillé. Ç'a été une soirée horrible. Botha me serrait tout le temps. Il m'a acculé dans le coin à la fin du premier round, j'ai pris appui sur son bras gauche avec mon bras droit et j'ai essayé de le casser. Je suis vraiment un salaud. Je ne devrais pas le dire, mais c'est vrai. Je pense que j'avais vraiment envie que les gens voient à quel point j'étais salaud et pervers. Quand on m'a demandé après le match si j'avais délibérément tenté de lui casser le bras, j'ai simplement répondu « Exact ».

J'ai gagné un seul round des quatre premiers, et Richard Steele m'a retiré un point à ce round-là. Les types de Showtime – Kenny Albert, Ferdie Pacheco, et Bobby Czyz – pensaient tous que Botha m'énervait à force de me tenir et que ça allait devenir un combat de rue. Mais après le quatrième round, j'ai dit à Crocodile et à mon nouvel entraîneur, Tommy Brooks, qu'il se fatiguait et que j'allais l'avoir. Apparemment, Ferdie Pacheco n'y a pas cru.

— Tyson a l'air au ralenti. Il n'arrive pas à décrocher deux coups. C'est la marque d'un boxeur abattu, ne pas réussir à décrocher de coups. Oh !

Je n’avais pas besoin de deux coups de poing. Au moment où Ferdie disait ça, j’ai frappé Botha avec la main droite en plein dans la mâchoire. Il s’est écroulé. Il a essayé de se relever, mais il n’est pas allé assez vite. Après ça, il a basculé dans les cordes et il s’est à nouveau effondré. C’était un combat sale, mais j’ai tout arrangé avec un K.O. retentissant. On aurait cru que Botha s’était pris une balle pour éléphant. Le Bison blanc avait été victime d’un braconnier.

Il y avait aussi des micmacs au sein de mon équipe. Shelly et Shawnee s’étaient ligués contre Jeff et Irving. Jeff était encore en convalescence après une intervention chirurgicale et il devait retourner à L.A. pour coproduire le nouveau show de Roseanne Barr, donc il n’était guère dans les parages. Ma carrière était entre les mains de Shelly, Shawnee et Jackie Rowe.

Et du système judiciaire du Maryland. Le 5 février 1999, j’ai comparu devant un petit tribunal, à Rockville. Je portais un costume anthracite et un gilet noir. Monica était là aussi, tout comme au moins une dizaine de mes avocats et conseillers. J’avais plaidé *nolo contendere* et mes avocats avaient trouvé un accord qui m’éviterait de passer du temps en prison. Je paierais simplement une amende, serais mis en liberté conditionnelle, et on m’imposerait des heures de travaux d’intérêt général. Mais je me suis à nouveau fait entuber.

Le nouveau procureur de district, Doug Gansler, et son assistante, Carol Crawford, sont arrivés avec un document de onze pages qui me faisait passer pour un criminel de guerre nazi. Crawford en particulier semblait me détester. C’était une femme plutôt masculine, avec une coupe de cheveux sévère, très courte. Elle paraissait résolue à défouler sur moi toute sa colère envers les hommes. J’allais servir d’exemple.

Au lieu de respecter leur part de l’accord, ces deux menteurs ont accumulé tout ce qu’ils avaient pu trouver de négatif à mon sujet, y compris une phrase de Teddy Atlas disant que Cus m’avait gâté quand j’étais enfant. Ils citaient mes propres interviews, y compris celle de *Playboy* en 1998, où j’avais dit au journaliste Mark Kram que j’étais « un sale enfoiré haineux » qui allait « exploser un jour ». Puis ils citaient Kram lui-même, selon qui j’étais « la personnalité la plus sinistre » qu’il ait jamais rencontrée dans le milieu sportif.

— Ce commentaire est remarquable, de la part d'un homme qui a connu Sonny Liston, légende de la boxe et personnage très décrié, ex-escroc mort d'une overdose dans des circonstances suspectes et, coïncidence, boxeur pour qui l'accusé a exprimé ses affinités, avaient écrit Gansler et Crawford dans leur rapport.

Ils avaient même déformé le contenu du rapport psychiatrique de l'hôpital général, qui me déclarait absolument sain de corps et d'esprit, à l'exception de ma dépression.

— Peut-être ne pouvons-nous rien trouver de « mal » chez l'accusé, au-delà de ce qu'on pourrait trouver de « mal » chez n'importe quel tyran de quartier. Pour ce tyran-ci, pourtant, le monde entier est son domaine. Un commentateur, le psychologue Robert Butterworth, fournit sans doute la plus précieuse orientation à la cour. Après avoir examiné les commentaires de l'accusé au sujet de l'interview de Kram, le docteur Butterworth a déclaré : « S'il nous fait part de ses intentions, nous serions idiots de ne pas le voir venir. » Même si nous n'imposons pas de punition anticipée dans cette juridiction, la cour doit toujours prendre en compte la sécurité de l'accusé, ainsi que celle du public, en prononçant des sentences adéquates. L'accusé n'est rien moins qu'une bombe à retardement enterrée dans notre jardin.

Vous y croyez, à des conneries pareilles ? C'était quoi, la Russie sous Staline ? Ces deux menteurs voulaient utiliser une interview où je m'étais lâché et le diagnostic de ce D^{r} Butterworth qui ne m'avait jamais vu pour me coller derrière les barreaux avant l'explosion de la « bombe à retardement ». Tout le monde voyait que ces gens-là cherchaient uniquement à m'insulter, mais tout le monde s'en fichait parce qu'on pensait probablement que je l'avais mérité.

— Même si nous n'imposons pas de punition anticipée dans cet État (c'est pourtant exactement ce qu'ils exigeaient), une incarcération, en guise de point de départ, atteindra le double objectif du châtiment et de la dissuasion. La réhabilitation, par le biais des excellents programmes de cette juridiction, peut commencer pendant l'incarcération et se prolonger durant n'importe quelle période probatoire. Étant donné le déni de responsabilité de l'accusé, ses provocations, ses commentaires sur sa personnalité, et ses prédictions sur sa conduite à venir, les objectifs de dissuasion et de réhabilitation ne seront peut-être jamais atteints. Pourtant,

du moins pendant la période d'incarcération, le public dans son ensemble sera protégé contre sa violence potentielle.

Le juge Johnson était d'accord. Il m'a condamné à deux années de prison, dont une avec sursis, et à une amende de cinq mille dollars, plus deux ans de liberté conditionnelle et deux mille heures de travaux d'intérêt général. Et il refusait de me libérer sous caution si je faisais appel de la décision.

La foule massée dans le tribunal était sous le choc. J'étais ahuri. Monica a été prise de sanglots hystériques. Ils m'ont mis les menottes et m'ont emmené directement en prison.

Gansler jouissait de son quart d'heure de gloire. Les gens étaient outrés que je puisse être envoyé en prison pendant un an alors que nous avions trouvé un accord avec l'ancien procureur de l'État.

— N'importe quel procureur agirait comme moi, a dit Gansler à un journaliste d'AP. Les gens diront ce qu'ils voudront.

Ils m'ont jeté dans une cellule d'un mètre soixante-dix sur deux mètres quarante, dans le bâtiment 2, et c'était leur vision de la détention préventive. Ça signifie que j'étais séparé des autres détenus, qui étaient surtout des fils de Blancs privilégiés du comté de Montgomery. Mon unité était isolée et n'abritait que quelques individus trop faibles ou trop agressifs pour qu'on les mêle au reste de la population carcérale. J'ai supplié pour qu'on me mette avec les autres. J'avais besoin de ça pour exploiter le système et obtenir mes privilèges. J'ai été élevé comme ça. Au lieu de quoi je me suis retrouvé en détention préventive ; les gardiens venaient prendre des photos de moi qu'ils vendaient ensuite aux journaux.

Au bout de deux semaines, on m'a envoyé au trou. Ça a commencé quand j'ai reçu la visite du psy de la prison. Je consultais le Dr Goldberg, un des meilleurs psychiatres du pays, alors j'ai refusé de parler à ce crétin. Il a réduit de moitié ma dose normale de Zoloft. Quand ils m'ont proposé une pilule qui avait l'air différente, j'ai refusé de la prendre. Deux jours plus tard, j'étais au téléphone, dans la salle de séjour, quand un gardien particulièrement sadique est arrivé et a raccroché alors que j'étais en pleine conversation. En prison, je n'étais pas le même ; j'étais plus difficile qu'à la maison. Une petite contrariété et je pouvais sortir de mes gonds.

Ça m'a mis en rage, j'ai arraché le téléviseur de son support métallique, je l'ai jeté par terre, puis je l'ai ramassé et je l'ai lancé contre les barreaux

derrière lesquels le directeur et deux gardiens m'observaient. Un petit morceau de plastique s'est cassé, est passé entre les barreaux et a atteint un des gardiens. Ils m'ont aussitôt expédié en « ségrégation administrative ». Je suis resté enfermé pendant vingt-trois heures, sans pouvoir m'acheter un sandwich, sans visite ni coup de téléphone, sauf de mes avocats ou des médecins. Le Dr Goldberg est venu me voir le lendemain et m'a represcrit ma dose habituelle de Zoloft.

Après cet incident, la direction de la prison m'a accusé de mauvaise conduite, de destruction de biens et d'agression sur le personnel à cause du petit éclat de plastique qui avait touché un gardien. Ils m'ont mis au trou, et je n'ai pas été ravi. J'avais l'impression d'être un des prisonniers politiques allemands de la bande à Baader, qui devenaient dingues en prison. Ils tuaient les gardiens, ils se suicidaient. J'ai même commencé à porter un petit bandana espagnol sur la tête, à me promener à poil, et à lancer des trucs sur les gardiens.

Ils m'ont condamné à vingt-cinq jours d'isolement, mais mon avocat a fait appel et je suis sorti au bout de cinq jours. Je n'aimais vraiment pas cette prison. Je voulais qu'on me renvoie dans l'Indiana. Je n'avais personne avec qui travailler, personne pour m'apporter des trucs et m'amener des filles. J'étais encore en liberté conditionnelle là-bas, donc ils auraient facilement pu me reprendre. Le problème, c'est qu'ils pouvaient m'obliger à faire les quatre dernières années qui me restaient de ma peine précédente. Jim Voyles, mon avocat de l'Indiana, a fait une vingtaine d'allers et retours entre le Maryland et là-bas, et il a fini par obtenir un accord : je passerais soixante jours de plus dans une prison du Maryland, et l'Indiana ne s'intéresserait plus jamais à moi. La juge Gifford était trop contente de signer. Personne ne voulait me revoir dans l'Indiana.

J'avais la haine. J'aurais voulu poursuivre la juge pour repartir là-bas. Mais quand je me suis installé dans ma prison du Maryland, ça s'est révélé pas si mal. Monica me faisait la cuisine et j'avais le droit de recevoir ses petits plats. Au bout de quelques mois, je me suis mis à grossir tellement que j'ai demandé à faire venir mon tapis roulant et un vélo d'appartement, et j'ai obtenu l'autorisation. En prison, j'ai toujours été un connard de privilégié.

Pendant que j'y étais, j'ai même fait la couverture d'*Esquire*. Monica est venue me montrer mon petit garçon nouveau-né, Amir, et on a posé pour des photos accompagnant un article sur moi.

J’ai commencé à fréquenter les autres types en détention préventive. Il y avait beaucoup de jeunes qui étaient là pour meurtre. Deux d’entre eux se sont même pendus pendant mon séjour : un riche Israélien et un Noir. J’ai payé l’enterrement du Noir parce que ses parents n’avaient pas beaucoup d’argent. Ça me brisait le cœur de voir ces gamins pris dans l’engrenage de la drogue et qui tuaient pour cent dollars. Quand j’ai quitté cette prison, je devais avoir douze mille dollars sur mon compte, donc j’ai demandé que la somme soit partagée entre les cinq types qui étaient en isolement avec moi. Ce n’étaient pas des durs, c’étaient des petits jeunes sans un sou qui ne rentreraient jamais chez eux.

Je suis un peu devenu le médiateur. Les autres me transmettaient des messages par les gardiens et me demandaient de parler de leurs ennuis. Certains gardiens venaient me dire que tel gosse pouvait avoir un problème, alors je lui envoyais un message pour lui conseiller de se détendre.

Je n’ai pas eu tant de visites dans la prison du Maryland. Monica venait, Craig Boogie, quelques amis passaient. Ma copine jamaïcaine, Lisa, est venue. Elle avait écrit son nom dans le registre des visiteurs ; quelques heures après, Monica est arrivée et elle a piqué une crise en voyant son nom. Dieu Merci, on était séparés par une petite vitre.

Mais le visiteur qui a le plus attiré l’attention, c’est John F. Kennedy Jr. Il est venu me voir un soir. Quand ça s’est su, dix équipes de journalistes se sont pointées et ont attendu des heures à l’extérieur. À l’intérieur, c’était du délire. J’ai demandé à John de dire bonjour à tous les autres détenus qui étaient avec moi en isolement. « Ouais, un baiser pour leur maman. Embrassez le gamin. » J’étais aux commandes.

John et moi, on s’était connus à New York. Je l’avais rencontré un jour dans la rue et il m’avait invité à venir le voir aux bureaux du magazine *George*. C’était un beau mec simple, qui se baladait en moto dans Manhattan et qui prenait quelquefois les transports en commun. La première chose qu’il m’a dite quand il est venu, c’est :

— Toute ma famille m’a dit de ne pas aller te voir. Alors quand tu les verras et qu’ils te diront tous bonjour, tu sauras à quoi t’en tenir.

Juste avant, un de ses cousins avait eu des soucis parce qu’il avait sauté la baby-sitter ou un truc dans ce goût-là.

— Ouais, mon cousin, c’est le modèle de ce qu’il ne faut pas faire, a dit John.

— En tout cas, ne manque jamais de respect à ta famille en public. Ne fais pas ça parce que c'est ce que la société veut. Les gens veulent te briser et faire comme si tu n'étais rien, lui ai-je dit. Traite-les de cons en privé, mais ne le fais jamais en public.

On a beaucoup parlé de la famille Kennedy, surtout de son grand-père, mais il n'avait pas l'air de savoir grand-chose sur lui, sauf qu'il n'avait rien appris à ses fils, question affaires.

— Dans ma famille, personne ne sait comment diriger une entreprise, c'est pour ça qu'ils ont tous fait de la politique. Il voulait qu'on soit des enfants gâtés.

C'est pour ça qu'il avait son magazine, je suppose, pour apprendre les affaires. Il sentait qu'il n'avait aucune compétence dans la vie et le magazine était au moins une chose dont il pouvait être fier.

On a un peu parlé de mon cas.

— Écoute, je sais que tu es ici uniquement parce que tu es noir.

C'était pour me montrer qu'il était au parfum. À un moment je lui ai lancé, de but en blanc :

— Tu sais que tu vas devoir te présenter à une élection ?

— Quoi ? a-t-il fait, un peu étonné. Tu crois ?

— Tu décevrais ma mère et plein de gens comme ma mère. Ils ont vu la photo où tu es sous le bureau de ton père. Tu ne peux pas laisser tomber une génération perdue qui a tellement cru en ta famille. Pas moi, on s'en fout, de moi, je me débrouillerai toujours, mais tu ne peux pas laisser tomber tous ces gens. Ton père et ton oncle étaient leur espoir et tu es le descendant de cet espoir.

Il n'a rien répondu. Il pensait peut-être que j'étais dingue.

— Non, t'as pas le choix. T'es dingue ? Sinon, à quoi ça sert que tu existes ? Tu es né pour ça. Les rêves des gens reposent sur toi, mec. C'est un sacré fardeau, mais tu n'aurais pas dû avoir le père et la mère que tu as eus.

Il aurait fait un grand homme politique. Il aimait vraiment les gens ; on voyait bien que c'était pas du pipeau. Rien qu'à sa manière de parler avec les gens, de les regarder dans les yeux, même s'il ne les connaissait même pas. Il n'avait pas peur d'être vu en public, il cherchait le contact. « Waouh ! je me disais, voilà un mec intéressant. »

Ce soir-là, il avait l'air fatigué. Il m'a dit qu'il avait besoin d'un café parce qu'il repartait aussitôt pour New York. Il était venu en avion avec son instructeur de vol.

— Non, mec. Va à la maison. Reste avec Monica et les enfants, lui ai-je dit. T'es dingue de piloter toi-même, de toute façon.

— Tu ne sais pas ce que je ressens là-haut, mec. Je me sens tellement libre, m'a-t-il dit.

— Tu dois te sentir con, là-haut, sans vraiment savoir ce que tu fais. Si tu veux voler, vole tout seul. N'emmène jamais personne que tu aimes.

Il n'a rien répondu, mais il est allé voir Monica ensuite et elle m'a répété ce qu'il lui avait dit : « Mike trouve que je suis idiot de piloter mon avion. Mais c'est lui qui a eu un accident de moto. »

On a aussi parlé de ce qu'on ferait quand je serais libéré. Il parlait d'autres femmes et j'ai eu l'impression que ça ne devait pas être génial avec sa légitime.

— Quand tu sortiras, tu me laisseras un peu de temps pour régler des trucs avec ma femme. Après, on s'amusera tous les deux. Tu viendras me voir à Aspen.

— Aspen ? Y a pas de nègres à Aspen. Je ne me trouverai personne là-bas.

— Mais si, y a Lynn Swann, a répliqué John.

— Lynn Swann, c'est pas une sœur.

— Non, t'as raison.

Bien sûr, j'ai fait ma demande de libération à ce moment-là. J'étais déjà en prison depuis près de quatre mois. Ça me semblait suffisant. Une des cousines de John, Kathleen Kennedy Townsen, la fille aînée de RFK, était gouverneur du Maryland à l'époque.

— Tire-moi d'ici, l'ai-je supplié. Demande à ta cousine, putain.

— Mike, je ne la connais pas vraiment.

Il était peut-être assez malin pour ne rien dire dans cette salle de visite.

— Tu la connais pas ? C'est quoi, ces conneries ? Vous jouez tous au foot ensemble à Hyannis Port.

Il a souri, puis est parti. Les médias l'ont entouré dès qu'il est sorti.

— Je suis venu soutenir un ami, a dit John. Mike est un homme bien différent de ce que laisserait croire son image publique. C'est un homme

qui a vraiment repris sa vie en main et continuera de le faire à l'avenir. J'espère qu'en venant ici et en expliquant cela, les gens commenceront peut-être à y croire, parce qu'il a eu une vie difficile.

Puis il est monté dans sa limousine et est allé prendre le café chez moi. Peu après la visite de John-John, comme par hasard, j'ai été libéré.

12

DÈS QUE JE SUIS SORTI DE PRISON, le tout premier jour, je suis allé à la maison, j'ai préparé mon sac et je suis parti pour New York. J'aurais dû passer un peu de temps avec ma famille, mais je ne l'ai pas fait. Bam, j'ai pris la bagnole et je suis allé voir une de mes copines à New York. C'est juste que je n'avais ni les compétences ni les outils pour être quelqu'un de responsable. Je n'en avais pas non plus le désir. On ne peut pas avoir un pied dans un couple et l'autre pied dans le ruisseau. Avoir toutes ces copines alors que j'étais marié, c'était comme une drogue. Et si j'en voulais plus, je n'avais qu'à sortir dans la rue et les filles se jetaient à mon cou. J'étais un esclave accro à la célébrité. J'aurais voulu pouvoir m'arrêter, mais je ne pouvais pas.

Il n'y avait rien de bien joli dans ma vie à cette époque-là. Mes nouveaux gestionnaires avaient négocié de nouveaux accords avec Showtime et avec le MGM Grand parce que Don avait disparu du tableau, mais je devais tous ces millions que Showtime m'avait avancés et qui avaient fini dans la poche de Don. Et le fisc était encore sur mon dos.

Je m'étais installé à Phoenix afin de m'entraîner pour mon prochain match, et début juin j'ai commencé les travaux d'intérêt général dans la prison dirigée par le tristement célèbre shérif Joe Arpaio. Il était tout excité de m'avoir. Je faisais le tour de sa ville de tentes15, je parlais aux prisonniers et je leur disais d'éviter les ennuis. Pendant ce temps-là, mes agents de probation me traitaient comme si j'étais John Gotti. Ils essayaient de me piéger à chaque occasion. S'ils entendaient dire que j'étais sorti en boîte, ils appelaient mon avocat et on devait trouver des témoins pour prouver que c'était faux. Après, l'avocat leur écrivait : « Comme je vous l'ai indiqué, Mike ne s'est pas rendu au night-club Amazon le mardi 29 juin : Monica l'a confirmé. Mike dormait dans sa chambre. »

Mon avocat a recommandé la plus grande vigilance à mes gardes du corps.

— Vous le savez, le service de liberté conditionnelle du comté de Maricopa intensifie la surveillance dont Mike fait l'objet. Donc, comme

Anthony a déjà commencé à le faire, j'aimerais établir les procédures suivantes. Si Mike quitte l'hôtel après vingt-deux heures, vous devez le signaler à Paul et à son officier de surveillance. Anthony a leur numéro. En outre, veuillez appeler ma boîte vocale et me laisser un message indiquant où va Mike. Si Mike va dans une autre boîte de nuit, ou même dans un restaurant, il est important que vous appeliez ses deux agents de probation et moi-même pour informer tout le monde de ses déplacements. Comme j'en ai discuté avec Anthony, il est important que Mike reste calme, quoi qu'il arrive. Au cas où un affrontement se produirait, ou serait sur le point de se produire, avec le service de liberté conditionnelle, veuillez m'appeler immédiatement.

Je suis Al Capone ! Je suis un méchant nègre, l'homme le plus effrayant au monde. Vous savez que mon ego mégalomane buvait ça comme du petit-lait. Ils me traitaient comme si j'étais le Parrain.

Et je restais une cible idéale pour les coups bas. Un jour, en août, je faisais mes travaux d'intérêt général sous la tente du shérif Arpaio et il m'a appelé dans son bureau.

— Mike, une de mes shérifs porte des accusations contre toi. Elle dit que tu l'as frappée et jetée à terre. Je ne sais pas pourquoi il lui a fallu une semaine pour porter plainte.

— Vous êtes resté avec moi tout le temps. Vous savez bien que c'est n'importe quoi.

— Je ne vois pas comment tu pourrais avoir fait ça, a-t-il acquiescé.

Bien sûr que c'était n'importe quoi. Mais c'était le n'importe quoi que je devais subir. Être accusé de trucs pendant que je faisais des travaux d'intérêt général ! Ils ont trouvé des vidéos et des photos prises sur la scène où l'incident était censé s'être produit ; la fille était là avec moi, elle souriait tout le temps, donc ils ont laissé tomber, mais j'aurais pu être renvoyé en prison dans le Maryland. Je pense qu'ils avaient vraiment envie d'emmerder Arpaio. Ses shérifs ne l'aimaient pas trop.

Je suis remonté sur le ring à Las Vegas, le 23 octobre 1999. Mon adversaire était Orlin Norris. Du temps où j'étais champion, je ne savais pas qui était ce type, mais il venait à mes conférences de presse et il me dévisageait comme un dingue. Il avait aussi participé aux combats mineurs le même soir que moi, mais je ne l'ai pas reconnu. Je me suis dit : « Ce nègre pourrait avoir une arme. C'est qui, ce type ? Je lui ai mal parlé ou

bien j’ai gagné tout son fric en jouant aux dés ? » J’avais peur. Personne n’avait jamais les couilles de me faire ça. Il me dévisageait sans rien dire. J’ai cru que c’était quelqu’un à qui j’avais fait un sale coup dans la rue.

Il avait été champion poids moyen de la WBA, donc il savait se battre. Pendant le premier round, chacun a jaugé l’autre et, alors que la cloche a retenti, je lui ai asséné un uppercut gauche qui l’a fait tomber. Richard Steele m’a retiré deux points pour l’avoir frappé après la cloche, mais peu importe. Norris est reparti dans son coin, s’est assis sur son tabouret et ne s’est pas relevé. Il prétendait s’être blessé le genou droit en tombant et ne pas pouvoir continuer. Le public s’est mis à huer, à lancer des trucs, et il y a bientôt eu cinquante flics en uniforme sur le ring. C’était reparti. J’étais vraiment en forme, j’aurais bien employé mon énergie pour le mettre K.O. à la reprise suivante, mais il ne voulait plus quitter son tabouret. C’est marrant quand on regarde la vidéo ; il se lève, regagne son coin, très bien, écoute son entraîneur qui lui dit qu’il a tort. Mais c’était fini, et ça n’a pas arrangé ma réputation à Las Vegas. Le match a été déclaré « No Contest ». Sur le moment, je n’ai pas compris, mais c’est la dernière fois que je montais sur un ring à Las Vegas.

Shelly Finkel pensait que j’aurais peut-être intérêt à me battre un temps hors des États-Unis, pour laisser Las Vegas s’apaiser après le fiasco Norris. Donc il m’a trouvé un match à Manchester, le 29 janvier 2000. J’allais rencontrer Julius Francis, le champion poids lourd britannique. L’Angleterre, ç’a été un fameux voyage. Il y avait foule partout où j’allais. Quand j’ai visité le ghetto de Brixton, j’étais tellement submergé par les fans en admiration que j’ai dû me réfugier dans un commissariat. Ça doit être la première fois de ma vie où je suis entré volontairement dans un poste de police.

Une semaine avant le combat, j’ai fait une interview pour Sky TV.

— Pensez-vous être traité équitablement ici ? a demandé le journaliste.

— Ici, on me traite avec des gants de velours, comparé à ce qui se passe aux États-Unis. Là-bas, ça me donne quelquefois envie de ne pas mettre le nez dehors, mais je suis fort et rien ne peut m’arrêter. Je refuse de me laisser battre ou écraser sur le plan affectif. Quoi qu’il m’arrive, je relèverai la tête et je l’affronterai.

— Vingt et un mille individus ont acheté en deux jours tous les billets pour vous voir. Comment expliquez-vous votre magnétisme auprès des fans

de boxe ?

— Je ne sais pas, mais je sais que soixante mille autres personnes n'ont pas eu de billets et je pense qu'ils pourraient se débrouiller pour entrer en douce, voilà ce que je crois.

— Ne leur donnez pas d'idées, Mike.

Le journaliste avait l'air terrorisé.

— C'est ça qu'il leur faut, des idées. Ils sont censés me voir boxer. Du temps où j'étais fan de Duran, j'ai rassemblé un groupe de types de la rue. « Viens, mec, viens ! Ils pourront pas nous arrêter ! » Et on s'est juste faufilés à l'intérieur du stade.

— Quelques questions à propos de Julius Francis. Selon vous, que va-t-il se passer ?

— Je ne sais pas. Je pense que je vais tuer Julius Francis, ai-je dit très sérieusement.

— Vous n'allez tout de même pas le tuer vraiment ? Je dis ça parce que les gens vont se jeter sur cette phrase et dire : « Oh, Mike Tyson veut tuer Julius Francis. »

— C'est OK. Écoutez, je peux vous dire un truc ? Ce qu'on dit de moi, je m'en fous. Michael et Tyson sont deux personnes différentes. Pour ma femme et mes enfants, je suis Mike et papa. Mais ici je suis Tyson. Tyson, c'est juste un monstre, quelqu'un qui génère des tonnes de fric. Personne ne me connaît, personne ne prend en considération mes sentiments, ma souffrance, tout ce que j'ai subi dans ma vie. Vous n'avez pas la moindre idée de qui je suis ou de ce que je suis. Ils ne savent même pas pourquoi ils m'acclament. Pourquoi, parce que je suis un bon boxeur ? Parce que je ne me laisse pas faire ? Tyson, ce n'est pas moi. Je deviens cette personne, mais je suis Mike et papa, et ça compte beaucoup plus pour moi.

— Et vous devenez cette personne uniquement sur le ring, n'est-ce pas ?

— Maintenant aussi ! En ce moment, je suis Tyson.

— Vraiment ?

— Ouais, c'est grâce à moi que la foire aux monstres aura lieu le 29. Tout le monde va venir me regarder tuer, écrabouiller, assommer ce type. Tyson c'est le gagneur, Tyson fait du fric. Peu de gens s'intéressent à la personne de Michael, parce que Michael, c'est qu'un nègre de Browsnville, à Brooklyn, qui a réussi un jour, ou qui a eu de la chance. Là d'où je viens, je suis le bout de chewing-gum collé sous votre semelle. Dieu m'a béni, je

ne sais pas, il m’a mis dans cette situation, je ne sais pas, j’imagine que vous êtes censés être des gens bien, non ?

Je ne pouvais pas me promener dans Londres parce que ça aurait déclenché une émeute, donc on faisait du shopping en voiture. Un jour, on s’est arrêté à un feu, et quand les gens ont vu que j’étais dans la bagnole, ils ont commencé à la secouer. D’autres se jetaient la tête la première dans la voiture. C’était comme dans un pays du tiers-monde quand le dictateur essaie de partir et que la foule fait tout pour bloquer son véhicule, y compris arracher le toit. Mais à Londres, les gens exprimaient leur amour.

— On t’aime, Mike ! On t’aime ! hurlaient-ils.

C’était comme la Beatlemania. Une amie était avec moi et j’ai cru qu’elle allait faire une crise cardiaque.

— Merde, a-t-elle dit en se tournant vers moi, tu es qui, putain ?

On est rentrés à l’hôtel, mais la foule s’est assemblée sous ma fenêtre et s’est mise à chanter. Ils n’ont pas voulu partir avant que je me montre au balcon, les pouces levés, et que je les salue. Je me serais pris pour Charlemagne.

Mes ennemis aussi se manifestaient. Les groupes féministes ne m’aimaient pas. Ils boycottaient mes apparitions. J’ai été invité à visiter le Parlement, mais toutes les députées ont protesté. C’est peut-être parce qu’en visitant le musée de cire de Madame Tussauds, j’ai dit en voyant la statue de Churchill « encore un foutu Angliche ».

Mais j’aimais bien me battre contre les protestataires. J’adorais être un salaud international. Je me prenais pour Dillinger. Comme j’avais une réputation de merde, les gangsters m’ouvraient tout grand les portes de leurs boîtes de nuit partout où j’allais.

— Qu’ils aillent se faire foutre, ces enculés, Mike. On est avec toi, disaient-ils.

J’ai rencontré une Russe incroyable à mon hôtel. Elle a aperçu mes bijoux et m’a invité à venir la voir chez Graff Diamonds, la bijouterie la plus haut de gamme au monde. Elle était interprète pour les oligarques russes qui emmenaient leurs épouses. J’y suis allé avec mon agent, Frank Warren, le Don King européen. Elle s’est occupée de moi et a commencé à flirter. Elle m’a demandé quel genre d’enfant j’avais été et je lui ai répondu :

— J’étais cambrioleur, je volais les gens.

— Arrêtez de plaisanter !

— Non, sérieusement. J'entrais dans les maisons et je menaçais les gens avec une arme.

Elle m'a montré deux montres extraordinaires, serties de joyaux. Warren a voulu faire le malin.

— Je vais les acheter pour lui, a-t-il dit à la fille.

Il avait des relations parmi les propriétaires du magasin. Donc j'ai pris les deux montres, plus une paire de montres à musique en diamant et un bracelet en diamants. En tout, il y en avait pour huit cent soixante-cinq mille dollars.

J'ai aussi pris la fille et j'ai couché avec elle deux ou trois fois avant de devoir aller me battre à Manchester. Je ne m'en faisais pas vraiment pour le combat. On voyait bien que Francis ne s'entraînait pas sérieusement ; il pesait cent dix kilos. Il était allé dans un camp militaire pour retrouver la forme et il était revenu plus gros. La presse anglaise ne se faisait pas trop d'illusions sur ses chances. Le *Daily Mirror* lui a donné cinquante mille dollars pour qu'il fixe à ses semelles une pub pour leur journal. Ils en ont eu pour leur argent. Je l'ai mis K.O. cinq fois pendant les quatre premières minutes avant que l'arbitre ne déclare le match terminé.

De retour à Londres, j'ai appelé ma copine russe. Pendant que je lui parlais, j'entendais un type derrière qui disait : « C'est qui, Tyson ? » Elle a raccroché et est aussitôt venue me voir à mon hôtel. J'étais nerveux. Elle m'a dit que lorsque nous nous étions rencontrés, elle sortait avec un marchand d'armes chinois prénommé Michael.

« Oh merde, je me suis dit. Putain, je suis mort. »

J'étais persuadé qu'il allait la suivre jusqu'à mon hôtel. Quand elle est arrivée, je l'ai tout de suite accablée de questions.

— Il va être en colère, Michael ? Il est du genre jaloux ?

— On s'en fout, ça m'est égal. C'est juste un emmerdeur. Mais il a beaucoup d'argent et il s'occupe bien de moi.

Jackie Rowe était là et elle a tenu son discours un peu rude à cette pauvre fille naïve. La Russe était tellement sublime qu'elle n'avait jamais eu besoin d'apprendre à être rusée. Mais cette fois, elle était obligée parce qu'elle allait perdre son papa gâteau si elle se montrait imprudente. Je repartais pour l'Amérique le lendemain. J'aurais voulu l'emmener avec moi, mais c'était impossible.

— Non, non, non, non, lui a dit Jackie. Tu dois retourner le voir et lui dire que tout va bien. Ne retire pas si vite ta tête de la gueule du lion. Fais-le en douceur. Écoute, tu as besoin de ce fric. Mike rentre chez lui. Ne perds pas ton bonhomme.

Elle y a veillé. Je savais que ce type allait la reprendre. C'était vraiment une femme à tomber à genoux.

Je suis rentré aux States, mais il n'a pas fallu longtemps pour que je me retrouve dans la merde. Le 18 mai, j'étais avec mon pote coiffeur, Mack, on se détendait chez Cheetahs, une boîte de strip-tease à Las Vegas. En ce temps-là, quand je voulais me vider la tête, j'allais voir un strip-tease. C'est ce que les gens faisaient au début des années 2000.

Donc j'étais assis sur un canapé au fond de la salle, à côté de la cabine du DJ, et je parlais avec mon pote Lonnie, l'un des gérants. Une strip-teaseuse prénommée Victoria, mais dont le nom de scène était Flower, est venue me demander si je voulais une lap dance. Je ne voulais rien d'elle, mais elle a insisté. Elle tenait à m'offrir une lap dance. Elle s'est approchée de moi plusieurs fois, puis elle a essayé de s'asseoir sur moi. J'ai levé la main pour l'en empêcher, elle a vacillé sur ses hauts talons et elle est tombée à la renverse. Je pense que je l'ai aussi traitée de « poufiasse » et de « sale pute ». Elle est repartie dans sa loge, confuse.

De la loge, elle a téléphoné à son mari et lui a raconté ce qui s'était passé. Il a appelé la police et a prétendu que mes amis et moi nous étions en train de tripoter et d'envoyer valdinguer les strip-teaseuses chez Cheetahs. La police de Las Vegas a envoyé huit voitures. J'ai parlé à un des flics qui m'a dit que lorsqu'il travaillait dans la brigade des mœurs, les strip-teaseuses ne se laissaient jamais décourager. Elles essayaient de traire les hommes au maximum. Les flics ont emmené Flower à part, l'ont interrogée et elle a avoué que je ne l'avais jamais frappée et qu'elle allait très bien, elle était juste gênée. Elle a dit aux flics qu'elle était blessée dans son orgueil et elle m'a dit que si je lui avais jeté cinq cents dollars, rien de tout ça ne serait arrivé. « Après tout cet embarras, je devrais pouvoir en tirer quelque chose », leur a-t-elle dit. Les flics sont partis et comme il n'y avait pas eu d'incident, ils ne m'ont accusé de rien. Elle a terminé son service, effectuant des lap dances et se tortillant autour du poteau.

Je pense qu'elle a dû rentrer chez son mari l'escroc et il l'a engueulée parce que le lendemain elle a changé de version et a porté plainte à la

police, comme quoi « Tyson avait tendu la main vers elle et lui avait donné un coup de poing dans la poitrine, ce qui lui avait fait faire un vol plané à travers la pièce, avant d'atterrir sur le parquet. Elle a déclaré avoir été assommée, après quoi Tyson l'avait appelée "sale pute" et "salope". Elle a déclaré avoir des ecchymoses suite à cet incident. » La police a rouvert l'enquête et n'a rien trouvé de plus pour confirmer ses allégations, qui ont été jugées « entièrement infondées ».

Mais ça ne l'a pas arrêtée. Quelques mois après, elle m'a poursuivi en justice. « Le coup violent et douloureux asséné par Tyson a projeté Victoria à plusieurs mètres de distance et l'a fait tomber sur son coccyx, le talon de sa chaussure percutant violemment sa jambe au moment de la chute ». Elle se plaignait de détresse émotionnelle, de blessures physiques et de stress dans sa relation conjugale, ce qui avait limité ses activités maritales.

L'affaire traînait en longueur. En avril, j'ai dû faire ma déposition. Ça ne m'a pas du tout amusé de devoir écouter son avocat me poser ses questions stupides. Il me redemandait de raconter tout ce qui s'était passé lorsqu'elle m'avait abordé.

— Si je comprends bien, vous étiez assis et, je vais tenter d'être bref, vous étiez assis, je suppose, sur le canapé voisin de la cabine du DJ ?

— Oui.

— Et comment est-elle venue à vous ?

— C'est une pute. Elle voulait à tout prix me faire une lap dance. J'ai dit non. Je ne voulais pas de lap dance. Elle est partie, puis elle est revenue, elle a insisté. Elle a essayé de se jeter sur moi. J'ai mis la main devant moi.

— Votre main est-elle entrée en contact avec miss Bianca ?

— Peut-être bien, mais parce qu'elle était agressive avec moi. J'avais mis ma main devant moi pour maintenir une distance entre elle et moi, pas parce que j'étais agressif, non.

Il a continué à me harceler. Je l'ai traité de merdeux et de trouduc. Il a demandé une interruption et je suis allé discuter avec mon avocat. On lui avait proposé dix mille dollars pour régler le dossier, eux en voulaient quarante mille. Après la pause, il m'a dit qu'il n'allait pas me retenir plus longtemps.

— Je n'ai plus besoin d'être ici parce que votre cliente est une menteuse. Vous n'avez pas envie de me retenir, je n'ai rien fait de mal, ai-je dit.

Le dossier a ensuite été soumis à arbitrage, quand leur avocat a prétendu qu'on avait accepté le règlement à 40 000. Le juge d'arbitrage a pris une décision contre elle. Ils ont fait appel. Il y a eu un nouvel arbitrage et elle a obtenu 8 800 dollars, et j'ai dû en verser 1 615 au juge. Et mon avocat m'a fait payer 25 000 dollars. C'est la lap dance la plus coûteuse de ma vie.

En juin, j'étais de retour à Phoenix afin de m'entraîner pour mon prochain combat. J'étais vraiment de mauvaise humeur et je me défoulais sur mon agent de probation, une femme pourtant sympa. Mais on ne m'a pas renvoyé en prison, grâce à un des avocats les plus formidables que j'aie connus. Il s'appelait Darrow Soll, c'était un Juif, un ancien Béret vert. Il n'avait pas l'air d'un salaud ; il était bien bâti, mais pas dans le genre musclé. Il était solide. On s'est vraiment bien entendus. Il m'a dit que son père avait été tué par un de ces partisans de la suprématie aryenne, mais il défendait quand même les membres du groupe Aryan Nation. Darrow prenait les dossiers des Noirs injustement condamnés à mort et ne réclamait pas d'honoraires, même s'il était fauché la moitié du temps. C'était un homme incroyable.

Il avait des relations au parquet de Phoenix et, au fil des années, a beaucoup contribué à me simplifier l'existence. Erika, mon officier de liberté conditionnelle, a essayé d'obtenir que je fasse plus de travaux d'intérêt général, mais j'ai été refusé dans deux endroits, alors je me suis engueulé avec elle au téléphone. Heureusement, Darrow l'a calmée et lui a dit que des problèmes « médicamenteux » étaient la cause de mon mauvais comportement.

« Bonne nouvelle. Après une longue discussion, Erika a accepté de ne pas mentionner les éclats verbaux de Mike dans les rapports qu'elle adresse à son supérieur. Elle l'a fait en grande partie parce que Mike a présenté des excuses la dernière fois qu'il l'a rencontrée », a-t-il écrit dans un mémo pour mon équipe.

À présent, cette connerie de procès intenté par la fille de Cheetahs inquiétait mes agents anglais. Si j'avais eu un mauvais rapport de liberté conditionnelle, on ne m'aurait peut-être pas laissé revenir en Grande-Bretagne pour me battre contre Lou Savarese. Je devais partir le 16 juin, mais je suis retourné à New York parce qu'un de mes meilleurs amis, Darryl Baum, s'est fait tuer le 10 juin. Les gens le surnommaient « Homicide », mais je l'appelais encore par son premier nom de rue, « Shorty Love ». Il détestait ce surnom parce qu'il détestait tout ce qui lui

donnait l’air tendre et vulnérable. Shorty Love était de mon quartier et il avait une sacrée réputation pour ce qui était de faire mal aux autres. Je le voyais toujours traîner avec les durs du quartier. C’était presque des adultes et lui n’était qu’un gosse, mais il était comme leur chef.

Ensuite, on l’a appelé Homicide parce qu’il est devenu assommeur à douze ans. Il s’approchait de quelqu’un dans la rue, il l’assommait d’un coup de poing et lui prenait ses bijoux ou son manteau en peau de mouton. En 1986, il avait écopé d’une peine de deux à six ans pour vol. Il était tellement violent en prison qu’il a fini par y passer le double de temps. Quand il en est sorti, le 31 décembre 1999, je lui ai refilé un peu d’argent et je lui ai acheté une belle Rolex, une chaîne et une Mercedes. J’ai aussi proposé de l’embaucher comme agent de sécurité. Je voulais juste le tirer de la rue et le mettre un peu sur le droit chemin.

— Reste avec moi, lui ai-je dit. Arrête tes conneries, on pourrait se faire un peu de fric.

— Putain, je veux pas de ton blé, Mike. Y a trop de gens qui t’ont piqué du blé.

Shorty Love était gangster dans l’âme. Il voulait mener cette vie-là. Il a été impliqué dans une histoire de drogues entre deux gangs rivaux et ils l’ont abattu six mois après sa sortie de prison. C’est dingue, non ? Tous mes vieux amis se sont fait assassiner ou ils ont tué quelqu’un. C’étaient des types bien, mais écartelés entre la drogue, le sexe et la mort. C’est toute l’histoire de ma vie, cette imprudence.

J’ai payé l’enterrement de Shorty. J’ai loué un luxueux salon funéraire italien dans Brooklyn, et on a dû ajouter trois autres salles, vu le nombre de gens qui sont venus lui présenter un dernier hommage.

Après, j’ai pris l’avion à contrecœur pour aller me battre en Angleterre. Dès que je suis arrivé à Londres, j’ai essayé de recontacter ma copine russe, mais elle s’était fait virer de chez Graff Diamonds. Frank Warren, mon agent, ne leur avait jamais payé les bijoux qu’il m’avait achetés quand j’étais venu pour le match contre Francis. Pire encore, Graff disait qu’ils porteraient plainte. J’étais furieux. Je ne suis qu’un sale gosse gâté et narcissique, donc M. Warren allait devoir payer.

J’ai dit à mon entraîneur, Tommy Brooks, de demander à Warren de passer à mon hôtel.

Warren était censé avoir la même réputation de gangster que Don King. Il terrorisait tous les boxeurs européens, il les intimidait, donc il débordait d'arrogance quand il est entré dans ma chambre.

— Vous n'avez jamais payé les bijoux que vous deviez acheter pour moi, ai-je dit. Don King n'est pas votre ami ?

— Si, m'a-t-il dit de haut.

— Don ne vous a pas dit ce qui s'était passé quand il m'avait manqué de respect ?

— Si, il m'a dit que vous lui aviez mis une raclée.

— Ça ne vous a pas inquiété, quand il vous a dit ça ? Ça ne vous a pas fait peur ?

— Non, a-t-il répliqué avec mépris.

À présent, je suis doux comme un agneau, mais à l'époque, quand quelqu'un se foutait ouvertement de ma gueule, ça finissait toujours mal. Cette affaire ne pouvait pas être gérée de façon diplomatique. Son attitude quand je lui posais ces questions était inacceptable. Il me regardait dans les yeux et disait « Non », mais en réalité, il pensait : « Tu n'es pas en Amérique. Tu n'es qu'une sale pédale de nègre. »

Vlan ! Je l'ai tabassé. Je lui ai cassé la mâchoire d'un coup de poing. Il est tombé, je lui ai marché dessus et je lui ai cassé les côtes. J'ai pris un presse-papier sur une commode et je m'en suis servi pour le frapper au visage, et je lui ai brisé l'orbite d'un œil. Puis je l'ai traîné jusqu'à la fenêtre et je l'ai pratiquement balancé dehors. Il me suppliait de ne pas le tuer.

— Ah, tu fais moins le malin, maintenant, hein, fils de pute ?

Je l'ai flanqué par terre.

— Tu as les couilles de me parler comme ça après ce que tu m'as fait ? ai-je gueulé. Déshabille-toi, fils de pute. Fous-toi à poil.

— Non, a-t-il imploré.

Je lui ai mis un coup de pied dans la tête.

— Tu m'as tabassé, ça suffit pas ? a-t-il plaidé.

— Tu pensais pas ça quand tu as oublié de payer la facture, hein ? Déshabille-toi maintenant.

Il s'est assez ressaisi pour se mettre debout et il est sorti en courant. Je l'ai poursuivi dans le couloir, mais j'étais en chaussettes, je glissais et il m'a échappé. J'étais furieux.

Une fois en Écosse, tout s'est arrangé. Le match avait lieu à Glasgow et j'ai eu le droit à un accueil incroyable. Avant le combat, j'ai pris de la coke et j'ai fumé un peu d'herbe. La coke, ça n'était pas un problème parce que ça sort aussitôt de votre organisme, mais pour l'herbe, qui reste à l'intérieur, j'ai dû, au moment des contrôles, utiliser un faux pénis où on met l'urine saine de quelqu'un d'autre. C'était en général celle de Steve Thomas, l'assistant de Jeff Wald, qui voyageait avec moi.

La veille du match, je planais complètement. On m'a mis un kilt et j'ai salué la foule du haut d'une Mercedes. Je sautais à pieds joints sur le toit de la voiture en criant « Champion ! Champion ! » et les gens étaient dingues. Un Allemand est venu me dire que c'était une voiture allemande, pour me faire comprendre qu'elle coûtait cher.

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? Alors c'est ça que vous avez fait avec l'argent volé aux Juifs ? Vous avez acheté des bagnoles ?

Je n'aurais pas dû dire ça, j'essayais juste d'être polémique et dégueulasse.

Savarese était pour moi un adversaire intéressant. Ce n'était pas un tocard. Il était allé loin et avait perdu en 1997 face à George Foreman par décision aux points. En 1998, il avait mis K.O. Buster Douglas en un round. Il avait mis trente-deux adversaires K.O. en quarante-deux matchs, mais je pensais pas que ça me poserait le moindre problème.

La cloche a sonné, il est tombé dès mon premier coup, un crochet gauche qui l'avait atteint à la tempe. Il s'est relevé et je me suis jeté sur lui. Il allait retomber quand l'arbitre s'est interposé. Je n'ai pas compris que c'était pour mettre fin au match, alors j'ai continué à donner des coups de poing et j'ai involontairement envoyé à l'arbitre un crochet gauche qui l'a mis à terre. Ensuite, les commentateurs britanniques ont blagué en disant que cet arbitre-là ne supportait pas le punch.

J'étais un boxeur sale gosse. Je croyais pouvoir en toute impunité faire des trucs comme assommer l'arbitre. Mais cette fois-là, ce n'était même pas volontaire. J'étais juste un salaud jusqu'au moment où j'ai blessé Savarese. Quand Jim Gray m'a interviewé après le match, j'étais vraiment remonté.

— Mike, est-ce le combat le plus court que vous ayez disputé ?

— Je témoigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que Mahomet – que la paix soit avec lui – est son prophète. Je dédie ce combat à mon défunt frère

Darryl Baum. On se reverra là-haut, je t'aime de tout mon cœur. Loués soient mes enfants, je vous aime, oh mon Dieu, mec, quoi ?!

— Est-ce le combat le plus court que vous ayez disputé, depuis le début de votre carrière ? En amateur ou en professionnel ?

— *Salam aleïkoum Maida*. Je ne sais pas, mec, ouais, Lennox Lewis, Lennox à nous deux.

— Est-ce frustrant de s'entraîner comme vous l'avez fait pour voir ensuite un match s'arrêter au bout de sept ou huit secondes ?

— Je ne me suis sans doute entraîné que deux ou trois semaines pour ce match. J'ai dû enterrer mon meilleur ami et je n'avais pas envie de me battre, mais je lui ai dédié ce combat. Je voulais lui arracher le cœur, je suis le meilleur de tous les temps, je suis le champion le plus brutal, le plus pervers et le plus impitoyable qu'on ait jamais vu, personne ne pourrait m'arrêter. Lennox, un conquérant ? Non ! Je suis Alexandre le Grand, il n'a rien d'un Alexandre. Je suis le meilleur de tous les temps, jamais personne n'a été aussi impitoyable. Je suis Sonny Liston, je suis Jack Dempsey, il n'y a personne comme moi, je suis de leur trempe. Personne n'est mon égal, mon style est impétueux, ma défense est inexpugnable et je suis simplement féroce, je veux vous arracher le cœur, je veux manger ses enfants, Allah soit loué !

Là-dessus, je suis parti. Je délirais comme ça parce que je perdais la tête. Je me défonçais tellement que j'avais la cervelle frite. Je reprenais des formules entendues dans les films de karaté des frères Shaw, comme *Cinq venins mortels*. Je citais Apocalypse, mon personnage de comics préféré. C'est juste un connard de Noir, mais qui s'exprime toujours noblement. « Regardez-moi et tremblez, car j'apporte à votre monde la pureté de l'oubli. » J'étais un petit mec qui faisait des grandes phrases comme ça. Je parlais le jargon des catcheurs de la WWE, je dévorais les bébés. Je me prenais pour un salaud et un dur, mais j'étais juste un acteur dans l'âme.

À mon retour à Londres, la controverse avait éclaté. J'étais encore prêt à tuer Frank Warren. Quand on visionne le match de Glasgow, on voit que j'avais la haine. Je l'ai cherché après le combat, parce qu'il n'avait pas honte de se montrer. Il avait la mâchoire, la pommette et l'orbite cassées, mais il s'était quand même pointé au match. À Londres, en revanche, il se cachait. Le *Daily Record* a publié en une un article disant que je l'avais attaqué dans ma chambre d'hôtel à cause des huit cent soixante-cinq mille

dollars dus au bijoutier. Warren leur a dit que c'était « absolument n'importe quoi ». J'ai dû donner une conférence de presse à ce sujet, parce qu'aux États-Unis, mon agent de probation avait des questions à me poser.

— Vous l'avez frappé ? a demandé un journaliste.

— Non, monsieur.

— Vous avez essayé de le jeter par la fenêtre ?

— Non, monsieur. J'adore Frank Warren.

En Amérique, mon contrôleur judiciaire s'inquiétait de mes commentaires sur le match contre Savarese et de ma prétendue altercation avec Warren. Darrow a tout arrangé. J'ai même eu le droit de fréquenter mon pote Ouie.

Une des conditions de ma liberté conditionnelle était de voir un psychiatre, alors j'ai rencontré le Dr Barksdale et son associé à Tempe, dans l'Arizona. L'entrevue ne s'est pas bien passée. Mais une fois encore, Darrow est venu à la rescousse.

« Je crois comprendre que le premier entretien avec vous et votre associé a pu être un peu brutal, a-t-il écrit à Barksdale. Pourtant, Mike m'a téléphoné hier soir pour une autre raison et m'a explicitement demandé s'il pourrait vous revoir, ainsi que votre associé. Compte tenu de mon expérience de Mike, je dois vous dire que c'est très encourageant. »

J'étais de retour à Las Vegas. Si j'étais en pleine forme lors de mes deux matchs en Grande-Bretagne, c'est notamment parce que je faisais chaque jour cinquante kilomètres à pied, parfois par quarante degrés. En général je marchais seul, mais j'avais des amis débiles qui pensaient que ce serait une partie de plaisir de m'accompagner et de draguer en chemin, mais ça ne se passait pas comme ça. On ne parlait pas, on ne s'arrêtait pas. Je m'enfermais dans mon monde. Un de mes amis a fait une crise cardiaque à vouloir me suivre.

J'ai commencé ces longues marches alors que je lisais un livre sur Alexandre le Grand et son armée. Ils parcouraient quatre-vingt-dix kilomètres par jour, en ce temps-là, alors je me suis dit : « Putain, je peux en faire autant. » Quand j'en suis arrivé à quinze kilomètres par jour, j'ai eu l'impression qu'on m'avait passé les pieds au chalumeau. Je portais des baskets géniales, des New Balance, mais j'avais quand même l'impression qu'on leur avait mis le feu. J'ai lu un peu plus et j'ai découvert que ces grands guerriers étaient drogués quand ils faisaient ces marches. L'histoire

de la guerre, c’est l’histoire de la drogue. Tous les grands généraux, tous les grands guerriers depuis la nuit des temps étaient défoncés.

Alors je me suis mis à incorporer l’herbe et l’alcool à mon régime de marche. En général, j’étais énervé, mais marcher défoncé quand il faisait trente-huit degrés, ça m’a rendu plus bipolaire que jamais. L’alcool, l’herbe et la chaleur ne faisaient pas bon ménage. Je marchais torse nu, le tee-shirt noué autour de la tête. Mon pantalon tombait à cause de ma perte de poids. Le soleil m’avait cuit, alors j’étais noir comme du goudron. J’avais l’air d’un cinglé. En me voyant, les gens ne savaient pas si c’était moi ou pas. Un type s’est approché pour un autographe et pan, je lui ai mis une baffe. J’ai vu une fille qui travaillait chez Versace, avec qui j’avais couché une fois. Elle se faisait du souci pour moi.

— Mike, tout va bien ? a-t-elle demandé.

— Va te faire foutre, salope. Tu me dégoûtes. Tu m’as jamais plu.

Le soleil m’avait vraiment frit la cervelle, je perdais la boule.

Je n’avais jamais d’argent sur moi et j’étais tellement déshydraté que je titubais parfois dans des magasins où on me donnait de l’eau. On entendait quelquefois les hélicoptères de la télé locale qui me suivaient comme si j’étais O.J. dans sa Ford Bronco.

Toutes ces marches rendaient fous mes agents de sécurité. Ils m’ont surnommé Gump, comme Forrest Gump. Anthony Pitts essayait de me suivre discrètement à distance, mais il m’arrivait de le semer. Parfois, je ne savais même pas qu’il était là. J’allais de ma salle de gym jusqu’à Cheetahs, et Anthony avait demandé aux gérants de l’appeler dès que j’entrais. Après, Anthony et mes autres gars se relayaient sur le parking pour me surveiller.

Un jour, j’ai fait à pied tout le chemin de chez moi jusqu’au salon de coiffure de mon ami Mack. Il faisait particulièrement chaud et je transportais un gros paquet d’herbe. J’ai passé un moment avec Mack chez lui, mais il devait aller récupérer des vêtements chez le teinturier alors je suis reparti. J’étais tellement stone que je parlais tout seul. Au bout de quelques dizaines de mètres, j’ai vu Anthony qui me suivait au volant de sa Suburban. J’étais défoncé, j’ai pété un câble. Ça m’était bien égal de vivre ou de mourir. J’avais des crises comme ça. Dans mon cerveau de drogué parano, Anthony m’espionnait. Pourquoi voulait-il aller partout où j’allais, putain ? J’avais oublié que je le payais pour ça.

Donc j’ai tourné dans une rue qui menait à un commissariat. Quand Anthony est arrivé dans cette rue, j’étais en train de me plaindre aux flics et je le montrais du doigt. Anthony est sorti de son 4 x 4.

— Mon métier est de veiller sur toi. Maintenant, monte dans la voiture, a dit Anthony. Allez, on rentre à la maison.

— Je ne monterai pas. Ce type m’emmerde. Je veux qu’il soit arrêté. Il me suit.

Je hurlais, et j’avais sur moi un énorme sac d’herbe.

Les flics ont interrogé Anthony et j’ai filé. J’étais à quelques pâtés de maisons, quand Anthony m’a à nouveau rattrapé. J’étais tellement énervé que j’ai ramassé une brique qui traînait dans le caniveau et je l’ai jetée en plein dans le pare-brise de sa Suburban. Le lendemain, Shawnee lui a envoyé de quoi faire remplacer la vitre.

Le 22 août, on m’a infligé une amende de cent quatre-vingt-sept mille cinq cents dollars pour avoir accidentellement frappé l’arbitre à Glasgow. C’était la plus forte amende dans l’histoire de la Grande-Bretagne. J’y ai vu une sorte de TVA. Et puis je m’apprêtais à gagner vingt millions de dollars pour me battre contre Andrew Golota, le « Polonais Abject ». Golota, immense monsieur d’ascendance polonaise, avait la réputation d’être le plus tricheur des boxeurs. Il avait eu le dessus dans deux combats contre Riddick Bowe quand il avait été disqualifié pour coups bas répétés. J’avais fréquenté la même école pour élèves en difficulté que Bowe, donc j’avais vraiment envie de gagner ce match pour lui.

Il y a eu une conférence de presse à L.A. le 14 septembre, pour faire la promo du match, et je me suis montré égal à moi-même.

— Je suis un violeur condamné ! Je suis un animal ! Je suis le plus crétin de tous les boxeurs ! Il faut que je sorte d’ici ou je vais tuer quelqu’un, ai-je fait semblant de crier. Je suis traité au Zoloft, OK ? On me donne ça pour m’empêcher de vous tuer tous. On me fourgue une merde qui m’a déglingué la bite, on me fourgue des tas de merdes, OK ? J’essaie juste de rester moi-même, OK ? Je n’ai pas envie de prendre du Zoloft, mais ils ont peur parce que je suis violent, je suis presque un animal. Et c’est seulement sur le ring qu’ils veulent que je sois un animal.

J’étais en roue libre. Ou du moins bien défoncé.

— Vous êtes journalistes sportifs, mais vous n’avez jamais boxé, vous n’avez jamais été le champion, alors vous ne connaissez pas notre douleur,

notre sueur. Vous ne savez pas combien on est seul, bordel. La boxe, c'est le sport le plus solitaire au monde. Vous voyez ce que je veux dire ? Ça fait un an que j'ai pas baisé ma femme. Qu'est-ce que j'en ai à foutre, d'Andrew Golota ? Ça fait des mois que j'ai pas vu mes gosses.

— Pourquoi ? a demandé un journaliste, interrompant mon monologue.

— C'est pas tes oignons, petit Blanc, mais ça fait des mois que je les ai pas vus. Et vous pensez que je m'intéresse à vous ? Ça m'est égal de vivre ou de mourir. Je suis un fils de pute dysfonctionnel. Faites venir Andrew Golota, faites venir tous les autres, ils peuvent garder leur titre, j'en veux pas, de leur titre, c'est leur putain de santé que je veux leur prendre. Parce que je souffre, je veux leur faire voir la souffrance, je veux que leurs gosses voient la souffrance. Lennox Lewis, je veux que ses gosses lui disent : « Oh, papa, ça va, papa ? » Ouais, j'en ai rien à foutre, d'eux, parce qu'ils se foutent bien de mes gosses et de moi.

En rentrant à Las Vegas, j'ai joué avec deux nouveaux petits fauves introduits en contrebande. J'avais dû me débarrasser de Kenya. On la gardait au Texas et mon dresseur la montrait à des passionnés qui étaient censés travailler avec des tigres. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais j'ai entendu dire qu'une dame qui aimait les fauves a escaladé la grille pour aller chercher Kenya et que ça a très mal tourné. Ces bêtes-là sont terribles une fois qu'elles ont goûté le sang, alors j'ai dû me débarrasser de Kenya. On l'a donnée à un zoo de Californie. Évidemment, j'ai fait l'objet d'une plainte, mais j'ai gagné le procès. Je ne devais rien à cette dame, mais comme je me sentais un peu coupable, je lui ai donné deux cent cinquante mille dollars. Je me suis dit qu'elle méritait quelque chose.

Le match contre Golota était prévu pour le 20 octobre à Detroit. La veille, j'étais vraiment nerveux. Quand j'ai vu Golota en personne, à la pesée, j'ai paniqué. Il était énorme, c'était un malade, avec plein de grosses bosses rouges sur le dos, à force de prendre des stéroïdes. On aurait cru un lépreux. « Putain, qu'est-ce que je fous ici à me battre contre ce malabar, ce dingue ? » Je n'arrêtais pas de me poser la question dans mon lit, pendant que j'essayais de dormir. Alors j'ai allumé un joint et dès la première bouffée, toute mon humeur a été transformée. « Je l'emmerde, ce connard », ai-je pensé. Ouh là, j'en avais besoin, de ce joint.

Le soir du combat, j'ai refusé de me soumettre à une analyse d'urine. Je me suis dit que je n'aurais qu'à utiliser ensuite le faux pénis en demandant à

Steve Thomas. Puffy et Lil Wayne étaient là, il y avait quelques rappeurs du groupe Cash Money qui ont chanté pour accompagner ma montée sur le ring. J'arborais mon meilleur visage de combattant quand on nous a réunis au centre du ring. J'ai eu pitié du petit arbitre. Golota et moi, on risquait fort d'en faire de la bouillie.

Au premier round, j'ai bien travaillé Golota au corps et je sentais qu'il ne tenait pas le coup. Mes mouvements étaient fluides et je me servais bien de mes poings. Un direct au visage – bam, bam – puis quelques coups dans le corps. Il gardait sa main gauche baissée. Il a lancé un direct faiblard, je me suis glissé par en dessous et bam, je lui ai fendu l'œil gauche d'un coup de poing. Il restait dix secondes avant la fin de la reprise, je lui ai mis une bonne droite et il s'est écroulé.

Je me suis jeté sur lui au début de la deuxième reprise. Je balançais comme un fou des coups qui manquaient leur cible, mais je me suis bien vengé sur son corps. À la fin de la reprise, il battait en retraite, il ripostait à peine.

J'étais prêt pour le début du troisième round, mais je n'ai pas pu en croire mes yeux. Golota se disputait avec son équipe. J'ai regardé ensuite les images diffusées par Showtime : Golota n'avait pas envie de m'affronter encore un round, mais Al Certo, un Italien, un petit vieux, lui criait dessus.

— Utilise ta putain de droite ! disait Certo.

— J'arrête le match, disait Golota.

— T'as pas intérêt, imbécile. Tu vas le gagner, ce match.

— On arrête.

— Parle pas comme ça. Allez, branleur, tu vas me gagner ça !

— J'abandonne.

Et Golota s'est levé, il a écarté Certo et s'est mis à arpenter le ring. Je n'avais pas la moindre idée de ce que ce dingue était en train de faire.

— Non, non, lui a crié Certo.

Golota s'est avancé vers l'arbitre.

— J'abandonne, a-t-il dit.

Et l'arbitre a déclaré la fin du match.

Mais Certo, lui, n'avait pas fini. Quand Golota est revenu dans son coin, il a essayé de lui enfoncer le protège-dents dans la bouche et de le renvoyer au combat. Mais Golota en avait marre. Il a enfilé son peignoir et est parti

en courant. Sur le chemin de sa loge, les gens lui ont envoyé toutes sortes de saletés à la tête, quelqu'un lui a lancé un soda à l'orange, il se l'est pris dans la figure et tout son corps est devenu orange.

Après, Golota a essayé de dire que les coups de tête lui avaient donné le vertige, mais il a tout simplement laissé tomber. C'était un de ces types qui deviennent fous à cause de la pression du combat. Mais le lendemain, sa femme l'a emmené dans un hôpital de Chicago et le médecin a déclaré qu'il souffrait d'une commotion et avait la pommette gauche fracturée, celle que j'avais visée de ma droite pour l'envoyer au tapis.

Dès que je suis revenu dans ma loge, les officiels du Michigan me sont tombés dessus pour mon test d'urine. À cause de Golota, ils étaient sans doute à la recherche de stéroïdes, donc je n'ai pas eu le temps de récupérer l'urine de Steve Thomas. J'ai dû leur donner de la mienne. Bien sûr, ils ont trouvé de l'herbe dans mon organisme. Ils auraient dû m'accorder une prime pour m'être battu sous l'effet de cette drogue, parce que ça atténue l'agressivité. Ils m'ont suspendu pendant quatre-vingt-dix jours, mais ça n'avait pas d'importance parce que je n'allais pas me battre, de toute façon. Cependant, ils m'ont aussi donné une amende de cinq mille dollars et m'ont obligé à faire don de deux cent mille dollars à une œuvre caritative du Michigan. Et ils m'ont repris mon K.O. technique et l'ont transformé en « décision nulle ».

Même avec les vingt millions de ce combat, j'étais dans la panade financièrement. C'était tellement la cata que je me suis mis à démarcher des agents malaisiens qui voulaient que j'aille me battre là-bas. Ils ont envoyé une certaine Rose Chu me convaincre et elle a passé plusieurs semaines chez moi. Ils m'ont proposé seize millions de dollars en droits, ils m'ont consenti une avance d'un million de dollars et je les ai même persuadés de dépenser deux cent mille dollars pour rénover ma maison et pour m'acheter une nouvelle Rolls-Royce.

Au début de 2001, mes comptables m'ont envoyé un bilan pour l'année 2000. J'avais commencé l'année avec 3,3 millions dans le rouge. J'ai gagné 65,7 millions en 2000, dont un règlement de 20 millions venant de Sidley, mon ex-homme d'affaires. Ils savaient qu'avec Don ils s'étaient conduits en bandits de grand chemin, donc ils ont été ravis de trouver cette solution. Le problème, c'est que j'ai dépensé 62 millions cette année-là : 8 millions pour le fisc, 5,1 millions en frais d'avocat, 5 millions pour Monica, 4,1 millions pour rembourser le prêt d'un de mes agents,

3,9 millions versés à Rooney pour son procès, 3,4 millions pour payer mes employés, 2,1 millions pour mes voitures, 1,8 million pour créer Iron Mike Records en ajoutant tout le reste.

Bien sûr, ma nouvelle équipe de gestion n'avait aucune réponse à m'offrir. Ils préféraient s'entre-tuer. Jackie me disait que Shawnee m'escroquait royalement.

— Mike, elle vole de l'argent. Chaque fois que tu te bats et que tu t'achètes une voiture, elle achète la même. C'est une joueuse. Elle ne joue pas aux dames, elle joue aux échecs.

Je les ai réunies pour une conférence téléphonique, mais Shawnee s'est mise à pleurnicher :

— Je t'avais dit qu'elle ne m'aimait pas.

Shawnee avait visité les bureaux de sept mille mètres carrés que Jackie avait ouverts à Brooklyn pour Iron Mike Records, et elle a décidé qu'il lui fallait le même luxe à Atlanta où elle vivait. Comme un idiot, j'ai accepté. Je n'ai jamais mis le pied dans ces bureaux.

La vérité, c'est que je me foutais éperdument de mes affaires. J'avais envie de m'occuper de mes vices et de rien d'autre. Mon attitude c'était : « rien à branler ». Pourquoi étais-je comme ça alors que j'étais au sommet de ma carrière ? La triste vérité, c'est que personne n'avait jamais eu mes intérêts à cœur, personne sauf Cus. Je n'arrive toujours pas à croire qu'il avait mis de l'argent de côté pour moi sur un compte de retraite. Quand j'y pense, j'en pleure encore.

Les choses ne se sont pas arrangées en juin 2001, quand Camille est morte. J'ai sombré un peu plus dans la dépression et j'ai pris encore plus de drogue. Mais je devais m'entraîner pour mon prochain combat, qui aurait lieu au Danemark, donc on a installé notre camp à Big Bear City, dans le comté de San Bernardino, en Californie.

Monica et les enfants sont venus passer quelques jours avec moi. Le lendemain de leur départ, avec Rick Bowers, un de mes gardes de sécurité, je suis allé au Kmart du coin, parce que ce supermarché était le seul où je pouvais trouver certaines provisions. À l'une des caisses, il y avait une femme d'une cinquantaine d'années. De visage, c'était pas un canon, mais son corps, c'était de la dynamite. Elle m'a demandé un autographe puis m'a glissé son numéro de téléphone. Et con comme je suis, je l'ai appelée et elle est venue à la maison où on séjournait, Rick et moi.

On a fait l’amour sur le canapé du salon. Le lendemain matin, Rick a emmené Crocodile aux urgences parce qu’il voulait se faire examiner. La femme du supermarché était là et elle a dit à Rick qu’elle avait « fait quelque chose qu’elle n’aurait pas dû faire ». Je lui avais dit la veille qu’on ne devrait pas faire l’amour parce que j’étais en pleine préparation physique. Elle a aussi dit à Rick que je lui avais fait mal pendant nos ébats et qu’elle avait besoin d’être soignée. Puis elle lui a demandé ce que je pensais d’elle depuis qu’on avait fait l’amour. Ensuite, elle a téléphoné à Rick et lui a fixé rendez-vous dans un restaurant de la chaîne Denny’s. Elle a dit à Rick que je lui plaisais et qu’elle était déçue que je ne sois pas venu avec lui. Elle a continué à enquiquiner Rick pour qu’il m’appelle et me demande de les rejoindre parce qu’elle voulait me revoir.

Puis elle l’a rappelé sur son portable et nous a conseillé de fuir la ville parce que le procureur allait prononcer notre mise en accusation. Elle a aussi dit qu’elle allait contacter la presse à scandale.

— Comment on peut arranger ça ? a dit Rick.

— Il me faut juste une nouvelle voiture, a-t-elle répondu (parce que sa bagnole était pourrie).

Rick est rentré à la maison.

— Qu’est-ce qui se passe avec la femme du Kmart ? Elle dit que tu lui as fait mal.

— Hein ?

Je ne voyais pas du tout à quoi elle faisait allusion.

Nous avons décidé d’aller la voir sur son lieu de travail. On l’a retrouvée sur le parking et elle était juste dingue. Elle s’est mise à dire qu’elle allait offrir son histoire à la presse à scandale et qu’il lui fallait une nouvelle voiture. J’ai écouté pendant quelques secondes, puis je me suis tourné vers Rick.

— On se casse, je t’ai dit qu’elle était dingue.

Là, elle s’est vraiment énervée. Il y avait des gens autour de nous sur le parking et elle a trouvé qu’on lui manquait de respect.

Le lendemain, le 18 juillet, on a découvert dans les journaux que, selon cette folle, je l’avais violée. Je suis allé à la salle de gym et des hordes de journalistes ont essayé de m’arracher une déclaration.

En quelques heures, Darrow s’est mis sur l’affaire. Il est allé à la salle de gym, a dit à Rick de rentrer à la maison et de faire nos bagages. En une

demi-heure, on était tous à bord d'un petit jet en route vers L.A. Puis Darrow est reparti pour Big Bear City et s'est mis à l'ouvrage.

C'est incroyable à quel point cette affaire ressemblait à celle de Desiree Washington. Les deux avaient essayé de me contacter après avoir fait l'amour et je n'avais pas répondu à leurs appels. Les deux avaient piqué une crise quand je les avais traitées comme un salaud. La différence, c'est que cette fois j'avais un avocat génial qui a vraiment pris ma défense en main. Il a commencé par interviewer quelques collègues de la femme du supermarché. Il a trouvé une amie qui travaillait avec elle et qui lui a confié que la prétendue victime s'était ouverte à elle le lendemain de l'incident : elle avait « flirté » avec moi. Elle m'avait décrit comme « charmant », « gentil », elle « aimait » mes baisers et mes mots doux. Elle a aussi dessiné un grand pénis sur une feuille de papier, en disant à son amie que j'en avais un gros comme ça et qu'elle avait eu mal après avoir fait l'amour avec moi. Elle a demandé à son amie de l'emmener chez moi afin d'obtenir mes excuses pour lui avoir manqué de respect. Elle était déçue parce qu'elle s'attendait à ce que je déroule le tapis rouge et que je lui propose des rafraîchissements. Elle a aussi dit à son amie qu'elle voulait pousser les choses « un peu plus loin » pour se venger parce que je ne lui avais pas présenté d'excuses.

Darrow n'en est pas resté là. Il a reçu un appel du neveu de la femme du Kmart, Kermit, et a fixé une entrevue chez lui. Kermit a dit à Darrow qu'il louait son appartement : « J'aimerais bien avoir deux millions de dollars pour m'offrir tout le bâtiment. » Darrow a demandé à Kermit s'il pouvait enregistrer leur conversation, et Kermit a répondu : « Ce n'est pas comme ça que je fais affaire. J'imagine que vous ne voulez pas faire affaire. »

Darrow a rencontré le gérant du supermarché, qui lui a dit : « Il ne faut rien croire de ce qu'elle raconte. » La femme évoquait ses allégations de viol avec qui voulait l'entendre, y compris les clients du Kmart. Elle aimait attirer l'attention des journaux à scandale. Darrow a aussi parlé au propriétaire de l'appartement de la femme : il lui a dit qu'elle n'était pas « quelqu'un de très crédible ». Il a même trouvé un client du supermarché, directeur d'une société informatique, qui lui a donné l'enregistrement d'une conversation avec la caissière qui voulait le voir après le travail. Elle disait qu'elle était déçue par sa situation conjugale et qu'elle cherchait une camaraderie physique ailleurs. Quand l'informaticien a répondu qu'il ne voulait pas d'une liaison, elle s'est mise à le harceler de coups de téléphone.

Enfin et surtout, Darrow a obtenu le témoignage de deux éminents médecins, selon lesquels les douleurs et les saignements sont souvent la conséquence d'un rapport sexuel consenti.

Darrow a réuni tous ces témoignages dans un dossier de cent cinquante pages, qu'il a présenté au procureur du comté de San Bernardino. Selon le code pénal californien, le procureur était « obligé d'informer le jury des preuves qui tendent raisonnablement à démentir la culpabilité » et l'enquête de Darrow avait révélé une quantité de preuves soutenant « l'affirmation inébranlable de M. Tyson selon laquelle il n'a pratiqué *absolument aucune malfaisance criminelle quelle qu'elle soit* ».

Pendant ce temps, la femme du supermarché avait réussi à se faire représenter par Gloria Allred, avocate sans scrupule, dans un procès au civil. Et Showtime craignait que les allégations aient bénéficié d'une couverture médiatique internationale qui pourrait « gravement limiter la capacité de la chaîne à mener à bien ses préparatifs pour le prochain match de Tyson à Copenhague ». Ils voulaient une résolution pour voir si le procureur persisterait dans ses intentions. Ils l'ont obtenue. Après avoir reçu le document stupéfiant préparé par Darrow, le procureur de San Bernardino a refusé de m'inculper. Parfois, la justice l'emporte.

Puis ils ont à nouveau essayé de me piéger. Quelques semaines plus tard, j'étais couché dans ma salle de télé, dans ma maison de Las Vegas, et je regardais ESPN SportsCenter. Je sentais l'odeur du poulet frit que mon chef cuisinier, Drew, me préparait pour le déjeuner. Une matinée typique à Las Vegas. Jusqu'au moment où Darryl, mon assistant, a fait irruption dans la pièce. Il semblait hystérique :

— Yo, Mike. Je pense que les taliban sont là.

— Darryl, ta gueule.

C'était environ dix jours après les terribles attentats du 11 Septembre.

— Non, vraiment. Je pense que les taliban sont dans la propriété.

Darryl ne plaisantait pas.

— De quoi tu parles ?

— Mike, viens ici, s'il te plaît !

Alors nous sommes sortis. Il y avait une centaine de types en tenue camouflage, munis d'armes d'assaut et des grenades à main à la ceinture. Chacun tenait un bouclier de protection. Ils s'avançaient lentement vers la maison, se cachant de temps à autre derrière mes gros palmiers. En plus,

deux énormes chars-béliers franchissaient les grilles de fer forgé de ma propriété, avec le mot SWAT peint au pochoir sur le côté. On a entendu un bourdonnement et on a levé les yeux. Des hélicoptères tournoyaient dans le ciel. Ma maison était envahie.

Le bataillon était maintenant prêt à entrer. Ils tenaient devant eux leurs boucliers transparents, ils avaient l'arme au poing, et le pantalon par-dessus les rangers. Ils se sont plantés devant nous.

— Stop ! Pas un geste ! a aboyé l'un d'eux.

Je me suis immobilisé.

Clic, clic, clic, le cliquetis des fusils qu'on arme.

— Ben Laden n'est pas ici. Nous n'avons rien à voir avec le 11 Septembre, a dit Darryl.

Il devait trop regarder CNN. Les types avaient bel et bien l'air de soldats en plein exercice dans le désert. Le seul problème, c'est que ce désert était ma propriété.

Ils ont fini par se présenter. Ce n'étaient pas des taliban, mais la police de Las Vegas. Je n'avais encore jamais vu autant de policiers réunis à un endroit de la ville. Ils ont dit que j'étais soupçonné d'avoir séquestré une jeune femme depuis trois jours et de l'avoir violée. J'avais dans la propriété quelques gardes armés que Darryl avait installés dans une guérite. J'imagine que la demoiselle avait dit aux autorités que nous avions des fusils, alors ils sont venus armés jusqu'aux dents. On venait juste de changer les horaires et les gardes travaillaient du coucher au lever du soleil. Il était près de onze heures du matin quand la police est arrivée, donc les gardes étaient déjà partis pour la journée et les grilles étaient ouvertes.

Dès que Rick a vu les soldats, il a appelé mon avocat, Darrow Soll. Darrow lui a dit de me faire sortir de la maison et de ne rien dire à la police, pas un mot. Ça me semblait être une bonne idée. Ils nous ont fouillés, puis nous ont ordonné à tous de quitter les lieux. Ils ont retenu Darryl parce qu'il était mon intendant et pouvait leur donner accès à toutes les parties de la propriété. Bizarrement, ils ont aussi autorisé mon cuisinier à rester dans la maison. Mais tout à coup, une odeur de poulet brûlé est parvenue jusqu'à nous. Ils l'ont laissé regagner sa cuisine pour éviter un incendie.

Alors qu'il n'y avait plus que Darryl et Drew sur place, les flics ont inspecté toute la maison, pièce par pièce, carton après carton, un papier à la fois. Ils soulevaient les sommiers et les matelas. Ils ont regardé chaque

vidéo. Ils sont restés là de onze heures du matin jusqu'à une heure du matin le lendemain. Merde, à un moment, ils ont même commandé des pizzas pour leur pause dîner. Ils ont eu l'amabilité d'en proposer une part à Darryl, mais il a refusé.

Ils ont fini par confisquer un tas de trucs, dont mes vidéos de cul. J'ai passé la journée à téléphoner :

— Darryl, ils sont encore là ?

— Ouais, Mike, ils découpent la maison en morceaux.

J'étais allé à la salle de gym, puis mon garde du corps, Rick, m'avait déposé chez une copine. Je ne voyais pas du tout pourquoi ces types pillaient ma maison. En fait, la police avait été appelée par une fille que j'avais rencontrée chez Mack le coiffeur. Je l'avais ramenée chez moi et elle s'était carrément installée pour une semaine. Je la laissais à la maison quand je partais m'entraîner, elle allait dans la cuisine vêtue uniquement d'un de mes tee-shirts et elle demandait au chef de lui préparer à manger. Elle connaissait tous les codes de sécurité de la maison et du portail, donc elle pouvait aller et venir comme elle voulait. En quoi était-elle prisonnière ? Lorsqu'elle a finalement quitté la maison, Rick l'a reconduite chez elle. Elle est partie de son plein gré. Qu'est-ce qui a bien pu la pousser à raconter toutes ces conneries sur moi, pour que j'aie droit ensuite à un raid de la police ?

J'ai compris lorsqu'un de mes amis, producteur de disques, m'a téléphoné de Houston. Il m'a dit que la fille sortait avec un autre boxeur très connu. Quand elle est rentrée chez lui après avoir passé quelques jours avec moi, il a piqué une crise, il l'a tabassée. Puis il lui a dit d'aller raconter à la police que je l'avais enlevée et retenue contre son gré.

J'étais vraiment contrarié. Je ne pouvais pas être certain que cet autre boxeur soit responsable de tout ça, mais si c'était vrai, il était mort. Pourtant, je crois beaucoup au karma, à l'idée que des choses mauvaises arrivent aux personnes mauvaises. J'ai envisagé d'aller lui casser la gueule, mais il a dû s'en douter, parce qu'il a renforcé la sécurité autour de lui. Cependant, ses gardes du corps n'auraient servi à rien. Je connaissais un petit gangster du ghetto qui m'emmenait faire mes travaux d'intérêt général. Je n'avais qu'un mot à dire, il passerait un coup de fil, et j'aurais avec moi deux cents personnes, bien préparées. Cette proposition m'a fait plaisir, mais je l'ai déclinée. Je n'ai jamais recherché la vengeance. Je me suis

même défoncé avec ce boxeur, quelques années plus tard. J'avais vraiment eu envie de le démolir, mais j'ai préféré laisser courir.

Après le raid, l'identité de la fille a été divulguée et des journalistes sont allés chez le coiffeur pour essayer de m'interviewer. Mack me cachait dans l'arrière-boutique et niait m'avoir vu ce jour-là. Il a même appelé Stewart Bell, le procureur du district, pour lui dire qu'il m'avait présenté la fille en question. Il a dit qu'elle n'était pas prisonnière ; elle conduisait même ma voiture en ville. Mack lui a dit qu'il s'inquiétait parce que j'étais censé partir bientôt pour Copenhague en vue de mon prochain match.

— Ne vous en faites pas pour ça, a répondu Bell. Mike peut aller se battre là-bas. Nous devons poursuivre notre enquête et s'il se passe quoi que ce soit, ce sera après le match.

Le vol en direction de Copenhague pour le match contre Brian Nielsen a été assez agité. Crocodile s'est mis à vomir puis a perdu connaissance. C'était une overdose. Ils l'ont emmené à l'hôpital. Trois jours se sont écoulés et on pensait vraiment qu'il était mort, mais au moment de la pesée, il est réapparu comme si tout allait bien. Crocodile était un de ces types qui pouvaient prendre de la drogue jour et nuit, puis s'arrêter subitement et partir entraîner un boxeur pendant six semaines. Puis il revenait et se défonçait comme si de rien n'était.

— Yo, mec, tu faisais quoi ? lui demandais-je.

— Je me suis pas shooté depuis la dernière fois que je t'ai vu.

— Écoute, moi j'ai pas arrêté. Putain, comment tu fais ?

Quand je me défonçais, il fallait qu'on m'empêche de continuer pour que je m'arrête. Darrow faisait partie du voyage. Peu après notre arrivée, un grand motard danois a dit un truc à la femme d'Anthony Pitts, Darrow s'est retourné et a assommé le type d'un coup de poing. Même Anthony n'aurait pas frappé aussi fort.

— C'est la meilleure, ai-je dit. J'ai mon avocat et mon putain de garde du corps avec moi en même temps.

On a rendu fou le Danemark. Toutes les places d'un immense stade ont été vendues en un rien de temps. Je ne m'étais pas battu depuis un an et demi, et je pensais que je pourrais faire quelques rounds avec Nielsen. Il était alors le champion IBC, mais ça ne voulait pas dire grand-chose. Ils l'appelaient Super Brian, et son record était soixante-deux contre un, mais il n'avait jamais affronté des gros calibres au mieux de leur forme. Il avait

battu Bonecrusher Smith, Tim Witherspoon et Larry Holmes, mais ils étaient sur le déclin quand il les avait rencontrés. C'était un grand garçon, il mesurait un mètre quatre-vingt-treize et pesait cent dix-huit kilos, donc ça me faisait une grande cible où viser. Je lui ai mis des coups au corps au premier round, et alors qu'il ne restait plus que quelques secondes avant la fin du troisième, je l'ai abattu par une série d'enchaînements dévastateurs. Il est tombé comme un séquoia. Si les cordes n'avaient pas amorti sa chute, je pense qu'il aurait fendu le ring en deux. C'était seulement la deuxième fois qu'il tombait dans sa longue carrière. Je m'amusais bien, moi. J'avais pris du poids, officiellement parce que mon adversaire était lourd, mais en réalité parce que je ne m'étais pas beaucoup entraîné. Je faisais cent huit kilos, donc j'avais envie de faire quelques rounds.

Je l'ai harcelé pendant six reprises. Au début de la septième, il est resté sur son tabouret. Il avait au-dessus de l'œil gauche une blessure que j'avais passé la soirée à frapper. Il a dit à l'arbitre qu'il ne voyait plus de cet œil-là, mais en réalité il était épuisé. Pourtant, c'était un type sympa. Personne ne l'aimait parce qu'il était arrogant, mais j'aurais pu m'entendre avec lui.

Une fois le match terminé, ça a été la fête. J'avais une grande suite à l'hôtel, Croc et moi on s'est procuré de l'herbe, de l'alcool et des filles. C'était des filles normales, pas des putes ni des danseuses, juste des employées de bureau qui travaillaient de neuf heures à dix-sept heures. Il y avait plein de sex-clubs au Danemark, mais même pour moi ça allait un peu trop loin. Comme en Allemagne et dans les Balkans, ils avaient une conception trop agressive du sexe.

Crocodile devenait dingue là-bas. Il sautait la fille de l'agent. Un jour, il a amené une Palestinienne dans la salle de bains de ma suite et je les ai surpris.

— Eh… Eh, salut, mon frère.

Je lui ai tapé sur l'épaule et on s'est mis à s'occuper ensemble de la fille. Dans la chambre, il y avait plein d'autres filles avec qui on a baisé aussi. J'étais d'un côté de la pièce, Croc de l'autre, et j'ai entendu une fille dire : « Je t'aime, Crocodile. »

— Comment tu peux l'aimer ? ai-je crié d'un bout à l'autre de la chambre. Tu ne le connais que depuis une semaine.

J'ai même tringlé la garde du corps, une dure à cuire qui était la chef de l'équipe de sécurité engagée par l'agent danois. Elle avait vraiment l'air

dur, avec son chignon serré, mais Crocodile n'en est pas revenu quand il est entré dans ma chambre et qu'il l'a vue au lit avec ses cheveux dénoués, vêtue d'un de mes tee-shirts, soudain très féminine. Elle était vraiment tombée amoureuse de moi. Elle m'a même suivi aux États-Unis, mais je n'ai pas donné suite.

Après quelques jours de fête à Copenhague, tout le monde est rentré à la maison, mais je suis resté avec Crocodile et on a fait la fête dans toute l'Europe pendant les deux mois suivants. On est allés à Amsterdam, bien sûr, où on a fumé tout le temps. C'est là que j'ai finalement appris à rouler un *blunt*. J'étais tellement défoncé et encore fatigué du combat qu'on a juste fait venir des filles dans nos suites immenses et qu'on est restés à l'hôtel les trois quarts du temps.

D'Amsterdam, on est allés à Barcelone. On a tout fait. Mais un de mes entraîneurs a appelé Crocodile pour lui dire de me ramener en Amérique, donc on a fini par repartir.

J'ai passé un moment à New York, et j'ai emmené Crocodile à Brownsville pour lui montrer mon ancien quartier. Crocodile conduisait une de mes Rolls, il était minuit et on s'est garés dans un coin. Une centaine de types se sont approchés de la voiture et c'était du délire. Ils étaient tellement contents de me voir. Je leur ai filé un peu d'argent. Le même soir, je suis allé dormir chez Jackie et j'ai dit à Crocodile de se prendre une chambre d'hôtel. Quand je me suis réveillé le lendemain, j'ai regardé par la fenêtre : trente types regardaient Crocodile dormir dans ma voiture.

— Pourquoi t'as pas dormi à l'hôtel ? lui ai-je demandé.

— Mec, j'avais juste envie de dormir dans la bagnole.

Mais plus tard, j'ai découvert qu'il pensait que les hôtels du quartier étaient des taudis.

En attendant que Shelly Finkel négocie un match pour la couronne des poids lourds, j'ai eu un combat d'échauffement. J'étais au Sugar Hill, une boîte de Brooklyn, aux premières heures du 16 décembre. Je me détendais avec Dave Malone, un ami d'enfance, et un groupe de filles, quand un grand type costaud est entré. Il portait un gros manteau de vison et un beau chapeau. J'étais certain que c'était un gangster.

— Mike, prends un verre avec moi. Allez, tu fréquentes plus les petites gens, c'est ça ?

Je l’ai salué, on a bu quelques flûtes de champagne et fumé un peu d’herbe. Il m’a dit qu’il s’appelait Mitchell Rose et qu’il était le premier à avoir battu Butterbean.

— Mike, si on s’était battus, toi et moi, tu aurais attaqué et j’aurais contré, s’est-il vanté.

— Mon frère, tu veux bien répéter ? J’ai l’impression que tu as dit un truc, mais je ne suis pas sûr.

— Si on s’était battus, toi et moi, tu aurais attaqué et moi je me serais penché en arrière avant de riposter, a-t-il dit tout en fumant son joint.

— Passe-moi le joint.

Il me l’a tendu et, avant d’en tirer une bouffée, j’ai arraché le bout que ses lèvres avaient touché.

— Passe-moi mon champagne, ai-je dit.

Il m’a donné la flûte. J’ai jeté le verre par terre.

— Fous le camp d’ici, mec, ai-je grogné.

Je me suis levé et j’allais me jeter sur lui, dans cette boîte, mais David a calmé le jeu, et Mitchell a fini par s’en aller.

Peu après, j’ai quitté la boîte avec David et quatre ou cinq filles. Mitchell Rose m’attendait sur le trottoir.

— Eh, Mike, rentre chez toi avec les poules !

C’en était trop. Je me suis précipité sur lui, et son manteau de vison est tombé. J’ai commencé à lui lancer de méchantes gauches et droites, mais il a esquivé mes coups d’ivrogne et il s’est envolé. Donc j’ai ramassé le manteau, j’ai baissé mon froc et je me suis torché le cul avec son vison. Le soleil s’était levé, beaucoup partaient travailler, les bus roulaient, et tous les clients de la boîte s’étaient déversés sur le trottoir ; tout le monde me regardait m’essuyer le cul avec son manteau. Bon sang ! Vous imaginez si c’était aujourd’hui, avec toutes les caméras vidéo des téléphones ?

Personne ne se ridiculise mieux que moi-même. Sur ce plan, je ressemble beaucoup à ma mère. Quand elle se laissait emporter, elle disait aux gens de lui « sucer la chatte », d’aller se faire foutre. Et après, elle comme moi, on avait honte de ce qu’on avait fait.

Quatre mois plus tard, Rose a porté plainte contre moi et exigé soixante-six millions de dollars. Il parlait de tentative d’agression contre lui et d’agression réelle contre son manteau de fourrure. Il voulait aussi cinquante

millions de dommages punitifs. Ce type continue à me hanter, la façon dont il a voulu exploiter ma célébrité. Il a même publié un pamphlet à compte d'auteur, intitulé *Mike Tyson a essayé de tuer mon père*.

Les négociations en vue d'un match contre Lennox Lewis étaient presque terminées et nous devions nous rencontrer en avril, donc j'ai décidé de faire encore un peu la fête avant de commencer l'entraînement. Moins d'une semaine après le combat contre Mitchell Rose, j'ai emmené deux filles de la rue en vacances en Jamaïque. C'étaient mes acolytes. J'allais chez Versace pour les rhabiller. On faisait l'amour et on se droguait ensemble, et quand j'avais envie d'autres filles, elles m'amenaient des meufs géniales. J'ai toujours eu des nanas qui m'en procuraient d'autres. Quand on me voyait avec une fille superbe, on aurait pu croire que je couchais avec elle, mais en général elle était lesbienne ou bi et ce n'est pas moi qui l'intéressais. Et comme je récoltais des filles aussi, on se rendait service mutuellement.

Quand Shelly a appris que je partais pour la Jamaïque, il a paniqué. Il savait que je porterais mes bijoux les plus chers ; à l'époque, les gens se faisaient voler et tuer en Jamaïque comme au coin d'un bois. Donc il a demandé au grand boxeur jamaïcain Michael McCallum, champion du monde dans trois catégories de poids, de me reprendre mes bijoux.

— McCallum, quelle bonne surprise ! Qu'est-ce que tu fabriques ici ? ai-je demandé.

— Ils m'ont envoyé chercher tes trucs.

— Viens avec nous, mon frère. Ça va déchirer.

— D'accord. Mais d'abord il faut que tu enlèves ces bijoux. Les gens sont pauvres, ici, Mike. S'ils les voient, ils te les prendront.

— N'importe quoi ! Ils veulent pas me les prendre, ils veulent me voir les porter. Ils me respecteront pas si j'y vais sans bijoux.

Il était réticent, mais je n'en démordais pas. Et on est allés dans les pires endroits de Jamaïque sans qu'il nous arrive quoi que ce soit. Nous n'avons rencontré que de l'amour. Je me suis plus défoncé que jamais chez Damian Marley, dans une maison qui avait appartenu à son père. On était tellement stones qu'on suait à grosses gouttes. Et ce n'était pas de l'héroïne, c'était de l'herbe qui vous laissait engourdi un bon moment. C'était exotique, intense et relaxant à la fois.

Un soir, McCallum m'a emmené dans une boîte de strip-tease, comme par hasard. Je regardais toutes ces sublimes Jamaïcaines.

— Hé, Mike, j'aimerais demander à certaines de me raccompagner à l'hôtel. Tu penses que ça coûterait combien ? lui ai-je demandé.

— Tu devrais pouvoir obtenir celle-là pour quarante mille.

— Quarante mille dollars juste pour elle ?

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Non, je parle en dollars jamaïcains. Ça fait vingt dollars américains.

— Putain, on les emmène toutes. Dis à la boîte qu'elle peut fermer.

— C'est pas possible, Mike. Choisis-en trois.

Alors j'ai pris les trois plus sexy et on est allés faire la fête dans ma chambre.

Fin décembre, j'ai décidé de laisser les filles en Jamaïque et d'aller passer quelques jours à Cuba pour le nouvel an. Rick, mon garde, a tenu à y aller avec moi. Il gardait mon passeport. Je n'en savais rien, mais Shelly avait peur que, si le gouvernement cubain tamponnait mon passeport, les Américains ne me laissent pas rentrer au pays.

Dès la sortie de l'avion, je me suis senti au paradis. Aller à Cuba, c'est comme revenir aux années 1950. Ils ont restauré toutes les vieilles voitures américaines de l'après-guerre, et les maisons ont toutes l'air de dater de cette époque-là. Dès qu'on est arrivés à l'hôtel, j'ai lâché Rick. Je voulais voir les gens. C'est en fait la deuxième chose que j'ai faite. La première, c'est de sniffer de la coke. J'avais apporté ma drogue de Jamaïque.

Les Cubains étaient merveilleux. Je me promenais et personne ne m'ennuyait. Personne ne me disait rien, sauf certains qui venaient me serrer dans leurs bras ou me demander si j'avais besoin de quelque chose. Ils étaient tous si accueillants et protecteurs. Ce n'était pas les scènes de foule en délire comme en Écosse, en Angleterre ou au Japon. Les Cubains étaient très respectueux. Ils me croyaient peut-être dingue. Mais un doux dingue, parce qu'ils souriaient et riaient tous.

Je marchais dans le ghetto de La Havane depuis quelques heures quand un type est venu vers moi. Il parlait un anglais parfait.

— Monsieur Tyson ! Monsieur Tyson ! Je vous ai vu vous promener. Je ne pouvais pas croire que ce soit vous. Vous ne pouvez pas vous promener tout seul dans ces rues. Vous avez besoin d'une famille. Yo, Poppy, venez dormir dans ma maison.

— OK, cool.

Je suis comme ça. Il m'a emmené chez lui et là, j'ai dû me dégoter une fille.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Montre-moi les dames. J'aimerais sortir en boîte.

— Ah non, pas la peine d'aller dans une boîte de nuit pour ça. Vous avez besoin d'une épouse ? Ne bougez pas.

Et le type est parti en courant, il s'est glissé dans une allée et, quelques minutes plus tard, il est revenu avec une belle jeune femme en robe d'été.

— J'ai une épouse pour vous. Celle-ci vous convient ?

Je n'aurais pas pu trouver mieux. Je ne voulais pas tout gâcher et donner à cette fille l'impression qu'elle ne me plaisait pas. Comment aurais-je pu en trouver une plus séduisante ?

— Celle-ci fera parfaitement l'affaire.

Je pensais que c'était une pute et qu'il était son maquereau, alors j'ai fouillé dans ma poche.

— Je vous dois combien ? Combien de *dineros ?*

— Non, non, non, a répondu le type. Vous formez une famille maintenant. C'est votre épouse.

Cette fille était merveilleuse. Dès que j'avais besoin de quelque chose, elle allait me le chercher. Elle était tellement attentionnée. On s'est un peu promenés et puis on est revenus chez le type, parce qu'il voulait nous préparer un bon dîner.

Sa femme a cuisiné de délicieux homards, puis le type a apporté à table deux bouteilles de vin. Je n'en croyais pas mes yeux. Il y avait une bouteille de Lafite Rothschild, à deux mille dollars, mais ces gens-là n'avaient pas d'argent. Ils vivaient dans un immeuble en ruine. J'ai pensé que peut-être un parent à eux avait jadis travaillé dans un des hôtels appartenant à Meyer Lansky et avait dérobé cette bouteille quand la révolution avait éclaté. Il essayait d'être hospitalier, il avait sorti sa meilleure bouteille, mais je n'avais pas le cœur à la boire. Alors j'ai proposé d'ouvrir la moins chère des deux.

Mon hôte avait prévu une sacrée soirée. Nous allions tous assister au grand spectacle donné à la Copa Room au vieil hôtel Habana Riviera, ancienne propriété de Lansky. Le seul problème, c'est qu'en route vers le Riviera, j'ai dû passer la tête par la vitre du taxi et vomir en chemin. Je ne

m’en étais pas rendu compte, mais les homards avaient cuit dans de l’eau non purifiée, et j’étais victime de la tourista.

J’ai tenté de tenir jusqu’à la fin du spectacle, mais je n’ai pas pu. J’étais malade comme un chien, mais ça ne m’empêchait pas d’être le pervers que j’étais toujours. Je voulais ramener la fille dans ma chambre d’hôtel. Je pensais que j’allais arrêter de vomir et réussir à bander.

Alors j’ai emmené ma femme et j’ai remercié mon hôte en lui offrant un coûteux bracelet en rubis que j’avais au poignet, puis nous avons pris un taxi jusqu’à mon hôtel. La fille n’était jamais allée dans un bel hôtel, parce que le gouvernement cubain n’autorise pas les autochtones à pénétrer dans les hôtels pour touristes. C’est prétendument pour protéger les touristes des prostituées qui pourraient leur donner un somnifère et les dévaliser, mais je pense que c’est surtout pour empêcher la population cubaine de goûter au luxe.

Avant que j’arrive dans ma chambre, j’ai dû traverser le vestibule, envahi par des équipes de chaînes de télévision cubaines. Je suppose que la nouvelle de ma présence s’était propagée. J’étais torse nu, je n’avais pas de sous-vêtements, mon pantalon imprégné de vomi s’était relâché et on voyait la raie de mes fesses, donc je n’avais aucune envie d’être filmé par les paparazzi. Je suis devenu fou. J’ai ramassé une partie de leur matériel et le leur ai lancé à la figure, puis j’ai arraché trois décorations en verre sur l’arbre de Noël et les ai jetées sur les journalistes. J’ai mis un coup de poing dans la tête d’un des photographes. Je suis devenu dingue, mais les paparazzi ont ramassé leurs appareils photo et se sont barrés.

À la réception, j’ai cru que j’allais devoir ruser pour introduire la fille, mais on m’a dit que des officiels avaient appelé l’hôtel et que j’avais le droit d’amener des invités dans ma chambre. On s’est couchés, la fille était sur moi, mais j’ai eu tellement envie de vomir que je n’ai rien pu faire. Le lendemain matin, je me sentais mieux, et j’ai pris un avion de bonne heure pour regagner la Jamaïque avec Rick. Avant de m’en aller, j’ai baisé avec la fille et elle était triste de me voir partir. J’avais distribué tout mon argent et tous mes bijoux, sauf une chaîne en diamants que je portais, et qui valait entre cinquante et soixante mille. Pour moi, c’était comme acheter des bonbons. Elle a hésité à accepter, mais je l’ai obligée. J’espérais qu’en le vendant, elle en tirerait assez d’argent pour nourrir toute sa famille pendant au moins quelques années.

J’ai laissé la fille dans ma chambre d’hôtel et j’ai retrouvé Rick dans le vestibule. On est allés à l’aéroport attendre notre avion et on était tous les deux affamés, mais Rick n’avait pas non plus d’argent sur lui. J’étais entouré de touristes qui me demandaient un autographe, j’ai commencé à échanger les autographes contre de la nourriture.

— S’il vous plaît, vous voulez bien nous acheter à manger en échange de l’autographe ?

Au cas où ils n’auraient pas compris l’anglais, je désignais la buvette et je faisais le geste de manger.

En arrivant à Cuba, je devais peser dans les cent vingt-deux kilos, mais au retour à la Jamaïque, j’avais perdu une douzaine de kilos. Je n’avais pas pensé que j’étais victime d’une intoxication alimentaire ou d’un parasite. En fait, c’est seulement quand une des filles que j’avais amenées de New York m’a vu qu’elle a déclenché en moi cette terrible peur.

— Mike, tu as beaucoup maigri, alors que tu ne t’entraînais pas. Tu es superbe.

Oh merde, ai-je pensé.

J’étais persuadé d’avoir le sida. Quand j’avais ramené les strip-teaseuses à la maison avant d’aller à Cuba, ma capote s’était déchirée alors que j’en sautais une. Et dès que la femme avait compris ce qui se passait, elle avait eu un sourire vraiment bizarre. J’étais convaincu qu’elle m’avait refilé le sida. Mais elle pensait peut-être que c’est moi qui le lui avais donné.

15. Au début des années 2000, le shérif Arpaio, refusant de construire une nouvelle prison aux frais du contribuable, préféra créer pour les détenus un village de tentes, offrant des conditions de vie souvent jugées inhumaines.

13

JE ME SUIS FAIT DU SOUCI PENDANT TOUT LE VOL retour vers New York. J'étais aussi encore un peu sous l'effet de la dernière prise de coke que je m'étais offerte en Jamaïque. D'habitude, j'avais le droit à un traitement royal quand je passais la douane, mais cette fois j'ai été accueilli par des agents de la sécurité intérieure. Et on ne rigolait pas avec ces gars-là.

— Qu'est-ce que vous faisiez à Cuba ? a demandé l'un d'eux.

Comment savaient-ils que j'étais allé à Cuba ? Ce n'était pas sur mon passeport. Puis je me suis rappelé ma bagarre avec les paparazzis dans le vestibule de l'hôtel. Tous les journaux en avaient parlé.

— J'y suis juste allé pour les vacances du nouvel an.

— Donc vous avez eu envie de prendre l'avion et d'aller une journée à Cuba fêter le nouvel an, à l'encontre des lois en place qui interdisent de se rendre à Cuba.

— J'y suis allé depuis la Jamaïque, ai-je dit, comme si ça arrangeait les choses.

— Avez-vous dépensé des devises américaines ?

— J'avais de la monnaie cubaine, mais personne n'en voulait. Ils n'acceptaient que les dollars américains.

J'avais apporté de l'argent cubain, croyant m'en servir, mais je m'étais fait rouler.

Ce n'était pas le meilleur moment pour être pris après être allé à Cuba. Bush venait d'être élu et il disait qu'il allait mettre fin à toute relation avec le gouvernement Castro, donc j'ai fait jouer le côté religion.

— Je suis ici parce que je suis musulman ? ai-je demandé à mon principal interrogateur. Ça n'a aucun rapport avec l'islam, j'essaie juste de prendre du bon temps, mon frère.

Ils ont tous éclaté de rire. Dès que j'arrive à faire rire les gens, je deviens dingue. Alors je leur ai sorti mon numéro et ils ont dit :

— C'est bon, vous pouvez y aller.

J’étais encore malade et je continuais à perdre du poids quand je suis rentré aux États-Unis, donc la première chose que j’ai faite, ç’a été de prendre rendez-vous avec un médecin. J’étais persuadé que j’avais le sida. Je me suis mis à appeler mes amis pour leur dire adieu. J’ai même téléphoné à Monica pour lui annoncer que j’avais le sida et que j’allais mourir. Ce n’est peut-être pas ce que j’ai fait de plus malin.

Je suis allé voir un docteur espagnol et il m’a fait passer un test. Résultat négatif.

— Non, doc, j’ai le sida. Vous faites pas ça comme il faut. Trouvez-moi un autre médecin.

Il s’est mis à rire.

— Mike, vous êtes séronégatif.

— Quelqu’un vous a payé pour me dire ça ?

Il m’a finalement convaincu que je n’avais pas le sida.

Du coup, je n’avais plus de soucis non plus. Un énorme match contre Lennox Lewis m’attendait dans quelques mois pour le titre des poids lourds, et je faisais le con en Jamaïque et à Cuba au lieu de m’entraîner, je menais une vie de débile qui marchait à la drogue. Je devais vraiment avoir une case en moins.

Puis est arrivé le contrecoup du voyage à Cuba. Darrow avait très peur que l’administration Bush veuille faire de moi un exemple.

Il a envoyé un mémo à toute mon équipe, sportive et juridique.

« Comme vous le savez sans doute, la rumeur veut que Mike soit allé à Cuba et y ait attaqué un journaliste cubain. Ce qui m’inquiète, c’est moins l’agression (il est peu probable que le gouvernement cubain puisse obtenir l’extradition de Mike, étant donné l’état actuel des relations diplomatiques américano-cubaines) que la demande présentée par la Cuban American National Foundation (CANF) au ministère de la Justice et au ministère des Finances : ils veulent que Mike fasse l’objet d’une enquête pour violation criminelle des normes cubaines sur le contrôle des actifs et de la loi sur le commerce avec l’ennemi. Il est difficile de déterminer à quel point l’administration Bush prendra l’affaire au sérieux. Hélas, pour réparer les dégâts causés par la gestion de l’affaire Elian Gonzalez par l’administration Clinton, l’administration Bush s’est engagée auprès d’organismes comme la CANF à faire scrupuleusement respecter les restrictions commerciales et touristiques.

Évidemment, je n'étais pas au courant du séjour de Mike à Cuba. Dans la mesure où Mike s'y est rendu pour des raisons légalement valides, et dans la mesure où les frais de Mike à Cuba ont été couverts par une personne qui n'est pas soumise à la juridiction américaine, et puisque Mike n'a fourni aucun service à Cuba ou à un ressortissant cubain, nous devrions tenter d'en avoir confirmation dès que possible.

Enfin, je conseille vivement à Mike de ne plus faire la moindre déclaration concernant son voyage à Cuba. J'ai en particulier été contacté par Tom Farrey, d'ESPN, qui prétendait avoir de nombreuses photos et déclarations liées aux voyages de Mike. Apparemment, Mike aurait déclaré qu'il était là comme touriste et pour soutenir le "peuple" de Cuba. Nous avons refusé de confirmer le séjour de Mike à Cuba. Conclusion : Mike ne devrait jamais se rendre dans un pays étranger sans avoir au préalable consulté ses conseillers juridiques. C'est d'autant plus vrai qu'il a le statut de criminel et de délinquant sexuel répertorié. »

Darrow était toujours là pour moi. Ce voyage à Cuba n'a eu aucune conséquence regrettable.

Mais aussitôt après mon retour, Monica a déposé une demande de divorce. Je suppose qu'elle en avait marre que je couche à droite et à gauche, parce que je n'arrêtais pas. Mon coup de fil pour lui annoncer que j'avais le sida n'a pas dû arranger les choses. Et le fait que je venais d'avoir un petit garçon avec une strip-teaseuse de Phoenix, c'était la cerise sur le gâteau. Je ne pouvais rien reprocher à Monica. Comment pouvait-on parler de mariage quand j'étais capable de baiser cinq filles différentes par nuit, puis de lui envoyer simplement de l'argent ? Je ne sais pas si nous nous sommes jamais aimés.

Shelley, la mère de mon bébé, je l'avais rencontrée dans une boîte de strip-tease à Phoenix. Shelley me plaisait vraiment. Avec elle, la maison était impeccable, et elle faisait des tas de choses avec moi. C'était une folle de fitness, alors quand je faisais mes exercices et que je partais courir, elle venait avec moi. Quand je faisais cinq kilomètres, elle en faisait dix. Elle me dépassait toujours. Un jour où, avec Darryl, mon assistant, on se lançait un médecine-ball de sept kilos, Shelley nous a rejoints. On s'est échangé la balle deux cent cinquante fois et j'avais mal aux bras, mais elle a continué à faire des passes avec Darryl. Cette Mexicaine de quarante kilos a dû faire cinq cents lancers. Elle nous a usés tous les deux.

Shelley a essayé de consolider notre relation. Elle discutait avec Hope pour découvrir comment me rendre heureux. Quand elle est tombée enceinte de Miguel, je ne voyais vraiment pas comment je pourrais élever encore un autre enfant. J'étais ruiné et endetté. Elle n'arrêtait pas de dire qu'elle allait avorter, mais elle ne l'a pas fait.

Le match contre Lewis était prévu pour avril, donc je n'ai pas eu beaucoup de temps pour arrêter la coke et l'herbe et me mettre à m'entraîner sérieusement. J'étais encore défoncé à la coke quand je suis parti pour New York où une grande conférence de presse était organisée avec Lennox le 22 janvier. Ils nous avaient installés face à face sur des estrades, sur une grande scène de l'Hudson Theatre. Jimmy Lennon Jr, le présentateur de Showtime, nous présentait comme si c'était déjà le match. Dès que Lewis a été annoncé, j'ai perdu la tête. Je l'ai regardé et j'ai eu envie de frapper ce salaud. Alors je suis descendu de mon estrade et je suis allé me coller face à lui. J'imagine que Lewis s'attendait à des ennuis parce qu'il avait placé dans les coulisses une dizaine de fils de pute bâtis comme des arbres, donc dès que je me suis approché de lui, ils ont tous rappliqué. Je n'avais avec moi que quelques-uns de mes gardes du corps, Anthony et Rick, mes entraîneurs, et Shelly Finkel. Le camp Lewis a dû penser qu'on foutrait le camp rien qu'en voyant les gorilles.

Je me suis avancé pour me planter devant Lewis et un de ses gardes m'a repoussé, donc je lui ai mis un crochet gauche. Lewis m'a lancé une droite, Anthony a riposté et ça a été l'anarchie. J'ai chuté par terre avec Lennox, mais il était si grand qu'en tombant, je me suis retrouvé à côté de sa jambe et non à côté de sa tête. Donc je lui ai mordu la cuisse. Il a dit qu'après ça, il a gardé un moment l'empreinte de mes dents.

Ils nous ont séparés et je n'ai pas pu revenir près de lui, mais j'ai repéré le garde du corps qui m'avait poussé, alors je lui ai craché à la figure. D'après Anthony, j'avais tellement la haine que j'ai pris un extincteur et que j'ai menacé de m'en servir comme d'une arme.

— Mike, tu vas pas me frapper avec ça, m'a dit Anthony. Ça m'inquiète même pas, parce que je t'aime et que tu m'aimes. Repose l'extincteur et barrons-nous.

Mais je devais d'abord parader sur la scène où tous les journalistes étaient réunis. J'ai levé les bras pour montrer mes biceps, puis je me suis pris l'entrejambe à deux mains.

— Mettez-lui une camisole de force ! a crié quelqu'un.

— Mets ta mère dans une camisole, petit con de Blanc. Viens ici me le répéter. Je vais te buter, moi, connard de Blanc, ai-je hurlé.

— Hé, pédé, tu peux pas me toucher, t'es pas assez un homme pour ça ! Je te mangerais le cul, salope. Personne ici peut se foutre de moi. L'homme, ici, c'est moi. Va te faire foutre, sale pute !

Shelly Finkel a tenté de me maîtriser, mais je me suis dégagé.

— Viens me le dire en face. Moi je vais te mettre ma bite dans le cul devant tout le monde. Viens, salope, t'es qu'un lâche. T'es pas assez un homme pour faire le con avec moi. Tu durerais pas deux minutes dans mon monde, salope. Regarde-toi, t'as les chocottes, maintenant. T'as peur comme une petite tapette blanche. T'as peur d'un homme, un vrai. Je vais t'enculer jusqu'à ce que tu m'aimes, pédé !

C'était l'audace que Cus m'avait inculquée. Mais je parlais aussi comme ma mère. Elle injuriait les gens comme ça. J'ai honte d'avoir dit ça à un journaliste. J'avais perdu la boule tellement j'étais défoncé.

Après la conférence de presse, je suis allé voir mes pigeons à Brooklyn avec Zip, un ami. Il était vraiment inquiet.

— Putain, qu'est-ce que tu fous, Mike ? Tu déconnes, tu vas perdre tout ton putain de fric. Tu es là à te conduire comme un nègre. Ils pourraient t'arrêter.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? C'est eux qui m'ont attaqué en premier.

— Pas Lewis. Je t'ai entendu menacer quelqu'un de mort. Si ce journaliste a la trouille, ils peuvent te faire un procès, mec. Putain, t'es dingue ? C'est quasiment une menace terroriste. Tu fous la trouille, Mike. Peut-être pas à nous, mais à eux, tu leur fous la trouille.

On a lâché quelques oiseaux, fumé un peu d'herbe et j'ai pris de la coke.

— Tu déconnes, Mike, m'a-t-il répété. Pourquoi tu fais le con comme ça ? Pourquoi t'es ici avec tes pigeons ? Retourne t'entraîner, mec. On devrait être sur un yacht près d'une plage. Entraîne-toi et bats-toi, Mike.

Le 22 janvier, le jour où j'étais à New York pour la conférence de presse avec Lewis, la police de Las Vegas a déclaré avoir trouvé, lors du raid sur ma maison, des preuves confirmant les allégations de la femme, qui prétendait avoir été violée et retenue prisonnière. Ils attendaient maintenant que le procureur prononce ma mise en examen.

Pendant ce temps-là, Darrow Soll n’avait pas chômé. Il avait obtenu des déclarations de tous les gens qui avaient vu cette femme dans la maison. Il a appelé toutes les femmes de chambre, les paysagistes, les jardiniers, tous ceux qui l’avaient vue. Ils ont tous confirmé que cette demoiselle était ravie d’être là, qu’elle se promenait partout de son plein gré, vêtue d’un simple tee-shirt.

La fille était revenue sur ses accusations et était allée dire à mon ami Mack que la police et son petit ami avaient fait pression sur elle pour qu’elle porte plainte. Son beau-père avait aussi dit à Mack qu’elle avait menti.

J’étais chez le coiffeur un jour quand une Noire qui travaillait pour le FBI est venue se faire épiler les sourcils.

En me voyant, elle a dit :

— J’ai vu vos vidéos, vous avez l’air très doué.

Il m’a fallu une seconde pour comprendre qu’elle faisait allusion aux films de cul que les flics avaient confisqués chez moi.

— Hum, hum, hum, vous êtes exceptionnel, a-t-elle dit.

Grâce à Darrow, toute cette histoire a pu être étouffée. Le procureur a tenu tête aux flics et, après avoir vu leurs prétendues preuves, il a renoncé à ma mise en accusation. Malgré tout, mon nom avait encore une fois été traîné dans la boue sans raison.

À cause du scandale de la conférence de presse avec Lewis, les autorités du Nevada, par quatre voix contre une, m’ont refusé l’autorisation de me battre dans cet État. Pourquoi c’était toujours de ma faute ? Durant sa précédente conférence de presse, alors qu’il était interviewé pour ESPN, Lewis s’était bagarré avec Hasim Rahman, en direct, et ç’avait été bien plus grave que la petite bousculade de New York. Mais maintenant il fallait trouver un nouveau lieu pour le match, reporté au mois de juin. Ce qui me donnait plus de temps pour me shooter.

En février, un sénateur du Texas a dit qu’il faudrait m’arrêter si je revenais dans son État parce que je ne m’étais pas fait enregistrer comme délinquant sexuel quand je m’étais entraîné à San Antonio en 2001.

C’était n’importe quoi : je m’étais fait enregistrer, mais pourquoi s’embarrasser des faits ? Quand nous avons annoncé que le match aurait lieu à Memphis, des responsables ont annoncé, dans le Tennessee comme dans le Mississippi, que je devrais d’abord me faire enregistrer comme

délinquant sexuel. Pourquoi étais-je un tel paria dans mon propre pays ? À l'étranger, les gens savaient à quoi s'en tenir. Chaque fois que je sortais des États-Unis, surtout pour aller dans les ex-pays communistes, j'étais traité en héros.

Je suis allé m'entraîner à Hawaï. C'est dire combien j'étais motivé pour ce combat. L'épicentre de la pire herbe au monde se trouvait là-bas. Je me suis complètement fait griller la cervelle à force de fumette. Même la perspective de reconquérir la ceinture ne signifiait plus grand-chose pour moi. Je n'étais pas du tout concentré.

J'étais complètement foutu, à cette époque-là. C'est pour ça que je prenais de l'herbe. Et les résidus de coke ne quittent pas tout de suite l'organisme, surtout sur un plan psychologique. Tout ce chanvre, ça donnait des conférences de presse intéressantes. Dans un des endroits les plus sereins au monde, je me mettais à délirer sur l'hypocrisie de la société face aux journalistes.

— Je suis exactement comme vous. Moi aussi je jouis des fruits défendus dans la vie. Je pense que c'est anti-américain de ne pas sortir avec une femme, de ne pas être avec une belle femme, de ne pas se faire sucer la bite… Je l'ai déjà dit, dans ce pays tous les gens sont que des gros salopards de menteurs. Les médias disent aux gens qu'Untel a fait ceci, Untel a fait cela, et ensuite on apprend qu'on est juste des êtres humains, on apprend que Michael Jordan trompe sa femme comme tout le monde. Putain, on trompe tous notre femme d'une façon ou d'une autre, sur le plan affectif, physique ou sexuel. Personne n'est parfait. Ça sera toujours comme ça. Jimmy Swaggart est lubrique, Tyson est lubrique, mais pas à un point criminel, enfin je parle pour moi. J'aime peut-être forniquer davantage que les autres, mais c'est ma nature. J'ai tellement sacrifié de choses dans ma vie, je peux au moins baiser, non ? On m'a volé l'essentiel de mon argent, alors je peux au moins me faire tailler une pipe sans que les gens viennent m'emmerder et m'envoient en prison, non ?

Je suis un grand nègre costaud qui assomme, qui viole et qui escroque.

Être champion poids lourd, je m'en fous, la seule chose que je sais, c'est comment se battre. Je suis un nègre, ouais. Non, vraiment, vraiment, vraiment, je ne dis pas que je suis un Noir, je suis un type de la rue. J'ai même pas envie d'être un type de la rue, j'aime pas les types de la rue en général. Mais c'est ce que je suis devenu, c'est ce qui est arrivé à ma vie,

c’est les tragédies de la vie qui ont fait ça de moi. Les macs, les putes, les manipulateurs, les exclus, ceux à qui on a menti, ceux qu’on a accusés à tort, ceux qui étaient dans le couloir de la mort et qui ont été exécutés pour des crimes qu’ils n’avaient pas commis. Ils sont mon peuple. Je sais que ça paraît dégoûtant. Ce sont les seuls qui me témoignent de l’amour.

Moi, Mike, je ne suis ni malveillant ni quoi que ce soit, je suis simplement moi-même. Je veux juste vivre ma vie et je sais que vous dites du mal de moi, mais vous savez que je ferai en sorte que vous parliez de moi, et que vos petits-enfants et les enfants qui viendront après entendent parler de moi. Je ferai en sorte qu’ils ne m’oublient jamais. Vos arrière-petits-enfants diront : « Waouh, c’était vraiment un drôle de bonhomme ! »

Parfois, j’ai l’impression que je ne suis pas fait pour cette société, parce qu’elle est composée de putains d’hypocrites. Tous les gens disent qu’ils croient en Dieu, mais ils n’accomplissent pas l’œuvre de Dieu. Tout le monde fait le contraire de ce que Dieu voudrait. Si Jésus était ici, vous croyez que Jésus me témoignerait de l’amour ? Je suis musulman, mais vous croyez que Jésus m’aimerait ? Je pense que Jésus boirait un verre avec moi et qu’on discuterait pour comprendre pourquoi je me conduis comme ça. Jésus, il serait cool. Il me parlerait. Aucun chrétien n’a jamais fait ça. Ils me jettent en prison, ils écrivent des articles négatifs sur moi, et ensuite ils vont à l’église le dimanche et disent que Jésus est un type formidable qui reviendra nous sauver. Mais ils ne comprennent pas que le jour où il reviendra, ces dingues de capitalistes vont le tuer encore une fois.

Je me prenais pour qui ; Lenny Bruce ? Ces journalistes assis là notaient tout ce que je disais, analysaient chaque mot pour trouver la véritable quintessence de Mike Tyson, mais c’était l’herbe qui parlait en moi, ça c’était évident. J’étais tellement défoncé que j’étais dingue. Fin de l’histoire.

J’ai fait une tonne d’interviews délirantes, et le bouquet, ça a été mon apparition dans *The O’Reilly Factor*, sur Fox TV. Rita Cosby m’a interviewé. Elle était combative, elle me posait les questions les plus invraisemblables juste pour que je réponde des trucs dingues, pour qu’O’Reilly se mette en rogne, sorte mes paroles de leur contexte et me démolisse.

— Êtes-vous un animal ? m’a demandé Rita Cosby.

— Quand il le faut. Ça dépend de la situation où je me trouve… Si je me bats parce que je suis constamment attaqué par vous les journalistes ou par des gens dans la rue qui croient avoir le droit de m'attaquer à cause de ce qu'on écrit dans les journaux, à cause des tribunaux, alors vous avez absolument raison. [Je lui ai dit que j'enseignerais à mes enfants qu'ils étaient des nègres.] Cette société va les traiter comme des citoyens de seconde zone jusqu'à la fin de leurs jours, donc il y a des choses qui ne doivent pas les tracasser. Mais ils doivent se battre.

— Êtes-vous malfaisant ?

— Je pense que je suis capable de faire le mal, comme tout le monde.

Elle a aussi eu l'air de prendre son pied quand elle m'a interrogé sur ma situation financière.

— J'ai besoin d'argent. Nous en avons tous besoin. C'est notre dieu. Nous lui vouons un culte, et si quelqu'un vous dit le contraire, c'est un menteur. Arrêtez de travailler, allez vivre dans la rue et montrez-moi ce que Dieu fera pour vous.

— D'où vous vient la rage ? m'a-t-elle finalement demandé.

— Vous êtes tellement blanche. D'où vous vient cette rage-là ?

Je me suis battu contre Lennox le 8 juillet à Memphis. Je ne sais pas d'où était venue la rage, mais il ne m'en restait plus, même si le jour du match, Monica m'a envoyé d'autres documents pour le divorce. J'étais traîné devant les tribunaux par tout le monde. J'avais mon petit bébé avec moi parce que sa mère me manipulait, donc je m'occupais de lui. J'étais une épave. Malgré tout, c'était la fête dans ma loge avant le combat. Il y avait plein de gens. Du temps de Cus, je n'avais jamais embrassé de bébés, ni ri ou posé pour des photos avant un match, mais voilà ce qui se passait ce soir-là.

Shelly s'était débarrassé de Crocodile et de Tommy Brooks, et j'avais désormais un nouvel entraîneur, Ronnie Shields. Crocodile a voulu assister au match et il est venu me voir avant le début. Je l'ai pris et l'ai serré dans mes bras.

— Croc, je suis crevé. Cre-vé.

Pendant les présentations, le ring était divisé en deux par vingt agents de sécurité en polo jaune, qui formaient un mur entre Lennox et moi. Le match a commencé et je me suis montré agressif au premier round, je le poursuivais sur le ring, je l'ai obligé à me tenir si longtemps que l'arbitre lui

a donné un avertissement. Mais après cette reprise, il s'est passé un truc bizarre. J'ai cessé de me battre. C'était comme si mon cerveau s'était mis en veille. Ronnie Shields et mon autre entraîneur, Stacy McKinley, me criaient des instructions tous les deux à la fois, mais je n'entendais pas un mot de ce qu'ils disaient.

Il faisait très chaud dans le stade et j'étais déshydraté. Je n'arrivais pas à démarrer. D'un round à l'autre, je restais planté devant lui et j'encaissais les coups. Je savais que je n'étais pas en état de vaincre quiconque, surtout un boxeur aussi compétent que Lennox. J'avais seulement disputé quatorze rounds au cours des cinq dernières années. Tout ce temps passé à sniffer de la coke, à boire, à fumer de l'herbe, à baiser dans tous les coins avec des tonnes de filles, j'en payais maintenant le prix.

Beaucoup de mes amis et collaborateurs ont cru que j'étais drogué pendant le match, tellement j'avais l'air passif. Je me sentais nul et j'avais du mal à donner des coups de poing. C'était comme si tous mes héros, les dieux de la boxe, les combattants d'autrefois m'avaient abandonné. Ou comme si je les avais abandonnés. Tous ces héros étaient en réalité de misérables salauds, et je les ai imités durant toute ma carrière, à cent pour cent, mais je ne suis jamais vraiment devenu l'un d'eux. Je le regrettais, mais je n'étais pas eux.

J'avais passé des années en thérapie avec différents psychiatres et le but était de réprimer mes appétits, y compris ma soif de destruction, celle qui avait fait de moi Iron Mike. Iron Mike m'avait valu trop de souffrance, trop de procès, trop de haine du public, les stigmates du violeur, de l'ennemi public numéro un. Dans les dernières reprises, chaque coup que m'assénait Lewis faisait voler en éclat cette posture, ce rôle. Et je me prêtais volontiers à sa destruction.

Huit rounds se sont écoulés, je me suis pris une droite fulgurante et je suis tombé. Je saignais du nez et de blessures au-dessus des deux yeux. L'arbitre m'a déclaré K.O. Jim Gray nous a interviewés tous les deux en même temps après le match. Pendant l'interview, Gray a été interrompu par Emanuel Steward, l'entraîneur de Lennox.

— Je reste l'un des plus grands fans de Mike. Il m'a donné tant de frissons, depuis l'époque de Roderick Moore. Vous nous avez inspiré tant d'enthousiasme. Il est le plus excitant de tous les poids lourds du dernier demi-siècle.

— Vous regrettez que ce combat n’ait pas eu lieu il y a des années, quand vous étiez au sommet, Mike, et quand vous étiez un peu moins âgé, Lennox ? a demandé Gray.

Lennox a commencé à répondre et j’ai essuyé le sang qu’il avait sur la joue.

— Les poids lourds ne parviennent pas tous à maturité au même moment. Mike Tyson était un boxeur né à dix-neuf ans. Aucun obstacle ne lui résistait et il régnait sur la planète. Moi, je suis comme le bon vin. Je suis arrivé plus tard, j’ai pris mon temps, et je règne maintenant.

— Mike, vous regrettez que ce match n’ait pas eu lieu il y a des années ?

— Ce n’était pas prévu comme ça. Je connais Lennox depuis ses seize ans. J’ai un respect incroyable pour lui. Tout ce que j’ai dit, c’était pour faire la promo du match. Il sait que je l’aime et que j’aime sa mère. Et s’il croit que je ne l’aime pas, que je ne le respecte pas, alors c’est un dingue.

Gray a paru choqué.

— Donc vous dites que votre comportement était en grande partie motivé par le désir de vendre des billets et qu’il ne représente pas vos véritables sentiments ?

— Il sait qui je suis et il sait que je suis respectueux. Je respecte cet homme comme un frère. C’est un boxeur magnifique, prolifique.

Tous les journalistes sportifs ont commenté mon geste, quand j’ai essuyé le sang sur la joue de Lennox. Ils me trouvaient héroïque dans la défaite. Et pour la première fois, beaucoup d’entre eux ont eu l’air de découvrir l’humain derrière le masque. Presque.

— Tyson est un individu méprisable. Un violeur, un voyou que vous ne voudriez pas voir à moins de cent kilomètres de votre fille. Mais il sera désormais un tout petit peu plus difficile de le mépriser, a écrit un de mes ennemis dans *Sports Illustrated*.

Dès que le match a pris fin, j’ai replongé dans mes vices. J’avais rencontré une séduisante Dominicaine prénommée Luz. Elle était venue assister au combat contre Lewis avec quelques amis et on s’est mis à sortir ensemble. Elle habitait le quartier de Spanish Harlem, à New York, et je me suis installé chez elle cet automne-là. Je me retrouvais dans mon environnement. Immeubles en ruine, dealers dans les rues, overdoses, une grosse bonne femme qui poussait un nouveau-né déjà accro, des Noirs qui se tiraient dessus, une bière à la main. C’est mon élément, désolé.

C’était mauvais pour moi d’être dans mon élément, mais une fois là-bas, mes sens se sont aiguisés. J’étais parano, agité, j’étais en mode survie. Une fois installé à Spanish Harlem, je suis redevenu Mike de Brownsville. Les gens me nourrissaient. J’avais ma drogue pour rien. Je me suis mis à traîner dans les repaires de toxicos.

Moi qui venais de me faire prendre en photo par des connards avec qui j’avais fait un tape-m’en cinq, comment en étais-je venu à me retrouver dans un repaire de toxicos, où des femmes nues emballent la coke dans des sachets ? Comment en étais-je arrivé là, à sniffer de la coke pendant qu’un type disait :

— Non, cette merde, c’est pour ces débiles de nègres. Là tu as les flocons. Il faut que tu essaies les flocons, Poppy.

J’ai goûté cette came et j’ai eu les yeux gelés.

Je descendais au restaurant du coin et on me nourrissait gratos. Je mangeais tout le riz et les haricots, on me servait de l’alcool, même tôt le matin. Des amis gangsters venaient me rendre visite, à bord de leurs Rolls, de leurs grosses bagnoles.

— Putain, qu’est-ce que tu fous ici avec ces salopes ? m’a demandé l’un d’eux. Viens habiter chez moi.

— Non, je suis bien ici, mec. C’est ma meuf, je suis bien.

— Mike, t’as intérêt à les surveiller, ces nègres.

— Mais non, c’est des braves gens.

Je restais avec ces gens et, au fond de mon cœur, je savais que c’était ma place à ce moment-là parce que c’est ce que je pensais de moi. Dans le ghetto, c’était différent : les gens me nourrissaient pour rien, me donnaient de la drogue et s’occupaient de moi, mais s’il arrivait un truc, j’étais là avec eux. J’avais mes vices, et les gens du quartier me comprenaient.

À l’époque, je jonglais avec au moins une vingtaine de filles. Parfois il y avait des collisions, et c’est moi qui absorbais les chocs. Une fille avec qui je sortais apprenait que j’en voyais une autre. On pourrait croire qu’une fille devrait être dingue pour oser lever la main sur Mike Tyson. Mais quand elles se mettaient en colère, ça leur était bien égal. Elles me frappaient, me griffaient la figure. Et quand ça avait l’air d’être fini, qu’elles semblaient calmées, elles m’envoyaient une pierre à la tête et ça repartait de plus belle.

Le 13 janvier 2003, mon divorce a été prononcé, Monica a obtenu la maison du Connecticut, sa maison à elle, et six millions et demi de dollars

sur mes gains à venir. Et elle finirait par obtenir un droit sur ma maison de Las Vegas. Elle m'était devenue très hostile, mais ça m'était égal de lui donner l'argent. Je suis un type de la rue ; j'allais me retrouver à la rue, et me débrouiller.

Même si je n'avais plus le cœur à boxer, il fallait encore que je gagne ma vie. Shelley m'a trouvé un combat contre Clifford Etienne, le 22 février. Une semaine avant, je suis allé me faire faire ce qui allait être mon tatouage le plus célèbre. J'ai dit au tatoueur, S. Victor Whitmill, alias Paradox, que je voulais un dessin sur mon visage. Je détestais mon visage et je voulais littéralement me défigurer. J'ai suggéré qu'il me grave de minuscules cœurs un peu partout. Ce n'était pas un truc pour attirer plus les femmes, juste pour masquer mon visage. Mais Victor a refusé, parce que mon visage était beau. Il a proposé un motif tribal maori et je lui ai dit que j'allais y réfléchir. Plus j'y pensais, plus j'aimais l'idée de ce tatouage que les guerriers utilisaient pour effrayer l'ennemi. Alors j'ai accepté.

Pour ce combat, je me suis entraîné bien plus dur que pour le match contre Lewis. Je suis repassé sous la barre des cent deux kilos, soit quatre de moins que pour Lewis. Etienne était classé parmi les dix meilleurs, il avait un beau parcours derrière lui, mais il avait une faiblesse au menton. Il avait été mis K.O. dix fois en vingt-six combats.

Une équipe de tournage me suivait pour réaliser un documentaire. Ils m'ont filmé pendant que j'avalais mon repas d'avant le match.

— Je déteste Mike Tyson. Je lui souhaite tout ce qu'il y a de pire, à Mike Tyson. C'est pour ça que je n'aime pas mes amis et que je ne m'aime pas. Je suis partisan des extrêmes. Si je me réincarne, j'aurai peut-être une vie meilleure. C'est pour ça que j'ai hâte d'être dans l'au-delà ; je déteste la vie que je mène actuellement. Je déteste ma vie actuelle.

Je ne savais pas pourquoi j'étais plus concentré pour ce match-ci que pour celui contre Lewis. Je n'avais aucune certitude. La cloche a sonné et j'ai chargé, on s'est retrouvés tous les deux dans les cordes et j'ai tiré Etienne sur moi. Je pense que je lui avais fait mal avec un de mes premiers coups. On s'est relevés, j'ai esquivé un de ses coups, j'ai contre-attaqué en plein sur sa mâchoire et il est tombé. Je pensais qu'il allait se relever. Ce coup-là ne me semblait pas de force à abattre un homme, mais il avait été très précis. Quand Etienne a été déclaré K.O., je l'ai aidé à se remettre

debout et on s’est embrassés. Clifford m’a murmuré quelque chose à l’oreille.

Jim Gray est monté sur le ring pour m’interviewer.

— Il vous a dit quelque chose à l’oreille, personne n’a pu l’entendre ; que vous a-t-il dit exactement ?

— Pour être franc, il a dit : « Arrête de déconner et sois sérieux, t’es pas sérieux, c’est pour ça que tu fais l’imbécile ici. » Il disait la vérité.

— Alors il a raison ? a demandé Jim.

— Ouais, tout à fait. Je suis juste heureux d’être de retour à Memphis et d’offrir un bon spectacle, je suis content que mon frère Clifford se soit battu avec moi. Les gens ne comprennent pas quand on fait preuve d’amour et de respect, quand on se bat, que c’est une façon de mener une vie plus noble.

— Mike, vous étiez vraiment malade cette semaine ? C’était quoi, le problème ?

— Je me suis cassé le dos.

— Comment ça, cassé le dos ?

— J’ai le dos cassé.

— Une vertèbre ou une partie…

— La colonne vertébrale.

— Ça s’est passé à l’entraînement ?

— Non, c’est un accident de moto. Le médecin s’en est aperçu. Je faisais des redressements assis, deux mille cinq cents par jour avec un poids de huit kilos, et un jour je n’ai plus pu bouger. J’ai demandé au médecin ce qui n’allait pas et il a répondu : « Vous n’allez pas le croire, votre dos est un peu cassé. »

— Vous souffrez en ce moment ? On vous a fait des piqûres ? Comment avez-vous pu arriver jusqu’au match ?

— Les piqûres, c’est impossible, vous savez que je suis contrôlé. Mais Allah soit loué, je ne sais pas, je suis juste heureux de me battre, je donne des coups précis et efficaces.

— Étiez-vous prêt pour ce match, Mike ? Je veux dire, quatre jours avant, votre entraîneur Freddie Roach vous a conseillé de ne pas vous battre. Étiez-vous prêt ?

— Non, mais je n’ai pas le choix, je dois être un homme et me battre. J’ai annulé trop de matchs dans ma carrière, et je ne veux pas qu’on me

prenne pour un lâche. Et j'avais besoin d'argent, j'ai toujours besoin d'argent, et je suis content qu'on l'ait fait tous les deux. J'ai tellement de respect pour lui, c'est un ami.

Gray a commencé à me demander si j'allais à nouveau me battre contre Lewis. C'était la grande question : un nouveau grand match contre Lewis pour gagner beaucoup d'argent.

— Je ne suis pas prêt à me battre pour le moment. Me prendre à nouveau des coups, ça ne m'intéresse pas. Je ne suis pas sûr d'avoir encore envie de me battre si je dois affronter Lewis. Il faut que je remette de l'ordre dans ma vie ; j'ai fait beaucoup de conneries, il faut que je me ressaisisse.

Cette attitude morose m'a accompagné jusqu'à ma chambre d'hôtel, où m'a suivi l'équipe de tournage. J'ai appelé mes enfants en vidéoconférence pour savoir s'ils avaient vu leur papa gagner. Puis j'ai viré les caméras et j'ai fait la fête avec mon ami mac et gangster. Il avait amené quelques-unes de ses filles, ainsi qu'une autre, l'amie d'un ami. J'ai pris un peu de coke, j'ai fumé un peu d'herbe, et ça m'a mis de meilleure humeur. On a ouvert quelques bouteilles de Dom Pérignon. Mon ami me racontait ses souvenirs de guerre, on rigolait tous, l'amie qu'il avait amenée blaguait et disait :

— Oh, tu racontes que des conneries, mec.

BAM ! Mon copain a pris une bouteille de champagne et s'en est servi pour lui taper sur la tête. J'ai essayé de l'en empêcher, mais il est allé trop vite. Le sang giclait du crâne de la fille comme un geyser.

J'ai cru que ma vie était définitivement foutue. On était dans un État du Sud. La fille hurlait comme une folle, et elle était mariée à un type très connu. Mon pote allait devoir les tuer et je serais mêlé à tout ça. Puis tout à coup, mon copain et la fille se sont mis à se parler gentiment. Ça se passe comme ça, entre pute et maquereau.

J'avais récolté cinq millions de dollars grâce au combat contre Etienne, mais j'étais encore terriblement endetté. Mon procès contre Don King avançait lentement et Don avait peur de me revoir au tribunal, alors il a essayé de me contacter. Je n'avais pas de contrat longue durée avec Shelly, donc j'étais un genre d'électron libre. Don a cru pouvoir m'appâter avec un peu de liquide, dans l'espoir que je le reprendrais comme agent et que je renoncerais aux poursuites.

Je ne pensais plus qu'à trouver de l'argent. Je ne pouvais pas attendre des années, le temps que le procès arrive à terme ; il me fallait du fric tout de

suite. La satisfaction immédiate n'était pas assez rapide pour moi. Alors je suis passé par Jackie Rowe pour arranger les choses avec Don. Jackie était comme un pitbull. Je lui disais « Baby, trouve-moi ça », et elle obéissait aussitôt. Et après j'allais me défoncer.

En avril de cette année-là, j'ai obtenu de Jackie qu'elle convainque Don de m'acheter trois Mercedes. L'une était au nom de Jackie, la deuxième au nom de Luz et la troisième au nom de mon ami Zip. On se servait de Don, on lui disait que s'il m'offrait du liquide et des voitures, je renoncerais peut-être au procès. Alors Don fixait un rendez-vous en croyant pouvoir me berner, me faire signer un nouvel accord réglant notre litige pour des cacahuètes, mais à chaque fois j'arrivais à le rouler.

Un jour, j'ai emmené deux amis d'enfance dans une chambre d'hôtel où séjournait Don. Quand on est arrivés, Don s'est mis à menacer mes copains et à leur parler mal. « J'ai trois cadavres à mon actif », s'est vanté Don. Mon pote n'a rien dit. Il était censé faire peur à Don, mais Don lui avait foutu la trouille. Je regardais mes gars, d'un air de dire : « Enfin, bordel, vous êtes censés être des durs. » Alors tout à coup, je me suis levé et j'ai fait taire Don.

— Ta gueule, fils de pute, ai-je dit.

Et mes gars, les gars que j'avais amenés pour traiter avec Don, se sont jetés sur moi pour me maîtriser.

J'acceptais de voir Don chaque fois qu'il me contactait. Je suis très heureux de ne pas avoir eu le culot que j'avais quand j'étais plus jeune, sinon je me serais vraiment lâché sur lui. Un jour, il m'a appelé pour annoncer qu'il allait venir à Las Vegas déposer cent mille dollars pour moi à mes bureaux. Mon ami Zip était en ville, donc on a attendu ensemble que Don arrive.

Il s'est pointé avec un sac plein de fric.

— J'ai des gens à acheter, a-t-il expliqué.

Et il s'est mis à compter les cent mille dollars. Zip s'est approché de lui, a pris calmement tout le sac et me l'a apporté.

— Merci beaucoup. Raccompagne Don à la porte, s'il te plaît.

Zip a pris Don par le bras et l'a emmené dehors.

— On doit s'entraîner, le champion et moi, a dit Zip.

— Hé, mec, j'ai besoin de l'argent ! J'ai des gens à payer, je te l'ai dit, a protesté Don.

— À plus, Don. Ravi de t’avoir rencontré. J’ai toujours été un grand fan.

Et Zip lui a refermé la porte au nez. On a commencé à compter les billets. Il y en avait un sacré tas.

Mon avocat Dale Kinsella a entendu parler de ces rendez-vous avec Don et, fin mai, il a rédigé cette lettre destinée à l’avocat de Don.

Je suis horrifié par ce qui se passe depuis trente jours avec la participation de votre cabinet.

1. Jerry Bernstein et moi sommes les avocats au dossier de Mike. Cette façon de chercher aussi dangereusement à nous exclure de ce qui se passe devrait inspirer à tous, et surtout au juge Daniels, de sérieuses réserves quant à tout règlement à l’amiable.

2. Ce litige semble n’avoir absolument rien appris à Don. La persistance de Don à vouloir séquestrer Mike dans un bureau ou une chambre d’hôtel et lui faire signer des documents *sans bénéficier de conseils juridiques ou financiers indépendants, voilà l’élément clé de ce litige*. Je ne comprends vraiment pas à quoi vous pensez, de votre côté.

3. On connaît bien la propension de Mike à signer des accords, et surtout des accords de règlement à l’amiable, sous l’influence des gens auxquels il fait confiance, qu’il respecte et/ou auxquels il croit pouvoir faire confiance (même momentanément). Sa récente décision de régler son divorce avec Monica sans conseil juridique ou financier (qui a dû être cassé pour cause d’influence excessive) est un parfait exemple de ce dont je parle.

4. Si Mike reçoit une assignation, et si Jerry, vous et moi sommes appelés à comparaître, ces questions et d’autres seront indubitablement abordées. Je partage l’avis de la cour, ce procès est celui de Mike et pas de son avocat, mais dans l’intérêt de tous, un règlement entre Mike et Don devrait (et doit probablement) être examiné par une personnalité indépendante représentant Mike.

Dans ce contexte, j’apprécierais que Don et/ou votre cabinet juge bon de nous informer, Jerry et moi, sur ce qui se passe en ce moment.

Ce que Dale ne savait pas, c’est que quelques semaines avant qu’il envoie cette lettre, j’avais mandaté Jackie pour négocier avec Don sans le prévenir. Mon assistant Darryl a signalé à Jackie qu’il ne nous restait plus que cinq mille dollars. Nous n’avions pas de quoi payer les factures de la maison, les agents d’entretien, rien. Jackie est venue à Las Vegas et a vu à quel point ma situation financière était lamentable.

— Je veux que Don me rende mon putain d’argent, lui ai-je dit.

Don était tout excité d’avoir des nouvelles de Jackie. Il cherchait désespérément un règlement à l’amiable, parce que nous avions enfin obtenu une date pour le procès, en septembre prochain. Dès que nous l’avons appris, Jeff Wald m’a dit que la magie de Don allait opérer et que nous allions voir pourquoi il était Don King. Jeff ignorait qu’à ma demande, Jackie avait eu un contact direct avec Don pour essayer d’obtenir de l’argent de lui. Don me proposait vingt millions de dollars en guise de règlement à l’amiable, moyennant quoi il redeviendrait mon manager. J’ai

dit à Jackie qu'avant d'envisager de retravailler ensemble, je voulais récupérer trois choses à moi que Don avait encore : une Rolls-Royce verte, une peinture que m'avait offerte le Premier ministre italien Silvio Berlusconi, censée valoir très cher, et ce qui me tracassait le plus, un dessin de moi au milieu d'une bande de X-men, par Stan Lee.

Don a appelé Jackie pour lui dire qu'il allait nous emmener en Floride dans son avion et nous installer au Delano Hotel pour qu'on négocie un règlement à l'amiable. Jackie, son fils, ma copine Luz et moi, nous sommes montés à bord du jet privé de Don. J'ai emporté dans un sac de voyage un gros bloc de coke et deux cents grammes d'herbe. Durant le vol, j'ai pris de la coke, j'ai fumé des joints en écoutant de la musique sur mon lecteur de CD, et je planais plus haut que l'avion quand tout à coup j'ai eu une révélation.

— Ce putain d'avion est à moi. C'est moi qui l'ai payé. Et ce fils de pute fait comme s'il m'accordait une faveur en me faisant venir à bord de mon propre putain d'avion. Ce connard se fout de moi.

La drogue me jouait des tours, je devenais jaloux, je pétais les plombs.

Don est venu nous chercher à l'aéroport privé, au volant de sa Rolls, tandis qu'Isadore Bolton, son chauffeur, qui était mon chauffeur avant qu'il me le vole, conduisait quelques-uns des associés de Don dans la voiture de tête. Partis de Fort Lauderdale, nous roulions vers Miami sur l'I-95, l'autoroute principale, Jackie était assise à l'avant, moi à l'arrière avec Luz et le fils de Jackie. Don parlait de la pluie et du beau temps, mais toute ma jalousie et ma rage ont explosé et je lui ai mis un coup de pied dans la tête. Bam ! Il ne faut jamais tourner le dos à un drogué jaloux.

Don a fait une embardée sur le bas-côté et je me suis mis à l'étrangler par-derrière.

— Non, non, lâche-le, Mike ! a hurlé Jackie.

— Jackie, retiens ce nègre, j'arrive à l'avant !

— OK, je le tiens, a-t-elle dit.

Je suis sorti de la voiture pour monter à l'avant et lui botter le cul un peu plus, mais Jackie n'a pas pu le retenir, elle était sous le choc, et Don a redémarré.

À présent, j'étais seul sur le bas-côté de cette putain de route. Au bout de quelques mètres, Don s'est arrêté et a laissé sortir Jackie, son fils et Luz. Ils

m’ont rejoint avec mon sac contenant les deux cents grammes d’herbe. J’avais la coke avec moi quand j’étais descendu de voiture.

— Pourquoi tu l’as lâché, Jackie ? Maintenant on est perdus au milieu de cette putain d’autoroute.

Les voitures et les camions filaient à côté de nous. Soudain, Isadore est apparu. Il venait nous chercher parce que, ne voyant plus notre voiture, il avait appelé Don, qui lui avait dit de s’occuper de nous.

Il s’est garé devant moi, a baissé sa vitre et m’a dit de monter dans la voiture.

— Va te faire foutre, fils de pute.

Isadore est sorti et je me suis jeté sur lui. Je lui ai mis deux coups de poing dans la figure et je lui ai démoli l’arcade sourcilière gauche. La force des coups l’a fait retomber en travers de son siège. Je me suis penché, lui ai pris la jambe et l’ai mordue. D’un coup de pied, Isadore a pu me repousser et a fermé sa portière, alors j’ai donné un coup de poing dans la carrosserie, dont l’acier s’est enfoncé. J’étais sur le point de briser la vitre quand il a réussi à s’en aller.

Ses chaussures étaient restées sur le bord de la route, et il conduisait pieds nus.

Là, les flics sont arrivés. Ils nous ont parlé, j’avais ma demi-brique de coke et Luz tenait le sac de voyage contenant deux cents grammes d’herbe. Les flics étaient tellement excités de me voir que ces connards ne nous ont même pas demandé ce qu’on faisait tous les quatre sur le bord de l’autoroute. On aurait été n’importe qui d’autre, ils nous auraient fait asseoir sur l’herbe et on aurait fini notre vie en prison, vu toute la coke qu’on transportait. Je suis un extrémiste. Je n’aurais pas pu en acheter juste trois grammes et demi ? Non, il m’en fallait une demi-brique. Les types qui me l’avaient vendue avaient dit : « Mike, on pourrait te prendre pour un dealer. La police ne croira jamais que tu te défonces avec une demi-brique de came. » C’était ma réserve personnelle.

Les flics ont proposé de nous emmener à notre destination ; on s’est entassés dans l’une des voitures et ils nous ont conduits jusqu’à South Beach. Don nous avait réservé la moitié d’un étage, donc on a mené la grande vie. Jackie a convaincu Don de nous donner de l’argent, et il a envoyé un type nous apporter quelques centaines de milliers de dollars.

Pendant un mois, on a fait la fête tous les soirs, puis un ami à moi est venu avec son autocar, on a emmené des filles et on a fait tout le tour de la côte est.

En juin, j'ai à nouveau fait l'objet d'une demande de reconnaissance de paternité. Cette menteuse de Wonda Graves a prétendu que je l'avais violée en 1990 et qu'elle avait eu de moi un garçon. Ce salaud d'avocat, Raoul Felder, qui avait représenté Robin Givens, s'est occupé du dossier et s'est vanté de pouvoir « à nouveau vaincre Mike Tyson sur le ring ». Ils se sont tous les deux écrasés quand les résultats du test ADN ont montré qu'il y avait zéro pour cent de chances que je sois le père.

Mais je n'étais pas non plus un ange. Ce mois-là, je rendais visite à mon ami d'enfance Dave Malone et on s'occupait de nos pigeons à Brownsville. Le soir, Dave m'a reconduit à l'hôtel Marriott où j'étais descendu. Devant l'hôtel, deux types qui regagnaient leur chambre, complètement bourrés, sont venus me demander un autographe. J'étais défoncé à la cocaïne. Juste un détail à mon sujet : quand je me défonçais et que c'était la nuit ou le petit matin, il valait mieux ne pas croiser mon chemin. Je cherchais la bagarre, j'étais hargneux. J'avais des sautes d'humeur incroyables, presque à la D^{r} Jekyll et M^{r} Hyde.

Donc les deux Portoricains m'ont abordé pour me demander un autographe. Je leur ai dit d'aller se faire voir.

— T'es pas si terrible, de toute façon, a dit l'un d'eux. On est armé et toi, t'as que tes poings.

Si je n'avais pas été sous l'effet de la coke, il ne se serait sans doute rien passé. Mais je l'étais, donc je les ai poursuivis dans le vestibule et dans l'escalator. Arrivé en haut de l'escalator, j'en ai assommé un d'un coup de poing. L'autre était planqué derrière le comptoir de la réception, je l'ai tiré de sa cachette et je l'ai frappé. Il a été épargné quand la sécurité de l'hôtel est arrivée.

Tout était de ma faute. J'allais être accusé de coups et blessures, et eux, de menace et harcèlement. J'ai dû me rendre au tribunal le lendemain et, en revenant, j'ai montré à mes amis Dave et Zip l'épais casier judiciaire qui faisait partie du dossier.

— Ce sont des emmerdeurs-nés, a dit Dave. Regarde leur casier judiciaire.

— Hé, c'est mon casier ! ai-je rectifié.

— Mec, on est tes potes parce que t’es une star et que ça rejaillit sur nous, a dit Zip. Ton casier est encore pire que le nôtre.

Je vivais au jour le jour. J’étais fatigué de toutes les conneries qui m’entouraient. J’avais l’impression qu’il n’y avait plus personne dans mon camp à qui je puisse faire confiance et j’en avais marre de tous ces coups de force machiavéliques, alors je me suis débarrassé de toute mon équipe de gestion.

Shelly s’occupait donc désormais de ce qui me restait de carrière. Il y avait dans mon contrat avec Lennox Lewis une clause me permettant d’exiger un match retour, et Shelly voulait que je me batte à nouveau pour toucher un gros salaire. Mais je n’avais pas envie de me faire démolir deux fois de suite. Si j’avais été motivé et que j’avais pu retrouver ma forme, j’aurais sûrement pu obtenir ma revanche. Mais je ne m’intéressais plus à la boxe : je m’intéressais à la drogue.

Shelly et l’équipe de Lewis ont donc proposé que j’affronte des jeunes le soir même du match de Lennox. Mon nom figurerait sur l’affiche en aussi grosses lettres que le sien. J’ai refusé parce que ça aurait été déshonorant. Donc on a repoussé la proposition de Lewis, alors ils nous ont réclamé trois cent quatre-vingt-cinq millions de dollars, à Don King et à moi, prétendant que King m’incitait à négliger le contrat pour faire la promo de mes prochains combats.

Le seul atout qui me restait, c’était mon procès contre Don. Jeff Wald savait désormais que j’avais des contacts avec Don et il était furieux contre moi. Il m’a dit que Don continuerait à retarder les plaintes déposées contre lui jusqu’à la dernière minute avant le début du procès, et que là il trouverait un règlement à l’amiable. Jeff et Dale Kinsella me disaient qu’on pourrait s’entendre à condition de récupérer soixante millions sur les cent que nous réclamions, et que je pourrais récupérer toute ma vidéothèque de combat, ce qui serait de l’argent à la banque pour les années à venir. Il me suffisait d’attendre la date de notre comparution en septembre.

Mais ma situation financière était si mauvaise que les gens qui vivaient autour de moi au jour le jour me conseillaient de déposer le bilan. Jackie et moi, nous voyions alors beaucoup Jimmy Henchman, qui gérait la carrière du rappeur Game et était P-DG de Czar Entertainment. Jimmy nous a présenté Barry Hankerson, producteur de disques et ancien agent de Toni Braxton et R. Kelly. Tous m’incitaient à me mettre en faillite. Hankerson

avait dit à Jackie que je devais profiter du chapitre 11 de la loi sur les faillites, donc Jackie a fait une recherche sur Google. Voilà à quoi je m'occupais à cette époque-là. Jackie était une fille bien, mais tout ça la dépassait. On n'y connaissait rien en finances ou en faillites ; on s'amusait simplement et on dépensait de l'argent.

Alors j'ai appelé Jeff Wald pour lui dire que tous ces gens-là me suggéraient de déposer le bilan.

— Ne te déclare pas en faillite, parce qu'à l'instant où tu feras ça, nous perdrons le contrôle du procès, qui sera repris par le juge des faillites. Alors les poursuites nous échapperont complètement.

— Et si je perds le procès ?

— Tu ne le perdras pas. C'est clair.

Je n'en étais pas aussi sûr. Dans ma première déposition contre Don, j'avais pris une carafe d'eau pour la lui verser sur les genoux. Et maintenant Don avait cette histoire en Floride suspendue au-dessus de ma tête.

Wald était convaincu que Don s'efforçait d'influencer tous mes amis, dont Jackie, pour qu'ils me poussent à me déclarer en faillite. Il s'est mis à m'appeler plusieurs fois par jour, en me suppliant de ne pas le faire. Mais je n'imaginais pas mes amis toucher des pots-de-vin.

Pourtant, quand j'ai vu les montagnes de factures que j'étais incapable de payer, j'ai pris ma décision. Hankerson m'a mis en contact avec un avocat spécialisé et ma faillite a été annoncée le 1er août. Le même jour, je suis allé faire du shopping dans Rodeo Drive avec Hankerson, Henchman et Rick mon garde du corps. J'étais officiellement en faillite, mais ça ne voulait pas dire que je n'avais plus un sou. C'est juste que je n'avais pas cent millions de dollars pour payer mes dettes. Je me débrouillais encore. En apprenant que j'étais allé dans Rodeo Drive, les médias en ont fait toute une histoire, mais ils ne sont pas entrés dans les magasins avec moi. Je parlais à des musulmans qui dirigeaient certaines de ces boutiques de fringues haut de gamme, et je me présentais comme musulman dans l'espoir qu'ils me feraient un rabais.

— Et si je te donnais mille cinq cents dollars pour ce costume à trois mille, mon frère ? Tu connais la règle d'or de l'islam. Désire pour ton frère ce que tu désires pour toi-même.

Le lendemain, tous les journaux étalaient l'état de mes finances dans leurs moindres détails. J'avais environ vingt-sept millions de dettes, dont

dix-sept en arriérés d'impôt dus au fisc américain et anglais. Les dix millions restants étaient des dépenses personnelles, dont l'argent que je devais à Monica pour le divorce, aux banques pour mes emprunts, et mes énormes frais d'avocat.

J'étais tellement écœuré et énervé par toute cette histoire de faillite que j'ai renoncé à ma maison.

— Et merde, vous n'avez qu'à la prendre, ma putain de baraque, ai-je dit à mes avocats.

Et ils l'ont vendue aux enchères. J'étais tellement drogué que je n'arrivais plus à rien. Je m'entraînais seulement. Je n'avais aucun match prévu, mais je m'entraînais quand même et je me défonçais.

J'étais vraiment un type souple. Je pouvais vivre dans le ruisseau comme dans le luxe. Je connaissais tous les trucs et je rusais avec la vie. Même quand j'étais dans le ruisseau, je portais des chaussures et des pantalons à deux mille dollars. Je n'avais pas un sou en poche, mais je prenais encore du shit et je me trouvais des filles.

J'ai passé un moment à Phoenix avec Shelley, la mère de mon bébé. Dave Malone est venu, il est resté avec moi. J'étais tellement pauvre que, pour le dîner, on mangeait des céréales et de la réglisse. On n'avait d'argent pour rien, donc on restait assis dans le jardin à regarder mes pigeons voler. De temps en temps, j'organisais une séance de signature et je faisais payer vingt-cinq dollars chaque autographe, juste pour m'en sortir. J'étais tellement pauvre qu'un type qui m'avait volé mon numéro de carte de crédit s'est plaint qu'il n'avait même pas de quoi s'offrir un dîner avec ce qui restait dessus.

Mais il y avait aussi des avantages. Je suis reparti vers la côte Est et j'ai revu mon ami Mario Costa, qui hébergeait quelques-uns de mes pigeons derrière son restaurant-bar de Jersey City, le Ringside Lounge. C'était une belle journée d'été indien, on était assis à l'arrière, là où étaient les pigeons. Je me suis endormi et Mario m'a laissé seul. Deux heures plus tard, je me suis réveillé en criant : « Je suis riche ! Je suis riche ! » Mario est revenu en courant.

— Tout va bien, champion ?

— Je suis riche, Mario. J'ai pas de montre, pas de fric, pas de portable, mais je me sens tellement en paix. Personne ne me dit « viens ici », « va là-bas », « fais ceci ». Avant, j'avais des bagnoles que je ne conduisais jamais,

je ne savais même pas où je mettais les clés. J'avais des maisons que je n'habitais pas. Je me faisais voler par tout le monde. Maintenant, j'ai plus rien. Personne m'appelle, personne m'emmerde, personne est sur mon dos. C'est tellement tranquille. C'est ça la richesse, mec.

Certains de mes amis m'ont aidé. Mon pote Eric Brown et son frère m'ont avancé cinquante mille dollars, sur les fonds de leur société CMX Productions. J'aurais fait n'importe quoi pour eux, mais je n'ai jamais eu à le faire.

En août, mon ami Craig Boogie s'est mis à négocier pour moi un contrat avec les gens de K-1, organisation qui pratiquait un mélange d'arts martiaux. Comme je n'avais plus nulle part où vivre, les gens de K-1 m'ont logé dans une suite du Beverly Wilshire Hotel, à Los Angeles, et ont payé toutes mes dépenses. J'avais besoin de ça. J'avais déjà été chassé de tous les grands hôtels du Strip, à Las Vegas. En échange, je faisais pour eux des apparitions promotionnelles.

— Mike, on a besoin de toi dans le public pour ce match à Hawaï.

Et paf, je prenais l'avion pour Hawaï. Le mois d'après, j'allais ailleurs. J'obtenais cinquante mille dollars pour tel truc, cent mille pour tel autre. Je gagnais tout ce fric en ne faisant rien. Au lieu de le mettre de côté et de payer mes dettes, je me suis acheté une Aston Martin Vanquish et une Rolls décapotable. J'avais toutes ces voitures et nulle part où aller. Tous les jours je faisais du shopping sur Rodeo Drive. J'allais dans ces putains de boutiques, je me regardais dans les miroirs, je décidais à quoi je voulais ressembler quand je sortirais le soir. Je portais un pantalon à trois mille dollars, une chemise à quatre mille et une veste à dix mille. Mais je n'avais même pas un pot de chambre où pisser, ni une fenêtre par où le vider.

Au Beverly Wilshire, tout le monde me connaissait. Dans leurs salles de réunion, il y avait des dîners très sélects où je m'invitais. Quand il y avait un débat sur le conflit israélo-arabe, j'y allais. J'étais le roi de l'incruste.

Je donnais des fêtes dans ma chambre, je commandais des steaks, des homards, du caviar et du champagne. J'invitais les plus gros dealers et on jouait aux dés. Je les battais à plates coutures et après je me foutais de leur gueule.

— C'est tout ce que t'as comme fric, le nègre ? Je pensais que t'étais un putain de gros bonnet, ici à L.A. Voilà ce qui arrive quand on déconne avec

Iron Mike. Tu penses que je suis juste un boxeur ? Je suis un dur, mec. Tu ferais mieux d'aller jouer au loto, tu ne gagneras rien de moi.

J'ai vécu pendant deux ans dans cette suite. Je passais ma vie en fêtes, je me défonçais à l'herbe et à la coke, je faisais venir des filles. À force de manger tard le soir, je suis devenu énorme.

Juste après avoir signé avec K-1 en août, ils ont publié un communiqué de presse annonçant que j'allais me battre contre Bob Sapp, un ancien footballer devenu l'une des stars de K-1. Il pesait cent soixante-quinze kilos et mesurait un mètre quatre-vingt-quinze. Mais jamais je ne me serais battu contre un adepte du kick-boxing.

Quand le *New York Times* m'a appelé, j'ai dit :

— Ça pourrait être sympa, mais à condition de respecter les règles de la boxe. Je n'ai pas vraiment envie de me prendre un coup de pied dans la tête, vous voyez ?

Ensuite, je me suis présenté aux grands combats de K-1 au Bellagio de Las Vegas, le 15 août. Juste après que Bob Sapp a gagné son match, il m'a invité à monter sur le ring et m'a défié.

— J'arrive tout de suite, ai-je dit au public. Trouvez-moi un short et je me bats avec lui ce soir, selon les règles de la boxe. Signe le contrat, mon gars.

C'était le genre de conneries qui se dit entre lutteurs. J'adorais faire ce genre d'apparition.

Quelques semaines après m'être installé au Beverly Wilshire, je suis allé voir Michael Jackson à Neverland. Ça m'a fait plaisir de revoir Michael ; il était très discret à cette époque-là. Il m'a demandé ce que je faisais et je lui ai dit que je prenais du bon temps.

— C'est bon de se reposer. C'est vraiment bon, Mike. Repose-toi autant que tu peux.

Je ne savais pas qu'il n'arrivait absolument pas à dormir.

C'était bizarre, tout le monde disait qu'il abusait de jeunes enfants, mais quand je suis allé chez lui, les gosses qui étaient là ressemblaient à des tueurs. C'était pas des petits morveux, ces gamins-là l'auraient démoli s'il avait essayé de faire le con avec eux.

En avril 2004, j'ai fait une apparition conjointe avec Mohamed Ali pour un grand événement K-1. Encore une fois, ils ont annoncé que j'avais signé avec eux pour me battre et que je ferais mes débuts cet été-là. Lors d'une

conférence de presse, une de leurs stars s'est déclarée impatiente de se battre avec moi.

— J'accepterai un combat selon les règles de la boxe, a dit Jérôme Le Banner. Mais dès que je serai sur le ring, je ferai ce que je voudrai… Boxe normale ou pas, je lui foutrai mon pied où je veux… Tyson a déjà mordu une oreille, maintenant il va mordre une pointure 45.

J'aurais été dingue d'affronter ces monstres. Je préférais rentrer à mon hôtel et me détendre.

Ma faillite suivait son chemin. En juin, Don a fini par trouver une solution. Le juge des faillites l'a laissé me verser seulement quatorze millions de dollars. Il avait à nouveau roulé tout le monde. Je n'ai obtenu aucun droit sur les vidéos, rien du tout. Monica est la première à avoir obtenu une compensation. Les avocats m'ont facturé quatorze millions. Ils ont été payés avant le fisc. J'étais encore en plein merdier, donc j'ai demandé à Shelly de me trouver un combat. Il a choisi un boxeur anglais, Danny Williams, et nous avons signé pour un match à Louisville le 13 juillet. Williams était l'ex-champion poids lourd britannique qui faisait son grand retour. Il avait mis K.O. ses deux derniers adversaires, mais il avait perdu face à Julius Francis donc je ne m'inquiétais pas trop à la perspective de l'affronter.

J'ai dû à nouveau répondre aux questions de la presse. Quelques semaines avant le combat, j'étais optimiste, comme d'habitude, lors de la conférence.

— La chose qui nous intéresse le plus, Mike, c'est de savoir où vous trouvez la sérénité dans votre vie, m'a-t-on demandé.

— Je ne sais pas. Je me rends compte que je ne suis pas le seul à avoir des ennuis. Vous devez comprendre que j'ai tout perdu, et quand je dis tout, je veux dire tout. Tous les gens pour qui j'avais de l'affection ou de l'amour, j'ai tout perdu. Mon argent, ma maison, j'ai tout perdu. Les gens qui vous aiment, vous les faites fuir par votre agressivité. Quand on commence à perdre, on va jusqu'au bout. Et je pense qu'à un moment de votre vie, vous avez envie de revenir en arrière, mais c'est comme une crise de croissance. On perd les gens qu'on aimait le plus afin de pouvoir recommencer tout à zéro, prendre un nouveau départ.

J'ai pris de la drogue jusqu'au match. À la pesée, je faisais cent cinq kilos, mais j'étais en assez bonne forme. Mon entourage m'avait

abandonné. Rick, mon garde du corps, était devenu mon équipier. Au premier round, j'ai secoué Williams et j'ai failli le mettre K.O., mais c'était un malin, il m'a tenu tête et a résisté jusqu'au bout du round. Alors qu'il ne restait que trente secondes, j'ai senti quelque chose claquer dans mon genou gauche après avoir lancé un coup de poing. J'ai découvert ensuite que je m'étais déchiré le ménisque, donc je me suis battu sur une jambe à partir du deuxième round. J'ai réussi à l'ébranler encore au deuxième round, mais je ne pouvais plus bouger et esquiver, donc il s'est mis à me marteler le corps. Au troisième round, l'arbitre lui a retiré deux points pour coups bas.

À la quatrième reprise, j'étais à bout de force, je n'étais plus qu'une cible immobile. Il m'a asséné une avalanche de coups de poing, et entre mon genou et mon manque d'entraînement, je ne pouvais plus bouger. Une dernière droite m'a envoyé au tapis. Je me suis redressé contre les cordes, et j'ai regardé l'arbitre compter. Ce match m'a complètement démoralisé.

Je suis retourné à Phoenix, chez Shelley, et j'ai subi une opération du genou. Je me suis déplacé un moment en fauteuil roulant, puis sur des béquilles. Bien sûr, c'était encore une excuse pour prendre de la drogue. J'ai passé les quelques mois suivants dans une profonde dépression, à regarder mes oiseaux voler dans le jardin.

Je suis sorti de mon isolement en octobre, quand je suis allé à New York assister au match Trinidad contre Mayorga, au Madison Square Garden. J'y étais avec mon ami Zip et un nouveau garde du corps originaire du Bronx. Quand on est allés s'asseoir, les gens sont devenus dingues. Ça faisait longtemps qu'ils ne m'avaient pas vu et ils ont perdu la boule. J'ai eu le droit à une standing ovation. J'aime Zip comme un frère, mais il n'a pas compris que les gens manifestaient simplement leur admiration pour moi. Il est devenu très excité.

— On est de retour, Mike, on est de retour ! Bientôt, tu vas être contacté pour tourner dans des pubs. Dans des films. Tu vas signer un gros contrat pour un bouquin. T'es un homme incroyable d'avoir surmonté ça, mon frère. On est de retour !

En dehors du fait que j'étais un drogué total, on était de retour.

Après le match, on est allé à la fête dans une boîte du centre-ville. Je buvais avec Zip quand il a désigné la piste de danse.

— Regarde ton garde, a-t-il dit.

J’ai levé les yeux et mon nouveau garde du corps dansait avec une Blanche qu’il enlaçait, tout en tenant une bouteille de champagne. On est restés un moment, puis on est rentrés à l’hôtel, Zip, le garde du corps, la fille et moi.

On se détendait dans ma chambre, Zip et moi, en fumant un peu d’herbe, quand on a entendu frapper à la porte.

J’ai ouvert. Un type se tenait devant moi.

— Mike, votre garde du corps est à poil dans l’ascenseur.

— Quoi !

On a couru sur le palier et on a vu le garde couché dans l’ascenseur, son pantalon baissé jusqu’aux chevilles. J’ai demandé à Zip de le lui relever et de le reconduire jusqu’à sa chambre. Puis nous sommes rentrés dans la nôtre.

Quelques minutes plus tard, les flics sont arrivés. Ils m’ont dit que tout l’incident avait été filmé par les caméras de surveillance. La fille que mon garde avait ramenée l’accusait de viol, mais quand ils ont visionné les vidéos, ils l’ont vue lui donner un somnifère et lui baisser le pantalon. Elle se préparait à le voler. Nous avons donc pu éviter les accusations et la publicité négative.

J’ai fermé la porte et continué à fumer de l’herbe. Quelques minutes plus tard, nouveaux coups à la porte. J’ai regardé par le judas et j’ai vu quatre autres flics.

— Hé ! Stop ! Laissez-moi tranquille, j’en ai marre de vous parler ! J’ai rien fait, j’ai juste parlé aux flics ! S’il vous plaît, laissez-moi tranquille.

Dans la nuit, j’ai fait ramener Zip chez lui en limousine et j’ai fait le trajet avec lui. Il était encore contrarié par l’affaire du garde du corps.

— Bon sang, on était presque de retour, Mike. Presque de retour. On aurait été dans des films, on aurait commenté des matchs. On était presque de retour et ce connard de fils de pute de garde a tout foutu en l’air, Mike.

Je me suis foutu dans le pétrin tout seul un mois plus tard. J’étais à l’hôtel, à Phoenix, avec mon vrai agent de sécurité, Rick. Des amis de l’Arizona m’ont emmené et Rick est resté à l’hôtel. On est allés au Pussycat Lounge, à Scottsdale, et on s’est imbibés de coke et d’alcool. On était tous complètement bourrés quand on a quitté la boîte, et on traversait la rue quand on a vu une voiture foncer sur nous.

— Je vais sauter par-dessus la bagnole, ai-je dit à un de mes amis.

Donc je me suis arrêté au milieu de la rue, mais l'automobiliste s'est arrêté aussi. J'ai bondi sur son capot, je me suis mis à quatre pattes et j'ai commencé à hurler et à déglinguer la voiture. Le type est sorti pour m'engueuler, mais quand il a vu qui j'étais, il est tout de suite remonté. Mes amis m'ont fait descendre et ont dit au conducteur qu'il n'avait rien à craindre. Mais le lendemain, en regardant sa Toyota, il a vu que le capot était tout abîmé, alors il a appelé la police. J'ai été accusé d'agression criminelle avec dommages matériels, mais Darrow s'en est occupé et on a pu acheter le silence du type.

Je n'avais toujours pas d'argent quand le nouvel an est arrivé. Shelley était à nouveau enceinte et en mars, nous avons eu une fille que nous avons appelée Exodus. J'ai téléphoné à l'autre Shelly et lui ai dit que j'avais besoin de gagner de l'argent en vitesse. Il a organisé un match à Washington le 11 juin, contre un crétin nommé Kevin McBride. Mais c'était un grand crétin, un mètre quatre-vingt-dix-huit et cent vingt-trois kilos.

Un journaliste d'*USA Today* est venu chez moi à Phoenix après une des séances d'entraînement et j'ai vidé mon sac.

— Je ne serai jamais heureux. Je crois que je mourrai seul. Je préférerais. Depuis toujours, je suis un solitaire, j'ai mes secrets, j'ai ma douleur. Je suis vraiment paumé, mais j'essaie de me trouver. Je suis vraiment un cas désespéré. Ma vie n'est qu'un long gâchis, je suis un raté. J'ai envie de fuir. Je suis vraiment honteux de ce que je suis et de ce que ma vie est. Je veux devenir missionnaire. Je pense que je pourrais faire ça tout en gardant ma dignité, sans montrer aux gens qu'ils m'ont chassé du pays. J'ai envie d'en finir au plus vite avec cette partie de ma vie. Je veux m'épanouir dans le travail de missionnaire. Je ne serai pas un fou de Jésus. Mais c'est à ça que je veux donner ma vie. J'aime Jésus et je crois en Jésus, et en même temps je suis musulman. Écoutez, j'ai un imam, j'ai un rabbin, j'ai un curé, j'ai un pasteur, j'ai tout ce qu'il faut. Mais je ne me crois pas plus croyant qu'un autre. Je veux aider tout le monde, et continuer à sauter des filles. Dans ce pays, je n'attends rien de bon. Je suis tellement stigmatisé que je n'ai aucun moyen de m'élever. J'étais déprimé après mon dernier combat. J'ai fréquenté beaucoup de prostituées, de gens comme ça. Je me sentais comme une merde, alors j'ai fréquenté des merdes. Je me droguais tout le temps. Mais à un moment, on se rend compte qu'il faut décrocher de la drogue et affronter la réalité.

Je n’aurais jamais dû monter sur ce ring. Mes coups manquaient leur cible, je bougeais à peine. Je n’avais aucune énergie. Ça n’a pas été un beau combat. À la fin du sixième round, McBride s’est appuyé sur moi quand on était dans les cordes et je suis tombé sur le cul. Je suis resté là, les jambes étendues. La cloche a sonné et j’étais à peine capable de me relever. Dans le coin de McBride, on soignait une coupure que je lui avais faite avec un coup de tête. Moi, j’ai dit à mon nouvel entraîneur, Jeff Fenech, que c’était fini. Je ne ferais pas le septième round. Jim Gray est venu m’interviewer.

— Mike, commençons par vous. Vous vouliez continuer ?

— Eh bien, j’aurais aimé continuer. Mais j’ai vu que j’étais en train de me faire battre. J’ai compris, je crois que je n’ai plus la niaque, parce que… Je suis capable de rester en forme, mais je n’ai plus l’énergie de me battre, je crois.

— Quand en avez-vous pris conscience, à quel moment du match ?

— Je ne sais pas, assez tôt. Je regrette d’avoir déçu tout le monde. C’est juste que je n’ai plus le cœur à ça.

— Avez-vous eu l’impression que ça allait s’arranger pendant le combat ?

— Euh, non. À la base, je me bats uniquement pour payer mes factures. Je n’ai plus le cran pour tout ça. Je pense davantage à mes enfants. Je n’ai pas cette férocité. Je ne suis plus un animal.

— Cela signifie qu’on ne vous verra plus vous battre ?

— C’est très vraisemblable. Je ne me battrai plus. Je ne manquerai plus de respect à ce sport en perdant face à des adversaires de ce calibre.

— Pourquoi êtes-vous devenu aussi passif ?

— Je ne veux rien retirer à Kevin. Je n’aime plus la boxe. Depuis 1990, je n’aime plus me battre, mais Kevin, félicitations pour ta carrière et bonne chance. Je te souhaite plein de bonnes choses et de gagner beaucoup d’argent.

C’était la dernière fois que je rencontrais les journalistes sportifs après un combat. Je suis entré dans la salle de presse et ils m’ont offert une standing ovation.

Je leur ai dit de se rasseoir et j’ai répété les mêmes choses qu’à Jim Gray. Je n’allais plus me battre parce que je ne voulais pas faire honte à la boxe.

Puis j’ai quitté le stade pour la dernière fois en tant que boxeur. Et j’ai oublié ma mission sacrée, j’ai oublié ma contribution à la société. Je me

suis juste dit : « Waouh, c’est fini ! Maintenant je vais vraiment pouvoir m’amuser. »

14

QUAND J'AVAIS DIX ANS, j'ai fait un cambriolage avec un garçon plus âgé qui s'appelait Boo. Il m'avait fait passer par la fenêtre d'une maison et on était tombés sur un sacré filon : une télé énorme, une belle chaîne hi-fi, des armes et de l'argent. Boo savait que j'étais doué. Il m'avait appris à attirer les mecs qui voulaient coucher avec un petit garçon, et une fois dans la chambre, ses copains et lui étaient là pour assommer le type et lui piquer son fric.

Après ce cambriolage, Boo m'a emmené chez une vieille dame noire. Elle avait l'air méchante et sans scrupule, mais j'ai fini par comprendre qu'elle était en réalité bonne et attentionnée. Il y avait des gens couchés par terre qui somnolaient. Boo lui a donné un peu d'argent et elle lui a remis une enveloppe qui contenait de la poudre blanche. J'ai gardé les yeux fixés sur lui pendant qu'il versait la poudre dans une cuillère pour la faire chauffer avec un briquet. Quand ça a commencé à faire des bulles, il a pris une seringue et a tout aspiré à travers l'aiguille. Puis il s'est fait un garrot et au moment de s'injecter la came dans les veines, il s'est tourné vers moi.

— Retourne-toi, petit, retourne-toi.

Il n'avait pas envie que je le voie se piquer à l'héroïne.

En sortant, il m'a donné une tape sur la tête.

— Si j'apprends que tu prends de la came ou si je te vois en prendre, je te bute, petit fils de pute. Tu m'entends ?

Bien sûr, ça m'a seulement donné encore plus envie de prendre de l'héroïne. Quand un vieux drogué m'interdisait de toucher à la drogue, je me disais : « Mais pourquoi ? Pour qu'ils se la gardent entièrement pour eux ? »

J'avais essayé l'héroïne une fois quand j'étais plus jeune. Je l'ai fumée et je me suis vraiment senti mal. J'ai été obligé de vomir. Regarder les junkies, ça suffisait à m'éloigner de l'héroïne. Quand je voyais un accro à l'héroïne, je sentais qu'il avait perdu son âme. Alors on se dit que c'est ça qui vous guette.

Je me suis mis à acheter et à sniffer de la coke quand j'avais onze ans, mais je buvais de l'alcool depuis que j'étais bébé. Je descends d'une longue lignée d'alcooliques. Ma mère me donnait du Thunderbird ou du gin Gordon's pour m'endormir. Quand j'avais dix ans, mes amis et moi, on s'achetait des bouteilles de Mad Dog 20/20, de Bacardi 151, de Brass Monkey, la saloperie pas chère qui vous bousille les boyaux. On a aussi commencé à fumer de l'herbe, du hasch, et même de l'opium et de l'angel dust. Un jour, j'ai même pris du buvard quand j'étais jeune. On se branlait quand on était sous acide, mais ça ne marchait pas trop bien. On fauchait du shit, on riait et on partait en courant.

— Les flics, les flics, ils arrivent.

On se cachait sous une bagnole en riant.

À part pendant deux ans et la période où j'ai été en prison, j'étais toujours bourré. Ce qui n'avait rien d'étonnant puisque mes modèles, ceux sur qui j'avais lu des livres, étaient des ivrognes finis. Mickey Walker, Harry Greb. Mes héros, c'étaient des Blancs ivres, des Irlandais. Des types qui buvaient en riant dans un bar pendant que leurs adversaires couraient et sautaient à la corde.

L'alcool révélait ce qu'il y avait de pire en moi. Quand j'avais bu, je devenais totalement insensible et indifférent aux sentiments des autres. Je me battais avec n'importe qui, même des flics. Tous ceux qui me connaissaient disaient : « Ne laissez pas Mike boire. Donnez-lui du cannabis, mais ne le laissez pas boire. » Quand je me défonçais au cannabis, j'étais heureux, j'étais prêt à pleurer et à donner tout mon fric. Tant qu'on ne me disait pas de ne pas me défoncer, parce que quand on me disait d'arrêter, ça me mettait en rogne. Si vous étiez d'accord pour que je me drogue, vous pouviez me dire :

— Tu es sûr que tu n'as pas besoin de la jolie Porsche qui est là dehors ?

Je pense vraiment que si je me suis mis à prendre beaucoup plus de coke, c'est en partie parce que ma carrière de boxeur me causait bien plus de souffrance physique. Je connais des joueurs de hockey qui m'ont dit la même chose. Quand on a ce genre de douleur, on ne peut se montrer amical avec personne. On est comme un lion dont la patte est blessée. Quand un animal a mal, il sait que les autres vont l'attaquer. Quand je souffrais, je me sentais vulnérable et terrorisé. Donc on se procure de la coke et quand on est seul dans la pièce avec la coke, on a envie d'avoir une femme avec soi,

parce qu’on a tellement honte de prendre de la drogue que d’avoir une femme étouffe la culpabilité.

Je n’avais aucun mal à trouver de la cocaïne, même quand je n’avais pas une thune. J’ai connu beaucoup de gros dealers quand ils n’étaient que de jeunes débutants, et j’ai été leur ami. Maintenant ils sont multimillionnaires, ils possèdent des grandes boîtes de nuit, donc quand ils me voient ils sont très gentils avec moi. Mais je les traite comme s’ils étaient encore des petits jeunes. Je leur disais : « Je vais à tel endroit, envoyez-moi des petits paquets. » Ou je croisais un parfait inconnu qui connaissait le dealer, et il lui disait : « File deux blocs de trois grammes et demi à Mike, sur mon compte. »

Quand on consomme de la coke, on se rend compte que des gens qu’on connaît depuis toujours et qu’on n’aurait jamais soupçonnés en prennent aussi. Un jour, je buvais un verre avec un type très connu, qui s’est tout à coup tourné vers moi :

— Tu as de la poudre ?

— Quoi ?

J’essayais d’être discret. Comment savait-il que je sniffais ?

— Ouais, j’en ai. Mais comment tu le sais ?

— Les gens qui en prennent se reconnaissent entre eux, Mike. On a un radar.

Quand on prend de la cocaïne, on peut être en plein désert de Mojave, au beau milieu de la nuit, à sniffer sa came, et tout à coup, une pute en maillot de bain surgit de nulle part. Le radar à coke. Les femmes qui m’entouraient aimaient tellement la coke qu’on a même commencé à donner leur nom à la came. Quand on en voulait, on disait : « Qu’est-ce qu’elle fout, cette pute de blanche ? Je la veux, cette salope. » On l’appelait aussi « blondie » ou « la fille blanche ».

Quand j’ai commencé à prendre de fortes doses, j’en transportais une demi-brique avec moi. C’était dangereux, mais ça m’était égal, je voulais juste pouvoir la partager et que tous mes amis en profitent. Je circulais en demandant : « Tu en veux ? » Des gens que je n’aurais jamais soupçonnés en prenaient. Le plus intéressant, c’est que ces salopards sniffaient ma came, puis me faisaient la morale tout en consommant.

Ou bien tout à coup, un type avec qui je n’ai jamais sniffé avant se révèle être un expert. Il se fait quelques lignes, s’essuie délicatement le nez, puis

dit, apparemment plongé dans ses pensées : « Je peux t'en trouver de la meilleure. » Tout à coup, c'est un spécialiste.

Parfois, il y a des types qui sont trop impatients de vous faire goûter leur coke.

— Mike, t'es prêt pour celle-ci ? T'es sûr d'être prêt ? Bienvenue au putain de pays des rêves, mon pote !

Il étalait quelques lignes et je les sniffais.

— Purs flocons du Pérou, disait-il fièrement, comme s'il venait d'ouvrir une bouteille de Lafite Rothschild.

Mais il avait raison. C'était de la bonne, j'en avais les yeux glacés.

Après le match contre McBride, j'étais avec des amis à L.A., plutôt déprimé, quand mon téléphone a sonné. C'était Jeff Greene, un de mes nouveaux amis. À première vue, on était des amis assez improbables. Jeff était un homme d'affaires juif qui avait gagné un milliard de dollars en spéculations immobilières. J'étais un boxeur musulman qui avait dépensé près d'un milliard de dollars en putes, en bagnoles et en frais d'avocat. Je l'avais rencontré par un ami commun et ça avait tout de suite collé entre nous. Il s'est mis à venir assister à mes combats en Europe et j'ai commencé à faire le tour du monde avec lui sur son yacht. Il m'invitait à dîner pendant Rosh ha-Shana, j'ai même dû faire la lecture de la Bible pour le repas de la Pâque.

— Hé ! Mike, pourquoi tu ne me rejoins pas sur mon bateau à Saint-Tropez ? Je t'affrète un jet pour venir en France et j'enverrai quelqu'un te chercher à l'aéroport pour te conduire jusqu'ici.

Jeff avait peur que je déprime rien qu'à penser à la façon dont j'avais arrêté la boxe, alors il s'est dit que côtoyer quelques-unes des plus belles femmes du monde et faire la fête était peut-être exactement le remède qu'il me fallait.

Avant de partir, j'ai appelé Zip pour voir s'il voulait m'accompagner.

— Non, mec, je peux pas. Il y a un nègre qui m'a tiré dessus et je veux savoir pourquoi.

— Zip, viens. On part en jet privé, on fera le tour de la Méditerranée en yacht…

— Merde, je me suis pris une balle, mec. Quelqu'un d'autre va devoir s'en prendre une. Balle pour balle.

— On va là où y a la meilleure foufoune dans l'histoire du monde, et tu me dis que quelqu'un doit se prendre une balle ? Ils s'en foutent, que tu sois drogué ou fauché, du moment que tu es là, tu baises.

Mais il tenait à sa vengeance.

Donc je suis parti et c'était cool. Je ne me sentais pas vraiment hors de mon élément. J'ai vu des gens que je connaissais et ils m'ont promené un peu partout. Je prenais mon petit déjeuner sur le bateau de Jeff, puis je partais me balader sur un de ses Jet-Ski, un type de Wall Street me voyait et il m'invitait sur son bateau.

— Hé, mon bateau est plus gros que celui de Jeff ! Viens faire la fête avec nous sur notre yacht.

Je ne sais pas ce que ces gars-là avaient dans la tête. Je n'étais pas un Noir à louer. Jeff était un pote. Et puis son bateau était le plus marrant. Il mesurait plus de quarante-cinq mètres de long, mais il s'y passait tellement de trucs incroyables qu'il ne paraissait pas assez grand.

Au début, j'avais un peu peur de ne pas être à ma place parmi les autres amis de Jeff.

— Jeff, c'est le paradis des Blancs. Je ne sais pas si M. Salam-Aleïkoum va vraiment s'intégrer ici.

C'est là que j'ai découvert les authentiques fêtards juifs. Tout à coup, Denise Rich m'a vu, elle s'est approchée et m'a présenté son compagnon, en essayant de me mettre à l'aise. C'est une femme si belle, élégante, raffinée. Et personne n'hallucinait sur moi. Alors j'ai compris que j'étais le seul à gamberger. Donc j'étais là, très à l'aise avec tous mes nouveaux amis juifs, et soudain est arrivé un musulman saoudien, un emmerdeur riche et grossier.

— Mon fils était sur le point de payer quinze millions de dollars pour vous tirer de prison quand cette fille a dit que vous l'aviez violée.

Il n'avait même pas pris la peine de dire : « M. Tyson, ravi de vous rencontrer. »

— Ah, merci, monsieur, ai-je dit.

Denise Rich m'a regardé tristement.

— Je suis tellement désolée.

Quel genre d'individu tient des propos pareils ? Quelle arrogance ! Et si mes nouveaux amis n'avaient pas su que j'étais allé en prison pour viol ? Et s'ils m'avaient demandé : « Pourquoi es-tu allé en prison, Mike ?

Détournement de fonds ? Délit d'initié ? » Merci, monsieur le Jockey du désert, pour avoir tout expliqué en détail à tous les fêtards juifs. Je n'ai plus dit un mot de la soirée à ce type.

À Saint-Tropez, j'ai fait une autre rencontre inattendue, mais plus agréable. J'étais sur le yacht d'un riche Juif qui en dévisageait un autre sur son bateau amarré pas loin. Ils se jaugeaient du regard, comme font les Noirs, vous voyez ce que je veux dire ? Et l'autre a dit :

— Harvard 79 ?

— Oui, vous n'étiez pas étudiant en macroéconomie ?

— Si. Vous ne sortiez pas avec Cindy, de Hyannis Port ? Je suis sorti avec elle, un soir.

Donc je suis sur ce bateau et je vois un grand Noir. C'est le garde du corps d'un marchand d'armes international très connu. Je le regarde, je le regarde, mais je n'arrive pas à remettre un nom sur son visage. Il s'est approché de moi.

— Spofford 78 ?

— Putain, mec, on s'est rencontrés en tôle !

— Ouais, je m'étais battu avec un type à la cantine.

— OK, c'est toi !

Après Saint-Tropez, on a fait un fameux tour avec ce bateau. On remontait et on descendait les côtes, et chaque fois qu'on faisait escale dans un autre pays, c'était la folie quand les gens découvraient que j'étais à bord du bateau de Jeff. Extraordinaire. On pouvait descendre de l'avion n'importe où, et c'était comme si on était chez soi. On rencontrait des rois, des reines, des princes. On avait carte blanche partout, les gens nous ouvraient leurs portes. On ne devait jamais faire la queue pour entrer dans une boîte de nuit, on avait toujours une table dans les meilleurs restaurants du monde. C'était un monde merveilleux. Tout se bouscule un peu dans ma mémoire. Mais une chose est sûre, rien de tout ça n'a rempli le grand vide dans mon âme. Je n'ai jamais vraiment respecté le statut de champion : c'était trop facile. Je me suis donné beaucoup de mal pour réussir, mais une fois le succès assuré, il me semblait aller de soi.

Quand nous avons fait une escale en Sicile, nous sommes allés à une fête et ensuite, une centaine de personnes nous ont suivis sur le bateau. Tout le monde voulait me voir et se faire prendre en photo avec moi. Tout à coup,

le bateau s’est mis à pencher et à tanguer. Tout le monde voulait faire la fête avec nous. Ce qui était idéal pour mes démons, sans aucun doute.

On s’est arrêtés en Sardaigne et c’était génial. Je suis passionné d’histoire, donc quand je pense à la Sardaigne, je pense aux guerres puniques et à Hannibal. Je vibrais à l’idée des grandes batailles qui avaient eu lieu dans cette partie de la Méditerranée. Avec Jeff, on est allés à un endroit qui s’appelait le Club des Milliardaires, qui était à la hauteur de son nom : la bouteille de champagne coûtait dans les cent mille dollars.

— Ne t’inquiète pas, je ne boirai pas trop ce soir, ai-je dit à Jeff pour plaisanter.

Mais ils n’arrêtaient pas de nous remettre des bouteilles à table. En Sardaigne, on a passé du temps avec Cavalli et Victoria Beckham. Il nous a invités sur son bateau qui était tellement luxueux qu’il changeait de couleur. Je prenais un des Jet-Ski de Jeff pour aller d’un bateau à l’autre, je grignotais ici, je buvais un peu là.

Il y a eu un incident désagréable en Sardaigne. Jeff avait à bord un ami anglais, qui a ramené deux Françaises, et on s’est tous défoncés. J’ai emmené une des filles dans ma chambre et j’ai couché avec elle. Après, je suis allé sur le pont et, en redescendant, j’ai vu que la fille se promenait dans les salons. J’étais complètement stone, mais ça m’a vraiment énervé. Je me suis dit : « Bordel de merde, si un truc disparaît, c’est moi qu’on accusera. Je suis le seul Noir ici. » Alors je l’ai empoignée par les cheveux et j’ai dit : « Putain, tu fais quoi ? » Je l’ai traînée sur le pont. J’étais tellement dingue et parano à cause de la coke que j’étais sur le point de la jeter par-dessus bord quand un type m’a vu, sur le bateau voisin.

— Non, Mike, arrête !

À présent, les gens nous regardaient. Alors j’ai pris les deux filles et j’ai dit à un membre d’équipage de les foutre dehors. Ce n’était pas mon bateau. Je me sentais responsable de ce que faisaient ces filles. On a quitté la Sardaigne et on était à environ cent cinquante kilomètres, près de Capri, quand un bateau de la police s’est approché. Ça faisait un peu peur parce qu’ils avaient une mitrailleuse à bord.

Les gardes-côtes sont montés sur notre bateau pour enquêter, parce que j’avais prétendument agressé la fille. Donc ils devaient interroger quelques personnes. Quand ça a été mon tour, je leur ai dit la vérité.

— Cette fille volait des trucs dans la pièce, donc je l’ai attrapée…

— Attendez, a dit le flic dans un anglais incertain. Non, ce n’est pas ce qui s’est passé. Redites-le, redites ce qui s’est passé.

J’avais compris.

— Elle était dans la pièce en train de voler des trucs, je ne savais pas quoi faire, alors elle s’est sauvée en courant et je n’ai pas pu la rattraper.

— Oui, voilà ce qui s’est réellement passé.

Et c’est ce qu’il a écrit dans son rapport.

Quand les flics sont montés, j’étais vraiment parano. J’avais un énorme sac d’herbe et je n’avais pas envie qu’ils fouillent ma chambre et le trouvent, donc j’ai demandé à ma copine Jenny, qui bronzait toute nue, de s’asseoir sur le sac. Les flics n’arrêtaient pas de la regarder, mais ils ne lui ont jamais demandé de se lever ou quoi que ce soit.

On a fait quelques escales encore, notamment en Turquie où j’ai rencontré le Premier ministre, mais j’avais hâte d’aller à Moscou voir ma thérapeute. Elle s’appelait Marilyn Murray et c’était une psychologue septuagénaire hypercool que je voyais depuis 1999. J’ai fait sa connaissance cet été-là, quand le tribunal m’a obligé à faire des séances de gestion de la colère à cause de l’accident de la route où j’avais pété les plombs. Monica m’avait accompagné et on avait décidé tous les deux de voir un conseiller conjugal. Ça se passait à Phoenix. J’ai fait mon entrée comme si j’étais le président des États-Unis. Quelques grosses limousines allongées, tous les gardes du corps en costume noir, comme si c’était le service de sécurité présidentielle. Je me suis pointé avec mes bijoux et mes diamants, mes fringues Versace et mes chaussures en croco à six mille dollars. On s’est installés dans le cabinet du conseiller, la séance a commencé et j’étais persuadé que Monica et le type s’étaient mis d’accord à l’avance. Tous les deux, ils m’ont rhabillé pour l’hiver. Le psy ne disait rien au sujet de Monica, il ne faisait que me démolir.

— Allez vous faire foutre tous les deux ! Vous avez décidé que ce serait moi le coupable, ai-je dit avant de faire une sortie fracassante.

Six mois plus tard, j’y suis retourné seul, en taxi, foutu, fauché, brisé.

— On pourrait réessayer, s’il vous plaît ? ai-je demandé humblement.

Cette fois, il m’a envoyé voir Marilyn. Elle avait un parcours vraiment intéressant. Avant, elle dirigeait une galerie d’art à Phoenix, mais elle était tombée malade et avait subi une thérapie parce qu’elle avait été maltraitée dans son enfance. À quarante-cinq ans, elle a repris des études, a obtenu un

diplôme de psychologie et est devenue psychothérapeute. Pendant des années, elle a travaillé comme bénévole dans le système carcéral de l'Arizona, avec des délinquants sexuels, des violeurs et des pédophiles. Elle avait la réputation de s'occuper des cas les plus durs, des gens qui avaient connu plein de traumatismes dans leur vie.

Ils pensaient qu'on pourrait s'entendre, elle et moi. J'avais déjà passé pas mal de temps en thérapie, mais les types que j'avais vus étaient tous trop ordinaires pour moi. Au début, j'ai cru que c'était encore une Blanche cinglée qui pensait pouvoir me transformer. J'allais jouer le rôle du gentil Noir et elle ne verrait pas Ike/Mike. Mais je ne savais pas que Marilyn était féroce. Il ne fallait pas lui raconter de conneries. Elle connaissait déjà tous les trucs. Je n'aurais jamais deviné qu'elle avait entendu parler de mes escroqueries internationales, le jeu auquel je jouais avec tous ces conseillers depuis que j'étais gosse.

Pour traiter avec moi et retenir mon attention, il fallait être un fauve rugissant. Même si vous adoptez la voie diplomatique, même si vous ne le montrez pas clairement, il faut que je sache que la bête est là. Ça peut être une simple étincelle dans le regard. Eh bien, Marilyn l'avait.

Au bout d'un moment, il est devenu évident pour moi que le travail de Marilyn consistait à aider les gens. Certaines personnes n'arrivent pas à imaginer qu'on puisse consacrer toute son énergie à s'intéresser aux autres. On nous apprend que les gens comme ça ont des motivations cachées. Mais elle avait une mission. Cus disait : « Le job de mon poulain, c'est de remettre à leur place les gros costauds qui font peur », et le boulot de Marilyn était de prendre en charge les gros costauds rejetés par la société et de faire en sorte que la société les accepte à nouveau.

Marilyn m'a fait découvrir le concept de « ligne de base normale ». Une personne saine peut avoir une ligne de base très élevée, mais la mienne était au ras du sol. Ma ligne de base normale, c'était le sexe, l'alcool, la drogue, la violence, encore du sexe, encore de l'alcool, encore de la violence, l'anarchie. J'ai dit à Marilyn que le jour le plus effrayant de ma vie était celui où j'avais remporté la ceinture de champion alors que Cus n'était plus là. J'avais tout cet argent et je n'avais pas la moindre idée de la façon dont je devais me conduire. Puis les vautours et les sangsues m'étaient tombés dessus.

J’étais un smuck sans aucun amour-propre, mais tout le monde me disait que j’étais formidable, donc j’étais devenu un smuck narcissique sans amour-propre, mais avec un énorme ego. Marilyn pensait que j’étais encore accro au désordre de mon enfance : chaque fois qu’il m’arrivait quelque chose de bien, je me débrouillais pour le saboter. Donc j’avais épousé un médecin, j’avais eu deux beaux enfants, mais je cavalais, je sautais des strip-teaseuses, prenais de la drogue, me saoulais. Marilyn voulait rompre mon addiction au désordre et remettre ma ligne de base normale à un niveau sain.

Elle me disait exactement ce qu’il fallait me dire. Je savais que partout où j’allais, je rencontrais les démons de mon enfance. Elle voulait s’occuper de ce petit garçon qui avait joué son rôle pendant toute ma carrière de boxeur, ce petit garçon qui avait été tyrannisé, brutalisé, maltraité. Je n’avais pas su m’occuper de lui quand j’étais devenu champion du monde et maintenant je devais apprendre à veiller sur lui, lui donner l’amour qu’il n’avait jamais reçu.

Marilyn est devenue plus qu’une thérapeute, elle est devenue un mentor. Elle m’emmenait au restaurant, au cinéma. On allait visiter des endroits, elle m’a tout appris sur Phoenix. Il y avait quelque chose de très fort entre nous. Son cœur renferme tellement d’amour, d’affection et de passion. Elle ne cherchait même pas à gagner de l’argent grâce à moi ; elle voulait simplement que je m’améliore. Je ne sais pas ce qu’elle a vu de bon en moi.

Juste après le 11 Septembre, Marilyn a été invitée en Russie pour travailler, et à partir de 2002, elle est allée à Moscou quatre mois par an. Il y avait tellement de trauma et de drogue en Russie que Marilyn était un don divin. En 2002, elle m’a annoncé qu’elle ne pouvait plus être ma thérapeute et qu’il me fallait quelqu’un qui soit disponible toute l’année. J’adorais Marilyn. Je ne voulais pas qu’elle s’en aille.

— Pourquoi tu dois partir ? Reste ici et sois ma mère, ai-je supplié. Reste ici et veille sur moi, de toute façon tu ne travailles avec personne d’autre.

C’était déjà comme si elle était ma mère. Elle se battait comme une lionne pour moi. Elle utilisait toute l’influence politique qu’elle pouvait avoir. Elle était partie en croisade pour me sauver. Le plus marrant, c’est qu’à l’époque je n’avais pas envie de tout ça. Je ne savais pas que j’étais en mauvais état. Marilyn a dû me faire voir à quel point j’étais déglingué.

Donc j’ai dit à Jeff Greene que je partais pour la Russie et il a proposé d’emmener le bateau dans les Balkans pour une escale en Ukraine. Tous les deux ou trois jours, j’appelais Marilyn et je lui disais que j’arrivais. « Salut, Marilyn, je suis à Saint-Tropez. » « Salut, Marilyn, je suis en Sardaigne. » « Je suis à Istanbul, à bientôt. »

En arrivant dans les Balkans, c’est devenu l’anarchie totale. Les gangsters opéraient en toute impunité. Les « gangsters » d’Amérique n’étaient rien comparés à ces types-là. Ils se promènent en liberté, on ne sait pas qui ils sont, mais la loi est de leur côté. Et ils se sont mis à me fréquenter. Ils m’ont quasiment kidnappé, ils m’invitaient au restaurant et m’offraient tout ce que je voulais.

Un jour, en Roumanie, j’étais avec ces caïds de la drogue, et ils essayaient de me rendre heureux.

— Tu prends quoi ? me demandaient-ils.

— Vous avez de la cocaïne ?

Ils ne faisaient pas dans la cocaïne. Mais ils ont passé un coup de fil et un type est venu en déposer une grosse brique sur la table.

— C’est ça que tu aimes ?

J’en ai pris et après je leur ai dit qu’ils devaient tous y goûter. Deux ou trois d’entre eux se sont joints à moi et ils se sont mis à parler tellement qu’ils n’en croyaient pas leurs oreilles. Je suis le dernier des monstres. J’ai rendu la mafia roumaine accro à la coke.

On est allés en bateau jusqu’en Ukraine. Avec Jeff et notre ami Muhammad, on dînait dans un restaurant et tout à coup des milliers de gens sont arrivés pour me voir. C’était horrible, la police a dû nous escorter jusqu’à notre hôtel. Ce soir-là, je suis allé rencontrer des « hommes d’affaires » locaux avec Muhammad. Ils m’ont parlé d’un contrat de franchise pour leur vodka. Le chef de la bande avait une maison gigantesque. Tout était en marbre. On se serait crus chez le tsar, chez les barons du crime. On était censés avoir un dîner d’affaires avec d’autres, alors le maître de maison est venu me parler avant.

— Venez avec moi, je veux vous montrer quelque chose.

Nous nous sommes dirigés vers l’aile sud, par un grand balcon, puis un couloir, jusqu’à une autre pièce. Il a ouvert la porte, et deux femmes superbes étaient allongées sur un lit.

— Voilà votre dessert pour après le dîner.

Je suis entré et je lui ai envoyé Muhammad.

— On va sauter le dîner et passer directement au dessert, ai-je répondu.

Et on est restés dans la pièce. Les Ukrainiens n'ont pas trouvé ça cool. Qui aurait manqué un dîner important juste pour deux gonzesses ? Ils trouvaient ça bizarre.

Dans tous ces pays, l'Ukraine, la Russie, la Bulgarie, tout tournait autour du sexe et du pouvoir. Dès qu'on est descendu d'avion à Moscou, des gens m'ont abordé.

— Tout va bien ? Vous voulez une fille ? Vous êtes fatigué, il vous faut une fille.

Vous imaginez un porc comme moi en Russie ? Si vous êtes avec les gens bien placés, ils tirent littéralement une fille de la rue, ils la jettent à côté de vous dans la voiture et lui disent : « Tu pars avec lui. » C'était du délire, là-bas.

Les types de la vodka m'avaient réservé à l'hôtel Hyatt une suite à cinq mille dollars la nuit, qui faisait au moins neuf cents mètres carrés. Quand on sonnait à ma porte, le temps d'aller ouvrir, c'était trop tard, la personne était déjà partie.

Les types qui ont le fric là-bas, ce sont des fortunes de la première ou de la deuxième génération. Avant, leurs parents ou grands-parents étaient des paysans, donc ces gars-là n'ont aucune limite. Certains claquaient trois cent mille dollars juste pour m'amuser une nuit. Et ce n'était même pas pour sortir et danser, c'était juste pour passer un bon moment. Ils commandaient une énorme boîte de caviar, soixante mille dollars. Des grosses bouteilles de Rémy Martin Louis XIII, des milliers de dollars. Tout ce que je voulais, je l'avais. L'argent n'était pas un obstacle pour eux.

Le premier soir, je suis rentré tard, j'ai appelé Marilyn et je lui ai dit que j'aimerais faire un peu de tourisme avant que tout le pays découvre ma présence à Moscou. Seulement trois paparazzi s'étaient pointés à l'aéroport à mon arrivée. Mon hôtel n'était qu'à une centaine de mètres de la place Rouge. En 2005, la Russie était à peu près comme le Far West, avec des enlèvements et des attentats terroristes tous les deux jours. Avec Marilyn, on se dirigeait vers la place Rouge et on venait de passer devant la grande statue de Karl Marx, sur la place de la Révolution, quand tout à coup deux gros 4 x 4 noirs et deux longues Mercedes se sont garés. Quatre types en sont sortis, munis de mitraillettes Uzi. Dans les Mercedes, il y avait des

grands gaillards en blouson de cuir, armés de revolvers. Marilyn a eu l'air paniquée, mais ils se sont approchés et m'ont dit qu'ils étaient nos gardes du corps, envoyés par les hommes d'affaires ukrainiens.

— Je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais eu des gardes de sécurité avec des mitraillettes, ai-je dit à Marilyn.

Nous marchions donc en procession, moi, Marilyn, les gardes en tenue de camouflage, et les trois paparazzi qui me suivaient depuis l'hôtel. Quand les gens nous voyaient, ils sortaient des magasins et abandonnaient leur voiture. Le temps d'arriver à la place Rouge, on était escortés par une foule.

Malgré tout, on a réussi à faire un peu de tourisme. J'avais vraiment envie de visiter la maison de Tolstoï, et l'interprète était stupéfaite de voir que je connaissais le nom de tous les enfants de Tolstoï et la nature des relations entre l'écrivain et sa femme. Nous sommes aussi allés au musée Pouchkine. Mais avec tous les gens qui nous suivaient, impossible de s'approcher du Kremlin.

On s'est bien amusés ce jour-là, Marilyn et moi, puis elle est rentrée chez elle, et la rigolade a vraiment commencé. À Moscou, on pouvait se procurer tout ce qu'on voulait. Cette ville, c'est comme New York sous stéroïdes. Un soir, je suis allé rendre visite à un gros bonnet dans son immense baraque. Dans une partie de la maison, il avait un gigantesque sauna équipé de bancs en bois et serviettes, avec à côté une pièce remplie uniquement de femmes, au moins quatorze. On choisissait une fille et on l'emmenait au sauna. Et il y avait un téléphone dans la pièce : si on voulait changer de fille, il suffisait d'appeler et ils vous l'envoyaient.

J'ai rencontré la vraie mafia russe à cause de mon intérêt pour les oiseaux. Au bout de quelques jours, j'ai eu envie de voir des pigeons russes, alors j'ai demandé à ma guide qui étaient les passionnés de pigeons à Moscou. Elle m'a emmené chez un mafieux qui vivait à l'extérieur de la ville et qui possédait la maison la plus luxueuse que j'aie jamais vue. Son pigeonnier à lui tout seul avait la taille de ma maison à Las Vegas. Sa propriété s'étendait à perte de vue.

Mais le soir où je me suis le plus amusé, c'est avec un homme d'affaires musulman du Kazakhstan. J'étais avec un ami serbe quand on a fait sa connaissance. Je pensais qu'il était venu du Kazakhstan pour affaires. Il avait l'air d'un type normal, riche, généreux, qui payait la note à ma place

au restaurant. On est entrés dans une mosquée, on a dit nos prières ensemble, puis on a fumé de l'herbe et il a dit :

— Je possède une boîte de nuit en ville. Vous voulez y aller ?

Il nous y a emmenés, on est entrés dans une zone privée, il a relevé un store et on s'est retrouvés face à vingt belles jeunes Russes. La plus vieille devait avoir vingt ans. Elles ont dansé pour nous et il a dit :

— Tu veux laquelle ?

Je n'avais pas envie de choisir, parce que j'aurais pu tomber sur une fille à qui je ne plaisais pas, mais qui aurait été obligée de m'accompagner. J'avais encore des doutes, avec toutes ces femmes qui portaient plainte contre moi quand je me battais dans leur pays.

— Écoute, mon frère, demande simplement qui veut venir avec moi et ce sera très bien. N'importe laquelle fera l'affaire.

Mon seul critère à ce moment-là, c'était que la fille soit en vie.

Il a éclaté de rire.

— D'accord, qui veut rentrer à la maison avec Mike ?

J'ai entendu des hurlements.

— Moi, moi, moi !

Elles voulaient toutes que je les ramène à mon hôtel.

— Maintenant, tu vas devoir choisir parce qu'elles veulent toutes repartir avec toi.

— OK, celle-ci m'a l'air très sexy. Et la brune aux cheveux courts est sympa aussi. Et j'ai bien aimé la blonde que j'ai vue en entrant. Et celle qui est au bout de la deuxième rangée ?

— Mike, tu ne peux pas emmener quatre filles. Qu'est-ce que tu ferais de quatre filles ?

— Il faut que je les prenne toutes, mon frère, sinon je penserai à celles que je n'ai pas eues.

Alors je suis rentré à l'hôtel avec quatre filles. On s'est défoncés à la coke et à l'alcool. On s'amusait bien et une des filles a téléphoné à sa mère.

— Maman, je suis avec Mike Tyson !

Elle était tout excitée. Elle m'a dit que sa mère était sexy aussi. Mais quatre, ça suffisait.

Les call-girls aux États-Unis ne ressemblent pas du tout à ces Russes. Les Américaines n'ont envie que d'une chose, vous satisfaire sur le plan

sexuel. C’est leur seul objectif. Mais les Russes parlaient toutes quatre langues. J’ai appelé un ami en Belgique et l’une d’elles a pris le téléphone pour servir d’interprète avec l’opératrice. Puis j’ai appelé le Portugal et elle parlait couramment le portugais. On a appelé la Slovaquie et elle maîtrisait parfaitement le slovaque.

Je me disais : « Comment ramener ces filles en Amérique ? » Elles pourraient diriger une des meilleures entreprises du pays. Elles avaient toutes un diplôme universitaire. Je sais me débrouiller avec les mots que j’ai appris dans le dictionnaire, mais je me sentais intellectuellement nul face à elles. Oh, j’aurais tellement voulu les ramener à la maison avec moi. Au diable la faillite, je me serais tiré du chapitre 11 en une minute avec ces putes.

Je ne les ai eues qu’une nuit. À l’époque, j’étais un porc, donc la nuit suivante j’ai eu d’autres conquêtes. Ces filles étaient géniales, mais il était temps de passer à autre chose à Moscou.

On faisait la fête toute la nuit, et le lendemain matin je me levais de bonne heure pour visiter un musée avec Marilyn. Elle savait à quoi s’en tenir, pas besoin de lui faire un dessin. Elle me regardait et disait :

— Bon, quand est-ce qu’on va travailler à ta guérison ?

Un jour, on déjeunait sur la place Rouge et le propriétaire de toute la galerie marchande est venu nous voir. C’était un Juif qui fabriquait aussi toutes les tenues de l’équipe olympique russe.

— Ce soir, nous fêtons le lancement des nouveaux uniformes russes des Jeux olympiques d’hiver 2006. C’est uniquement sur invitation. Tous les responsables du sport en Russie y seront. Voudriez-vous être notre invité d’honneur ?

D’habitude, je faisais payer très cher ce genre d’apparition, mais j’étais très enthousiaste à la perspective de rencontrer tous ces sportifs formidables. Je lui ai dit que je serais ravi d’être des leurs, puis, par gratitude, il m’a fait faire le tour des meilleures boutiques de prêt-à-porter italien, et il m’a offert toutes sortes de vêtements extraordinaires.

Ce soir-là, nous avons dîné avec lui et il a invité Viatcheslav Fetisov, dit « Slava », ex-joueur de hockey qui était alors à la tête du sport russe. Ils n’avaient pas annoncé que je serais là, donc quand la fête a commencé, qu’on m’a présenté et que j’ai fait mon entrée, les sportifs ont failli démolir le bâtiment. Ils avaient installé un grand podium en forme de flamme

olympique, et nous ont fait asseoir tout en haut, Marilyn et moi ; elle était éblouie par tous les flashs des journalistes. À la fin, tous les sportifs se sont précipités pour avoir mon autographe et j'ai confié Marilyn à des costauds de la sécurité. Elle aurait été piétinée par la foule.

Un jour, Jeff, Marilyn et moi, on déjeunait au New York Café, un restaurant du centre de Moscou fréquenté par les escrocs. On était assis et on a vu un homme politique tchétchène avec qui on avait fait la fête à Saint-Tropez. C'était un des sénateurs de Tchétchénie au Parlement russe. À Saint-Tropez et en Sardaigne, il était humble, charmant, respectueux. Il se comportait en vrai diplomate. Donc je me suis exclamé « Salut, mon frère », mais à Moscou il n'avait plus rien du type affable de Saint-Tropez.

— Mike, il est moins amical que sur le bateau. Qu'est-ce que ça peut foutre ! a dit Jeff.

Ça s'annonçait mal pour moi. Sur le bateau, les Tchétchènes m'avaient bien dépanné. Je disais : « Je suis votre frère musulman. Donnez-moi un peu d'argent, s'il vous plaît, je suis dans une mauvaise passe. » Ils avaient tellement de fric qu'ils laissaient d'énormes pourboires dans les restaurants. Et moi, j'avais besoin d'argent tout de suite. Le contrat avec les gars de la vodka ukrainienne arrivait à terme et ils n'allaient bientôt plus payer ma chambre d'hôtel.

Mais ça s'est un peu arrangé quand le sénateur est venu s'asseoir à notre table.

— J'ai avec moi quelqu'un qui veut vraiment, vraiment rencontrer Mike, nous a-t-il dit. C'est une personne très particulière.

J'ai accepté, on s'est levés et on a laissé notre repas sur la table pour suivre le sénateur dans un salon privé sur le côté du restaurant. Il y avait une table dressée et nous nous sommes tous assis. Quelques secondes plus tard, la porte s'est ouverte et Ramzan Kadyrov, le leader tchétchène, est entré. J'étais au courant des guerres qui avaient eu lieu en Tchétchénie quelques années auparavant. Le père de Ramzan, Akhmad, était l'un des plus puissants chefs de guerre, et l'un des leaders du mouvement indépendantiste. C'était un combat terriblement sanglant et les Russes avaient nommé Akhmad président de Tchétchénie, dans l'espoir d'apaiser la rébellion. Il avait été assassiné un an après, et son fils Ramzan avait été désigné comme nouveau leader. Ramzan était passionné de boxe et il voulait plus que tout me rencontrer.

Ramzan s’est assis juste en face de moi. Il avait environ vingt-huit ans, mais paraissait beaucoup plus jeune. Après avoir parlé un peu, il m’a supplié d’aller visiter la Tchétchénie. Or, la première chose qu’on disait aux Américains quand ils arrivaient en Russie, c’était : « N’ALLEZ PAS EN TCHÉTCHÉNIE. » En 2005, c’était encore un endroit très violent et dangereux.

Tandis que j’y réfléchissais, un jeune type grand et baraqué est entré dans la pièce. Il avait l’air habitué à soulever de vrais haltères. Il portait un blouson de cuir noir qu’il a ouvert, dévoilant deux grands revolvers automatiques glissés dans une ceinture à munitions autour de sa taille. C’était juste l’un des gardes du corps de Ramzan.

— Tu penses qu’ils y croiraient, en Arizona ? ai-je murmuré à Marilyn.

Ramzan a continué son discours pour me convaincre d’aller dans son pays, et nous sommes convenus de déjeuner ensemble le lendemain à l’hôtel Hyatt, pour mon dernier jour dans l’hôtel. Quand je leur ai parlé de ma situation en matière de logement, ils ont proposé de m’installer au Rossia, un énorme hôtel situé près de la place Rouge, mais pas destiné aux touristes. Le propriétaire était un ami de Ramzan. Il devait y avoir dix mille chambres. Quand Marilyn est venue me chercher le lendemain, il lui a fallu une demi-heure pour aller de la réception jusqu’à ma chambre.

Le troisième matin que je passais dans cet hôtel, Marilyn est venue me chercher, mais je n’étais pas là. Elle a attendu une heure à l’accueil, puis est rentrée chez elle et a appelé Darryl, mon assistant, à Las Vegas. Paniquée, elle lui a dit qu’elle m’avait perdu. Il n’avait aucune idée d’où je me trouvais. Le soir, une de ses amies l’a appelée.

— Je viens de voir Mike à la télé. Il est en Tchétchénie.

J’étais parti ce matin-là avec Ramzan et son entourage. Je ne pouvais pas refuser tout cet argent. La Tchétchénie était un pays étonnant. Dès que j’y suis arrivé, on m’a donné une mitraillette. J’étais nerveux comme tout. Je n’avais pas spécialement envie de m’en servir, mais à Rome, on doit faire comme les Romains. La Tchétchénie était majoritairement musulmane, donc je devais porter un kufi et ils m’appelaient par mon nom musulman, Malik Abdul Aziz, qui signifie « Roi et serviteur du Tout-Puissant » en arabe. Je préfère qu’on m’appelle Abdul. Quand on ne m’appelle pas Abdul, le mieux est de m’appeler Mike. Dans tout le pays j’étais salué comme un héros musulman. Héros musulman, mon cul, je n’étais qu’un drogué furieux.

C’était vraiment une culture primitive, là-bas. La moitié du pays avait été détruite par les incendies pendant la guerre contre la Russie. Là où j’étais, il n’y avait quasiment aucun magasin. Rien que des terres, pas de bâtiments. Marilyn m’a dit plus tard qu’elle craignait pour ma sécurité parce que certains des rebelles s’opposaient au régime de Ramzan, mais si quelqu’un m’avait regardé de travers, les gardes du corps lui auraient arraché les yeux.

J’ai fait une apparition dans leur grand stade de foot. Leur idée de l’amusement, c’était de regarder quelqu’un faire des tours de grand huit à moto, genre Evel Knievel. C’était leur culture. Évidemment, si on m’emmène voir un truc, je dis : « C’est formidable ! » Si j’ai appris une chose pendant ce voyage, c’est de laisser les gens prendre les commandes. Je ne voulais pas me faire d’ennemis.

Ma principale tâche a été d’inaugurer le tournoi national de boxe qui durait quatre jours, en l’honneur du père de Ramzan.

— Je suis heureux d’être dans cette République tchétchène dont j’ai tant entendu parler, ai-je déclaré à la foule. Et je suis heureux d’être parmi des musulmans. Depuis longtemps nous voyons à la télévision une guerre injuste se produire en République tchétchène. En Amérique, nous avons prié pour qu’elle prenne fin.

Je suis reparti pour Moscou en fin de soirée. Je n’ai pas eu l’occasion de rencontrer une seule fille en Tchétchénie. Ce séjour était exclusivement axé sur la spiritualité, sur Allah et l’islam.

De retour à Moscou, j’ai passé de très bons moments avec Marilyn. Mon but, en allant en Russie, était de la voir et de reprendre ma thérapie. Et si j’avais besoin de l’aide des tribunaux, je pourrais leur dire que j’avais passé du temps avec Marilyn en Russie, donc c’était aussi un bon choix stratégique.

Un soir, Marilyn avait prévu un dîner dans un restaurant géorgien où on m’a présenté des hommes d’affaires très importants. Le lendemain, j’ai dit à Marilyn que je ne voulais plus rencontrer de gros bonnets. Je voulais faire la connaissance de ses amis personnels. Donc Marilyn m’a invité à déjeuner dans son appartement. J’ai été choqué en voyant l’immeuble où elle habitait. Ça m’a rappelé les taudis où je vivais, enfant. Il y avait la même puanteur de pisse dans les vestibules. « Marilyn, qu’est-ce que tu fais là-dedans ? » lui ai-je demandé. Mais c’est là qu’elle voulait être, avec le peuple. Après le déjeuner, elle avait invité sept ou huit de ses meilleurs amis

russes. Ils étaient tous psychologues et prêtres, uniquement des membres de professions libérales.

On s'est assis en cercle dans le salon de Marilyn, et ces gens ont commencé à me raconter leurs histoires. La plupart venaient de familles alcooliques. Au contact de Cus et Camille, j'avais appris que le communisme avait un coût humain. Quand les amis de Marilyn se sont mis à se confier, je n'avais pas envie qu'ils se sentent mal à l'aise à cause de moi. Parce que j'étais célèbre dans le monde entier, ils auraient pu croire que je n'avais rien en commun avec eux, jusqu'au moment où je leur ai raconté ma vie. Voilà ce que nous avions tous en commun, notre histoire. J'avais l'habitude de me raconter comme ça, à force d'avoir passé tant de temps dans des institutions et des foyers. Donc j'ai tout déballé pour eux. Je leur ai parlé des violences subies dans mon enfance, de mes problèmes avec ma mère, de la peur qui ne me quittait jamais. Et ils se sont tous sentis plus à l'aise.

Une femme assise près de moi avait eu pour père un officier de l'armée russe. Des terroristes avaient fait sauter leur maison quand elle était bébé et son père était mort en tentant de lui sauver la vie. Elle avait été grièvement brûlée lors de l'attentat, ses mains n'étaient plus que des moignons et elle avait des cicatrices sur tout le corps. Elle était à présent directrice du département de psychologie et d'éducation à l'université d'État de Moscou.

— Voilà, je suis psychologue, mais personne n'a jamais pu m'aider à affronter ma douleur, toute la douleur psychologique, la perte de mon père. J'ai l'impression d'avoir passé toute ma vie à attendre que Marilyn vienne m'aider, m'apprendre à gérer cette souffrance.

Elle s'est mise à pleurer et je suis allé m'asseoir à ses pieds en tenant ce qui lui restait de mains pendant qu'elle se confiait. Quand elle a eu fini, je suis resté par terre.

Un lien très fort s'est tissé entre tous les participants. Ce qui aurait dû être une séance de deux heures a fini par en durer six. Alors que nous partions, l'une de ces personnes est venue me voir.

— Nous pensons que vous devriez être homme politique ou prédicateur. Vous pourriez être candidat à la présidence de la Russie et être élu.

Mais je savais que ma place n'était pas en Russie. En Russie, il n'y a même pas de mot pour « équilibre ». En Russie, il n'y a pas d'équilibre, il n'y a que des extrêmes. C'est pour ça que je m'y suis senti si bien. Ce pays

était trop parfait pour mes démons et moi. J'adorais être en Russie. Je pouvais faire ce que je voulais en toute impunité.

Jeff est reparti pour les États-Unis, et moi j'ai continué vers le Portugal. J'ai appelé mon ami Mario pour qu'il vienne me chercher le lendemain parce qu'il est portugais, mais il ne pouvait pas tout laisser tomber. Je me suis installé dans une station de vacances, je me suis procuré de la coke et j'ai commencé à en prendre. Comme j'étais resté debout pendant quatre jours sans dormir, entre la fatigue et la quantité de coke que j'ai prise, j'ai perdu connaissance. La fille avec qui j'étais a cru que je ne respirais plus, donc elle a appelé le médecin de l'hôtel. Le temps qu'il arrive, j'étais rétabli. Il voulait que j'aille passer des examens à l'hôpital, mais j'ai refusé.

Je n'ai pas beaucoup aimé cette partie du Portugal où j'étais. C'était trop coincé pour moi. Tout le monde était trop sérieux. Tous les hommes étaient en costume. Tous les habitants du pays étaient des bourreaux de travail. Il n'y avait personne avec qui jouer. Je me suis ennuyé dès le deuxième jour, alors je suis allé à Amsterdam. Les Néerlandais, eux, savent faire la fête. J'ai fait venir une fille que j'avais rencontrée en Roumanie. Elle était formidable, mais ça l'a inquiétée de me voir prendre autant de cocaïne et inviter des prostituées dans notre chambre. Elle m'a dit que la drogue ne l'intéressait pas et elle est repartie. Mais j'ai continué mes orgies. Deux semaines plus tard, je n'en pouvais plus, et j'ai demandé à Darryl de venir me récupérer. Même une fois qu'il m'a rejoint, j'ai encore fait la fête pendant deux semaines avant qu'il me persuade de rentrer à la maison.

J'ai pris l'avion pour Las Vegas, puis je suis aussitôt parti pour L.A. J'y ai passé une journée, puis je me suis envolé pour New York. Je suis descendu à l'hôtel St. Regis. C'était mon hôtel préféré, parce que votre valet de chambre restait à côté de votre porte, prêt à répondre à vos moindres désirs. J'ai déposé mes valises et me suis immédiatement défoncé à la coke. J'avais envie de sortir faire la fête, donc j'ai ouvert une de mes valises et j'ai vu que mes habits étaient froissés. J'ai paniqué. J'ai commencé à avoir mal au crâne, mon cœur s'est mis à battre à toute vitesse, j'ai pété les plombs. J'étais complètement stone quand j'ai appelé mon valet de chambre.

— Il me faut quelqu'un ici tout de suite pour repasser mon pantalon ! tout de suite !

Les gens au téléphone riaient de me voir dans un état pareil pour mon pantalon. J'ai quitté l'hôtel et me suis promené pendant qu'on repassait mes affaires. Je voulais manger, mais la coke m'avait tué l'appétit, donc je me suis dit que je redescendrais sur terre en marchant un peu. Je me suis promené dans la V^{e} Avenue, je suis allé jusqu'à Times Square, puis je suis revenu à l'hôtel.

Quand j'ai regagné ma chambre, le valet de chambre terminait sa tâche. Il avait repassé le contenu de mes deux valises. Il riait encore de mon appel. Je lui ai donné un gros pourboire, puis je suis parti faire la fête.

Le lendemain, j'ai pris l'avion pour la Floride, afin de voir Roy Jones Jr se battre contre Antonio Tarver. J'étais stone et crevé, mais pendant tout le temps que j'étais là-bas, Tarver m'a poursuivi en disant : « Il faut qu'on se batte, toi et moi, mec. » J'entendais constamment ce refrain.

— Non, mec, ai-je fini par lui dire. Je vis des moments difficiles. Je ne sais même pas si j'ai envie d'être en Amérique. Je suis vraiment déprimé. Je n'ai envie de me battre contre personne.

J'étais encore boosté par la coke, j'en avais pris non-stop depuis que j'étais parti pour l'Europe quatre mois auparavant. Tout ce que je voulais, c'était aller chier. Quand on a toute cette drogue dans l'organisme, on chie de la coke parce qu'on a les entrailles complètement enrobées de poudre. Mais ça ne m'a pas empêché d'aller en voiture dans les quartiers de Miami comme Overtown et Liberty City pour aller chercher de la coke et des putes cubaines. Bien sûr, chaque fois que j'étais dans les ghettos, je me faisais arrêter par la police.

— Mike Tyson ! Qu'est-ce que tu fous là, mec ? C'est dangereux, ici, Mike. Monte dans la voiture, on va t'emmener dans un coin sans danger.

— Non, c'est bon, monsieur l'agent. Ne restez pas là, vous allez me causer des ennuis.

— Monsieur Tyson, je vous en prie. Ils s'en foutent que vous soyez champion, ce n'est pas un endroit pour vous.

— Monsieur l'agent, je vais vraiment avoir des problèmes si vous restez ici. Tout va bien.

J'essayais de me trouver de la came et des Cubaines, ces flics me mettaient mal à l'aise. Quand j'allais dans ces quartiers, les gens me voyaient et disaient :

— Quoi de neuf, champion, qu'est-ce que tu cherches ?

Ils comprenaient rien qu'à me voir. Ils savaient que je voulais me défoncer.

Depuis le moment où j'étais descendu du ring après le match contre McBride, j'avais fait la fête, avec drogue et alcool non-stop. Après mes voyages à travers le monde, je me suis réinstallé à Las Vegas et j'ai pris mes habitudes de drogué. J'essayais de me lever à dix heures et d'être douché et prêt à partir pour onze heures. Mais à cette heure-là, si quelqu'un venait, j'avais déjà pris un peu de coke avant de sortir. On partait pour le ghetto dans le nord de Las Vegas et on allait dans les bars jusqu'à une heure du matin, sauf quand il se passait quelque chose d'intéressant, comme un nouveau dealer en ville. Puis j'allais dans les boîtes du Strip. Là, il fallait connaître le maître d'hôtel, aller dans les suites et s'amuser avec les filles. J'y traînais jusqu'à quatre ou cinq heures du matin, et ensuite on allait dans les boîtes à afters comme Drai's. Après y être resté une heure, on allait dans les boîtes de strip-tease comme Seamless, où des tas de gens venaient traîner. Dans tous ces endroits-là, on voyait toutes sortes de gens, des célébrités, des mannequins, des escrocs purs et durs.

Ces gens en vue étaient tous des vampires de la drogue. On ne les voyait jamais en plein jour, chez le dentiste ou au supermarché. Leur vie était exactement comme la mienne ; ils dormaient toute la journée et faisaient la fête toute la nuit. Donc on les rencontrait le matin après les afters, et ils avaient tous des maisons magnifiques. C'était soit des dealers, soit des mauvaises graines richissimes. Il y avait toujours des tonnes de gens avec eux dans les boîtes, et c'était toujours eux qui payaient.

J'allais en boîte et, sans m'en rendre compte, je me retrouvais ensuite dans une pièce d'une grande maison avec tous ces gens. Je ne sais même pas comment on allait de la boîte jusqu'à chez eux. Un jour, j'avais perdu la fille avec qui j'étais. Et je voulais faciliter les choses. Quand les gens prennent de la drogue, bizarrement, ils me trouvent sympa. Et les femmes de ces types effrayants ont décidé qu'elles voulaient me toucher. Moi, je me disais : « Holà, il ne s'agit pas de ça ici ! Ici, c'est une affaire de convivialité. »

Je suis devenu nerveux. Le type regardait sa femme me toucher. La peur m'a dégrisé, parce qu'on ne reste pas longtemps défoncé quand on a la trouille. J'ai senti que j'étais un gros dégueulasse. Je voyais que le type était un salaud. Il avait sans doute déjà fait de la prison et il n'hésiterait pas à tuer. Et sa dingue de femme voulait à tout prix me toucher.

J’ai appris à gérer les femmes dans ce genre de situation. Je me rabaisse toujours, je ne m’accorde aucune importance. Je suis très doué pour ça.

— Oh, baby, je suis un junkie. Je t’en prie, ma poule, t’occupe pas de moi. J’ai plein de maladies. Ça m’étonne que tu n’en aies pas attrapé une rien qu’en étant à côté de moi.

Je sais comment dégoûter une femme. Et c’est bon pour ma santé. Parfois une femme est toute la vie d’un homme. Une femme peut envahir l’esprit d’un homme. Elle peut prendre un petit ami soumis et le transformer en psychopathe terrible. Donc je ne sous-estime jamais les types comme ça.

Une des personnes intéressantes que j’ai rencontrées à cette époque-là était un maquereau que j’appellerai Chance. J’étais dans l’une de ces boîtes de strip-tease, et il est venu me parler.

— Eh, M. Tyson ! Waouh ! j’ai toujours eu envie de vous rencontrer parce que vous dites toujours que vous êtes le plus sale type de la planète, et je dis toujours que je suis le plus sale maquereau de la planète. Vous vous battez comme je suis mac.

— C’est vrai, mec ?

— Ouais, sans déconner. Je suis au courant pour votre faillite. Je sais qu’ils vous ont volé votre argent. Vous êtes avec moi, maintenant, j’ai du fric plein les poches. Vous voyez tous ces hommes ici ? Ils sont sobres jusqu’à ce que j’arrive. Je fournis tout.

Je me suis mis à traîner avec Chance ; il avait un tas de belles voitures, des Porsche, des Ferrari, des Maserati et des Lamborghini. Je pensais qu’il devait aimer la cocaïne, mais ce type était un mac de campagne. Il racontait des tas de mensonges pour donner l’impression qu’il avait roulé sa bosse, mais tout ce qu’il prenait, c’était des drogues de tapette comme l’ecstasy.

J’étais fauché, donc un soir je lui ai dit :

— Trouve-moi de la cocaïne, le nègre.

— Qui a de la cocaïne ? Je vais appeler mon dealer.

La fois suivante, il avait la coke. Il avait appelé un marchand d’herbe de ses amis qui en avait. Donc j’en ai sniffé et je lui ai passé le reste.

— Vas-y, mec, prends de la came. C’est comme de l’ecstasy en poudre.

Il a pris quelques lignes, mais il a aussitôt eu une mauvaise réaction à la coke.

— Oh ma tête ! a-t-il crié avant de tomber à terre. Oh putain, Mike ! Je suis mort !

Je me disais : « Merde, ce type va crever. » On était avec son neveu, donc il nous a ramenés chez Chance. J'étais assis à l'avant, Chance était allongé à l'arrière de sa Maserati quatre portes, à gémir. Et moi, j'étais tellement drogué que je sniffais de la mauvaise coke, en me foutant pas mal de voir Chance y passer. On l'a déposé chez lui et j'ai emporté tout le sachet. Hé, la mauvaise coke, c'est mieux que pas de coke du tout ! Chance s'est rétabli en quelques jours.

Vers cette époque-là, je me suis mis à fréquenter un type du nom de Michael Politz. On avait été en prison ensemble dans le Maryland. Il avait fait plusieurs séjours en tôle parce que sa folle de copine lui avait collé des ordonnances restrictives qu'il enfreignait pour voir son gosse. Michael était totalement en phase avec la vie nocturne de Las Vegas. Mais il était clean, il ne prenait ni drogue ni alcool, donc c'était pour moi un compagnon parfaitement sobre. Je prenais assez de drogue pour deux. Un soir, il a entendu parler d'une fête organisée par Scores, la boîte de strip-tease, au bowling du Palms Hotel. Un congrès du film X se déroulait en ville et la fête était pleine de stars du porno. Je lorgnais sur deux d'entre elles, mais elles étaient accompagnées de leur petit ami. De son côté, Michael draguait une jolie serveuse. J'ai eu une brève conversation avec l'une des filles, loin de son petit ami, puis je suis revenu vers Michael.

— Viens ici, lui ai-je dit en l'arrachant à sa serveuse.

On chuchotait comme des gamines.

— Regarde derrière moi. Il y a la salle de bains. Je vais y emmener les deux filles pour les sauter. Voilà ce que je veux que tu fasses. Tu vois ces deux types ? C'est leurs fiancés. Tu vas les occuper.

— Quoi ? s'est exclamé Michael.

— Tout va bien se passer, mon frère, t'en fais pas.

— Et si les deux types me cherchent des ennuis ?

— T'en fais pas, j'entendrai tout. Si j'entends du bruit et qu'ils se mettent à te taper dessus, je sortirai de la salle de bains pour venir t'aider. Tout va bien se passer.

J'avais le visage collé à son oreille pour lui murmurer ces conneries. Donc pour me casser les couilles, Michael a dit tout fort :

— Mike, je ne suis pas très à l'aise avec ta bouche si près de mon oreille.

Tout le monde l’a entendu. Je me suis mis à rire comme un hystérique. C’était un petit Blanc dingue.

— Maintenant tu me dois un service, fils de pute.

— OK, vas-y.

Je suis allé dans la salle de bains avec une fille pendant que Michael détournait l’attention des types. L’autre fille nous a rejoints pendant qu’il leur racontait des tas d’anecdotes sur Mike Tyson. Quand les types se sont rendu compte que les filles avaient disparu, ils ont demandé où elles étaient. Michael leur a dit qu’on devait être sortis ensemble une minute pour fumer un joint.

J’étais comme ça, en ce temps-là. J’étais foutu et j’attirais ce genre d’énergie. Je prenais du poids et je commençais à ressembler à une rock-star obèse. Mais à cause de la drogue, j’avais une assurance incroyable.

Je me cachais de moins en moins pour prendre de la coke quand je sortais en boîte. Un soir, j’étais avec mon ami Mack, le coiffeur, au bar du Wynn Hotel. Entre deux signatures d’autographes, entre deux photos avec des admirateurs, je n’arrêtais pas d’aller aux toilettes. Finalement, la sécurité est venue trouver Mack :

— Vous devriez aller chercher votre ami.

J’avais été surpris en train de me droguer aux toilettes et on me chassait de l’hôtel. Ça se passait comme ça, à l’époque. Soit j’avais le droit au traitement royal dans les boîtes de nuit, soit je me faisais foutre dehors parce qu’on me dénonçait quand je prenais de la coke ou quand je sautais une meuf aux toilettes. J’étais pote avec pas mal de portiers, donc ils me laissaient revenir, mais j’étais carrément interdit de séjour dans certains night-clubs.

C’est pour ça que je préférais toujours aller dans les boîtes de strip-tease.

— Pourquoi on est obligés d’aller dans ces boîtes où les gens dansent, alors qu’on pourrait être dans une boîte de strip-tease ? disais-je à mes amis. Ici, les filles restent habillées et elles sont méprisantes. Dans les boîtes de strip-tease, elles sont à poil et elles sont sympas. Passons directement aux choses sérieuses.

Les propriétaires de boîtes de strip-tease travaillaient tous avec moi. J’avais mes toilettes privées dans certaines boîtes. J’y passais des heures, puis en sortant je parlais avec le proprio. J’étais une telle diva que quand le type de la sécurité arrivait, je lui gueulais dessus.

— Fous le camp ! Lâche-moi, j'emmerde personne.

C'est devenu si flagrant que je transportais mon sachet de coke au vu de tout le monde, avec une paille qui dépassait, comme un milkshake. Quand j'en proposais à un pote, il pensait qu'il allait en avoir un tout petit peu, mais il poussait les hauts cris en voyant la masse que j'avais, il se mettait à tousser et à cracher.

J'ai commencé à sortir avec des strip-teaseuses, mais c'était des relations assez orageuses. J'étais défoncé, alors quand je voyais une de mes filles avec un client, je me jetais sur elle et je hurlais :

— Pourquoi tu réponds pas quand je te téléphone ?

Elle faisait une lap dance pour un type et je venais la harceler.

— Hé ! s'il y a un problème…, me disait le client effrayé.

— Mêle-toi de ce qui te regarde, c'est à elle que je parle, grognais-je.

Alors les filles avec qui je sortais devenaient jalouses, elles se mettaient à se disputer au beau milieu de la boîte. Donc je me suis fait interdire de certains endroits.

Après ça, je me suis mis à dormir dans les boîtes de strip-tease. J'apportais un carton de poulet frit que je mangeais, et je perdais connaissance, à force d'être resté debout pendant plusieurs jours d'affilée. Pendant que je dormais, les strip-teaseuses mangeaient mon poulet et me faisaient les poches. Puis je me réveillais et je me battais avec les prima donna en string, pas parce qu'elles me faisaient les poches, mais parce qu'elles mangeaient mon poulet et que j'avais une faim de loup. Quand on redescend sur terre après la coke, on meurt de faim.

En novembre 2005, j'étais vraiment fini. Je suis allé à L.A. pour la première du film *Réussir ou mourir*, avec « 50 Cent ». J'étais shooté à la cocaïne et Robin était là. Elle a dû me voir courir d'un endroit à l'autre avant le début du film, à draguer les filles et à faire le con. À la fin de la projection, je me suis levé et elle était devant moi. Elle m'a serré dans ses bras et je l'ai embrassée. J'espérais que je pourrais la sauter. Mais elle a juste dit « Doucement » et elle est partie. Dès qu'elle s'est éloignée, je me suis retourné et Naomi Campbell m'a pris dans ses bras. Elle avait dû me voir embrasser Robin et elle devait se dire : « Il ne devrait pas embrasser cette garce. Après toutes les emmerdes qu'on a eues à cause d'elle, il l'embrasse ? »

Naomi s'est dégagée et m'a regardée dans les yeux.

— Mike, il paraît que tu prends beaucoup de came. Il faut que tu arrêtes. Tu fous ta vie en l'air.

Elle était furieuse et elle m'a fait un bon sermon. Nay Nay s'est toujours beaucoup intéressée à moi, et c'était réciproque. C'était une véritable amie.

Pourtant, je n'ai pas suivi son conseil. J'ai continué la came. Quand on se défonce à la coke, mais qu'il n'y a pas de filles, ce n'est pas une vraie défonce. Et si vous avez les filles sans la coke, c'est pas terrible non plus. Il faut les deux pour vivre l'expérience à fond. J'avais l'habitude de dire qu'il me fallait « une dame et de la came ». Vous pensez peut-être que la cocaïne à haute dose n'était pas la recette d'une bonne baise, mais c'est à ça que servaient le Cialis et le Viagra.

C'est vers cette époque que j'ai recommencé à fréquenter Crocodile. Il venait d'entraîner quelqu'un pour un combat et il avait bien envie de faire la fête. Un jour, on était dans ma chambre d'hôtel à Las Vegas avec une star du porno et son petit ami. On avait prévu qu'elle vienne baiser avec nous. Dès qu'ils sont entrés, Crocodile et moi on a commencé à se déshabiller. En théorie, le petit ami était d'accord pour qu'on couche tous les deux avec la star, jusqu'au moment où il nous a vus à poil.

— Non, s'il te plaît, fais pas ça ! a-t-il crié à sa copine.

— C'est quoi le problème avec le petit garçon ? Je pensais qu'il était OK.

— Non, non ! Fais-leur juste une pipe, a-t-il supplié.

— Non, mec, c'est sa chatte qui nous intéresse.

Il s'est mis à pleurer si fort que la star s'est levée.

— Je ne peux pas. Il faut que je reparte avec lui, a-t-elle expliqué.

Et ils sont partis tous les deux…

Crocodile était trop. Chaque fois qu'il me voyait avec une fille, il se mettait automatiquement à se déshabiller.

— Crocodile, c'est ma copine. Pas cette fois.

— Ah, pardon, pardon.

Croc et moi, on était à Phoenix pour fêter le nouvel an 2006. Dennis Rodman et Charles Barkley y étaient aussi. À la fin de la soirée, j'ai repéré une fille superbe, une des femmes les plus ravissantes que j'aie vues. Elle était actrice et elle n'arrêtait pas de citer les gens qu'elle connaissait, comme Charlie Sheen. Elle était près de Crocodile, mais je n'arrivais pas à

déterminer si elle était vraiment avec lui. En la regardant, j'ai dit : « Vous êtes avec qui ? » Et une seconde après elle a répondu qu'elle était avec Crocodile. J'ai pensé que la situation allait être intéressante.

On l'a ramenée à la maison que j'avais achetée à Phoenix et on s'est mis à faire les cons avec elle, mais on avait beau l'embrasser et la lécher, on était tous les deux tellement shootés qu'on n'arrivait pas à bander. Alors on est allés dans un sex-shop ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre et on a rapporté des films de cul. Même ça, ça n'a pas marché. Merde, c'était trop frustrant. Cette fille était la créature la plus sublime que j'aie rencontrée et je ne pouvais rien faire. Croc et moi, on était comme deux gosses à Noël incapables d'ouvrir leur cadeau. J'étais tellement contrarié de ne pas avoir pris mon Cialis ce soir-là. J'étais juste parti pour me droguer, je ne pensais pas que j'allais avoir envie de baiser.

J'avais pu acheter cette maison à Phoenix parce que, de temps en temps, je gagnais de l'argent qui ne filait pas directement dans les mains de mes créanciers. Une société japonaise m'a donné huit cent mille dollars pour utiliser mon image sur une machine à pachinko, et cent mille dollars de plus pour les autoriser à me montrer en short d'une autre couleur que noir.

Je me suis mis à faire la fête à Phoenix. J'avais passé beaucoup de temps à Phoenix avec Shelly Finkel, donc je connaissais pas mal de gens riches là-bas. Avant d'avoir la maison, quand j'avais besoin d'un lieu où séjourner, ils me trouvaient un logement. Il y a moins de fêtes à Phoenix qu'à Las Vegas, mais par certains côtés, elles sont plus intenses. On croirait que c'est une ville tranquille, mais le soir, elle devient bestiale. Les fêtes étaient vraiment haut de gamme, dans toutes ces grandes baraques ou les suites de ces grands hôtels.

Je me suis retrouvé dans un cercle de fêtards avec beaucoup de médecins. L'un d'eux était spécialiste de chirurgie esthétique et il aimait bien me faire venir dans son cabinet pour m'examiner. J'avais ma cocaïne d'un côté, mon herbe de l'autre, et mon Viagra sur la table.

— Hé, docteur, je suis là ! Je ne me sens pas trop bien en ce moment, lui ai-je dit un jour.

— Ne t'en fais pas, je vais te remettre d'aplomb.

Et il est parti dans la pièce voisine. Quelques minutes plus tard, il est revenu avec une perfusion attachée à un pied sur roulettes. Il m'a fait une intraveineuse.

— Avec ça, tu iras mieux.

— C’est quoi ?

— De la morphine.

Ce chirurgien était un fou de fêtes. Un soir, il roulait seul dans sa voiture, il a pris une masse de coke, et il a eu un accident. Il est passé par la vitre et son visage a été complètement déglingué par les arbres et les buissons à travers lesquels il a été projeté.

Peu après, je suis allé chez lui. J’ai été choqué quand il m’a ouvert la porte.

— Tu devrais te regarder dans la glace, mec. T’es salement amoché.

Toute la peau de son visage avait été arrachée par les broussailles et sa tête n’était plus qu’un masque ensanglanté. Une chance pour lui qu’il pratique la chirurgie esthétique.

À Phoenix, je me shootais tellement que j’ai commencé à avoir des hallucinations. Un jour, j’étais en voiture, avec mon assistant Darryl au volant. On s’approchait de la maison d’un de mes amis quand j’ai dit :

— Regarde ! Il y a plein de gens qui nous font signe devant cette maison.

Il n’y avait personne, c’était les branches des arbres que le vent agitait.

En juillet 2006, j’ai reçu une nouvelle visite du FBI. J’avais fait la fête la veille et quand j’ai vu une bande de fédéraux monter les marches du perron, j’ai couru vers l’arrière, mais ils y étaient aussi.

— Monsieur Tyson ? On a besoin de vous parler, champion.

Oh merde. Quel cul j’avais pincé la veille au soir ?

— Nous aimerions connaître la nature de vos relations avec la personne figurant sur cette photo. Ce monsieur s’appelle Dale Hausner, a dit l’un des agents.

J’ai regardé la photo. On me voyait en train de serrer la main à ce Dale comme si on était potes.

— Connaissez-vous cet homme ? Il est photographe et journaliste sportif.

— Je me souviens de lui. Il est venu me voir quand je m’entraînais à la salle de gym. Il y avait quelques boxeurs mexicains et ils ont commencé à l’enquiquiner. « Barre-toi, pédale, lui a dit l’un des Mexicains. Le champion n’a pas envie de te parler. » Mais c’était le ramadan alors j’ai plaidé en sa faveur, j’ai expliqué aux autres boxeurs que c’était une période de paix et

que chacun avait sa place. Alors je l'ai laissé m'interviewer. Je suis désolé s'il a été offensé. Je ne voulais pas lui causer le moindre embarras.

— Non, non, il vous a apprécié, monsieur Tyson, a dit l'agent du FBI. C'est juste qu'il n'a pas aimé les huit personnes qu'il a assassinées et les dix-neuf autres sur lesquelles il a tiré.

En fait, la police enquêtait sur Hausner et son ami pour une série de fusillades en voiture commises en Arizona entre mai 2005 et juillet 2006. Heureusement que j'avais calmé les Mexicains et que je m'étais montré respectueux, sinon ce type aurait pu m'attendre à la sortie de la salle de gym pour m'abattre.

Fin août, j'ai eu un contrat pour des démonstrations de boxe à l'Aladdin Hotel de Las Vegas. C'était une bonne affaire. Ils me logeaient dans une belle suite et j'étais payé pour m'entraîner dans une salle où ils avaient installé un ring. En traversant l'hôtel, des milliers de gens pouvaient me voir m'échauffer et frapper un punching-ball. J'étais nourri gratuitement, on me servait ce que je voulais. Donc j'ai appelé tous mes amis.

— Ramenez-vous. Je suis ici pour un mois. Vous pouvez commander ce que vous voulez, c'est la pute qui régale.

C'est l'hôtel que j'appelais la « pute ». J'avais adopté une mentalité de maquereau.

Bobby Brown était en ville et je l'ai invité à venir me voir, ainsi que Karrine Steffans, alias Superhead, la fille avec qui il sortait alors. J'avais fait le con avec elle avant, donc je pensais qu'on pourrait s'amuser tous les trois. C'était une de ces filles qu'on avait du mal à attraper, mais quand on l'attrapait, c'était du tonnerre.

Bobby n'avait pas envie de ça. Je n'avais pas compris qu'il était vraiment amoureux d'elle. Son père et ses amis sont arrivés les premiers et je les ai traités comme des rois. Puis Bobby les a rejoints. J'étais dans le hall de l'hôtel et on a pris l'ascenseur ensemble. Les gens sont devenus dingues en nous voyant tous les deux. Une femme a dit à son mari :

— Oh, merde ! Mike Tyson et Bobby Brown. Ces deux Noirs ensemble, ça promet.

Elle savait qu'on était capables du pire.

J'avais envie que Bobby se détende un peu avec moi. C'était formidable de retrouver Bobby, parce que quand il était marié avec Whitney, elle ne le laissait jamais me fréquenter, ce que je ne peux d'ailleurs pas lui reprocher.

À cette époque-là, j’ai commencé à avoir du mal à me procurer de la coke. Ce n’est pas qu’il y avait une pénurie de drogue à Las Vegas, mais les dealers ne voulaient pas m’en fournir. Les dealers étaient toujours très en retard pour livrer la marchandise, et comme je n’avais aucune patience, je finissais par me trouver de la came dans un fast-food. Ma période de disette a commencé dans le ghetto. D’abord, on m’a refusé l’accès aux toilettes des bars du Westside, puis les dealers ont refusé de m’approvisionner.

— Va t’entraîner, Mike, on a besoin que tu t’entraînes, me disaient-ils.

Ces types avaient grandi avec moi à Las Vegas, ils me voyaient depuis des années chez le coiffeur, et ils n’avaient pas envie de contribuer à ma chute. Quand ils étaient gosses, je leur distribuais des dindes gratuites, donc ils se sentaient vraiment liés à moi. Par nécessité, j’ai dû entrer en contact avec les Blancs du Strip. Les portiers des boîtes et des casinos avaient tous des relations.

J’étais encore à l’hôtel Aladdin et j’ai téléphoné à un type pour qu’il m’apporte trois grammes et demi dans ma suite. Il m’a envoyé un connard de nègre avec la came. Ce plouc était tout excité, il pensait qu’il allait faire la bringue avec moi et une bande de filles. Il allait être au cœur de la fête et fasciner tout le monde avec sa coke. J’ai ouvert la porte et l’ai fait entrer.

— T’as la came ?

— Ouais, mais où sont les autres ?

— Y a personne. Y a que moi ici, mec. Tu vends de la drogue, non ? Alors vends-moi ta merde, OK ?

Je lui ai pris le paquet des mains.

— Putain, Mike, t’as pas besoin de prendre cette saloperie. T’es le champion. On t’aime, Mike.

— À propos, je pense que je vais faire mon entraînement quotidien en te raccompagnant à la porte.

J’ai ouvert, le connard a pris le sac de coke et a foutu le camp. Il m’a crié : « Putain, va t’entraîner, Mike ! » Je lui ai couru après, mais j’étais gros et furieux et j’étais à poil. Je serrais une serviette autour de ma taille.

— Reviens, fils de pute. Je vais te tuer !

Il était en forme et je n’ai pas pu le rattraper. J’aurais vraiment voulu lui botter le cul. Il se prenait pour qui, mon infirmière ?

J’ai commencé à forcer la main aux rares dealers qui acceptaient encore de me fournir quand je manquais de liquide. Un jour, un dealer est venu me

demander de l’aide.

— Écoute, Mike, tu peux me tirer d’affaire ? S’il te plaît, dis à Crocodile de me payer. Je lui ai filé plein de coke.

Dès qu’il m’a dit ça, il était fini. J’ai su que ce type était un minable et que je n’aurais plus jamais à le payer s’il était incapable d’obtenir que Crocodile le paie.

— Bien sûr, je vais parler à Crocodile, mais donne-moi la came que tu as tout de suite… Et je lui ai arraché la coke des mains.

— Oh, mec, mon boss va me tuer. Il faut que je rapporte un peu d’argent.

— Ton boss a besoin de l’argent de cet autre nègre.

— Non, mec. Je dois l’obtenir de toi.

— Eh bien, tu diras à ton boss de venir m’en parler, alors ! Écoute, je suis devenu accro à cause de toi, maintenant tu veux mon fric, fils de pute ? Je peux plus me passer de coke.

Un jour, comme je n’avais pas de quoi me payer de la coke, je suis parti pour Summerlin, où habitaient les barons de la drogue. J’allais les voir dans leurs grandes maisons, je passais des heures avec eux, à prendre des photos, à sniffer des lignes avec eux. Puis quand il était temps de négocier, je les manipulais. Ils me disaient le prix et je m’indignais.

— Mais qu’est-ce que ça veut dire ? Tu veux vraiment me vendre la came, mon frère ? On a passé toute la journée ensemble et tu veux me faire payer ?

— Tiens, prends, finissaient-ils par dire.

La cocaïne, c’est le diable, il n’y a pas de doute. En matière de femmes, j’ai toujours été sexiste. Même quand j’étais fauché, je ne les laissais jamais m’inviter à dîner. Mais quand j’avais besoin d’argent pour la drogue et que ma copine lâchait du fric, je le mettais dans ma poche. C’est l’une des pires choses que j’aie ressenties. Je n’avais pas envie de continuer à jouer avec le diable, mais lui voulait encore jouer, et la partie ne prendrait fin que lorsqu’il l’aurait décidé.

J’étais tellement dans la mouise que je suis même allé à Youngstown, Ohio, pour une démonstration de boxe en quatre rounds, le 20 octobre, avec mon ancien sparring-partner, Corey Sanders. L’agent était un ex-boxeur, Sterling McPherson. Je ne me rappelle pas avoir été payé pour cette démonstration, même si Sterling a vendu quatre mille des six mille places à des prix allant de 25 à 200 dollars, et a fait payer 29,95 dollars pour la vidéo

à la demande. Mais je pensais qu'en restant actif, je pourrais décrocher de la drogue. McPherson parlait de faire une tournée planétaire, ce qui m'aurait peut-être rapporté un peu de thune.

Toute l'affaire a été un fiasco. Corey pesait à présent cent trente-cinq kilos, soit une vingtaine de plus que moi. Il portait un casque et la foule l'a hué pour ça. On a commencé à se battre ; je lui ai mis un bon coup et Corey est tombé dès le premier round. Je l'ai mis en difficulté au troisième et au quatrième, mais sans insister. À cette époque-là, je n'avais plus envie de faire mal.

Dès que la démonstration a pris fin, je suis reparti pour Las Vegas et je me suis de plus en plus shooté. Un soir, j'étais en ville et j'ai rencontré le type qui m'avait menacé d'une arme, chez Bentley's, à New York, des années auparavant. Il était encore avec sa femme, ils m'ont vu dans une boîte et j'avais l'air tellement mal en point qu'ils ont eu pitié de moi.

— Tout va bien, mec ? m'a-t-il demandé.

Il aurait dû me botter le cul. J'étais vulnérable.

J'avais le nez tellement explosé à force de sniffer de la coke que je me suis mis à fumer la drogue. Pas du crack, je prenais de la coke en poudre et j'y ajoutais un peu de tabac de cigarette. C'est ce qu'on faisait quand on était gosses à Brooklyn. Tous les sniffeurs de cocaïne détestaient que j'en fume. Quand on brûle de la cocaïne, l'odeur est abominable. Un mélange de plastique brûlé et de mort-aux-rats. Un de mes amis m'a dit un jour que quand on veut connaître la valeur d'une chose, il faut mettre le feu en dessous, ça révèle tout. Si vous voulez savoir quelque chose sur un connard, mettez-lui le feu au cul. Quand on brûle la cocaïne, on sait de quoi elle est faite : tout ce poison, toute cette merde se dégage et pue comme pas permis.

Je fumais même la coke dans ma boîte de strip-tease préférée, à Las Vegas. Le propriétaire me laissait aller fumer aux toilettes. Il m'aidait à me tuer à petit feu. À Phoenix, on me laissait fumer ma coke dans la salle. Dieu merci, les flics ne se sont jamais pointés quand je faisais ça. Pour moi, la coke avait quelque chose de très rituel, et j'ai recréé le cérémonial dans la boîte de strip-tease. J'avais mon Hennessy, mon Cialis, mes Marlboro tout autour de moi. Et bien sûr, la coke, que je faisais circuler parmi tous mes amis.

Pendant toute cette période de folie où je prenais plein de drogues et où je ramenais des putes, j'entendais chaque jour Cus dans ma tête. Mais je

m’en foutais parce qu’il n’était pas là en chair et en os. Vivre n’était pas pour moi une grande priorité. Maintenant, je n’ai plus qu’une envie, vivre, mais à l’époque, dans la fleur de l’âge, ça ne voulait rien dire pour moi. Quand je suis devenu champion à vingt ans, beaucoup de mes amis étaient déjà morts. Certains étaient en prison depuis si longtemps qu’à leur libération ils étaient des zombies, ils ne savaient plus sur quelle planète ils étaient. Certains ont même délibérément fait ce qu’il fallait pour retourner derrière les barreaux.

Pendant ces années, se faire trois grammes et demi en une journée, c’était juste passer une bonne soirée. Plus j’en prenais, plus je voulais en prendre seul. Peut-être que j’étais juste un porc, peut-être que je ne voulais pas qu’on me voie dans cet état. La coke n’avait plus pour moi rien d’euphorique à cette époque, ça m’engourdissait simplement. De temps en temps, j’étais avec une fille, mais c’était plus pour me détendre que pour baiser.

Je menais une existence de dingue. Un jour, j’étais dans le caniveau avec une pute que j’essayais de convaincre de faire l’amour sans capote, et le lendemain j’étais à Bel-Air avec mes amis les richards, tout joyeux, à fêter Rosh ha-Shana. Et c’est là que j’ai touché le fond. J’étais dans une suite d’un hôtel à Phoenix. J’avais ma morphine, mon Cialis et ma bouteille de Hennessy. Et sept putes. Tout à coup, la coke m’a rendu parano et j’ai cru que ces femmes essayaient de me rouler, de me voler. Donc j’ai commencé à leur taper dessus. Là, j’ai compris que je n’étais pas simplement entouré de démons, mais accompagné par le diable en personne. Et il avait gagné. J’ai foutu dehors les putes et j’ai fini ma coke.

Certaines de mes amies, des filles avec qui je ne couchais pas, me disaient qu’il était temps que je me trouve une femme avec qui passer mon temps. Elles disaient même des conneries du genre « une femme avec qui finir tes jours ». Je leur répondais :

— Je vais faire ça jusqu’au bout, baby. Je vais jouer jusqu’au moment où je ne pourrai plus jouer.

Je racontais des conneries. Il fallait que je me trouve avant de trouver quelqu’un d’autre. Jackie Rowe essayait de me faire la morale sur la drogue, et je lui disais :

— Si tu m’aimes, laisse-moi faire.

— Écoute, Mike, je refuse de te laisser partir à la dérive comme un loser. On est des gagnants, disait-elle.

Elle fouillait mes pantalons et mes vestes avant de les envoyer au pressing, pour être sûre qu'il n'y avait pas de drogue dedans.

Je savais que tous mes amis s'inquiétaient de mon addiction, mais ils savaient qu'il valait mieux ne pas me dire en face d'arrêter de faire ce que j'aimais. J'ai commencé à m'isoler pour ne pas avoir à entendre ce genre de conneries. Je n'avais qu'un ami qui avait le droit de me dire ça. C'était Zip. Il le faisait de façon intelligente. Il se détendait avec moi, il fumait un peu d'herbe, et il devenait tout sérieux.

— T'en fais pas, Mike, on t'organisera un bel enterrement. Je mets l'argent de côté depuis toujours. On fumera de l'herbe, on boira du bon champagne et on pensera à toi. J'obtiendrai un de ces corbillards tirés par des chevaux, avec ton cercueil derrière, et on promènera ton corps dans tous les quartiers de la ville. Ça sera superbe, mec.

Fin octobre, j'ai déjeuné à Phoenix avec ma thérapeute, Marilyn, qui était revenue de Moscou. J'étais au restaurant, j'ai vu à une autre table une jolie jeune femme et j'ai dit au serveur que je lui offrais son repas. Puis la demoiselle s'est approchée de nous et m'a donné son numéro de téléphone.

Après le départ de la fille, Marilyn est restée silencieuse un instant. Puis elle a parlé.

— Je te parie que tu ne tiendrais pas six semaines dans un centre de désintoxication.

Le macho en moi a été piqué au vif.

— Tu es dingue ? Je ferais six semaines sans problème. Je suis discipliné.

La vérité, c'est que j'étais prêt à tenter l'expérience. J'en avais assez de vivre d'expédients. J'avais de mauvaises relations avec mes enfants, j'avais de mauvaises relations avec les mères de mes enfants. J'avais de mauvaises relations avec beaucoup de mes amis. Certaines personnes avaient peur de se retrouver avec moi.

J'étais sur le point de partir pour une grande tournée de six semaines en Angleterre, donc j'ai décidé que j'allais en profiter pour arrêter la drogue, même l'herbe, afin d'être prêt quand je reviendrais à Phoenix pour ma désintoxication. Donc j'ai arrêté. Je n'ai plus pris ni coke ni herbe, j'ai même arrêté de boire.

C’est là que j’ai su que j’avais vraiment un problème. Pendant les premières heures, j’ai juste perdu la tête. J’ai détruit ma chambre d’hôtel. Je devenais dingue, mais je ne me suis pas défoncé. Le voyage a été très pénible, mais je ne me suis pas drogué une seule fois. Donc en arrivant à Phoenix, j’étais clean et prêt pour la cure de désintoxication. J’avais déjà passé le pire du sevrage.

Marilyn m’a emmené dans un endroit appelé The Meadows. On est entrés et tout de suite, j’ai trouvé que ça ressemblait plus à une prison qu’à un centre de désintoxication. La première chose qu’ils faisaient, c’était de vous shooter aux médicaments. Tous les gens là-bas étaient gros et lents. Quand une bagarre éclatait, elle durait deux heures. Donc ils m’ont bourré de médocs, puis ils m’ont emmené voir les conseillers. Je pensais qu’une cure de désintox, c’était juste un truc où on se détendait, où on regardait la télé en attendant que ça passe. Je ne savais pas que j’allais devoir parler de mon passé et de mes traumatismes. Mais ces tordus n’arrêtaient pas de me poser leurs questions bizarres, indiscrètes.

— Depuis combien de temps vous droguez-vous ?

— Quelles drogues utilisez-vous ?

— Quelles circonstances externes ont déclenché votre consommation de drogue ?

— Comment était votre vie familiale dans votre enfance ?

— À tout hasard, êtes-vous homosexuel ?

Putain, ces types me cherchaient vraiment. Je ne les avais jamais vus, mais ils espéraient que j’allais répondre à toutes ces questions intimes. Je n’avais pas envie de me confronter à la réalité, à ce que j’étais devenu, ni d’affronter mes démons.

— Hé, tu te casses de ma tête, fils de pute ! Allez vous faire foutre, tous ! Comment vous osez me parler comme ça, bande de sales petits Blancs ?

Et je suis parti dès le lendemain.

15

UNE SEMAINE PLUS TARD, je me suis inscrit dans un autre centre de désintoxication, à Tucson. Marilyn allait me tuer si je ne retournais pas en cure. Elle peut donner l'impression d'être une vieille dame innocente, une charmante grand-mère, mais c'est faux. Elle ne m'aurait jamais laissé abandonner. Elle m'a infligé une punition violente et vraiment dure. Elle a dit : « Non, non, on va aller jusqu'au bout de ce pari. » C'est là que j'ai découvert un autre aspect de sa personnalité, cette étincelle dans son regard. Il ne fallait pas déconner avec elle, c'était du sérieux. Donc j'ai essayé un autre endroit à Phoenix. Les gens me plaisaient, là-bas. Je me suis lié avec une jeune fille riche qui faisait des études pour devenir créatrice de mode et qui était accro à l'héroïne. J'ai eu des ennuis parce quelqu'un m'a vexé en parlant de moi à un membre du personnel alors je me suis énervé. Tout le monde a eu peur quand je me suis mis à parler, parce qu'ils n'avaient pas l'habitude qu'un nègre leur parle comme ça. Les gens qui dirigeaient le centre ont simplement dit : « Vous devez partir, tout le monde a peur », donc j'ai appelé une fille avec qui je sortais et elle est venue me chercher.

Phoenix, c'est une caricature de ville habitée par des bourgeois blancs. Quand on suit une cure de désintoxication là-bas, on sent le racisme méprisant même parmi les médecins très raffinés et les autres personnes censées être là pour vous aider.

J'étais le nègre de service. Le personnel avait des préjugés liés au stéréotype en vigueur sur les Noirs, et surtout sur les sportifs noirs. Le directeur a même eu l'audace de me dire :

— Nous avons déjà eu des sportifs ici et ils portaient tous leurs bijoux. Je remarque que vous êtes bien plus discret qu'eux.

— C'est parce que je n'ai pas d'argent, ai-je répondu sèchement.

Les sous-entendus de son discours ne m'avaient pas échappé. Il avait juste omis le mot « noir », même s'il y pensait.

Marilyn a vu ça, elle aussi, et a essayé de me trouver un endroit qui me correspondrait mieux. Mais j'avais d'autres choses à faire d'abord. On était en 2006 au moment de Noël et j'avais décidé de passer les fêtes en Arizona,

sous la neige. Pendant que mon assistant Darryl dormait dans une autre chambre, je me suis glissé hors de la maison et je me suis mis au volant de ma BMW. Je suis allé au Pussycat Lounge, et une fois là-bas, j'ai cherché la gérante, une fille d'Europe de l'Est, très sexy, qui m'attirait.

— Où est la pute blanche ? lui ai-je demandé.

— Une minute, je vais t'en chercher.

Elle est revenue avec trois petits sachets en plastique contenant chacun un gramme de coke.

Et là, elle m'a choqué.

— Je peux en avoir un peu ?

Rien ne m'avait jamais indiqué que cette fille s'intéressait à moi. On est allés dans le bureau et on s'est fait chacun quelques lignes.

— Tu as bu, Mike, a-t-elle remarqué. Tu veux que je te conduise quelque part ?

— Non, ça ira.

Je ne pouvais pas croire que j'avais répondu ça. C'était l'occasion d'obtenir ce que je désirais depuis des années. Le diable était sûrement en train d'agir sur moi. Je me disais : « Je ne vais pas la laisser m'emmener en voiture, elle n'en veut qu'à ma cocaïne. Qu'elle aille se faire foutre, la salope. » Je voulais être seul avec l'objet de mes fantasmes, la vraie pute blanche. J'étais simplement égoïste avec ma coke. J'aurais pu me faire raccompagner par la fille avec qui je rêvais de coucher depuis si longtemps, mais je n'ai pas voulu partager ma cocaïne.

Alors je suis remonté dans ma voiture. Aussitôt, j'ai vidé sur la console centrale presque toute la coke que contenait un des sachets. Puis j'ai pris une Marlboro et j'ai retiré la moitié du tabac, que j'ai remplacé par la poudre. J'ai tiré quelques bouffées, puis je suis reparti vers la maison.

J'avoue que je ne suis pas le meilleur des conducteurs, même quand je suis parfaitement sobre. Donc je roulais, je me faufilais d'une voie à l'autre, quand je suis passé devant un poste de contrôle d'alcoolémie au volant. Je ne m'en suis pas rendu compte, mais les flics ont vu la façon dont je roulais et ils m'ont filé le train. Je n'ai pas respecté un stop, j'ai failli rentrer dans la voiture d'un shérif, et là ils m'ont fait signe de m'arrêter. Quand le flic s'est approché, j'ai tenté frénétiquement de faire disparaître toute la coke de la console, mais le cuir était plein de petits trous, donc même si on crachait

dessus pour essayer de le nettoyer, les trous absorbaient un peu de la poudre.

J’ai baissé ma vitre et il m’a demandé mon permis et les papiers du véhicule. Puis il a vu qui j’étais. Et il a vu la console.

— Je ne peux pas croire une chose pareille, Mike, a-t-il dit.

Il m’a fait sortir de la voiture, m’a fait passer quelques tests, et évidemment je n’étais pas en état de conduire. Puis il m’a fouillé et a découvert les deux autres sachets dans la poche de mon pantalon. Ils ont fait venir un chien renifleur qui a flairé la coke qui restait dans la bagnole. Donc j’étais pris en flagrant délit.

Ils m’ont mis en cellule provisoire avant de m’interroger. J’étais bien emmerdé. J’avais assez de coke sur moi pour être arrêté pour détention de drogue. Mais chaque fois qu’on m’enfermait, je trouvais toujours un Blanc qui connaissait le système. Ça n’a pas loupé.

— Yo, champion, pourquoi t’es là ? m’a demandé un jeune Blanc.

— Mec, ils m’ont arrêté avec de la cocaïne.

— T’as déjà été arrêté pour détention de drogue ?

— J’ai été arrêté plein de fois, mais pas pour ça.

Son visage s’est illuminé.

— T’en fais pas, mon frère. T’iras pas en prison. Ils peuvent pas t’enfermer pour une première fois, ils doivent d’abord essayer de t’aider.

Maintenant que je savais à quoi m’en tenir, j’étais prêt pour l’interrogatoire. L’agent m’a emmené dans une pièce.

— Quelle drogue ou quel médicament prenez-vous ? a-t-il demandé.

— Du Zoloft.

— Autre chose ?

— De la marijuana et de la cocaïne. Je prends un cachet de Zoloft par jour.

— Quelle quantité de marijuana avez-vous fumée ?

— Deux joints, en début de journée.

— À quand remonte votre dernière prise de cocaïne ?

— Hier.

— À quel rythme en consommez-vous ?

— Chaque fois que je peux en trouver. J’en ai obtenu ce matin vers neuf heures.

— Pourquoi consommez-vous marijuana et cocaïne ?

— Je suis accro.

— Les consommez-vous en même temps ?

— Oui. Je me sens bien quand je prends les deux à la fois.

— Quel effet a sur vous le Zoloft ?

— Ça me régule. Je suis foutu.

— Ce n'est pas l'impression que vous donnez.

— Je sais, mec, mais je suis foutu.

Et je me suis mis à rire très fort comme le type qui allume son joint dans le film *Reefer Madness*. Je lui ai dit que je fumais de la coke dans mes Marlboro, et ça l'a étonné, donc je lui ai expliqué tout le processus.

Un autre agent qui était là m'a demandé si je me sentais bien parce que la drogue était dans mon organisme pendant que je conduisais. Je lui ai dit que je m'étais senti bien en début de journée.

— Je voudrais vous remercier pour vous être montré aussi coopératif, Mike, a dit le premier.

— Je suis un type cool.

— Dans ma ville, les gens me crieraient dessus s'ils savaient que je vous ai arrêté, a-t-il ajouté.

Je ne savais pas comment réagir, donc j'ai joué les psychopathes. J'ai regardé le sol et j'ai pris une voix plus grave que d'habitude.

— Va te faire foutre, tu me fais chier. Va te faire foutre, feignasse. Va te faire foutre.

— Ça arrive que les gens vous emmerdent, Mike ? a demandé le premier flic.

— Tout le temps. Mais ça glisse sur moi, ça m'est égal.

Le flic a éteint le magnétophone et m'a conduit vers l'unité mobile du bureau du shérif du comté de Maricopa. Ils ont pris note de mon arrivée et m'ont installé tout seul dans une cellule. J'avais même le téléphone. J'ai passé l'essentiel de la soirée à faire des appels en PCV.

Le lendemain matin, quand j'ai versé une caution, Darryl est venu me chercher. Je l'ai serré dans mes bras quand je l'ai vu. Depuis des années, de Las Vegas à Amsterdam, Darryl essayait de me maintenir sur le droit chemin. Y avait du boulot.

— Yo, Mike, pourquoi tu t'es sauvé sans rien dire, hier soir ?

— La vie est dure, mon frère. La vie est dure.

Darryl m’a conduit chez Shelley, j’ai pris une douche, j’ai vu mes enfants, Miguel et Exodus, et j’ai fait un bon repas. Puis j’ai trouvé un avocat. J’ai appelé mes contacts à Las Vegas et ils m’ont proposé David Chesnoff, un avocat au bras long associé avec Oscar Goodman, qui m’avait représenté lorsque j’avais tenté de récupérer ma licence. Alors qu’il n’était pas mandaté, Chesnoff avait une stratégie : il voulait me mettre au plus vite en cure de désintoxication et me faire faire de vrais travaux d’intérêt général, pour montrer à la cour que je voulais sérieusement redresser la barre.

Donc j’ai découvert un troisième centre de désintoxication à Phoenix. C’était une petite maison qu’habitait le directeur, un vrai connard qui a essayé de jouer au plus malin avec moi. Malgré tout, je m’y suis fait un vrai ami, un Italien de Brooklyn, un type plein d’énergie qui aimait se marrer. J’aurais été expulsé bien plus tôt s’il n’avait pas été là. Mais les autres avaient peur de moi. Le type qui dirigeait le centre a trouvé un prétexte pour me chasser : j’avais oublié de mettre mes médicaments sous clé.

À ce moment-là, j’aurais pu dire : « Allez tous vous faire foutre, je n’y retournerai pas », mais le lien qui m’unissait à Marilyn était trop fort. Donc Marilyn et mon avocat ont fait des recherches et ils ont contacté le D^{r} Sheila Balkan, criminologue réputée spécialisée dans les traitements alternatifs à l’incarcération. Elle m’a accueilli dans mon quatrième centre de désintoxication, Wonderland, dans les collines d’Hollywood. Sheila est venue me chercher avec Harold, un de ses collaborateurs, et ils m’ont conduit là-bas. Quelque part, ça me rendait dingue d’avoir à passer ma vie dans ces endroits, alors je me suis défoncé une dernière fois avant de partir. Beaucoup de junkies se shootent à fond pour leur dernière ligne droite. Mais les gens de Wonderland étaient vraiment sympas, ils ne me jugeaient pas. En arrivant là-bas, j’étais tellement stone que je n’étais plus bon à rien.

Wonderland était un autre monde, par rapport aux centres que j’avais fréquentés. Ce n’était plus l’Arizona ; l’atmosphère était un peu plus libre. Personne ne nous jugeait, j’avais affaire à des gens très intéressants qui n’ont pas peur des types difficiles comme moi. Wonderland était un de ces centres haut de gamme qui accueillaient les enfants de l’élite, stars du cinéma, banquiers, etc. On y menait la grande vie, comme ce à quoi j’avais été habitué. Ça coûtait un bras, mais je pense qu’ils m’ont foutu la paix parce que je n’avais plus d’argent à l’époque.

Je suis aussitôt tombé amoureux de cet endroit. J'ai senti que ma vie pourrait être sauvée. J'avais ma propre chambre et j'étais entouré par tous ces jeunes qui s'en foutaient pas mal. On était tout près de l'ancien domicile de Marlon Brando et de la maison où Jack Nicholson avait vécu des années. J'ai trouvé mes marques et j'ai assisté aux réunions des Alcooliques anonymes (AA). On était libres d'aller en ville, pourvu qu'on soit de retour avant le couvre-feu.

Pourtant au bout de quelques semaines, un grain de sable a fait dérailler la mécanique. Comme j'étais un condamné de niveau trois et que j'avais été accusé de viol, l'administration n'aimait pas trop que je côtoie les autres patients. S'il était arrivé quoi que ce soit, ils auraient tous pu avoir un procès sur le dos, y compris l'État de Californie. J'imagine que Sheila avait demandé comme une faveur que je sois reçu dans ce centre, mais à présent ils se demandaient si je pouvais y rester. Je m'étais lié d'amitié avec tous les gamins et ils ont relevé le défi. Tous les soirs, je rapportais de la glace au yaourt pour tout le monde. Lors des réunions, je distribuais des cookies et du lait. On fonctionnait vraiment comme une petite famille. Finalement, il y a eu une assemblée et tout le monde a dit « Mike doit rester. Ne laissons pas Mike partir » ; ils ont voté et ils m'ont gardé.

J'avais toujours été fier d'être discipliné, mais le sevrage foutait tout en l'air. Toutes les douleurs dues de la boxe réapparaissaient avec le sevrage. La coke et l'alcool étaient pour moi comme de la Novocaïne. Dès que j'arrêtais, mon arthrite revenait au galop. J'étais estropié, je ne pouvais plus marcher, tellement j'avais mal aux pieds. Aujourd'hui encore, je dois me faire une piqûre de cortisone de temps à autre pour surmonter la douleur.

À Wonderland, je suis resté sur le droit chemin. Il y avait des tentations. Une jeune actrice célèbre était là-bas en même temps que moi. Elle sortait tous les soirs avec ses amis. Quatre ou cinq limousines venaient les chercher. C'était tout un convoi. Elle avait un Noir qui organisait tout pour elle et il m'a invité à les accompagner un soir.

— Non, je peux pas. Même s'il y avait juste une photo de moi avec ces gens-là, je me retrouverais direct en prison.

J'avais terriblement envie d'y aller, ce désir était encore en moi, mais j'ai résisté. Ces gamins détournaient les règles dans tous les sens. Un gosse de riche a installé dans sa chambre une télé à écran plat cent vingt-cinq

centimètres pour pouvoir jouer à ses jeux vidéo. Ils l'ont pris la main dans le sac et lui ont confisqué la télé.

Au bout d'un moment, j'ai pris le rythme. Je me consacrais entièrement à mes réunions. Je suivais le programme en douze étapes mieux que tout le monde. J'étais un élève modèle. Tout le monde devait assister à une réunion par jour, je m'en enfilais trois ou quatre. Marilyn est venue me voir environ trois mois après mon arrivée et je l'ai emmenée à l'une de mes réunions sur le Sunset Strip. J'ai fait passer la corbeille pour recueillir des dons afin de payer le café et le thé. Puis quand la réunion s'est terminée, j'ai rangé les chaises, balayé et lessivé le plancher. Je voulais avoir bonne conscience.

J'avais encore des sentiments mitigés au sujet de tout ça. Beaucoup de mes héros étaient des losers quand il s'agissait de diriger leur vie, mais ils étaient des champions dans leur domaine. Les gens voulaient les sauver en les obligeant à arrêter l'alcool et la drogue, mais parfois ils perdaient leurs précieuses qualités lorsqu'on les privait d'alcool et de drogue. Les gens dans mon entourage étaient heureux quand j'étais sobre, mais moi j'étais déprimé. J'aurais voulu mourir.

Heureusement, j'avais toujours Marilyn face à moi quand j'avais ce genre de pensées.

— De quoi parles-tu ? Tu vas participer à ce programme, criait-elle.

La gentille dame aux cheveux blancs s'était transformée en démon. Il était écrit qu'elle ferait partie de ma vie. On est tellement pris dans son vice qu'on ne se rend même pas compte à quel point on est malade. Pour moi, la maladie, c'était les blessures et les piqûres, pas le malaise psychologique.

À cause de ma célébrité, ils voulaient que j'aille aux réunions fermées. J'ai assisté à quelques-unes et j'ai été choqué. J'ai vu dans ces salles certains des noms les plus connus au monde. Et ils m'aimaient bien, ils pensaient que j'étais un salaud. Ils me disaient : « Mike, tu as besoin d'argent ? » et ils donnaient l'ordre de faire un virement sur mon compte. J'ai appris une chose lors de ces réunions : quand vous vous défoncez, tout le monde le sait. Un jour, j'ai vu un acteur mondialement connu, un des plus grands, dans une de ces fameuses séances. Il m'a salué et m'a dit :

— Hé, on t'attendait ! J'ai réservé un siège pour toi.

Comment avait-il bien pu savoir que je prenais de la drogue ? Mais quand on en consomme, tous ceux qui en prennent le savent. On croit que personne ne nous voit, mais on est plus transparent qu'on ne pense.

Pourtant, ces réunions, c'était pas mon truc. J'y suis allé quatre fois, mais j'en suis revenu à mes réunions ordinaires. Tous les types des sessions fermées étaient des élitistes qui avaient leur propre programme. Je devais suivre le programme de Bill W, le fondateur d'AA. Je voulais être avec la masse.

J'ai envers Marilyn une dette dont je ne pourrai jamais m'acquitter, pour m'avoir fait entrer dans le monde de la désintoxication. C'est un univers fascinant. Vous pensez que les flics forment la plus grande confrérie au monde ? Vous pensez que les gangs sont puissants ? Ils ne sont rien, par rapport au système de la désintoxication. Ces gens-là ont des juges fédéraux, des policiers, des procureurs. Ne faites pas les cons avec un alcoolique ou un drogué repenti, parce que c'est une immense famille très puissante. Ne sous-estimez jamais la force de la désintoxication, ça pourrait vous être fatal. Tout le monde les écoute, y compris le président.

C'est un groupe très hétérogène. J'ai vu des ex-Hells Angels, des ex-gangsters, des types étranges dont l'unique but dans la vie est de convaincre les gens d'arrêter de boire et de se défoncer. Vous me suivez ? Certains de ces gars ont passé l'essentiel de leur existence en prison et leur objectif est maintenant de sauver autant de gens que possible pour qu'ils vivent leur vie comme elle doit être vécue, pour qu'ils affrontent sobrement leurs peurs. Ce sont des êtres très particuliers, y compris Marilyn. C'est une catégorie à part. Toutes les conneries que je raconte pour intimider les gens, ça ne marche pas avec eux. Les tueurs au visage couvert de cicatrices, les tireurs d'élite de la mafia, ils ne font pas peur aux gens d'AA. C'est presque impossible de faire peur à un accro. Même s'ils vous disent qu'ils ont peur de vous, ce n'est pas vrai.

Si quelqu'un s'était cru autorisé à dire quelque chose d'irrespectueux au sujet de Marilyn, je l'aurais foutu en l'air. Même si vous étiez milliardaire, vous n'auriez pas assez d'argent pour payer ces gens-là, vous devriez travailler comme un esclave et vous seriez endetté jusqu'à la fin de vos jours. Et ils sont en paix avec eux-mêmes. Ils ne font pas ça pour l'argent, ils le font pour accomplir un acte moral. Beaucoup de ces gens jouent le jeu, sourient, sont cool, jusqu'à ce qu'ils doivent entrer en action. On avait un gamin juif chétif qui travaillait à Wonderland et qui nous conduisait d'un endroit à l'autre. Un jour, on allait chercher des glaces, donc on est montés à plusieurs dans la voiture. Un patient est arrivé en retard, et quand il nous a rejoints, on sentait à son haleine qu'il avait bu. Le petit chauffeur est sorti, a

rouvert la portière et a tiré l'ivrogne hors de la voiture. Je me suis dit : « Oh merde ! » C'était moi le champion poids lourd, pourquoi c'est pas moi qui avais fait ça ? J'avais beaucoup de respect pour ce gars maigrichon. Il n'avait pas une once de violence en lui, jusqu'au moment où il y a eu un déclic qui l'a poussé à agir comme ça. Il était tout sourire, « Beau temps pour la saison, hein ? », jusqu'au moment où il flairait l'alcool.

J'ai été énormément soutenu quand j'étais à Wonderland. Une grande rock-star qui participait au programme m'a appelé dès qu'il a appris que j'avais des problèmes.

— Mike, viens me voir si tu as besoin de quoi que ce soit.

Il savait ce qui se passait dans ma tête. C'était un type incroyable. Un jour, un acteur anglais connu est venu me voir à Wonderland et on a parlé de nos crises d'alcoolisme. Quelle personne magnifique ! Les gens pensent que les accros sont des minables ou des types horribles, mais ce sont les génies de notre temps.

Ce n'est pas toujours une fin heureuse quand on parle de guérison, mais quand la fin est heureuse, c'est presque un don de Dieu. Les gens continueront à mourir dans notre famille, à fuguer, à se droguer, à faire des overdoses. On continuera à tomber malade, à avoir une vie de merde, mais désormais on a des outils remarquables pour gérer ces problèmes. Participer à un programme de désintoxication est l'une des choses les plus formidables qui me soient arrivées. Ces gens sont géniaux et notre société ne les remerciera jamais assez.

Wonderland a vraiment marqué un tournant dans ma vie. Je comprenais l'idée de progrès personnel, Cus me l'avait inculquée des années auparavant. Mais c'était dur parce que toutes ces drogues avaient éliminé le bon qu'il y avait en moi. Le simple fait de reprendre un rythme quotidien – aller m'entraîner, assister à des réunions, dîner en ville avec des collègues – était extraordinaire. Et quand j'ai vu tous les autres, censés être des accros irrécupérables, qui se débrouillaient si bien, j'ai été motivé par mon goût pour la compétition. Ça m'a fait réagir : si eux pouvaient s'en sortir, je savais que j'en étais capable moi aussi. Je ne laisserais personne faire mieux que moi. Un type était sobre depuis dix ans. En le rencontrant, vous auriez cru que c'était un saint. Mais ses parents ne lui parlaient plus. Il s'était comporté comme un monstre pendant le plus clair de sa vie. À présent, il

avait un emploi, il nourrissait sa famille, et son principal but dans la vie était d'aider les gens comme lui à guérir.

Beaucoup de gens font des rechutes pendant leur cure, mais je n'imaginais même pas ça. Si je m'étais défoncé à ce moment-là, j'aurais eu le sentiment d'être le dernier des losers. Je me trouvais à cet endroit précisément pour ne plus me défoncer. Quand je sens cette énergie positive autour de moi, je l'absorbe comme une éponge. Je mène le bal. « Hé, on est là pour être sobres ! On va le faire ensemble. Ouais, allons-y, les gars ! » Mais si j'étais seul, ce serait : « Hé ! vous avez une seringue ? »

Une des choses les plus terrifiantes et les plus satisfaisantes, ça a été les douze étapes. Il y a des types sobres depuis vingt ans qui se retrouvent à l'hôpital parce qu'ils ont fait une rechute et se sont remis à boire. Certains des jeunes avec qui j'étais à Wonderland s'enfuyaient et il fallait les rattraper. Je n'étais qu'un patient, mais on m'envoyait à la recherche de ces gamins. Donc on partait pour Hollywood, pour Vine. On allait directement voir les dealers et c'est là qu'on les trouvait. Ils étaient assis dans la rue. Ils étaient tellement mal qu'ils étaient méconnaissables. C'étaient des Blancs, mais le soleil leur avait tellement brûlé la peau qu'ils semblaient noirs. J'ai vu beaucoup de choses pas drôles, cette année-là.

À Wonderland, j'ai rencontré toutes sortes de conseillers. À cause de mon accident de la route, on m'avait envoyé suivre des cours de gestion de la colère. Le cours était dispensé par un tout petit bonhomme qui s'appelait Ian. Je ne voyais pas ce qu'il pouvait connaître à la gestion de la colère. Mais au bout d'un moment, j'ai compris que Ian avait l'air prêt à exploser à tout instant. Je suppose que ces gens-là sont parfaits pour le job. Dès notre première séance, il m'a appris un proverbe juif.

— Vive lumière, ombre épaisse. Plus la lumière est vive, plus l'ombre est épaisse.

Il m'a dit que les plus grandes étoiles étaient les plus sombres, et que j'étais avec lui pour cette raison.

Marilyn m'avait également suggéré de rencontrer un conseiller sexuel. Elle m'avait envoyé en voir un dans l'Arizona, mais c'est seulement à Wonderland que je me suis vraiment mis au travail. Chaque fois qu'on sortait ensemble, Marilyn voyait ma réaction quand une femme m'abordait. J'avais toujours l'impression que les filles se jetaient sur moi, que c'était elles qui avaient un problème.

— Non, tu prolonges beaucoup trop la conversation, me sermonnait Marilyn. Au lieu de leur dire « Merci » et de leur donner un autographe, tu leur demandes d'où elles viennent, depuis combien de temps elles vivent ici, si elles sont célibataires. Ça fait une demi-heure qu'on est ici et tu as déjà récolté dix numéros de téléphone. Il y a des femmes que tu repousses ?

On m'a envoyé voir Seano McFarland, thérapeute spécialiste de l'addiction sexuelle. Il avait son cabinet à Venice. Sheila Balkan m'a accompagné pour la première séance. Toute cette histoire me laissait un peu sceptique.

— Bon, vous êtes censé être un expert en addiction sexuelle. Comment ça fonctionne vraiment et qu'est-ce que ça veut vraiment dire ? lui ai-je demandé.

Seano a désigné une photo de son fils et de sa femme, accrochée au mur de son cabinet.

— Excellente question, Mike. J'aime baiser avec des prostituées, et ce petit garçon et cette femme que tu vois sur la photo sont mon épouse et mon fils. Alors quand je bois, que je prends de la drogue et que je fais le con, je leur dis « Allez vous faire foutre » parce qu'ils foutent ma vie en l'air en m'empêchant de faire ce qui me plaît. Pour moi, c'est ça l'addiction sexuelle.

J'ai aussitôt signé avec lui. On a passé beaucoup de temps ensemble. Seano dirigeait des réunions d'Accros du sexe anonymes auxquelles j'assistais le lundi, le mercredi et le samedi. Ce groupe m'amusait beaucoup. Je trouvais les types cool et ça m'intéressait de tout apprendre sur leurs problèmes. Un jour, un gars s'est pointé, il croyait valoir mieux que nous tous à cause de sa situation.

— Hé, les mecs ! À mon avis ma place n'est pas ici avec vous. Ça ne m'arrive jamais de suivre une femme dans la rue en disant que je veux la sauter. Si je suis ici, c'est uniquement parce que ma femme est frigide.

— Si tu oses dire un truc pareil, ça prouve que ta place est ici, ai-je répliqué. N'essaie pas de tout régler en un jour. Continue à venir, simplement, OK ?

Ces réunions m'ont appris plein de choses. J'ai vraiment changé d'attitude dans mes relations avec les femmes. Je n'avais jamais pensé être un accro du sexe. J'étais le champion, donc j'imaginais qu'un des avantages du titre était de coucher avec toutes ces filles. On est censé être entouré de

femmes consentantes. Tous les gens que je vénérais étaient des conquérants sexuels. Je lisais des trucs sur Errol Flynn, Jack Johnson, Jack Dempsey, tous ces types extra, et ce qu'ils avaient en commun, c'étaient leurs conquêtes féminines. Donc j'avais toujours cru que pour être une personnalité, il fallait avoir plein de femmes dans sa vie, et plus on en sautait, plus on était un grand personnage. Je n'avais jamais compris que de coucher avec autant de femmes vous fait perdre bien davantage que gagner. Je n'avais pas modelé ma propre image, j'avais lu des livres sur ceux que je prenais pour de grands hommes et essayé de les imiter. J'étais trop jeune pour savoir que ces grands personnages avaient de grands défauts. Même Cus avait cette mentalité, cette idée de ce que doit être « un homme, un vrai ». Mais le sexe ne m'a valu que gonorrhée, chlamydia et autres maladies au nom scientifique.

Les femmes étaient toujours disponibles, mais je me suis trop laissé aller. Quand je faisais venir dix femmes dans ma chambre et que je devais ensuite donner une conférence de presse, j'en emmenais quelques-unes avec moi et je les mettais dans une pièce pour après l'interview. Chaque fois qu'une fille était consentante, je couchais avec elle. C'est moi qui les draguais ou elles qui me draguaient. Le problème, c'est que j'essayais de les satisfaire toutes et d'être heureux. C'est n'importe quoi. C'est impossible de les satisfaire toutes, certaines étaient dingues, aussi malades que moi, sinon plus. On devient fou à vouloir faire ça.

J'avais des copines dans toutes les villes de la planète. Vous auriez dû voir mon carnet d'adresses. Dieu merci, on a inventé l'ordinateur. Je couchais avec une fille à Phoenix qui m'avait vu un jour avec mes pigeons.

— Tes oiseaux sont comme tes femmes. Il t'en faut beaucoup, comme ça si tu en perds un, il te reste tous les autres. C'est pour ça que tu ne te contentes jamais de dix ou vingt pigeons, il t'en faut toujours cinq cents, parce que tu leur es tellement attaché que si tu en perds un, il t'en reste encore quatre cent quatre-vingt-dix-neuf. C'est pareil avec les femmes.

C'était juste une gamine, mais elle avait raison. J'avais un tel sentiment d'insécurité, une telle peur de la perte, de la solitude. Vers la fin de ma carrière, je m'installais chez des femmes, je passais de l'une à l'autre. Quand j'en parlais, ça m'évoquait des sentiments douloureux. Je faisais exactement comme ma mère, qui passait d'un homme à un autre. Malgré tout l'argent que je gagnais, je restais comme ma mère. J'enchaînais les

femmes, après l'une, bam, au revoir, la suivante, bam, au revoir, puis encore une autre, bam, au revoir, jusqu'à la prochaine.

Je me disais parfois « Je suis dingue », j'en rigolais même, mais il y avait quelque chose qui n'allait pas. La majorité des gens que j'attirais étaient des individus violents, au sang chaud, qui racontaient plein de conneries. Même les femmes étaient dingues. La plupart des célébrités ont peur des filles qui leur courent après ; moi, je les sautais. Elles étaient devant mon immeuble et le portier refusait de les laisser monter.

— Alors comme ça, vous me prenez pour un dieu ? Montez, les filles !

Elles avaient beau être dingues, elles étaient superbes. J'avais chez moi un de ces messages lumineux défilants où on peut programmer son propre texte. Sur le mien, on lisait BONNE BAISE, BONNE SALOPE. BONNE BAISE, BONNE SALOPE. Il était dans la chambre et ça rendait super bien dans le noir.

Le cul, c'était comme une drogue pour moi. Quand j'avais envie de baiser, personne n'était plus désespéré que moi sur terre. Les seuls à être pires que moi, c'était les pédophiles et les zoophiles. Les zoophiles sont des gens qui peuvent tirer sur un cerf, le tuer, le rapporter chez eux et l'enculer. Il faut avoir participé aux réunions des Accros du sexe anonymes pour savoir ça.

J'étais tellement dingue de cul que je n'ai même pas pu me contrôler quand j'ai été nommé docteur *honoris causa* de l'université centrale de l'Ohio en 1989.

— Je ne sais pas quel genre de docteur je suis, mais en voyant toutes les belles jeunes femmes qui sont ici, je me demande si je ne devrais pas être gynécologue, ai-je dit dans mon discours.

J'essayais d'adresser un compliment aux femmes, mais elles ne l'ont pas pris comme ça. Pourtant, après, les femmes sont venues faire la queue devant ma porte. Il m'a fallu des années pour comprendre à quel point c'était une plaisanterie de mauvais goût. J'ai tout récemment appris que ma mère était allée à l'école en bas de la rue où se trouve l'université centrale de l'Ohio. Ma mère et sa famille pensaient que l'éducation faisait de vous quelqu'un. J'aurais pu prononcer des paroles édifiantes. Mais la première chose qui m'est venue à l'esprit, c'était ma bite. Ce jour-là, j'ai fait honte à mes ancêtres jusqu'à cinq siècles en arrière.

Que représentaient toutes mes conquêtes sexuelles ? Quand on baise toutes ces filles, on se sent nul, mais on ne peut pas s'arrêter. On se déteste

et on a pitié de la fille. Je n'en ai jamais perdu aucune. Tout ce que je leur disais n'était que mensonges, même si je ne m'en rendais pas compte sur le moment. Être avec toutes ces femmes, c'était comme de me masturber. Je m'amusais bien, mais ça ne produisait rien. Je pensais que je tirais une satisfaction émotionnelle à coucher avec elles, mais je n'étais qu'un smuck. J'étais amoureux de l'amour, pas d'une personne.

J'avais l'impression d'être au fond d'un trou, et plus je sautais de filles, plus je me sentais désespéré. On se sent très mal quand elles sont parties, qu'on se retrouve seul dans la chambre, sur un lit qu'elles ont laissé humide. C'est l'enfer. On a l'impression d'avoir perdu son âme. Donc on couche avec encore plus de filles pour ne pas réfléchir à ce sentiment. À présent, il fallait quelqu'un d'autre pour me tenir parce que j'avais l'impression d'être une merde. Toute cette énergie que vous apportent ces différentes personnes était une torture. Je me sentais vide. À un moment, tout ce que je faisais sexuellement, c'était des partouzes. Trois, quatre ou cinq filles et moi. Je ne savais même plus ce qui se passait.

Je n'y ai jamais réfléchi à l'époque, mais la pression était énorme, je me sentais obligé d'être un amant formidable pour toutes les filles qui couchaient avec « Mike Tyson ». C'était une expérience qu'elles ne devaient jamais oublier. Pourtant, j'ai compris que tout le monde ne s'accorde pas avec tout le monde. Le sexe est une relation très complexe. Tout le monde arrive avec son propre bagage. Je ne sais toujours pas ce qu'il y a de si important dans le sexe. Est-ce le plaisir ou l'intimité ? J'ai rencontré des gens qui dévient de la norme. J'ai rencontré des femmes qui voulaient être câlinées, d'autres qu'on leur fasse mal ou qu'on leur crache dessus. Je connais une fille qui voulait être avec moi et qui disait : « Oh, moi aussi, je peux encaisser un bon coup de poing ! » Mais j'étais incapable de faire ça.

Après avoir beaucoup travaillé dans le cadre de ce programme, j'ai compris que si je voulais toujours satisfaire les femmes, c'est parce que j'espérais qu'elles me le rendraient non par le sexe, mais par leur amour. J'utilisais le sexe pour obtenir l'intimité. Pour créer cette intimité et ce lien, il fallait que je baise. La fille ne te donnera pas ça si tu ne la sautes pas, mais ce n'est pas le cul qui compte là-dedans. Donc j'étais une pute comme ma mère. Mais c'était différent. La pute avait le fric. Hé ! Si je ne t'ai pas rendue heureuse, si je ne t'ai pas satisfaite sexuellement, qu'est-ce que tu

dirais de cette Mercedes ? Ça te donne un orgasme, une voiture pareille, non ?

Ça paraît banal, mais je cherchais probablement quelqu'un qui me servirait de mère. Pendant toute ma vie, j'ai recherché l'amour de ma mère. Ma mère n'offrait jamais d'amour aux hommes. Elle leur donnait des maux de tête, elle les brûlait, elle les poignardait. Je n'ai jamais vu ma mère embrasser un homme. Je l'ai vue au lit avec des hommes, mais je n'ai jamais entendu « Je t'aime », je n'ai jamais vu personne l'embrasser sur le front.

Même si j'ai été mis très jeune sur un piédestal, j'ai toujours été attiré par les filles de la rue. Je tenais ça de ma mère. Au moins ma mère me soutenait, mais ces filles-là n'avaient personne sauf leur bébé, et je n'étais pas leur bébé. Ces femmes étaient horribles, elles étaient incapables d'avoir une relation. Exactement comme ma mère. Elles sont formidables pour la compassion, pour aimer les enfants, mais à leurs yeux, un homme n'était fait que pour être utilisé. J'ai toujours aimé ce type de femme, c'est pour ça que ma vie a été aussi affreuse. Une femme d'affaires qui veut coucher avec moi ? Pas question, je préfère coucher avec une pute.

Quand j'étais en désintoxication, j'ai vu le film sur Édith Piaf, *La Môme*. Ce film m'a rappelé tellement de choses de ma propre vie. Les gens de la rue s'attachent vraiment à vous et vous apprennent des choses. Un type se fait tuer, et tout le monde s'en fout parce que c'était un criminel, mais pour vous c'était quelqu'un de formidable. Sa compagnie vous était profitable. Il vous donnait de l'argent, des vêtements, vous pouviez acheter des choses pour votre sœur. Exactement comme le type dans le film qui la battait et à qui on l'a arrachée. Pareil pour moi. Aux yeux de tout le monde, on lui a rendu service, mais pour elle, c'était sa vie, elle voulait vivre avec les prostituées et les maquereaux, c'était sa famille. C'est terrible de voir ça, quand on l'emmène et qu'elle appelle les prostituées en criant. C'est là que j'ai pété les plombs et que je me suis mis à hurler. C'est comme ça, le bonheur : on peut être heureux même en enfer. Il y a des gens qui se sentent bien dans la misère. Si vous leur enlevez leur misère pour leur faire découvrir la lumière, ils meurent sur le plan émotionnel et spirituel, parce que la souffrance et la douleur étaient leur seul réconfort. L'idée qu'on puisse les aider et les aimer sans rien vouloir en retour ne leur serait jamais venue à l'esprit.

Mettre un terme à son addiction sexuelle, ce n'est pas comme arrêter la drogue ou l'alcool, mais l'essentiel reste de dire non, comme pour la drogue. Ça suppose beaucoup de travail personnel, et même si on est adulte, il faut un peu se comporter comme un enfant. On analyse constamment ce qu'on fait, la façon dont on parle aux femmes, le temps qu'on passe à les regarder. Ma limite, c'est trois secondes.

Une des façons de briser une addiction sexuelle, en tout cas pour moi, c'est d'être fauché. Quand je n'avais plus un rond, le cul ne m'amusait plus. Quand je suis sans le sou, je ne pense même pas au sexe parce que j'ai besoin de ces illusions de grandeur. J'ai besoin d'être logé dans une suite somptueuse ou sur une île magnifique. Si je baise dans un hôtel miteux, ça me renvoie trop à ma propre réalité.

C'est vraiment dur de contrôler sa dépendance sexuelle. Le moindre truc peut tout déclencher. Je me promène dans la rue, j'entends le clic-clac des hauts talons d'une femme, et c'est parti. Je me promène dans une ruelle obscure à trois heures du matin et à un carrefour j'aperçois une jolie fille, je me dis que ça doit être une pute, sinon qu'est-ce qu'elle ferait dehors à une heure pareille ?

J'ai souvent dû retourner à Phoenix pour comparaître devant le tribunal, et je faisais toujours le voyage avec Seano. Il était originaire de Phoenix. C'était un compagnon extraordinaire. Il savait ce que j'avais dans la tête, il savait que j'écoutais les hauts talons et que ça me faisait bander. Ce clic-clac, c'était comme si on frappait à ma porte. Seano et moi, on partait manger et il connaissait mes démons à fond. Quand on revenait du déjeuner, il venait me parler.

— Michael, qu'est-ce qui ne va pas ?

— En entrant dans le restaurant, j'ai eu l'impression que tout le monde se disait : « Regardez ce gros Noir lessivé. »

Donc on s'est mis d'accord sur des signaux. Quand j'avais vraiment peur, je lui prenais très poliment le bras. C'était le signal pour que Seano me dise : « Tout va bien, mon frère, cool. »

Parfois, tout ce travail me tapait sur les nerfs. La première fois qu'on est retournés dans l'Arizona, Seano a cru que je courais un tel risque qu'il a décidé de rester avec moi dans ma chambre d'hôtel.

— Non, pas question, ai-je dit. Je ne veux personne dans ma chambre.

— Alors on remonte dans l'avion. Je sais ce que tu mijotes. Tu vas faire venir des filles, tu disparaîtras, et je ne trouve pas ça cool, donc qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

J'ai failli le frapper. Mais on a dormi côte à côte dans cette chambre d'hôtel.

Il sentait toujours la rage quand elle montait en moi.

— Qu'est-ce qui se passe dans ta tête en ce moment ? Tu as envie de mettre un coup de poing, non ? disait Seano.

— Ouais, j'aime pas quand tu me regardes avec tes yeux de putain d'Irlandais.

— Je sais, mon frère, je sais, mais parlons-en quand même.

Ça me faisait rire.

— T'es dingue, Seano.

— Ouais, toi aussi t'es dingue, Michael, mais parlons-en un peu.

Je savais que ma vie ne tenait qu'à un fil quand j'étais à Wonderland. J'essayais vraiment de gagner. Et aux AA, quand on reste clean pendant un certain temps, ils vous filaient un jeton. Je transportais ces jetons avec moi religieusement. Je suis un paon, j'ai toujours besoin de prouver que j'arrive à quelque chose. J'étais fait comme ça. Ces jetons étaient comme mes ceintures de champion. Dans notre communauté, ils imposent le respect. Vous aviez beau avoir tout l'argent du monde, sans jetons, on ne vous respectait pas. J'adorais ça, j'avais toujours hâte d'en gagner.

Malgré ma volonté de m'en sortir, j'arrivais encore à contourner les règles. Je n'étais là que depuis quelques semaines quand j'ai rencontré une fille dans l'une des réunions. Elle s'appelait Paula et c'était une Marocaine superbe, de la dynamite. Un jour, je suis allé à une réunion et elle accueillait les gens à la porte. Elle portait un tee-shirt Adidas moulant et ses seins en obus, c'était des vrais !

Personne ne me connaissait vraiment dans cette pièce, j'étais le seul Noir, et un personnage assez intimidant. Après avoir vu Paula deux ou trois fois, je suis allé lui parler.

— Écoute, j'ai lu tout le bouquin. J'en suis à la huitième étape…

— Mike, tu ne te souviens pas de moi ? m'a-t-elle interrompu.

Elle m'a rappelé un incident survenu quelques années auparavant. Je roulais sur Sunset Boulevard, à L.A., et j'avais vu Paula se promener dans

la rue. J'avais baissé ma vitre, ralenti et essayé de la faire monter dans ma voiture, comme un obsédé.

Bon, je pouvais peut-être réessayer.

— Écoute, je sais qu'aux AA, on est censés attendre au moins un an avant de sortir avec une fille, mais je bosse vraiment pour progresser. Tu crois que tu pourrais être mon mentor ? J'ai envie qu'on soit potes.

Paula avait quatre ans de plus que moi et elle était en désintoxication depuis dix-huit ans. C'était un des piliers du programme, une fille exemplaire. En cas de crise, elle sortait le guide des AA. Sa vie était basée sur les AA. Donc elle savait que si on sortait ensemble, ce serait une « treizième étape » puisque je n'étais en cure que depuis quelques semaines.

Au début, on a juste été potes, mais on a bientôt commencé à sortir ensemble. Wonderland m'a autorisé à passer la nuit avec Paula. Notre relation m'apportait énormément. J'avais une copine qui était sobre depuis dix-huit ans et qui allait m'aider à rester clean. Je n'avais jamais vraiment été avec une fille bien comme elle. J'aimais les femmes bien, mais ça ne durait jamais longtemps. Mes dysfonctionnements finissaient par faire obstacle. Avec Paula, en revanche, c'était différent et tout allait bien.

J'ai contourné d'autres règles encore quand j'ai tourné un documentaire sur ma vie pendant mon séjour à Wonderland. J'ai été contacté par mon ami Jim Toback, un grand réalisateur avec qui j'avais travaillé quelques années auparavant, pour un film indépendant intitulé *Black and White*. Je ne me prenais pas vraiment pour un acteur. J'avais joué mon rôle pour rendre service à Jim. Je n'avais pas été payé du tout, et j'étais shooté à l'herbe pendant tout le tournage. Mon texte était complètement improvisé parce que je n'étais même pas en état de lire un scénario. J'étais complètement stone. J'avais une scène avec Robert Downey Jr, Jim voulait que je le frappe fort, mais je ne le voyais même pas tellement j'étais défoncé, alors je le tapais toujours au mauvais endroit. Downey était à terre et me donnait des coups de pieds. « Arrête de me frapper, putain ! Arrête de me frapper ! »

Je voulais faire ce documentaire parce que ça allait me rapporter gros et que j'avais désespérément besoin de fric. J'ai vraiment minimisé le projet quand j'ai demandé à Seano s'il était d'accord. Je lui ai donné l'impression que ça allait être une petite interview, mais en fait ç'a été des heures et des heures de tournage dans une maison louée à Beverly Hills et au bord de l'océan, à Malibu. C'est marrant, en regardant ce documentaire, même si je

ne buvais plus et ne me droguais plus quand on l'a tourné, je vois que je suis encore dans mon personnage d'accro. Au fond, c'est un documentaire sur un junkie.

Ma cure progressait bien et le 24 septembre, Seano m'a accompagné en Arizona où je devais comparaître devant le tribunal. J'ai plaidé coupable de détention de coke. Un mois plus tard, j'y retournais pour la sentence. Pendant la cure, j'ai donné beaucoup de conférences en ville sur l'addiction. Je suis allé au tribunal de la drogue, dans les associations de quartier, j'ai présenté mon témoignage dans les programmes de remise en liberté et dans les prisons. J'ai fait des heures et des heures de travaux d'intérêt général. C'était bien le minimum en contrepartie. Et quand on a montré tout le dossier à la juge, c'était très impressionnant. J'avais reçu des lettres formidables de mes médecins et de mes conseillers, des lettres de soutien d'amis comme Sugar Ray Leonard et le grand avocat Robert Shapiro. Après avoir perdu un fils à cause de la drogue, il avait créé une fondation et il a organisé une démonstration de boxe pour collecter des fonds : il se battait contre Danny Bonaduce et je l'ai fait monter sur le ring comme si j'étais son entraîneur.

Le fait que j'aie volontairement entrepris une cure de désintoxication et que j'aie obtenu de si bons résultats a produit un excellent effet sur la juge, une femme charmante et ouverte. Elle aurait pu me renvoyer en tôle pour des années, mais elle m'a condamné à vingt-quatre heures de prison, à trois cent soixante heures de travaux d'intérêt général et m'a mis en liberté conditionnelle pour trois ans. Tout s'annonçait bien. Monica m'avait beaucoup encouragé pendant tout le processus. Sans elle, je me serais retrouvé à la rue. On était un couple nul, mais des amis formidables. Monica avait prévu un bon déjeuner pour tous mes avocats, Seano et moi, et ensuite je suis reparti directement pour la Californie, où j'ai acheté une maison et où j'ai continué ma cure. Qui sait, peut-être que j'aurais fini par épouser Paula ou quelqu'un d'autre là-bas ; je serais devenu un pur et dur de la désintox, un de ces types qui s'énervent quand ils voient des gens boire de l'alcool ou fumer de l'herbe.

Tout allait bien, jusqu'au moment où le procureur a décidé de m'utiliser une dernière fois pour faire un exemple. Ils ont découvert que Wonderland était situé à proximité d'une école et que j'aurais dû être enregistré comme délinquant sexuel auprès des autorités. Donc on m'a dit que si je repartais pour la Californie, l'État d'Arizona demanderait à la police de Los Angeles

de m’arrêter à l’aéroport. En réalité, c’était Wonderland qui aurait dû faire la démarche. Quand on a appris ça, un de mes avocats m’a dit que je pouvais poursuivre Wonderland en justice. Je ne pouvais pas en croire mes oreilles. Ces gens m’avaient tendu la main pour me sauver la vie et maintenant j’étais censé les traîner devant les tribunaux ? Hors de question.

Mais je pouvais retomber dans la drogue. Mon intention de regagner la communauté qui me soutenait en Californie ne tenait plus. Ils auraient dû me renvoyer là-bas, mais ils m’ont fait venir à Phoenix et, sans ce système de soutien, je me suis défoncé six semaines plus tard. Et ma relation avec Paula a pris fin. On s’est vus deux ou trois fois, mais ça ne pouvait plus marcher. J’étais en train de m’égarer à nouveau, je retournais au monde de la drogue, alors qu’elle restait sur le droit chemin.

Malgré tout, je n’allais pas redevenir totalement toxico. Je prenais tellement de médocs pour la cure que j’étais un vrai zombie. Puisqu’on ne me permettait pas de démarrer une nouvelle vie en Californie, j’ai décidé de vendre la maison que j’avais à Phoenix et d’en acheter une à Las Vegas. Je voulais être là où il se passait vraiment des choses. Donc je me suis trouvé une maison à Henderson. En janvier, j’ai invité une de mes copines à venir y passer un moment, et ce coup de téléphone s’est avéré un acte décisif.

Quand j’ai rencontré Kiki Spicer pour la première fois, elle avait dix-huit ans. Son beau-père, Shamsuddin Alin, un érudit musulman respecté et influent, dirigeait la plus grande mosquée de Philadelphie et avait des liens étroits avec les démocrates, notamment le maire de Philadelphie et le gouverneur de Pennsylvanie. Sa mère, Rita, était journaliste et avait couvert plusieurs de mes combats. Quand je m’étais battu contre Buster Mathis en 1995, il y avait eu un problème de salle à Atlantic City, et le père de Kiki nous avait aidés à déplacer le match vers Philadelphie. Lors d’une conférence de presse avant le combat, il avait amené Kiki et j’avais ensuite fait venir toute la famille dans ma chambre d’hôtel. J’avais tellement l’habitude que les gens m’offrent leurs enfants que j’ai cru que c’était à nouveau le cas. Tout en ayant une conversation sérieuse sur la religion avec son père l’imam, dans mon cerveau tordu je pensais qu’il me proposait Kiki ou une de ses cousines. Kiki m’attirait, mais elle avait l’air mal à l’aise devant ses parents. Comme si elle n’avait pas envie d’être là.

C’est seulement un an après que j’ai vraiment fait sa connaissance. Son père était en déplacement professionnel dans la région de Pittsburgh, et il était parti avec sa femme et sa fille. Ils m’ont téléphoné pour me dire qu’ils

étaient descendus dans un hôtel situé à vingt minutes de ma maison dans l'Ohio. Quand j'ai appris que Kiki les accompagnait, je n'ai pas hésité.

— Non, non, ne restez pas à l'hôtel, venez plutôt chez moi.

C'était l'occasion rêvée pour mettre cette fille dans mon lit. Quand ils sont arrivés, j'ai tenu à laisser ma propre chambre à l'imam et à Rita. Je dormirais dans l'une des nombreuses autres pièces, dans une autre aile de la maison. Tout près de la chambre où dormirait Kiki. Elle est partie se coucher tandis que je regardais la télé. Un peu plus tard, Kiki est sortie de sa chambre et m'a montré qu'il y avait des cheveux sur son oreiller. Alors on a cherché une autre taie et elle m'a demandé si elle pouvait regarder la télé avec moi. On l'a regardée un moment, et puis on s'est mis à parler pendant des heures. Et j'ai fini par tendre mon piège.

— Tu es si belle. Tu es exceptionnelle. Je peux t'embrasser ?

Évidemment elle a mordu à l'hameçon. Elle avait dix-neuf ans, c'était si facile de l'impressionner.

Cette nuit-là, on a dormi dans le même lit, mais elle n'a pas cédé. Elle me plaisait, elle me faisait rire. On était comme deux gosses qui font les cons, qui filent se bécoter en cachette de leurs parents. On a failli faire l'amour pendant les quatre jours qu'a duré leur séjour, mais ça ne s'est pas fait. Quand ses parents ont dû repartir, elle a voulu que je demande à son père de la laisser rester. Elle rêvait ! L'imam était très diplomate :

— Je pense qu'il vaudrait mieux que Kiki rentre avec nous cette fois-ci, a-t-il dit.

Avant son départ, je lui ai offert une chaîne avec un joli pendentif éléphant en diamant, de chez Chopard. Il n'était pas très cher, dans les soixante-cinq mille dollars, le genre de babiole que je donnais à un SDF. J'en avais plein, mais Kiki le trouvait magnifique et j'étais heureux de la rendre heureuse. J'espérais qu'elle me céderait avant de partir, mais ce n'était pas écrit.

On s'est parlé plusieurs fois au téléphone, et après cette visite, je n'ai pas arrêté de penser à elle. Je ne savais pas si je la reverrais un jour ; elle suivait ses parents partout où ils allaient. J'imagine que mon coup de foudre pour Kiki est devenu visible, car Don King a commencé à me mettre en garde.

— Ne t'approche pas de la fille de l'imam. C'est le genre d'ennui qu'on ne pourrait pas gérer. Tu entends ce que je te dis ?

Don savait qu'il ne pouvait pas faire le malin avec le père de Kiki. Il ne voulait pas que je subisse ce genre d'influence. Mais son avertissement m'a donné plus envie encore de la conquérir. Je l'ai invitée pour mon trentième anniversaire, ainsi que son frère Azheem et sa cousine Asia, mais il y avait trop de femmes à cette fête, je n'ai pas essayé de la séduire.

J'avais imposé un code vestimentaire pour mon anniversaire. Tout le monde devait être très chic, pas de jeans. Bien sûr, j'ai fait mon entrée en jean, avec une jolie paire de bracelets Cartier en diamants. C'est ce que Cus m'avait appris : toujours créer un environnement où on peut être ce que les autres ne sont pas. Définir les règles. Toujours cette idée de guerre psychologique, pour perturber l'ennemi.

Les parents de Kiki l'ont envoyée étudier en Italie pour un an, je leur ai demandé son numéro de téléphone et je l'ai appelée. Je lui ai demandé son adresse, en disant que j'allais venir la voir. Mais c'est alors que j'ai eu mon accident de moto. Je ne l'ai pas revue avant le match Vargas contre Trinidad, le 2 décembre 2000, à Las Vegas. Elle avait eu des places, et je l'ai croisée en coulisses, près des loges. Quand je l'ai vue, je l'ai soulevée dans mes bras et l'ai embrassée. Le lendemain, elle est venue chez moi et l'attente de cinq ans a pris fin.

— Tu es à moi, maintenant.

Ce jour-là, je devais prendre le train pour Phoenix ; donc je l'ai emmenée avec moi. On a passé quelques jours ensemble, puis elle est retournée à New York où elle habitait. Je n'avais pas envie de la laisser partir, alors je l'ai appelée quelques jours après et je l'ai fait revenir à Phoenix. On a vécu un moment comme ça. Kiki était styliste pour des clips vidéo, elle était libre de tout plaquer.

On s'est bien amusés, jusqu'au moment où je me suis comporté en salaud et où j'ai tout foutu en l'air. Un soir, on était ensemble à Las Vegas, on avait dîné au Brown Derby et on était allés voir le show *Kings of Comedy*. Il était environ minuit et demi et, en rentrant à la maison, j'ai reçu un coup de fil d'une strip-teaseuse avec qui je sortais. Une fois à la maison, je suis ressorti en annonçant que j'allais retrouver une copine. Kiki a été vraiment blessée, mais elle ne l'a pas montré tout de suite. Je pensais que les gens étaient censés accepter ce genre de comportement de ma part. C'est ce qu'ils avaient toujours fait. Quand je suis revenu le lendemain matin, elle avait fait ses bagages et Darryl était sur le point de la conduire à l'aéroport.

— Où tu vas ? Tu pars ?

— Oui.

— Bon, je suis un sale con. On le savait déjà.

En 2001, je lui ai téléphoné quantité de fois pour lui demander de venir me voir, mais elle a toujours refusé de me parler. On s'est revus à l'été 2002. J'ai invité Kiki au match contre Lennox Lewis. Elle est arrivée une semaine avant le combat et a séjourné avec moi dans la maison que je louais. Après le match, Kiki a encore passé une semaine avec moi, à soigner mes blessures. Puis nous avons pris un jet privé pour New York et je me suis installé chez elle, à Manhattan. On vivait ensemble, mais plutôt comme des colocataires. Je sortais la nuit, je traînais. Parfois elle me retrouvait dans une boîte et on rentrait à la maison ensemble. Même si je couchais avec une autre fille, je rentrais ensuite chez Kiki. Et elle ne m'a jamais rien reproché. Elle était très mûre sur ce plan.

En même temps, je sortais avec Luz en secret. Un soir, je lui ai annoncé que j'avais une nouvelle copine. Elle n'a pas réagi immédiatement.

— Bien sûr que ça ne me plaît pas, mais je n'irai nulle part, a-t-elle dit.

Pourtant, elle a brusquement changé d'avis. Je pense qu'elle ne voulait pas me servir de paillasson. Après une dispute au téléphone, elle a décidé qu'elle ne voulait plus me laisser utiliser son appartement comme espace de rangement, donc elle a mis toutes mes affaires dans une caisse et les a fait livrer chez moi à Las Vegas. En quelques mois, j'étais passé de Lisa à Kiki, puis à Luz. C'était mon *modus operandi*, à l'époque. Et en vivant avec Kiki, j'avais compris pour la première fois que j'étais capable de m'engager vraiment avec une femme.

Après un peu plus d'un an, sa colère est retombée et on s'est revus de temps en temps. Même si elle était avec quelqu'un d'autre, elle venait simplement passer quelques jours avec moi. On s'amusait beaucoup, puis on ne se revoyait plus pendant plusieurs mois ou même un an. Je l'ai revue en 2004, pour le match contre Trinidad au Madison Square Garden, où une pute avait refilé un somnifère à mon garde du corps. J'ai invité Kiki à la fête que je donnais après le combat dans une boîte du Meatpacking District. Elle y est venue et s'est assise à ma table. Je parlais à des gens, et quand Kiki a eu le dos tourné pendant une seconde, une Blanche que je n'avais jamais vue de ma vie s'est avancée sans même dire bonjour et s'est assise

sur mes genoux. Une seconde après, bam, Kiki m'a mis un coup de poing dans la figure.

Tout le monde a eu un mouvement de recul. Zip a cru que j'allais péter les plombs et la tabasser, mais j'étais amoureux d'elle. J'ai éclaté de rire. Je savais qu'elle avait accumulé toute cette rancœur à cause du sale coup que je lui avais fait avec Luz alors qu'elle me soignait après mon match contre Lewis.

Après ça, on ne s'est plus parlé pendant un bon bout de temps. Fin 2005, je l'ai revue au congrès Magic Show de Las Vegas. Je l'ai croisée par hasard alors que j'étais avec deux filles charmantes que je venais de rencontrer. On s'est revus pendant son séjour à Las Vegas et on s'est bien entendus, une fois de plus.

Ensuite, je me suis installé dans ma nouvelle maison à Las Vegas, mais après ma condamnation pour détention de coke à Phoenix, j'étais déprimé. Les médecins de Wonderland m'avaient prescrit tant de médocs que j'étais complètement léthargique. Darryl se faisait du souci pour moi.

— T'as pas l'air très en forme, Mike. Ça va ? Écoute, j'ai le numéro de Kiki. Je sais qu'elle te rend heureux chaque fois que tu lui parles. Je peux l'appeler pour toi ?

On l'a appelée et je lui ai dit de venir me voir. Kiki venait de rompre avec un type et elle était déprimée. Par la suite, elle m'a dit qu'elle était enfin parvenue à m'oublier et elle a demandé son opinion à sa mère.

— Qu'est-ce que tu as à perdre ? Tu t'amuses toujours bien avec lui, a dit Rita. Vas-y juste pour te remonter le moral.

Kiki est venue en janvier 2008. À l'instant où j'ai posé les yeux sur elle, j'ai eu le sentiment que toutes mes perceptions avaient changé. Je me suis dit : « Waouh, elle est sexy ! » C'est peut-être parce que, pour la première fois, j'étais sobre en la voyant. Elle s'était épanouie pour devenir une femme superbe. J'avais vraiment envie de savoir si j'étais capable d'un engagement affectif sérieux. Mais on était tous les deux assez déprimés. J'essayais de rester clean après ma cure et Kiki gérait une crise familiale depuis quelques années.

Apparemment, l'administration Bush s'était attaquée à la structure de pouvoir des démocrates à Philadelphie. Le bureau du maire et celui de l'imam étaient sur écoute. L'imam et Rita étaient harcelés, on prétendait que l'école islamique qu'ils dirigeaient avait détourné des fonds fédéraux. Kiki

et son frère étaient même accusés de complot, de fraude postale, de vol de fonds fédéraux, et Kiki était également accusée de faux témoignage devant jury. Ils étaient tous bons pour des peines de cent ans de prison. Le dossier ne tenait absolument pas la route, mais Kiki, sa mère, son frère et son beau-père ont été inculpés. La question principale était de savoir si Kiki avait dispensé des cours dans l'école subventionnée par le gouvernement. Kiki a déclaré qu'elle avait fait cours, autant qu'elle pouvait en juger. Mais ça ne suffisait pas pour le procureur.

— Non, vous devez répondre par oui ou par non. Avez-vous enseigné ?

— Oui, autant que je puisse en juger, a répété Kiki.

Ça s'est poursuivi pendant des heures et des heures. Elle refusait de se laisser intimider par ce procureur. Ils ont fini par la déclarer coupable de parjure, mais ils ne lui ont infligé qu'une petite peine de six mois d'assignation à résidence. Au moins, la police a cessé de la harceler, et elle a fait appel. Elle a gagné et elle a dû à nouveau comparaître pour qu'une seconde sentence soit rendue sur le crime pour lequel elle avait déjà été assignée à résidence. Quand la presse s'est mise à en parler, elle a été renvoyée de son travail. Donc elle aussi avait le moral à zéro.

On passait nos journées à regarder *New York, police judiciaire* à la télé. J'hibernais sur le canapé, je m'empiffrais de biscuits et de laitages. Les médocs me rendaient tout calme. Je ne faisais plus le malin comme avant. Le soir, on sortait en boîte, mais j'étais tellement à l'ouest que je reconnaissais à peine mes amis.

Je n'étais pas seul à avoir vécu un changement de perception. Kiki croyait me connaître depuis des années. Un jour, elle est entrée dans la pièce alors que je grignotais tout en jouant à un jeu vidéo.

— C'est intéressant, on croit connaître les gens, mais on ne les connaît pas du tout. On croit qu'ils sont comme ceci ou comme cela, mais pas du tout. Ton comportement n'a aucun rapport avec ce que tu es réellement, Mike, a-t-elle dit.

Après avoir passé quelques jours avec moi, Kiki a entrepris des recherches sur tous les médicaments qu'on m'avait prescrits en désintox. En voici la liste :

Depakote

Neurontin

Zyprexa

Abilify
Cymbalta
Wellbutrin XL
Tricor
Zocor

Les deux derniers, c'était pour mon cholestérol et mes triglycérides. Mais tous les autres, c'était pour ma tête. L'un était un stabilisateur d'humeur. Deux autres étaient des antidépresseurs. Deux autres encore des régulateurs d'humeur pour les troubles bipolaires. Et le dernier, c'était pour traiter l'épilepsie, dont je n'avais jamais été atteint. Kiki a dressé l'inventaire des effets secondaires de ces médicaments et me l'a montré. J'ai admis qu'il fallait que j'arrête, et elle est partie m'acheter des plantes recommandées par la médecine chinoise.

J'ai complété ces plantes par mon propre régime à base de cocaïne. Avec les pilules prescrites, j'étais un zombie, mais je pouvais vivre avec mon dysfonctionnement lié à la coke. J'aurais préféré fumer de l'herbe, mais je ne pouvais pas parce que mon officier de liberté conditionnelle me testait encore une fois par mois. L'herbe reste dans votre organisme et elle est détectable dans l'urine pendant plus de six mois, et sans doute davantage dans mon cas parce que je devenais obèse et que les molécules de THC du cannabis s'accumulent dans les graisses. Mais la coke ne reste dans l'organisme que quelques jours avant de disparaître. Incontestablement la drogue idéale pour tous ceux qui sont en liberté conditionnelle.

Kiki est allée à Philadelphie pour sa deuxième sentence, donc j'ai pu lui cacher que je prenais de la coke. Le 1er avril, le juge lui a fait un beau poisson d'avril en lui imposant ses six mois de peine de plus, mais cette fois en prison et non plus sous la forme d'une assignation à résidence. Tout le monde en a été choqué. Je ne voulais pas qu'elle disparaisse pour six mois. Elle était prête à y aller tout de suite, mais ils lui ont laissé trente jours pour mettre ses affaires en ordre, et elle n'avait donc pas à se présenter en prison avant le 1er mai.

Une fois Kiki partie, j'ai décidé d'essayer une réunion des AA à Henderson. C'est une ville moderne, flambant neuve, mais les réunions avaient lieu dans un quartier sordide. Je suis allé à une séance, mais je n'ai pas accroché. Aussitôt après, je suis sorti et je me suis défoncé. J'étais un artiste de la rechute. Quand on lit des livres sur les AA, on apprend que la

rechute fait partie de la guérison. Pas de guérison sans rechute. Vous devez encore vous débattre contre tous vos démons. Le diable me fout dedans à chaque fois. Il sait que je suis un artiste de la rechute, c'est pour ça qu'il vient me voir. S'il me croyait fort, il ne s'approcherait pas de moi. Je sais que Dieu ne m'aime pas beaucoup, le diable le sait aussi, donc il veut que je me rebelle.

Kiki est revenue vivre avec moi avant le 1er mai. Une semaine avant son départ, je regardais la télé et elle s'est approchée.

— Mon chéri, il faut qu'on parle, m'a-t-elle dit d'un air tragique.

Je me suis rappelé *Blow*, ce film avec Johnny Depp, quand la fille vient lui dire qu'elle est mourante. J'étais défoncé et quand Kiki m'a regardé comme ça, j'ai paniqué. J'étais sûr qu'elle avait un cancer.

— Non, baby, non. Tu es malade ?

— Mais non, idiot, je suis enceinte.

J'ai eu l'impression qu'on m'enlevait de la poitrine tout le poids du monde. J'étais tombé en enfer, mais on venait de me repêcher. Pourtant, j'ai dû la prévenir sérieusement.

— Ça risque de foirer, tu sais. Je suis nul, sur le plan mariage. Je t'adore, mais je ne suis pas monogame. Je ne gagnerai plus jamais un rond. J'ai fait faillite. Ce ne sera pas comme avec tous les copains friqués que tu as eus, tu ne prendras plus de limousines. Tu n'auras peut-être pas à faire la queue au resto, mais tu ne t'habilleras plus chez les créateurs, sauf d'occasion. Je serai le copain le plus fauché avec qui tu sois sortie.

— Tu sais, tu n'as pas forcément un rôle à jouer dans la vie du bébé.

Toujours les mêmes conneries, jusqu'au moment où le bébé arrive, fini de rigoler, et je me prends une putain d'assignation. C'est comme ça que ça se passe toujours.

— Écoute, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je t'aiderai. On va faire ça ensemble. Je t'offrirai ce qu'il y a de mieux en moi.

Ce qui pouvait être désastreux, je le savais.

— Mais ce sera loin des caméras, loin des projecteurs. Les seules caméras qu'il y aura, ce sera pour mon enterrement. On va vivre une vie normale. Si tu es prête à faire ça avec moi, ça marchera peut-être.

Je n'ai pas parlé à Kiki pendant son séjour en prison. J'étais redevenu très accro à la cocaïne et Kiki a refusé de m'appeler parce qu'elle n'avait

pas envie d'apprendre que j'étais dans une boîte à strip-tease et d'entendre toutes ces salopes ricaner en fond sonore. Je n'étais pas responsable de ce qu'elle voulait entendre. Pour ma part, j'avais pris mes engagements.

— Tu seras ma femme quand tu sortiras de prison. Ce sera juste toi et moi. Quand tu sortiras, je serai là pour toi et pour le bébé. Je ne mettrai enceinte aucune autre fille et je vais dire à toutes les autres que ma femme est absente et que, dès qu'elle rentrera, ce sera fini.

Je m'offrais six mois d'enterrement de vie de garçon. Dieu merci, je n'ai pas attrapé le sida ni autre chose. En prison, Kiki a été horrifiée en voyant des photos de moi avec d'autres femmes, mais elle a dû se faire une raison. Moi aussi d'ailleurs, c'est ce qui arrive dans une relation, il faut accepter les casseroles que traîne votre conjoint. Je n'avais honte de rien, parce que nous vivions dans deux mondes différents. Je ne sais pas qui lui rendait visite en prison, ça ne me regardait pas.

Le 18 mai, mon documentaire a été présenté à Cannes. Dans l'avion qui m'emmenait en France, j'étais défoncé. J'avais amené une copine de Washington et on a fait la fête pendant toute la durée de mon séjour. Elle faisait venir des filles et on couchait tous les deux avec elles. Et on avait une bonne raison de faire la tête : le film a obtenu une critique formidable à Cannes. J'ai fourni à la presse mon propre petit commentaire.

— C'est comme une tragédie grecque. Le seul problème, c'est que j'en suis le sujet.

En rentrant à Las Vegas, j'ai continué les fêtes non-stop. Mon ami Martin et moi, on avait un pote qui s'appelait Paris, un sacré fils de pute. Il avait au moins quatre-vingts ans et c'était un gros dealer. Il travaillait comme responsable de salle dans l'un des casinos du Strip et il s'habillait toujours très bien. Martin connaissait Paris depuis quarante ans, mais il n'a pas apprécié que je commence à le fréquenter parce qu'il avait une mauvaise influence sur moi, à cause de la drogue. Martin est un plouc du Mississippi. Quand il me voyait shooté à la coke, il disait :

— Tu te prends pour la huitième merveille du monde ? Non, t'es qu'une merde. Quand tu prends de la cocaïne, t'es plus bon à rien. Tu peux plus avoir de thune, tu peux plus avoir de meufs, tu peux plus rien avoir.

Même Paris essayait de m'éviter. Je l'appelais pour le voir et au début il était cool, mais après il a vu comment je me comportais sous l'effet de la cocaïne, parce qu'il en avait de la pure.

— Mike, t’as pas besoin de ça, me disait ce connard arrogant. Va t’amuser avec tes bons potes blancs, prends leur saleté de came. T’es pas assez fort pour cette merde, il te faut de la drogue de Blanc, Mike.

Et puis Paris est mort, et on a lu son testament le jour de son enterrement.

« Martin et Mike Tyson sont mes seuls amis. Je veux qu’ils héritent de tous mes biens. »

Qu’est-ce que ça pouvait représenter, tous les biens d’un dealer ? Son stock. Donc après l’enterrement, Martin a récupéré son stock de drogue. Martin me répétait que Paris aurait voulu que je l’aie. Mais quand je lui en demandais, il disait :

— Mike, tu vas pas trop fort en ce moment. Je ne peux pas en mon âme et conscience te filer de la came maintenant.

— Mais c’est ma came, Martin. Comment tu peux ne pas me donner un truc qui m’appartient ? T’es pas mon père.

— Je peux pas, c’est tout.

Martin était un de ces baptistes du Sud comme on n’en fait plus. Il avait commis tous les péchés possibles, mais il allait mourir pour Jésus et il vous aurait tué pour Jésus. J’étais convaincu que la came était chez Martin et j’en avais tellement envie que je me suis invité chez lui.

— Kiki est en tôle. Je viens dormir chez toi.

Dès que Martin est parti bosser, j’ai commencé à tout retourner dans sa maison. Il avait au moins une centaine de costumes Stacy Adams dans ses placards et je fouillais toutes les poches frénétiquement pour trouver la réserve de coke.

« Bon, on se calme, Mike », je me suis dit. Je suais comme un porc tellement j’étais nerveux. « OK, tactique de survie du ghetto. Retourne au ghetto. Si t’étais là-bas, où est-ce que tu cacherais ta came ? »

Donc j’ai regardé dans le canon des revolvers de Martin. Dans toutes ses paires de chaussures. Sous le lit, sous le matelas. À un moment, alors que je fouillais dans toutes ses boîtes de conserve, j’ai trouvé un petit bloc de coke qu’on lui avait donné vingt ans avant. C’était devenu littéralement un caillou. Toutes les bactéries et toute la crasse des vingt dernières années y collaient. La coke n’était même plus blanche, mais d’une couleur écœurante, gris verdâtre.

Au bout de quelques heures, la femme de ménage est arrivée.

Je lui ai hurlé :

— DEHORS ! DEHORS !

C’était une Espagnole, elle n’a pas compris ce que voulait ce dingue qui lui criait dessus, donc elle a téléphoné à Martin qui lui a dit de revenir le lendemain.

À la fin de la journée, Martin est rentré. Il avait quitté la maison sobre, mais il avait bu toute la journée au travail, donc il était bourré. Il a vu un foulard sur la table du salon et il l’a ramassé brusquement.

— Fils de pute, tu as reçu une femme ici !

— Non, Martin.

Martin avait avec lui un gamin du quartier qu’il payait pour faire ses corvées.

— Si, t’as fait venir une salope ici.

J’ai pris le foulard et me suis tourné vers le gamin.

— Petit, comme tu vois, c’est pas des bas, c’est un foulard en Nylon.

— Je sais ce que c’est, a répondu le gamin.

— Alors explique-lui.

Martin était tellement rond qu’il n’avait même pas reconnu le foulard qu’il se mettait tous les soirs avant de se coucher.

Quand Martin est entré dans sa chambre, il a été choqué.

— Putain, qu’est-ce qui est arrivé à ma chambre ? a-t-il dit tristement.

J’avais démonté le cadre du lit. Puis, comme je pensais que la coke pouvait être cachée dans les pieds du lit, je les avais cassés. Tous les tiroirs de la commode étaient ouverts et renversés. Le placard était tout retourné. J’avais détruit sa maison.

— Putain, pourquoi t’as fait ça, Mike ?

— Parce que je cherchais la coke.

— Je l’ai laissée dans le coffre-fort, au bureau. Elle est pas ici.

— Martin, pourquoi tu me l’as pas dit ? Pourquoi tu ne me files pas cette putain de came, mec ? Elle est à moi.

— Sûrement pas ! Je te donnerai rien après ce que tu viens de faire.

Et il ne m’a jamais donné cette coke.

À cette époque-là, j’étais tellement gras que je pesais près de cent soixante-cinq kilos. Si j’avais eu mon bon sens, je n’aurais même pas regardé une fille tellement j’étais immonde, mais dès que j’avais un peu de

coke dans le corps, j'avais le courage d'aborder n'importe qui. Et voilà que je traînais avec une bande d'inconnus en croyant que j'étais beau.

Je me suis remis à faire des partouzes chez moi. On était vingt dans mon salon, à poil, tous shootés à la coke, et personne ne disait un seul mot. Toutes les filles passaient près de moi, me touchaient, se frottaient sur moi et m'embrassaient.

Une fois on venait de faire la fête chez moi toute la nuit. La maison était remplie de gens qui faisaient l'amour. J'étais dans ma chambre avec deux femmes. Je n'avais pas dormi depuis deux jours quand tout à coup, une autre fille est entrée en courant dans la pièce.

— Mike, ton agent de probation est dehors, il frappe à la porte.

J'ai tout de suite débandé. Dès que la nouvelle s'est répandue qu'il y avait un flic à la porte, un type en liberté conditionnelle s'est rhabillé, a filé par la porte de derrière, sauté par-dessus la clôture et s'est sauvé. J'ai observé le portail par ma fenêtre, en essayant de voir si le policier était encore là. J'avais la trouille, mais au bout de quelques minutes, il est reparti.

La situation est vraiment devenue bizarre quand je me suis mis à sortir avec des call-girls de Las Vegas. Quand on faisait la fête sur le Strip jusque tard dans la nuit, on se prenait une chambre d'hôtel pour continuer à se défoncer au lieu de rentrer à Henderson. Un jour, j'étais dans la chambre pendant qu'une fille se faisait un client. Au lieu de la fumer, j'ai sniffé ma bonne coke et tout mon nez a gelé. J'ai appelé ma copine. Elle a répondu et j'entendais en fond sonore le micheton qui la sautait.

— Tout va bien, chéri ?

— Hé, mon nez est gelé ! Je suis dans la chambre d'hôtel. Je vais crever, baby.

— Reprends-en un peu.

J'ai suivi son conseil.

— Super, ça va mieux. C'est tout ce que je dois faire ?

J'ai continué à sniffer.

— Maintenant je me sens vraiment bien.

— OK, si tu as besoin de moi, appelle.

Et elle s'est remise à baiser avec son micheton.

Très souvent, on faisait la fête dans les boîtes à afters, puis on allait chez un des membres de la bande pour continuer. Un jour, j'étais avec une de mes amies prostituées et on s'est rendus chez mon pote Brian. Je suis allé tout droit dans la chambre avec ma pute, j'ai pris de la coke et des champignons. Je suis ressorti et il y avait une foule de gens qui venaient d'arriver. C'était une bande de Blancs sympas qui voulaient juste se faire quelques lignes. Je suis reparti me détendre dans la chambre, puis quand je suis à nouveau ressorti, les Blancs avaient été remplacés par des Mexicains. Ils étaient tous cool et humbles ; j'ai fait la fête un moment avec eux puis je suis retourné voir mon amie prostituée. Quand on est sortis de la chambre tous les deux, il n'y avait plus que des Noirs dans la maison. Comme j'étais encore de bonne humeur, je n'ai rien trouvé de bizarre dans tout ce nuancier d'invités. J'étais sûr que certains voulaient sortir avec ma copine, mais ça ne me faisait pas gamberger, parce qu'ils n'avaient qu'à la payer pour ça, après tout.

Je me suis avancé vers eux.

— Hé, les gars, vous avez besoin de quelque chose ?

Je jouais de mon mieux le rôle du gentil Noir. Ils m'ont regardé, ils ont secoué la tête sans répondre. Là, mon ego s'est emballé.

Je me suis dit : « Holà, ils savent pas qui je suis, ces nègres ? Je vais leur apprendre. Je suis Mike Tyson. Comment ils peuvent ne pas me vénérer ? » J'étais complètement sous l'effet des champignons, excité par la coke.

« Ces fils de pute font comme si j'étais la boniche. Ils n'ont même pas dit "Non, merci", rien. »

Je suis allé dans la salle de bains et, en revenant, j'ai vu qu'un des types avait filé un somnifère à ma pute. Ça m'a énervé. Pourquoi ils faisaient ça devant moi ?

« Ces nègres doivent croire que j'existe pas. Ils croient que je suis un gros nul, pas celui que j'étais avant. »

J'ai regardé un des types qui dévisageait ma copine, qui s'imprégnait de son corps. Et puis il s'est mis à rire et m'a tapé sur l'épaule.

— T'es dingue, Mike.

Il s'est produit un déclic dans mon esprit.

« Je vais devoir tuer tous ces nègres », me suis-je dit.

Je suis passé en mode guerrier. Toute la cocaïne, tous les champignons et le champagne me disaient que ces fils de pute devaient se prosterner devant

moi. Alors je suis allé prendre un club de golf qui appartenait au maître de maison et j'ai tapé dans le tas. Je hurlais tellement que ma copine est sortie de sa torpeur. Un type a couru se jeter par la fenêtre. Un autre s'est enfermé dans la salle de bains. J'en ai attrapé un qui s'était caché derrière un canapé.

— Écoute, merdeux. Je suis le boucher et les abattoirs réunis. Je suis le tueur. Si tu veux un truc, demande-le-moi gentiment. Et tu dis : « Oui, monsieur, non, monsieur, oui monsieur Tyson. »

Pendant ce temps, la pute me suppliait.

— Non, chéri, chéri, chéri, non, non, non, chéri. Viens avec moi, s'il te plaît, chéri, on s'en va.

« Putain, cette pute ne savait pas que j'étais comme ça, hein ? »

Le type en a profité pour courir rejoindre ses amis. Donc on a continué la fête pendant encore trois heures environ. Et puis on a entendu une voix qui venait de la salle de bains.

— Maintenant j'appelle les flics. Si vous ne me laissez pas sortir, j'appelle les flics.

— Et merde, il est encore enfermé là-dedans, ce connard ? ai-je dit.

On l'avait complètement oublié.

J'ai essayé de me persuader que ça m'était égal que ma copine vende son corps, mais j'étais trop à fleur de peau pour accepter ce concept. Un soir où j'étais chez un type à qui on essayait de soutirer de la drogue et du fric, ma copine est arrivée toute mignonne après avoir vu un client.

— Tu es prête à rentrer la maison ? ai-je demandé.

— Rentre tout seul, chéri. Je reste un peu ici avec ce type. À tout à l'heure.

— OK, baby.

Je l'ai embrassée. Mais en partant vers ma voiture, j'ai commencé à ressentir quelque chose d'étrange.

« Hé ! Qu'est-ce qui vient de se passer. Je viens de me faire avoir par ce salaud de Blanc ? »

Je suis rentré chez moi. À son retour, ma copine est tout de suite venue me parler.

— Je sais que tu n'es pas ravi de tout ça. Si ce fils de pute avait dit un truc contre toi pendant que je le chevauchais, je lui aurais tranché la gorge.

C'était une Italienne dure à cuire.

— Chéri, c’est grâce à ça qu’on mange, a-t-elle ajouté. Tu ne te bats plus. Ce boulot, ça ne signifie rien pour moi. C’est chez toi que je rentre tous les soirs, chéri.

Ces filles me nourrissaient parce que j’étais fauché. Je ne voulais pas qu’elles couchent avec tout le monde. Je suis le seul mec qui ait poussé ses copines prostituées à le quitter parce que je ne voulais pas qu’elles travaillent. Je suppose que mon père et Iceberg avaient raison. Je n’ai jamais été doué avec les femmes. Je n’étais pas du genre maquereau. Les gens réagissaient à mon image violente et pensaient que j’étais le roi des macs, mais j’étais plus le client que le mac. J’étais le roi des michetons.

Pendant la période sabbatique de six mois que Kiki avait été obligée de m’accorder, j’ai replongé dans l’enfer de la cocaïne. Marilyn a essayé de m’avoir à l’œil. Elle m’appelait chaque fois que je me défonçais.

— Où est ton carnet des AA, Mike ? Lisons-le donc ensemble. Lis la page 52.

J’étais complètement shooté alors que sa voix sortait du haut-parleur. J’ai cherché la page qu’elle voulait et j’ai commencé à la lui lire à haute voix.

— « En nous réveillant, pensons aux vingt-quatre heures qui nous attendent. Nous pensons à nos projets pour la journée. Avant de commencer, nous demandons à Dieu de guider nos pensées, nous refusons tout apitoiement sur nous-mêmes, ainsi que tous les motifs malhonnêtes ou intéressés. »

Je lis ça et Marylin gueule :

— LIS PLUS FORT ! PLUS FORT !

Je ne lui ai jamais raccroché au nez, je ne lui ai jamais dit que j’étais occupé, parce que je voulais être aidé.

— « Dans le travail avec les autres, l’expérience pratique montre que rien n’empêche mieux de boire que le travail intensif avec d’autres alcooliques. »

Cette lecture m’a rappelé que je pensais être un simple drogué, mais non, j’étais un alcoolique. Je ne prenais de la coke qu’après avoir bu. Et une fois que j’avais bu, tout le monde était en danger, y compris moi.

J’avais envie de faire la fête à New York, mais le projet est tombé à l’eau quand j’ai été accusé d’avoir mis à prix, à cinquante mille dollars, la tête des gars soupçonnés d’avoir tué en 2000 mon pote Darryl Baum, dit

« Homicide ». Cette histoire avait éclaté lors du procès du gang des Cash Money Brothers qui contrôlait le trafic de drogue dans certaines cités de Brooklyn. Un des assassins d'Homicide aurait entendu parler de cette récompense et avait voulu me tuer, ce qui avait failli se concrétiser à l'été 2000 quand j'étais à Brooklyn. J'avais été repéré dans une de mes Range Rovers, sur Atlantic Avenue, mais un type de Cash Money avait refusé de me descendre parce que j'étais musulman.

C'était des conneries, bien sûr, mais le simple fait d'associer mon nom à la mise à mort d'un dealer renforçait mon image de fou dangereux. Et puis j'étais en liberté conditionnelle, donc je ne pouvais même pas retourner dans ma ville natale.

C'était le monde dans lequel j'avais grandi. Tous mes amis tuaient, volaient la drogue qu'ils consommaient. J'étais parti dans une direction et eux dans une autre, mais on restait en contact. À présent, j'étais rattrapé par ce monde-là et c'était un cauchemar. J'avais l'impression que tout s'écroulait sur moi.

Donc je suis resté sur la côte Ouest et j'ai continué à foutre ma vie en l'air. En décembre, j'ai emmené une de mes amies call-girls à la première du nouveau film de Will Smith, *Sept vies.* Pendant son séjour en prison, Kiki a vu une photo de moi avec la fille sur le tapis rouge et a piqué une crise. Moi aussi, mais parce que je me sentais nul. J'ai appelé ma vieille copine Hope avant l'after et je lui ai demandé de venir me chercher. Elle est arrivée, je me suis jeté dans sa voiture et j'ai laissé ma call-girl et mes gardes du corps à la fête.

Il fallait que je m'enfuie. Mes gardes du corps m'ont appelé, paniqués, et j'ai dit à Hope de répondre.

— Tout va bien. Il faut le laisser un peu respirer. Je vous le ramènerai, leur a-t-elle dit.

Mais je ne voulais pas repartir, je voulais juste disparaître. Hope m'a ramené et est venue à la soirée avec nous. Je déambulais, complètement à l'ouest.

Le même mois, je suis allé dans une de mes boîtes à Las Vegas. Je me dirigeais vers ma place habituelle dans la zone VIP quand j'ai vu une foule massée autour de l'entrée. Le gorille refusait de laisser entrer les gros dealers qui s'asseyaient d'ordinaire parmi les VIP. Mais quand il m'a vu, il m'a laissé passer. Je me suis donc installé à ma table normale et j'ai

commencé à boire mon Hennessy. Il y avait un tas de gens qui buvaient et s'amusaient à la table voisine, et je les ai regardés en me disant : « Putain, ils se prennent pour qui, ceux qui sont assis là ? C'est notre coin à nous. » Puis j'ai vu une des jumelles Olsen. Donc j'ai supposé que c'était des gens du showbiz. Tous ces Blancs me regardaient, moi l'intrus noir. Mais c'était ma place. Dans mon esprit, j'étais une star de Las Vegas, un mec cool. Puis tout à coup, l'acteur comique Zach Galifianakis est venu me parler.

— Hé, on tourne un film avec toi dans deux semaines !

— Ben voyons. Sans déconner ?

Zach a éclaté de rire. Il a dû croire que je me foutais de lui, mais je n'avais jamais entendu parler de ce film. Je ne savais rien de rien. Je participais juste à mes rencontres habituelles pour avoir de quoi m'acheter de la came. Mais si j'avais un film à tourner, c'était cool. Je n'avais aucune idée de ce dans quoi je mettais le doigt.

— Viens prendre un verre à notre table, a dit Zach.

C'était un type super.

Quelques semaines plus tard, j'étais dans les décors de *Very Bad Trip*. J'étais gros, pas en forme, de mauvaise humeur. Mais Todd Phillips, le réalisateur, et les acteurs étaient juste formidables. Je ne sais pas s'ils croyaient que j'étais un dingue présent sur le tournage, mais Todd et les producteurs ne me lâchaient pas.

— Tout va bien ? Tu veux faire une pause ? me disait Todd. On peut encore faire une prise ? Tu n'es pas obligé si tu ne veux pas.

J'étais tout simplement heureux de travailler. J'avais demandé à Dieu de m'offrir une seconde chance et je ne me défoncerais plus jamais, même si je ne pouvais pas arrêter la coke. J'étais shooté à la coke pendant tout le temps qu'on a tourné *Very Bad Trip*. J'avais une de mes amies putes avec moi sur le plateau. Puis Seano est passé me voir. Il a regardé le cul de la fille et a secoué la tête.

— Je vois que tu ne penses plus trop aux frères et à moi en ce moment, hein, Mike ?

Mais j'adorais tourner. Il y avait des tables couvertes de tout ce qu'il y avait de meilleur, gâteaux, etc. Je m'interrompais en plein milieu de la prise pour aller rechercher des biscuits.

Je n'attendais pas grand-chose de ce film. Mais Todd n'arrêtait pas de me dire que ça allait être un truc énorme et que je reviendrais sur le devant de

la scène quand il sortirait. C'était cool, mais le plus fun pour moi c'était de pouvoir à nouveau divertir les gens. J'ai compris que même quand j'étais boxeur, divertir les gens comptait plus que gagner les matchs. Cus m'avait fait rencontrer toutes ces personnalités charismatiques du show-business et des médias. Je me suis rendu compte que Cus était passionné par ce milieu. Quand il parlait de pénétrer dans l'esprit des autres, c'était une forme d'art, même si c'était un art sinistre. L'art de la guerre, l'art de la survie, on considérait tout comme un art. Je ne suis pas bon artiste, mais je m'y connais en art. Comme quand je disais que je n'étais pas bon lutteur, mais que je savais vraiment bien lutter.

Kiki a donné naissance à notre fille Milan le 24 décembre 2008. Elle venait d'être libérée de prison et elle est allée dans un hôpital de Philadelphie où l'accouchement a été provoqué parce que le bébé avait quelques semaines de retard. Kiki m'a téléphoné et la nouvelle m'a causé un choc. C'était l'anniversaire de ma mère. J'avais trouvé pour Kiki un petit appartement près de ma maison à Las Vegas et je l'avais fait arranger pour le bébé et elle. Elle était sur le point de sortir quand le destin est intervenu. On a découvert des traces suspectes dans une de mes analyses d'urine et les gens de Phoenix ont voulu me renvoyer en prison. Mais mon avocat les a persuadés que la désintoxication me conviendrait mieux, donc en janvier, je me suis installé à Promises, un centre de cure très chic situé à Malibu.

Promises était un endroit extraordinaire, un palais. J'avais l'impression de faire ma cure chez moi. On allait à des réunions et on voyait nos thérapeutes sur place. Ils travaillaient d'arrache-pied avec moi pour que j'obtienne un bon rapport et que je puisse m'en sortir. Tout s'est bien passé jusqu'à la quatrième semaine. J'avais terminé mon temps, je ne voulais pas partir, mais ma chambre avait déjà été attribuée à quelqu'un d'autre. Je ne me sentais pas prêt. Alors j'ai appelé mon ami Jeff Greene et je lui ai dit de venir me chercher.

Jeff m'a emmené chez un ami, un type à qui appartenait une société de boissons énergétiques. Jeff ne le savait pas, mais une grande fête se déroulait dans la maison, avec un tas de jeunes et jolies filles.

— Assieds-toi là, Mike. Ne bouge pas, a dit Jeff.

Mais bien sûr, la fête est venue à nous et je me suis bientôt retrouvé entouré de filles en maillot de bain.

Jeff avait prévu de me conduire le lendemain dans un autre centre de désintoxication, donc je ne devais passer qu'une nuit dans cette maison. Jeff m'a mis la pression. Je ne pouvais pas bouger, je ne pouvais pas flirter avec les filles, j'étais son prisonnier. On a fini par aller chez lui et le lendemain, Jeff m'a emmené dans une succursale de Promises, dans l'ouest de Los Angeles.

— Hé, Jeff, j'ai plus une thune ! Tu vas devoir payer mon inscription, mec. J'ai envie d'aller mieux, OK ?

On s'est assis dans le bureau de l'employée qui devait s'occuper de mon admission. J'ai vu qu'elle portait une étoile de David. Elle est partie chercher quelques formulaires et je me suis jeté sur Jeff.

— T'as vu, Jeff, elle fait partie de ton peuple. Ça va être bien, on va être bien traités. Ils connaissent le protocole. Parle-lui, Jeff.

Elle est revenue, mais elle a pris l'air sévère, on n'était pas là pour s'amuser. Chaque fois qu'elle présentait un autre aspect du traitement, ça voulait dire encore plus d'argent. Trois mille dollars pour ceci, quatre mille pour cela, vingt-cinq mille pour un autre truc. Une pilule supplémentaire, et c'était encore cinq mille dollars.

Jeff a pâli en voyant la note.

— Putain, Mike, t'as intérêt à devenir sobre, bon sang.

Le 21 janvier, ils m'ont laissé sortir une journée pour assister à la première américaine de mon documentaire, à Sundance. Seano m'a accompagné comme compagnon sobre. Et c'était la première fois que j'allais voir Milan. On a accueilli Kiki à l'aéroport. Elle est descendue de l'avion avec notre petite fille, et elle avait l'air paumée, comme une SDF. Je regardais Milan, j'ai dit bonjour, j'essayais de voir si elle me ressemblait. Kiki pleurait, mais comme j'étais encore tout patraque à cause de la drogue que j'avais dans l'organisme, je n'ai pas ressenti beaucoup de compassion pour elle. Même voir Milan, ça m'a fait tout drôle. C'était un peu : « Bon, encore un bébé né hors mariage. Je pourrais en faire un autre. » Ce n'était pas la réaction que nous avions prévue tous les deux. Je ne crois même pas avoir embrassé Kiki quand je l'ai vue. Nos retrouvailles ont été plutôt embarrassées.

On est allés à la première du film, et ensuite on est retournés à l'hôtel. Je ne pouvais pas faire l'amour avec Kiki parce qu'elle avait encore ses points de suture après l'accouchement, et aussi parce que Seano était là pour m'en

empêcher de toute façon. Milan était adorable, mais tous ses cris m'énervaient. Je ne me sentais pas encore prêt à affronter le bruit. Donc les débuts n'ont pas été très prometteurs, c'est sûr.

Le lendemain matin, je suis retourné en cure à L.A. et Kiki et Milan sont parties pour l'appartement que je leur avais trouvé à Las Vegas. Kiki était toute seule, parce que sa mère était encore dans un centre de réadaptation à Philadelphie à cause de cette connerie de condamnation. Quand j'appelais Kiki, de Promises, elle était toute déprimée, et moi aussi. Elle n'avait pas beaucoup de sympathie pour moi, elle me considérait comme un grand enfant gâté qui se plaint alors que j'étais dans un club de loisirs pour junkies. Mais ce centre n'avait rien à voir avec celui de Malibu. Il se trouvait en ville, à l'angle d'une rue où n'importe qui pouvait entrer et vous enlever ou je ne sais quoi.

Kiki était vraiment stressée à cause de l'argent, parce que je ne pouvais rien lui donner pour le bébé. Elle avait à peine les moyens de se payer des couches. Elle a même menacé de confier notre enfant à l'Assistance publique. Mais j'étais vraiment ruiné. Il me restait quelque chose comme sept mille dollars sur mon compte en banque et je devais plus de huit mille dollars en pensions alimentaires. Jeff finançait ma cure. Chaque fois que je pouvais, je faisais une apparition qui me rapportait dix mille dollars. Sa menace de réclamer une allocation ne m'a pas gêné. Je lui ai dit qu'avec moi elle n'allait pas vivre dans le luxe. Qu'elle aille faire la queue pour quémander des aides. Je pense qu'elle était dans la file d'attente quand Darryl lui a remis les deux cent cinquante dollars qu'il avait retirés à ma banque pour qu'elle achète des couches et de quoi manger.

En février, je suis sorti du centre de désintox et je suis retourné à Las Vegas. Mon projet était de vivre dans ma maison et d'aller voir Kiki et le bébé dans l'appartement voisin. Mais j'étais tellement foutu et fragilisé par ma cure que je suis allé m'installer avec Kiki pendant deux semaines. J'avais littéralement peur de sortir parce que je ne me faisais pas confiance pour rester clean. Avec Kiki, nous avons repris notre relation là où elle s'était arrêtée avant son séjour en prison. On a beaucoup ri, on a regardé la télé et joué avec Milan. Au bout de deux semaines, Crocodile a commencé à nous rendre visite, on allait au salon de coiffure de Mack, on traînait dehors quelques heures par après-midi. Mais j'évitais les ennuis.

Depuis que j'avais été testé positif, je ne dépendais plus des autorités de Las Vegas, mais de Phoenix. Heureusement l'agent de probation de Phoenix

était un type formidable. On est allés là-bas en voiture, Kiki, Milan et moi, pour qu'il constate mes efforts. Il a su que j'avais un nouveau bébé, alors il m'a permis de vivre à Las Vegas et de venir seulement une fois par mois à Phoenix pour un rapport. Après un jour ou deux, on est repartis et j'ai décidé de m'arrêter chez moi avant de déposer Kiki et Milan à leur appartement. Et là, le destin s'en est à nouveau mêlé. Un tuyau avait explosé dans mon lave-vaisselle et toute la maison était inondée. Je ne sais pas si c'était une intervention divine pour me rapprocher encore plus de Kiki, mais ça n'a pas plu au fils de pute que j'étais.

Je me suis installé avec elles dans le petit appartement. Quand on allait faire les courses, on comptait ce qu'on mettait dans notre Caddie, juste pour être sûr de ne pas dépasser notre budget, tellement on était fauchés. Je n'arrêtais pas de retirer des choses du Caddie alors même que Kiki m'assurait qu'elle avait bien compté. Je n'avais pas envie d'avoir la honte à la caisse. La dernière fois que j'avais vécu ça, c'était quand ma mère vivait des allocs. La caissière devait mettre des aliments de côté parce qu'on n'avait pas de quoi les payer. Toute cette angoisse m'est revenue quand on faisait nos courses, Kiki et moi. Pendant toute ma vie adulte, mon idée du shopping, c'était que je pouvais acheter tout ce que je voyais. Maintenant, j'étais intimidé à la simple vue de fruits et légumes. Vous imaginez ? J'étais le boxeur le plus féroce et le plus redouté de son temps, mais je tremblais en pensant au prix d'un paquet de céréales.

Entre Kiki et moi, la relation s'intensifiait. On a beaucoup joué au Trivial Pursuit, pendant des jours et des jours. J'étais encore trop malade pour sortir et affronter le monde. Kiki devait être secrètement heureuse de m'avoir pour elle toute seule. Je pense que mon image d'autrefois pesait encore lourdement sur elle.

Quelques semaines après notre installation ensemble, je suis sorti un après-midi avec Crocodile. On est allés à la salle de gym pour regarder des boxeurs s'entraîner. Mais après, j'ai dit à Crocodile que je voulais de la came. On est rentrés vers dix heures, ce qui était vraiment tard pour moi. Kiki dormait et je suis entré dans la chambre, tout content, je parlais à toute vitesse.

Elle a bondi du lit comme Linda Blair dans *L'Exorciste*.

— Tu as pris de la coke, hein ?

— Non, non, baby.

— Alors pourquoi tu parles aussi vite, putain ? Qu'il aille se faire foutre, ce Crocodile. Il est censé t'aider et il prend de la drogue avec toi.

— Non, ne dis rien à Crocodile. Il ne sait pas que j'en ai pris, ai-je menti.

— Tu me prends vraiment pour une conne, je suis censée croire qu'il n'est pas au courant ?

Elle m'a foutu dehors pour avoir pris de la coke. J'ai vu ça comme un service qu'elle me rendait. J'étais content de partir. Je préférais aller me droguer dehors plutôt que de rester enfermé dans ce petit appartement.

Je me suis lâché sur la coke pendant deux jours, puis je suis rentré. Kiki se faisait du mauvais sang. Mais j'ai juré de ne pas replonger et tout est revenu à la normale.

Jusqu'en mars, du moins, quand Rita, la mère de Kiki, est sortie du centre de réadaptation et est venue habiter chez nous. À quatre dans ce minuscule appart, c'était pas drôle, d'autant que l'un des quatre était ma belle-mère. Je ne pouvais pas faire l'amour avec Kiki sans que sa mère risque de nous entendre, vu l'épaisseur des murs.

C'est à cette époque-là que j'ai fait une série de rechutes. J'étais sage quelques semaines, ensuite je sortais et je faisais le con. Je restais dehors quelques jours, puis je revenais tout contrit.

— Je suis qu'une merde. Je voudrais être mort. Je suis tellement désolé de t'avoir fait ça.

Je ressemblais à un monstre quand je me lâchais comme ça. Quand je me déglingue à la coke, j'ai des boutons partout sur le corps, comme un lépreux. Je me déshydrate et j'ai des plaies sur tout le visage. Je ne peux plus embrasser personne, parce que l'humidité des lèvres me brûle. Je saigne du nez. Je suis tellement congestionné que je ne peux plus parler.

Kiki devenait folle, elle m'engueulait, me traitait de connard et d'imbécile.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu t'énerves ? lui demandais-je.

Alors elle se barrait, et j'étais tellement stone que je ne m'en rendais même pas compte. C'était comme ça, à cette époque-là. Quand j'étais défoncé, je me sentais très bien, mais les gens que j'aimais allaient très mal. Et quand ils allaient très bien, je me sentais mal parce que j'étais sobre.

Après chaque rechute, je restais à la maison une semaine ou deux, puis ça recommençait à me démanger.

— Tu vas replonger, c'est ça ? me disait Kiki. Il est temps.

Ça la rendait très triste parce qu'elle voyait bien que c'était plus fort que moi. Elle me suppliait de rester à la maison pour prendre ma coke si c'était indispensable, pour que je n'aille pas me mettre dans le pétrin à l'extérieur. Mais il n'y a pas de guérison sans rechute, et je faisais de mon mieux pour être sobre.

C'est à ce moment-là que Crocodile a quitté Las Vegas. Il m'a dit qu'il m'aimait trop pour contribuer à mon empoisonnement en restant près de moi. Il est parti pour l'Arizona, a décidé de changer de vie et, de musulman pur et dur, il est devenu un chrétien régénéré. Je lui ai dit que Jésus était cool, mais qu'il ne devait pas perdre toute sa personnalité. Jésus était aussi défendu par des barbares. Je lui ai dit que s'il voulait évangéliser, il devait être comme Harry Belafonte dans *Buck et son complice*, tenir sa Bible dans une main et son revolver dans l'autre. Croc est devenu clean et il n'a pas touché à la drogue depuis 2010.

Kiki n'avait encore jamais affronté mon addiction. Un jour, elle a fait une recherche sur Internet et a trouvé une réunion des Narcotiques anonymes près de chez nous. Elle a noté l'adresse et on y est allés. On avait quelques minutes de retard, donc on s'est assis et on a écouté les autres. Leurs histoires étaient intéressantes : ils avaient perdu tout leur argent au casino. Au bout de quelques minutes, j'ai murmuré à l'oreille de Kiki : « On s'est trompés de réunion. » C'étaient les Joueurs anonymes.

Je ne voulais offenser personne en sortant alors que le groupe discutait encore, mais je n'avais réellement aucune envie d'être là. Donc au bout d'une demi-heure, je me suis levé et je me suis adressé à l'assemblée.

— Excusez-moi, les amis, je suis désolé, mais ma fiancée pensait que c'était les Narcotiques anonymes. Je n'ai pas de problème de jeu, Dieu vous bénisse.

Pendant toute cette période troublée, Kiki a gardé espoir. Elle était toujours optimiste. Je faisais des overdoses de temps à autre, mais elle disait que nous allions monter une boîte qui nous permettrait d'exploiter mon image pour toutes sortes de produits. Elle avait toujours pour nous des rêves positifs. Et moi aussi je rêvais. En voyant Kiki et Milan au quotidien, en voyant les espoirs qu'elle avait pour nous trois, tout ça a traversé le brouillard dans lequel je vivais à cause de la drogue. Un matin, je me suis dit : « Je vais arrêter ces conneries. » Je voulais être éveillé, je voulais me

rendre utile, je voulais participer au jeu de la vie, fonctionner avec tout mon cerveau et réagir de mon mieux. Voilà la vie que je voulais mener.

Mais c’est là que j’ai reçu le coup de téléphone qu’aucun parent ne devrait jamais recevoir. C’était Shelley, la mère de deux de mes enfants, qui appelait de Phoenix :

— Mon bébé est mort ! Mon bébé est mort !

16

J'AI RACCROCHÉ, COMPLÈTEMENT HÉBÉTÉ ; Kiki et sa mère se sont mises à pleurer à l'instant où elles ont appris la nouvelle, comme si c'était leur enfant. Darryl est arrivé au plus vite et nous nous sommes précipités à l'aéroport. Kiki, Rita et Milan ont été emmenées à Phoenix en voiture par Zip, tandis que je fonçais à l'hôpital.

Aujourd'hui encore, je ne comprends pas ce qui s'est passé, ni pourquoi cela s'est passé. Tout ce que je sais, c'est que le câble de sécurité du tapis de course s'est enroulé autour du cou de ma fille de quatre ans. Mon fils a découvert sa sœur dans cette situation, il a couru prévenir Shelley et elle a appelé les urgences. Quand je suis arrivé à l'hôpital, Exodus était sous assistance respiratoire sans aucun espoir d'amélioration.

J'étais furieux. Je voulais trouver un responsable. Mais j'étais entouré de parents d'autres enfants en train de mourir à l'hôpital. Ils sont venus me réconforter. J'étais désormais membre d'un club auquel personne ne veut appartenir, celui des parents endeuillés.

Pourtant, beaucoup de questions se bousculaient encore dans ma tête. Selon moi, ce décès n'a jamais fait l'objet d'une enquête sérieuse. À la mort d'Exodus, je me suis senti plus amer et plus impuissant que jamais. Mon fils Miguel ne serait plus jamais le même. Il gardera toujours dans son esprit l'image de sa sœur pendue. Comment surmonte-t-on une tragédie pareille ? Comment peut-on accepter ce genre de perte ? Ça ne figure pas dans le manuel des AA. Dites-moi dans quel livre ça se trouve, parce que j'ai très envie de le lire. La mort d'Exodus est la seule chose pour laquelle je ne parviens pas à éprouver de gratitude. Quelqu'un doit encaisser la douleur, même si c'est moi. Cela fait maintenant quatre ans et je ne sais toujours pas comment je vais survivre à ça. Je me demande souvent si les choses se seraient passées autrement si j'avais été là.

Kiki et les autres sont descendues au W Hotel. J'y suis allé ce soir-là, j'étais vidé, ébranlé. Tout le monde a essayé de me consoler, mais comment peut-on consoler quelqu'un qui vient de perdre son enfant ? Je tentais de ne pas craquer, mais je fondais en larmes, puis j'inspirais très profondément.

La dernière chose que j’avais envie de faire, c’était de me défoncer, donc Kiki m’a donné des médicaments chinois à base de plantes pour me calmer.

Les appareils qui maintenaient Exodus en vie ont été débranchés le lendemain. À son enterrement, je n’ai pas su quoi faire. Il faut rester debout et remercier tout le monde d’être venu, être reconnaissant pour leur soutien, donc j’ai tenu le coup.

— Merci beaucoup d’être venu, ai-je réussi à articuler.

Je n’avais pas la moindre idée de ce que j’étais censé faire, alors je me suis assis. Mon fils Amir est arrivé et il a pris la parole. J’étais encore sous le choc, mais j’étais lucide ; je l’ai regardé, il racontait des anecdotes sur sa sœur et il le faisait très calmement, comme un pro. « Mais qu’est-ce qui se passe ici ? » ai-je pensé. Le grand frère parlait pour sa sœur. Il a été formidable. Je me suis senti beaucoup mieux après son intervention.

Tout le monde m’a soutenu. Marilyn était à mes côtés. C’était une ancienne combattante, elle avait une connaissance intime de la mort. Monica a été extraordinaire. Amir et Rayna avaient toujours été proches de Miguel et d’Exodus, et parfois, quand j’étais fauché, Monica payait leur loyer et leurs factures. Ma fille aînée Mikey était là, ainsi que ma belle-fille Gena. J’étais si fier que tous mes enfants soient présents, qu’ils soient si forts et rendent hommage à leur sœur. Kiki et moi étions d’accord : il valait mieux que Milan reste à l’hôtel pour qu’elle ne bouleverse pas Shelley qui venait de perdre sa propre petite fille. Face à la tragédie, nous ne formions qu’une seule et grande famille.

Exodus a eu un enterrement digne d’une grande personnalité. À la maison, ils écoutaient de la musique espagnole et son chanteur préféré était Nigga, une star panaméenne du reggaeton. J’ai appelé Luis de Cuba, qui m’a mis en contact avec Roberto Duran. Le fils de Roberto a passé un coup de fil et Nigga est venu chanter ; il a été merveilleux. Je ne l’avais pas compris jusque-là, mais j’ai su tout à coup pourquoi j’avais toujours aimé Duran. Jamais je ne pourrai assez le remercier d’avoir persuadé Nigga de chanter pour l’enterrement de ma fille. J’aurai toujours une dette envers lui et envers Nigga pour leur compassion. Je ferais tout pour eux. J’étais très sensible au soutien que tout le monde m’a apporté. Entre la facture de l’hôpital et l’enterrement, tout ça a coûté deux cent mille dollars, payés grâce à des dons.

On est restés quelques jours à Phoenix, puis on est repartis pour Las Vegas. J'ai emmené avec moi mon fils Miguel, parce que Shelley était très mal. Ma fille aînée Mikey est également revenue avec nous. Donc maintenant nous étions trois adultes et trois enfants dans ce minuscule appartement.

J'ai vraiment été abasourdi par tous les témoignages d'affection de parfaits inconnus. Ça m'a fait comprendre que moi aussi j'aimerais être utile à la société, et pas seulement être un glouton égoïste. Je voulais également arrêter de coucher avec toutes les femmes et rester fidèle à une seule. Je voulais devenir un adulte responsable, un père responsable. Je ne savais pas comment faire, mais j'avais l'envie d'y parvenir. Et avec tout cet argent, cette gloire, ces titres, tout ce que j'avais récolté, c'était un divorce et une série d'enfants sans père. Mais après la mort tragique d'Exodus, ma conception du monde a entièrement changé. J'ai compris que tout ce que j'avais toujours pris pour la vérité n'était qu'un mensonge, donc j'ai dû tout recommencer à zéro.

Je souhaitais créer une sorte d'héritage pour Exodus au paradis. Je voulais qu'elle sache que son père se conduisait de façon digne, qu'il maîtrisait sa rage et allait adopter un tout nouveau style de vie. J'avais perdu Exodus, mais j'avais Milan. Je voulais que Milan ait une sœur de son âge pour qu'elles puissent grandir ensemble. Je crois vraiment, du fond du cœur, que Milan était un don du ciel pour m'aider à surmonter cette tragédie, même si elle ne prendrait jamais la place d'Exodus. C'était une occasion pour moi d'être un père responsable. Grâce à elle, je pourrais œuvrer à recréer une relation avec mes autres enfants. Depuis des années et des années, j'allais aux réunions des AA, je lisais le manuel, je travaillais à mon programme. Puis tout à coup, ma fille est morte et cette réalité s'est imposée sans même que je m'en rende compte. J'étais en pilote automatique et tout à coup, bam. Ça n'est pas arrivé du jour au lendemain, il y a eu des accidents de parcours, mais c'était en moi. Mike, maîtrise ton désir sexuel. Mike, maîtrise ton attitude avec les femmes. Mike, arrête la came. Mike, perds du poids et retrouve la forme. Mike, ne regarde pas une femme plus de trois secondes. Je ne veux pas dire que j'étais possédé, ça n'avait rien de surnaturel, mais tout à coup, les leçons de la désintox ont fait sens.

Je savais que Cus m'avait inculqué une sacrée discipline, mais tout ce que j'avais accompli avec lui était lié à l'idée que j'étais supérieur aux autres. À présent, j'utilisais les mêmes outils, mais d'un autre point de vue, celui de l'humilité et non plus de la supériorité. Mais j'avais encore l'idée mégalomane que je pouvais y arriver. Même si ça allait être dur et pénible, le mégalo en moi disait : « Ça va se faire et tu vas en baver. » C'est ce à quoi j'étais habitué depuis toujours. Rien d'autre ne comptait à part accomplir cet acte.

Mais pour le moment, ça restait théorique. Une semaine après la mort d'Exodus, toute cette douleur a eu raison de moi. Kiki et Rita étaient sorties, j'ai dit à ma fille Mikey de fermer la porte à clé et je suis parti me chercher de la coke. Quand je suis dans cet état-là, je deviens démoniaque. J'ai disparu pour quelques jours à plusieurs reprises. Kiki était tellement contrariée et inquiète de ne plus pouvoir m'aider. Personne ne pouvait m'empêcher de me défoncer. Alors, à contrecœur, Kiki m'a supplié de rester à la maison pour prendre de la coke si je ne pouvais pas faire autrement, pour qu'elle sache qu'il ne m'arriverait rien. Une nuit, je ne me suis pas couché, j'étais bourré de coke, et Kiki n'a pas dormi non plus, on a parlé ensemble. Dès le lendemain matin, elle devait rencontrer son agent de probation. Cette nuit-là, on a discuté sérieusement et on a décidé qu'on allait bientôt se marier. Quand elle est partie, j'étais encore tout ému, je l'ai embrassée et serrée dans mes bras plusieurs fois. Puis je suis allé lui faire signe du haut du balcon.

— Je t'aime, ai-je dit en lui envoyant un baiser pendant qu'elle montait dans la voiture.

Kiki est allée à son rendez-vous et son agent de probation lui a fait passer un dernier test d'urine. Au bout de quelques minutes, la flic est revenue dans la pièce.

— Il y a de la cocaïne dans votre organisme.

— C'est impossible, je ne prends pas de drogue, a protesté Kiki.

— C'est très grave, Kiki. Vous allaitez votre bébé. Un test positif peut enclencher une procédure qui vous privera de votre enfant et le placera sous la responsabilité d'un parent adoptif.

— Quoi ? Je n'ai pas pris de coke ! Attendez. Est-ce qu'un test peut être positif simplement parce qu'on a embrassé quelqu'un qui prend de la coke ?

— Je n’ai jamais entendu parler d’un cas semblable. Mais si vous pensez que c’est la façon dont la drogue est entrée dans votre organisme, vous n’avez qu’à rester ici une heure et nous ferons un nouveau test d’urine. Si c’est juste ça, elle sera sortie de votre organisme d’ici là.

C’est alors que mon téléphone a sonné.

— Espèce de salaud, hurlait Kiki. Ils vont m’enlever mon bébé à cause de ta putain d’addiction. Je viens d’être testée positive à la coke. Maintenant tes addictions foutent en l’air ma famille. Je risque de perdre ma fille ! Comment tu as pu prendre de la coke avant de m’embrasser ce matin ?

Elle m’avait coincé. J’adorais lécher de la came. Et je ne parle pas d’en lécher un petit résidu sur le bout de papier où elle est emballée. Je parle d’un pot de coke. Je mettais ma langue au fond du pot et je léchais de la cocaïne pure. Au point de ne plus sentir ma langue.

J’ai raccroché, j’ai dit à Mikey de s’enfermer à nouveau dans la maison et je suis parti me promener. J’ai fait trente kilomètres à pied, de ma maison à Henderson jusqu’au ghetto des quartiers ouest de Las Vegas. J’étais défoncé, je suais comme un bœuf, et les gens s’arrêtaient pour me proposer de me raccompagner.

— Mike, monte dans la bagnole.

— Non, fous-moi la paix, mec. Je suis dans la merde.

— Tu veux que j’appelle les flics ?

— Non, non, c’est bon.

Napoléon a dit un jour : « Du sublime au ridicule, il n’y a qu’un pas. » Moi, j’avais fait cent mille pas. Kiki avait attendu une heure, et elle avait fait un nouveau test, qui avait été négatif cette fois, mais je ne le savais pas. J’ai continué à marcher et en rentrant à la maison j’ai pris de la coke et je me suis lâché pendant deux jours.

Puis ça a été mon tour de passer un test d’urine. Ma pisse n’était pas clean. Je ne m’inquiétais pas parce que l’associé de mon avocat était pote avec mon agent de probation, mais cette fois il n’a pas laissé courir. Donc entre mon test et l’incident du baiser rapporté par l’officier de conditionnelle de Kiki, il était très possible qu’on me renvoie en prison ou que je doive au moins retourner dans l’Arizona pour une liberté surveillée bien plus rigoureuse. Ça aurait voulu dire que Kiki et moi nous serions séparés puisqu’elle était en conditionnelle à Las Vegas.

— Mike, si tu vas en prison, je n’ai aucun droit en tant que simple compagne, m’a dit un jour Kiki. Je suis en liberté conditionnelle moi aussi. Je ne pourrai peut-être même pas te rendre visite, alors que nous avons un enfant. C’est pour ça aussi que je veux qu’on se marie. De toute façon, on prévoyait de se marier.

— D’accord, tu veux faire ça quand ?

— T’es sérieux ? Demain.

— Pourquoi pas ce soir ?

Il était environ dix-huit heures, c’était le 6 juin, une dizaine de jours après la mort d’Exodus. Kiki a cherché « chapelles de mariage » sur Google, elle a passé quelques coups de fil et à la chapelle du Hilton de Las Vegas, on lui a dit qu’ils pouvaient nous prendre tout de suite. Dans la bouche de Kiki, ça semblait parfaitement raisonnable, mais j’adorais cette femme avec son idée folle. Je n’avais pas envie de l’épouser pour qu’elle puisse venir me voir en prison avec le bébé, j’avais envie de l’épouser parce que je ne voulais pas vivre sans elle. Nous en parlions depuis un moment et elle m’avait dit qu’elle n’allait pas me fixer d’ultimatum, mais que si je ne l’enfermais pas, elle n’attendrait pas des années pour se marier. Elle pourrait choisir une autre situation, si l’occasion se présentait, parce qu’elle voulait être mariée.

Juste après avoir suggéré de nous marier le soir même, j’ai ressenti une douleur terrible à cause d’un nerf coincé ou de quelque chose dans mon cou. On était en route pour le Hilton et je me suis mis à me tortiller.

— Tu n’es pas obligé de m’épouser. Je ne peux pas te forcer, a dit Kiki avant de se mettre à pleurer.

— Je veux t’épouser, mais c’est juste que j’ai une douleur horrible, baby. Pourquoi il faut toujours que tout tourne autour de toi ? Pourquoi je serais obligé d’être heureux et de glousser comme toi ? J’ai mal, putain !

J’étais en ruine. J’avais des plaies partout sur la bouche à cause de la coke. J’étais obèse et maintenant j’avais ce nerf coincé. De son côté, Kiki avait fait plein de bizarreries liées à ce mariage. Comme elle était superstitieuse, elle avait respecté la tradition anglo-saxonne selon laquelle il faut porter quelque chose de bleu (sa petite culotte), quelque chose d’emprunté (un bracelet de sa mère) et quelque chose de vieux (ça, c’était facile). En arrivant à la chapelle, on n’en croyait pas nos yeux : le type qui allait nous marier ressemblait à Slick, le manager noir de Big Boss Man. On

avait l’air tous les deux si mal en point qu’au départ on ne voulait pas de photos, mais on a fini par se laisser persuader. On a commencé à les regarder quand le type qui avait célébré la cérémonie a dit :

— Il y aura un don de soixante-quinze dollars minimum.

Comment peut-on fixer le montant d’un don ? J’ai eu l’impression qu’il était prêt à appeler les flics si on partait avec les photos.

On est rentrés, et on a entendu Milan pleurer, donc Kiki est allée tout de suite lui donner le sein. Rita regardait la télé.

— Belle-maman, on vient de se marier, lui ai-je dit.

— Tu plaisantes ? Qui vous a mariés ?

— Slick de la WWF.

Puis je lui ai dit la vérité et elle a été enthousiaste.

Mais il n’y a eu ni échange d’anneaux ni voyage de noces. Les alliances ne viendraient qu’un an après, et la lune de miel n’a duré que quelques jours. Kiki et moi, on ne s’était jamais disputés. On était cool jusqu’au moment où on a dit Oui, et là on s’est mis à se battre comme des chiffonniers. Quand j’ai pris conscience de la réalité, je me suis dit : « Mais qu’est-ce qui se passe, bordel ? » J’étais encore en pleine addiction et je dépassais beaucoup les limites. Je sortais quand je voulais. Mais je progressais : au lieu de prendre de la coke tous les jours, je n’en prenais plus qu’une fois par semaine. Puis je suis passé d’une fois par semaine à une fois tous les quinze jours, puis une fois toutes les trois semaines, et une fois par mois.

À chaque rechute, j’étais honteux parce qu’en rentrant je retrouvais Kiki, sa mère et notre petit bébé. Je revenais en sueur comme un porc, brûlant, et Rita me mettait des compresses froides pendant que Kiki m’engueulait.

— Tu vois pas que ta mère est là ? Boucle-la, merde, ai-je dit à Kiki. Sois comme ta mère.

— Ma mère n’est pas mariée avec toi.

Une semaine après mon anniversaire, je suis sorti avec un ami et j’ai passé la nuit dehors à prendre de la coke. Kiki n’arrivait pas à dormir parce que j’avais découché, donc elle a tapé mon nom sur Google, au cas où j’aurais été arrêté. Puis elle a poussé un cri et a couru jusqu’à la chambre de sa mère.

— Mike est mort ! Je viens de le voir sur Internet !

Ils disaient que, tout en fêtant mon anniversaire avec des amis, j'avais succombé à une crise cardiaque.

Rita a aussitôt pris le téléphone pour appeler le coroner, celui qui se charge des décès pour l'administration.

— Vous avez un Mike Tyson à la morgue ?

— Pourquoi voulez-vous savoir ça ?

— Parce qu'il est mort.

— Comment savez-vous qu'il est mort ?

— C'est tout le problème. Nous ne savons pas s'il est mort, c'est pour ça qu'on vous appelle. Nous sommes sa belle-mère et sa femme. Nous essayons de savoir si vous avez son corps.

Ils ont mis Rita en attente, puis un autre type a répondu.

— Non, nous n'avons personne de ce nom-là.

Le lendemain, je suis rentré à la maison comme si de rien n'était.

— Salut tout le monde.

J'étais complètement stone.

— T'es vraiment un sale con, a dit Kiki. Je te cherchais, je suis allé sur Internet et ils disaient que tu étais mort d'une crise cardiaque.

Je me suis mis à rire.

— Ceux qui annoncent ma mort exagèrent beaucoup, ai-je répliqué, paraphrasant Mark Twain.

Kiki n'a pas trouvé ça drôle. Elle a pris Milan dans ses bras.

— Je me casse.

Et elle a filé jusqu'à la voiture.

— Où vas-tu ? a demandé Rita.

— Je m'en vais, c'est tout. Tu restes avec lui ?

— Oui, il faut bien que quelqu'un reste.

— Vous en faites pas, belle-maman, je m'occuperai de vous.

Comme si j'étais en état de m'occuper de quiconque. Je pouvais à peine tenir debout.

Kiki s'est un peu calmée et elle est revenue. Elle avait peur de m'avoir forcé à l'épouser, que ce soit la raison de notre dispute et de ma fugue.

— Tu as l'impression d'être prisonnier ? m'a-t-elle demandé.

— Tu sais que personne ne peut m'obliger à faire une chose si je n'en ai pas envie.

J'en avais marre de mes propres fugues. Quelques semaines auparavant, *Very Bad Trip* était sorti et c'était un énorme succès. Je me défonçais encore, mais j'ai appelé Todd Phillips, le réalisateur.

— C'est quand, ton prochain putain de film, Todd ? Yo, je veux jouer dedans, Todd. Te fous pas de moi.

En juillet, nous sommes allés à L.A. pour le Teen Choice Awards, parce que *Very Bad Trip* avait été nominé. J'y suis allé avec Rayna, la fille que j'avais eue avec Monica, et elle était tout excitée de rencontrer les frères Jonas. Ils présentaient la soirée et ils ont voulu faire un sketch où je jouais le coiffeur sadique qui coupait les cheveux de l'un des deux frères.

Quelques semaines plus tard, on était à nouveau à L.A. pour les ESPY Awards. Cette visite ne s'est pas aussi bien passée que la première. On était tellement fauchés qu'on n'a même pas pu s'offrir quelques jours de plus à l'hôtel où la chaîne ESPN nous avait logés. Après la soirée, on s'est disputés en rentrant à l'hôtel, Kiki et moi, donc elle est partie dans la chambre avec Milan, Rital et Darryl. Moi, j'ai repris la voiture. J'avais apporté de la coke en cachette, je sortais régulièrement en prendre et boire des coups, donc j'étais déjà bien défoncé. J'ai fait démarrer la voiture et je me suis rappelé que j'avais oublié mon téléphone sur le banc où j'attendais le voiturier, alors je suis allé rechercher mon portable, mais j'ai laissé les clés à l'intérieur.

Tous les gens présents à la cérémonie sortaient et j'ai vu une jeune Blanche avec qui j'avais passé une nuit quelques années auparavant. Elle aussi était descendue à l'hôtel.

— Salut, tu fais quoi ? lui ai-je demandé.

Elle a jeté un coup d'œil en direction de mon visage et a eu peur. Elle a vu que je n'étais pas dans mon état normal.

— Non, non, je remonte dans ma chambre, a-t-elle dit avant de s'enfuir.

OK, j'imagine que pour elle aussi, c'était juste un coup d'un soir. Donc j'ai appelé les dépanneurs, ils m'ont ouvert la voiture et ils n'ont même pas voulu que je les paie. Je me suis assis au volant et je suis parti. Un de mes amis donnait une cocaïne-party chez lui à Beverly Hills. Je ne voulais pas rater ça, mais je n'avais aucune idée de l'itinéraire à suivre. J'ai dû

zigzaguer un peu et faire une embardée. Puis j'ai vu des phares dans mon rétroviseur, j'ai entendu une sirène et une voix amplifiée :

— Garez-vous sur le bord de la route.

Je me suis garé, et je suis même monté sur le trottoir tellement j'étais défoncé. Oh merde ! J'étais bon pour retourner tout droit en prison. Le flic est sorti de sa voiture et s'est approché de mon véhicule. J'ai baissé ma vitre.

— Mike Tyson ! Ça alors ! Vous êtes génial dans *Very Bad Trip*. On vous suit depuis un moment, Mike. Vous n'arrêtez pas de zigzaguer de droite à gauche.

Je devais tenir ça de Cus, mais, en un dixième de seconde, dès que j'ai détecté sa sympathie, je lui ai offert toute mon affection. J'avais intérêt, parce que mon permis était suspendu et que je n'avais pas les papiers de la voiture.

— Salut, je suis désolé si je conduisais n'importe comment, mais je suis un peu perdu. J'essaie d'aller chez un ami à Beverly Hills, mais je ne sais pas comment y arriver par l'autoroute. Vous pouvez m'aider si je vous donne l'adresse ?

Je lui ai remis la feuille où figuraient les coordonnées de mon ami. Il l'a prise et est reparti vers sa voiture. Ça a pris un temps infini, donc je suis devenu parano, j'ai cru qu'il consultait mon casier judiciaire et qu'il allait voir ma suspension de permis. Je suais à grosses gouttes quand il est revenu.

— OK, Mike, c'est bon. Suivez-nous et on va vous escorter jusque là-bas.

Yes ! Je venais de jouer ma carte « Vous êtes libéré de prison parce que vous êtes une célébrité ». Je ne pensais pas que les flics allaient se montrer charmants, mais ils m'ont emmené jusqu'à la fête et ils m'ont même escorté jusqu'à la porte d'entrée !

Mon ami a eu l'air choqué de me voir avec deux membres de la police de Los Angeles.

— Nous laissons Mike Tyson sous votre garde, et vous avez intérêt à ce qu'il rentre chez lui sain et sauf demain matin. Si nous apprenons que vous l'avez laissé prendre le volant, nous avons votre adresse dans nos dossiers, a dit l'un des deux flics.

Il n’y a pas pire que deux flics pour casser l’ambiance d’une coke-party. Dès qu’ils sont partis, tous les invités sont partis aussi. Alors je suis remonté dans ma voiture, complètement bourré et défoncé, et je me suis bientôt retrouvé au Hilton de Beverly Hills. Je me suis garé et je suis entré dans l’hôtel pour boire un verre et téléphoner pour me procurer un peu plus de coke. Quand je suis ressorti, le voiturier n’a pas voulu me donner les clés.

— Vous ne pouvez pas conduire comme ça. Je garde votre voiture.

Donc j’ai appelé Kiki pour qu’elle vienne me chercher. Avant qu’elle arrive, j’ai changé d’avis et j’ai pris un taxi pour aller au bar à cigares de mon ami Mark, sur Sunset Boulevard. Il n’était pas là, mais son associé m’a accueilli. Dès qu’il m’a vu, il a eu l’air si inquiet qu’il a aussitôt chassé tous les clients, a fermé la boutique et a appelé Mark. Mark est venu et m’a emmené chez mon ami Jeff Greene.

À l’hôtel, Kiki avait trouvé la voiture, mais pas moi. Des amis l’appelaient pour lui dire qu’ils m’avaient vu à tel ou tel endroit. Le temps qu’elle arrive au bar à cigares, je n’y étais plus depuis longtemps. On s’est finalement rejoints à l’Andaz Hotel de Sunset Boulevard, et on y a passé la nuit avant de repartir pour Las Vegas.

J’ai fait plusieurs autres rechutes et Kiki a décidé qu’il était temps de me renvoyer en cure de désintox. Cette fois, on n’avait pas un sou et elle n’allait sûrement pas m’envoyer dans un palais où on dorlotait les célébrités, comme Wonderland ou Promises. Elle pensait qu’il me fallait un vrai programme. Alors elle a trouvé sur Internet un truc qui s’appelait Impact, à environ une heure de L.A., à Palm Springs. Elle a lu la brochure en ligne et a pensé que la discipline dont ils parlaient me ferait du bien. Il me fallait une approche sans chichis, sans fioritures, pas des conneries pour chouchouter les stars. Elle ne savait rien des cures, donc elle ne soupçonnait pas que cet endroit était destiné à la racaille. Elle a continué à me harceler jusqu’à ce que j’accepte d’y aller.

J’ai emballé quelques doses de coke, fait mon sac et je suis parti pour la Californie avec Darryl. Je me suis fait un dernier shoot avec d’arriver. Je me suis installé et un des conseillers m’a demandé si j’avais de la drogue avec moi. Je lui ai donné ce qui me restait, presque trois grammes et demi.

— C’est bien, a-t-il dit.

Et il a disparu dans une autre pièce. Quand il est revenu, il avait l'air bizarre. Ce fils de pute avait consommé ma coke. Et c'était de la bonne, en plus. L'établissement était dirigé par un junkie ! On m'a emmené à ma chambre, qui se trouvait dans une caravane. Cet endroit était à la base un parking à caravanes.

Je n'étais pas ravi d'être là. C'était plein d'accros à la méthamphétamine, des gars violents, et il y avait des gangsters punis par les tribunaux, avec lesquels je pensais que j'allais vraiment devoir me battre. J'ai tenu une nuit et à huit heures du matin je leur ai dit que je partais. Ils ont appelé Kiki pour lui dire que je n'étais pas heureux et que je voulais m'en aller. À onze heures, ils l'ont rappelée.

— Écoutez, il n'est vraiment pas heureux.

Après, c'est moi qui l'ai appelée.

— Je ne peux pas croire que tu m'aies envoyé ici. Je ne resterai pas, je pars.

— Essaie d'y rester un peu, m'a-t-elle imploré.

Une demi-heure plus tard, j'ai cassé une chaise qui ressemblait à du mobilier de jardin, et ils m'ont conduit à l'arrêt de bus le plus proche. C'était un endroit bien trop dur pour moi. Mais je dois avouer qu'à Wonderland ou à Promises, il m'avait fallu entre huit et quatorze mois pour me remettre d'aplomb. J'ai passé une demi-journée dans cet endroit-ci, mais après, à part une petite rechute, je n'ai plus jamais bu un verre ni pris de coke une seule fois.

Le succès de *Very Bad Trip* a joué un rôle crucial pour me pousser à devenir clean. Je me rappelle, juste après la première du film, qu'un petit garçon et son père m'ont croisé dans la rue.

— Regarde, papa. C'est Mike Tyson, l'acteur.

— Hé, à une époque, j'étais aussi le meilleur boxeur du monde, petit !

Ça a commencé à se produire de plus en plus souvent. Toute une génération de gamins m'ont connu acteur, pas boxeur. C'est arrivé en un clin d'œil. J'étais drogué à la coke, presque suicidaire, je menais la vie d'un loser – et BAM ! –, c'est arrivé si vite que c'en était presque inconfortable. Mais je savais que je ne pouvais pas manquer cette occasion de me réinventer. Pourtant, avant d'y parvenir, il fallait que je me reprogramme de fond en comble. Je me répétais :

— Je vais changer, je vais gagner, je ne vais pas finir comme ça.

Je suis retourné aux principes de Cus. Personne ne pouvait m'arrêter. Mon règne serait invincible. J'avais été accro à la coke, je ne savais même pas sur quoi je régnerais. Ce n'était plus la boxe, mais j'avais la même idéologie, le même élan, la même soif d'avancer.

Pourtant, ce n'était plus la même soif. Je n'étais pas un cas désespéré, quand j'étais gosse. Je croyais encore que j'étais quelqu'un, à l'époque. Mais à présent, j'avais couché avec des esprits très malfaisants et j'avais anéanti tous mes rêves, tous mes espoirs.

De grands réalisateurs, de grands acteurs me téléphonaient pour me dire que je devais continuer dans le cinéma.

— Il faut que tu fasses des rôles comiques. Oublie les rôles de dur. Tu es un type sympa, Mike. Personne ne le voit parce que c'est occulté par toutes les merdes qui te sont arrivées dans la vie. Mais il faut que tu restes dans la lumière, parce que dans ces moments-là, tu brilles.

Ils avaient raison. Toute cette noirceur, c'était une attitude, un personnage que Cus m'avait imposé. Cus voulait que j'intimide les gens. Il m'utilisait pour parvenir à ses propres fins. Enfin, entendons-nous bien : c'était de bonnes fins, et si c'était à refaire, je le referais, mais en plus méchant, en plus féroce.

Donc, moi qui étais désespéré auparavant, j'avais à nouveau un but. Que s'est-il passé ? Ma vanité est entrée en jeu. Tout le monde me disait : « Tu es si bon au cinéma, tu devrais continuer. » Puis je me suis regardé dans la glace.

Ce corps ne vaut rien pour le cinéma. Qui aurait envie de baiser avec ce mec ? Qui me trouverait sexy ? Je ne suis qu'un gros lard. Je pèse cent soixante-dix kilos, et comme l'écran me grossit le cul, j'ai l'air d'en peser trois cents. Je vais devoir me faire faire des costumes chez les fabricants de chapiteaux de cirque.

Il me fallait une sérieuse remise en forme. Pendant cinq semaines, je n'ai plus mangé que de la soupe à la tomate et au basilic. Ma femme avait décidé de suivre un régime végétarien pendant une semaine et je l'ai accompagnée. Sauf que moi, j'ai continué. Eh oui, je suis devenu végétarien !

J'en avais marre d'être un gros porc. J'avais honte de faire l'amour avec ma femme quand j'étais si gras. Encore le narcissique avec ses illusions de grandeur ! Je viens d'une lignée de gens pathologiquement obèses. C'est ce

que je suis. Mais je suis tellement orgueilleux que j'allais me casser le cul et faire tout ce que je détestais plutôt que d'être le gros lard que je suis réellement. C'est là que la discipline a repris le dessus. Ça ne s'improvise pas. Il fallait que j'organise une réunion de comité dans ma tête et que je donne les ordres. Voici ce que nous allons faire. Voici les mesures concrètes qu'il faut prendre pour atteindre cet objectif.

La viande, ça ne m'a pas manqué. J'ai triché une fois pour prendre un tout petit morceau de bœuf, mais ça n'est pas passé et j'ai commencé à vomir. C'était devenu comme du poison pour mon corps. Toute cette viande que je mangeais avant ne faisait qu'alimenter mon agressivité. Et les produits laitiers me faisaient gonfler. Désormais, je mangeais beaucoup de haricots et Kiki me préparait de délicieux cocktails de fruits et de légumes. Une fois que je me suis lancé à fond dans le végétarisme, tous mes maux ont disparu. Ma pression sanguine trop élevée, mon arthrite, mon fort taux de glucose, pouf, disparu. Avant, j'étais un mort vivant, je mangeais de la merde et je fumais tous ces cigarillos à la Al Capone. À présent, je mangeais sainement, je faisais trois heures d'exercice et de gym par jour. Je ne suis qu'un extrémiste. C'était soit le yoga, soit l'aiguille dans le bras. L'un ou l'autre.

En octobre, Oprah Winfrey m'a invité à son émission. Le DVD de mon documentaire était sorti en août, et tout le monde me disait que c'était l'occasion rêvée d'en faire la promo. Mais je venais d'entreprendre mon régime draconien et j'étais encore énorme. Comme je n'étais jamais allé chez Oprah, j'ai quand même accepté. On a tout abordé dans cette interview : la mort d'Exodus, ma relation houleuse avec Robin… Oprah a même évoqué Kiki et ma petite Milan. Mais quand on a parlé du match où j'avais mordu l'oreille d'Evander, elle s'est animée pour de bon.

— Quand vous avez présenté des excuses, vous le pensiez vraiment ?

— Non. Ce n'était pas sincère, c'était complètement hypocrite.

— Merci d'avoir dit ça, parce qu'en entendant vos excuses, ça ne m'avait pas paru sincère. Pourquoi l'avez-vous fait ? Parce que vous vous sentiez obligé de le faire ?

— Probablement. Tout le monde me tapait sur les nerfs dans mon équipe. J'ai dit : « OK, je vais m'excuser. » En réalité, j'étais surtout indigné, tellement c'était hypocrite. J'aurais juste voulu pouvoir discuter avec lui, lui serrer la main et lui dire ce que je ressentais.

— Vous lui avez parlé ?

— Non, je pense qu'il se méfie un peu quand il me voit, vous savez.

Après la diffusion, Oprah a été inondée de lettres et d'appels. Certains lui reprochaient d'avoir invité un violeur condamné, mais la majorité des courriels et des coups de téléphone étaient des messages de soutien. Les téléspectateurs avaient compris d'où je venais. Evander a appelé Oprah pour lui demander de nous réunir lors d'une émission. Oprah a sauté sur l'occasion et, une semaine plus tard, je repartais pour Chicago.

J'ai été très content de revoir Evander. On sortait tous les deux du ruisseau et on était devenus des boxeurs établis et estimés. J'ai eu l'occasion de lui présenter de vraies excuses en public ; on a pu tous les deux montrer aux jeunes qu'on pouvait se réconcilier. C'était un exemple pour les inciter à ne pas s'entre-tuer dans une violence insensée.

Oprah a suscité la réaction d'une autre personne. Robin n'était plus sous le feu des projecteurs depuis un moment, donc elle a appelé pour protester contre le passage de ma première interview dans lequel il avait été question d'elle. Oprah avait diffusé une vidéo où Robin disait du mal de moi pendant que je gardais le silence, sur *20/20*.

— Pourquoi êtes-vous resté là sans rien dire ? m'a demandé Oprah.

— Je ne sais pas, j'étais juste accablé.

— Vous avez été surpris qu'elle dise tout ça ?

— Oui. J'aurais bien aimé la baffer à ce moment-là, mais je ne l'ai pas fait.

Quand j'ai dit ça, tout le public a ri.

Robin était en colère. Elle a même obtenu d'Oprah de venir à l'émission pour me contredire et faire redémarrer sa carrière. J'ai vraiment rendu service à tout le monde.

Tous nos amis ont appelé pour nous dire que mes apparitions télévisées avaient été formidables. Mais je n'ai pas eu le cœur de les regarder. J'étais tellement embarrassé par mon poids que ça aurait été trop déprimant.

Néanmoins, je m'en suis tenu à mon régime végétarien, j'ai continué le sport, et lentement mais sûrement les kilos ont commencé à fondre. Puis, fin janvier 2010, je suis allé dans un bar du ghetto de Las Vegas ; un de mes amis était là, et sans réfléchir, j'ai pris un peu de drogue. Je n'avais pas rechuté depuis six mois. Je ne sais pas pourquoi j'ai baissé ma garde pour laisser entrer le diable, mais je l'ai fait. Je n'en ai pas pris beaucoup, mais

c’était quand même de la coke. Je suis rentré assez tôt ce soir-là ; Kiki ne dormait pas et elle a aussitôt deviné que je m’étais défoncé. Elle n’a pas hurlé, elle ne m’a pas engueulé ou chassé, elle n’a pas menacé de se barrer avec le bébé comme les fois d’avant. Elle est juste partie dormir dans la chambre de Milan. Je n’arrêtais pas d’aller lui parler, je me sentais tellement coupable. Je n’avais pas envie de la décevoir et je ne voulais surtout pas que Milan me voie un jour dans cet état.

— Donc tu as pris de la coke ce soir, hein ? a demandé Kiki.

— Oui.

— Putain, Mike, arrête. Il faut que tu repartes en désintox. Il faut que tout ça s’arrête.

— Non, je t’en prie, laisse-moi encore une chance.

Je n’avais pas la moindre envie de repartir dans l’enfer des caravanes de désintoxication.

— Tu devras y aller demain matin.

— Tout ira bien. Je t’assure. Laisse-moi juste une dernière chance.

Elle a accepté. Et depuis je n’ai plus bu un verre, plus pris une ligne de coke.

Nous avions encore un problème de revenus. En février, nous sommes allés en Europe, j’avais une conférence en Angleterre et une rencontre en France. En Suisse, j’ai été payé pour faire une apparition dans une grande boîte de nuit et juste y passer un moment. Mais d’abord nous sommes allés en Italie, où je suis passé dans l’équivalent local de *Danse avec les stars*. J’avais hésité, mais ils me proposaient toujours plus et on avait besoin d’argent. Quand Kiki a vu ma partenaire, elle n’a pas été ravie. C’était une séduisante Italienne qui n’arrêtait pas de flirter avec moi. À un moment, j’ai essayé de sortir mes cigarettes de ma poche et elle a dit : « Non, je peux les attraper. » Quand elle m’a touché, je suis devenu nerveux. Kiki a pu assister aux répétitions derrière un miroir sans tain, à travers lequel je sentais son regard. Je me suis mis à transpirer, la fille a essayé de m’essuyer avec sa main et j’ai lâché un juron. Cette demoiselle ne m’intéressait pas et je savais que Kiki devait être prête à exploser à cause de mon comportement passé. Mais tout s’est bien terminé, nous avons fait notre numéro jusqu’au bout, sans nous ridiculiser.

De retour aux États-Unis, j’ai été la guest-star d’un épisode d’*Entourage*. J’avais vu Jeremy Piven un jour où je parlais avec Jamie Foxx dans une

boîte de Las Vegas, mais j'étais trop défoncé pour aller lui serrer la main. Peu après, j'ai reçu un appel disant qu'ils voulaient que je participe à un épisode de la série, où je jouerais un des clients d'Ari Gold, pour me plaindre qu'il ne me donnait pas assez de travail. C'était un rôle amusant et deux de mes enfants feraient de la figuration, donc c'était super pour eux aussi.

Tous les acteurs et toute l'équipe étaient formidables, je me suis très bien entendu avec Doug Ellin, le créateur de la série. Kiki et son frère avaient eu une idée de série vaguement inspirée d'un boxeur comme moi ; elle en a parlé à Doug qui a adoré. *Entourage* était en perte de vitesse et il cherchait un nouveau projet. Donc il a trouvé le bon scénariste et ils ont travaillé à un épisode pilote pour HBO, que Spike Lee est venu réaliser. Ça s'appelait *Da Brick*, on en a beaucoup parlé, mais HBO n'a finalement pas donné suite.

En juillet, on m'a demandé de faire une apparition dans un festival du cinéma au Kazakhstan. On avait prévu de faire un pèlerinage à La Mecque ensuite. Juste avant de partir, Kiki s'est aperçue qu'elle était à nouveau enceinte. On avait envisagé d'avoir un deuxième enfant et je pensais que ce serait bien pour moi de suivre toute la grossesse de Kiki puisque la première fois, elle était en prison.

Mais à ce festival, les choses ne se sont pas trop bien déroulées. On était là pour la première d'un film des frères Weinstein, et ils avaient fait venir quelques célébrités. Kiki et moi, on a eu une dispute terrible avant de fouler le tapis rouge, puis à nouveau lors du cocktail avant la projection. Après, Kiki est rentrée directement à l'hôtel, dans la chambre de sa mère.

Je l'ai rejointe quelques minutes plus tard.

— Écoute, je ne veux plus être ton mari, d'accord ?

— Très bien, d'accord.

Kiki a cherché un vol retour pour les États-Unis et il y en avait un qui partait quelques heures plus tard. On était là depuis moins de vingt-quatre heures, mais elle est repartie avec sa mère et Milan. Je pensais vraiment que notre couple ne tiendrait pas.

Cependant, il me restait mon pèlerinage à accomplir. Mon vieux compagnon de cellule Farid travaillait à nouveau avec moi et il était également musulman, donc nous sommes partis le lendemain pour La Mecque. J'attendais vraiment le hadj avec impatience, même si je n'étais pas un musulman typique. J'étais né catholique, comme ma mère. Même

s’il n’était pas souvent là, mon père était un baptiste du Sud, et il avait veillé à ce que nous soyons baptisés, mon frère, ma sœur et moi. J’avais dix ans quand on m’a baptisé. C’était le genre de cérémonie avec imposition des mains et louange à Dieu, où on est censé s’évanouir. Je n’avais pas voulu m’évanouir.

— Si tu ne t’évanouis pas, ça veut dire que le diable est en toi, m’a expliqué ma tante.

— Putain, il est pas question que je m’évanouisse.

— Écoute, si tu ne t’évanouis pas, ça veut dire que le diable est en toi et ils vont te ligoter sur le bûcher, a ajouté ma sœur.

— Quoi ?

Dès que le pasteur m’a touché, je suis tombé comme si je m’étais pris une balle.

Mon frère et ma sœur avaient été envoyés dans une petite école catholique minable. Moi aussi sans doute, mais je n’en ai aucun souvenir, à part les bonnes sœurs qui me donnaient des fessées. On n’était pas super-cathos, mais en gros je faisais ce que ma mère me disait. Un péché, et tu brûles en enfer pour l’éternité. Mange le corps du Christ, bois la grenadine. J’étais juste un pauvre connard de Noir qui attendait la grenadine. Je savais que l’église était l’endroit où on pouvait prier Dieu pour qu’il ne laisse pas les autres gamins du quartier me tabasser.

Il ne m’a pas fallu longtemps pour comprendre que tout ça n’était qu’une escroquerie. Le prêtre que je connaissais était le type le mieux habillé dans le quartier le plus pauvre, il avait la plus belle bagnole et il baisait avec la femme, la fille et la sœur de tout le monde. Et tout le monde adorait le prêtre. C’était encore l’homme le plus respecté. On parlait de lui en riant, mais quand il nous disait d’aller manifester quelque part pour une cause, tout le monde y allait. Il avait beaucoup d’influence. On savait que c’était un fils de pute, mais quand il disait « Manifestez », on obéissait tous. Parce qu’on savait que si on avait eu son autorité, on aurait fait comme lui.

Les gens me demandent si ma foi en Dieu a été ébranlée en voyant tant de mes amis se faire tuer, mais ce n’est pas ça. Dans la plupart des cas, quand un de mes amis se faisait descendre, c’était parce qu’il envisageait de commettre un meurtre ou un autre crime. C’était la règle du jeu, une règle tacite. Une erreur pouvait entraîner votre mort, c’était un risque à courir.

C’est curieux comme j’en suis arrivé à l’islam. Quand j’étais jeune, mes amis et moi, on tabassait les musulmans et on les détroussait dans la rue. On détestait les musulmans.

— Va te faire foutre, arrête de raconter des conneries comme si t’étais un nègre d’un autre pays, disions-nous.

Et voilà le tour que Dieu m’a joué. Nous devenons toujours ce dont nous nous moquons. À présent, un de ces jours, ce sera mon tour. Quelqu’un viendra casser du musulman et me tabassera.

Ma fascination pour l’islam est née de l’observation des musulmans en prison. J’avais envie de progresser et j’ai toujours aimé m’instruire en écoutant les autres. J’ai adoré découvrir l’essence de l’islam et m’engager pour cette foi, aimer le monde et toutes les créatures de Dieu. C’est pour ça que je ne tue plus de faucons. Avant je leur tirais dessus, je fabriquais des pièges pour les attraper quand ils s’attaquaient à mes pigeons. Mais j’ai compris qu’ils étaient les créatures de Dieu. Dieu avait voulu qu’ils soient ainsi. Si vous aimez Allah, vous devez aimer l’ensemble de sa création. La plupart des musulmans imaginent sans doute que Satan a créé le porc, mais je pense que même le porc est une création d’Allah et qu’il faut l’aimer (ça ne signifie pas qu’il faut aussi le manger).

Donc j’ai peu à peu adopté l’islam. Je ne suis pas du genre à avoir des révélations. J’ai progressivement compris qu’un musulman, c’était exactement ce que j’étais. Je traite tout le monde comme je voudrais être traité. Ce que je veux pour moi, je le veux pour tous ceux que j’aime. Quand j’ai découvert l’islam en prison, j’étais très hostile et je suis devenu un musulman trop extrême. J’étais trop violent et je projetais cette violence sur ma religion. L’islam n’est pas une religion guerrière, mais humaine. Ce n’est pas ce que je pensais au début. J’étais hostile. Si vous ne croyiez pas ce en quoi je croyais, vous étiez l’ennemi. J’étais plein d’amertume envers le monde. Mais ensuite, j’ai fait quelques recherches, j’ai étudié un peu et je me suis aperçu que je faisais fausse route. C’est pour ça que je suis devenu plus humble, plus docile, parce que c’est en ça que consiste l’islam. L’islam est amour, paix et soumission. Se soumettre dans la paix, ce n’est pas être faible, c’est juste être humble devant Dieu.

Une chose que j’ai apprise de l’islam, c’est que chacun a sa relation personnelle avec Dieu. Dieu n’enverra pas quelqu’un d’autre en enfer à cause de mes erreurs. Mon salut est entre Dieu et moi. Au fond, toutes les

religions disent la même chose : nous devons aimer notre prochain. Mes enfants aiment Noël. Je leur dis que c'est mal, que c'est une fête païenne, que nous ne fêtons pas Noël ? Non, je leur dis : « Allons acheter des cadeaux de Noël, pour qu'on fête Noël tous les jours. » Ils savent que je suis le père Noël. S'ils aiment écouter des chants de Noël, c'est OK. En dehors de ma famille et de ma belle-mère, je ne connais que des chrétiens et des juifs. Sur dix personnes chez qui je suis invité en ville, pas une seule n'est musulmane. Mais quand je vais prier, je suis entouré de musulmans.

On dit que seuls les musulmans vont au ciel. Si je vais au ciel et qu'il n'y a que des musulmans, sans les personnes que j'aime, je n'ai pas envie d'y aller. Je veux être dans un endroit où je peux rire et me battre avec tous mes amis et tous mes êtres chers, quelle que soit leur religion. Je n'ai pas envie d'être au ciel avec des gens qui croient au même Dieu, mais que je ne connais pas. Je veux être avec des gens en qui je peux avoir confiance, même si nous avons des dieux différents, le monde est plus grand que notre religion. Comment ferai-je le bien si je suis au ciel et que je prie tout le temps ? Au ciel, j'aurai les genoux déglingués, la tête déglinguée, je ne verrai aucun de mes amis et je mangerai tout le temps de l'agneau et des figues. On sera vingt milliards de musulmans au ciel, ou mille milliards ? En gros, je n'ai pas envie d'aller au paradis si j'y suis tout seul. Je suis sérieux, emmenez-moi en enfer où sont tous mes amis, où seront les gens que j'ai connus et que je respectais de leur vivant.

Certaines personnes prétendent avoir une connaissance intime de Dieu, mais ce n'est certainement pas mon cas. Pour moi, Dieu est inconcevable. Dieu nous a créés à son image ? Nous ne pouvons pas croire être à son niveau. Dieu est un porc, un menteur, un obsédé ? C'est ce que nous sommes, des accros au sexe, à la drogue, des manipulateurs, des tyrans, des narcissiques. Si Dieu est comme ça, on est foutus.

Parfois, je pense que notre vie n'est qu'une illusion. J'ai perdu un enfant ; j'y pense, et c'est comme si elle n'avait jamais existé. Et mon bébé ? Et Cus ? Je pense à lui tout le temps. Ils font tous les deux partie de ma vie, ils ne quittent jamais mes pensées. Plus je réfléchis à ces questions spirituelles, plus je sais que je ne sais rien.

Le concept de Dieu est trop compliqué pour moi. Quand je pense à la spiritualité, je m'éloigne du point de vue musulman. Je ne comprends pas la religion ni Dieu. Je voudrais bien, mais je ne comprends pas. Je ne suis pas du genre « Que ton esprit ait la foi et écoute parler ton cœur », parce que les

gens qui croient aveuglément agissent de même. Je n'accepte pas ces conneries, ça ne marche pas. On peut exprimer ça différemment, mais l'idée est de suivre un être dont vous ne pouvez affirmer l'existence. Même si vous dites : « Je ne crois pas en une religion établie. Je suis plus attiré par la spiritualité », quelle conception spirituelle écoutez-vous ? Celle que vous avez vous-même forgée ? Dans ce cas-là, l'élève et le maître sont deux imbéciles. Les gens nous disent qui est Dieu et nous croyons ce qu'ils nous disent.

Je n'arrive pas à concevoir ce que les gens me disent de Dieu. Ça ne me parle pas. Mais il doit y avoir un dessein dans cet univers. Le chaos domine, donc il doit exister un équilibre pour nous permettre d'y voir plus clair dans cette atmosphère délirante. La plupart des croyants sont exploités à des fins commerciales. C'est mon avis, donc je dois négocier mon propre salut avec Dieu. J'aime le concept d'amour pour Allah. Je ne sais pas si c'est une vraie réalité, mais c'est un concept que j'aime et qui me semble bon.

Mon voyage à La Mecque et à Médine a été une expérience inoubliable. Je me suis rapproché de ma foi, mais, par certains côtés, j'ai été rebuté par les actes de certains de mes frères musulmans. Une fois là-bas, ma visite a aussi été médiatisée, pour montrer que l'islam était une meilleure religion que le christianisme ou les autres. Ce n'était pas moi qui devenais une personne meilleure, c'était plutôt « Nous avons chez nous le grand Mike Tyson venu faire le hadj ». Je ne les intéressais pas en tant que personne, je n'étais qu'un outil publicitaire. Un nègre débile qu'on utilisait, comme l'ont fait tant d'autres.

— Nous allons faire savoir à l'Amérique que vous êtes un bon musulman, me disaient-ils.

Et moi je pensais : « Merde, je n'étais pas un bon chrétien, comment je vais devenir un bon musulman ? »

La religion doit être dans l'homme, un homme ne peut pas être dans la religion. C'était presque puéril, de voir tous ces croyants se battre sur le refrain « Mon prophète est meilleur que le tien ».

Malgré l'utilisation politique de mon nom, je me suis senti bien là-bas. Tout le monde s'y sentirait bien. Des centaines de milliers de personnes, toutes habillées pareil, toutes là pour adorer leur Dieu et faire acte d'humilité. J'étais dans un état d'harmonie, j'étais en paix avec moi-même.

Ce voyage m’a permis de mettre de l’ordre dans ma tête et d’adopter un état d’esprit musulman. Il m’a permis de me concentrer sur ce que je devrais faire une fois rentré à la maison. Comment mener mon existence. Pas nécessairement une vie islamique, mais une vie plus pure, sans drogue, sans drame. J’ai vraiment rechargé mes batteries spirituelles. J’avais besoin d’aller là-bas.

Durant le hadj, j’ai compris que je ne serais jamais un bon musulman au sens le plus strict. Le poids de mon passé m’en empêcherait. Mais je pouvais écouter les enseignements du Prophète et tenter de vivre selon ses préceptes. J’ai du mal à juger les gens selon leur bon cœur. Si vous pratiquez réellement l’islam sous sa forme la plus pure, vous êtes un paillasson. Je n’ai pas envie de vivre comme ça. C’est plus qu’être pieux, c’est être humble. Et aucun d’entre nous ne peut être vraiment humble. Si vous prononcez le mot « humble », cela même montre que vous ne l’êtes pas. L’homme n’est pas censé être humble, il faut qu’on l’humilie.

Je ne pouvais pas être humble quand on m’a poussé vers le devant de la foule pour embrasser la pierre noire. C’est la pierre angulaire orientale de la Kaaba, cet antique bâtiment de pierre vers lequel se tournent tous les musulmans du monde pour prier. Durant le hadj, on doit faire sept fois le tour de la pierre et si possible l’embrasser. Mais il y a tellement de pèlerins que certains n’ont jamais pu s’approcher de la pierre alors qu’ils sont allés à La Mecque toute leur vie. Moi, je l’ai embrassée quatre fois en une demi-heure. J’étais là et ils ont fendu la foule comme la mer Rouge pour me mener jusqu’à la pierre. Ils écartaient les fidèles pour que je puisse y poser ma bouche dégueulasse, malade, souillée par la coke. C’était horrible. Ils voudraient qu’on se sente meilleur que tout le monde et qu’on aime la religion. Mais quand ils me font des trucs pareils, je me dis : « Vous me laissez passer devant tous ces gens honnêtes ? Je ne veux pas être mêlé à ça. » Comme disait Groucho Marx : « Je refuse de rejoindre tout club qui m’accepte comme membre. »

Je regrettais que Kiki n’ait pas pu venir faire le hadj elle aussi. Après son départ d’Europe, nous ne nous sommes plus parlé pendant quelques semaines. Nous sentions tous deux que c’était peut-être la fin de notre couple. Je lui ai téléphoné de La Mecque, je lui ai présenté des excuses, et nous nous sommes juré de rester ensemble et de faire un effort.

Au fond de son cœur, Kiki est chrétienne ; elle a été élevée comme ça. Ses principes sont ceux des chrétiens. Sa mère a épousé un imam et, par un

revirement spectaculaire, elles ont choisi de porter le voile. Kiki aime tout le monde, elle veut vivre dans le monde, mais elle a une conscience morale de l'islam. En tant que Noire américaine, elle ne peut cependant tolérer que son mari ait quatre épouses comme le Coran l'autorise.

En décembre, je suis parti pour l'Asie avec Farid. J'avais été nommé ambassadeur de la boxe en Chine. Là-bas, je me suis tenu à carreau. Un type est venu me dire qu'il fournissait en herbe toutes les stars qui visitaient son pays.

— Vous ne pouvez pas être mon ami, lui ai-je répondu. Vous essayez de me tendre un piège. Vous savez que c'est interdit de fumer des joints dans ce pays.

Après la Chine, je suis allé à Bangkok pour le tournage de *Very Bad Trip II*. La controverse a éclaté avant les premières prises. Mel Gibson devait jouer le petit rôle d'un tatoueur de Bangkok, mais Zach et d'autres acteurs ont demandé à Todd de l'exclure du casting. Je ne serais pas allé aussi loin. J'ai rencontré Mel Gibson un jour et il s'est conduit en gentleman avec moi. Bien sûr, son délire antisémite était lamentable, mais je ne suis pas aussi prompt à juger les gens. Quand on m'a demandé ce que je pensais de cette affaire, j'ai simplement pu dire : « Chacun de nous a en lui un Mel Gibson. »

Kiki était trop avancée dans sa grossesse pour m'accompagner sur le tournage, et c'est dommage parce qu'elle aurait adoré la Thaïlande. Tout était beau. Ma scène a été filmée sur une île et j'avais une chambre super au Four Seasons, avec une vue spectaculaire sur la mer. Alors que nous arrivions de l'aéroport, un éléphant a surgi de nulle part. J'avais perdu une quarantaine de kilos, donc j'étais très enthousiaste à l'idée de tourner ma grande scène où je chantais *One Night in Bangkok*. C'était à cent lieues de ma première expérience avec Todd et les autres acteurs. J'étais totalement sobre à présent, et je profitais de chaque instant sur le plateau. Auparavant, quand j'étais défoncé, je disais aux gens d'aller me chercher tout ce qu'il me fallait. Désormais, je ne sortais même plus de ma loge, sauf quand on avait besoin de moi. Todd et les autres pensaient probablement que je n'étais qu'un fils de pute qui essayait de fayoter, mais je leur étais très reconnaissant de tout ce qu'ils avaient fait pour moi. Mon Dieu, je leur devais tellement.

Je suis rentré à Las Vegas et j'ai passé l'essentiel du mois de janvier avec Kiki, en attendant la naissance de notre fils. Les turbulences appartenaient au passé et on s'entendait bien, maintenant. Comme Kiki avait eu ses premières contractions à vingt-sept semaines, elle devait rester allongée et prendre des médicaments, et elle a ensuite dû faire examiner le cœur du bébé une fois par semaine. Je l'accompagnais à chaque rendez-vous et je lui frottais constamment le ventre. J'aimais vraiment être avec Kiki. Et je voulais être un bon père. Je ne savais pas si j'en serais capable, mais j'en avais réellement le désir. Il a fallu provoquer l'accouchement, donc nous nous sommes présentés à l'hôpital dans la nuit du 24 janvier, et notre fils Morocco est né vers midi le lendemain. J'avais quitté l'hôpital vers quatre heures du matin pour rentrer faire ma gym et me changer. Je me suis mis sur mon trente et un et je suis reparti pour l'hôpital.

— Tu es bien élégant, m'a dit Rita.

— C'est une grande occasion. Mon fils doit naître aujourd'hui.

J'étais dans la salle quand il est sorti du ventre de sa mère. J'étais à la tête du lit parce que nous ne voulions pas, Kiki et moi, que je sois face au canal génital. Je me trouvais donc sur le côté, et chaque fois que Kiki se tournait vers moi, je lui faisais des grimaces marrantes. J'étais nerveux à un point incroyable. Mais le bébé a fini par arriver, il pesait quatre kilos, et il était déjà superbe.

Cette année-là, j'ai eu un autre grand bonheur. En juin, j'ai été admis au Hall of Fame, le temple de la renommée de la boxe. Je n'aurais jamais cru y entrer. Dans la boxe, personne ne m'aimait, tellement j'avais mauvaise réputation. Des boxeurs qui avaient débuté après moi y étaient déjà, donc je ne pensais pas avoir un jour cet honneur. Je savais ce qu'avaient dû ressentir les vieux boxeurs. Brisés, fauchés, passant leurs journées à attendre un coup de fil qui ne viendrait peut-être jamais.

Mais mon téléphone a sonné en février, et le type au bout du fil m'a dit : « On vient de voter votre admission au Hall of Fame. » Après cet appel, j'ai raccroché et me suis mis à pleurer. Toute ma vie, j'ai été obsédé par la boxe. Je m'endormais en serrant mes gants de boxe. Je ne voulais être que boxeur. Ça paraît si stupide à présent de m'être imaginé que je serais un grand combattant comme le monde n'en avait jamais vu, un nouvel Achille. Mon arrogance, mon ego ont pris une telle claque que j'ai dû m'écraser. Mon

orgueil m’avait poussé à accomplir beaucoup de choses, mais je l’ai fait taire, parce que je veux garder ma famille.

Pourtant, en toute honnêteté, et sans être égocentrique, pour ce que je connais de l’histoire de la boxe, il va être difficile d’en trouver un deuxième comme moi, qui gagnera autant que moi en mon temps. Les boxeurs d’aujourd’hui ne comprennent pas l’esprit du jeu, ils ne savent pas divertir les gens, ils ne sont pas assez instruits pour étudier le passé, et pas seulement pour en savoir plus sur les boxeurs, mais aussi sur leurs fréquentations. Gene Tunney et Benny Leonard connaissaient George Bernard Shaw. Mickey Walker et Harry Greb étaient amis avec Hemingway.

On aura beau dire « Mike Tyson est horrible, c’est un voyou », je représentais les boxeurs d’autrefois. Je n’ai jamais laissé personne oublier qui étaient les grands. Quand je frappais un adversaire avec l’un des coups que j’avais appris de Benny Leonard ou de Harry Greb, je leur rendais hommage. Joe Gans, Leonard et John L. Sullivan avaient été des pionniers, et il faut toujours rendre hommage aux précurseurs. Ils avaient fait de la boxe un art.

J’étais heureux d’avoir été admis, mais je ne savais pas si j’irais à la cérémonie. J’étais sans doute un peu amer qu’on m’ait d’abord préféré des collègues plus jeunes. Mais mon ami Dave Malone m’a rendu visite et m’a fait un petit discours.

— Écoute, mec, il s’agit de ton putain d’honneur. Mais tu ne le fais pas seulement pour toi, tu le fais pour Brownsville, tu le fais pour tous les gens du ghetto. C’est une grande réussite. Tu viens du ghetto et tu es allé jusqu’à ce putain de Hall of Fame. Vas-y et ne discute pas.

Il avait raison. Là-bas, lorsqu’on m’a présenté, j’ai pensé à Cus. Quand j’avais quatorze ans, je lui demandais toujours : « Tu crois que je finirai au Hall of Fame ? » Cus s’étonnait de mon attachement pour tout ce qui concernait la boxe. Il disait à tout le monde : « Je n’ai jamais vu personne qui soit autant passionné par la boxe. » Je connaissais de fond en comble l’histoire de ce sport. Je savais que la plupart des boxeurs que j’avais vus avaient fini dans la misère ou avaient dû exercer des tâches dégradantes. Je savais ce qui allait se passer, mais je voulais faire partie de cette confrérie. Même si ces grands boxeurs étaient morts ou séniles, les gens parlaient encore d’eux chez le coiffeur.

Aucun sport au monde n’est plus passionné que la boxe, lorsqu’elle est pratiquée correctement. Vous voulez vous battre contre votre frère ou votre père parce que le type que vous soutenez, c’est vous. Il représente le baromètre de vos pensées et de vos émotions. Les arts martiaux ont aujourd’hui plus de succès que la boxe parce que la passion y semble plus manifeste. Les boxeurs n’ont plus ce tempérament. Plus personne n’a vraiment le cœur de dire : « Non seulement les dieux m’ont fait, mais un jour je régnerai avec eux. » Aujourd’hui, ils ne disent plus ce genre de conneries, ils n’ont pas les couilles qu’il faut pour ça, ils sortent d’un milieu trop banal pour comprendre mon genre de réalité. Ils ne veulent pas faire ça parce qu’ils ont peur d’échouer et qu’on se moque d’eux. C’est pour ça que les boxeurs d’aujourd’hui ne suscitent plus le respect total, parce qu’ils ont peur de la vraie grandeur. Pour eux, la boxe est un chèque, ça n’a rien de noble. Ils veulent l’argent et l’adulation. Ils veulent l’adulation et l’immortalité.

Ce qui fait un boxeur exaltant, c’est sa capacité et sa volonté de faire mal à l’adversaire. De là viennent les grands matchs et les superstars. Quand j’étais sur le ring, je me montrais sous l’aspect d’un animal. Comme pour un combat de chiens, j’étais là pour divertir le public. Plus je faisais mal à l’autre, plus vite je lui faisais mal, plus je recueillais l’adulation de la foule dont je me nourrissais. Aujourd’hui, les boxeurs ne rêvent plus de faire souffrir leur rival. La boxe est devenue un truc de chochottes. Sugar Ray Robinson, Rocky Marcino, ces types-là étaient prêts à mourir pour la ceinture, il aurait fallu les tuer pour la leur reprendre.

Beaucoup de gens ont décrété la mort de la boxe, mais je pense que c’est un peu prématuré. La boxe reviendra, croyez-moi. Elle existe officiellement depuis près de deux cents ans, et elle ne mourra pas aussi facilement. Attendez qu’arrive le prochain vrai grand poids lourd. Ce sera un spectacle qu’on voudra voir et revoir.

Fin juin, Kiki et moi avons décidé de renouveler nos vœux. C’était mon idée. Nous n’avions pas eu de vrai mariage. Mon anniversaire tombait à la fin du mois et celui de Kiki vers le milieu, donc j’ai eu l’idée d’inviter nos amis pour une double fête d’anniversaire. Et ils auraient la surprise d’assister à un mariage. Au début, nous ne voulions inviter que vingt-cinq personnes, mais on en est vite arrivés à plus de deux cent cinquante. On a loué une salle de bal au M Resort de Las Vegas, à quelques minutes de notre maison. Kiki a engagé un excellent organisateur de noces. Il y a eu un

cocktail auquel nous avons pris part pendant une dizaine de minutes avant de partir nous changer, puis Rita a fait une annonce.

— Je sais que vous pensez être ici pour une fête d'anniversaire, mais en réalité, Mike et Kiki vont renouveler leurs vœux.

Puis les rideaux se sont ouverts et les gens ont découvert un magnifique passage menant à la noce. Ils sont devenus dingues. Et juste avant d'emprunter ce couloir, nous nous sommes disputés pour une raison idiote.

Nous étions à l'arrière, prêts à nous montrer, et Kiki me disait :

— Ta gueule, putain.

Et je répondais :

— Va te faire foutre. C'est toi qui la boucles.

— J'ai pas envie de t'épouser.

— Moi non plus.

Nous étions simplement nerveux. On ne se rend pas compte à quel point c'est stressant de devoir prononcer ses vœux devant autant de monde. J'avais déjà été marié deux fois, mais c'était notre premier mariage officiel à tous les deux.

La cérémonie a quand même eu lieu, puis il y a eu une belle réception. Ensuite, on s'est encore disputés, Kiki et moi. Notre deuxième nuit de noces, je l'ai passée sur le canapé, pendant que Kiki dormait dans le lit. On avait toujours ces petites bagarres, parce qu'on était aussi têtus l'un que l'autre. Mais le lendemain matin, tout allait bien et nous sommes rentrés à la maison.

On avait bien fait de se réconcilier, parce qu'on cherchait depuis longtemps une nouvelle idée pour moi. Comme l'épisode pilote pour HBO n'avait rien donné, on a décidé de tenter autre chose. En octobre 2009, Kiki et moi étions allés au Venetian voir Chazz Palminteri dans son one-man-show *A Bronx Tale*. On avait été époustouflés par la façon dont il réussissait à captiver le public entier pendant une heure et demie.

Au retour, j'avais eu une inspiration.

— Waouh ! Ça ressemble un peu à ce que je fais quand je vais en Europe ou en Asie ! Un type me pose une question et je réponds tellement en détail que les autres gens deviennent fous parce qu'ils n'ont plus le temps de poser leurs questions. C'est marrant, j'ai horreur de me regarder, mais j'adore parler de moi. Je pense que je pourrais faire ça. Mais, baby, mon show à moi, il fera mal !

Kiki était très enthousiaste. En rentrant à la maison, elle s'est aussitôt mise à taper quelques pages, l'intro du spectacle. Le lendemain, j'ai lu ce qu'elle avait écrit, et c'était super. C'était exactement ce que j'aurais dit si je l'avais écrit moi-même.

Pourtant, le processus s'est avéré long et difficile : Kiki voulait écrire, mais je la fuyais parce qu'il m'était trop douloureux de parler de tous les hauts et les bas de ma vie personnelle.

On prenait des massages en couple au M Resort, et un jour la masseuse nous a remis la carte d'un certain Adam Steck, de New York, qui travaillait à Las Vegas. Il voulait produire un one-man-show avec moi. Nous lui avons téléphoné, l'avons invité à la maison, et il nous a présenté son idée. C'était un coup de chance, puisque nous avions déjà commencé à travailler sur un projet semblable. Adam avait produit des shows dans de grands hôtels, comme *Thunder from Down Under*, ou un spectacle de drag-queens, *Divas Las Vegas*. Il avait déjà un metteur en scène, Randy Johnson. Kiki a rédigé tout le script, mais Randy a été cité comme coauteur, parce qu'il avait déjà un nom. Début 2012, le spectacle était prêt.

On l'a donné pendant une semaine au MGM Grand, du 13 au 18 avril. Je m'amusais comme un fou sur scène. Tout ne reposait pas sur mes épaules. On avait aussi un chanteur de jazz et un groupe de rock. Ils jouaient l'intro, puis on m'annonçait et la foule devenait folle. Je me lançais dans mon monologue, mais le pianiste restait pour que je puisse faire le con avec lui. L'orchestre interprétait *Midnight at the Oasis*, mais on avait changé les paroles, et tout le monde dansait. J'étais un fêtard, une sorte de Wayne Newton noir. Je parlais des choses tristes de ma vie, mais avec désinvolture. On était à Las Vegas, j'avais mon orchestre, et je faisais un malheur.

La critique a été formidable. On rêvait d'une tournée à travers le pays, et peut-être même d'aller à Broadway. Le lendemain de la dernière représentation, on est partis pour une conférence en Angleterre, Kiki et moi. Ensuite, j'avais un contrat en Pologne avec un fabricant de boissons énergétiques. Là-bas, j'ai reçu un coup de fil de Spike Lee. Un de ses amis avait vu mon show et avait adoré. Donc Spike avait appelé le producteur Jimmy Nederlander, qui a voulu monter le spectacle à Broadway, mis en scène par Spike. En juin, on répétait, et en août, on a joué pendant dix jours à Broadway.

La version de Spike est beaucoup plus sombre que le show de Las Vegas. Spike voulait que ce soit un vrai one-man-show, pas de la rigolade, juste moi avec quelques projections sur grand écran à l'arrière et quelques musiques enregistrées. Pour ma part, je préfère la version de Las Vegas, mais les gens ont eu l'air d'apprécier le travail de Spike. On est partis en tournée dans tout le pays en 2013.

Monter sur scène pour mettre mon âme à nu, c'était comme monter sur le ring pour boxer. J'ai toujours hâte de faire mon entrée, mais j'ai une trouille pas possible. Je suis comme un cheval de course, prêt à jaillir dès que la barrière s'ouvre. Je monte en scène et là, je contrôle ce qui se passe et en même temps je perds le contrôle. Je dois me reprendre en main pour ne pas parler trop vite. Je ne suis pas né pour être l'acteur, mais j'ai appris à aimer ça. Comme pour presque tout dans ma vie, Cus a eu une grande influence sur ce one-man-show. J'ai hérité de sa capacité à raconter des histoires. Je suis loin d'être aussi bon que lui, mais je me débrouille parce que Cus me régalait d'anecdotes sur la boxe, de récits épiques et légendaires, d'aventures et de trahisons.

J'ai toujours eu la plus profonde vénération pour les grandes réussites. L'argent n'a jamais rien signifié pour moi, mais les histoires de grands succès m'ont toujours incité à être à la hauteur des circonstances. Divertir les gens est une chose qui ne m'est pas venue aussi facilement que la boxe. Je déteste ce que je dois faire en tant qu'acteur, mais j'adore ce que je ressens quand je suis acteur. Je ferais presque n'importe quoi pour atteindre cette forme de réussite qui consiste à amuser les gens.

Mon approche de ce one-man-show a été celle que Cus m'avait apprise pour la boxe. Je n'ai aucun lien émotionnel avec le personnage qui se met en scène. Il faut être sans émotion, mais il faut aussi le faire avec toute la passion dont on est capable. Tous mes problèmes dans la vie sont apparus quand j'étais Mike Tyson et que je croyais mériter des choses, une belle femme, une chouette bagnole, une grande baraque. C'est là que j'ai eu des ennuis. J'ai toujours été trop perméable à mes émotions. Et les émotions devenaient vite des illusions. Depuis ma rencontre avec Cus, j'ai passé ma vie à essayer de me transcender.

Mais il m'a été impossible de préserver cette façade lorsque j'ai dû évoquer Exodus au cours du spectacle. J'avais passé plus de temps avec elle qu'avec aucun autre de mes enfants. Je la connaissais vraiment bien. C'était un authentique esprit libre. Il ne se passe pas un jour sans que j'éclate en

sanglots en pensant à mon petit ange. Je porte une oreillette pendant le show ; Kiki est assise en coulisses et me souffle mes répliques quand c'est nécessaire. Quand vient le moment de parler d'Exodus, une jolie photo d'elle apparaît sur l'écran géant. Kiki me dit toujours : « Retourne-toi et regarde la photo. » Mais j'en suis incapable, si je veux pouvoir continuer le show.

Début 2013, j'ai fait deux apparitions dans des programmes de télé très cotés. Le 6 février a été diffusé un épisode de *New York, police judiciaire* dans lequel je jouais Reggie Rhodes, un assassin condamné à mort qui obtient un sursis lorsqu'il avoue à contrecœur que l'homme qu'il a tué avait abusé sexuellement de lui dans son enfance. J'étais parfaitement préparé pour ce personnage. Pour une fois, je ne jouais pas mon propre rôle. Ils ont dû passer une heure à me maquiller pour masquer mon tatouage. C'était un privilège de travailler avec d'aussi grands acteurs. Mais avant la diffusion de l'épisode, une nouvelle controverse a éclaté.

Une femme a lancé une pétition en ligne pour forcer NBC à annuler la diffusion ou à m'exclure de l'épisode parce que j'avais été condamné pour viol. Cela a fait beaucoup parler d'elle et sa pétition a été signée par plus de six mille personnes, dont Pauley Perrette, la star de NCIS. Mon spécialiste des relations publiques m'a conseillé de réagir.

« Je regrette cette divergence d'opinions, mais elle a le droit d'avoir son avis. Je regrette qu'elle soit mécontente, mais je n'ai violé personne, je n'ai rien fait de tel, et cette dame n'a aucun moyen de savoir si je l'ai fait ou non. Cette histoire ne me procure aucun plaisir, je n'essaie pas de devenir riche ou célèbre, j'essaie juste de nourrir ma famille. Qu'est-ce que ça peut faire aux gens ? Depuis cinq ans que j'ai arrêté la drogue, je n'ai enfreint aucune loi, je n'ai commis aucun crime. J'essaie juste de vivre ma vie. »

C'était une réponse digne de l'Oncle Tom. En réalité, ce que je pensais, c'est que j'étais fauché depuis dix ans. J'avais une famille à nourrir. Je ne vais pas devenir riche en faisant des apparitions en guest-star dans des séries télévisées. Les gens veulent quoi, que je crève ? Comment gagner ma vie ? Si je ne peux pas travailler pour le grand public, ils veulent que je fasse du porno ?

Par chance, le créateur de la série n'a pas cédé à la pression. Dick Wolf a publié une déclaration.

« Je vous invite à regarder Ed Asner, Andre Braugher et Mike Tyson en guest-stars de l'épisode de *New York, police judiciaire* intitulé "L'Héritage du monstre", vendredi 6 février à vingt et une heures sur NBC. À mon avis, c'est l'un des épisodes les plus forts des cinq dernières années, car il se focalise sur ce qui peut arriver en cas de jugement précipité sous le coup de l'émotion. »

J'ai aussi été content de voir que mes amies de *The View* défendaient mon droit à travailler.

Mon autre apparition n'a rien eu de controversé. J'ai joué mon propre rôle dans un épisode de *How I Met Your Mother*. C'est une expérience extraordinaire. La série était dirigée par des femmes incroyables qui ont créé un véritable esprit de famille. Tous les scénaristes, les producteurs, même les agents de sécurité et les femmes de ménage travaillaient ensemble depuis des années. Des hommes seraient incapables de parvenir à ce résultat. C'était comme un grand puzzle où chacun avait sa propre pièce et où tout se mettait en place naturellement. J'ai passé un très bon moment. Écoutez, je ne sais pas si je suis un bon acteur, mais je sais que j'adore jouer, et je sais que de cet amour du jeu d'acteur naîtra quelque chose de bien.

La tournée nationale de mon one-man-show, *Mike Tyson – La vérité et rien d'autre*, a commencé le 13 février 2013. Par une curieuse coïncidence, la première a eu lieu à Indianapolis. J'avais vraiment peur de retourner dans la ville où j'avais été incarcéré pendant trois ans. J'avais l'impression d'être dans un lieu empli de haine. Sur la route de l'aéroport, puis en descendant à mon hôtel, je sentais comme un poids qui m'oppressait, un net sentiment d'inconfort. La veille de mon show, je suis allé à la prison. Il fallait que j'y aille. Une partie de mon contrat des AA m'impose d'expier mon comportement passé ; à l'époque de mon séjour dans cette prison, je n'étais qu'une bête, un dingue.

J'ai été surpris d'apprendre que Slaven travaillait encore à la prison. De mon temps, il était directeur adjoint, mais il occupait à présent le sommet de la hiérarchie. Il est là depuis vingt-quatre ans. Slaven a toujours été un type formidable. Il venait au trou passer des heures à discuter avec moi. Quand je l'ai revu, on s'est vraiment retrouvés. Il m'a expliqué qu'il n'avait pas pu garder le contact avec moi parce qu'il travaillait encore là, mais qu'il allait bientôt prendre sa retraite et qu'on serait potes. Il avait changé – il avait maintenant des cheveux blancs et il avait un peu minci –, mais il dégageait

toujours la même énergie. C’est un authentique chrétien ; quand il entre dans une pièce, il émane de lui une spiritualité quasi tangible.

En repartant de la prison, je me suis mis à pleurer. Je ne m’y attendais pas, mais je me suis senti soulagé. J’ai compris que mon problème n’était pas lié à la ville, mais à cette prison. Après avoir vu Slaven, j’étais comme purifié. C’était incroyable, je ne croyais pas qu’à ce stade de ma vie j’éprouverais ce genre de sentiment.

J’ai appris une chose après avoir terminé ma tournée : tout ce que je sais faire, c’est divertir les gens. Peu importe qu’il y ait dix mille ou cinq personnes, j’aime me donner en spectacle. Ce n’est pas facile parce que, au fond, je suis timide. Même quand j’étais enfant, j’éprouvais ce désir, mais quand j’essayais de parler, un grand me donnait un coup de pied en disant : « Ta gueule, le nègre. » Cus m’a conforté dans l’idée que j’étais là pour divertir les autres. « Si tu m’écoutes, chaque fois que tu entreras dans une pièce, plus personne ne pourra détacher les yeux de toi. Tu aspireras tout l’air de la pièce. » Je me prenais pour un paon.

Je sais que je ne pourrai plus jamais allumer Action News et entendre : « Mike Tyson vient de signer un contrat de plusieurs millions de dollars… » Cette époque-là est révolue. Mais je peux continuer à divertir les gens. Je ne gagnerai pas énormément, mais je peux faire ce que j’aime. Et il suffit de faire ce qu’on aime, par amour, pour que de bonnes choses arrivent.

Quand je porte un regard sur ma vie passée, j’ai du mal à croire que j’aie pu être aussi important que je l’étais au sommet de ma gloire. J’étais différent des autres grandes stars parce que j’étais aussi un personnage haut en couleur. Et je n’étais qu’un enfant immature, tout ça me dépassait. Pendant presque toute ma carrière de boxeur, j’ai eu l’impression de faire partie d’un spectacle de monstres de foire. Par la suite, j’ai eu le sentiment d’être un monstre. Je suis vraiment heureux de ne plus avoir à vivre ainsi. Je me réinvente, comme on dit. À présent, au lieu de remplir des stades de soixante-dix mille places, je me produis dans des lieux plus intimistes. Dieu me donne peut-être maintenant ce que je suis capable de gérer.

Tout ce que je voulais à l’époque, c’était le prestige et la gloire. C’est pour ça que j’ai claqué tout mon fric. Je voulais juste la gloire, la gloire, la gloire. Avoir les honneurs, c’est mon seul objectif, mais à mesure que le temps passe, je me rends compte qu’on ne gagne pas l’honneur, on ne peut

que le perdre. Et puis j'ai eu cette révélation : tout ce que je savais n'était que mensonge, et je devais tout recommencer. Je devais respecter mon épouse. Je ne pouvais plus traiter les femmes de salopes et les hommes de nègres. Je ne pouvais pas avoir quarante-cinq petites amies et être marié. Comment avais-je bien pu un jour vivre de cette façon ? On y arrive peut-être quand on est un type discret, mais moi je l'ai fait quand j'étais champion du monde. Vous imaginez ce que c'était ? J'étais constamment confronté à des grossesses, des avortements, des maladies. L'une me refilait la gonorrhée, l'autre la mononucléose. Je vivais dans un grand marécage où proliférait le virus du Nil occidental.

Quand on n'a jamais rien eu, on a envie d'accumuler le maximum tant qu'on peut. En vieillissant, on comprend que la vie n'est pas dans l'accumulation, mais dans la perte. Plus on vieillit, plus on subit de pertes. On perd ses cheveux, on perd ses dents, on perd ses êtres chers. Avec un peu de chance, ces pertes nous rendent fort et nous pouvons transmettre notre sagesse aux gens que nous aimons.

J'ai causé beaucoup de malheur autour de moi. J'étais si égoïste quand j'étais jeune. J'étais le premier à dire : « Butez ce fils de pute, ce nègre doit mourir. » Je voyais des types se vider de leur sang et ça me faisait rire. Quand j'étais avec mes vieux amis de Brooklyn, je disais :

— Vous vous rappelez comme on a amoché le type qui avait essayé de nous tuer ce jour-là ?

Et ils répondaient :

— Putain, arrête tes conneries, Mike, on en est sortis.

Ils pensaient peut-être que j'étais défoncé. Ils n'aimaient pas parler des trucs qu'on avait faits. Mon ami Dave Malone disait toujours :

— Mike, par la grâce de Dieu, on est plus là-dedans.

Je suis si heureux de ne plus être cet homme-là. À présent, je suis plein de compassion. Et c'est pas du chiqué. Je ne crois pas qu'il faille confesser ses péchés pour aller au paradis. Je ne crois pas en une vie après la mort. Il n'y a rien en dehors de ce monde. Et il est bon de faire le bien en ce monde pour votre propre existence morale. Quand on fait le bien, on se sent mieux que lorsqu'on fait le mal. Croyez-moi, je sais de quoi je parle. J'ai fait très souvent le mal sans avoir à payer pour ça. Ça ne procure aucune satisfaction ; faire le bien en procure.

Je suis vraiment arrivé à pardonner. Je n'ai plus la haine contre personne. Avant, je n'avais pas compris quelle perte de temps cela représentait. Je ne déteste ni Bill Cayton ni Jimmy Jacobs pour ce qu'ils m'ont fait. On s'est tous bien amusés, ils ont lancé ma carrière et je dois leur être reconnaissant. Si j'ai de l'amertume, c'est contre moi plus que contre quiconque.

J'ai eu une vie extraordinaire, le bien, le mal, le moche, le moins moche, le très moche. Je n'ai même pas de rancœur envers Don King. Il paraît qu'il n'est pas en très bonne santé. Et j'écris un livre. Ces types-là croyaient que je serais mort ou devenu dingue. Jamais ils n'auraient cru que je pourrais un jour dire toute la vérité sur eux. Ils pensaient que leurs mensonges mourraient avec eux.

La route est encore longue. Je dois essayer de m'aimer vraiment. Pas à un niveau superficiel, celui du « Je suis formidable », mais pour comprendre qui je suis vraiment. Ça va demander une bonne dose d'effort, une bonne dose de réflexion et une bonne dose de thérapie. Je ne peux pas sous-estimer le rôle qu'a joué la thérapie pour changer ma vie. Je pense à Marilyn, à tous les médecins et conseillers que j'ai rencontrés dans mes différents centres de désintoxication, et j'ai pour eux une reconnaissance éternelle. Marilyn m'a emmené là où je n'aurais jamais été capable d'aller. Je n'y suis peut-être pas encore tout à fait, mais elle m'a conduit là où je peux vivre et survivre dans ma confusion. J'ai encore des problèmes mentaux et émotionnels à régler, mais j'apprends à exister dans ce monde, à être heureux dans ce monde où, auparavant, je n'aurais jamais pu être heureux avec cent millions de dollars. Je pouvais les distribuer, mais sans aucun résultat. Je n'ai même plus un pour cent de cette somme, et j'arrive à un résultat. Marilyn m'imaginait en homme respectable, avec une famille, restant à la maison. Avant, vous n'auriez jamais pu me retenir à la maison.

Quand on est un jeune gars avec plein de fric et plein de filles, Dieu n'est pas vraiment une priorité. En vieillissant, on comprend que, du point de vue spirituel, on a gâché sa vie, sans jamais rien faire pour aider la société. J'ai besoin de me rendre utile plutôt que de simplement me montrer ici et là et empocher de l'argent. Après ces apparitions, je me sens sale. Les gens viennent me dire : « Vous étiez formidable, vous êtes mon héros ! » Non, je n'étais pas un héros, j'étais dégueulasse, j'étais nul. Mais je veux expier à présent, je veux payer. Je ne veux pas vous offenser si vous avez de l'admiration pour moi, mais c'est juste que je suis quelqu'un de très simple qui veut faire le bien et aider les gens.

Avec Kiki, j'ai créé une fondation caritative appelée Mike Tyson Cares. Nous aidons les enfants de foyers brisés et je veux à présent me concentrer sur l'état mental de ces enfants. On ne peut pas donner aux gosses une chance de se battre si on ne leur donne pas un esprit de battant. Je sais ce que c'est que de subir très jeune une erreur de diagnostic et de se voir prescrire des médicaments qui pourraient vous tuer. Et il ne s'agit pas que des enfants. Vous savez combien de prisonniers devraient aujourd'hui être en hôpital psychiatrique et non derrière les barreaux ? Il faut réformer ça.

Les gens me demandent souvent ce que je regrette dans ma vie. Je regrette d'avoir couché avec toutes ces femmes. Autrefois, je m'en vantais, mais à présent je suis gêné par mes conquêtes. Je suis si heureux d'être avec une seule femme. J'aime encore mater les filles, mais je n'ai plus jamais envie de franchir la limite et de tenir des propos déplacés. Vous ne me verrez pas dans la presse à scandale, dans une boîte de nuit, à une table pleine de croqueuses de diamants.

J'ai fini par comprendre que je devais chercher une femme qui ne ressemble pas à ma mère. Aucune des relations qu'elle avait eues n'avait fonctionné. Plus ma mère les repoussait, plus les hommes l'aimaient. Plus elle les poignardait ou les brûlait avec de l'eau bouillante, plus ils lui offraient de cadeaux. Telle était la structure de pouvoir dans mon foyer. Les femmes luttaient contre les hommes. Mais Kiki n'est pas de ce genre-là. Je suis si heureux d'avoir rompu ce cycle.

Kiki m'a tiré du ruisseau et m'a aidé à devenir clean. Si j'ai pu m'épanouir en tant qu'être humain fonctionnel, c'est en grande partie grâce à elle. Je n'avais jamais pensé qu'après la boxe je serais célèbre, que je vivrais encore ma vie, que je ferais carrière. J'imaginais que je serais mort ou, au mieux, que je tiendrais un bar. Je me voyais décrocher de la cocaïne, mais je ne me voyais sûrement pas renoncer à l'alcool. Je pensais que je serais obèse jusqu'à la fin de mes jours. Et voilà que je suis responsable, que je travaille, que j'emmène mes enfants à l'école. Tout ça, je le dois à Kiki.

Je suis du signe du Cancer et j'ai toujours essayé de sauver les femmes. Mais je ne considère pas Kiki comme une demoiselle en détresse sur qui je devrais veiller. Je la vois comme mon égale dans la vie. Elle est capable de faire tout ce que je peux faire. Si quelqu'un me confie une tâche, je m'en acquitte très bien. C'est seulement quand je n'ai rien à faire que mon esprit est tenté de tout foutre en l'air. Je n'ai plus été arrêté depuis que je suis avec

Kiki, parce que j'ai quelque chose à faire. Nous faisons fonctionner notre couple. Même si vu par les autres ça n'en a pas l'air, ça fonctionne pour nous.

Je n'aurais jamais cru dire un jour une chose pareille, mais je suis vraiment heureux d'avoir épousé ma femme. Elle est ce qui m'est arrivé de mieux. Je suis en sécurité ici. Un journaliste m'a demandé où je me sentais le plus à mon aise, au Festival de Cannes ou dans les rues de Brooklyn. J'ai répondu que c'est au sein de toute ma famille, quand nous sommes en sécurité, que je me sens le plus à l'aise. Je peux me réveiller le matin et tous mes proches sont là. Je les vois.

Parfois, je pense que j'ai échangé l'addiction à la drogue et à l'alcool contre l'amour pour ma famille. Je sais quels ennuis et quelle humiliation je peux leur causer rien qu'en fumant un joint ou en buvant une bouteille de Hennessy. Je n'ai pas envie de les décevoir en aucune manière. Comme avec la boxe, je veux mettre toute mon énergie à vivre avec ma famille. Je sais qu'il y a un vide en moi et j'ai passé beaucoup d'années à essayer de le combler avec la drogue, l'alcool et le sexe. Je pense que tout ça est lié à notre condition de mortels. Nous savons que tout est temporaire. Je vieillirai, je mourrai demain, dans dix ans, dans quarante ans si j'ai de la chance. Mais quand vous êtes en famille, vous avez l'impression que vous vivrez toujours.

Arrivé à cet âge, on remercie Dieu de nous avoir laissé vivre un jour de plus. Il ne nous devait pas cette journée. Donc il faut vivre chaque journée comme si c'était la dernière. Et chacun doit prendre ses responsabilités. Il ne faut pas accuser la société. Si vous voulez devenir une personne meilleure, vous devez regarder en vous-même et vous surpasser. Vous êtes votre pire ennemi. Je sais que je suis mon pire ennemi. Le seul type qui a envie de me tuer, c'est moi. Si quelqu'un d'autre me traitait comme je me traite, je lui ferais exploser la cervelle.

Je n'ai pas envie de faire un sermon. Je suis le dernier à pouvoir dire aux autres comment ils doivent mener leur existence. Je ne maîtrise pas ma propre vie. Je ne fais que suivre un itinéraire. Vous comprenez ? Je ne fais que suivre le son de la flûte. Je vis comme la vie exige d'être vécue. Je déteste cette formule, mais je l'utilise beaucoup pour garder le contrôle de moi-même. Parfois, je pense encore que je maîtrise tout, même après tout ce

temps passé en désintoxication, même après avoir gaspillé des centaines de millions de dollars. Ce sont mes illusions de grandeur. Je pense que je suis le plus diabolique des fils de pute, mais en fait je ne suis qu'un minable.

J'ai toujours cherché le réconfort auprès de mes pigeons. Partout où j'ai vécu, j'en ai eu avec moi. Et je collectionne une espèce particulière, les pigeons rouleurs. Dans *Le Silence des agneaux*, Hannibal Lecter, alias Anthony Hopkins, parle de ces oiseaux :

Vous connaissez les pigeons rouleurs, Barney ? *Ils volent très vite, très haut dans le ciel, puis retombent vers le sol en faisant des roulades. Il y a les rouleurs de surface et les rouleurs de profondeur, mais on ne peut pas accoupler deux rouleurs de profondeur, sinon leurs petits s'envoleraient, s'écraseraient au sol et mourraient.*

Ce n'est pas étonnant que j'aie des affinités avec les pigeons rouleurs. C'est vraiment spectaculaire de les voir s'envoler plus haut que tous les autres oiseaux, jusqu'aux nuages, puis dégringoler et, s'ils ont de la chance, se redresser juste à temps avant de s'écraser au sol la tête la première. Les pigeons dont les deux parents étaient des rouleurs de profondeur ne peuvent pas faire ça. Ils roulent si vite qu'il se crée un phénomène d'aspiration, donc ils ne peuvent plus déployer les ailes et ils explosent au moment de l'impact. Ça nous paraît horrible, mais si on se met à la place du pigeon, rien ne vaut cette sensation de descente en flèche. C'est une orgie d'endorphines, de dopamine et d'adrénaline. Un peu comme sniffer de la coke et boire du champagne tout en étant sous perfusion de morphine.

Mes deux parents étaient des rouleurs de profondeur. On m'a appris à monter jusqu'au ciel pour me laisser tomber. Et je suis vraiment heureux d'avoir pu ouvrir mes ailes avant de percuter le sol.

ÉPILOGUE

PARFOIS JE ME RÉVEILLE et je sais que ça va être une mauvaise journée. Je pense que personne ne m'aime et que je n'aurai pas la vie dont j'avais rêvé à mes débuts, puis je pense que je pourrais faire du mal à quelqu'un. Alors j'aimerais me cacher sous un rocher. Je ne sais pas comment vivre chaque journée. J'essaie. Je fais tout ce que je peux pour étouffer toute forme de violence. Je laisserais quelqu'un me botter le cul pour m'empêcher de riposter. Je pensais qu'on était censé mûrir avec l'âge, mais je deviens plus irritable et plus amer.

Même si j'ai une femme et des enfants qui m'aiment, j'ai l'impression d'avoir gaspillé ma vie. Attention, j'aime ma famille. Je mourrais, je tuerais pour eux. Ça fait partie du problème. Je veux que mes enfants aient une vie meilleure quand je serai mort et je ne sais pas si ce sera le cas. Je ne sais pas s'ils mèneront une existence bien meilleure que celle que j'ai eue à Brownsville. Ils pourraient être des enfants de la classe moyenne. En ce moment, ma voiture est une Escalade. Il y a des gens qui trouvent ça formidable, mais pour moi, une Escalade n'est même pas assez bien pour qu'on l'offre à une prostituée. Je dois encore de l'argent au fisc. Je mourrai probablement avant d'avoir remboursé. Je ne gagne pas beaucoup. J'ai l'air en forme, mais je ne fais rien de bon. Je suis un minable. Je ne peux pas croire que ma femme soit toujours ma femme. Je me sens nul.

Je n'ai pas une très haute opinion de moi-même. Parfois je me déteste. J'ai l'impression de ne rien mériter. Parfois j'imagine que je vais faire sauter la cervelle à quelqu'un pour passer le restant de mes jours en prison. Travailler sur ce livre me fait penser que toute ma vie a été une plaisanterie. Je suis un salopard sombre et aigri. Je déteste la vie de minable que je mène aujourd'hui. Je ne sais pas si je survivrai un jour de plus. Je pourrais juste dire « Qu'ils aillent se faire foutre » et me barrer.

Parfois je n'arrive pas à dormir. Je pense que si je me laisse ainsi dominer par mes émotions, c'est à cause de toute la drogue que je me suis enfilée pendant tant d'années. On perd le contrôle de ses émotions. J'ai en moi beaucoup de souffrance et je ne sais pas comment m'en débarrasser.

Avant, j'étais le plus dur des durs de la planète, et maintenant je pleure à la moindre provocation. Je ne sais pas ce qui ne va pas. Parfois, je me dis que je suis en train de tomber en miettes.

Je suis un déchet. Tout ce que j'ai fait dans la vie, c'était boxer, baiser et faire des gosses. La boxe, les putes et les bébés. Ma ligne de base normale, c'est de me détruire. Et quand je ne fais pas ça, je crois mériter une récompense. Je suis le parfait addict. Je ne suis qu'un raté qui pense que le monde tourne autour de lui. Personne n'a moins d'amour-propre que moi, mais j'ai le plus gros ego de la Création. Je suis tellement accro à la gloire qu'il faut que je meure devant la foule. Je ne pourrai pas mourir seul. Je dirais des conneries du genre : « Il y a combien de gens sur terre, sept milliards ? Je pourrais tous les battre en combat équitable. » Qui dirait des trucs aussi dingues ? Beaucoup de gens ont de l'argent, beaucoup de gens ont la gloire, mais personne n'avait autant de rancœur que moi. La plupart des gens laissent leur réputation les dépasser et c'est leur réputation qui les gouverne. Moi je voulais être plus grand que ma réputation.

J'ai été si souvent trahi dans ma vie qu'à présent, je ne fais plus confiance à personne. Quand les gens vous donnent l'impression que vous êtes incapable d'être aimé, vous gardez ce sentiment, qui ne disparaît jamais. Et quand vous vous sentez incapable d'être aimé, alors vous avez envie de faire du mal aux autres, de mal agir. À quoi bon faire le bien dans une situation pareille ?

Je pense à l'endroit d'où viennent ma mère et mon père. Nous sommes des gens de la rue. J'ai fait des choses dont ils ne m'auraient jamais cru capable. Je sais que ça ne veut rien dire pour personne, mais quand on sort du ruisseau, ça compte énormément. Même mes enfants ne savent pas qui je suis. Je sais qu'ils ont leurs problèmes d'enfants à régler, mais ils n'ont jamais vécu dans le ruisseau avec les rats et les chiens. Ils ne savent pas comment se cacher dans la merde des égouts pour éviter d'être tués. Et je suis fier de venir de ce monde. Il n'y a pas de quoi être fier, mais je suis très fier. Mes enfants savent lire et écrire mieux que moi, mais ils ne pourront jamais me surpasser en ce qui concerne les sales coups que la vie peut vous porter. Et je ne leur souhaite pas d'avoir jamais à le faire.

Je fréquente encore le ghetto. Je ne suis qu'un gamin du ghetto. Parfois, je me tourne vers Farid et je dis : « *Pourquoi on est ici, Farid, quand on pourrait être sur un yacht à Saint-Tropez ? Pourquoi on est là avec ces connards de nègres ? » Parce que ces connards de nègres sont notre peuple.*

Ils luttent jour et nuit. J'adore ces fils de pute, pourris, crasseux, même si je ne peux pas du tout leur faire confiance.

Je peux tout supporter. Je pense beaucoup à Nietzsche. Je sais ce que c'est que le Surhomme. Je sais que je pourrai tenir sans tuer personne, parce que je suis toujours sur le fil. Il y a des types qui n'ont aucune honnêteté, aucun respect. Quand on voit un type comme ça, on se dit : « S'il ose dire un truc à ma femme, je lui ferai sauter la cervelle. » Ces gens-là existent, mais il faut que j'arrête de raisonner comme ça. J'essaie de contrôler ça, d'être un homme différent. Mais faut-il vraiment que je me coupe les couilles d'abord pour devenir un homme neuf ?

Pourquoi ne pas sauter toutes les meufs puisque je ne reviendrai pas sur terre ? Voilà ce que j'ai pensé toute ma vie. Mais maintenant je n'ai plus envie de sauter personne. Je suis devenu adulte ? Qu'est-ce que je fiche marié et père de deux gosses ? Je suis un chien errant, pas un chien domestique. Si je pensais encore *être un amateur* de putes avec une grosse bite, je ne vivrais pas comme ça. Donc soit je réprime mon ego, soit je perds mon énergie. J'aimerais penser que je suis avec ma femme au lieu de baiser à droite et à gauche parce que je suis prêt à l'aimer. Ou bien c'est juste que je suis brisé et que je n'ai plus de couilles ?

Toute cette rage, toute cette ardeur qui me poussait à coucher avec toutes ces femmes, qu'est-elle devenue ? Pourquoi ai-je perdu cet élan sexuel ? C'est juste parce que je vieillis et que je perds des hormones ? Si je vois une fille, je me dis « Waouh ! », *mais je n'ai plus envie de l'aborder. Et ne me parlez pas du Viagra ou du* Cialis. Cette merde, ça n'a rien à voir avec le désir naturel. Ça ne fait pas marcher l'esprit. C'est comme avoir un fusil sans balles. Ça ne vous procure pas les fantasmes dont votre esprit a besoin.

Toute ma vie, je n'ai su que faire gagner de l'argent aux autres. Quand j'aimais quelqu'un, il allait de soi que j'offrais tout. Qui serais-je si je n'avais jamais été Mike Tyson ? Comment me serais-je fait des relations ? Je ne sais pas ce que signifie de sortir et de lier conversation avec quelqu'un. Je n'ai jamais eu à faire ça. Parfois, je me regarde et je me dis : « *Mike, tu es lâche. Qu'est-ce que tu fous ?* Tu vas bientôt mourir. Tu vas devoir renoncer à toutes les autres filles et rester jusqu'au bout avec une femme que tu baises depuis qu'elle a vingt-quatre ans ? » *Je suis sûr que ma femme me trouve parfois écrasant parce que je passe trop de temps avec elle. Je suis comme ça parce que je veux lui faire comprendre une chose* : si je ne sors pas beaucoup, c'est pour lui montrer que je suis ici avec elle. On

a *énormément* parlé de ces questions de confiance. Mais à force d'être beaucoup à la maison, ma présence devient pesante pour elle.

Je n'arrive pas à trouver l'équilibre entre les deux. Je ne suis pas quelqu'un d'équilibré. Ça n'est pas comme si je disais : « *Bon, je n'aurai qu'à trouver une autre femme à adorer. » Si je ne vis pas en monogame avec Kiki, on va avoir des ennuis. Je vais prendre de la drogue, je vais coucher avec un tas de putes et de strip-teaseuses, je risque d'attraper des maladies, un type jaloux pourrait me faire sauter la cervelle.*

Je ne suis pas fait pour les relations durables. Dans une relation, je ne m'impose pas. Et cette idée-là ne me plaît pas. Avec une femme, soit je suis un lâche, soit je suis un tyran. Soit je suis le merdeux qui se laisse mener par le bout du nez, soit je me mets à brutaliser la fille. Avec moi, c'est tout l'un ou tout l'autre. Et comme je n'ai pas envie de les brutaliser, je finis par être le mac.

En matière de vie de couple, je ne suis pas sûr de moi. Pourquoi ? Quand j'étais enfant, j'ai vu des hommes frapper leurs femmes, des femmes ébouillanter leurs amants, des hommes s'entre-tuer pour une femme et vice versa. C'était ma culture. À présent, je suis dans une relation où je réprime ma ligne de base normale pour vivre une relation saine. Et l'accro égoïste en moi dit : « *Où est ma récompense ?* Je pense que je mérite une récompense parce que je me conduis comme ça. » *Je veux une récompense parce que j'ai fait des progrès en tant que personne. En un million d'années, jamais ma femme ne comprendrait ce qu'est ma ligne de base normale. Elle serait terrorisée. Ma ligne de base normale, c'est faire venir un groupe de filles, les mères, les sœurs, peu importe, et les sauter. Fornication obligatoire pour toute femelle admise dans cette maison. C'est brutal. J'ai renoncé à tout ça. J'ai épargné à ma femme et à mes bébés toutes mes maladies, toute ma saleté. Et je veux quelque chose en retour.*

Je n'arrive pas à croire que je sois en couple. Je ne crois pas être une affaire. Je suis ignorant, je zozote, parfois je prononce mal les mots, mais les filles veulent quand même coucher avec moi, être avec moi, parce que je suis Mike Tyson. Mais je ne suis vraiment pas une affaire. Je suis un sale gosse égocentrique. Je ne me supporte pas, alors pourquoi quelqu'un d'autre voudrait vivre avec moi ? Chaque fois que je suis en couple, je me dis toujours : « Merde, ça peut pas être vrai. Cette femme ne m'aime pas. Qu'est-ce que j'ai de mieux qu'un autre ? »

Parfois, je pense que si je me suis marié, c'était en partie pour empêcher les femmes de se jeter sur moi. Il vaut mieux être marié à une femme et se contenter de ce qu'on a plutôt que d'être une cible qui attire toute une constellation de femmes.

Pour moi, la vie est une lutte constante pour la survie. Quand je dis ça à ma femme, elle me répond : « *Non, le monde est beau et positif.* » Ma femme rend tout plus facile. Elle souhaite le bonheur des autres. Elle veut que tout le monde soit heureux, satisfait, sans colère. Ça n'est pas une réalité de la vie. Kiki veut être l'amie de tout le monde, mais quand on est l'ami de tout le monde, on est son propre ennemi.

« Hé, essaie un peu de mettre tes bras autour du monde ! » lui dis-je.

Elle me traite de lamentable végétarien. Mais on ne peut pas rendre tout le monde heureux. Si vous ne faites pas attention, les autres vont vous rouler, vous blesser, profiter de vous. Elle ne voit pas le mal comme je le vois chez les gens. Je regarde le monde par les yeux de l'enfer.

Je commence à paniquer, maintenant que mon nom est dans les journaux tout le temps et qu'on me revoit à la télévision. J'ai peur de ne pas savoir gérer ma célébrité et de redevenir violent. Ma femme me répète : « Tu sais gérer ça, maintenant. » Mais je n'aime pas être une cible. Maintenant que ma femme écrit, elle va peut-être réussir à vendre quelques projets d'émission. Elle est dans ce monde-là. Je deviens surprotecteur avec elle parce qu'elle est tout ce que j'ai. Je n'ai plus quarante-cinq putes. Je concentre toute mon énergie sur cette famille et toute cette énergie est parfois écrasante. J'ai peur. Et quand j'ai peur, ce connard d'Iron Mike se ramène.

À présent, je travaille dans le divertissement, j'entre dans un monde très différent, le monde du show-business. Je rêve qu'un jour on trouvera le filon, que ce sera à nouveau la grande vie, que je pourrai m'occuper de mes enfants et mourir dignement, mais ça ne va pas se passer comme ça. Tout le monde sait ce que peut être le showbiz. Et si je me fais avoir, ça ne fera que ranimer toutes les fois où je me suis fait entuber par Don, alors je devrai passer en mode « quelqu'un va se faire tabasser ». C'est ça, le monde du show-business ? Alors bienvenue dans mon monde de violence. Je repars en prison, ma femme se remarie et son nouveau mec couche sans doute avec mes filles. C'est comme ça.

Pas de doute, j'ai un problème : je me déteste. J'ai fait du mal à certaines personnes. Je peux lire tous les grands livres que je veux, la Torah, le Coran, le Nouveau Testament, la Bhagavad-Gita, je sais que j'irai en enfer. Et je suis né en enfer. Chaque fois que je me suis élevé dans la vie, c'était un pas qui m'éloignait de l'enfer. Je pense que si j'ai claqué tant de fric (et je ne parle pas des bagnoles et des prostituées), c'est parce que je suis un gamin ignorant qui croyait se purifier de ses péchés et se payer une place au paradis. J'étais gentil, je donnais des trucs aux gens parce que mon âme avait été noircie par mes actions antérieures.

Qu'est-ce que je fais de ma vie ? J'adore divertir les gens, mais je ne suis heureux que pendant mon bref passage sur scène. Quand j'étais boxeur, j'ai été heureux un moment, mais après la mort de Cus, ça n'a pas duré. Je n'ai jamais voulu être Iron Mike. Je détestais ce type. C'est celui que je devais être pour survivre. Mais je suis con d'avoir fait ça.

Parfois, je me demande même si j'étais fait pour vivre. Je pense être une erreur de cette putain de nature. Je dois affronter le fait que les gens n'arrêtent pas de me tirer des flèches et des balles. Et personne n'entend mes cris de douleur. Je déteste ma vie, je me déteste. Si j'avais des couilles, je me tuerais. Enfin, c'est ce que je ressens…

Puis ma petite chérie, Milan, entre dans la pièce et les nuages s'en vont.

Voilà ma récompense d'homme responsable. Quand elle est à l'école, je suis toujours grognon, mais à l'instant où elle arrive, toute ma vie change. C'est là que mon ego s'arrête. Je pense aux horreurs que j'ai faites, à ces colères que j'ai piquées. Je m'en veux tellement. En ce temps-là, je n'avais aucun espoir. Même si ces sentiments revenaient, je ne me vois plus devenir violent. Je ne veux surtout pas décevoir aujourd'hui comme j'ai déçu mes autres enfants. Je ne pourrais jamais perdre le contrôle au point de mettre en danger Milan ou Rocco. Je me ferais d'abord tuer. J'ai appris à tenir ma langue à cause de mes enfants. Souvent, quand je veux dire des choses mauvaises, je retiens ma langue. C'est à mon tour d'assumer ces responsabilités. C'est moins stressant que la boxe. Je pourrais tout envoyer balader, mais c'est loin d'être aussi stressant.

Je ne peux pas croire à ce que sont devenus les enfants que j'ai eus avec Monica. Quand j'étais jeune, je n'aurais eu que du mépris pour des gosses comme eux. Ils avaient tout, une belle maison, une belle voiture, des

voyages en Europe depuis leur enfance. Ils ont eu des domestiques toute leur vie. Les coins du mur me rappellent les raclées que me mettait ma mère. Mon fils ne connaît pas cette peur. J'ai toujours pensé que les enfants devaient faire des sacrifices pour obtenir des choses. C'est l'éducation que Cus m'a donnée. Si tu gagnes ce match, je te donnerai tel truc. Que mon fils réussisse ou non une chose, il obtiendra quand même ce qu'il voulait.

J'ai grandi sans amour ni sécurité. Quand je regarde mes enfants, je les taquine, je les traite de mollassons, mais je serais devenu comme eux si j'avais grandi dans l'amour. Je serais juste aussi pleurnichard. Je le suis, d'ailleurs, maintenant que je vis dans l'amour. À cause de choses que j'ai faites, comme mordre l'oreille d'Evander, mes enfants se sont fait emmerder. C'est un truc avec lequel ils ont dû vivre. Ils n'ont sûrement pas été emmerdés autant que moi à leur âge. Ils n'ont pas été enlevés dans la rue et frappés. Ils vont dans des écoles privées et, en théorie, ils ont des copains sympas. Mes amis, c'étaient des maquereaux, des voleurs et des assassins.

Je n'ai jamais eu aucun talent en tant que père, et ça n'a pas changé. Je sais que ma femme me prend pour un homme des cavernes, mais je fais de mon mieux. Les aînés de mes enfants devraient être reconnaissants de ne pas avoir eu mon père comme père. Il ne serait pas cool, à attendre son chèque chaque mois – il dirait aux filles : « Vous n'avez besoin de rien venant de moi. Votre gagne-pain, vous êtes assises dessus. » Je n'ai jamais dit à aucune femme d'aller vendre sa chatte. Si mon père avait mis leur mère enceinte, elles sauraient ce que c'est qu'un salaud.

À propos d'enfants, je m'occupe du garçon de quinze ans qui est encore en moi. J'ai les outils, je peux le faire à présent. Il n'a fait aucun progrès. Il est toujours traumatisé, mais à présent il mène une vie productive. C'est impressionnant. Je n'aurais jamais pu faire ça quand j'avais trois cents millions de dollars. J'élève des enfants, je suis un mari respectable, je n'ai pas à craindre de transmettre une maladie vénérienne à ma femme. Je n'ai jamais occupé cet espace dans ma vie, et c'est juste extraordinaire. Je n'ai jamais cru que j'étais du genre à me poser ; je pensais que je méritais le monde entier, mais ici je me sens en sécurité. C'est ici que je veux être. J'élève mes enfants, mon couple se consolide et mon âme se sent meilleure. C'est pour ça que je suis ici.

Je ne pourrai plus jamais sortir la nuit. Ça n'arrivera pas. Je ne pourrai plus jamais être à nouveau moi parce que cela rendrait trop de gens

malheureux. Je crois pouvoir vivre en paix en restant beaucoup à la maison, parce que les gens n'imaginent pas que je suis quelque part en train de faire ce que je ne dois pas faire. Parfois, je pense que ma femme aimerait que j'aille ailleurs. Quand on passe autant de temps chez soi, on devient un poids pour les autres. Peu importe qui vous êtes. Le vrai moi voudrait sans doute avoir des amis, jouer aux dés, s'éclater. Je ne fais plus tout ça. Maintenant, pour m'amuser, je joue avec ma fille, j'apprends à la connaître, ainsi que son frère Rocco. Et j'essaie de nouer de meilleures relations avec mes autres enfants. À présent, ma fille aînée Mikey vit avec nous à Las Vegas. C'est super. Mais je n'ai aucun endroit où je pourrais aller fumer un cigare et regarder le foot avec mes amis.

Si je reste à la maison, c'est aussi pour éviter de me lier avec des gens de l'extérieur. Avant la tournée nationale de mon one-man-show, je restais chez moi pour ne pas rencontrer des inconnus qui m'auraient donné de mauvaises vibrations. Je sortais une minute ou deux, puis je rentrais aussitôt. Du temps où je sortais beaucoup, j'aimais ça, mais en fin de compte je payais de ma poche pour régler les procès, présenter mes excuses à un tas de gens à la télévision et parfois même sous forme de peines de prison. Donc je ne veux plus emprunter cette voie-là. Je reste dans ma putain de maison parce que je n'ai pas envie d'être pris dans une bagarre. Vous vous rendez compte ? Mais je n'ai pas le choix. Cus avait programmé mon esprit pour que je puisse basculer instantanément : j'étais une épave sur le plan émotionnel, et hop, en un clin d'œil, je me transformais. Parfois, je répugne à sortir parce que je ne sais pas quand l'interrupteur va s'enclencher. Je ne sais vraiment pas. Quand je suis dans la rue, j'ai tellement peur de moi-même, je risque toujours de percevoir une situation de façon aberrante. Je maîtrise bien plus le processus que quand j'étais jeune. Avant, j'étais programmé pour attaquer tout le temps. C'est pour ça que j'ai été impliqué dans tant de bagarres de rue quand j'étais champion. C'est mon ego qui était attaqué. Cus fonctionnait aussi à l'ego.

« Ce type t'a dit quoi ? Et toi, t'as fait quoi ? »

Je n'étais qu'un petit gosse et il me disait : « Et toi, t'as fait quoi ? » C'est une partie de moi que j'ai toujours voulu fuir. Je ne sais jamais ce qui pourrait déclencher ça ; un simple « Salut » inoffensif, et bam, je devenais féroce.

À présent, mon emploi du temps est inversé. Je m'endors vers dix-huit ou dix-neuf heures, sauf si ma femme me demande de regarder la télé avec

elle, auquel cas ça peut être vingt et une heures. Je me réveille à minuit ou deux heures du matin. Je fais une heure de vélo stationnaire, je fais du tapis de course, puis des accroupissements. Aujourd'hui, j'en ai fait pendant deux heures avec des poids sur les jambes.

C'est alors que Kiki se lève. Quand je la vois emmener mes deux bébés et quitter la maison, j'ai peur de ne jamais les revoir. C'est ma plus grande crainte désormais. En son absence, je vis dans la terreur. La maison est triste dès que ma famille n'y est plus et que je me retrouve seul. Autrefois, j'aimais être seul, mais c'était avant de devenir père de famille. Je n'ai plus jamais envie de rien faire de mal, à présent. Je n'ai aucune envie de retourner en prison. Mon travail, maintenant, c'est de veiller sur ma famille, en essayant d'aider ceux qui ont moins de chance que nous. Je ne peux pas croire que je sois comme ça.

À cause des horreurs que j'ai vues dans ma vie, je suis spécialement prudent. Je dis toujours à ma femme de fermer les portes à clé, de garder l'œil ouvert, de surveiller les ouvriers. Je lui parle du jour où j'étais dans une maison, à bavarder avec des amis ; je suis parti et, quelques heures après, j'ai appris qu'ils avaient tous été tués. Ces histoires affreuses tournent dans ma tête. Ma femme me croit absolument fou. Ils n'ont jamais rencontré personne comme moi. Si un inconnu entre dans la maison, je me dis : « Qui est ce type ? Qui l'a amené ici ? » Puis, après son départ, je demande à Kiki de prendre de la sauge pour purifier l'énergie de la maison. Ma ligne de base normale, c'était d'entrer chez quelqu'un, de tout bien repérer, et ensuite, les tueurs arrivaient avec leurs armes et hurlaient : « Tout le monde à terre ! » C'était ça, ma ligne de base normale.

Une fois Kiki et les enfants partis, j'ai tout le temps de réfléchir. Je pense à l'enfance bizarre que j'ai eue, pendant laquelle je dépendais de ma mère. Comment ai-je échappé à cet environnement pathétique ? Comment un type comme moi sort-il de Brownsville pour devenir champion du monde des poids lourds ? Quand on remonte dans le passé, on se rend compte que la seule chose que j'avais en commun avec la plupart des champions, c'est la pauvreté. Jack Dempsey était un clochard. J'ai essayé de m'inspirer de ça pour donner un sens à mon histoire, mais ça ne collait pas. Comment ai-je rencontré Bobby Stewart, qui m'a présenté à Cus ? Comment Cus m'a-t-il donné une telle motivation ? Quel rouage de mon esprit a décrété : « OK, on y va » ? D'où est venue cette idée ? Simplement de la façon dont je

suivais les gens quand j'étais jeune ? Après, j'ai fait mienne cette mentalité de boxeur.

Cus racontait à tout le monde que la foudre l'avait frappé deux fois et qu'il allait avoir un nouveau champion poids lourd. Mais je n'avais que treize ans. Je n'avais jamais participé à un seul match amateur quand il m'a vu pour la première fois.

Alors comment savait-il avant de mourir que j'allais devenir ce champion ? Il ne m'a jamais vu être réellement méchant avec quelqu'un. Il n'a pas vraiment vu mon assurance et mon arrogance augmenter sur le ring. Je me demande ce qu'il aurait pensé de l'homme que je suis devenu. C'était un dur. Des autres boxeurs, il disait des trucs comme : « Ce type n'a pas de tripes. Laisse-le crever. » Cus pensait que, sur le ring, on doit mourir sur son bouclier, sans abandonner. Mais à présent je me rends compte que rien n'est plus important que la vie. Aucun trophée, aucune ceinture, aucune gloire ne compte plus que la vie et ceux que vous aimez. J'ai été le premier à vouloir mourir sur le ring, avec les honneurs. Ce n'est plus le cas. C'est un sport de con. Et j'ai sans doute été le pire des cons à avoir pratiqué ce sport.

Avant même de recevoir la ceinture, j'ai su que j'étais champion du monde. C'était mon personnage. Il existait encore une autre entité, nommée Mike Tyson, que je n'arrivais toujours pas à comprendre. Je ne savais pas qui pouvait bien être ce type. J'étais le super-champion et je n'ai jamais appris qui j'étais à l'intérieur. Vous pensez que j'étais un des Américains les plus recherchés ? Les agents de probation exigeaient des rapports détaillés sur mes faits et gestes chaque fois que je sortais. Les gens avaient vraiment peur de moi. Je n'étais qu'un petit gamin lâche, mais j'avais une image de vrai salaud. C'était assez grisant. Je voulais toujours montrer aux gens que je n'avais pas peur, donc je surcompensais. Je pensais que je devais être dur et méchant, parce que Cus en rajoutait dans cet état d'esprit. « Supérieur », c'était son mot préféré. J'étais un boxeur supérieur.

Si Cus était là aujourd'hui, il dirait : « Mike, tu devrais être en train de te battre. T'es dingue ? » Mais je ne regrette pas une minute de mon passé. Tous les grands boxeurs, Ray Robinson, Peter Jackson, Joe Gans, Tony Canzoneri, ont fini dans le ruisseau, ou comme balayeurs dans le vestibule d'un hôtel. Ils étaient si extrêmes dans leur passion pour la boxe qu'ils n'envisageaient jamais de plan de sortie. Mais quoi qu'ils aient vécu par la suite, le titre de champion en valait la peine. Pour vivre rien qu'une année

dans la peau de Mike Tyson, une année de vie de champion, j'accepterais d'être un clodo qui suce de la pisse de rat dans le caniveau. Ouais, putain.

Je ne veux pas donner l'impression que je suis un ermite complet. Il m'arrive de sortir de chez moi pour faire des trucs. Pendant la rédaction de ce livre, j'ai assisté avec Ratso, mon assistant, au quatrième match entre Pacquiao et Marquez. Aller à ce match avec moi était l'une des choses mises aux enchères lors de la première collecte de fonds organisée par Mike Tyson Cares. Deux jeunes Mexicains charmants ont gagné et ils sont venus avec Ratso et moi. C'était aussi la première apparition de Mitt Romney depuis l'élection. Ratso et moi, nous n'en avons pas cru nos yeux quand nous l'avons vu s'approcher avec sa femme.

— Hé, Mitt, nous sommes les quarante-sept pour cent ! lui ai-je crié.

À force de vivre avec une libérale qui regarde MSNBC vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ça a dû déteindre sur moi.

— Mitt, tu es un peu en retard pour venir courtiser le vote mexicain !

Le public était majoritairement composé de fans mexicains de Marquez. Le match lui-même était étonnant. C'était une de ces soirées qui vous rappellent à quel point la boxe peut être un sport noble.

Un mois auparavant, Kiki, Ratso et moi, nous sommes allés voir Barbra Streisand au MGM Grand. J'ai toujours adoré Barbra. Quand j'étais jeune, j'ai lu que son ego aurait réduit à néant celui d'Al Jolson. J'ai toujours été attiré par les gros ego parce que, d'après Cus, les meilleurs étaient toujours ceux qui nourrissaient pour eux-mêmes les visions les plus ambitieuses. Le soleil se coucherait toujours sur leurs yeux. J'avais rencontré Barbra le jour où elle était venue dans ma loge après mon match contre Larry Holmes. Elle était ce que je considérais comme une superstar. C'est une grande dame, sa façon de chanter vous fait du bien à l'âme. Les gens sont jaloux et rabaissent les artistes comme elle parce qu'ils ne dégagent pas autant d'énergie et d'amour, ils ne peuvent pas conquérir les cœurs comme peut le faire Barbra. J'ai été fasciné par tout le concert. Ensuite, nous sommes retournés dans sa loge et nous avons pris une photo avec elle et Marie Osmond. Le lendemain, je me sentais encore vidé sur le plan affectif. C'était formidable d'être avec elle et de l'avoir vue chanter. Elle comptait tellement pour ma mère et pour d'autres personnes dans ma vie. Je suis simplement heureux d'avoir pu la voir chanter.

Mais le simple fait d'aller à ce concert était une sorte d'épreuve. Tandis que nous traversions le casino pour y aller, j'ai vu quelques-uns de mes vieux amis macs et dealers. Quand ils me voient avec ma femme, ils savent qu'il ne faut pas me parler. Ils savent que je lutte constamment contre mes démons. Quand j'entre dans un endroit comme ça, je le traverse sans m'attarder. Tous les trois, nous sommes allés voir un autre spectacle pendant que je travaillais à ce livre. Mike Epps se produisait au Palms. Ma femme était derrière nous et elle n'a pas vu que, lorsque je suis arrivé à notre table, une femme s'est levée et a tenté de me prendre dans ses bras.

— Non, je ne peux pas te serrer dans mes bras, lui ai-je dit.

Heureusement, un type s'était interposé.

— Apparemment, je vous ai sauvé la mise, m'a-t-il dit avec un clin d'œil.

Kiki aurait fait une crise cardiaque. C'est pour ça que je n'aime pas beaucoup sortir. Je préfère me détendre à la maison. C'est amusant de sortir si je suis dans un environnement contrôlé, mais la plupart du temps, les gens sont tous ivres et peuvent être agressifs. Je suis devenu plus protecteur, ou du moins plus possessif vis-à-vis de ma femme, par rapport à l'époque où nous commencions à nous connaître. Je me sens tenu de toujours la protéger, mais elle est très capable de gérer les hommes qui lui font du gringue. J'oublie comment elle a réagi quand je l'ai draguée il y a toutes ces années, avant qu'on finisse par sortir ensemble. Kiki est une femme très intelligente et très raffinée. Elle sait se débrouiller. Il m'arrive de la considérer presque comme mon enfant, mais dans notre couple, c'est plutôt moi qui suis son enfant.

Chaque fois que je vois un grand professionnel du divertissement, je suis excité à l'idée de faire partie du même monde. Si je pouvais vivre ainsi jusqu'à la fin de mes jours et continuer à payer mes factures, je serais satisfait de ma destinée. Payer mes factures, ne pas me faire arrêter, ne pas être envoyé en prison, ne pas vivre de drame. Peu importe si je ne laisse rien à mes enfants, il me suffit de vivre là où personne ne souffre. Je n'ai jamais cru que j'aurais aussi désespérément envie de survivre. Je suis un nègre matérialiste. Il y a de mauvaises habitudes qu'on a du mal à perdre. Je n'ai pas envie d'être comme ça, je n'ai pas envie de m'intéresser à mes fringues plus qu'à ma santé. Quand je mourrai, je veux avoir l'enterrement le moins cher de tous les temps. Mettez-moi dans la terre, sans cercueil ni

rien, juste dans le trou. Ne venez pas vous recueillir sur ma tombe, laissez tomber toutes ces conneries. Mais je suis sûr que certains boxeurs du futur viendront à la recherche de ma tombe, comme je l'ai fait pour les vieux héros de la boxe. Je serais heureux qu'on me traite comme je les traitais. Je pourrais avoir une pierre tombale où seraient gravés ces mots : « Maintenant je suis en paix. »

Quand je pense à Kiki et moi, je n'en reviens pas. Notre amour s'est épanoui à un moment vraiment pénible. Je suis tellement difficile à vivre. Quand on est du signe du Cancer, on a tendance à exagérer les problèmes intérieurement. Ça paraît cool de vivre avec un type qui est tellement à l'écoute de sa sensibilité, mais en réalité, ça n'a rien de cool. Il est tellement à l'écoute qu'il vit dans l'illusion. Ma femme est très forte d'avoir attendu si longtemps que je cesse d'être comme ça. Le processus par lequel j'ai renoncé à mes idées préconçues sur les femmes en général, ça a un peu été pour elle comme l'Inquisition espagnole.

J'ai énormément d'admiration pour ma femme. Grâce à elle, j'en arrive à m'aimer alors que j'ai envie de me faire sauter la cervelle. Je la respecte énormément de vouloir à ce point que ça fonctionne entre nous. Si elle avait dit « va te faire foutre », si elle était partie en emmenant le bébé, j'aurais été ravi. Je ne sais vraiment pas ce qui m'a poussé à rester fidèle à cette fille. Je ne sais même pas où j'ai trouvé la force de vouloir ainsi changer de personnalité, à quarante ans. Je n'ai jamais rien su, en matière d'engagement. J'avais déjà été follement amoureux de certaines filles, mais je les trompais toujours, j'étais malhonnête sur les plans physique et affectif. Kiki m'a rendu assez fort pour tenter le voyage au terme duquel je deviendrai un homme fidèle. Il y a de la grandeur là-dedans, même si on n'atteint pas son objectif, même si on échoue. La situation est si complexe. Imaginez où vous en seriez si vous étiez cet homme-là. C'est là qu'on devient un champion de l'accomplissement moral.

J'apprécie tellement Kiki. Même si ma femme était une prostituée rongée par le sida, je ne la mériterais pas. Je n'exagère pas, je ne mérite pas ma femme. Si elle a voulu de moi, c'est probablement à cause de ma célébrité et de mes exploits, et parce que je suis fondamentalement quelqu'un de bien, mais je ne mérite absolument pas de vivre avec elle. Je suis un tel minable comparé à elle.

Que savons-nous vraiment de l'amour ? L'amour nous gouverne, nous ne gouvernons pas l'amour. Et quand il vous gouverne, vous devez répondre à

l’appel. Personne ne refuse jamais l’appel de l’amour, même s’il est par nature impitoyable. Je ne sais pas ce qu’est l’amour, mais je souffre de ses symptômes : démence et attachement d’une profondeur insondable. Mais il peut aussi vous ordonner d’exploiter au maximum votre potentiel. Pour certaines personnes, l’amour se réduit à l’orgasme. Pour d’autres, c’est l’idée de l’amour, un fantasme que nous nous efforçons de saisir et de vivre. À chaque instant de la journée, je répète à ma femme que je l’aime, mais qu’est-ce que mon amour ? Mon amour est aigri, mon amour est toxique parfois, mon amour est romantique, mon amour est lubrique, mon amour est célibataire, mon amour est bien des choses. On sacrifie tout contrôle sur l’autel de l’amour. C’est terrible, de renoncer au contrôle sans savoir ce qu’on obtiendra en échange, mais on est prêt à le faire, parce que c’est bon d’aimer. Pourtant, on ne sait pas si ce sera meilleur que de renoncer au contrôle. Donc on a un pied en enfer et un pied au paradis. Parfois, on aime croire que le désir est de l’amour, parce qu’il nous paraît si bon que ce doit être de l’amour. L’amour est sacrifice, l’amour vaut qu’on meure et qu’on tue pour lui, l’histoire le prouve. Mais nous avons besoin d’une sorte de boussole morale pour notre voyage dans la vie. Tous les plaisirs ne sont pas de bons plaisirs.

J’ai un livre préféré que j’essaie de lire un peu chaque jour. Il s’intitule *Les Plus Belles Lettres du monde, de la Grèce antique au XX^{e} siècle*. J’adore me relier ainsi au passé. On apprend beaucoup sur les grands hommes en lisant leurs lettres. Certains sont tellement égocentriques qu’ils pensent que personne d’autre ne pourrait aimer comme eux. Beaucoup souhaitent tout contrôler et ils sont contrariés quand ils ne sont pas assez vite aimés en retour. Ce que ces gens-là écrivent est si poétique, leur façon de s’exprimer est à couper le souffle. Et parfois l’être auquel ils s’adressent se fout pas mal d’eux.

Je lis ces lettres et je pleure. On pense à Napoléon, ce grand homme d’État, et on lit une lettre où il implore Joséphine de venir à lui, alors qu’elle s’y refuse :

3 avril 1796

[…] *Par quel art as-tu su captiver toutes mes facultés, concentrer en toi mon existence morale ? C’est une magie, ma douce amie, qui ne finira qu’avec moi. Vivre par Joséphine, voilà l’histoire de ma vie. J’agis pour arriver près de toi ; je me meus pour t’approcher.* […] *Il fut un temps où je*

m’enorgueillissais de mon courage, et quelquefois, en jetant les yeux sur le mal que pourraient me faire les hommes, sur le sort que pourrait me réserver le destin, je fixais les malheurs les plus inouïs sans froncer le sourcil, sans me sentir étonné. Mais aujourd’hui, l’idée que ma Joséphine peut être mal, l’idée qu’elle pourrait être malade, et surtout la cruelle, la funeste pensée qu’elle pourrait m’aimer moins, flétrit mon âme, arrête mon sang, me rend triste, abattu, ne me laisse pas même le courage de la fureur et du désespoir. Je me disais souvent jadis : les hommes ne peuvent rien à celui qui meurt sans regret ; mais aujourd’hui, mourir sans être aimé de toi, mourir sans cette certitude, c’est le tourment de l’enfer, c’est l’image vive et frappante de l’anéantissement absolu. Il me semble que je me sens étouffer. Mon unique compagne, toi que le sort a destinée pour faire avec moi le voyage pénible de la vie, le jour où je n’aurai plus ton cœur sera celui où la nature sera pour moi sans chaleur et sans végétation. […] *Sois sans inquiétude ; aime-moi comme tes yeux ; mais ce n’est pas assez : comme toi ; plus que toi, que ta pensée, ton esprit, ta vie, ton tout. Douce amie, pardonne-moi, je délire ; la nature est faible pour qui sent vivement, pour celui que tu aimes.* […]

15 juin 1796

[…] *Ta maladie, voilà ce qui m’occupe, la nuit et le jour. Sans appétit, sans sommeil, sans intérêt pour l’amitié, pour la gloire, pour la Patrie, toi, toi, et le reste du monde n’existe pas plus pour moi que s’il était anéanti. Je tiens à l’honneur parce que tu y tiens, à la victoire, parce que cela te fait plaisir ; sans quoi j’aurais tout quitté pour me rendre à tes pieds.* […] *Dans ta lettre, ma bonne amie, aie soin de me dire que tu es convaincue que je t’aime au-delà de ce qu’il est possible d’imaginer ; que tu es persuadée que tous mes instants te sont consacrés ; que jamais il ne se passe une heure sans penser à toi ; que jamais il ne m’est venu dans l’idée de penser à une autre femme.* […]

J’adore ce que ce type écrit ! Napoléon est un crétin. Il s’est fait jeter ! Joséphine se foutait éperdument de lui. C’était une situation à la Robin Givens. Parfois, je prends ce livre dans notre chambre et je lis ces lettres à Kiki. Voici celle que je préfère. Elle a été écrite par le grand poète et dramaturge allemand Heinrich von Kleist. À l’automne 1811, il est tombé amoureux d’une femme mariée nommée Henriette Vogel. Il avait trente-

quatre ans, elle trente et un. Ils partageaient une même passion pour la musique. Mais Henriette se mourait d'un cancer de l'utérus. Heinrich était dépressif, il était pauvre et il aspirait à l'immortalité. Henriette Vogel n'est pas la première femme à qui il a proposé un pacte de suicide, mais elle est la première à avoir accepté. Ils ont passé la nuit à boire du vin et du café au rhum dans une petite auberge. Le lendemain matin, ils sont descendus jusqu'au lac, comme en extase. Il a d'abord tué Henriette d'une balle dans la tête, puis a retourné l'arme contre lui. Voici une des dernières lettres de Kleist à Henriette :

Ma Jeanette, mon petit cœur, ma chère chose, ma dévote, mon amour, ma chère, ma douce, ma vie, ma lumière, ma toute bonne, mon ombre, mon château, mon arpent, ma pelouse, mes vignobles, ô *soleil, ô ma vie, soleil, lune, les étoiles, les cieux, mon passé, mon avenir, ma fiancée, ma compagne, ma chère amie, mon for intérieur, sang de mon cœur, étoile interne de mes yeux, ô très chère, comment devrais-je t'appeler* ? *Mon enfant d'or, ma perle, ma pierre précieuse, ma couronne, ma reine, mon impératrice. Cher amour de ma vie, ma plus haute, ma plus précieuse, mon baptême, mes enfants. Tu es mes pièces tragiques, tu es ma réputation posthume, tu es mon double, un moi meilleur, tu es ma vertu, tu es mon mérite, tu es mon espoir, mon ciel, mon enfant de Dieu, tu es mon intercesseur, tu es mon gardien, mon ange, ma concubine. Comme je t'aime.*

J'ai lu ça tout haut, puis nous avons pleuré ensemble, Kiki et moi.
C'est pas beau, ça ?

POSTCRIPTUM
DE L'ÉPILOGUE

C'EST AINSI QUE J'AVAIS PRÉVU DE TERMINER CE LIVRE. Kiki et moi, les larmes aux yeux, lisant au lit les lettres d'amour d'hommes illustres, tout mon côté sombre disparu, mon esprit enflammé par les propos inspirés des géants de l'histoire. Mais comme je l'ai dit ailleurs, il faut vivre la vie comme elle exige d'être vécue. Et je ne pourrais pas être en accord avec moi-même si je mentais, si j'essayais de dissimuler ce qui s'est passé au cours des derniers mois.

C'est peut-être à cause de toute cette introspection, à force de creuser dans les recoins les plus sombres de ma psyché pour répondre honnêtement aux questions de Ratso sur ma vie. C'est peut-être la pression qui me poussait à retourner au monde de la boxe, à remonter sur le ring, cette fois comme agent et manager de jeunes talents. Bien sûr, mon problème chronique de mauvaise image de moi-même n'a pas besoin qu'on l'aide beaucoup pour saboter le peu de joie et de bonheur que je goûte dans ma vie.

Pourtant, c'est arrivé, et je dois en parler. Environ un mois après avoir terminé le travail sur ce livre, en avril 2013, j'ai fait une rechute, la première depuis janvier 2010. Je suis sorti un soir et j'ai bu un verre. Puis un autre. Et encore un autre. Comme j'ai l'alcool très mauvais, j'ai fumé un peu d'herbe pour me calmer. J'avais honte quand je suis rentré à la maison où m'attendaient Kiki et les enfants. Mais pas assez honte pour que ça m'empêche de répéter cette erreur à plusieurs reprises en juin et juillet. Puis en août, une semaine avant le premier match dont j'étais le promoteur, diffusé sur ESPN, j'ai basculé à nouveau.

Écoutez, je suis un accro pervers et si je ne suis pas mon chemin, je vais mourir. Donc j'ai repris les réunions des AA. L'une des étapes les plus importantes est l'expiation. Donc juste avant le premier match que j'organisais, je suis allé voir Teddy Atlas, mon vieil entraîneur, qui faisait du remplissage sur ESPN quand le commentateur principal n'avait rien à dire. Je lui ai tendu la main et lui ai présenté mes excuses pour le rôle que

j’avais joué dans son départ de Catskill dans les années 1980. Ça faisait vingt ans que je n’avais plus adressé la parole à Teddy. Ça m’a fait du bien de lui demander pardon. Je pense que ce geste a beaucoup compté aux yeux des gens, parce qu’il a suscité beaucoup de questions pendant les matchs et lors de l’interview que j’ai accordée entre deux combats.

Je devais gérer beaucoup de honte et de culpabilité pour mes rechutes récentes, alors revoir Teddy et lui présenter mes excuses a démultiplié mes émotions. J’ai compris que je ne pouvais pas continuer à mentir et à me prétendre clean, à faire comme si je n’avais pas bu d’alcool, pas fumé d’herbe. Donc quand on m’a demandé à la conférence de presse, après le match, ce que j’avais ressenti en revoyant Teddy, j’ai été obligé de vider mon sac.

— Je savais que je risquais de voir Teddy ici, et au début ça ne m’a pas trop plu, parce que je suis sombre et négatif. Et je veux faire le mal. Je veux me balader seul dans ce quartier [j’ai désigné ma tête], c’est dangereux de traîner tout seul dans ce quartier, OK ? Il a envie de tuer tout. Il a envie de me tuer aussi. Donc je suis allé à ma réunion des AA et j’ai expliqué à mes copains alcooliques et junkies que j’allais gérer cette situation ici, et je leur ai expliqué les sentiments que j’en tirais. Presque comme dans la série télé *Hatfields and McCoys*. Je leur ai expliqué que j’avais pris la bonne décision, que Cus aurait été fier de moi. J’étais fier de moi.

Je me déteste. J’essaie de me tuer. Je me déteste beaucoup, mais j’ai fait en sorte d’être fier de moi, et ça n’arrive pas souvent. Je suis heureux de l’avoir fait. C’était peut-être trop pour Teddy, il n’a peut-être pas encore compris. Mais il doit savoir que c’est sincère. Je n’ai plus envie d’être son ennemi. J’ai eu tort. Je suis désolé. J’ai eu tort. Je voulais juste présenter des excuses. Qu’il les accepte ou non, je pouvais du moins mourir, descendre dans la tombe et dire que j’avais demandé pardon à tous ceux que j’avais offensés. C’est une question d’amour et de pardon, et pour que les autres me pardonnent aussi ; vous savez, j’ai envie qu’on me pardonne ce que j’ai fait.

Je suis un fils de pute. J’ai fait plein de trucs moches, et j’ai envie qu’on me pardonne. Donc pour ça, j’espère qu’ils pourront me pardonner. J’ai envie de changer de vie, j’ai envie de mener une vie différente désormais. J’ai envie de mener une vie sobre. Je n’ai pas envie de mourir. Je suis sur le point de mourir, parce que je suis un alcoolique pervers. Waouh. Bon Dieu, ça devient intéressant.

Je me suis éclairci la gorge. Puis je suis passé aux aveux.

— Je n'ai pas bu d'alcool, pas pris de drogue depuis six jours, et pour moi c'est un miracle. Je mens à tous ceux qui me croient sobre. Je ne le suis pas. C'est mon sixième jour. Je ne replongerai jamais.

Les journalistes m'ont accordé une ovation debout, mais cela ne signifiait rien pour moi. Chez les Alcooliques anonymes, personne ne se lève pour vous applaudir quand vous racontez ce que vous faites.

C'était le 23 août. À l'instant où j'écris ces pages, j'ai ajouté quelques jours à mon compte. J'espère pouvoir rester clean, ajouter beaucoup plus de jours et mériter de plus en plus de jetons. J'imagine que c'était arrogant de croire que je pourrais vaincre l'addiction sans l'aide de mon équipe de soutien et de ma famille AA, le seul club qui accepte comme membres des gens comme moi. Je n'ai pas envie de mourir. Je veux continuer ma carrière de boxeur en tant qu'agent. Je veux refaire mon one-man-show. Je veux tourner dans d'autres films.

Après ma rechute récente, je n'ai pas été très marrant à côtoyer. Ça a été très difficile avec Kiki. J'ai même essayé d'attribuer ma rechute à la pression de la vie de couple. Puis les épreuves du livre sont arrivées. En relisant le texte avec Kiki, j'ai connu une seconde naissance spirituelle. En arrivant au passage sur Exodus, j'ai eu beaucoup de mal à continuer. Nous avons tous les deux pleuré toutes les larmes de notre corps. Et j'ai compris à ce moment précis pourquoi j'étais marié à Kiki. Tout à coup, j'ai découvert la réponse à la question « Pourquoi un type comme moi se marierait ? ». J'ai compris que notre couple était davantage que l'union de Kiki avec moi. Je devais épouser Kiki pour accomplir l'héritage d'Exodus. Mon mariage va me permettre de le faire et de devenir un père meilleur. Je suis aujourd'hui un être meilleur parce qu'il y a eu Exodus dans ma vie et je jure de continuer à être un être meilleur maintenant qu'elle est partie. Je désire réellement approfondir ma relation avec Kiki et voir mes enfants grandir heureux et en bonne santé. Mais je ne peux rien faire de tout cela si je n'ai pas repris le contrôle de moi-même. Je ne peux aider personne si je ne vais pas bien moi-même, et j'ai désespérément envie d'aller bien. Je souffre beaucoup et je veux simplement guérir. Et je ferai de mon mieux pour y parvenir. Jour après jour.

NOTE SUR LE LEXIQUE

IL Y A DANS CE LIVRE DEUX MOTS que j'utilise souvent et qui méritent quelques explications. L'un d'eux est « nègre », *nigga* en anglais. Ce mot est aujourd'hui très employé parmi la jeune communauté noire du fait de son usage par les premiers artistes de rap et de hip-hop comme Grandmaster Flash, N.W.A., Tupac et Ol' Dirty Bastard, ainsi que par des comiques comme Paul Mooney et Chris Rock. J'utilise le terme de manière péjorative ou positive, selon le contexte. Je peux aussi bien dire « Qu'il aille se faire foutre, ce nègre, je le déteste » que « J'adore ce nègre, je pourrais mourir pour lui ». Et je n'utilise pas ce mot uniquement pour désigner les personnes de couleur. À Brownsville, nous disions souvent : « Mec, ces vieux nègres italiens essaient de me rouler, ces cons de Blancs. » Par la suite, après avoir rencontré les cadres d'HBO ou de Showtime pour parler de mes matchs, je disais : « Qu'ils aillent se faire foutre, ces nègres. » « Putain, qu'est-ce que tu racontes ? C'est des Juifs », répliquait un de mes amis. « Non, c'est des nègres. Nègre, c'est un état d'esprit. »

« Nègre » peut avoir un sens positif ou négatif, mais quand on associe *nigga* à *shit*, le sens est exclusivement péjoratif. Par exemple, un de vos amis a envie de s'amuser avec plusieurs jolies filles. Il invite quelques-uns de vos amis à la fête, mais il vous demande de surveiller la porte, ce qui vous exclut de toute interaction sociale. On appelle ce genre d'attitude *nigga shit*, « merde de nègre », comportement digne d'un fils de pute égoïste.

L'autre terme qu'il faut expliquer est « smuck ». Mon collaborateur, Larry Sloman, dit Ratso, est de confession israélite. Après m'avoir entendu dire « smuck » deux ou trois fois, Ratso m'a vite fait remarquer que je prononçais mal le mot yiddish *schmuck*. À l'origine, « schmuck » signifiait pénis, mais son sens s'est élargi pour désigner quelqu'un de stupide, voire de méprisable ou de haïssable. Dans certains foyers juifs, le mot « schmuck » était jugé si vulgaire qu'il était tabou. Après qu'il m'a eu corrigé deux ou trois fois, j'ai signalé à Ratso que j'avais formé très correctement le mot « smuck ». Dans ma bouche, un « smuck » est la moitié

d’un « schmuck ». En faisant précéder « smuck » de la syllabe « ch », vous accordez bien trop de crédit à un individu méprisable. Un schmuck est un schmuck, mais un smuck ne mérite même pas le statut de schmuck. Dans ce livre, j’utilise les deux mots à dessein.

REMERCIEMENTS

J'AIMERAIS REMERCIER :

Cus d'Amato, mon mentor, mon ami, mon général. Grâce à toi, ma vie a atteint des sommets que je n'aurais jamais pu imaginer. Sans toi, je ne sais pas où je serais aujourd'hui. Ma gratitude envers toi est sans commune mesure. Tant que je respirerai, ton héritage perdurera. Nos noms sont à jamais liés. On ne peut pas mentionner mon nom sans faire référence à ce que tu m'as transmis, ni mentionner ton nom sans faire référence à ce que j'ai appris de toi.

J'aimerais adresser des remerciements particuliers à mon collaborateur, Larry Sloman, dit « Ratso », parce qu'il est si cool, c'est un *cat* (c'est le mot préféré de Larry, que j'ai dû supprimer quantité de fois du manuscrit). Tout le processus n'a pas nécessairement été facile pour moi. Parfois, c'était très difficile de ressasser les moments les plus sombres de ma vie. Larry, tu as parfois été la mouche qu'on a envie d'écraser sur le mur, mais tu savais t'envoler pour revenir en bourdonnant à un instant mieux choisi. Je te remercie pour ta patience et ta diligence. Tu sais vraiment encaisser les coups. Je ne crois pas qu'il existe un autre écrivain qui aurait mieux fait ce travail. Quand il s'agit d'écrire, tu es « Le Plus Sale Type de la Planète ». Pour moi, tu es plus qu'un écrivain, tu fais partie de la famille. J'ai hâte de travailler sur plein d'autres projets avec toi dans un avenir proche.

Merci à David Vigliano, de Vigliano Associates, pour avoir tout coordonné. David, tu es une bonne personne. Tu es plus qu'un agent littéraire, je te considère comme un ami.

Merci à David Rosenthal, de Blue Rider Press, pour votre patience et votre enthousiasme en relation avec ce projet. Je vous suis vraiment reconnaissant d'avoir cru en cette vision et de l'avoir soutenue à cent pour cent.

J'aimerais aussi remercier mon équipe juridique chez Grubman Indursky Shire & Meiselas, en particulier Kenny Meiselas pour avoir réuni une équipe aussi incroyable. Merci à Jonathan Ehrlich pour avoir passé tous les contrats au peigne fin.

Merci à Damon Bingham et à Harlan Werner pour m'avoir présenté à Vigliano Associates.

Mon amour et ma gratitude la plus profonde à mes amis, à ma famille et à mes fans pour avoir pris du temps dans leur vie bien remplie pour faire part de leurs récits à Ratso.

Je voudrais citer plus spécialement mes enfants : Mikey, Gena, Rayna, Amir, Miguel, Milan et Morocco. Tout ce que je fais, c'est pour vous tous. Je t'aime, Exodus Sierra Tyson. Tu es mon Ange éternel. Pas un jour ne passe sans que je pense à toi. Les quatre années que j'ai partagées avec toi sur cette terre ont été les meilleures de ma vie. Tu ne seras jamais oubliée.

Enfin, à ma chère épouse, Kiki, merci pour ton amour et ton soutien inconditionnel, merci de me supporter. Je sais que ce n'est pas toujours facile, mais j'apprécie énormément tout ce que tu fais. Je t'aime.

LARRY AIMERAIT REMERCIER :

Michael Gerard Tyson. Dire que ce projet est une œuvre d'amour serait un euphémisme. Je voulais travailler avec Mike depuis 1994, juste après la publication de *Private Parts*, ma collaboration avec Howard Stern. Pour moi, Mike était l'une des personnalités les plus intéressantes de la scène culturelle, et je sentais que son histoire serait éclairante et émouvante. Durant son incarcération dans l'Indiana, je lui ai envoyé un exemplaire de l'autobiographie de Nietzsche, *Ecce Homo*, et lui ai proposé de travailler ensemble à ses mémoires.

En 2008, grâce à la recommandation de Hans Werner, qui était alors son agent, et du Dr Monica Turner, son ex-épouse, Mike m'a choisi comme collaborateur. Comme vous avez pu le lire, le moment n'était pas idéal pour que Mike travaille sur un livre, et le projet a été repoussé. Quatre ans après, Mike était dans une bien meilleure situation, et nous avons commencé.

Le travail avec Mike a été l'expérience la plus inhabituelle et la plus gratifiante de toute ma carrière de chroniqueur des célébrités. Comme le monde entier le sait, il est d'une sensibilité incroyable et d'une honnêteté douloureuse. Quand nous avons abordé certains sujets – son enfance, ou le rôle de son mentor Cus d'Amato, par exemple –, Mike craquait et fondait en larmes. D'un autre côté, alors qu'il me racontait ses histoires préférées, il lui arrivait de se lever d'un bond, de danser à travers la pièce, puis de revenir me faire un tape-m'en cinq. Mike Tyson m'a probablement fait plus

de tape-m'en cinq qu'aucun autre habitant de la planète, mais j'ai survécu. Cet homme ne connaît pas sa force.

Mike n'est pas du genre à rester assis pour raconter calmement les histoires de sa vie. J'ai enregistré des conversations dans son garage, avec ses pigeons qui roucoulaient en fond sonore, dans l'arrière-boutique du salon de coiffure qu'il fréquente dans le nord de Las Vegas, sur le siège passager de son Escalade alors qu'il partait chercher sa fille à l'école, et dans le magasin Salvatore Ferragamo du Caesars Palace, à Las Vegas, pendant qu'il essayait des chemises. Je transportais mon magnétophone Casio vingt-quatre heures sur vingt-quatre parce que je ne savais jamais quand il aurait soudain une révélation à me faire sur Cus, quand il se rappellerait une anecdote fascinante de son enfance, etc.

J'ai passé des mois chez Mike à Las Vegas, à enregistrer nos conversations, à compulser ses énormes dossiers juridiques, et à interviewer certains de ses plus proches collaborateurs. Il n'est pas facile et pas toujours amusant de passer autant de temps loin de chez soi, mais j'ai été adopté par deux familles de Las Vegas, qui m'ont toutes deux rendu la vie bien plus agréable.

Tout d'abord, je remercie la merveilleuse famille de Mike. Son épouse, Kiki, apporte à Mike une aide spectaculaire, et vous ne seriez pas en train de lire ce livre si elle n'était pas là. La belle-mère de Mike, Rita ; le frère de Kiki, Azheem, et son épouse, Jahira ; et la fille aînée de Mike, Mikey, étaient toujours là pour m'aider, me nourrir et me réconforter quand Mike avait plus envie de faire du shopping que de parler. L'assistant de Mike, David Barnes, alias Wayno, alias Farid, s'est toujours montré très coopératif, constamment prêt à aller plus loin. Et les deux jeunes enfants de Mike, Milan et Rocco, étaient une continuelle source de joie.

J'avais une deuxième famille à Las Vegas. Pendant mon travail avec Mike, je séjournais chez mon cher ami Penn Juliette. Penn, son épouse, Emily Zolten, et leurs deux enfants (sa fille Moxie et son fils Zolten) sont les plus charmants des hôtes. Le soir, quand je m'ennuyais, j'allais voir le show de Penn et Teller. Quand je voulais regarder un film de série B, le home cinéma de la famille Juliette était toujours une distraction bienvenue.

Je dois beaucoup à tous les merveilleux amis et collègues de Mike qui ont pris du temps pour se laisser interviewer. Merci à Brian Hamill, Craig Boogie, Calvin Hollins, Eric Brown, dit « EB », David Chesnoff, Steve

Fitch, dit « Crocodile », David Malone, Frankie Mincieli, Jeff Greene, Hope Hundley, Jackie Rowe, Jay Bright, Lance Sherman, Latondia Lawson, Steve Lott, Mack Smith, Marilyn Murray, Mario Costa, Mark d'Attilio, Darryl Francis, Anthony Pitts, Michael Politz, Rick Bowers, Rodney Tyson, Sean MacFarland, Muhammad Siddeeq, Tom Patti, Tony Anderson, Damon Bingham, Jim Voyles et Jeff Wald. Nous devons également beaucoup à un homme que nous n'avons jamais vu, mais que nous avons entendu. Au début du projet, Mike m'a fait écouter des heures et des heures d'enregistrement de Cus et de ses amis et collègues parlant à un jeune journaliste de Catskill, Paul Zuckerman. Ces interviews ont été très utiles pour savoir ce qui se passait dans la tête de Cus à l'époque où Mike venait d'entrer dans sa vie. Nous avons essayé de retrouver Zuckerman, en vain. Espérons néanmoins que ses articles sur Cus finiront par refaire surface un jour.

J'ai une dette immense envers David Rosenthal, éditeur extraordinaire, pour sa patience infinie et sa grande sagesse. Merci à tous les employés de Blue Rider Press, surtout à l'éditrice Vanessa Kehren. Chez Blue Rider aussi, merci en particulier à Aileen Boyle, Sarah Hochman, Gregg Kulick, Phoebe Pickering, Brian Ulicky, Joe Benincase, Meredith Dros, Linda Rosenberg, Rob Sternitzky et Eliza Rosenberry.

Je suis toujours reconnaissant envers mon formidable agent, David Vigliano, pour sa persévérance et ses conseils, et envers son associé, Matthew Carlini, pour avoir géré toutes les éditions étrangères de ce livre.

Ce ne serait pas un vrai livre sur Mike Tyson si on n'y remerciait pas quelques juristes. Mon avocat de longue date, feu Laurie Rockett, avait établi notre accord initial en 2008. Eric Rayman est arrivé en 2012 et sa magie a opéré quand le projet a été ressuscité. Et Linda Cowen a très bien su présenter le manuscrit à l'éditeur. Merci beaucoup, comme toujours, à mon avocat Charles DeStefano, qui est toujours là quand j'ai besoin de lui.

Merci au plus grand transcripteur qui soit, Jill Matheson, pour s'être acharné à respecter les délais. Je dois aussi beaucoup à Zachary Zimmerman pour son travail assidu de recherche. Il n'y a aucun problème qu'il n'ait pu résoudre en s'immergeant dans Internet.

Enfin, je dois beaucoup à mon extraordinaire famille, Christy Smith-Sloman et Lucy. Elles ont supporté l'ouragan Sandy en mangeant du beurre de cacahuète et de la confiture (ou, dans le cas de Lucy, le beurre de

cacahuète pour chiens de chez Newman) à la lumière des bougies pendant que je travaillais à des milliers de kilomètres. Christy me soutient toujours dans mon travail et mes caprices, et je lui suis éternellement reconnaissant pour son amour. Et tant que sa gourmandise est satisfaite, Lucy est également dans mon camp.

ILLUSTRATIONS

MON PÈRE, JIMMY « CURLEE » KIRKPATRICK JR.

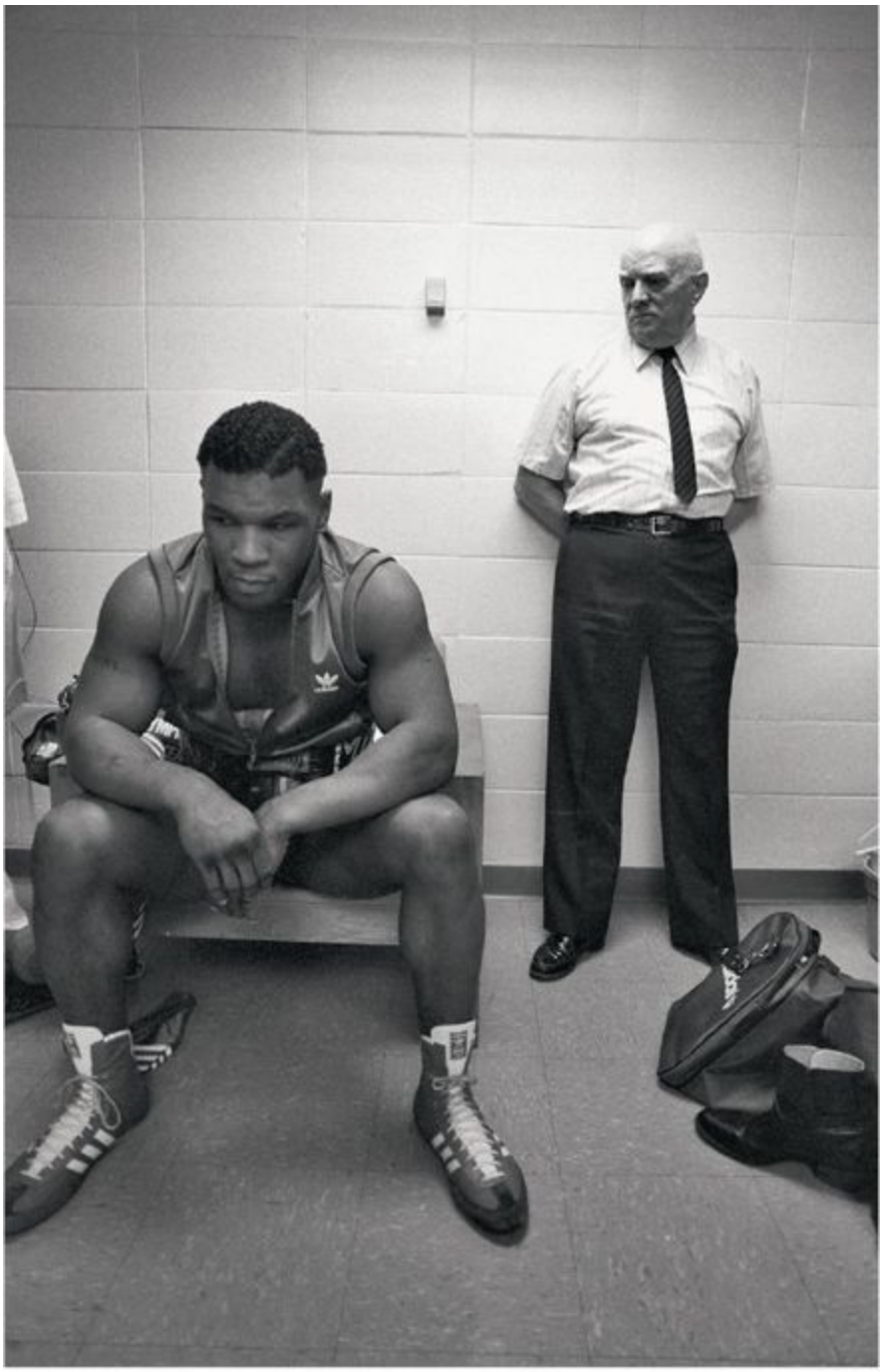
MA MÈRE, LORNA MAE.

MOI, À 9 ANS.

CUS D'AMATO, MON MENTOR.

MOI, À 13 ANS.

AVEC CUS.



AVEC CUS À CATSKILL

DÎNER AVEC CUS ET CAMILLE, SA COMPAGNE.

JOGGING ENTOURÉ DE PICK-UP PENDANT LE TOURNAGE
D'UNE PUBLICITÉ POUR PEPSI.

LES FUNÉRAILLES DE CUS, LE 7 NOVEMBRE 1985.
DE GAUCHE À DROITE : LES BOXEURS JIMMY JACOBS, KEVIN ROONEY,
TOM PATTI, MOI, JAY BRIGHT, JOSÉ TORRES, UN PARENT DE CUS,
ET FLOYD PATTERSON.

DANS L'APPARTEMENT DE STEVE LOTT, UN MEMBRE DE MON ÉQUIPE, POUR FÊTER MON DIX-NEUVIEME ANNIVERSAIRE. DE GAUCHE À DROITE : STEVE LOTT, SUSAN O'BRIEN, MES MANAGERS DE L'ÉPOQUE JIMMY JACOBS ET BILL CAYTON, MA PREMIÈRE PETITE AMIE ANGIE, MOI, LORAINE JACOBS ET DORIS CAYTON.

AVEC MES PIGEONS À CATSKILL.

CONTRE MITCH GREEN AU MADISON SQUARE GARDEN EN 1986. J'AI REMPORTÉ LE COMBAT PAR DÉCISION UNANIME, SOIT MA VINGT ET UNIÈME VICTOIRE CONSÉCUTIVE.

CONTRE MARVIS FRAZIER.

EN METTANT TREVOR BERBICK K.-O., JE DEVIENS LE PLUS JEUNE CHAMPION DU MONDE POIDS LOURDS.

AVEC MON MANAGER DON KING, LE JOUR DE MA VICTOIRE SUR JAMES « BONECRUSHER » SMITH, OÙ JE REMPORTE LA CEINTURE WBA, MON DEUXIÈME TITRE DE CHAMPION DU MONDE POIDS LOURDS, EN 1987.

JE DÉCOCHE UN VICIEUX COUP DE POING DANS LA MÂCHOIRE DE TYRELL BIGGS AU SEPTIÈME ROUND, POUR CONSERVER MON TITRE EN 1987.

EN 1988, J'AFFRONTE MICHAEL SPINKS POUR LA DÉFENSE DE MES TROIS CEINTURES. JE LE METS K.-O. AU PREMIER ROUND.

AVEC MES TROIS CEINTURES, APRÈS MA VICTOIRE SUR SPINKS.

SUBMERGÉ PAR LA FOULE LORS DE MON RETOUR À BROWNSVILLE,
LE QUARTIER DE MON ENFANCE.

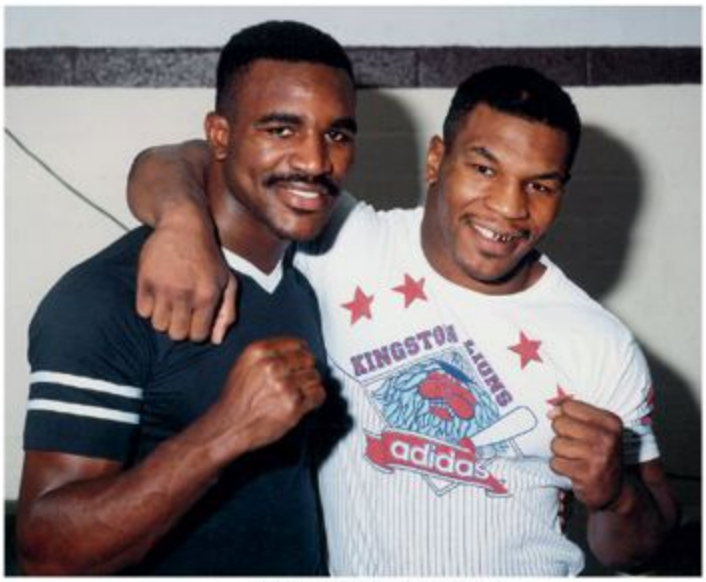
EN POURPARLERS AVEC MON AVOCAT, STEVEN HAYES, PENDANT
LE PROCÈS POUR CASSER MON CONTRAT AVEC BILL CAYTON, MON
MANAGER. À L'AUTRE BOUT DE LA TABLE, LA VEUVE DE JIMMY JACOBS,
LORAINE. DERRIÈRE NOUS, DE GAUCHE À DROITE : LE MILLIARDAIRE
DONALD TRUMP, MON EX-FEMME ROBIN GIVENS
ET SA MÈRE RUTH GIVENS.

EN JUIN 1988, JE DÉCOCHE UN CROCHET DU GAUCHE À LARRY HOLMES.

LARRY HOLMES VA AU TAPIS AU QUATRIÈME ROUND.

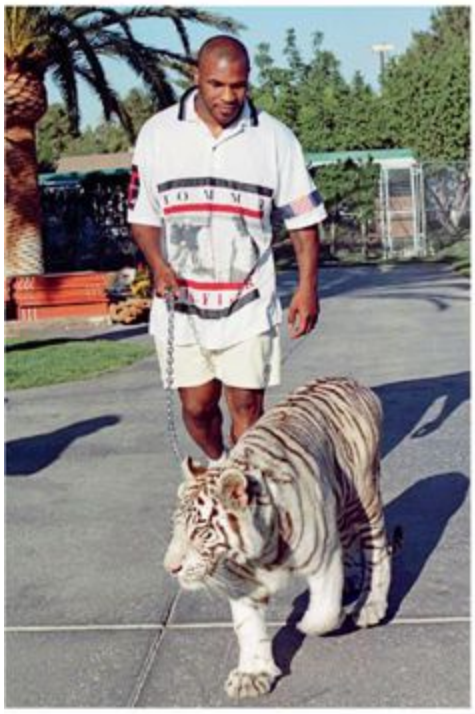
RENCONTRE AVEC DES SUMOS À TOKYO EN 1988.

AVEC BILL CAYTON ET JIMMY JACOBS, MES ANCIENS MANAGERS.

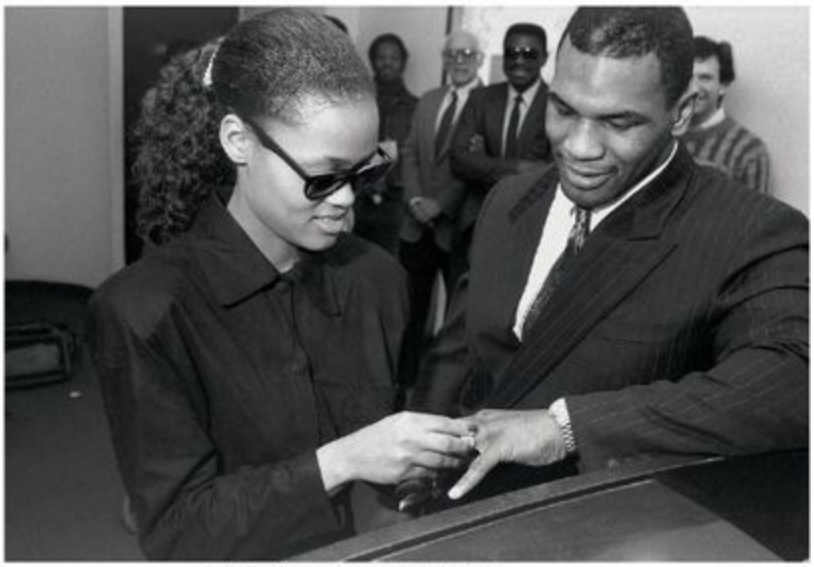


AVEC LE BOXEUR EVANDER HOLYFIELD.

AVEC LE RÉVÉREND AL SHARPTON.



EN PROMENADE AVEC KENYA,
MA TIGRESSE APPRIVOISÉE.



ROBIN GIVENS ET MOI NOUS MARIONS EN 1988.

MON EX-FEMME ROBIN ET SA MÈRE, RUTH, ME FONT DES MISÈRES.

L'ÉCRIVAINE MILITANTE MAYA ANGELOU ME REND VISITE EN PRISON.

JE QUITTE LE TRIBUNAL DE MARION COUNTY, À INDIANAPOLIS, AVEC MON AVOCAT JIM VOYLES, APRÈS L'AUDIENCE DE RÉDUCTION DE PEINE, OÙ J'AI REFUSÉ DE PRÉSENTER DES EXCUSES.

DON KING ET MON ÉQUIPE ME FONT MONTER DANS LA LIMOUSINE QUI M'ATTEND DEVANT L'INDIANA YOUTH CENTER.

AVEC MON EX-FEMME MONICA TURNER.

L'ARBITRE MILLS LANE S'APPRÊTE À ME DISQUALIFIER AU TROISIÈME ROUND DE MON COMBAT CONTRE EVANDER HOLYFIELD, EN 1997.

MOHAMED ALI ME FÉLICITE APRÈS QUE LA COMMISSION SPORTIVE
DU NEVADA A DÉCIDÉ DE ME RENDRE MA LICENCE DE BOXEUR.

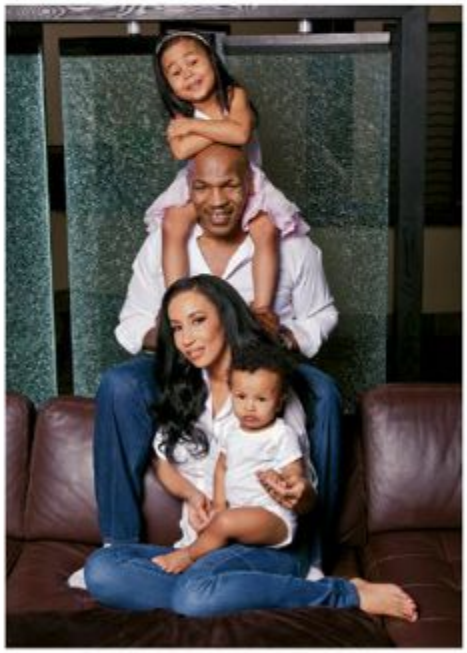
J'ENVOIE UN GAUCHE À LENNOX LEWIS DURANT LE PREMIER ROUND DE NOTRE COMBAT POUR LE TITRE DE CHAMPION POIDS LOURDS EN 2002.

L'ARBITRE EDDIE COTTON COMPTE LE K.-O. DURANT MON COMBAT CONTRE LEWIS.

DANS MA LOGE, AVANT LE MATCH CONTRE LEWIS,
AVEC MON FILS MIGUEL, ÂGÉ DE DEUX MOIS.

AVEC MON FILS AMIR, JE VIENS REVOIR L'ÉQUIPE DE *WRESTLEMANIA*, LE PLUS GRAND SPECTACLE DE CATCH DES ÉTATS-UNIS, EN 2010. AVEC NOUS, SHAWN MICHAELS ET HORNSWOGGLE.

AVEC MON FRÈRE RODNEY ET MON NEVEU LORENZO.



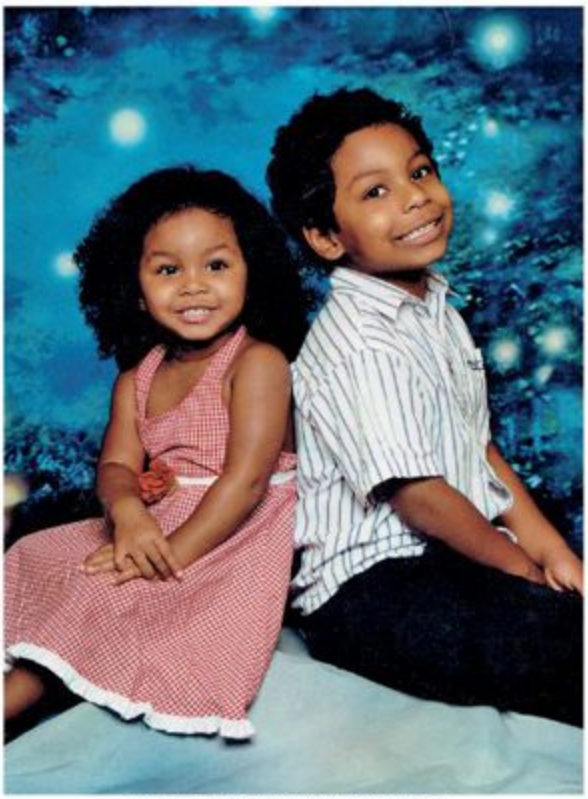
DE HAUT EN BAS: MILAN, MOI, KIKI, MOROCCO.

AVEC LES ACTEURS DE *VERY BAD TRIP*
APRÈS LA REMISE DE NOTRE GOLDEN GLOBE AWARD.
DE GAUCHE À DROITE : ED HELMS, JUSTIN BARTHA,
HEATHER GRAHAM, MOI ET BRADLEY COOPER.

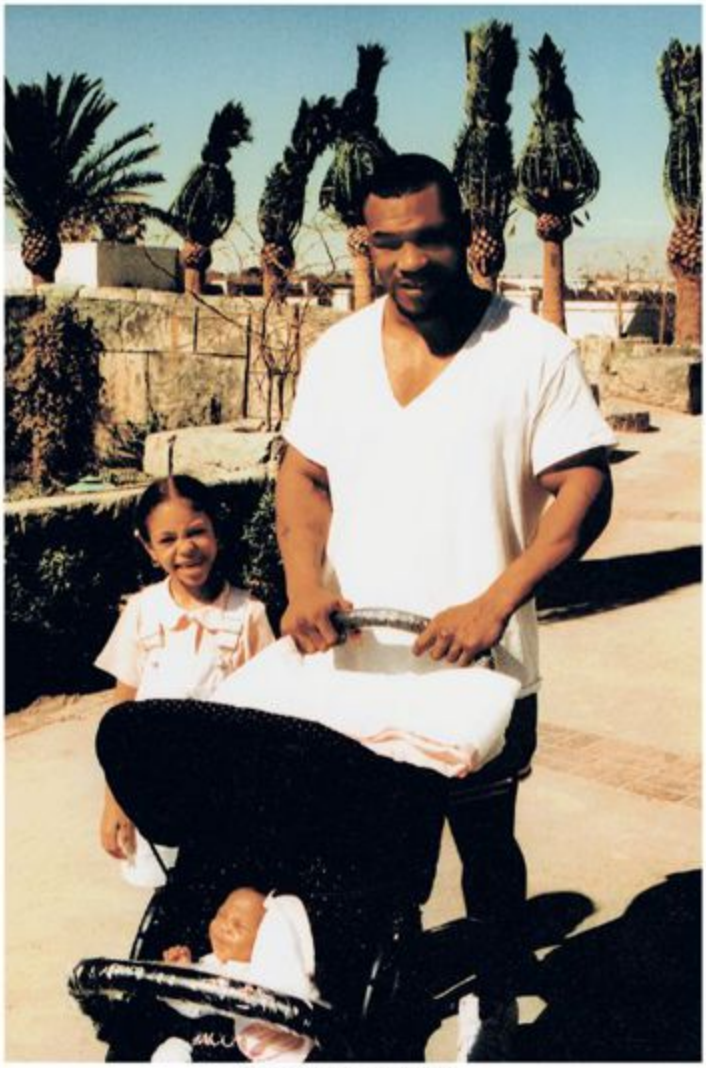
LORS DE MON PÈLERINAGE À LA MECQUE, JE REND VISITE
À DES DIGNITAIRES SAOUDIENS PENDANT UNE ESCALE À MÉDINE.

AVEC MARILYN MURRAY, LA THÉRAPEUTE QUI M'A FAIT DÉCOUVRIR LE PROGRAMME EN DOUZE ÉTAPES.

MON FILS MIGUEL AVEC MA FILLE MIKEY.



MA FILLE EXODUS POSE AVEC SON FRÈRE MIGUEL.

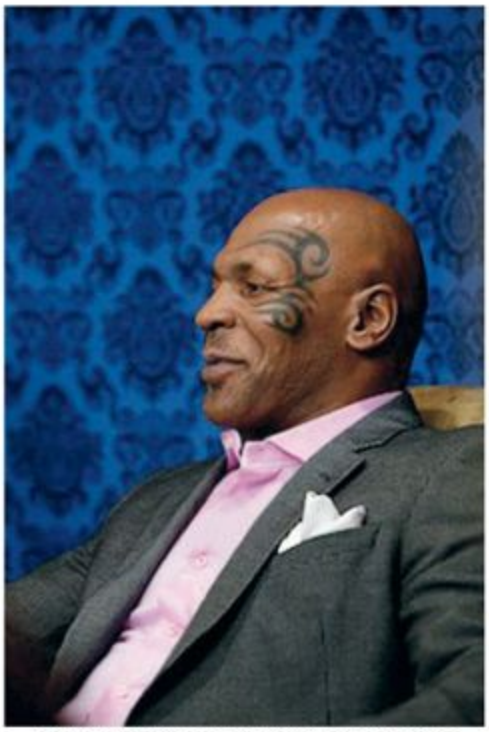


AVEC MES FILLES GENA ET RAYNA.

AVEC MES ENFANTS. DE GAUCHE À DROITE, DERRIÈRE : MILAN, AMIR ET MIKEY ; DEVANT : RAYNA, MOI, MIGUEL ET GENA.

AVEC MA FILLE MILAN.

AVEC MA CHARMANTE ÉPOUSE KIKI.



EN 2012, JE PARLE DE MA VIE, DE MA FAMILLE ET DE MA CARRIÈRE.

Notes

[←1]

Magie africano-américaine.

[←2]

L’*Internal Revenue Service* (IRS) est l’agence du gouvernement des États-Unis qui collecte l’impôt sur le revenu.

[←3]

ESPN Inc (Entertainement Sport Programming Network Incorporated) est un groupe de télévision proposant différentes chaînes sur la thématique du sport.

[←4]

Dwight Gooden a été l’un des lanceurs dominants dans les années 1980 au base-ball.

[←5]

Un Rolodex est un carnet d’adresses de forme cylindrique, que l’on consulte comme un petit classeur. (N.d.T.)

[←6]

El Smucko est un jeu de mot sur le terme yiddish *schmuck* qui signifie notamment « stupide ».

[←7]

Atlantic City.

[←8]

International Boxing Council.

[←9]

Cicely Tyson est une actrice adulée par la mère de Tyson.

[←10]

La Racketeer Influenced and Corrupt Organizations (RICO) est une loi fédérale américaine qui permet de sanctionner les actes criminels organisés. (N.d.T.)

[←11]

Dans les prisons américaines, les détenus bénéficient d’un fonds, alimenté par leur famille, proches, amis pour faire des achats dans le magasin prévu à cet effet. (N.d.T)

[←12]

Le General Educational Development est un ensemble d’examens qui garantit à celui qui l’obtient le niveau d’études secondaires aux États-Unis et au Canada. (N.d.T.)

[←13]

Somme partagée entre les participants d’une épreuve sportive, la majeure partie revenant au vainqueur en plus du titre de champion.